

HISTOIRE

DE NAPOLÉON

DE SA FAMILLE ET DE SON ÉPOQUE

AU POINT DE VUE

DE L'INFLUENCE DES IDÉES NAPOLÉONIENNES SUR LE MONDE.

TOME DEUXIÈME

PARIS, TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'EMPEREUR,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

HISTOIRE

DE

NAPOLÉON

DE SA FAMILLE ET DE SON ÉPOQUE

AU POINT DE VUE

DE L'INFLUENCE DES IDÉES NAPOLÉONIENNES SUR LE MONDE

PAR ÉMILE BÉGIN.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

PLON FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

MDCCCLIII

HISTOIRE
DE NAPOLÉON
DE SA FAMILLE ET DE SON ÉPOQUE.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE.

BONAPARTE AU QUARTIER GÉNÉRAL DE NICE.

Situation critique de l'armée d'Italie. — Bonaparte quitte Paris, emmenant avec lui son frère Louis, ses amis Junot, Lemarrois, Marmont, Muiron et Chauvet. — État des esprits et du gouvernement. — Arrivée de Bonaparte à Nice le 20 mars; effet qu'il produit. — Sa visite à Schérer; ses dispositions administratives et stratégiques; sa première proclamation. — Augereau, Masséna, Serrurier, Kilmaine, Laharpe, Joubert, Alex. Berthier, Stengel, etc. — Dispositions du cabinet autrichien. — Caractère de Beaulieu et de Colli. — Organisation d'une armée garde-côte par Bonaparte. — Ses lettres au Directoire. — Mort de Chauvet, commissaire-ordonnateur en chef de l'armée. — Ressources pécuniaires de Bonaparte; misère affreuse des troupes.

« Soldats! l'abondance est devant vous; sachez la conquérir, et demain la victoire vous fournira tout ce qui vous manque aujourd'hui... »

Paroles de Bonaparte au quartier général de Nice.

Je ne doute pas un instant que vous ne fassiez une brillante campagne; j'y contribuerai de toutes mes forces.

Masséna à Bonaparte, 7 avril 1796.

Le printemps naissait; la neige qui couvrait le flanc des Alpes commençait à fondre, mais les eaux torrentielles, les avalanches rendaient encore les routes impraticables; et, dans sa belliqueuse ardeur, le soldat républicain s'impatientait de ne pouvoir avancer. Irritée contre les éléments, contre le Directoire, contre des

chefs qui ne lui donnaient pas la récompense promise à ses exploits, l'armée, sans ressources, se tenait immobile, les regards tournés tantôt vers l'Italie, qu'on lui dépeignait si belle, tantôt vers la France, qu'on lui disait si malheureuse, et négligeant comme inutiles des armes avec lesquelles il ne lui semblait plus possible de conquérir ni l'aisance, ni la sécurité, ni le bonheur. Pour rétablir cette destinée compromise, il fallait un secours presque magique; il fallait Bonaparte; et comme si la Providence eût voulu d'une seule impulsion le porter au pinacle, elle avait remis l'avenir du général entre les mains des trois hommes qui peut-être l'estimaient davantage, Barras, Carnot et Letourneur. Sa nomination demeura longtemps secrète; le plus profond silence fut gardé par les journaux; avant les premiers jours d'avril, le *Moniteur* n'en avait pas dit un mot, et personne ne pressentait que Schérer dût être remplacé. De son côté, Bonaparte prenait toutes les mesures convenables pour que dans le monde son prochain départ transpirât le moins possible.

En même temps qu'il s'occupait de Joséphine, de sa mère, de sa famille et de ses amis intimes, Napoléon ne perdait point de vue les besoins du service, et régularisait les ressorts du commandement. Il formait son état-major, nommait aides de camp Junot, Lemarrois, Marmont et Muiron, s'attachait en qualité d'officier d'ordonnance Louis Bonaparte, qui n'abandonna pas sans regrets l'école de Châlons-sur-Marne, où le charme d'études sérieuses lui procurait, a-t-il dit lui-même, les plus douces jouissances qu'il eût éprouvées.

Au commencement de mars, Louis, partant pour l'armée avec les guides à cheval, s'arrête quelques jours à Châtillon-sur-Seine, chez le père de Marmont, vieux

gentilhomme fort respectable. Napoléon l'y rejoint, et lui fait part de son mariage. Cet aveu embarrassa beaucoup Louis, qui, plusieurs jours auparavant, ayant eu occasion de voir madame de Beauharnais, s'était permis d'émettre sur ses charmes physiques, dont commençait le déclin, une opinion bien franche que le général avait acceptée sans la combattre.

Bonaparte traversa rapidement Lyon, Valence, Avignon, Aix, et demeura vingt-quatre heures parmi les siens à Marseille. Dans cette dernière ville, ayant appris que le respectable général Abbatucci (Jacques-Pierre), qui devait rejoindre l'armée d'Italie, prenait les eaux d'Aix, pour refaire une santé profondément altérée par trois années de tortures physiques et morales, Bonaparte lui écrivit aussitôt combien il regrettait d'avoir ignoré sa présence à Aix et de s'être privé du plaisir de le voir; il lui donnait en même temps l'autorisation de demeurer là tant qu'il le voudrait; mais quinze jours après, le général Abbatucci, accompagné de son fils, qui fut sous l'Empire consul général des provinces illyriennes, allait habiter Marseille.

Bonaparte emmenait avec lui son ami Chauvet; il comptait se faire également accompagner de Bourrienne; mais la police du Directoire poursuivant alors ce dernier comme suspect, un tout jeune homme, M. Jullien, connu maintenant sous le nom de Jullien de Paris, occupa l'office que plus tard Bourrienne a rempli.

Depuis la création récente d'un ministère de police générale, l'intimidation, le terrorisme passés à l'ordre du jour soulevaient l'opinion publique. Forcé de justifier ses actes dans le journal officiel, et de céder aux justes réclamations des familles ou des personnes considérables, le pouvoir, non moins timoré qu'ombrageux, subissait

d'étranges alternatives, caressant le lendemain l'homme ou l'idée qu'il avait condamné la veille. Bourrienne en fit la triste expérience; sans Bonaparte, il eût été victime de son nom, de sa fortune, de ses services; nous l'affirmons avec une conviction d'autant plus grande, qu'après 1814 le bienfait fut oublié et le bienfaiteur méconnu.

Dominés par la volonté directoriale, les deux conseils usaient en débats souvent oiseux, en discussions stériles, en théories inapplicables un temps précieux; ils décrétaient l'ostracisme, poursuivaient l'émigration, discutaient sur la liberté de la presse, sur la réorganisation de la marine, sur la séparation du pouvoir civil et du pouvoir militaire. Des opinions judicieuses, des orateurs émérites, des penseurs hardis ou sérieux surgissaient chaque fois qu'une question fondamentale venait se produire : Barbé-Marbois, Garat, Sieyès, Muraire, Tronchet, Lafond de Ladebat, Lanjuinais, Lacuée, Fourcroy, Baudin, Dupont de Nemours au conseil des Anciens; Boulay de la Meurthe, Chénier, Lakanal, Treilhard, Dubois-Crancé, Boissy d'Anglas, Tallien, Louvet, Pastoret, Jean de Bry, Pelet de la Lozère, Merlin de Thionville, Doulcet de Pontécoulant, Thibaudeau au conseil des Cinq-Cents, rappelaient quelquefois le beau temps de l'Assemblée nationale. Nos généraux faisaient mieux encore : Jourdan à la tête des onze divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, Pichegru le long du Rhin, Moreau vers le Tyrol, Hoche dans l'Ouest, Kellermann sur les Alpes, promenaient vaillamment l'étendard aux trois couleurs, tandis que Schérer, malade, semblait dire aux vieilles cohortes avec lesquelles il avait si bien terminé la campagne : « Attendez, votre heure de gloire va sonner, et son timbre aura plus d'éclat, plus de retentissement par le monde que celui de vos rivaux. »

Pour tous les chefs d'armée comme pour Bonaparte, le malheur voulait que l'argent fît défaut, et que les bons du trésor n'inspirassent guère plus de confiance que n'en inspiraient les assignats. Au milieu d'un désordre général, les combinaisons financières du ministre Camus ne pouvaient l'emporter sur celles de son prédécesseur Faipoult, qu'on verra tout à l'heure, chargé d'affaires de France à Gênes, seconder Bonaparte. Petiet, le nouveau ministre de la guerre, lui deviendra pareillement utile; mais nul auxiliaire ne le servira davantage que le décret du 19 mars, qui alloua cent millions de numéraire au service des armées.

Dans le pressentiment de sa fortune et dans la confiance de son génie, Bonaparte, généralissime improvisé, avait, en quittant Paris, déclaré qu'en un mois il serait maître du Piémont. Quand des promesses aussi positives résultent de combinaisons approfondies, on doit s'y fier, car ce sont les véritables émanations de l'intelligence; mais pour entraîner les hommes, il faut que la conviction pénètre leur masse aveugle; or voilà le difficile. Bonaparte n'avait rien pour lui de ce qui chez un chef séduit et captive de prime-abord; il était jeune, petit, grêle, sans expérience de la grande guerre. Cependant on le savait excellent officier d'artillerie, plein d'énergie et de résolution rapide; les soldats de Toulon, d'Oneille et de Cherasco, l'ayant vu marcher vaillamment à leur tête, le connaissaient; mais les vieilles moustaches devant lesquelles se montrera pour la première fois cette figure amaigrie, cette taille fluette, compareront en souriant leur nouveau chef aux guerriers dont la stature semble un indice du droit de commander. Et quand la brusque sévérité de ses paroles, l'inflexible rigueur de ses ordres résonneront sous la tente, il faudra, pour

lui concilier des esprits altiers et frondeurs, qu'une suite de victoires vienne justifier sa fortune.

« En dix jours je veux vieillir de dix ans, » s'était dit Bonaparte : voyons comment chez lui l'âge va marcher : arrivé à Nice le 20 mars, il court chez celui qu'il remplace, et revient fort content d'un entretien qui le met en bons rapports avec l'armée : « J'ai été particulièrement satisfait de l'accueil du général Schérer, écrivait Bonaparte au Directoire. Il a acquis, par sa conduite loyale et son empressement à me donner tous les renseignements qui peuvent m'être utiles, des droits à ma reconnaissance. Sa santé paraît effectivement un peu délabrée. Il joint à une grande facilité de parler des connaissances morales et militaires, qui peut-être le rendront utile dans quelque emploi essentiel. » Après cette première visite, réitérée par Napoléon autant que le comportent les exigences du service, il voit les autres généraux, les chefs de corps; il leur tient un langage empreint de modestie, se pose leur égal en patriotisme, en dévouement, mais il réclame, au bénéfice des conceptions ardentes de son esprit, plus théorique que pratique, le tribut de leur expérience et de leur savoir. Ensuite il étudie la situation des quatre départements chargés de pourvoir aux besoins matériels de l'armée et reconnaît, avec non moins d'indignation que de surprise, qu'ils n'ont payé ni contributions en grains et fourrages, ni emprunt forcé, ni fait leurs fournitures d'équipements ou de chevaux.... Aussitôt il stimule la lenteur des magistrats civils, leur parle, leur écrit, obtient des promesses positives, et se hâte d'annoncer au gouvernement que « la situation administrative de l'armée, toute fâcheuse qu'elle soit, n'est pas désespérante; que dorénavant le soldat mangera du bon pain, aura de la bonne

viande, et qu'il a déjà touché quelques avances sur son prêt arriéré. » Il ajoutait que « l'approvisionnement des étapes pour la route du Rhône et du Var lui avaient permis, depuis cinq jours, de mettre en mouvement sa cavalerie, ses charrois, son artillerie, et que, sous peu de temps, il marcherait. » Dans la triste pénurie où gémissaient nos glorieuses phalanges, elles avaient organisé la maraude; on les voyait descendre par bandes le long des vallées piémontaises, et faire de l'indiscipline un état normal, dont la tolérance amenait les plus déplorables suites. Ainsi, la veille du jour où l'armée devait opérer son premier mouvement, un bataillon s'était révolté : « Il n'a pas voulu partir de Nice, écrivait Bonaparte, sous prétexte qu'il n'avait ni souliers ni argent; j'ai fait arrêter tous les grenadiers, j'ai fait partir le bataillon; et, quand il a été au milieu de Nice, je lui ai envoyé contre-ordre, et je l'ai fait passer par les derrières. Mon intention est de congédier ce corps et d'incorporer les soldats dans les autres bataillons, les officiers n'ayant pas montré assez de zèle. Le bataillon n'est que de deux cents hommes; il est connu par son esprit de mutinerie. »

Chaque jour arrivaient au général en chef de nouvelles réclamations presque toutes légitimes, mais auxquelles, faute de ressources, on ne pouvait répondre que d'une manière évasive, ce que faisait Napoléon avec l'esprit d'à-propos dont nul mieux que lui n'a connu le secret. L'anecdote suivante, entre mille, nous a été racontée par M. le duc de Gaëte, l'homme de la cour impériale qui narrait avec le plus de charme. Un grenadier va trouver Bonaparte, et se plaint du dénûment absolu dans lequel se trouvent ses camarades et lui. « La plainte de ce brave est fondée, dit aussitôt le général au commissaire ordon-

nateur Chauvet, qui était là; donnez sur-le-champ des ordres pour en faire cesser l'objet. » Or Napoléon savait très-bien l'impossibilité de subvenir aux besoins, même les plus pressants, car les magasins étaient vides; mais d'un mot ce vide sera comblé. « Une chose me contrarie vivement, ajoute le général en se tournant vers l'ordonnateur, c'est que quand mes braves grenadiers seront habillés à neuf, on les prendra pour des recrues... — « Général, s'écrie le grenadier, nous conserverons nos guenilles. Vive la république!... »

Bonaparte s'était identifié de la sorte avec les besoins et l'esprit de l'armée, lorsque le 27 mars il lui fit une proclamation entraînante, véritable préface de l'œuvre qu'il allait accomplir : « Soldats, disait-il, vous êtes mal nourris et presque nus. Le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous. Votre patience, votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni avantage, ni gloire. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ? »

L'assurance, le ton fier, animé, l'agencement pittoresque des phrases de cette proclamation plurent à l'armée; le soldat eut confiance; il ressaisit ses armes avec plaisir. Tout le monde espéra qu'elles ne seraient point vaines les promesses d'un chef dont l'apparition avait été suivie de vivres abondants; et, pour la première fois, le cri de *Vive Bonaparte* étonna des échos qui, depuis vingt siècles, n'avaient retenu que le nom d'Annibal.

Un général en chef arrive accompagné quelquefois d'hommes nouveaux; l'harmonie s'établit moins bien; l'ensemble des opérations y perd; Bonaparte fit mieux;

il crut devoir maintenir à la tête des troupes les généraux qu'elles connaissaient, et qui s'appelaient Joubert, Laharpe, Kilmaine, Serrurier, Masséna, Augereau, noms devenus célèbres dans nos fastes militaires.

Augereau, l'enfant de Paris, le maître d'armes du faubourg Saint-Marceau, l'orateur des clubs; soldat dans les salons, général dans les rues; joignant à *beaucoup de caractère, de courage, de fermeté, d'activité, un rare bonheur et le privilége d'être aimé des troupes*: maintien fier, parole haute, figure commune, mais passionnée[1], attitude carrée, gestes anguleux, mais expressifs.

Actif, infatigable, *ayant de l'audace, du coup d'œil et de la promptitude à se décider*, Masséna, moins illettré qu'Augereau, brillait parmi les braves de l'armée, généralement si simples. Esprit lumineux, il maîtrisait à propos sa fougue méridionale; au conseil, il montrait la sagesse d'Ulysse, au feu, la témérité d'Ajax. Des derniers rangs de la milice, ses exploits l'avaient élevé rapidement au grade de général, et le Piémont reconnaissait trop tard que faute d'avoir deviné Masséna, il se trouvait privé du secours tutélaire d'une brillante épée. Le 28 mars, au reçu d'une lettre de Bonaparte qui lui annonçait sa nomination à la place de Schérer, Masséna s'était hâté de répondre : « Je vous fais de bien bon cœur mon compliment; depuis longtemps vous connaissez la justice que je rends à vos talents militaires; je ferai en sorte de mériter votre confiance... Je ne négligerai rien pour vous informer de tout ce qui intéresse le service. » D'un autre côté, Augereau disait : « Je me félicite d'être sous vos ordres, connaissant votre civisme et vos talents mili-

[1] Pour ce portrait, comme pour les portraits qui se succéderont ultérieurement, nous mettons en italique les expressions recueillies dans les lettres autographes ou les conversations officielles de Napoléon.

taires. Je ferai mon possible pour remplir vos intentions dans tous les ordres que vous me donnerez; comptez sur mon zèle, mon activité et mon dévouement à la chose publique. » Dans ces lignes, écrites le même jour, sous l'inspiration du même fait, se dessine nettement le caractère des deux illustres lieutenants de Bonaparte. Chez Masséna, dévouement personnel exclusif, sans condition; chez Augereau, la patrie, la république avant le général.

Moins audacieux que Masséna, moins entraînant qu'Augereau, esprit méthodique et tacticien habile, Serrurier *se battait en soldat*, montrait *de la fermeté*, mais ne savait *rien prendre sur lui*, *et n'avait pas assez bonne opinion de ses troupes :* il se méfiait des autres autant que de lui-même.

L'Irlandais Kilmaine, héros de Jemmapes, victime des partis, tête froide et noble cœur, qui s'était vengé de la Convention en comprimant l'anarchie, savait obéir aussi bien que commander. Quand on le voyait au second rang, chacun se demandait comment il ne figurait point au premier.

Laharpe, d'origine suisse, esclave de la discipline et du devoir, âme honnête et sensible, esprit cultivé; d'une irréprochable bravoure, mais *d'un moral accessible au découragement*, *le père du paysan et l'ami du soldat*, levier militaire déjà puissant l'année précédente, devenait plus puissant encore depuis que Bonaparte lui servait de point d'appui.

Joubert, chez qui se développaient les germes d'un homme de génie qu'éclairait la prudence et qu'emportait l'audace; Joubert, généreux autant que brave, patriote désintéressé, républicain véritable, avait un caractère antique.

A ces grandes figures groupées sur le premier plan

du tableau des batailles prochaines, nous joindrons l'Éphestion du nouvel Alexandre, l'indispensable Berthier, appelé de l'armée de l'Ouest par le général en chef pour exercer près de sa personne les fonctions de chef d'état-major. Fils d'un chevalier de Saint-Louis, Berthier faisait preuve d'une éducation distinguée et d'une expérience acquise sous Luckner et Rochambeau. Génie souple, adroit, lucide, sachant du premier coup d'œil mesurer l'étendue, les ondulations du terrain, et calculer la force numérique des troupes en mouvement ou rangées en bataille, Berthier, quand il le fallait, montrait du courage, du caractère. *Nul n'était plus actif, plus méthodique, plus ponctuel;* mais avait-il *tout pour lui*, comme le disait Bonaparte? Il manquait d'élévation d'âme, de sensibilité, de générosité; vertus inutiles à un chef d'état-major, mais nécessaires à l'ami d'un grand homme : l'avenir le prouvera.

Sur le second plan du tableau, mais dignes presque tous d'être posés au premier plan et d'aller remplir les vides que formera devant eux la mitraille, nous placerons l'intrépide Stengel, *le seul général de cavalerie qui sût se battre;* Casabianca, Cervoni, Rocca, que Bonaparte retrouvait avec joie, le front couvert des lauriers qu'ensemble ils avaient cueillis naguère; Bartholozzi, Fiorella, ses amis d'enfance, nés comme lui dans la ville d'Ajaccio; Dommartin et Victor, ses émules à Toulon; Beaumont, Guyeux, Saint-Hilaire, Vignolles, ses camarades à l'armée des Alpes; Leclerc, qui venait d'échanger le commandement de Marseille, contre la place d'honneur que devait lui procurer une bravoure intelligente; puis, après tous ces hommes, une cohorte de héros, en tête desquels vont apparaître Andréossy, Boyer, Lannes, Murat, Rampon, Miollis, Lanusse, etc.

Prévoyant une lutte sérieuse au pied des Alpes, et voulant réparer l'échec que lui avait fait éprouver Schérer dans les plaines de Loano, le cabinet autrichien soulevait contre la France les gouvernements, les peuplades d'Italie, organisait une armée considérable composée de vieux soldats, d'officiers aguerris, parmi lesquels plusieurs s'étaient déjà distingués sur le Rhin, la Meuse et la Sambre, et donnait à cette armée Beaulieu pour généralissime. Vieillard énergique malgré ses soixante-seize ans, recommandable par d'éminents services, par quelques actions d'éclat, Beaulieu venait d'être créé général en chef d'artillerie, comme si la fortune eût voulu mettre aux prises les deux représentants officiels de la même arme dans les deux plus puissants États de l'Europe. Assuré du succès, il regardait la délivrance de l'Italie, l'envahissement et la conquête de nos provinces méridionales comme devant couronner sa vie militaire. Le conseil aulique partageait cet espoir; et, pour le justifier, soixante mille hommes, sorte d'avant-garde d'une armée deux fois plus forte, se disposaient à commencer la lutte. Argenteau, Sébottendorf, Wukassowich, premiers lieutenants de Beaulieu, méritaient sa confiance. Le Piémontais Colli, judicieux capitaine, d'une hardiesse modérée, qui commandait les troupes sardes alliées de l'Autriche, offrait au généralissime un secours plus efficace encore. Malheureusement pour la coalition, Colli et Beaulieu différaient d'avis. Enivré d'espérances réalisables, Beaulieu voulait se mettre en communication d'une part avec la flotte anglaise, d'autre part avec les Génois, et, assuré de ses derrières, traverser le comté de Nice; Colli proposait, au contraire, de concentrer le plus de forces disponibles vers les sources de la Bormida, d'enlever les hauteurs d'Altare et de San-Giacomo, puis

de s'étendre le moins possible, afin de couvrir Turin. Ce sage conseil fut rejeté.

Défalcation faite des dépôts restés en France, des compagnies éparses sur les derrières et sur les côtes, Bonaparte n'avait en ligne que trente-quatre à trente-cinq mille hommes, qui longeaient la pente occidentale des Alpes. Détachée au delà de l'Apennin, la division Serrurier observait les Piémontais dans leur camp retranché de Céva; les divisions Augereau, Laharpe, Masséna stationnaient en deçà de cette chaîne alpine.

Bonaparte décida l'organisation immédiate d'une armée garde-côte, composée de trois divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Casabianca, Mouret et Kilmaine; d'une division de cavalerie, commandée par Stengel, et de plusieurs batteries d'artillerie, sous la conduite du général Dujard. Cette armée devait s'étendre depuis le Rhône, à Bandole, jusqu'à Vintimiglia, et couvrir le flanc droit de l'armée active, comme l'armée de Kellermann en couvrait le flanc gauche.

« Beaulieu a publié un manifeste auquel je répondrai le lendemain de la bataille, » écrivait Bonaparte au Directoire. C'était d'avance annoncer implicitement son triomphe. Il signalait ensuite les faits les plus divers avec une indépendance, une lucidité d'expression inhabituelles aux chefs d'armée, disant du roi de Sardaigne: *Le prince se donne le plus grand mouvement;* des fournisseurs Flachat et Collot, chargés des vivres de l'armée: « Ils sont actifs et honnêtes; » puis il ajoutait: « Nos troupes sont dans un dénûment à faire peur; j'ai encore de grands obstacles à surmonter, ils sont surmontables; la misère a autorisé l'indiscipline; sans discipline, point de victoire. J'espère, néanmoins, que cela s'arrangera

promptement; déjà tout change de face; sous peu de jours nous en serons aux mains. »

Bonaparte venait de se voir enlever l'un de ses amis les plus chers, l'un des hommes sur le zèle et la probité desquels il comptait davantage. Son cœur en gémissait; mais les grands intérêts de la patrie prescrivaient au général de refouler sa douleur au dedans de lui-même. Dès lors, sous sa plume, le deuil de l'amitié prit les proportions de la justice rémunérative d'un homme qui commande aux autres : « Chauvet, ordonnateur en chef, est mort à Gênes; c'est une perte réelle pour l'armée : il était actif, entreprenant. L'armée a donné une larme à sa mémoire. » Qui se douterait, à ce peu de lignes froidement exprimées, du vide personnel qu'éprouvait Bonaparte?

Il s'en fallait que les ressources pécuniaires du général en chef fussent grandes; quatre louis d'or distribués à chacun des généraux, diverses gratifications aux officiers avaient presque épuisé les finances de Bonaparte. La trésorerie n'avait pas tenu parole; au lieu de lui expédier 500,000 francs, comme il était convenu, elle ne lui en avait adressé que 300,000; la plupart des traites de cette même trésorerie revenaient protestées. Pour y subvenir, il donna l'ordre aux commissaires des guerres de verser sans délai, dans la caisse du payeur ou de ses préposés, toutes les sommes provenant de ventes, de contributions ou de revenus illégalement retenus par eux; il hâta les recouvrements et tâcha d'arrêter le gaspillage.

Toutefois, malgré le zèle extraordinaire et l'inépuisable fécondité de ressources du général en chef, une affreuse misère accablait l'armée. Elle commençait à démoraliser ces nobles cœurs que n'avaient ébranlés ni

la rigueur des saisons, ni le bronze des batailles, ni les vicissitudes de la fortune. Les objets d'urgente nécessité manquaient : le pain, le vêtement, la chaussure, les munitions, les armes. « Nous sommes à la demi-ration, et point de viande fraîche ; nous avons bien du monde sans fusil ni sabre, » écrivait Serrurier. — « La viande salée cause beaucoup de maladies ; il est bien temps qu'une aussi mauvaise nourriture cesse ; nous avons un pressant besoin de souliers ; il nous manque au moins deux mille fusils, » disait Masséna. — Dans des lettres d'Augereau et de Rusca, nous lisons : « Je vous prie de me faire passer des chaussures ; les troupes en ont le plus grand besoin, surtout celles qui se trouvent aux avant-postes. — J'ai peu de cartouches ; il faudrait en faire expédier, ainsi que de l'eau-de-vie, les troupes étant au bivouac sans couvertures et sans souliers, par un froid très-dur. » — « Quantité d'effets d'équipement nous manquent, répétait Laharpe ; mais, ajoutait-il, la constance des troupes ne peut être comparée qu'à leur bravoure ; » opinion que confirmait Masséna par la phrase suivante : « Malgré tant de besoins, la troupe est bien disposée, et je ne doute pas un instant qu'on ne fasse une brillante campagne. »

Quoique Bonaparte fût préparé d'avance aux plaintes qui viendraient l'assaillir ; quoiqu'il eût résumé, pour sa conduite personnelle, le triste tableau des souffrances et des besoins du soldat, toutes ces réclamations devaient affecter péniblement son âme, comprimer l'élan de sa pensée, et c'était le bien servir que de lui montrer l'espérance à côté de l'affreuse nudité du vrai. Il en voulut à l'austère franchise de Serrurier d'avoir présenté une grande partie de sa division comme étant plus disposée à voler qu'à se battre. Écrire itérativement aux

administrations; les prier, les menacer tour à tour; adresser aux généraux des paroles consolantes qu'ils lisaient à l'ordre; surveiller la police du pays et la police de l'armée; assurer la marche des convois, le payement des contributions forcées, devenaient des préliminaires indispensables et des devoirs impérieux auxquels notre héros ne faillit pas.



CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

MONTENOTTE, MILLESIMO, DEGO, MONDOVI.

Plan de campagne de Bonaparte et position de son armée. — Le 29 mars, il commence son mouvement. — Présence de Salicetti au camp des Français. — Position de l'armée autrichienne et de l'armée sarde. — Dénûment des troupes; leurs murmures interprétés par Laharpe. — Combat de Montenotte et brillant fait d'armes du colonel Rampon. — Bonaparte resserre sa ligne. — Combat de Millesimo et capitulation de Provera. — Lannes. — Modestie de Masséna; rapport élogieux de Salicetti. — Combat de Dego; mort du général Causse; courageux élan de Lanusse. — Activité prodigieuse de Bonaparte. — Un Giubega, parent de Bonaparte, mis à l'ordre du jour de l'armée et nommé commandant. — Retraite de Colli. — Arrivée de Bonaparte au sommet de Monte-Zemolo. — D'une phrase il explique sa campagne. — Bataille de Mondovi gagnée le 21 avril. — Eloge de Bonaparte et de Murat par Salicetti.

> Le Directoire attend tout du général qui commande l'intrépide armée d'Italie et de la sainteté de la cause pour laquelle les Français combattent.
>
> *Carnot à Napoléon.*
>
> Si vous me continuez votre confiance et que vous approuviez mes projets, l'Italie est à vous.
>
> *Bonaparte au Directoire, Cherasco, 28 avril.*

Au rebours des guerriers ordinaires qui continuent leurs devanciers, qui subordonnent à l'expérience un plan de campagne, aux règles stratégiques une inspiration, Bonaparte débutait avec des idées personnelles. Il avait deviné le moyen de frapper des coups décisifs, et la concentration de grosses masses sur des points circonscrits lui paraissait offrir l'avantage de rompre instantanément ses adversaires et d'empêcher la coïncidence de leurs manœuvres. Cette guerre va donc offrir l'application savante d'un nouveau système d'attaque, en même temps qu'elle deviendra l'école des grandes luttes napoléoniennes.

A la fin du mois de mars, Masséna occupait Savone; deux divisions d'avant-garde s'étendaient, la première depuis Monte-Legino jusqu'à Tersano; la seconde depuis Segne jusqu'à Melogno. Une reconnaissance sur Cairo et Dego, ordonnée par Masséna et dirigée par le général Mesnard, avait eu pour résultat de culbuter les transports de l'ennemi et de lui faire quelques prisonniers, quelques blessés. Serrurier était à Garessio, gardant Carlino, Visona, et attendant que la fonte des neiges lui permît d'abandonner le fond des vallées pour aller occuper Précondo et le col de Terme ou celui de Casotto jusqu'à Saint-Jacques-de-Viola. Augereau, dont le quartier général se trouvait à la Pietra, défendait avec dix mille hommes la gorge de Bardinetto et Spinardo. Les aides de camp du général en chef, les officiers d'ordonnance, interprètes officiels de la pensée des généraux, se croisaient en tous sens. Marmont, chargé spécialement d'étudier la côte sous le rapport défensif, de constater l'état des routes et des points occupés par nos troupes, allait d'un quartier général à l'autre réunir des documents dont la précision satisfaisait Bonaparte. Murat, toujours à cheval, visitait, éclairait les avant-postes et remplissait les missions qui demandaient de la promptitude et de l'élan. Louis, frère du général en chef, plein de sang-froid et d'activité, courageux, dévoué, sans calcul d'ambition, agissait avec le sentiment d'une entière abnégation personnelle.

Les choses ainsi préparées, Napoléon commence son mouvement le 29 mars. Il s'arrête d'abord à Oneille, y saisit des marbres pour une somme considérable, impose les habitants des vallées, et arrive le 5 avril dans la petite ville d'Albenga. Ses mesures étaient arrêtées pour

surprendre l'ennemi. Mais on avait d'avance donné l'ordre au général Cervoni de marcher sur Voltri, près de Gênes, pour intimider le sénat. C'était une faute grave. « J'ai été très-fâché et extrêmement mécontent, écrivait Bonaparte au Directoire, du mouvement que j'ai trouvé commencé contre Gênes. Il est d'autant plus déplacé, qu'il a obligé cette république à prendre une attitude hostile, et a réveillé l'ennemi que j'aurais pris tranquille : ce sont des hommes de plus qu'il nous en coûtera. »

Par suite du même fait et d'ordres reçus des directeurs, Salicetti, qui se trouvait à Gênes, fut envoyé au quartier général pour y diriger l'esprit public et rendre compte des opérations militaires. Une mesure analogue s'appliquait à l'état-major de chaque armée; mais ici, le caractère du surveillant eût rendu sa mission fort gênante pour Bonaparte, si l'adroit proconsul, appréciant le génie et prévoyant la brillante fortune du général, ne s'était montré son serviteur le plus dévoué, son apologiste le plus exclusif.

Étendue de la mer à l'Apennin, l'armée autrichienne se liait par delà les montagnes avec les Piémontais retranchés à Ceva. Pour point central d'opérations, elle avait choisi les sommités mêmes du col de Montenotte, où commandait d'Argenteau, l'un des moins habiles lieutenants du général Beaulieu. Celui-ci, avec sa gauche, cheminait le long des côtes par la Borchetta et le territoire génois, tandis que sa droite s'appuyait sur Dego. Plusieurs routes, creusées au versant des collines, facilitaient les communications.

Le 8 avril, six mille Autrichiens débouchant par Sassello et Campo-Vado, tandis que leur artillerie et deux cents cavaliers arrivaient des côtes maritimes, attaquè-

rent la division Laharpe, stationnée sous les retranchements de Voltri. Ce brusque engagement faillit nous être fatal, par suite de l'état de pénurie des troupes, de leur dissémination et de la multitude des gorges à défendre. Le soldat murmurait hautement; plusieurs corps agissaient avec mollesse, disant qu'ils se battraient comme on les payait; le défaut de souliers les empêchait de gravir la montagne; le manque de cartouches ne leur permettait qu'une courte résistance. Cependant l'odeur de la poudre soutenait le courage belliqueux des masses. Nous avions abandonné, puis ressaisi la montagne dite *Campo del Mello*. Les ténèbres arrêtèrent une fusillade qui, s'étant prolongée deux heures, avait épuisé toutes les munitions. Heureusement, la même nuit, des souliers, des cartouches furent annoncés, et la troupe s'apaisa. *Ce sera l'arrivée du Messie!* s'écriait Laharpe. Durant trente heures on resta sur le qui-vive. Le soldat nettoya ses armes assez gaiement. Le 11, à trois heures après midi, nouvelle attaque des Autrichiens sur les mêmes points. Nos troupes se battirent bien, mais l'ennemi s'étant rendu maître des hauteurs, il fallut se retirer sur Verrachio, Lafourche et Stella.

Pendant qu'avait lieu le double combat de Voltri, dirigé par Beaulieu en personne, d'Argenteau franchissait le col de Montenotte et venait attaquer Savone, où il trouvait, au lieu du centre de l'armée française qu'il espérait y surprendre, douze cents hommes sous les ordres du colonel Rampon. Ce brave officier se replia dans l'ancienne redoute de Montelesino, qui ferme la chaussée de Montenotte, et tint ferme, malgré trois attaques des plus meurtrières; circonstance capitale, car elle permit à Bonaparte d'exécuter ses desseins.

Appréciant les avis de Masséna, de Laharpe et de

Serrurier, qui trouvaient notre ligne trop étendue, Bonaparte ramena les quatre mille cinq cents hommes stationnés entre Savone et Voltri, et les dirigea contre d'Argenteau par la route de Montenotte; il donna l'ordre à Serrurier d'attaquer Solta, et de se porter de Garessio sur Ormea, tandis que faisant un circuit sur les derrières de l'ennemi, Masséna gravissait les hauteurs entre Cairo et Bochetta, s'emparait du pont et des sommités de Carcaro, chassait l'ennemi des positions qu'il occupait à Montenotte, et secondait le mouvement de Laharpe vers Sarcello. Augereau, de son côté, manœuvrait de manière à prêter appui au mouvement de Masséna. Cernée, mise en déroute, malgré la plus honorable résistance, l'infanterie autrichienne s'enfuit vers Dego, laissant plusieurs centaines de morts et deux mille prisonniers. L'espoir des bataillons français venait de grandir, et Masséna, du milieu des plaines de Montenotte, s'était empressé d'écrire au général en chef un témoignage qu'il ne faut pas laisser perdre : *Je dois les plus grands éloges aux braves que je commande.* « Le plan de Bonaparte a été on ne peut plus savamment combiné, » mandait de Carcaro le commissaire Salicetti. Le centre de l'ennemi une fois rompu, il s'agissait de séparer les Autrichiens des Piémontais; Bonaparte manœuvra en conséquence.

Le jour même, Bonaparte arrive à Carcaro et centralise ses forces dans la partie supérieure de la vallée d'où la Bormida coule en Italie : devant lui, un peu plus bas, sont les Autrichiens massés autour de Dego, sur la grande voie de communication avec Milan ; à sa gauche, dans les gorges de Millesimo, les Piémontais, fermant le chemin de leur patrie, tiennent le camp retranché de Ceva. Dego forcé, les deux routes occupées, plus d'obs-

tacle, nous séparons les phalanges ennemies, nous pénétrons au cœur des États lombards. A cet effet, le 13, dès la pointe du jour, Bonaparte fait avancer sur Dego les divisions Laharpe et Masséna, qui en éclairent la vallée, et Augereau s'engage dans les gorges profondes de Millesimo, avant que le général Provera, qui se trouvait campé parmi les ruines du château de Cossaria, ait pu prendre le temps de replier sa troupe. L'Autrichien se retire épouvanté devant la brusque et foudroyante apparition de Masséna, et Colli arrive trop tard au secours de Provera, qu'Augereau tient enveloppé. Sommé de mettre bas les armes, Provera parlemente. *On ne transige pas avec la République française,* s'écrie Augereau, *on se rend;* et il commande l'assaut. La lutte devient acharnée; les Piémontais font rouler d'énormes rochers qui écrasent des lignes entières; sur les lignes écrasées s'en dressent aussitôt de nouvelles, et le combat ne cesse qu'avec le jour, après une perte considérable, où figurent les *braves généraux Banel et Quénin.* Pour profiter du sang versé, nos braves soldats bivouaquent la nuit au pied de la hauteur; le lendemain, vers Montesimo, ils neutralisent les efforts de Colli, repoussent ses colonnes impuissantes à délivrer Provera, et contraignent ce général à capituler avec quinze cents hommes, *au moment,* écrivait Augereau, *où je me disposais à les canonner à la républicaine.*

De leur côté, Masséna, Laharpe obtenaient des résultats tout aussi décisifs. Ils se précipitaient sur les bataillons autrichiens, s'emparaient enfin de Dego après plusieurs escalades, et restaient maîtres du terrain. Un jeune officier, brave parmi tant de braves, avait chargé l'ennemi avec une audace, un coup d'œil militaire re-

marquables, et Bonaparte l'avait créé colonel sur le champ de bataille : c'était Lannes.

Le lendemain, 15 avril, avant le jour, les Autrichiens rassurés par de nombreux renforts arrivés de Gênes, attaquent inopinément tous nos postes; une résistance des plus opiniâtres s'engage; après cinq heures de combat, nos troupes sont obligées de céder, d'abandonner la position qu'elles occupaient et de faire leur retraite sur la ligne prise le premier jour. Un secours envoyé par Bonaparte permet de recommencer la lutte : « L'attaque devient alors générale, le feu terrible de part et d'autre; jamais combat ne fut plus opiniâtre, dit Masséna; l'ennemi, chargé de toutes parts, forcé de céder à la valeur républicaine, d'abandonner toutes les redoutes dont il s'était rendu maître, subit une complète déroute; dans sa fuite, il fut chargé avec impétuosité par la cavalerie; tout ce qui refusa de se rendre fut sabré. »

Les Autrichiens eurent beaucoup de morts et de blessés. Ils laissèrent entre nos mains une artillerie nombreuse, ainsi que quatre mille prisonniers. Sans la blessure de deux colonels, sans la mort des généraux Banel et Quénin, nos regrets eussent été presque nuls; d'autant que le général Beaumont, le colonel Murat et l'adjudant général Vignolles avaient fait voir, en chargeant vigoureusement à la tête de leurs escadrons, qu'un nouvel essor allait emporter notre cavalerie vers de glorieuses destinées. Masséna terminait son rapport en disant à Bonaparte avec une modestie parfaite : « Le succès de cette journée est dû à l'intrépidité des troupes et au renfort que vous m'avez envoyé. » Dans son enthousiasme, Salicetti s'empressait d'écrire : « Par la sagesse de ses mesures, par son habileté à les diriger, par son activité à se porter pendant l'action sur les points où sa prudence

pouvait être nécessaire, le général en chef s'est acquis la réputation d'un général digne, sous tous les rapports, de la confiance nationale. »

Tout semblait fini : les soldats harassés, car ils marchaient ou combattaient depuis cinq jours, goûtaient avec charme les douceurs du bivouac, lorsque sur toute la ligne, des coups de fusil et le roulement des tambours se font entendre. C'étaient six mille grenadiers autrichiens, corps d'élite commandé par l'intrépide Wukassowich, qui, dans le pêle-mêle du désordre, arrivés du versant maritime de l'Apennin pour rejoindre une armée qu'ils ne rencontraient nulle part, venaient de forcer Dego et d'en chasser nos troupes. Aussitôt Bonaparte rallie ses colonnes, se met à leur tête, galope sur Dego, suivi de Masséna. Les grenadiers ennemis hésitent ; les soldats républicains redoublent d'efforts ; mais un brave militaire, le général Causse tombe mortellement blessé. « Dego est-il repris ? » dit le moribond à Bonaparte.—Les positions nous appartiennent, réplique le général en chef, qui veut dissimuler le danger aux braves dont il est entouré. — En ce cas, vive la République ! je meurs content, » ajoute Causse. Et Bonaparte, suivi du général Victor, de l'adjudant général Lanusse, de trois demi-brigades, décide le succès jusqu'alors incertain. Aux forces physiques la nature a mis des bornes ; nos braves succombaient de lassitude ; l'hésitation commençait, quand Lanusse met son chapeau à la pointe de son épée, et s'élance en criant : *Victoire ! vive la République !* Répondant à ce cri, les cohortes se précipitent, et les Autrichiens culbutés abandonnent définitivement leur dernier champ de bataille.

Telles sont les trois célèbres journées qu'un baptême de gloire a décorées du nom de Montenotte, Millesimo,

Dego. Maître de la vallée qu'arrose la Bormida, maître des gorges de Millesimo et de toutes les routes qui joignent cette partie des Alpes au Piémont ainsi qu'aux États lombardo-vénitiens, Bonaparte voyait fuir l'aigle autrichienne épouvantée. Il n'eût tenu qu'à lui d'avancer vers le Pô et de marcher immédiatement sur Milan; c'était la pensée, le vœu du Directoire; mais Colli pouvait inquiéter, compromettre ses derrières. Bonaparte crut donc beaucoup plus sage de laisser l'aigle autrichienne précipiter ou ralentir son vol selon les circonstances, et d'en finir avec le Piémont.

L'armée eut un jour de repos; Bonaparte ne se réserva pas une heure. Ses lettres écrites, ses ordres donnés, on le voyait monter à cheval, visiter les postes avancés, parcourir les bivouacs dans leur immense étendue, distribuer entre les chefs de corps la part d'éloges ou de reproches qu'ils pouvaient avoir mérités, interroger le *grognard,* goûter sa *ratatouille;* lui recommander la discipline, la patience, et lui promettre, sur la foi de son épée, des temps meilleurs, une destinée plus prospère. Déjà sa parole jouissait du privilége si rare d'être écoutée. Dans leur admiration, les officiers généraux s'inclinaient devant elle, et le soldat, calmé par quelques mots heureux, reposait paisible sur la neige. Dans ces brillantes journées, les traits de bravoure avaient été fort nombreux. Ne pouvant récompenser tout le monde, il fallut faire un choix, et chaque général cita quelques noms entre mille. Un Giubega, parent de Bonaparte, capitaine à la première demi-brigade d'infanterie légère, se trouve honorablement désigné pour l'intrépidité qu'il déploya devant Montenotte. « Cet officier, distingué par ses talents, par sa bravoure, capitaine depuis trois mois, mérite, dit le général Cervoni, d'être

promu au grade de chef de bataillon sur le champ de bataille. »

Allié sans générosité, Beaulieu, retiré sous les murailles de Tortone, laissait l'armée piémontaise exposée seule aux coups d'un général victorieux; aussi Colli, par une retraite lente et mesurée, s'était-il retiré sur Mondovi, afin d'attendre dans la position retranchée de Ceva ou que Beaulieu fît une diversion salutaire, ou que le roi de Sardaigne lui donnât des ordres. Bien que les soldats d'Augereau tinssent toutes les sommités voisines de Ceva, la retraite des Piémontais s'exécuta sans difficulté, sans désordre; mais ces quinze mille hommes n'avaient pour ressource qu'une honorable défensive, et Colli, en faisant connaître au roi sa position critique, lui conseilla en même temps de ne compter ni sur Beaulieu ni sur l'Autriche.

Nos positions étaient excellentes : Rusca dominait les hauteurs de San-Giovanni, qu'il avait vaillamment conquises, et plongeait sur les vallées de la Bormida et du Tanaro; Laharpe, au camp de San-Benedetto, surveillant le cours du Belbo et de la Bormida, contenait les Autrichiens, rejetés au delà de Voltri; Augereau, par sa gauche, communiquait avec la droite de Serrurier, qui longeait Ceva; et malgré la flotte anglaise stationnée devant les côtes, les rapports entre Gênes et notre armée étant libres, rien ne s'opposait à l'arrivée des convois par la route du littoral. La marche ultérieure des troupes françaises semblait donc aussi facile qu'assurée.

Au signal donné le 17 par Napoléon, nos colonnes s'ébranlent et se dirigent vers Ceva. Sur la plate-forme abrupte de Monte-Zemolo, d'où l'œil enchanté découvre au loin les plaines fertiles du Piémont et de la Lombardie, d'où l'on voit plusieurs fleuves, le Pô, le Tanaro,

la Stura, précipiter dans l'Adriatique leurs ondes impatientes, et les grandes Alpes, au front brumeux, fermer l'horizon d'un rideau nuancé de mille couleurs, nos soldats émerveillés font halte. *Voilà la terre promise*, s'écrie Bonaparte, dont le geste trahit l'émotion. *Annibal a franchi les Alpes, nous les avons tournées.* Ainsi d'une phrase il expliquait toute sa campagne. « Nous ne marchons pas, nous volons, » mandait Berthier à l'un de ses amis.

Colli défendit quelque temps les abords de Ceva; puis, se repliant avec intelligence et dignité, il s'arrêta devant Mondovi, derrière la Cursaglia, rivière profonde et rapide qui se jette dans le Tanaro. Cette position offrait à Colli le double avantage d'être à portée de Beaulieu, de présenter aux Français une ligne difficile à franchir, de couvrir Turin sans développer démesurément ses ailes, et d'attendre les secours annoncés.

Pendant que Bonaparte avançait avec le gros de l'armée, Augereau transférait son quartier général à Méridano pour menacer le centre de Colli, et s'affligeait de ne point être compris dans une distribution de souliers annoncée par un ordre du jour aux divisions Laharpe et Masséna. A gauche, Serrurier, manœuvrant au milieu des neiges, s'emparait des redoutes de Batifolo, Nocetto, Terra-Bianca et des points culminants de Pampara, où les généraux Pelletier, Guyeux, Miollis payèrent bravement de leur personne; à droite, Joubert essayait en vain de franchir la Cursaglia, qui l'entraîna dans ses ondes et faillit nous ravir un de nos plus brillants capitaines. Ces événements ont rempli deux journées.

Le 19, dès le matin, Bonaparte montait à cheval, résolu d'en finir; Augereau, maître du Castellino, s'emparait de toutes les hauteurs qui dominent le Tanaro,

cherchant à déborder la gauche de Colli pour lui couper la retraite, tandis que Serrurier emportait le château de Saint-Michel et les sommités voisines. Une victoire définitive semblait assurée; Colli faisait sauter ses munitions, renversait ses pièces, et déjà le général Despinois, suivi d'une poignée de cavaliers, commençait à sabrer les fuyards, même au delà du Tanaro, lorsqu'une partie de la division Serrurier se débanda pour piller. Revenu à la charge, Colli reprend les positions qu'il vient d'abandonner et s'y maintient. Louis Bonaparte, alors au camp de Ceva, près du général Despinois, fut chargé d'une lettre de ce dernier au général Bonaparte, terminée par la phrase suivante : *Revenez ici, je crois que votre présence y sera plus utile qu'à Salicetto.* Napoléon était en route quand la lettre de Despinois lui fut remise. Louis ayant précisé les choses, reçut ordre de repartir immédiatement pour annoncer des renforts à Serrurier, et porter aux troupes qui s'étaient laissé surprendre l'expression vive des reproches du général en chef.

A la date du 20 avril, Serrurier, des hauteurs de Saint-Michel, lui écrivait : « Je suis prêt, de ma personne, à attaquer aujourd'hui; mais la circonstance ne laisse entrevoir aucune probabilité qui nous soit favorable. Plusieurs corps sont sans pain depuis trois jours : le soldat a abusé de ce prétexte pour se livrer au pillage le plus horrible. Les corps se trouvent à peu près ralliés; mais il manque une quantité considérable d'hommes, qui se sont éloignés pour aller aux vivres de toutes les manières. Je suis mal secondé par les officiers, qui pillent aussi : ils étaient soûls hier comme les autres... » Serrurier ajoutait qu'il lui faudrait au moins deux mille fusils, deux pièces de gros calibre capables de répondre

au feu de l'ennemi pendant qu'on rétablirait le pont du Tanaro, et du pain; sans quoi les soldats ne marcheraient pas. Il priait qu'Augereau attaquât en même temps que lui, avec des forces suffisantes, de manière à opérer tous deux de front. Dans cela perce une prudence timide: Serrurier craignait une sérieuse résistance; Despinois, voyant, au contraire, plus juste, avait affirmé que la contenance des Piémontais était moins celle d'un ennemi qui veut tenir que d'un ennemi qui veut se retirer en prenant le temps nécessaire pour l'évacuation de ses magasins. Effectivement, quand Bonaparte eut ordonné d'attaquer, personne ne défendit la Cursaglia, ni le Tanaro. Dans la plaine de Mondovi, l'armée tout entière s'appuyait à des redoutes qui furent vaillamment disputées. Les soldats de Serrurier avaient à prendre leur revanche, ils n'y manquèrent pas; la redoute principale, celle de la Bicoque, étant tombée en notre pouvoir, Colli laissa mille morts ou blessés, deux à trois mille prisonniers, et courut s'abriter sous les remparts de Coni.

La bataille de Mondovi avait duré presque toute la journée du 21; nous avions conquis des canons, des drapeaux, fait huit cents prisonniers, mis cinq cents hommes hors de combat, et chassé l'ennemi d'une forteresse importante. « Bientôt, écrivait Salicetti, le général en chef mènera l'armée à de nouveaux triomphes : toujours même zèle de sa part, même prudence, même habileté dans les opérations. » Puis, ajoutant sur Murat quelques mots élogieux, « cet officier, disait-il, a constamment déployé un courage, une audace militaire au-dessus de tout éloge. » Les rapports du général en chef s'accordaient, en ce qui concernait Murat, avec le témoignage de Salicetti.

Malgré la juste confiance qu'inspire un succès, Bonaparte ne se dissimulait ni les ressources de la coalition ni l'état précaire de son armée. Cette armée, sans appui dans le pays, sans magasins, sans corps de réserve, sans matériel de siége, pouvait être instantanément arrêtée, soit par la jonction de Colli avec Beaulieu, soit par l'arrivée des troupes napolitaines qu'attendait ce dernier. Dans une semblable disposition d'esprit, en laissant de côté les intérêts autrichiens, qui d'eux-mêmes s'étaient isolés des intérêts sardes, il devenait facile à la cour piémontaise de conjurer la perte du royaume et de négocier un traité.



CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

ARMISTICE AVEC LE PIÉMONT ET LE DUC DE PARME.

État des esprits à la cour et parmi la population de Turin. — Le roi nomme des plénipotentiaires pour traiter d'un armistice. — Idées et lettre de Bonaparte à ce sujet. — Mouvements de Beaulieu, de Serrurier et de Masséna. — Nos troupes enlèvent Cherasco, Fossano et Alba. — Proclamation de Bonaparte. — Effet que produisent sur le moral de l'armée ses victoires et ses paroles. — Il désire la paix avec la Sardaigne, et le roi s'y prête volontiers. — Exposé de la politique du général fait au Directoire. — Conférences de Cherasco. — Correspondance de Bonaparte. — Indiscipline de plusieurs corps d'armée et désespoir de Laharpe. — Mouvements d'Augereau, de Laharpe, de Dallemagne et de Masséna contre Beaulieu. — Lettres, dispositions et vues de Bonaparte. — Traité conclu le 6 mai avec le duc de Parme. Manière dont Bonaparte relève l'esprit des troupes.

> Toute la France, toute l'Europe a les yeux fixés sur vous; vos triomphes sont ceux de la liberté, et sans doute vous ne remplirez pas à demi la tâche glorieuse que vous vous êtes imposée.
>
> *Carnot à Bonaparte.*

Aux derniers coups portés par Bonaparte, l'épouvante, l'indécision, l'égarement, avant-coureurs ordinaires de la chute des empires, après avoir, comme un souffle mauvais, bouleversé les cohortes ennemies, avaient pénétré jusque sous la tente de leurs chefs. Le roi sarde, qu'entraînaient l'esprit belliqueux de son frère Victor-Emmanuel, duc d'Aoste, et les avis intéressés des ministres d'Autriche et d'Angleterre, voulait résister, fermer les portes de Turin, réunir au delà du Pô toutes ses forces aux forces de Beaulieu, et continuer la guerre. Il restait à Colli quinze mille excellents soldats, auxquels pouvaient se joindre cinq mille Piémontais, tirés des places fortes ou des dépôts; Beaulieu comptait sur le territoire de Solère, d'Oviglio, d'Acqui et de Nizza,

quinze à seize mille hommes d'infanterie, et au delà de la Bormida, quatre mille hommes de cavalerie bien montée, ainsi qu'une assez nombreuse artillerie. C'étaient donc quarante mille vaillants soldats, convenablement équipés et nourris, jaloux de venger leurs revers, qu'on pouvait opposer avec quelque espoir aux vingt-sept ou vingt-huit mille Français qui tenaient la campagne.

De l'autre côté, les soldats républicains, fatigués, misérables, mal vêtus, mal chaussés, aspiraient bien plus après le repos qu'après la gloire; on le savait; aussi les gens d'énergie voulaient-ils un redoublement d'efforts. Mais Beaulieu demandait le commandement en chef de toutes les troupes réunies; il exigeait que Tortone, Alexandrie, Valence lui fussent confiées, pour se défendre au milieu du triangle qu'elles forment au bord du Pô, et pour se réfugier dans leurs murailles en cas d'insuccès; propositions exorbitantes, qui de toute manière liaient le Piémont à la fortune de son ambitieux voisin. Le roi ne voulut pas y consentir. Il écouta la voix plaintive, puis menaçante, d'une population anéantie, demandant la paix à grands cris autour du palais; la voix du cardinal Cossa, conseillant au monarque de se jeter entre les bras d'un généreux vainqueur, plutôt que de l'irriter par une résistance inutile et de le pousser à révolutionner le Piémont. Le comte de Latour, nommé plénipotentiaire, fut chargé de faire, sous la médiation de la cour d'Espagne, des ouvertures de paix au ministre français résidant à Gênes, en même temps que Colli proposait un armistice dans la vue, écrivait-il, d'épargner l'effusion inutile du sang humain. Cette ouverture charmait Bonaparte, mais il se garda bien de le laisser apercevoir; et pour ne point interrompre ses opérations, il répondit du quartier

général de Carru, le 5 floréal an IV (24 avril 1796), la lettre suivante :

« Monsieur,

» Le Directoire exécutif s'est réservé le droit de traiter de la paix. Il faut donc que les plénipotentiaires du roi votre maître se rendent à Paris, ou attendent à Gênes les plénipotentiaires que le gouvernement français pourrait y envoyer. La position militaire et morale des deux armées rend toute suspension pure et simple impossible. Quoique je sois en particulier convaincu que le gouvernement accordera des conditions de paix honorables à votre roi, je ne puis, sur des présomptions vagues, arrêter ma marche. Il est cependant un moyen de parvenir à votre but, conforme aux vrais intérêts de votre cour, et qui épargnerait une effusion de sang inutile, et dès lors contraire à la raison et aux lois de la guerre : c'est de mettre en mon pouvoir deux des trois forteresses de Coni, d'Alexandrie, de Tortone, à votre choix ; nous pourrons alors attendre, sans hostilités, la fin des négociations qui pourraient s'entamer. Cette proposition est très-modérée ; les intérêts mutuels qui doivent exister entre le Piémont et la République française me portent à désirer vivement de voir s'éloigner de votre pays les malheurs de toute espèce qui le menacent.

» Bonaparte. »

En même temps que notre général laissait pressentir à Colli la possibilité d'une honorable négociation, il avait le jour même, pour ne perdre aucun des avantages conquis par ses victoires, traversé l'Elero, jeté des ponts sur le Pesio, et poussé son avant-garde au delà du point

qu'occupait le quartier général. Le 24 au soir, après quelques escarmouches, nous occupions Bene.

Beaulieu levait alors son camp d'Acqui, et laissant dans Terzo une dizaine de mille hommes, sous les ordres de Liptay, opérait avec seize bataillons et vingt-deux escadrons un mouvement concentrique vers la Stura, qui couvrait le front de l'armée piémontaise. Cette armée, dont la droite s'étendait jusque sous la forteresse de Coni, dont la gauche s'appuyait à Cherasco, barrait les seules routes praticables : quarante-huit heures plus tôt, la marche de Beaulieu pouvait dégager Colli; mais aujourd'hui c'en était fait des destinées du Piémont, et d'eux-mêmes les Autrichiens, prolongeant démesurément leur aile gauche jusqu'à la rivière d'Orba, se réduisaient aux conditions de la défensive.

Le 25, Serrurier porte sa division vers la Trinità, s'avance en vue de Fossano, où Colli tenait son quartier général, et pendant quelques heures Français et Piémontais se canonnent d'une rive à l'autre de la Stura. Plus impatient que Serrurier, l'impétueux Masséna gagne Cherasco, forteresse située au confluent de la Stura et du Tanaro, et que protége une enceinte bastionnée, munie de palissades, derrière lesquelles sont braquées vingt-huit pièces de canon. Masséna culbute les grand'-gardes et jette l'épouvante autour de la place, tandis que Bonaparte fait dresser contre elle des batteries d'obusiers. Il n'en fallut pas davantage pour intimider l'ennemi; le lendemain matin, la ville de Cherasco était évacuée, nous y pénétrions sans obstacle, et son artillerie, ses magasins considérables tombaient en notre pouvoir. Fossano ouvrit en même temps ses portes à Serrurier, et, malgré d'affreux chemins, malgré mille obstacles, Augereau se rendit maître d'Alba, où quel-

ques ponts jetés rapidement lui permirent de traverser le Tanaro.

Ainsi désormais Bonaparte pourra tenir à l'abri d'un coup de main plusieurs postes où seront placés des dépôts de première ligne; il éprouve la satisfaction de subvenir en quelque chose aux besoins impérieux du soldat, d'occuper un des pays les plus riches, les plus beaux de l'Europe, et d'avoir le pied sur l'Italie. Ce fut du superbe amphithéâtre d'Alba qu'inspiré par les magnificences de la nature qu'il avait devant lui, le héros fit entendre la proclamation suivante :

« Soldats,

» En quinze jours vous avez remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes; vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert : grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité..... Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous; les hommes pervers qui se réjouissaient du triomphe de vos ennemis sont confondus et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien

fait, puisque bien des choses vous restent à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous : les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville ! La patrie attend de vous de grandes choses ; vous justifierez son attente ; vous brûlez tous de porter au loin la gloire du peuple français ; d'humilier les rois orgueilleux qui méditaient de nous donner des fers ; de dicter une paix glorieuse qui indemnise la patrie des sacrifices qu'elle a faits. En rentrant dans vos familles, vous voulez tous dire avec fierté : — *J'étais de l'armée conquérante de l'Italie !*

» Amis, je vous la promets, cette conquête ; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir : c'est de respecter les peuples que vous délivrerez de leurs fers ; c'est de réprimer les pillages auxquels se portent les scélérats suscités par nos ennemis. Sans cela, vous ne seriez point les libérateurs des peuples, vous en seriez le fléau..... »

Contente d'elle-même, émerveillée de son général, l'armée sentait qu'un immense résultat venait d'être obtenu. Elle avait conquis vingt lieues de territoire, planté son drapeau victorieux à dix lieues de Turin, réalisé les rêves de l'année précédente, et préparé des succès plus grands encore. Saison de souffrances pour le soldat et pour le peuple, l'hiver s'en allait ; un soleil réparateur allégeait enfin leur misère ; ils voyaient poindre un meilleur avenir ; et si le soldat, dans les élans d'une admiration sans bornes, exaltait les qualités guerrières de Bonaparte, l'habitant, qui avait reconnu chez lui un esprit de modération et de justice, espérait de sa mansuétude autant que de sa générosité. Mais la guerre, toujours grave, toujours nationale quand des principes sociaux sont en présence, la guerre continuerait-elle ?

On se le demandait au camp : à bien plus forte raison se le demandait-on dans les campagnes. Les démagogues, les jacobins de l'armée française, ne voulaient point pactiser avec un roi. Ils ne voyaient rien autre chose à faire que de le détrôner et d'incorporer le Piémont à notre territoire, ou d'y organiser une république; Bonaparte, au contraire, voulait ménager la seule puissance militaire respectable de toute l'Italie; il désirait s'en former un allié, et l'utiliser pour achever d'expulser les Autrichiens des États lombards. Réduire les Piémontais au désespoir, c'eût été tripler leurs forces, s'obliger à un siége en règle devant Turin, ou tout au moins à un blocus, dont les strictes exigences demandaient vingt mille hommes; c'eût été ralentir une marche dont la rapidité seule assurait le succès; Bonaparte ne le devait, ne le voulait pas.

Le monarque accepta volontiers les propositions si raisonnables du vainqueur; il expédia sur-le-champ des ordres pour qu'on lui livrât les forteresses et les villes disponibles, pour que toutes les routes du Piémont demeurassent ouvertes aux Français, et qu'un service d'étapes bien organisé allégeât les fatigues de nos soldats; il voulait bien en outre que les magasins des villes cédées nous fussent abandonnés, moyennant appréciation amiable. On s'occupa de la délimitation des lignes des deux armées; on opéra l'échange de quelques officiers prisonniers, et les meilleurs rapports s'établirent immédiatement entre nos troupes et les Sardes.

Par la gracieuseté de son langage et de ses manières, Bonaparte obtenait plus qu'il ne demandait; tout le monde se laissait captiver; c'était à qui lui serait agréable. Avant même que l'armistice fût signé, le général comte de Latour consentait que dans le Piémont il remontât sa grosse cavalerie et son train d'équipages.

Quand Murat, chargé de la mission glorieuse de présenter au Directoire vingt et un drapeaux conquis sur l'ennemi, dut quitter le quartier général, Latour, mettant de côté tout amour-propre, lui procura des chevaux de poste. On ne lira pas sans intérêt la lettre dont Murat était porteur, véritable manifeste d'où ressortent deux grandes résolutions, le transport de la guerre au cœur des États autrichiens et l'indépendance de la péninsule italienne.

« Quartier général de Cherasco, le 9 floréal an IV (28 avril 1796).

» Ceva, Coni, Alexandrie sont au pouvoir de votre armée, ainsi que tous les postes du Piémont au delà de la Stura et du Tanaro. Si vous ne vous accordez pas avec le roi de Sardaigne, je garderai ces places et je marcherai sur Turin; mon équipage de siége va filer sur Coni, pour se rendre à Cherasco. En attendant, je marche demain sur Beaulieu, je l'oblige à repasser le Pô, je le passe immédiatement après; je m'empare de toute la Lombardie, et avant un mois j'espère être sur les montagnes du Tyrol, trouver l'armée du Rhin, et porter de concert la guerre dans la Bavière. Ce projet est digne de vous, de l'armée et des destinées de la France. Quant aux conditions de la paix avec la Sardaigne, vous pouvez dicter ce qui vous convient, puisque j'ai en mon pouvoir les places principales. Ordonnez que quinze mille hommes de l'armée des Alpes soient à mes ordres et viennent me joindre, cela me fera alors une armée de quarante-cinq mille hommes, dont il sera possible que j'envoie une partie à Rome. Si vous me continuez votre confiance et que vous approuviez ces projets, je suis sûr de la réussite : l'Italie est à vous. Vous ne devez pas compter sur une révolution en Piémont, cela viendra; mais il

s'en faut que l'esprit de ces peuples soit mûr à cet effets J'ai justifié votre confiance et l'opinion avantageuse que vous avez conçue de moi; je chercherai constamment à vous donner des preuves du zèle et de la bonne volonté où je suis de mériter votre estime et celle de la patrie. Envoyez-moi : 1° douze compagnies d'artillerie légère, je n'en ai pas une; 2° de la cavalerie et un commissaire ordonnateur en chef, habile et distingué et de génie. Je n'ai que des pygmées, qui me font mourir de faim dans l'abondance, car je suis dans le pays le plus riche de l'univers.

» BONAPARTE. »

Le 29 avril, Bonaparte, le général comte de Latour et le colonel marquis de Costa signèrent à Cherasco l'armistice convenu d'avance. Bonaparte les reçut, les traita sous la tente, entouré d'une partie de son armée, au son d'une musique militaire qui jouait la *Marseillaise*. Chaque soldat eut du vin, du pain blanc, de la viande fraîche, du tabac et de l'eau-de-vie. Jamais, depuis six mois, il n'avait fait pareil gala; aussi l'allégresse était universelle : le camp ressemblait à une grande ville improvisée dont les citoyens insouciants ne rêvaient que la bonne chère ou le plaisir. Voilà bien notre caractère national : une heure de mieux-être, et les souffrances passées sont oubliées. L'ordre subit du départ interrompit la fête, qu'une pluie torrentielle avait déjà compromise.

Du quartier général et de la plaine où Bonaparte venait de signer l'armistice, il écrivait au Directoire :

« Je ne puis pas mettre en doute que vous n'approuviez ma conduite, puisque c'est une aile d'une armée qui accorde une suspension d'armes pour me donner le temps de battre l'autre; c'est un roi qui se met absolu-

ment à ma discrétion. Vous pouvez dicter en maître la paix au roi de Sardaigne; je vous prie de ne pas oublier la petite île de Saint-Pierre, qui nous sera plus utile par la suite que la Corse et la Sardaigne réunies. Si vous lui accordez la portion du Milanais que je vais conquérir, il faut que ce soit à condition qu'il enverra 15,000 hommes pour nous seconder et garder ce pays après que nous nous en serons rendus maîtres. Pendant ce temps-là, avec votre armée, je passerai l'Adige, et j'entrerai en Allemagne par le Tyrol... Mes colonnes sont en marche; Beaulieu fuit; j'espère l'attraper; j'imposerai quelques millions de contributions au duc de Parme; il vous fera faire des propositions de paix; ne vous pressez pas, afin que j'aie le temps de lui faire payer les frais de la campagne, approvisionner nos magasins et remonter nos charrois à ses dépens. Si vous n'acceptez pas la paix avec le roi de Sardaigne, si votre projet est de le détrôner, il faut que vous l'amusiez quelques décades, et que vous me préveniez de suite. Je m'emparerai dès lors de Valence, je marcherai sur Turin, j'enverrai 12,000 hommes contre Rome lorsque j'aurai battu Beaulieu. Quant à Gênes, je crois que vous devez : 1° demander 15,000,000 en indemnité des frégates et bâtiments pris dans ses ports; 2° exiger que ceux qui ont fait brûler *la Modeste* et appelé les Autrichiens soient jugés comme traîtres à la patrie...

» Mon projet serait d'atteindre les Autrichiens, et de les battre avant votre réponse, afin de me trouver à même de marcher sur Turin, sur Naples ou sur l'Autriche, en passant par le Tyrol. Beaulieu a encore avec lui 26,000 hommes bien équipés; il en avait 38,000 au commencement de la campagne. Je marche avec 28,000 hommes; il a 4,000 hommes de cavalerie, je n'en ai

que 3,600, et en mauvais état. La cour de Turin et celle de Vienne s'attendaient à des succès sûrs dans cette campagne : les armées combinées étaient de 75,000 hommes, je les ai battues avec 35,000; j'ai besoin de secours. Je désirerais avoir le général Baraguay-d'Hilliers pour servir dans son grade dans l'armée; il me l'a demandé lui-même.....

» Si j'ai quelques mauvaises chances à courir en Lombardie, c'est à cause de la cavalerie ennemie. Il m'arrive quarante artilleurs à cheval qui n'ont pas fait la guerre et qui sont démontés. Envoyez-m'en donc douze compagnies, et ne confiez pas l'exécution de cette mesure aux hommes des bureaux; car il leur faut dix jours pour expédier un ordre, et ils auront l'ineptie d'en tirer peut-être de la Hollande, afin que cela arrive au mois d'octobre..... »

Nous ne copions pas *in extenso*, nous ne faisons qu'extraire les parties saillantes d'une correspondance des plus actives, où Bonaparte revient différentes fois à la même idée, la présentant sous les formes successives qu'elle prend dans son esprit. Les lettres confidentielles des généraux divisionnaires, des administrateurs et de Salicetti portaient un caractère identique, conforme d'ailleurs aux résultats obtenus, ce qui redoublait la confiance qu'on avait en Bonaparte. « Ce général, écrivait Salicetti, après avoir mis préalablement en discussion avec moi et ses officiers supérieurs les avantages qui pourraient résulter d'un armistice, l'a conclu..... Tous les jours l'armée redouble de courage; le général en chef sait diriger son ardeur; l'alarme est générale chez nos ennemis; nous avons les moyens de pousser la guerre; marchons, et bientôt toutes les puissances d'Italie, forcées d'avouer la supériorité de nos armes,

demanderont elles-mêmes à recevoir la loi que vous voudrez leur faire subir. »

Depuis quelques jours, les divisions françaises avaient commencé leur mouvement; mais lorsque autour du général en chef régnait une discipline sévère, d'affreux brigandages, motivés par la pénurie, compromettaient gravement la réputation et la sécurité du reste de l'armée. Aux camps de Monte-Barcaro et de Dego plus encore qu'ailleurs l'indiscipline faisait d'effrayants progrès. Laharpe, Chambarlac, Maugars, désespérés de ne pouvoir y mettre un frein, voulaient briser leur épée. Que faire, vis-à-vis d'une troupe qui, dans l'espace d'un mois, n'a reçu que deux rations et demie, et qui en est arrivée à sa dernière once de pain, à sa dernière botte de fourrage? Qu'exiger d'habitants ruinés, réduits au désespoir? « Si les réquisitions illégales doivent continuer, écrivait Laharpe à Bonaparte, il vaut mieux rassembler les habitants, les fusiller, et achever les dévastations après; car ce sera la même chose, ils mourront de faim! » On n'entendait qu'un cri de rage contre les réquisitionnaires; on vouait une haine implacable à l'administration dont l'imprévoyance ou la scélératesse compromettaient ainsi le salut de l'armée. Bonaparte faisait des exemples, et le mal, momentanément adouci, renaissait bientôt. L'armistice améliora néanmoins la position des troupes françaises. Elles reçurent des distributions plus régulières; elles en rendirent hommage à Bonaparte, et l'ordre de marcher, au lieu d'être accueilli par des murmures, le fut par des chants d'espérance et de gloire.

Le 28 avril, Augereau se portait, avec sa division, de Castellino à Dogliani, et dirigeait ensuite de fortes reconnaissances sur Norzolo, Novella, Santo-Stephano, etc.;

Serrurier prenait position à Brealongo et le long de la rive gauche du Gezzio, tandis que Laharpe stationnait entre Monte-Barcaro et Niella. Un mouvement de retraite des Autrichiens sur Valence ayant nécessité de notre part une marche en avant, Bonaparte dirigea Laharpe sur Casti, Crevenzano, Rivalto; le général Dallemagne franchit le col de Tende; Augereau s'empara de Bestagno, et Masséna, traversant Nizza, Castellano, y apprit le passage du Pô par les Autrichiens, leur sortie d'Alexandrie, leur prochaine évacuation de Valence. *Les Napolitains, qui ordinairement ne sont pas entreprenants, se sont emparés de cette ville,* disait Bonaparte avec une expression de surprise et de mépris; mais ils n'y ont pas demeuré longtemps. Le 2 mai, l'ennemi évacuait la rive gauche du Pô; Masséna s'emparait des magasins d'Alexandrie, que les Autrichiens, dans leur fuite précipitée, n'avaient pas eu le loisir d'emporter, et Bonaparte, arrivé le 30 avril sous les murs d'Acqui, le 2 mai à Bosco, fixait, le 4, son quartier général à Tortone. Chemin faisant, il écrivait de ces lettres dont l'extrême diversité d'idées témoigne d'une imagination des plus actives. A Faipoult, il notifiait la suspension d'armes; peignait d'un trait l'état moral du Piémont et la marche de son armée; il demandait des notes statistiques sur les fiefs impériaux qui avoisinaient Gênes, des renseignements sur la situation politique, militaire, financière et même artistique des duchés de Parme, de Plaisance et de Modène; puis il ajoutait avec une piquante ironie : « Beaulieu va chercher au fond de la Lombardie un refuge contre l'armée française; il disait au roi de Sardaigne qu'il voulait ne se débotter qu'à Lyon; il n'en prend pas le chemin. » Et le jour même, dans une autre lettre : « Beaulieu fuit si vite que nous ne pouvons

l'attaquer. » Du gouverneur d'Alexandrie, Bonaparte réclamait des documents sur le pays, sur les forces autrichiennes, et le priait de lui fournir les moyens de traverser le Pô ; il offrait au général Colli une division pour l'aider à chasser de Valence les Napolitains, lui donnant, ainsi qu'à son armée, des témoignages multipliés d'une haute estime. « Sous peu de jours, écrivait Bonaparte le 4 mai, je serai maître des États du roi au delà du Pô, si le sort des armes continue d'être favorable à l'armée que je commande. J'obligerai M. Beaulieu à évacuer ces pays, qui seront conquis sur l'armée autrichienne et qui appartiendront de droit à la République. Cependant je sens combien il est dur pour le roi de voir presque tous ses États envahis par nos troupes. Je vous propose, en conséquence, de réunir une division de six mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux à l'armée que je commande, pour m'aider à chasser les Autrichiens; je les mettrai en garnison dans les États du roi au delà du Pô. »

En même temps que partait cette proposition, dont la cour piémontaise n'agréa point la teneur, notre héros appelait de l'armée des Alpes dix-sept mille hommes; il réglait les objets relatifs à la suspension d'armes avec le colonel marquis de Saint-Marsan, officier d'ordonnance du roi, dont *les talents distingués et l'air prévenant captivaient son estime ;* à défaut de barques que le gouverneur d'Alexandrie ne pouvait lui procurer, Beaulieu les ayant toutes brûlées, il faisait jeter un pont volant sur le Pô; il assurait les distributions de vivres, si nécessaires à ses troupes, surveillait l'exécution loyale des conventions arrêtées, et maintenait la tranquillité publique, naguère compromise par les républicains exaltés du Piémont. A ce propos, Victor-Emmanuel, duc d'Aoste, devenu plus

tard roi de Sardaigne, correspondit avec Bonaparte dans des termes de noble franchise et de sage retenue dignes de tous deux.

Le 6 mai, Bonaparte, *devant monter à cheval à deux heures après minuit*, mandait au gouverneur du duché de Parme de se rendre au quartier général de Castel-San-Giovanni pour régler les conditions d'armistice qu'implorait le duc épouvanté. L'entretien fut court; l'heureux capitaine exposa les griefs de la France avec une hauteur, une résolution qui rendaient toute réplique intempestive; il reprocha vivement à l'infant duc de Parme de ne point avoir suivi la politique de l'Espagne, qui depuis longtemps avait fait sa paix avec la République. Cependant, par considération pour cette puissance, il voulait bien accepter un armistice à certaines conditions. Il fallait se soumettre, on se soumit; les envoyés, désireux d'obtenir la paix, promirent 2,000,000 en argent, dont 500,000 francs immédiatement; seize cents chevaux de selle ou de trait; autant de grains qu'il en fallait pour les besoins de l'armée; l'établissement, aux frais du prince, d'hôpitaux où seraient évacués une partie de nos soldats malades; la faculté pour nous de traverser le duché comme terre amie, et à défaut d'armes, de canons, de projectiles, vingt tableaux des meilleurs maîtres que choisiraient des commissaires français. On ne pouvait guère se montrer plus dur, et pourtant le Directoire ne trouva pas ces conditions assez humiliantes.

Quelques millliers de chaussures expédiés de Gênes par notre résidant Faipoult; quelques onces de pain, quelques gouttes d'eau-de-vie distribués à des hommes exténués, et l'assurance positive d'une amélioration prochaine dans la situation du soldat, relevaient sa bouillante éner-

gie. « Ayez pitié de nous, général, écrivaient Laharpe, Augereau, Masséna; nous ne demandons que du biscuit, des cartouches et des souliers... La troupe est toute pieds nus... Les bivouacs sont durs... Si les cartouches arrivent, quoique sans pain, nous marcherons; le soldat ne demande pas mieux que de sortir de l'état de misère où il est... Les populations accourent au-devant de nous; elles sont si pauvres qu'on ne peut en rien exiger..... » Et Bonaparte redoublait de sollicitude; quand il lui devenait impossible de pourvoir à des besoins si réels, il écrivait quelques mots de consolation; on les lisait à l'ordre, et le soldat silencieux se résignait, attendant le lendemain.



CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

RÉSULTATS DE LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE.

Renommée de Bonaparte. — Son effet sur le Directoire et sur la France. — Traité de paix avec la Sardaigne. — Manifestation de l'opinion publique. — État de maison de Joséphine et de la famille Bonaparte. — Murat présente au Directoire les drapeaux gagnés par l'armée d'Italie. — Effet que produit dans la capitale la présence de cet officier. — Manœuvre rétrograde de Beaulieu ; ses retranchements le long du Pô ; situation de l'armée autrichienne. — Beaulieu ne devine pas Bonaparte. — Discipline sévère introduite dans l'armée française par le nouveau général en chef. — Exécution militaire et lettre remarquable du sapeur Latouche.

> Le plan de campagne que vous avez esquissé est digne des Français et de l'armée d'Italie que vous commandez et conduisez à la victoire ; mais il présente des obstacles majeurs et des difficultés pour ainsi dire insurmontables....
>
> *Lettre de Carnot à Bonaparte*, 18 floréal (7 mai).

L'opinion publique, qui marche avec la renommée sur une ligne parallèle, s'éveillait surprise au nom de Bonaparte. Avant 1796, quelques feuilles obscures avaient bien prononcé ce nom; deux ou trois fois le *Moniteur* l'avait inscrit avec réserve dans ses froides colonnes; durant plusieurs jours, comme il arrive dans toutes les guerres civiles, il s'était présenté mêlé d'éloges et d'inculpations hasardées sur les lèvres de la population parisienne; puis il avait presque disparu sous le chaos des événements.

Lorsque des salons de Barras le Directoire lança Bonaparte vers les Alpes, on taxa le gouvernement d'imprudence; on n'espérait pas beaucoup des aventureux essais d'un jeune homme, jusqu'à ce qu'en dix jours, ainsi qu'il le disait lui-même, son nom fût devenu vieux.

Alors l'admiration devint universelle ; la force du Directoire s'en accrut, nos ennemis demeurèrent consternés; la France espéra.

Soit calcul, soit hasard, soit réserve, le journal officiel, si prodigue alors d'insignifiantes nouvelles ou de communications mensongères; si prompt à faire connaître les moindres mouvements des principaux chefs d'armée, ne disait rien du général Bonaparte, passant sous silence son mariage, sa nomination, son départ, son arrivée aux frontières, ses préludes d'hostilités, lorsqu'enfin, sur la feuille du 25, on lut ces mots écrits de la main de Bonaparte au Directoire exécutif : *La campagne d'Italie a commencé...* Prélude de la plus brillante histoire, ce fut le premier sommaire d'un véritable poëme gravé sur l'airain avec la pointe de l'épée; ce fut l'impulsion donnée à cet enthousiasme national qui parcourra bientôt la France et suivra l'homme du siècle dans sa gloire.

Toute la France, toute l'Europe ont les yeux fixés sur vous ; vos triomphes sont ceux de la liberté, s'empressait de répondre Carnot à Bonaparte en apprenant les brillantes journées de Montenotte et de Millesimo. « Il est satisfaisant pour le Directoire, disait Letourneur dans ses lettres officielles, de voir justifier par les lauriers que vous venez de cueillir le choix qu'il a fait de vous pour conduire l'armée d'Italie à la victoire. Recevez aujourd'hui le tribut de la reconnaissance nationale; méritez-la de plus en plus.... Une vaste carrière s'ouvre devant vous... Vos talents militaires ainsi que la valeur des troupes vous la feront parcourir avec gloire... » Le surlendemain, à la nouvelle d'un autre succès, Letourneur écrivait d'enthousiasme : « Honneur à l'armée d'Italie, au chef qui la commande! Vous avez su réparer ce

qu'une sécurité funeste a pensé vous faire perdre à Dego... — Les avantages remportés près de Coraglia et de Mondovi sont dus à vos sages dispositions, à votre activité, disait Carnot. Espérez tout du génie de la République, de la bravoure du soldat, de l'union des chefs et de la confiance qu'on vous témoigne : le Directoire attend tout du général qui commande l'intrépide armée d'Italie. » A l'annonce de nos derniers succès dans le Piémont, Carnot s'écriait : « Quels succès glorieux! La joie est générale, les espérances sont immenses; vous avez rendu d'éclatants services à la patrie; vous en trouverez, citoyen général, la plus douce récompense dans l'estime de tous les amis de la République et dans celle du Directoire. Il vous félicite de nouveau; il vous charge de féliciter pour lui la brave armée qui, par son intrépidité et par son audace, fait réussir vos plans heureux... Le Directoire approuve l'armistice que vous avez conclu avec les plénipotentiaires du roi sarde : il est avantageux sous tous les rapports, et nous ne pouvons que louer les mesures vigoureuses que vous avez prises en l'accordant, et en faisant exécuter sur-le-champ ses conditions les plus essentielles..... »

Dès que Bonaparte et le baron de Latour eurent échangé leurs notes respectives et posé les clauses d'un traité définitif, la cour de Turin envoya des plénipotentiaires au Directoire, et tel fut le désir des deux gouvernements pour conclure, que le 15 mai la paix se signait à Paris : Sa Majesté le roi de Sardaigne rompait avec la coalition, promettant de ne souffrir le passage d'aucune troupe étrangère sur son territoire, mais accordant toute liberté de parcours aux armées républicaines. Sa Majesté nous abandonnait la Savoie, les comtés de Nice, de Beuil et de Tende; les sommets ou

plateaux des Alpes limiteraient les deux États, mais de telle sorte que la presque totalité de la chaîne fût à nous; le pays restitué au roi demeurait passible des réquisitions de vivres faites par l'armée française; Sa Majesté Sarde s'interdisait tout asile, tout permis de séjour aux émigrés ou déportés; on nous autorisait à occuper Ceva, Coni, abondamment pourvus de munitions, de vivres et de matériel; Tortone, dont les fortifications nouvelles coûtaient 15,000,000 au gouvernement sarde, et qui contenait cent pièces d'artillerie de bronze, des casemates pour trois mille hommes, des magasins immenses; Exiles, l'Assiette, Suse, la Brunette, Château-Dauphin et Alexandrie ou Valence, au choix du général en chef de la République. Les fortifications d'Exiles, de la Brunette, de Suse, ainsi que les retranchements construits au-dessus de cette dernière ville, devaient être démolis aux frais de Sa Majesté: avantages immenses, puisque nous dominerions désormais les versants du Piémont, que nous détacherions de la ligue quarante mille hommes de troupes excellentes, et que nous aurions le moyen d'assurer nos vivres et nos remontes. Le roi payait d'une moitié de ses États héréditaires ses sympathies pour les Bourbons, ses complaisances pour les émigrés, ses démonstrations hostiles contre notre frontière méridionale, et voyait déchirer d'un seul trait, par l'épée de Bonaparte, les traités de Pavie et de Pilnitz, qui lui promettaient la Provence et le Dauphiné. Mais, eu égard aux sentiments du Directoire, aux exigences de la nation française, aux droits du vainqueur, il devait encore s'estimer heureux d'avoir conservé sa couronne.

Dans son légitime enthousiasme, le corps législatif déclarait itérativement que *le général Bonaparte et son*

armée méritaient bien de la patrie. C'était devancer de quelques heures la voix presque unanime de la France, la voix de l'Europe, la voix de la postérité. Pour remplacer le *Te Deum,* les conseils décrétèrent une fête à la Victoire.

Telle était la situation des esprits quand, couronné de gloire et chargé de trophées, le colonel aide de camp Murat traversa la France et vint solennellement à Paris raconter les merveilles de nos soldats, la gloire de leur chef. Nul mieux que Murat ne pouvait, par ses formes élégantes, par son attitude martiale, par son élocution facile, représenter avec éclat les héros de l'armée d'Italie. Le Directoire le connaissait; il lui avait écrit en même temps qu'à Cervoni, Laharpe, Masséna et Rampon, pour les féliciter sur leurs efforts et leur courage; il se rappelait sa conduite résolue dans les journées de vendémiaire, lorsque, suivi de trois cents chevaux, il était allé chercher au camp des Sablons les seuls canons disponibles, et sans le secours desquels les sectionnaires eussent peut-être triomphé; il lui avait alors donné les épaulettes de colonel, qu'il allàit échanger aujourd'hui contre celles de général.

Ce fut le 20 floréal qu'en séance solennelle le Directoire reçut Murat, porteur des drapeaux conquis dans les quatre combats précédents. Le ministre de la guerre, l'ayant accompagné, fit une harangue où se trouvait l'éloge des braves d'Italie, mais surtout *du jeune général, immortalisé en si peu de jours.* Murat parla ensuite, dit le *Moniteur,* avec l'accent mâle, le ton modeste qui caractérisent les héros de la liberté; au nom de ses compagnons d'armes, il jura que l'armée verserait son sang pour la défense de la République, l'exécution des lois et le maintien de la constitution. Le président du Directoire

répondit avec émotion, offrit une épée d'honneur à ce brave militaire, et lui donna l'accolade fraternelle. Des fanfares, des cris de Vive la République! vive l'armée d'Italie! retentirent aussitôt; personne ne fut enthousiaste à demi.

Dans les salons, dans les rues, Murat excitait un curieux empressement; chose étonnante, qui prouve l'ascendant qu'exercent les vertus guerrières sur un peuple de guerriers comme le peuple français, ces soldats d'Italie avaient, en deux mois, grandi de la hauteur de leur chef; et déjà le colonel du 21e chasseurs posait comme un capitaine des temps antiques. Se montrer avec le chapeau panaché, le pantalon de casimir blanc, l'habit brodé d'or à larges basques, la ceinture étoffée et le sabre traînant qu'on portait alors, devenait chez Murat une coquetterie légitime. Il en usa, mais pendant peu de jours. Sa place était au versant des Alpes, où l'attendaient une artillerie légère dont les flancs avaient besoin d'être vigoureusement soutenus par quelques escadrons d'élite, et une cavalerie qui, méfiante d'elle-même depuis le trépas de Stengel, craignait de se mesurer avec la cavalerie autrichienne.

Du moment qu'éclairé sur ses véritables intérêts, le roi de Sardaigne s'était détaché d'une alliance incertaine, Beaulieu avait compris à quel danger l'Autriche se trouvait exposée, et, pour couvrir le Milanais, il se retira précipitamment vers le Pô. Jamais, dans toute l'ardeur de la jeunesse, général ne montra ni plus d'activité ni plus d'intelligence; on eût dit un malade échappant à quinze jours de torpeur, et reprenant l'énergie lucide que comportent des organes affaiblis. Avec une précipitation étonnante, indice certain des craintes que lui suggérait l'approche d'une armée victorieuse, il évacue Acqui,

Terzo, Varraggio, Campo-Freddo, les bords du Tanaro, ceux de l'Orba, Novi, Pozzolo, Nizza de la Paglia, même Alexandrie, gagne Valence, y traverse le Pô, puis en fait sauter le pont. C'était aussi là que Bonaparte avait eu l'intention d'effectuer son passage, car il s'en était réservé le droit par un article de l'armistice; mais une étude plus attentive des lieux l'avait déterminé à préférer Plaisance. Pour tromper Beaulieu, il n'en continua pas moins d'opérer quelques préparatifs sur le point choisi de prime abord.

Sorti des flancs du mont Viso, près de Saluce, le Pô coupe transversalement l'Italie septentrionale jusqu'à Ferrare, et va se jeter quinze lieues plus loin, par plusieurs bouches différentes, dans la mer Adriatique. C'était la meilleure ligne défensive que Beaulieu pût avoir, le seul obstacle sérieux que la nature opposât à la marche impétueuse de nos troupes. Grossi, depuis Casale et Valence, par le Tanaro, la Bormida, l'Orba, la Scrivia, qui viennent du sud; par la Sesia, la Gogna, le Terdopio et le Tésin, qui viennent du nord, ce fleuve, au-dessous de Pavie, est d'une largeur, d'une profondeur considérables et d'un accès fort difficile. Derrière lui, d'autres rivières, notamment le Tésin, présentaient divers barrages flanqués de fortins qu'on ne pouvait franchir qu'après une lutte sérieuse contre des troupes aguerries.

Beaulieu, avec le gros de son armée, occupait Vallegio et la Gogna; le général Rosselmini était détaché vers Sommo; Wukassowich, avec l'avant-garde, couvrait la Sesia; Colli, qui depuis l'armistice avait demandé à servir dans l'armée autrichienne, protégeait la ville de Buffalora, et Liptay campait sur la rive gauche du Tésin. Des renforts arrivant chaque jour du Tyrol, Beaulieu, dans une position excellente, se voyait à la tête de trente-six

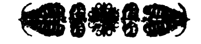
bataillons, de quarante-quatre escadrons et de cent vingt pièces d'artillerie. Pour plus de sécurité, les Autrichiens avaient construit des redoutes autour de Pavie, élevé des retranchements le long du Tésin, tandis que la rive gauche de ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à la Piave, n'était protégée que par un petit nombre de troupes. Avec une telle combinaison de moyens défensifs, ne soupçonnant pas que les Français, maîtres de Tortone, pouvaient prendre leur direction entre le Tésin et l'Adda, Beaulieu attendait sans crainte son jeune rival, et pensait lui faire éprouver un désastre semblable à celui qu'avait essuyé François I[er] presque dans les mêmes lieux; mais une manœuvre qu'on eût qualifiée de hasardeuse si toutes les règles de la prudence n'étaient venues en aide aux inspirations de l'audace, déroutèrent complétement le vieux général autrichien. Au lieu d'aller droit vers Plaisance, Bonaparte tourna la gauche des Autrichiens, et prit leur ligne à revers, pendant que des démonstrations en apparence sérieuses fixaient les regards de Beaulieu sur Valence. Turenne eût peut-être deviné Montecuculli, Beaulieu ne devina point Bonaparte.

Entravées jusque-là par la faim, par l'indiscipline, les manœuvres des brigades républicaines devenaient chaque jour plus régulières; l'ordre se rétablissait au camp, et une commission militaire instruisait sur-le-champ contre les maraudeurs; sévérité dont les victimes mêmes savaient reconnaître sans murmurer l'impérieuse obligation, comme le témoigne la lettre suivante d'un simple sapeur nommé Latouche :

« Vous voyez, mes camarades, à quel sort je suis réduit! Et toi, commandant, si tu m'eusses défendu d'aller à la maraude, je ne me serais point exposé à la mort que je vais subir. Adieu, mes camarades; adieu!

Latouche, les larmes aux yeux, ne regrette, en quittant la vie, que de ne pas mourir en défendant sa patrie, et se console dans l'espoir que sa mort servira d'exemple. »

Il y a certes de l'héroïsme dans la manière dont Latouche se résigne, et nous le trouvons aussi grand par l'expression de son repentir qu'un autre eût pu l'être par une action d'éclat.



CHAPITRE TRENTIÈME.

DEUXIÈME CAMPAGNE D'ITALIE.

PASSAGE DU PÔ PAR BONAPARTE.

Considérations sur le théâtre de la guerre et les différentes puissances d'Italie. — Les Alpes, la Sardaigne, le roi et la cour de Turin; la république de Gênes et la république de Venise; caractère de ces deux États; le duché de Parme, le duché de Modène et leur prince; la Toscane, sa population, son archiduc; l'État de l'Église, Rome et Pie VI; le royaume de Naples. — Marche de Bonaparte sur Castello-San-Giovanni et sur Plaisance. — Lannes et Louis Bonaparte, suivis de quelques grenadiers, traversent le Pô sans obstacle sérieux. — Mouvements de Beaulieu. — Bonaparte bat le corps de Liptay. — Combat de Codogno et mort du général Labarpe. — Beaulieu concentre ses forces. — Lettre remarquable écrite des bords du Pô par Bonaparte au Directoire exécutif. — Armistice conclu à Plaisance entre Bonaparte et les plénipotentiaires de l'infant duc de Parme. — On offre au général français un million, qu'il refuse.

Vois-tu dans ces plaines sanglantes
Fuir les Germains épouvantés?
Vois-tu nos légions ardentes
Les suivre à pas précipités?
En vain ils comptent sur la fuite :
La mort s'attache à leur poursuite,
La mort frappe de rang en rang;
Et vers l'Adda, le Pô, l'Adige,
Les Français, qu'un héros dirige,
Partout triomphent en courant.

PELLET, d'Épinal, *Ode à Bonaparte*.

Au versant oriental des Alpes règne en demi-cercle un immense amphithéâtre dont les gradins successifs circonscrivent la haute Italie; à droite, d'autres sommets, gigantesques anneaux tenant à la même chaîne, séparent deux golfes qui semblent se regarder avec envie, le golfe de Gênes et le golfe de Venise. Devant vous s'étendent les plaines lombardes si fertiles, et au milieu de ces plaines est assise la vieille capitale du Milanais, douai-

rière détrônée, moins poétique mais plus savante, plus modérée que Rome et Naples; moins riche, mais plus sage que Venise, plus digne de la liberté. Non loin de Milan, on voit Turin, heureuse sous un monarque qui a le sentiment de la nationalité, beaucoup plus heureuse que ne peut l'être Milan, livrée au pouvoir incertain, éphémère d'un archiduc de race germanique. Aux deux extrémités de la chaîne transversale de l'Apennin, posent fièrement deux républiques marchandes, par conséquent égoïstes, intéressées, plaçant l'honneur du comptoir au-dessus de l'honneur des lettres, de la naissance ou des armes; cachant le despotisme sous un semblant d'indépendance, et mettant l'égalité au service de la fortune; on a deviné Gênes et Venise. Presque sans territoire depuis qu'elle a perdu la Corse, ne pouvant armer qu'une dizaine de mille hommes, mais située de manière à dominer le littoral, à procurer une descente facile aux flottes britanniques, Gênes a su ménager sa neutralité dans notre lutte avec le Piémont et l'Empire, et quoique détestant la France, ne lui paraître hostile qu'en se laissant forcer la main.

Une population de trois millions d'âmes, une armée possible de cinquante mille Esclavons, une bourgeoisie opulente par son industrie, une noblesse cauteleuse retranchée dans sa morgue et sa fortune héréditaire; un sénat dont l'inquisition faisait la puissance, et qui sans inquisition n'est plus que l'ombre de lui-même, constituent l'État de Venise; non cette Venise triomphale et pompeuse du moyen âge, mais une Venise agonisante, entourée de méfiance, de mensonge, d'astuce et de perfidie, médecins aventureux auxquels s'abandonnent les gouvernements moribonds quand les remèdes qu'inspire une conscience honnête leur répugnent. Le peuple

vénitien, avide d'émotions, languit énervé; son âme s'abreuve d'immoralités, et pourtant quelques beaux caractères trouvent encore sur la flotte un refuge contre la dépravation générale; mais de jour en jour la flotte s'amoindrit, et déjà la vase envahissante obstrue le port, comme le vice immonde ferme le cœur aux sentiments généreux.

Une partie de la bourgeoisie vénitienne et de la bourgeoisie génoise avait accueilli notre révolution comme faite à leur profit; quelques nobles *extra muros*, jaloux des familles aristocratiques qui gouvernaient l'État, s'étaient alliés aux bourgeois dans un esprit de vindication commune, de sorte que le parti français, impuissant pour dominer, excitait des troubles, et faisait osciller, entre les mains de chaque sénat, le pendule régulateur de la neutralité. A Gênes, à Venise, on reconnaissait notre république. Le gouvernement vénitien, cédant aux désirs du Directoire, avait même invité Louis XVIII, chef de la dynastie déchue, à quitter Vérone, ce qu'il fit après avoir exigé, avec un honorable élan de dignité, qu'on rayât du livre d'or le nom de sa famille, et demandé qu'on lui restituât l'armure donnée à la république par son aïeul Henri IV.

Vers la pente occidentale de l'Apennin, règne sur les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, un ancien élève de Condillac, prince d'origine espagnole, aimant les idées nouvelles, mais redoutant leur influence, cherchant dans l'Église un contre-poids à l'exaltation mobile, aux fantaisies révolutionnaires de cinq cent mille sujets. Au même versant, Modène, Reggio, Mirandole, languissent, gouvernés par un rejeton de l'illustre maison d'Este, dont la prudence va jusqu'à l'avarice, l'esprit timide jusqu'à la pusillanimité, l'excitation ner-

veuse jusqu'aux bizarres révélations du magnétisme. Son peuple, impatient et frondeur, se dédommage par d'insultants sarcasmes de l'aggravation des impôts. Sans force militaire, sans arsenaux, sans moyens de résistance, les deux duchés végètent dans un ilotisme politique dont ils ne peuvent sortir qu'en voyant disparaître leur nationalité, leur nom et l'indépendance de leur isolement.

Complaisamment attentive aux doctrines philosophiques du dix-huitième siècle, sous un prince archiduc qui semble les avoir accueillies, l'heureuse Toscane, dont l'imperceptible république de Lucques forme une dépendance, attend paisible, mollement étendue le long des rives embaumées de l'Arno, que la révolution ait creusé son lit. Quand de toutes parts les trônes s'écroulent, assise sur le sien, tenant à la main le sceptre des arts, Florence défie la destinée commune, et nul soleil plus doux, nul abri plus tutélaire, nulle organisation plus sage, n'aide à la prospérité paisible d'habitants plus éclairés. Un million d'individus existent de la sorte, versant quinze millions de revenu dans les caisses ducales; entremêlant dans l'expression de leur gratitude les souvenirs de la maison d'Autriche avec ceux de la maison de Lorraine, et plaçant, à l'envi des principautés voisines, les gloires de l'intelligence au-dessus des autres gloires. L'archiduc Ferdinand, qui gouverne la Toscane, s'est empressé de reconnaître la République française; nous y comptons beaucoup d'amis.

Restent encore Rome et Naples. Non cette Rome terrible de Grégoire VII, qui bouleversa l'Europe; non cette Rome éclatante de Jules II, au cortége duquel se pressaient Raphaël et Michel-Ange; mais la Rome décrépite d'un vieillard affaissé sous l'accablement de

son impuissance; vieillard savant, laborieux, juste, vigilant, aimable; *au cœur français,* disait Bernis; *le meilleur des hommes,* affirmait l'empereur Joseph II; hostile à la révolution, à la philosophie; devenu le point d'appui des aristocraties coalisées; voulant le triomphe de l'Autriche, l'humiliation des démocrates, et se laissant déborder par l'intolérance de quelques prêtres, par le fanatisme aveugle du peuple romain : tel était Pie VI. Il aime les arts, les lettres, la magnificence. Son regard exprime la pénétration de son esprit, son sourire la douceur angélique de son caractère. Peu de pontifes ont joui d'un règne aussi long; et sans doute qu'en d'autres temps il eût été rangé parmi les papes qui ont honoré la tiare. Deux millions cinq cent mille âmes, disséminées entre l'Adriatique et la Méditerranée, vers le Tibre et sur le double versant de l'Apennin, composent l'État de l'Église, ayant pour roi-pontife un digne prêtre, pour soutiens quelques prêtres non moins vertueux, mais autour desquels intriguent des milliers de moines ignorants. Le clergé séculier vaut beaucoup mieux; il n'approche pas néanmoins de la sévérité de principes, de la régularité de conduite des prêtres émigrés français, qu'on voit en nombre considérable groupés autour de la ville sainte. La Providence voudrait-elle ainsi les offrir en exemple au clergé d'Italie? Les effluves marécageuses qui s'élèvent de la campagne romaine énervent moins les corps que la superstitieuse ignorance n'empoisonne les âmes.

Le royaume de Naples et des deux Siciles, ses soixante mille soldats, ses lazzaroni, seconde armée digne rivale de la première, ses six millions d'habitants, ses ports sur deux mers qui unissent entre elles les trois parties du vieux monde, sa capitale, son roi-pêcheur, sa reine vo-

luptueuse, tout cet ensemble qui dort d'un sommeil léthargique, avec des volcans sous les pieds et des volcans sur la tête, que peut-il en advenir? On s'y passionne contre la révolution française; on pactise avec l'Angleterre. Acton, ministre patenté du scandale, ruine, pour gouverner sans contrôle, la reine dans l'esprit des peuples, les peuples dans l'esprit de la reine, et, caressant sa chimère de dominer l'Italie, énerve un royaume incapable de soutenir d'aussi hautes prétentions.

Voilà dans quel système compliqué, sur quelles bases d'opérations diverses agira Bonaparte, du moment qu'il mettra le pied au cœur de la péninsule italienne. Pour concilier tant d'intérêts opposés, pour neutraliser des passions véhémentes, amortir d'avance des coups imprévus, se ménager des ressources morales, s'attirer des sympathies, comprimer des haines ou les distraire de leur objet, il faut bien autre chose qu'une vaillante épée. Le capitaine devra se transformer en homme d'État, appeler la diplomatie au secours des baïonnettes, et c'est ce qu'il saura faire admirablement. Mais, ne l'oublions pas, cette diplomatie, sans baïonnettes, sans victoires, eût été frappée d'impuissance; aussi Bonaparte en précipitant sa marche, en étourdissant l'ennemi, commence déjà une politique excellente.

Le 6 mai, notre général, suivi de trois mille cinq cents grenadiers et de quinze cents chevaux, traverse à gué la Scrivia, la Staffora, puis, par une marche forcée, se transporte à Castello-San-Giovanni, près des bords du Tidone. Vers onze heures du soir, Andréossi, chef de bataillon d'artillerie, et Frontin, adjudant général, battent avec une centaine de cavaliers la rive droite du Pô jusqu'à Plaisance, s'emparent de bateaux chargés de riz, d'un convoi de cinq cents malades, de toutes les res-

sources pharmaceutiques de l'armée autrichienne, et servant d'éclaireurs au général en chef, lui permettent d'arriver sans obstacle aux portes de Plaisance, qui s'ouvrent devant lui à sept heures du matin. Nos grenadiers touchaient le fleuve, dont l'autre rive était défendue par deux escadrons de hussards : Lannes, qu'accompagne Louis Bonaparte, commande aux plus braves de marcher avec lui; et c'est à qui se précipitera dans les bateaux amarrés contre la rive, à qui, traversant le fleuve, chargera les hussards, qui bientôt sont forcés de fuir. Lannes opère alors une reconnaissance le long du Pô, poursuit quelques détachements ennemis, protége les pontonniers, tandis que nos divisions arrivant au pas de course, traversent sans obstacle un cours d'eau dont elles redoutaient l'approche. Le 8, Laharpe et Masséna l'avaient franchi à Plaisance, et Augereau à Verato.

Tardivement initié aux vues stratégiques de Bonaparte, Beaulieu donne ordre au général Liptay de se porter entre l'Adda et le Lambro, avec huit bataillons et huit escadrons, pour intercepter la grande voie de Pizzighittone à Mantoue. Lui, de son côté, gagne en toute hâte Corte Olona, espérant arriver assez tôt pour opposer à son heureux rival une dizaine de mille hommes; mais il avait le tort grave de laisser à Pavie la division Sebottendorf, à Buffarola la division Colli, et de s'aventurer sans forces suffisantes.

Vers midi, Bonaparte instruit de l'approche d'un corps d'armée ennemie qui se retranche vigoureusement dans Fombio, et qu'il faut, dût-il en coûter beaucoup, attaquer avant l'arrivée de forces plus considérables, prend aussitôt ses dispositions, malgré la fatigue des troupes, malgré le désavantage du terrain.

C'était Liptay, dont la division, composée de cinq mille hommes, protégée par vingt pièces d'artillerie de gros calibre, avait mission d'arrêter les Français; mais la force de sa position, le courage de ses troupes et l'exemple qu'il leur donnait n'ont pu retarder nos phalanges que pendant deux heures. On se canonna d'abord, pour donner à Dallemagne le temps de tourner la droite du village; à Lannes celui de tourner la gauche, tandis que Lanusse attaquait le centre. Ce centre fut bientôt rompu; tout céda. Replié sur Codogno, Liptay comptait s'y arrêter; mais notre cavalerie le pressait au point qu'il traversa précipitamment l'Adda sous les murailles de Pizzighittone, seule barrière jugée capable d'arrêter ses infatigables vainqueurs. Liptay venait de perdre huit cents hommes tués, blessés ou prisonniers, trois cents chevaux, ses bagages, toute sa grosse artillerie, et de plus le prestige que d'anciennes victoires attachaient à son nom; il n'espérait qu'en Beaulieu, qui, prévenu par lui, venait de quitter Ticino, et arrivait vers cinq heures du soir, avec neuf bataillons et douze escadrons, dans la plaine de Casal-Pusterlengo. Au lieu de s'y renforcer des quatre mille hommes qui restaient à Liptay et de tomber en masse sur les Français, le général autrichien morcela ses forces, et pendant que des éclaireurs couraient après l'armée vaincue, lui-même, dans la nuit, avec trois bataillons, prit la direction de Codogno, espérant y surprendre la division Laharpe, que Bonaparte avait chargée de couvrir la grande route, pendant que le reste de l'armée se tiendrait en observation devant Pizzighittone et le cours du Lambro. A deux heures du matin nos avant-postes furent attaqués; une confusion fatale mit le désordre au camp; plusieurs bataillons français s'entre-tuèrent, et le brave Laharpe,

frappé d'une balle, tomba mort à la tête des siens. Cette catastrophe rendit notre position fort critique; les Autrichiens, redoublant d'efforts, devenaient maîtres du terrain, lorsque Berthier, éveillé par la fusillade, arrive précipitamment, rallie la division, transforme les vainqueurs en vaincus, et force Beaulieu d'évacuer Casal-Pusterlengo, où nous nous établissons.

Éclairé trop tard sur ses mauvaises dispositions, et commençant à comprendre qu'une ligne dont la droite touchait Pavie, dont la gauche se prolongeait derrière Pizzighittone, n'offrait aucune condition de résistance efficace, Beaulieu tourna les yeux vers Lodi, et résolut de concentrer là ses forces. Il y appela conséquemment, des bords du Tésin, le général Wukassowich; de Pavie, le général Sebottendorf; de Buffarola, le général Colli, qui devait se replier sur Cassano après avoir jeté quelques troupes dans la citadelle de Milan; mesures trop tardives qu'allait déjouer bientôt Bonaparte. Le 9 mai, de son quartier général de Plaisance, il écrivait à Carnot :

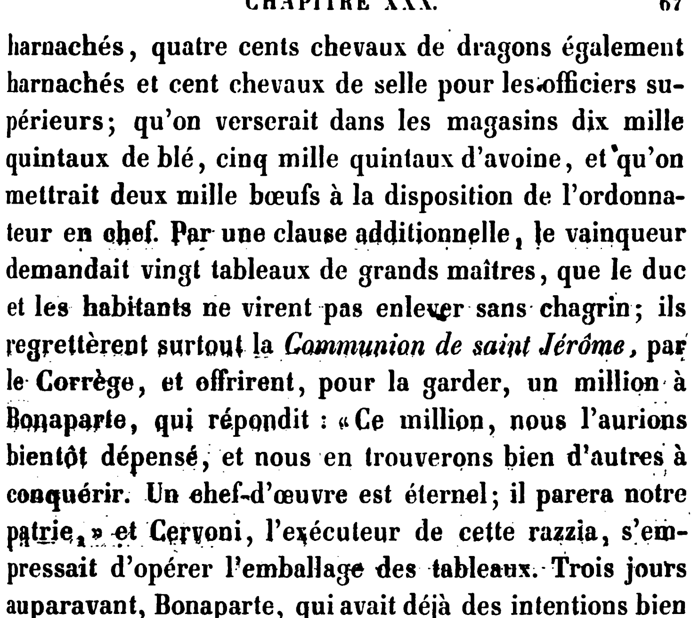
« Nous avons enfin passé le Pô; la seconde campagne est commencée; Beaulieu est déconcerté; il calcule assez mal, et donne constamment dans les piéges qu'on lui tend. Peut-être voudrait-il livrer une bataille, car cet homme a l'audace de la fureur, et non celle du génie; mais les six mille hommes que l'on a obligés hier de passer l'Adda, et qui ont été défaits, l'affaiblissent beaucoup; encore une victoire, et nous sommes maîtres de l'Italie. J'ai accordé une suspension d'armes au duc de Parme; le duc de Modène m'envoie des plénipotentiaires. Si nous avions un ordonnateur habile, nous serions aussi bien qu'il est possible de l'imaginer. Nous allons faire établir des magasins considérables de blé,

des parcs de six cents bœufs sur le derrière. Dès l'instant que nous arrêterons nos mouvements, nous ferons habiller l'armée à neuf; elle est toujours à faire peur, nais elle engraisse; le soldat ne mange que du pain de onesse, bonne viande et en quantité, bon vin, etc. a discipline se rétablit tous les jours; malheureusenent il faut fusiller souvent, car il est des hommes inraitables qui ne peuvent se commander. Ce que nous vons pris à l'ennemi est incalculable. Nous avons des ffets d'hôpitaux pour quinze mille malades, plusieurs nagasins de blé, farines, etc. Plus vous m'enverrez l'hommes, plus je les nourrirai facilement. Je vous fais asser des tableaux de plusieurs maîtres, du Corrège et le Michel-Ange. Je vous dois des remercîments partiuliers pour les attentions que vous voulez bien avoir our ma femme; je vous la recommande; elle est pariote, sincère, et je l'aime à la folie. J'espère que les hoses vont bien : pouvant vous envoyer une douzaine le millions à Paris, cela ne vous fera pas de mal pour 'armée du Rhin. Envoyez-moi quatre mille cavaliers lémontés, je chercherai à les remonter. Je ne vous ache pas que, depuis la mort de Stengel, je n'ai plus un officier supérieur de cavalerie qui se batte. Je désirerais que vous pussiez envoyer deux ou trois adjudants généraux sortant de la cavalerie, qui aient du feu et une ferme résolution de ne jamais faire de savantes retraites. »

Dans une autre lettre au Directoire, Bonaparte expose le tracé graphique des mouvements de la veille, mesure l'échelle de nos succès, fait revivre sous sa plume Casale, Fombio, comme ils viennent de s'animer au scintillement de son épée, et développe le plan merveilleux d'une stratégie qu'il improvise d'après les circonstances.

Rejeté de l'autre côté du Tésin et de l'Adda, l'ennemi ne pouvait désormais opposer un obstacle sérieux à Bonaparte, qui, pour la forme, avisait le ministre d'Espagne, en résidence dans le duché de Parme, du transport d'une partie de ses troupes à Plaisance : « Cela ne doit donner aucune inquiétude au duc, dès l'instant qu'il accepte les conditions dont nous sommes convenus, » disait Bonaparte. Sur le pied où nous en étions, ce souverain, à qui notre attitude n'inspirait pas d'autres sentiments que ceux de la résignation et de la terreur, eût voulu nous voir loin ; et quand son voisin, le prince de Modène, envoyait des plénipotentiaires implorer la clémence du vainqueur, il y comptait si peu, qu'il instituait une régence provisoire et courait se cacher à Venise avec ses trésors. Monarques aveugles ! comment ne voyaient-ils pas qu'un seul refuge véritable leur restait contre leurs propres sujets pénétrés des principes révolutionnaires ? Ce refuge, c'était Bonaparte écrivant à Faipoult, avec une satisfaction profonde : *Les révolutionnaires de* 93 *sont encore mis à l'ordre et déjoués.*

Malgré le zèle d'Antonio Pallavicini, de Filippo della Rosa, de l'infant duc de Parme ; malgré l'intervention officielle du comte Val-de-Paraiso, ministre d'Espagne près la cour de Parme, notre héros traita l'infant plus durement qu'il n'avait traité le duc de Modène, se réservant de montrer ultérieurement plus d'exigeance envers ce dernier. Signé le 9 mai dans la ville de Plaisance, l'armistice portait qu'il y aurait suspension d'armes entre l'armée française et l'armée parmesane jusqu'à ce qu'une paix définitive fût conclue ; qu'à cet effet le duc enverrait des plénipotentiaires près du Directoire exécutif ; qu'il payerait deux millions de contribution militaire ; qu'il fournirait douze cents chevaux de trait



harnachés, quatre cents chevaux de dragons également harnachés et cent chevaux de selle pour les officiers supérieurs; qu'on verserait dans les magasins dix mille quintaux de blé, cinq mille quintaux d'avoine, et qu'on mettrait deux mille bœufs à la disposition de l'ordonnateur en chef. Par une clause additionnelle, le vainqueur demandait vingt tableaux de grands maîtres, que le duc et les habitants ne virent pas enlever sans chagrin; ils regrettèrent surtout la *Communion de saint Jérôme*, par le Corrège, et offrirent, pour la garder, un million à Bonaparte, qui répondit : « Ce million, nous l'aurions bientôt dépensé, et nous en trouverons bien d'autres à conquérir. Un chef-d'œuvre est éternel; il parera notre patrie, » et Cervoni, l'exécuteur de cette razzia, s'empressait d'opérer l'emballage des tableaux. Trois jours auparavant, Bonaparte, qui avait déjà des intentions bien arrêtées relativement aux objets d'art dont il voulait décorer nos musées, demandait au Directoire trois ou quatre artistes connus, capables de les bien choisir; le 9 mai, renouvelant cette demande, il s'apitoie sur le sort du Saint-Jérôme qui *va trouver un bien mauvais temps à traverser les Alpes.*

Le Directoire, fort animé contre le duc de Parme, aurait voulu qu'on le détrônât; mais il entrait dans les intentions du vainqueur d'annihiler les petits États plutôt que de les détruire : aussi présenta-t-il les vingt tableaux comme provenant d'une générosité bénévole; autrement la phrase suivante de Carnot serait une dérision amère : « Le Directoire accepte le cadeau que veut bien nous faire le duc de Parme pour orner le muséum national. »



CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME.

PASSAGE DE L'ADDA, BATAILLE DE LODI, ENTRÉE A MILAN.

Expression diverse de l'opinion publique en Italie. — Terreur qu'inspire l'approche des Français. — L'Adda. — Dispositions stratégiques de Bonaparte et de Beaulieu. — Passage du pont de Lodi; chaque soldat fut un héros. — Effet prodigieux que détermine cette action d'éclat. — Bonaparte a l'idée de franchir le Tyrol; projet trop vaste dans les vues circonscrites du Directoire, et qui devient une source de méfiances et d'ennuis pour Bonaparte. — Bonaparte est nommé *Petit Caporal.* — Manière dont notre héros dirige les mouvements de ses soldats et les mouvements d'esprit des Italiens; ses vues sur Milan; sa lettre au Directoire, expression d'un découragement plein de grandeur. — Entrée de Bonaparte à Milan. — Il y séjourne et commence l'organisation de la Lombardie.

L'Adda, sur ses gouffres avides,
Offre un pont de foudres armé :
Mars s'étonne! mais nos Alcides
Dévorent l'obstacle enflammé.

LEBRUN, *Chant pour la fête de la Victoire.*

Depuis que, porté sur les ailes de la victoire, le nom de Bonaparte retentissait au delà des Alpes, deux courants opposés y soulevaient l'opinion publique; dans les provinces qu'occupaient nos armées, la confiance remplaçait la crainte; villes et campagnes se repeuplaient; mesdames Joséphine et Thérèse de France, femmes de Louis XVIII et de Charles X, naguère fugitives, revenaient paisiblement s'asseoir au foyer d'hospitalité royale que leur donnait Turin; et les journaux sardes, touchés des procédés honnêtes d'un vainqueur qu'on avait dépeint si farouche, écrivaient : « L'armée française traite fort bien les peuples; elle est très-discrète sur les contributions; le général Bonaparte se montre

pour les masses aussi juste que miséricordieux... » Des rives de l'Adda jusqu'aux rives du Tibre, l'inquiétude, la peur engourdissaient néanmoins la volonté d'une foule d'esprits timides; notre marche bouleversait l'Italie : à Milan, on faisait, pour conjurer le danger, l'exposition permanente du saint-sacrement; on promenait par les rues les reliques ou l'effigie des protecteurs du royaume; on célébrait des messes auxquelles assistait l'archiduc avec toute l'aristocratie. Mais, le 9 mai, l'approche de Bonaparte ayant renouvelé les craintes, la cour s'enfuit précipitamment.

Ce jour-là même, Salicetti, sous le charme des merveilleuses opérations de Bonaparte, écrivait au Directoire : « Je ne vous parlerai plus du général en chef; ses succès, la rapidité de ses opérations, ses combinaisons militaires le mettent à même de rivaliser de gloire et de talents avec les généraux les plus renommés de l'Europe. » Tous deux ensuite montaient à cheval, inspectaient les postes, et quittaient, vers neuf heures, le village de Malco, situé en avant de Pizzighittone, pour aviser aux moyens de franchir le fleuve.

Pizzighittone, Cassano, Lodi, seuls points qui fussent accessibles, offraient des chances différentes : à Pizzighittone, il eût fallu des bacs et des radeaux, et Bonaparte en manquait; à Cassano, comme à Lodi, se trouvait un pont que l'on courait risque de voir rompre; mais pour atteindre Cassano il fallait pendant deux jours exécuter des marches forcées, et laisser à Beaulieu le temps de se reconnaître et de reculer sans désordre vers Brescia. Restait Lodi, que protégeaient des épaulements, une nombreuse artillerie et douze mille hommes commandés par Sebottendorf. Heureusement, dans sa confiance aveugle, Sebottendorf n'avait pas cru nécessaire

de couper le pont, n'imaginant pas qu'ici la force morale pût vaincre la force matérielle.

Maître du cours d'un fleuve aussi profond que rapide, Beaulieu n'en paraissait guère plus rassuré pour cela; car, avec quelques bataillons, il s'était retiré du côté de Crema, tandis que Colli couvrait Brescia; une brigade considérable, sous les ordres du général Nicoletti, stationnait à Ceredo; un autre corps s'étendait vers Pizzighittone et Formigara, de sorte que l'Adda paraissait protégé suffisamment, et qu'il devenait facile, d'une part, de recevoir les renforts que promettaient les cours de Vienne et de Naples; et d'autre part, d'inquiéter nos troupes dans le bas Milanais; mais une attaque de front allait déjouer tous les calculs, briser toutes les espérances du général autrichien.

Espérant une affaire générale, Bonaparte avait disposé ses divisions de telle sorte qu'en trois heures il pût les rassembler. Les divisions Augereau, Masséna et les grenadiers marchèrent sans obstacle sur Lodi; Dallemagne, à la tête de l'avant-garde, culbuta sans peine le bataillon de Nadasty, ainsi que les escadrons laissés par Sebottendorf à la garde de la ville et du fleuve; Ménard, qui avait remplacé Laharpe, investissait Pizzighittone en même temps qu'il couvrait la route de Plaisance, et Serrurier s'emparait de Pavie, menaçait Milan et protégeait notre mouvement sur l'Adda.

Incertaine du parti qu'allait prendre son général, l'armée française était debout derrière les murailles de Lodi. Soudain Bonaparte se montre, parcourt la rive du fleuve au milieu des balles, examine attentivement les lieux, arrête un plan hardi et revient en hâter l'exécution. La cavalerie, sous les ordres du général Beaumont, reçoit l'ordre de remonter l'Adda jusqu'aux environs de

Mozzanica, et d'y traverser le fleuve ; pour répondre au feu des Autrichiens, deux pièces de canon sont braquées à la tête du pont ; de quatre mille grenadiers on forme une colonne que l'intrépide Berthier doit conduire au pas de course, afin de neutraliser l'effet de la mitraille par la rapidité du mouvement. La colonne, que Bonaparte anime de sa parole, de sa présence et de son exemple, obéit avec toute l'impétuosité d'un courage audacieux, et arrive en quelques secondes au milieu du pont. Le feu vomi sur elle renverse sa tête ; elle hésite ; Berthier, Masséna, Cervoni, Dallemagne, Lannes, Dupas, s'élancent aussitôt et payent bravement de leur personne. Malgré les blessés, malgré les morts qui tombés en foule obstruent le passage, les grenadiers arrivent de l'autre côté du fleuve, tuent les artilleurs autrichiens à leurs pièces, enfoncent le rempart de baïonnettes qu'une brave infanterie leur présente, et donnent aux généraux Bayrand, Augereau, Rusca le temps d'arriver et de compléter la victoire. Les Autrichiens fuyaient en désordre, abandonnant leur artillerie, leurs caissons, leurs bagages ; c'en était même fait du corps de Sebottendorf, si notre infanterie, harassée de fatigue après dix heures de marche, avait pu le suivre impétueusement, et si Beaumont, retardé par un gué peu praticable, avait exécuté sa traversée dans l'espace de temps qu'imaginait Bonaparte. A cette double circonstance les Autrichiens durent l'avantage d'une retraite facile sur Benzona et Crema. Nous perdîmes mille soldats au cœur noble ; mais deux mille prisonniers, vingt pièces de canon, plusieurs drapeaux restèrent entre nos mains, et le nom de Lodi alla grossir la liste brillante des noms les plus célèbres de notre histoire contemporaine.

Chaque soldat fut un héros : « Si j'étais tenu, écrivait Bonaparte au Directoire, de nommer tous les militaires qui se sont distingués dans cette journée extraordinaire, je serais obligé de nommer tous les carabiniers et grenadiers de l'avant-garde, et presque tous les officiers de l'état-major. » Puis il désignait spécialement Lemarrois, Sugny, Monnier, Reille, aide de camp de Masséna, devenu son gendre plus tard, et quelques autres officiers. « *L'intrépide Berthier*, disait-il, a été dans cette journée *canonnier, cavalier, grenadier.* » — « Gloire immortelle à la brave armée d'Italie ! Reconnaissance au chef sagement audacieux qui la dirige ! » s'écriait Salicetti. Et la même exclamation devait bientôt retentir dans la France entière.

Depuis l'ouverture de la campagne, nulle affaire n'avait été si prompte et d'un effet si prodigieux sur l'esprit des troupes; on demeurait maître de l'Adda, maître de Lodi; on tenait la route de Milan, qui n'était plus qu'à cinq lieues, et l'on savait Beaulieu réduit à l'impuissance d'arrêter nos progrès. Le succès eût été complet si nous avions pu joindre Wukassowich, revenant vers Cassano; mais sa marche avait été rapide, et ses bataillons intacts arrivaient entre Milan et Brescia, juste à point pour rassurer les fuyards. Bonaparte en fut d'autant plus contrarié qu'il nourrissait l'espoir d'écraser les deux armées avant qu'elles se reconnussent.

Du quartier général de Lodi, le 11 mai (22 floréal), notre héros écrivit à Carnot : « La bataille de Lodi, mon cher directeur, donne à la République toute la Lombardie. Les ennemis ont laissé deux mille hommes dans le château de Milan, que je vais nécessairement investir. Vous pouvez compter dans vos calculs comme si j'étais à Milan; je n'y vais pas demain, parce que je

veux poursuivre Beaulieu, et chercher à profiter de son délire pour le battre encore une fois. Bientôt il est possible que j'attaque Mantoue. Si j'enlève cette place, rien ne m'arrête plus pour pénétrer dans la Bavière; dans deux décades je puis être dans le cœur de l'Allemagne. Ne pourriez-vous pas combiner mes mouvements avec l'opération de ces deux armées? Je m'imagine qu'à l'heure qu'il est on se bat sur le Rhin; si l'armistice continuait, l'armée d'Italie serait écrasée. Si les deux armées du Rhin entrent en campagne, je vous prie de me faire part de leur position, et de me dire ce que vous espérez qu'elles puissent exécuter, afin que cela me serve de règle pour entrer dans le Tyrol ou me borner à l'Adige. Il serait digne de la République d'aller signer le traité de paix, les trois armées réunies, dans le cœur de la Bavière ou de l'Autriche étonnée. Quant à moi, s'il entre dans vos projets que les deux armées du Rhin fassent des mouvements en avant, je franchirai le Tyrol avant que l'empereur s'en soit sérieusement douté..... »

Ce projet hardi, grandiose, digne de la hauteur d'un superbe courage et des ressources fécondes d'une large intelligence, eût terminé la guerre du même coup, si les chefs des armées du Rhin avaient déployé plus de résolution et plus d'audace. Carnot, dont le plan de Bonaparte bouleversait les idées, ne l'accueillit pas; il n'y vit que l'aventureuse témérité d'un jeune homme chez lequel d'étonnants succès montent la tête, et cette fois il méconnut son génie.

Bonaparte terminait sa lettre, quand on annonça quelques vieux grenadiers qui demandaient à le voir. Ses égards, ses prévenances pour le soldat ont toujours été grands. Malgré les ordres nombreux, les dé-

pêches multipliées qu'il avait à transmettre; malgré le groupe d'officiers généraux impatientés d'attendre, il ordonne de faire entrer ses *grognards*. — « Eh bien, mes braves, que voulez-vous? — Général, pardon, excuse; mais les anciens, les vieux, qui vous trouvent si jeune, se sont assemblés ce matin. Puisque, qui-z-ont dit, not' général s'est montré si crâne à zhier, nous voulons le nommer *caporal*. — Adjugé, qu'ont dit tous les autres, vive not' caporal; et y vous zen donnent les galons. » L'orateur, d'un air grave, remit au général en chef, qui les accepta gracieusement, les galons de son nouveau grade, et reçut ce qu'espère le *troupier*, un pourboire de quelques pièces d'or. Le même jour, Bonaparte, ayant parcouru le camp, fut salué de la dénomination devenue si célèbre de *petit caporal*. Il la consacra en répondant aux vivat par des signes de tête ou des coups de chapeau.

Ceci se passait au camp de Formo, vaste plaine où notre infanterie avait pris position pendant que la cavalerie marchait rapidement vers Crema. Beaulieu, précipitant sa retraite, tâchait de gagner Mantoue, afin d'avoir pour barrière un fleuve et une ville fortifiée; la division Augereau cherchait vainement à l'atteindre, on n'y parvenait pas. « Beaulieu se sauve à toutes jambes, » écrivait Bonaparte; et Bonaparte écrivait juste. Le général autrichien ayant pris la direction de Pizzighittone, nous l'y suivîmes; Masséna, Serrurier investirent cette place, et le 12, après une vive canonnade, le général Dammartin, accompagné de Louis Bonaparte, entra par la brèche, et fit mettre bas les armes aux trois cents hommes de la garnison. Crémone ouvrit également ses portes à l'avant-garde du général Beaumont, sans essayer la moindre résistance. Un grand nombre d'Autrichiens

blessés couvraient la route de Crémone à Lodi, ainsi que la route de Mantoue.

Le 14 mai, Kilmaine, avec une grande partie de la cavalerie, se trouvait à Cassano; Augereau faisait désarmer les habitants de la superbe Pavie; Masséna marchait sur Milan. Les autres divisions françaises, gardant le cours de l'Adda, celui de l'Oglio, se tenaient prêtes pour seconder Masséna, s'il le fallait, en paralysant les tentatives que Beaulieu voudrait effectuer; mais le général autrichien ne songeait guère à reprendre l'offensive; au milieu des marais du Mantouan, il attendait qu'une armée nouvelle vînt reconstituer son armée, naguère si belle et si vaillante.

Ces mouvements de troupes et ces mouvements d'opinion, Bonaparte, du quartier général de Lodi, les dirigeait avec habileté, les étayait les uns par les autres; et, pour se présenter lui-même devant Milan, il attendait que les idées françaises, entées sur le patriotisme local, vinssent d'elles-mêmes à sa rencontre. L'espoir qu'il en avait ne fut point déçu : à peine les Milanais sont-ils instruits du triomphe de Lodi, qu'ils descendent dans les rues, sur les places, avisant aux moyens que leur suggère la crainte ou l'espérance, la haine du pouvoir autrichien ou l'amour de la liberté. Quelques hommes d'initiative, arborant les couleurs françaises, se parent de notre cocarde et sont bientôt imités par les deux tiers des habitants; le peuple, machine dont les rouages fonctionnent de la même manière dans tous les pays, qui montre autant d'entraînement à l'égard des puissances debout que d'ingratitude à l'égard des puissances déchues, ce peuple, souvent aveugle, qui suit ses instincts bons ou mauvais, couvrait de boue les effigies impériales, arrachait, foulait aux pieds les armes autri-

chiennes, écrivait sur les portes du palais archiducal : *Maison à louer; s'adresser au commissaire Salicetti.* Dès le 13, une députation du conseil municipal était allée porter au vainqueur les clefs, les hommages de la ville métropolitaine, qu'il reçut dans les murs de Marignan. Le lendemain, vers onze heures du matin, Masséna, suivi d'une brillante avant-garde, effectuait son entrée solennelle à Milan par la porte Romaine, où venaient le recevoir le corps municipal, les corps administratifs et une foule considérable qui faisait retentir l'air des cris de Vive la République ! vive l'indépendance italienne ! vive la liberté !

L'occupation d'une ville de cette importance caractérisait, résumait la seconde campagne du général Bonaparte : c'est de là qu'il voulait imprimer à sa politique un cachet garant de ses intentions ultérieures, qu'il pensait donner la mesure de ses forces, et faire jouer, au besoin, le levier révolutionnaire, auquel sa volonté seule servait de contre-poids. Dans la nuit du 14 au 15, lorsque Bonaparte méditait ainsi les moyens d'organiser, de consolider une conquête si rapide ; lorsque, justement épris du succès, il le voyait au moment d'être complété par la réception pompeuse qu'on lui préparait à Milan, une véritable épreuve émanée de la Providence, une lettre vint lui briser le cœur et changer en fiel la coupe d'espérance dont s'abreuvait son imagination charmée. La réponse suivante, qu'il fit immédiatement, indique assez, quoique rien n'y transpire, les souffrances d'amour-propre que dut éprouver Bonaparte.

« Quartier général de Lodi, 25 floréal (14 mai).

» Au Directoire.

» Vos espérances sont réalisées, puisqu'à l'heure qu'il

est toute la Lombardie est à la République. Hier, j'ai fait partir une division pour armer le château de Milan; Beaulieu est à Mantoue avec son armée; il a inondé tout le pays environnant; il y trouvera la mort, car c'est le plus malsain de l'Italie. Beaulieu a encore une armée nombreuse; il a commencé la campagne avec des forces supérieures; l'empereur lui envoie 10,000 hommes de renfort, qui sont en marche. Je crois très-impolitique de diviser en deux l'armée d'Italie; il est également contraire aux intérêts de la République d'y mettre deux généraux différents. L'expédition sur Livourne, Rome et Naples est très-peu de chose : elle doit être faite par des divisions en échelons, de sorte que l'on puisse, par une marche rétrograde, se trouver en force contre les Autrichiens, et menacer de les envelopper au moindre mouvement qu'ils feraient. Il faudra pour cela non-seulement un seul général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et dans ses opérations. J'ai fait la campagne sans consulter personne; je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avantages sur des forces supérieures, et dans un dénûment absolu de tout, parce que, persuadé que votre confiance se reposait sur moi, ma marche a été aussi prompte que ma pensée. Si vous m'imposez des entraves de toute espèce; s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du gouvernement; s'ils ont le droit de changer mes mouvements, de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, n'attendez plus rien de bon. Si vous affaiblissez vos moyens en partageant vos forces; si vous rompez en Italie l'unité de la pensée militaire, je vous le dis avec douleur, vous aurez perdu la plus belle occasion d'imposer des lois à l'Italie. Dans la position des affaires de

la République en Italie, il est indispensable que vous ayez un général qui ait entièrement votre confiance : si ce n'était pas moi, je ne m'en plaindrais pas, mais je m'emploierais à redoubler de zèle pour mériter votre estime dans le poste que vous me confieriez. Chacun a sa manière de faire la guerre. Le général Kellermann a plus d'expérience et la fera mieux que moi; mais tous deux ensemble nous la ferions mal. Je ne puis rendre à la patrie des services essentiels qu'investi entièrement et absolument de votre confiance. Je sens qu'il faut beaucoup de courage pour vous écrire cette lettre; il serait si facile de m'accuser d'ambition et d'orgueil! Mais je vous dois l'expression de tous mes sentiments, à vous qui m'avez donné dans tous les temps des témoignages d'estime que je ne dois pas oublier. Les différentes divisions d'Italie prennent possession de la Lombardie. Lorsque vous recevrez cette lettre, nous serons déjà en route, et votre réponse nous trouvera probablement près de Livourne. Le parti que vous prendrez dans cette circonstance est plus décisif pour les opérations de la campagne que 15,000 hommes de renfort que l'empereur enverrait à Beaulieu. »

Cette lettre fut mise sous le couvert du citoyen Carnot, qui avait signé la missive du Directoire. Carnot portait à Bonaparte un intérêt véritable, il le jugeait seul capable de bien concevoir ses projets, et d'ailleurs il venait de tempérer l'effet d'une décision prise en commun, par l'expression de son sentiment personnel : « Général, vous savez profiter de la victoire..... Votre plan est le seul à suivre; il ne faut pas quitter Beaulieu qu'il ne soit anéanti... » Bonaparte laissait Carnot libre d'agir vis-à-vis des directeurs comme il le jugerait convenable, et résumait de la sorte sa pensée intime : « Je vous jure

que je ne vois que la patrie... Je lui dois le sacrifice de toutes mes idées... Mais réunir Kellermann et moi, c'est vouloir tout perdre. Je ne puis pas servir volontiers avec un homme qui se croit le premier général de l'Europe. D'ailleurs il faut plutôt un mauvais général que deux bons. La guerre est comme le gouvernement, c'est une affaire de tact... Que je fasse la guerre ici ou ailleurs, cela m'est indifférent ; servir la patrie, mériter de la postérité une feuille de notre histoire, donner au gouvernement des preuves de mon attachement et de mon dévouement, voilà toute mon ambition. Mais j'ai fort à cœur de ne pas perdre dans huit jours deux mois de fatigues, de peines et de dangers, et de ne pas me trouver entravé. J'ai commencé avec quelque gloire, je désire continuer d'être digne de vous..... »

Sur ces pages découle l'amertume d'une âme ulcérée. Après tant d'admirables choses accomplies, Bonaparte ne comprend pas que le Directoire hésite, qu'il colore du vernis de la prudence des craintes ou des soupçons injustes, et qu'il vienne opposer une barrière à la spontanéité lucide du génie. Depuis longtemps les commissaires Salicetti et Garau le gênent ; l'occasion de l'exprimer vient s'offrir ; il la saisit. Au fait leur présence à l'armée devenait sinon nuisible, du moins parfaitement inutile ; car en campagne il faut l'unité, la responsabilité directe, la dictature du glaive.

Peut-être le Directoire n'avait-il aucune arrière-pensée sur le danger de laisser des forces militaires considérables entre les mains d'un général aussi décidé que Bonaparte ; mais il voulait l'empêcher d'accomplir au delà du Tyrol une entreprise qu'il jugeait imprudente. L'armée de Beaulieu détruite, la Lombardie libre, le Piémont pacifié, Kellermann, avec l'armée des Alpes,

venait occuper le pays conquis, garder les gorges du Tyrol et pousser de fortes reconnaissances vers la Bavière, tandis que Bonaparte irait châtier les Anglais à Livourne, épouvanter Rome et dicter des conditions de paix aux Napolitains. La tâche active, militante et glorieuse demeurait en apparence dévolue au vainqueur de Rivoli; mais, en réalité, la tâche la plus belle, l'éventualité d'une jonction avec l'armée du Rhin, et l'immense résultat qui devait nécessairement découler d'un tel fait, restaient au héros de Valmy : Bonaparte ne pouvait y souscrire sans fouler aux pieds la moitié de ses lauriers.

Précédé d'un bataillon de ces immortels *grognards* qui, sur le pont de Lodi, avaient triomphé de la mort; entouré d'officiers d'état-major portant un costume moins brillant qu'usé par les combats; suivi d'un escadron de cavalerie et de bataillons massés en colonne, Bonaparte s'avançait vers Milan, lorsqu'à Melezuelo un homme qui plus tard lui fut bien cher, et qu'il sut dès lors apprécier, le comte de Melzi, vint le complimenter et lui présenter les hommages de la noblesse lombarde. D'autres députations se succédèrent ensuite dans de superbes voitures, et se rendirent à la porte Romaine pour l'y recevoir avec honneur. Après les discours d'usage, en présence d'une garde civique baissant les armes sur son passage, Bonaparte s'achemina vers le palais des archiducs, où l'attendaient toutes les autorités, tous les citoyens notables. Pendant cette marche véritablement triomphale, des groupes alternés de musique française et de musique italienne exécutaient des fanfares, et de vives acclamations retentissaient au loin. Un dîner de deux cents couverts, suivi d'un bal fort brillant où les Milanaises vinrent en foule, parées de nos couleurs nationales, rendirent aux appartements archiducaux l'ani-

mation qu'ils avaient perdue. Bonaparte en prit occasion de connaître la société milanaise, son caractère, ses tendances. Il sut distinguer le dévouement factice du dévouement réel, et voyant qu'à de rares exceptions près, la République ne devait compter pour amis ni les membres du clergé ni ceux de la haute noblesse, il tâcha de réduire à l'impuissance leur mauvais vouloir. Le lendemain, Bonaparte reçut le serment de fidélité des magistrats municipaux, des administrateurs, puis il frappa Milan d'une contribution forcée de 20 millions, imputables en grande partie aux familles aristocratiques et aux églises, qui furent obligées de fondre l'argenterie des trésors. On dut verser tous les revenus publics dans les caisses françaises, fournir des munitions, des armes, et, de plus, des objets d'art, tableaux, sculptures, manuscrits, dont la désignation s'opéra par les hommes compétents qu'avait envoyés le Directoire; trente-cinq tableaux, recueillis de la sorte dans le Milanais et le Parmesan, allèrent enrichir notre musée national. Ces mesures n'empêchaient point le parti français d'improviser des fêtes; le 15 mai, Bonaparte assistait au concert du théâtre, et revenait enchanté du célèbre Guaglia; le 18, on plantait solennellement un arbre de la liberté.

Pendant que Bonaparte s'occupait d'organiser la Lombardie, et cherchait à développer parmi les Italiens les germes d'indépendance qu'il espérait utiliser pour la conduite ultérieure des événements, nos colonnes poursuivaient les Autrichiens débandés. Le 17 mai, une de ces colonnes s'était emparée de la ville de Côme; une autre, en s'approchant de Modène, en avait fait fuir les principales familles, qui toutes rejoignirent leur souverain dans les lagunes de l'Adriatique; à ce prince avare Bonaparte

accorda la paix et la libre possession de ses États, mais il le punit par son faible, en lui faisant verser 7,500,000 fr. de valeurs pécuniaires ou matérielles. Le duc put dès lors ressaisir le sceptre qu'il avait abandonné, et continuer les exactions qui le rendaient odieux. Ses procédés n'en furent que plus violents, car il voulut combler le déficit résultant des exigences du vainqueur.

La citadelle de Milan tenait toujours. Bonaparte la serrait étroitement, mais il évitait de l'attaquer, pour ne pas compromettre la ville et pour ménager le sang de ses soldats, espérant qu'elle ouvrirait ses portes quand quelque grande victoire aurait rendu l'Autriche impuissante à la secourir. En attendant, il dépêchait des espions à Trente, à Mantoue, sur toute la route du Tyrol, stimulait la promptitude des courriers, multipliait ses dépêches pour animer le zèle des administrateurs ou les éclairer sur leurs devoirs ; il priait Barthélemy, ambassadeur à Bâle, de s'informer des mouvements de l'armée impériale dans la Bavière, dans la Souabe, et du chiffre de troupes qu'il serait possible à l'empereur de détacher des rives du Rhin contre nos forces d'Italie; il faisait jeter vis-à-vis Valence un pont sur le Pô, envoyait au secours des patriotes corses de l'argent, des armes et trente hommes choisis, sous la conduite du chef de bataillon Bonelli. Mais plus ses procédés devenaient décisifs, plus ses conquêtes accroissaient la prospérité de la République, plus il se plaignait avec amertume de la négligence qu'on montrait envers l'armée d'Italie. « Cette armée, écrivait-il au ministre des finances, est dans la plus grande pénurie et le dénûment le plus affligeant des objets les plus essentiels... Le prêt de 2 sous en argent pour le soldat et de 8 livres pour les officiers a manqué, ce qui a mécontenté, découragé l'armée... »

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

INSURRECTION DE LA LOMBARDIE.

Proclamation de Bonaparte, résumant les faits accomplis et faisant prévoir ce qu'il faut accomplir. — Il veut cacher sous les ailes de la victoire sa désobéissance au gouvernement. — Exposé des ressources de notre armée et de la situation des Autrichiens. — Bonaparte quitte Milan pour se rendre à Lodi. — Mouvements des troupes françaises. — Insurrection. — Bonaparte retourne à Milan et va de Milan à Pavie, foyer des révoltés. — Situation de Beaulieu. — Vues générales sur l'esprit des campagnes et des villes. — Causes de l'insurrection et manière dont Bonaparte la réprime. — Mesures contre Pavie; procédés honnêtes envers Spallanzani et Volta. — Les rebelles sont contenus.

« Il y a à Milan beaucoup de dispositions pour y créer une révolution. »

Bonaparte au citoyen Lallemant, ministre à Venise (8 floréal, 17 mai).

« SOLDATS!

» Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous; le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie; les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage; le Pô, le Tésin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants; vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin. Tant de

succès ont porté la joie dans le sein de la patrie; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrées dans toutes les communes de la République. Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès, et se vantent avec orgueil de vous appartenir. Oui, soldats, vous avez beaucoup fait... mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire?... Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie? Mais je vous vois déjà courir aux armes... Eh bien! partons! nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger. Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent! L'heure de la vengeance a sonné; mais que les peuples soient sans inquiétude; nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des Brutus, des Scipion et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre; réveiller le peuple romain, engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, tel sera le fruit de nos victoires. Elles feront époque dans la postérité : vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe. Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse, qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie...* »

Transition naturelle entre les jouissances du repos et

celles qui pouvaient résulter de nouveaux triomphes, la *proclamation* d'un général qui savait exciter, dit Jomini, tous les genres d'enthousiasme eut le succès qu'on devait en attendre. « *Je préfère cette tournure à celle d'écrire aux peuples*, » avouait Bonaparte au citoyen Faipoult; et il avait raison, car l'armée tout entière devenait la complice, l'interprète officieuse de ses idées. Un seul but apparaît ici : celui d'affranchir le peuple romain; annoncer davantage serait impolitique. L'armée, profondément irréligieuse et démocrate, souscrit très-volontiers à la mission de renverser des prêtres et de rendre le Capitole à son antique destination ; elle ne demande pas mieux que de s'acheminer vers les régions les plus riantes de l'Italie, et d'acquérir de l'or en livrant des combats faciles. Mais l'œil du héros restait fixé sur le Tyrol, où, nouvel Alexandre, il prétendait trancher le nœud de la coalition. Les observations timorées du Directoire le confirmaient dans l'opportunité d'une marche audacieuse, dont le succès justifierait l'entreprise. Il se sentait assez fort pour agir sans ordres, bien plus, pour agir contrairement à des ordres formels. La lettre suivante, écrite du quartier général de Milan, le 22 mai, veille de son départ pour reprendre l'offensive, semblerait la conséquence d'un acquiescement positif des Directeurs que Bonaparte n'espérait même pas. Mais, assuré de triompher, il voulait cacher sa désobéissance sous les ailes rapides de la victoire.

« AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF,

» Vous pouvez, à cette heure, compter sur 6 à 8 millions en or ou argent, lingots ou bijoux, qui sont à votre disposition à Gênes, chez un des premiers banquiers. Vous pouvez disposer de cette somme, étant

superflue aux besoins de l'armée. Si vous le désirez, je ferai passer 1 million à Bâle pour l'armée du Rhin. J'ai fait passer au général Kellermann 10,000 livres en argent; je lui ferai passer demain 200,000 livres. Les troupes sont satisfaites; elles touchent la moitié de leurs appointements en argent; le pillage est réprimé, et la discipline avec l'abondance renaît dans cette glorieuse armée. Neuf mille hommes de l'armée des Alpes arriveront dans dix jours; je ne les attendrai pas, et déjà les troupes sont en mouvement pour marcher sur les gorges du Tyrol. L'armée autrichienne reçoit tous les jours des renforts; mais j'imagine que notre armée du Rhin ne permettra pas à l'empereur de s'affaiblir de ce côté-là. Vous trouverez ci-joint des lettres de la plus grande importance, entre autres celle où il est question de l'entretien de Louis XVIII avec plusieurs de nos postes à l'armée du Rhin. La nouvelle de ces pourparlers se répète dans toutes les lettres d'émigrés; je crois qu'il est urgent d'y mettre ordre. Vous trouverez ci-joint l'état de ce que nous avons pris à Pavie; cela est très-considérable. Nous avons des magasins à Tortone, à Coni, à Ceva et à Mondovi. Le duc de Parme n'ayant ni fusils, ni canons, ni places fortes, on n'a rien pu lui demander en ce genre. Vous trouverez ci-joint une adresse à l'armée. Vous trouverez aussi ci-joint la suspension que j'ai accordée au duc de Modène; vous y verrez que c'est 10 millions de plus pour la République. Comme il n'a ni forteresses ni fusils, il n'a pas été possible de lui en demander.

» BONAPARTE. »

Ses courriers expédiés, notre héros retourne à Lodi pour y surveiller l'exécution du plan de campagne qu'il

a résolu. Quelques troupes, sous les ordres du général Despinois, étaient chargées d'investir le château de Milan, dont le gouverneur avait promis de ne point tirer sur la ville; les renforts attendus de l'armée des Alpes traversaient la vallée d'Aoste et la vallée de Sture; Serrurier transportait son quartier général à Crémone; Augereau marchait de Pavie sur Fontanella; Masséna occupait Ofelingo; Kilmaine avec ses troupes d'avant-garde battait les environs de Soncino, et Berthier disposait le parc d'artillerie à Crema, où Bonaparte devait diriger son quartier général. Il partait de Lodi, quand une ordonnance de Despinois vint lui annoncer que trois heures après sa sortie de Milan le tocsin sonnait dans toute la Lombardie, et qu'une insurrection générale allait éclater. Sans rien changer au mouvement des troupes, Bonaparte rebrousse chemin, et arrive le 24 à Milan, suivi de trois cents chevaux et d'un bataillon de grenadiers, dont la présence inattendue ramène l'ordre. « J'ai fait arrêter, écrivait-il, une grande quantité d'otages; j'ordonnai que l'on fusillât ceux qui avaient été pris les armes à la main; je déclarai à l'archevêque, aux chapitres, aux moines, aux nobles, que je les rendais responsables de la liberté publique... »

Le lendemain au soir, Kilmaine arrivait à Brescia; le quartier général s'installait à Soncino. « Vos quatre divisions, y compris l'avant-garde, dit une lettre officielle d'Alexandre Berthier au général en chef, forment au présent sous les armes 27,900 hommes, tant infanterie que troupes à cheval, réunis en deçà de Brescia, dans un espace de dix à douze milles. L'Oglio ayant augmenté d'un pied, ce qui rend le gué moins bon, j'ai ordonné de construire sur-le-champ un pont propre au passage de l'infanterie... Je crois votre présence ici

extrêmement importante sous tous les rapports, militaires et administratifs. » Mais, avant de rien tenter contre Beaulieu, des intérêts plus graves, des intérêts immédiats, forçaient Bonaparte de courir à Pavie, foyer de l'insurrection : et de suite, au crayon, il écrivit à Berthier de lui envoyer des troupes.

Petite rivière guéable en plusieurs points, ayant au plus dix mètres de largeur, l'Oglio n'offrait pas une sécurité suffisante à l'ennemi, qui s'étant hâté d'en rompre et d'en brûler les ponts, avait placé quelques postes avancés le long de ses rives. Il tenait Marlaria avec six mille hommes d'infanterie, Castiglione avec une division de cavalerie, tandis que le corps principal de son armée campait sur le Mincio, au delà de Mantoue, dont les fortifications avaient été singulièrement agrandies depuis trois semaines. Une ligne de fortins défendait les digues des lacs de Mincio et de Garda, qui, se déchargeant dans les fossés de Mantoue, inondent la plaine environnante; une artillerie considérable couvrait les remparts, fermait les défilés, et vingt mille hommes de troupes fraîches arrivées du Tyrol remplissaient les vides occasionnés par les victoires de Bonaparte. On s'était hâté de transporter à Mantoue les approvisionnements, les armes, les projectiles, les effets militaires de Crémone et de Pavie, et des fusils ayant été distribués aux habitants, même imberbes ou caducs, toutes les troupes régulières devenaient disponibles et formaient une armée puissante; ce qui n'empêchait pas, tant la terreur égarait les têtes, une grande partie des citadins aisés d'abandonner Mantoue et de fuir, les uns vers le Tyrol, les autres à Venise, même à Trieste, où le gouvernement avait ordonné de transporter les archives du Milanais. Dans la conviction dé-

courageante d'une infériorité réelle, Beaulieu demandait soixante mille soldats ; il se justifiait mal en calomniant l'armée sarde; il menaçait l'Autriche de lui renvoyer son épée, et l'Autriche, aussi mécontente qu'indécise, cherchait dans l'empire un homme digne d'être opposé à Bonaparte !

Dans les campagnes, on vit, on agit, on sent tout autrement que dans les villes : inhérente au sol qui l'a vu naître, si la pensée du villageois s'en détache, c'est pour consulter le ciel ou suivre les vibrations de la cloche paroissiale. Le champ, la maison, l'église, voilà le trépied sur lequel son patriotisme repose; tandis qu'à la ville, des intérêts divers plus complexes et moins purs font descendre ce noble sentiment à des considérations vulgaires d'égoïsme ou de bien-être personnel. A la ville, au village, l'esprit public s'offre donc sous un aspect tout opposé; et quand un pouvoir étranger s'implante sur un pays, les villes s'en accommodent, tandis que les campagnes ne l'acceptent qu'avec peine. Un prêtre parlant au nom de la religion outragée, un soldat montrant ses blessures, un vieillard rappelant quelque passé glorieux, suffit pour exciter une révolte; surtout si des peines matérielles, si des exigences impératives pèsent d'un poids trop lourd sur cette population paisible. Elle se laisse aller à la sensation qu'elle éprouve, en attendant qu'un instinct de conservation ou d'avenir lui révèle d'autres destinées; et le pouvoir qu'elle affectionnera peut-être davantage un jour, c'est le pouvoir qu'elle repousse aujourd'hui avec l'exaltation du désespoir.

Tel était l'esprit public dans les provinces lombardo-milanaises. La bourgeoisie et partie de la noblesse préféraient l'épée de Bonaparte au sceptre d'un archiduc;

mais dans les campagnes et parmi le peuple des villes, tant de plaies saignaient encore, tant de croyances intimes se trouvaient heurtées, si dure était aux habitants l'hospitalité qu'il fallait donner à nos soldats, qu'on n'attendait pour s'affranchir du joug qu'une occasion favorable. Le départ du général en chef, dans la nuit du 22 au 23, sembla l'avoir fait naître. A peine avait-il franchi les portes de Milan, qu'on répandait le bruit d'un renfort considérable arrivé au général Beaulieu et d'une marche rapide du prince de Condé à travers la Suisse pour attaquer les derrières de l'armée française. Du haut de la chaire évangélique, des prêtres exaltés signalaient l'insurrection, la résistance, comme un devoir; le tocsin retentissait sans cesse; des troupes nombreuses de paysans armés s'assemblaient, et la populace des villes courait leur en ouvrir les portes. A Milan, la garnison du château avait fait une sortie, réprimée victorieusement par la division qui en formait le blocus. A Pavie, trois cents Français, presque tous malades, s'étaient renfermés dans un fort où ils avaient dû capituler. Le général Hacquin et plusieurs officiers de sa suite faillirent être massacrés; le désordre fut des plus grands; la terreur s'empara des bons citoyens; on invoqua l'assistance de Bonaparte; et bientôt, quand il eut pacifié Milan, on le vit marcher sur Pavie avec deux régiments de cavalerie, deux bataillons de la 21e, un bataillon de grenadiers, et quatre pièces de canon expédiées par Berthier. Bonaparte invita l'archevêque de Milan à le précéder à Pavie pour y remplir une mission pacifique, avant qu'il usât des moyens répressifs exigés par les circonstances. Les insurgés s'étaient portés, en nombre assez considérable, au bourg de Binasco, non loin de Pavie. Ils voulurent résister; Lannes

les culbuta; et pour intimider la ville, il fit mettre le feu à Binasco, dont les flammes répandirent au loin la consternation. Entourée d'une muraille épaisse et haute, comme la plupart des cités méridionales, Pavie renfermait trente mille habitants, auxquels étaient venus se joindre sept ou huit mille paysans armés de fusils, de sabres, de lances, de fourches ou de bâtons. L'apparition soudaine du général en chef déconcerta les émeutiers. Cependant ils voulurent résister; ils fermèrent les portes de Pavie. Bonaparte, pour laisser à toute sa division le temps d'arriver, aux insurgés celui de réfléchir, et aux gens sages la possibilité de faire accepter les conseils de la raison, attendit le lendemain. Une proclamation menaçante, écrite en langue italienne, affichée le jour même, jetée dans la ville par-dessus les murailles, annonçait le pardon si l'on se soumettait, la vengeance immédiate si les rebelles persistaient dans leur délire. N'ayant reçu aucun acte, aucun témoignage de repentir, Bonaparte, à la pointe du jour, balaya les murs par quelques coups de canon à mitraille, tandis qu'une compagnie de grenadiers munis de haches enfonçaient les portes de la ville. On fit des barricades; on se battit dans les rues; mais bientôt les paysans cédèrent à l'impétueux courage de nos troupes, marchant sous les ordres de Lannes et de Dupas. Ils s'enfuirent en désordre à travers la campagne. Louis Bonaparte, à cheval au milieu des grenadiers, exposé aux dangers d'une fusillade vive et confuse, arriva des premiers devant l'hôtel de ville. Trois heures de pillage furent accordées au soldat, qui n'épargna rien, pas même le mont-de-piété. Le médecin-naturaliste Spallanzani, le physicien Volta trouvèrent dans leur réputation européenne une égide plus puissante que l'épée.

A la recommandation de Bonaparte, des officiers montèrent la garde pour préserver la maison de ces deux savants; et le pillage n'eut pas plutôt cessé, qu'il alla voir lui-même si ses intentions à l'égard de tous deux avaient été scrupuleusement remplies; témoignage qui honore l'Italie, la France, l'armée et son chef. L'âme sensible de Louis Bonaparte souffrit cruellement des excès qu'il ne put empêcher. Depuis lors il devint plus froid, plus taciturne que d'habitude. Lui-même en fait l'observation dans ses mémoires. Appelé par Bonaparte de l'armée du Nord, où il servait comme commissaire des guerres, Lucien arrivait à la même heure pour être témoin du désastre de Binasco, du pillage de Pavie. « Je ne pus, dit-il, demeurer près de mon frère qu'une demi-journée: il retournait le soir sur sa ligne favorite de l'Adige; il me donna ses instructions, et je partis. »

Répandus par escadrons au milieu des campagnes environnantes, nos cavaliers sabrèrent quantité de révoltés, et achevèrent de pacifier la contrée. On arrêta beaucoup de monde; on exigea des otages; on fusilla les principaux coupables. Le général Hacquin, gouverneur de Pavie, y tint garnison avec deux mille hommes. En cinq ou six jours, il eut opéré le désarmement de toutes les communes. La terreur imprimée par Bonaparte redoubla sa puissance. Sa propre armée, d'abord inquiète, et demeurée sans nouvelles de son chef pendant trente heures, se livra aux démonstrations d'allégresse les plus vives dès qu'elle apprit son prochain retour.

Ainsi fut terminée cette grave insurrection, qui pouvait en quelques jours nous faire perdre le fruit de nos victoires. Bonaparte s'était vu dans une cruelle alternative, craignant de confondre l'innocence avec le crime par une mesure générale qu'exigeait le salut des

troupes, ou d'exposer l'armée en ménageant le peuple. « Trois fois, écrivait-il, l'ordre de mettre le feu à la ville de Pavie expira sur mes lèvres. Lorsque je vis arriver la garnison du château, qui avait brisé ses fers, et qui venait, avec des cris d'allégresse, embrasser ses libérateurs, je fis faire l'appel, il se trouva qu'il n'en manquait aucun. Si le sang d'un seul Français eût été versé, des ruines de Pavie je voulais faire élever une colonne sur laquelle j'aurais fait écrire : *Ici était la ville de Pavie*. J'ai fait fusiller la municipalité, arrêter deux cents otages que j'envoie en France. Aujourd'hui tout est parfaitement tranquille; je ne doute pas que cette leçon ne serve de règle aux peuples de l'Italie. »

Pour ramener l'ordre sur tous les points et prévenir efficacement d'autres troubles, Bonaparte avait arrêté 1° que les généraux feraient marcher contre chaque village les forces nécessaires; qu'en cas de résistance on y mettrait le feu; qu'on fusillerait tous les hommes pris les armes à la main; qu'on pourrait arrêter et transférer en France comme otages les prêtres, les nobles des communes rebelles; 2° que tous les villages où l'on sonnerait le tocsin seraient brûlés sur-le-champ; 3° que tous les nobles ou les riches convaincus d'avoir excité le peuple, soit en congédiant leurs domestiques, soit par des propos ou des vociférations contre les Français, seraient arrêtés comme otages, et moitié de leurs revenus confisqués.



CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

PASSAGE DU MINCIO. — VÉRONE ET L'ADIGE.

Revue solennelle des troupes sur l'Adige et distribution de douze sabres d'honneur. — Les hostilités recommencent. — Politique de Bonaparte à l'égard de Venise. — Opinion du sénateur Battaglia, favorable aux intérêts français. — Bonaparte complimenté par les ambassadeurs de Venise. — Mouvements stratégiques. — Passage du Mincio et combat de Borghetto. — Évacuation de Peschiera. — Foscarelli, provéditeur de Vérone, vient au camp de Bonaparte le supplier pour sa ville; dureté des paroles de Bonaparte; Foscarelli se retire consterné. — Entrée de Masséna et de Bonaparte à Vérone. — Quartier général de Roverbella et correspondance curieuse du général en chef. — Députation du sénat vénitien à Bonaparte et résultat de leur entrevue. — Combat dans les faubourgs de Mantoue et investissement de cette ville. — Position des troupes françaises sur l'Adige et récit romanesque écrit par Bonaparte.

La récompense la plus douce des fatigues, des dangers, des chances de ce métier, se trouve dans l'estime du petit nombre d'hommes qu'on apprécie.

Bonaparte à Carnot (20 prairial, 8 juin).

Si notre armée a des succès, comme je l'espère, il faut que l'on fasse payer à l'empereur son entêtement.

Bonaparte au général Clarke (20 prairial).

N'ayant l'habitude de compter que sur lui-même, Bonaparte, malgré les soins d'une pacification difficile, veillait au payement des contributions extraordinaires, et n'attendait ni du ministre des finances ni du gouvernement la solde et les fournitures réclamées par le soldat. Il suffisait à tout; il réalisait ses promesses faites du haut des grandes Alpes; il osait écrire au Directoire exécutif : « *Les troupes sont satisfaites; la discipline avec l'abondance renaît dans ma glorieuse armée.* » Se préoccupant fort peu des questions de rivalité, n'envisageant

qu'une seule chose, la gloire de la patrie, il subvenait aux besoins des autres généraux, et chargeait l'avenir du soin de justifier ses vues. Quel plaidoyer plus éloquent que l'occupation de la Lombardie, le passage rapide des deux fleuves principaux qui l'arrosent? Aussi le Directoire, ramené par la force des faits à l'application logique d'un plan plus raisonnable, ne reculait-il plus devant *les hardiesses aventureuses* de notre héros. Au nom des cinq directeurs, Carnot lui écrivait, en date du 2 prairial (21 mai) : « Vous paraissez désireux, citoyen général, de continuer à conduire toute la suite des opérations militaires de la campagne actuelle en Italie. Le Directoire a mûrement réfléchi sur cette proposition, et *la confiance qu'il a dans vos talents et votre zèle républicain ont décidé cette question en faveur de l'affirmative.* Le général en chef Kellermann restera à Chambéry, et fera seulement occuper les places qui doivent nous être remises par le traité de paix... Le reste des opérations militaires vers l'Allemagne et dans le Mantouan est absolument dépendant de vos succès contre Beaulieu. Le Directoire sent combien il serait difficile de les diriger de Paris; il vous laisse à cet égard la plus grande latitude, en vous recommandant la plus extrême prudence. Son intention est, toutefois, que l'armée ne dépasse le Tyrol qu'après l'expédition du sud de l'Italie. »

Ainsi Bonaparte restait maître absolu de sa conduite, maître de franchir l'Adige, maître, en son loisir, d'imposer des lois aux différentes puissances d'Italie, et d'aller foudroyer la Bavière avec les armées du Rhin pour avant-garde. Des renforts lui parvenaient; plusieurs demi-brigades devaient le rejoindre; deux braves généraux de cavalerie, Sahuguet et Beaurevoir, quelques administrateurs capables arrivaient en poste, et le Di-

rectoire doublât sa force morale en manifestant pour lui la confiance la plus illimitée. D'ailleurs, une solidarité réciproque existait entre le gouvernement et le seul chef d'armée qui fît alors parler de ses conquêtes; l'auréole resplendissante du général Bonaparte colorait, animait de ses rayons les directeurs eux-mêmes, et le programme des triomphes de l'armée d'Italie allait former le texte du programme de la fête des *Victoires*. Cette fête, célébrée le 29 mai (10 prairial) au champ de Mars, avait été conduite par Carnot, qui prononça un discours dans lequel il disait en parlant des héros d'Italie, que la postérité refuserait d'ajouter foi à la multiplicité de leurs triomphes; mais que pour les contemporains, l'histoire n'avait plus d'invraisemblance. Après ce discours eurent lieu les évolutions militaires, un couronnement de drapeaux et de blessés, hommage rendu aux quatorze armées républicaines, puis des danses qui se prolongèrent jusqu'à la nuit. On entendit des chants lyriques, paroles de Coupigny, Chénier, Flins, Lachábaussière et Lebrun, musique de Louis Jadin, Gossec, Méhul, Catel et Chérubini. Joséphine, ainsi que la famille Bonaparte, occupaient une place d'honneur.

Bonaparte avait ordonné sur toute la ligne une grande revue; il voulait parler aux soldats des faits récemment accomplis; il avait à leur communiquer l'expression élogieuse du Directoire pour leurs derniers triomphes; il tenait à ce que les noms de Berthier, Augereau, Masséna, Cervoni, Dallemagne, Saluce, Dupas, Sugni, Toiret, retentissent dans les rangs avec tout l'éclat dont ils s'étaient rendus dignes au passage du Pô et devant Lodi. Les grenadiers, les carabiniers à pied, la soixante-dixième demi-brigade méritaient particulièrement des

éloges, qu'il rendit solennels ; et douze sabres venus de Paris, distribués entre les douze braves que le Directoire désignait, complétèrent l'ovation de la journée.

On ne pouvait reprendre les hostilités avec plus de convenance et d'à-propos; soutenue dans le prestige de sa gloire par le gouvernement, par le général en chef, l'armée se croyait invincible. En arrivant à Brescia, sur un territoire dont il violait la neutralité, Bonaparte fit une proclamation énonçant les rapports d'ancienne amitié qui liaient la France au lion de Saint-Marc, et le désir qu'il éprouvait de les maintenir. Il disait aux Bressans de ne pas considérer le passage forcé de ses troupes comme une violation du droit international, mais comme une nécessité de la guerre, justifiée par des mouvements analogues que venaient d'opérer les Autrichiens. Il promettait discipline rigoureuse, sympathie amicale envers les habitants, payement de toutes les fournitures, même des vivres nécessaires à l'armée. Le provéditeur de Brescia lui donna les témoignages de la plus entière déférence ; ces témoignages furent empreints d'une humilité qui contrastait avec l'orgueil de la superbe Venise : aussi ne les crut-il pas sincères; mais il les accepta sans trop s'inquiéter, en apparence du moins, de la valeur morale qu'il fallait y attacher. User des Vénitiens, et ne pas compter sur eux; les intimider; comprimer ou diriger les élans d'une vanité perfide et ceux d'une misère avilie, telle devait être la politique d'un conquérant : elle lui réussit. A la nouvelle de son approche, le sénat vénitien, assemblé extraordinairement, remit en discussion la question si grave et si vivace de l'alliance avec la France ou l'Autriche. Battaglia, l'un des sénateurs les plus estimés, caractère froid, calme, résolu, esprit judicieux, ayant dans les

affaires publiques une grande certitude de coup d'œil, conseillait d'abandonner l'Autriche à ses destinées, et de se tourner du côté de la France, qui lui semblait devoir dominer longtemps l'Italie. La France, il est vrai, professait des principes démocratiques en désaccord avec les idées de l'aristocratie sénatoriale de Venise; mais les nobles de terre ferme penchaient pour la France; d'ailleurs, le temps des concessions n'était-il pas arrivé, et ne fallait-il point céder, surmonter quelques répugnances, plutôt que de se laisser engloutir par le torrent révolutionnaire? — Dépourvue d'une ligne de côtes, d'une marine qui donnerait de la vie à son vaste corps perdu dans les terres, l'Autriche, en sacrifiant Venise, gagnera, disait Battaglia, l'Illyrie, Zante, Céphalonie et quelques belles provinces riveraines de l'Adriatique, tandis que la France, grâce à sa ligne immense de côtes, n'a pas besoin d'une semblable conquête pour posséder une existence maritime considérable. D'autre part, Venise, s'appuyant sur la France, peut ressaisir à l'Angleterre, à la Hollande une portion de l'empire commercial qu'elle a perdu, tandis que seule, isolée, pressée entre des colosses politiques qui menacent de l'absorber, elle doit infailliblement périr. Compromettante pour tous les États faibles, la neutralité ne serait pas un moyen de salut; elle hâterait, au contraire, la ruine de Venise, en lui aliénant les deux puissances rivales qui sont en lutte. D'un instant à l'autre Bonaparte, vainqueur dans la haute Italie, peut se tourner sur Venise, et l'écraser au profit du Milanais, dont elle deviendrait un appendice, tandis qu'en l'aidant à émanciper l'Italie on se ménage ses bonnes grâces, on se réserve un droit de conseil qui peut devenir salutaire à tous; on réalise la seule chance

de reconquérir quelque prospérité commerciale, quelque indépendance politique. Pourquoi, si Venise sert bien la France, la Lombardie ne lui serait-elle pas adjointe, de manière à former un grand État? Voilà d'heureuses chances à courir, tandis qu'un système de neutralité les compromet toutes, et ruine le pays en le forçant d'entretenir sur pied des forces considérables. — Ces sages idées de Battaglia, les seules dignes d'être adoptées, excitèrent des murmures; l'aveugle orgueil de l'aristocratie en fut blessé. Cette aristocratie avait le sentiment de son impuissance; mais, au bord du précipice, elle hésitait à en convenir. Quelques voix plus fières que prudentes, quelques imaginations séduites par les grandeurs du passé, et ne daignant ou ne pouvant s'abaisser jusqu'aux misères actuelles, voulaient qu'on demeurât fidèle aux principes des sociétés vieillies, et qu'on fît cause commune avec l'Autriche. Pour point d'appui de leur système, elles alléguaient l'action prochaine d'une armée autrichienne considérable, les tendances des paysans à la révolte, l'invasion des fièvres qui allaient incessamment retenir dans les hôpitaux un tiers des forces françaises, les secours promis par l'Angleterre, et, plus que cela peut-être encore, la fatalité, qui de tout temps est venue frapper les Français en Italie. Pour une nation moins usée, la résistance eût été le parti le plus noble; mais il fallait que la hauteur du courage répondît à la hauteur de la résolution; il fallait que Venise se levât avec l'audacieuse spontanéité du désespoir, et combattît de manière à triompher ou à s'ensevelir dans les lagunes avec les derniers débris de la souveraineté. Or elle en était incapable! L'opinion irréfléchie des jeunes sénateurs, qui voulaient une neutralité armée, se rapprochant de l'opinion des par-

tisans de l'Autriche, faillit l'emporter. On proposait un armement considérable, à l'aide duquel, selon les circonstances, on pût faire pencher la fortune dans un sens ou dans un autre. Ce moyen épouvanta les faibles; alors la majorité, entraînée par la mollesse de ses oscillations, par les allures routinières d'une aristocratie aussi paresseuse qu'incapable, rejeta les inspirations du courage, les avis de la prudence, et l'on adopta le système de la neutralité désarmée. On verra plus loin la manière à la fois perfide et lâche dont la neutralité fut conduite. En attendant, des ambassadeurs, nommés par le gouvernement vénitien, allèrent complimenter Bonaparte, invoquer sa justice, sa mansuétude, lui présenter les dernières résolutions du sénat, qu'il connaissait d'avance, et tâcher d'obtenir de lui qu'il n'occuperait point Vérone, ville dépendante du territoire de cette république. En même temps, tous les agents vénitiens recevaient l'ordre formel d'être agréables aux Français, et de les traiter comme des amis. Personne ne fut dupe de semblables démonstrations; mais chacun en profita.

Le 29 mai (9 prairial), lendemain de la revue dont nous avons parlé précédemment, au point du jour, Bonaparte, accompagné de Murat, de Lemarrois et d'un groupe de cavaliers, faisait une reconnaissance rapide le long de la rive droite du Mincio, qu'il se disposait à franchir en présence de Beaulieu et de ses quarante mille baïonnettes. Quatre mille hommes d'infanterie autrichienne et deux mille cavaliers hongrois occupaient, comme avant-garde, sous les ordres du général Pittony, le village de Borghetto. L'armée ennemie proprement dite tenait les environs de Valeggio, et sa réserve, conduite par Mélas, gardait Villa-Franca. Plusieurs

corps détachés au-dessus et au-dessous de Valeggio défendaient les points de la rivière les plus accessibles. L'aile gauche, commandée par Colli, aboutissait à Vérone et Goïto; l'aile droite, aux ordres de Liptay, vers Castel-Nuovo et Peschiera, petite ville vénitienne située au point même où le Mincio sort du lac Garda, et dont Beaulieu s'était saisi par surprise; Sebottendorf occupait avec trois bataillons et six escadrons un point intermédiaire entre le gros de l'armée et sa gauche, de manière à la seconder selon l'occurrence.

Voulant traverser le Mincio à Borghetto, malgré la division de six mille hommes qui défendait là son approche, Bonaparte, pour préliminaire, ordonne au général Kilmaine de se rendre avec quinze cents cavaliers et six bataillons de grenadiers vers Dezenzano, tandis que Rusca, suivi d'une demi-brigade d'infanterie légère, gagnait Salo. Remplacé par la division Augereau, Kilmaine devait rétrograder sur Lonato, et le 30 mai, à deux heures après minuit, partir de Castiglione, lorsque Masséna et Serrurier se dirigeraient, celui-ci de Monza, celui-là de Monte-Chiaro, sur Borghetto, lieu central des opérations. « Il s'agissait de faire croire à Beaulieu, écrivait Bonaparte, que je voulais le tourner par le haut du lac Garda, pour lui couper le chemin du Tyrol en traversant Riva. Je tins toutes les divisions de l'armée en arrière, de sorte que la droite, par où je voulais véritablement attaquer, se trouvait à un jour et demi de marche de l'ennemi; je la plaçai derrière la Chiese, où elle avait l'air d'être sur la défensive, tandis que le général Kilmaine allait aux portes de Peschiera, et avait tous les jours des escarmouches avec les avant-postes ennemis, dans l'une desquelles fut tué le général autrichien qui les commandait. »

Une forte division de cavalerie, flanquée de grenadiers et de carabiniers à pied, suivie d'artillerie, devait, au signal donné, se précipiter contre Borghetto, sous la conduite de Murat. Les escadrons autrichiens furent enfoncés avec la rapidité de la pensée. Nos grenadiers délogèrent de Borghetto une infanterie qui se battait bien et qui opéra sa retraite en assez bon ordre, mais qui eût été en partie détruite si l'ennemi n'avait pas eu le temps de rompre une arche du pont de Borghetto à Valeggio. Impatients, cinquante grenadiers, tenant leur fusil sur la tête, se précipitent dans le fleuve et le franchissent sous la conduite du général Gardanne, *grenadier par la taille comme par le courage ;* Murat, Leclerc, Louis Bonaparte en font autant, malgré les feux partis de l'autre rive et des hauteurs voisines. Bientôt l'arche rompue fut réparée, et le reste de l'armée, effectuant son passage, s'empara de Valeggio au moment où Beaulieu venait d'en partir. L'ennemi remonta précipitamment le Mincio. Bonaparte le poursuivit quelque temps ; puis, pour lui donner confiance et tâcher d'engager une affaire générale, il revint à Valeggio, où se trouvait campée la division Masséna. Elle faisait la soupe, quand tout à coup la charge sonne : c'étaient quelques escadrons de hussards autrichiens venus du bas Mincio, et courant rejoindre Beaulieu. La division Masséna leur donna la chasse ; mais Bonaparte faillit être pris, et cette circonstance lui inspira l'idée de créer, sous le nom de guides, un corps spécial, composé d'hommes d'élite, dont la destination serait d'accompagner partout le général en chef, de le seconder dans les circonstances périlleuses, et de veiller au salut du reste de l'armée. Un officier de cavalerie, non moins calme qu'intrépide, du même département que Murat, devenu son émule après avoir été son con-

disciple au collége et son camarade dans la garde des consuls, Bessières, plus tard duc d'Istrie, fut chargé du commandement des guides. A leur tête, il fit des merveilles.

Beaulieu, moins effrayé, ralliait ses troupes entre Valeggio et Villa-Franca; ses batteries se multipliaient; leurs colonnes massées indiquaient une velléité manifeste de combattre, et l'armée française, difficile à contenir, battait des mains, attendant avec impatience, pour marcher, qu'Augereau eût fermé les gorges du Tyrol. Dans l'espoir de donner le change, Bonaparte canonnait Valeggio; mais des coureurs instruisaient Beaulieu du mouvement d'Augereau, et il s'empressa de franchir l'Adige, coupant derrière lui tous les ponts, incendiant les bateaux. L'impétuosité française força l'ennemi à évacuer Peschiera. Cependant l'arrière-garde autrichienne s'y montra courageusement, et nous ne pûmes devenir maîtres de la place qu'à la suite d'une action assez vive. C'était une conséquence amenée par la ruse perfide du général ennemi, qui, ayant obtenu du provéditeur Foscarelli libre passage pour cinquante hommes, ne s'était pas fait scrupule, en y restant, de tromper sa bonne foi, et de compromettre gravement ainsi, vis-à-vis de nous, les intérêts du gouvernement vénitien.

A la nouvelle des succès de Bonaparte, le vieux Foscarelli, oligarque endurci, quitte Vérone et vient humblement faire ses excuses au vainqueur. Bonaparte savait le fond des choses; mais il nourrissait d'autres griefs, et il pensait avec raison suivre une bonne ligne politique en grossissant des torts dont il tirerait d'utiles réparations. « Provéditeur général, dit Bonaparte avec une vivacité foudroyante et cette colère feinte plus terrible chez lui que la colère véritable, vous deviez, vous pou-

viez empêcher Peschiera de tomber entre les mains de Beaulieu. Vous me saviez à Brescia; vous aviez deux mille hommes à Vérone, c'était plus qu'il ne fallait pour faire respecter votre prétendue neutralité. J'ai dû reprendre Peschiera; le sang français a coulé, c'est infâme; vous en répondrez devant mon armée et devant votre sénat, qui vous désavouera s'il se respecte. Je marcherai sur Venise, j'irai porter plainte au sénat d'une trahison si manifeste..... » Devenu humble d'arrogant qu'il était d'habitude, Foscarelli raconta les faits avec sincérité, s'excusa du mieux qu'il put, et vint à l'objet essentiel de sa démarche, à l'occupation de Vérone, dont l'entrée, d'après le désir positif du gouvernement vénitien, devait demeurer interdite aux deux armées belligérantes. — « Et de quel droit, je vous le demande, répliqua Bonaparte, jetterez-vous une barrière au-devant de mon armée victorieuse, vous qui favorisez Beaulieu, qui lui livrez vos routes, vos villes, qui nourrissez son armée? D'ailleurs il n'est plus temps; à l'heure qu'il est mes ordres sont exécutés; peut-être même brûle-t-elle, cette ville insolente qui, donnant asile à un Bourbon proscrit, a pu se croire la capitale de la France. » Foscarelli supplia, promit une assistance amicale; et Bonaparte, qui, pour l'instant, ne devait pas exiger davantage, eut l'air de revenir à des sentiments plus modérés. « Retournez à Vérone, monsieur le provéditeur, lui dit-il; et si Masséna n'y est point entré déjà de vive force, je vous accorde pour vous décider vingt-quatre heures, après lesquelles j'emploierai la bombe et le canon. »

Foscarelli se retira consterné; il décida facilement la municipalité véronaise à ouvrir ses portes sans condition; mais les familles les plus riches, craignant les

vengeances des Français pour avoir accueilli, fêté le prétendant, prirent la fuite; en sorte qu'il ne resta guère à Vérone que la moyenne bourgeoisie, dont l'immobilité forcée amène si souvent la ruine.

Poussant devant elles les fuyards autrichiens, nos colonnes occupaient les plaines de Rivoli, de Castelnovo, lorsque le 3 juin Masséna fit son entrée dans Vérone, où le suivit Bonaparte, qui vint y passer la nuit. « Si, avant mon passage du Pô, disait ce général, le roi de France n'eût évacué Vérone, j'aurais brûlé une ville assez audacieuse pour s'être crue le centre du gouvernement français; je ne l'ai point caché aux habitants; quinze cents émigrés partis d'ici courent porter en Allemagne leur misère et leurs remords. » Vérone parut à Bonaparte *très-grande, très-belle*, et son amphithéâtre digne du peuple romain : « Cent mille spectateurs y seraient facilement assis, ajoutait le héros, dont les idées prenaient une amplitude en harmonie avec sa gloire; je n'ai pu m'empêcher de me trouver humilié de la mesquinerie de notre Champ de Mars. »

Retiré successivement sur Dolce, Calliano, Mantoue; pressé par Masséna, dont la gauche s'appuyait au lac Garda et la droite à l'Adige, ainsi qu'aux roches escarpées de Monte-Magnone, Beaulieu n'avait désormais d'autre ressource qu'un renfort considérable ou la retraite; mais avant de le forcer, il fallait réduire Mantoue. A cet effet, prenant l'Adige pour ligne stratégique, laissant dans Vérone une garnison capable d'en défendre les trois ponts, et s'appuyant sur Peschiera, Bonaparte, du quartier général de Roverbella, organisait des dispositions rapides. De ce point partaient incessamment des courriers envoyés dans toutes les cours d'Italie, des officiers en mission extraordinaire, des ordres straté-

giques, des instructions et des avis au gouvernement français. Il écrivait au Directoire : « Commandée par le général Murat, notre cavalerie a fait des prodiges de valeur ; ce général dégagea lui-même plusieurs chasseurs que l'ennemi était sur le point de faire prisonniers ; le chef de brigade Leclerc, du 10e chasseurs, s'est également distingué... Nos grenadiers et nos carabiniers jouent et rient avec la mort. Rien n'égale leur intrépidité, si ce n'est la gaieté avec laquelle ils font les marches les plus forcées. Vous croiriez qu'arrivés au bivouac ils doivent au moins dormir ; pas du tout : chacun fait son conte ou son plan d'opération du lendemain, et souvent on en voit qui rencontrent très-juste. L'autre jour, je voyais défiler une demi-brigade ; un chasseur s'approcha de mon cheval : « Général, me dit-il, il faut faire cela. —Malheureux, lui répliquai-je, veux-tu bien te taire ! » Il disparaît à l'instant ; je l'ai fait en vain chercher : c'était justement ce que j'avais donné l'ordre que l'on fît. »

Peu de jours se passaient sans que Bonaparte ou Salicetti envoyassent des détails au Directoire, qui dans ses réponses se bornait presque à des formules élogieuses, à quelques conseils généraux soumis avec réserve ; mais il se plaignait de ne pas recevoir les plans d'opérations, et Bonaparte se souciait peu de les lui transmettre. En apprenant le passage du Mincio, Carnot s'empressa d'écrire : « Félicitez, citoyen général, tous les grenadiers et carabiniers de l'avant-garde de l'armée d'Italie sur leur conduite valeureuse. L'histoire conservera précieusement le souvenir des faits héroïques qui les ont illustrés pendant cette campagne. Le général de brigade Murat vient de justifier par une conduite pleine d'éloges le choix que le Directoire avait fait de lui pour remplir des fonctions honorables ; témoignez-lui, en son nom,

la satisfaction qu'il éprouve de le voir continuer à se ranger parmi les plus intrépides défenseurs de la République. Annoncez au chef de brigade Leclerc que le Directoire l'a vu avec plaisir sur la liste des braves qui se sont distingués au combat de Borghetto. »

Terrifiée par la relation fidèle que lui avait transmise Foscarelli, par l'occupation de Vérone et par la retraite précipitée des Autrichiens, Venise était tombée, en moins d'un jour, du faîte de la sécurité qu'engendre l'orgueil au dernier degré de l'irrésolution. L'archiduc de Milan, qui s'y croyait en sûreté, avait fui; beaucoup d'étrangers, beaucoup d'indigènes l'imitaient. Pour conjurer l'orage, deux sénateurs, Battaglia, Erizzo, dont on avait dédaigneusement repoussé les avis, étaient chargés d'aller trouver Bonaparte, et ils venaient à Roverbella lui offrir des excuses qu'il ne demandait pas mieux que d'accepter. Il fallait tour à tour imposer et séduire : Bonaparte fit l'un et l'autre. — « La première loi pour les hommes, dit-il, est de vivre : je voudrais épargner à la république de Venise le soin de nous nourrir; mais, puisque le destin de la guerre nous a obligés de venir ici, nous sommes contraints de vivre où nous nous trouvons. Que la république de Venise fournisse à mes soldats ce dont ils ont besoin; elle comptera ensuite avec la république française. » Il fut convenu qu'un fournisseur juif procurerait à l'armée tout ce qui lui serait nécessaire, et que Venise payerait en secret ce fournisseur, pour ne point paraître violer la neutralité en nourrissant les Français. Bonaparte aborda ensuite la question d'une alliance. « Je viens, dit-il, d'occuper l'Adige; je l'ai fait parce qu'il me faut une ligne, parce que celle-ci est la meilleure, et que votre gouvernement est incapable de la défendre. Qu'il arme cinquante mille

hommes, qu'il les place sur l'Adige, et je lui rends ses places de Vérone et de Porto-Legnago. Du reste, ajouta-t-il, vous devez nous voir avec plaisir. Ce que la France me charge d'exécuter se trouve dans l'intérêt de Venise; je viens chasser les Autrichiens au delà des Alpes, peut-être ériger la Lombardie en république indépendante : on ne saurait rien faire de plus avantageux à votre gouvernement. S'il voulait s'unir à nous, il y gagnerait non moins de prépondérance que de sécurité. Nous ne faisons la guerre à aucun gouvernement; nous voulons être les amis de tous ceux qui nous aideront à renfermer la puissance autrichienne dans ses limites; mais les moyens dilatoires ne me conviennent pas ; le mensonge et la fourberie m'indignent; je veux que nos couleurs nationales soient honorées; insulter la cocarde d'un Français, c'est m'insulter moi-même; nous pouvons vivre amis sans nager absolument dans les mêmes eaux...» Les deux Vénitiens sortirent frappés du génie de ce jeune homme, qui, tour à tour caressant, impérieux, souple, parlant de toutes les choses militaires et politiques avec autant de profondeur que d'éloquence, annonçait qu'en lui l'homme d'État n'était pas moins précoce que le guerrier. *Ce général,* dirent-ils en écrivant à Venise, *aura un jour une grande influence sur sa patrie.*

Par la lettre suivante, Bonaparte présente lui-même au Directoire le tableau de l'entretien que nous venons d'exposer : « Le sénat de Venise vient de m'envoyer deux sages du conseil pour s'assurer définitivement où en étaient les choses. Je leur ai renouvelé mes griefs; je leur ai parlé aussi de l'accueil fait à *Monsieur;* je leur ai dit que, du reste, je vous avais rendu compte de tout, et que j'ignorais la manière dont vous prendriez cela; que, lorsque je suis parti de Paris, vous croyiez trouver

dans la république de Venise une alliée fidèle aux principes; que ce n'était qu'avec regret que leur conduite à l'égard de Peschiera m'avait obligé à penser autrement; que, du reste, je croyais que ce serait un orage qu'il serait possible à l'envoyé du sénat de conjurer. En attendant, ils se prêtent de la meilleure façon à nous fournir ce qui peut être nécessaire à l'armée. Si votre projet est de tirer 5 ou 6 millions de Venise, je vous ai ménagé exprès cette espèce de rupture. Vous pourriez les demander en indemnité du combat de Borghetto, que j'ai été obligé de livrer pour prendre cette place. Si vous avez des intentions plus prononcées, je crois qu'il faudrait continuer ce sujet de brouillerie, m'instruire de ce que vous voulez faire, et attendre le moment favorable, que je saisirai suivant les circonstances; car il ne faut pas avoir affaire à tout le monde à la fois. » Dans une autre lettre, écrite au ministre de la république française en résidence à Venise, Bonaparte dit avoir entretenu les *sages* de notre cocarde nationale, du respect qu'elle doit inspirer et de la réparation qu'elle réclame pour l'insulte qu'on lui a faite. Il est d'avis néanmoins de rester allié d'une république qui peut nous être utile.

Après avoir, sans obstacle sérieux, complété son mouvement sur Mantoue, en passant par Peschiera, Castiglione, Mantovano, et en traversant le Mincio au-dessous du lac, Augereau s'était emparé, le 4 juin, du faubourg de Ceriolo. D'autre part, la division Serrurier surprenait le faubourg de Saint-Georges (Borgo Santo-Giorgio), culbutait les avant-postes ennemis, se rendait maîtresse de la tête du pont, et couvrait la chaussée de ses tirailleurs. Nos grenadiers, dans leur excès d'audace, espéraient enlever Mantoue à la baïonnette, et quand on

leur montrait le feu des batteries dont les remparts se trouvaient hérissés : « Il y en avait bien davantage devant Lodi, » répondaient-ils. Mais on ne prend pas une ville comme un pont; et Bonaparte, avare du sang de ses braves, leur fit donner l'ordre de rétrograder vers lui. Pour le moment, toute attaque contre Mantoue devenait hasardeuse, intempestive; on ne pouvait rien sans matériel de siége, sans pièces de calibre, sans travaux préparatoires: aussi le général en chef, dont la prudence tempérait l'audace, déclara ne vouloir effectuer qu'un blocus. La division Masséna, renforcée de quelques bataillons, fut mise en observation sur l'Adige; Augereau se dirigea vers Borgo-Forte; Serrurier et Vaubois eurent ordre d'investir la place, et Berthier demeura au quartier général de Roverbella, d'où le général en chef partit pour se rendre à Milan. Un pont jeté sur le Mincio, au-dessous de Mantoue, devait ultérieurement servir de communication entre les divisions des généraux Vaubois et Serrurier, dont les huit mille hommes postés avec habileté, n'ayant que huit pièces de canon, allaient contenir quatorze mille Autrichiens, renfermés avec une artillerie formidable dans une ville des plus fortes. Les fièvres, il est vrai, décimaient cette garnison, et Bonaparte demandait à Kellermann vingt pièces de siége et d'indispensables accessoires; mais il leur fallait le temps d'arriver. Nous tenions les deux chaussées de Cerèse et de Pradella, ainsi que les cinq digues par lesquelles Mantoue, assise au milieu d'un lac qu'entretient le Mincio, communiquait avec la terre ferme.

Quant à l'Adige, qui formait notre ligne défensive, c'était une rivière profonde, encaissée par des montagnes dans sa partie supérieure, entourée d'inaccessibles marais dans son cours inférieur, longeant deux places

voisines l'une de l'autre, Vérone et Porto-Legnago, débouchant sur Vérone avec une grande route riveraine, puis, après un trajet de trente lieues, allant droit des montagnes à la mer. Nulle limite n'offrait une sécurité plus parfaite; Bonaparte la préférait à l'Adda, au Tésin, au Serio, à l'Oglio, même au Mincio, tous guéables sur plusieurs points, aboutissant d'ailleurs au fleuve du Pô, dont il eût fallu garder en même temps les bords. Pour qu'aucune surprise ne vînt troubler le blocus de Mantoue, Bonaparte avait recommandé au général Masséna d'élever le long du fleuve tous les fortins qu'il croirait nécessaires.

Esprit multiple, envisageant à la fois mille choses différentes ou la même chose sous mille faces, descendant des conceptions les plus hautes et les plus vastes aux idées les plus vulgaires, du régime administratif d'un État au régime d'une maison religieuse ou d'une simple famille, on trouve parfois, sous la plume incisive et rapide qui lui servait à retracer sa politique et ses victoires, des peintures romanesques, des phrases sentimentales, une histoire de cœur comme celle-ci : « A Saint-Georges il y a un couvent de religieuses; elles s'étaient sauvées, car leur couvent était exposé aux coups de canon. Nos soldats y entrent pour se réfugier et prendre poste; ils entendent des cris, ils accourent dans une basse-cour, enfoncent une méchante cellule, et trouvent une jeune personne assise sur une mauvaise chaise, les mains garrottées par des chaînes de fer. Cette infortunée demandait la vie, l'on brise ses fers. Elle a, sur sa physionomie, vingt-deux ans. Depuis quatre ans elle était dans cet état, pour avoir voulu s'échapper et obéir, dans l'âge et le pays de l'amour, à l'impulsion de son cœur. Nos grenadiers en eurent un soin particulier;

elle montra beaucoup d'intérêt pour les Français. Elle a été belle, et joint à la vivacité du climat la mélancolie de ses malheurs. Toutes les fois qu'il entrait quelqu'un, elle paraissait inquiète ; l'on sut bientôt qu'elle craignait de voir revenir ses tyrans. Elle demanda en grâce à respirer l'air pur ; on lui fit observer que la mitraille pleuvait autour de la maison : — Ah ! dit-elle, mourir c'est rester ici ! »



CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

SECOND SÉJOUR DE BONAPARTE A MILAN.

Motifs du retour de Bonaparte dans la capitale de la Lombardie. — Armistice conclu entre lui et la cour de Naples. — Conférences avec les envoyés du pape. — Mesures politiques, administratives et militaires prises par Bonaparte du quartier général de Milan. — Ses rapports avec le comte de Melzi et l'astronome Oriani. — Lettre écrite à ce dernier. — Encouragements qu'il donne à l'université de Pavie et à tous ceux qui font honneur aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts. — Jullien de Paris, secrétaire particulier du général en chef. — Lettre de ce dernier concernant les affaires d'Italie. — Position de Beaulieu et de Masséna sur l'Adige. — Bonaparte quitte Milan et transporte son quartier général à Tortone. — Il adresse une proclamation aux Tyroliens.

Je passerai une partie de la nuit à donner les ordres nécessaires pour tout ce qui sera utile à l'exécution des vôtres.

Alex. Berthier à Bonaparte (Roverbella, 19 prairial).

Le Directoire veut que vous ne vous élanciez pas trop en avant dans le Tyrol, parce qu'il croit que cette marche serait désastreuse...

Lettre des directeurs à Bonaparte.

Tranquille du côté de l'Adige et du Piémont, Bonaparte l'était beaucoup moins à l'endroit des provinces centrales et méridionales de l'Italie; la perspicacité qui lui avait fait deviner l'insurrection milanaise lui disait qu'une insurrection nouvelle se préparait; des troubles sérieux allaient grandissant dans les fiefs impériaux qui confinent aux États de Gênes, de Toscane et du Piémont; sur le versant des Alpes, nos courriers tombaient assassinés; nos convois n'arrivaient pas à leur destination; Naples, Rome inspiraient de légitimes inquiétudes... Il fallait donc éclairer la cour pontificale sur les intérêts de sa puissance temporelle, jeter l'épouvante au cœur

des Napolitains, presser la capitulation du château de Milan, dont les tours menaçantes restaient suspendues sur nos têtes comme l'épée de Damoclès ; il importait d'intimider les paysans, de détruire l'influence anglaise le long des côtes liguriennes et toscanes, de rétablir avec la Corse des communications rompues depuis deux ans. De plus, avant de pousser plus loin une conquête dont la garde exigeait déjà des bataillons nombreux, Bonaparte voulait laisser à des bataillons nouveaux le temps d'arriver et prendre celui d'organiser un parc considérable, sans les ressources duquel la grande guerre devenait impossible. Tels étaient les motifs divers qui, des rives de l'Adige, le ramenèrent vers le Pô.

Arrivé le 5 juin (17 prairial) à Milan, notre héros y reçut des députations et des plénipotentiaires chargés de traiter avec lui les grandes questions internationales qui touchaient la France et la péninsule italienne ; tels étaient le prince de Belmonte-Pignatelli, représentant de la cour napolitaine ; le sénateur romain Rezzonico et le marquis Massimi, envoyés du pape ; le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne, et venant plaider la cause du saint-siége. Ayant conclu, le 6, un armistice avec le prince de Belmonte-Pignatelli, il écrivit au Directoire :

« 1° Nous ôtons 2,400 hommes de cavalerie à l'armée autrichienne ; et nous les plaçons dans un lieu où ils sont à notre disposition ; 2° nous ôtons aux Anglais cinq vaisseaux de guerre et plusieurs frégates ; 3° nous continuons à mettre les coalitions en déroute. Si vous faites la paix avec Naples, la suspension aura été utile, en ce qu'elle aura affaibli de suite l'armée allemande. Si, au contraire, vous ne faites pas la paix avec Naples, la suspension aura encore été utile, en ce qu'elle me

mettra à même de prendre prisonniers les 2,400 hommes de cavalerie napolitaine, et que le roi de Naples aura fait un pas qui n'aura pas plu à la coalition. Cela me porte à traiter la question militaire : Pouvons-nous et devons-nous aller à Naples? Le siége du château de Milan, la garde du Milanais et la garnison des places conquises demandent 15,000 hommes; la garde de l'Adige et des positions du Tyrol, 20,000 hommes. Il ne reste, compris les secours qui arrivent de l'armée des Alpes, que 6,000 hommes. Mais, eussions-nous 20,000 hommes, il ne nous conviendrait pas de faire vingt-cinq jours de marche, dans les mois de juillet et d'août, pour chercher la maladie et la mort. Pendant ce temps-là, Beaulieu repose son armée dans le Tyrol, la recrute, la renforce de secours qui lui arrivent tous les jours, et nous reprendra dans l'automne ce que nous lui avons pris dans le printemps. Moyennant cet armistice avec Naples, nous sommes à même de dicter à Rome toutes les conditions qu'il nous plaira; déjà, dans ce moment-ci, la cour de Rome est occupée à faire une bulle contre ceux qui prêchent en France la guerre civile sous prétexte de religion. Par la conversation que j'ai eue avec M. Azara, ministre d'Espagne, envoyé par le pape, il m'a paru qu'il avait ordre de nous offrir des contributions. Je serai bientôt à Bologne. Voulez-vous que j'accepte alors, pour accorder un armistice au pape, 25 millions de contributions en argent, 5 millions en denrées, trois cents cadres, des statues et des manuscrits en proportion, et que je fasse mettre en liberté tous les patriotes arrêtés pour faits de la révolution? J'aurai le temps de recevoir vos ordres là-dessus, puisque je ne crois pas être à Bologne avant dix ou quinze jours. Alors, si les 6,000 hommes que commande le général Châ-

teauneuf-Randon arrivent, il n'y aura pas d'inconvénient de se porter de Bologne jusqu'à Rome. »

Dans une lettre à Carnot, partie le même jour, car Bonaparte écrivait assez rarement au Directoire sans que Carnot reçût une confidence plus intime, la circonspection du grand capitaine se produit d'une manière notable. Il raisonne au point de vue des affaires d'Allemagne; ne croyant pas pouvoir rester longtemps à Rome, car l'espace est immense, le fanatisme « très-grand, et la disproportion de forces rend les hommes hardis, » il demande la faculté de conclure l'armistice dont il élude d'arrêter les bases avec Azara, voulant se mettre en route pour Bologne immédiatement après l'arrivée des deux demi-brigades qui lui sont promises. Le 8, le 9, elles se présentent aux portes de Milan; Bonaparte les passe en revue, les trouve bien disciplinées, leur accorde un repos de quarante-huit heures, et comptant sur la division du général Châteauneuf-Randon, qu'on eut le tort de retenir à Nîmes, le 10 juin il donne, pour le lendemain, l'ordre de départ au corps expéditionnaire de Rome.

Durant une semaine passée presque entière à Milan, Bonaparte mit à exécution les clauses arrêtées avec le roi de Sardaigne; il surveilla les mouvements insurrectionnels du territoire génois, s'occupa des affaires de la Corse, où le parti français, sous la conduite de Zampolino, venait d'arracher aux Anglais la ville d'Ajaccio; il activa l'armement, la concentration de ses troupes; fit expédier, en échange de chevaux, dont il éprouvait le plus grand besoin, trois mille quintaux de blé dans les Grisons; il ne perdait de vue ni les manœuvres de Beaulieu, ni le blocus de Mantoue, ni les besoins des armées républicaines qui combattaient concurremment

avec sa propre armée. Il expédia 200,000 francs à l'armée de Kellermann, 1 million à l'armée du Rhin; et, s'effaçant derrière un acte de sympathie guerrière qui établissait un lien entre nos soldats, il écrivait à Moreau : « L'armée d'Italie a demandé au Directoire la permission de vous faire passer cet argent, provenant des contributions de guerre, afin de soulager nos frères d'armes de l'armée du Rhin. » Les Suisses sollicitaient la libre circulation à leur profit de quelques mille quintaux de riz. N'hésitant jamais, dans ce qui lui semblait juste, à embrasser une initiative compromettante pour tout autre, Bonaparte mit une clause à cette faveur, c'est qu'à l'instant on restituerait au fils du général Laharpe les biens de son illustre père, confisqués par le canton de Berne.

Au milieu des plus graves affaires, Bonaparte trouvait le temps de correspondre avec sa femme, sa famille, ses intimes Desmazis et Bourrienne qui, fatalement, ont brûlé ces lettres; il se faisait peindre par Appiani, l'un des premiers artistes d'Italie, visitait les grandes dames milanaises, voyait l'estimable comte de Melzi, le célèbre astronome Oriani, qu'il avait distingués, et jetait autour de lui les semences d'une popularité bien propre à consolider ses conquêtes. Écrivant au célèbre Oriani, il lui disait : « Les succès qui honorent l'esprit humain, les arts qui embellissent la vie et transmettent les grandes actions à la postérité doivent être spécialement honorés dans les gouvernements libres. Tous les hommes de génie, tous ceux qui ont obtenu un rang distingué dans la république des lettres sont Français, quel que soit le pays qui les ait vus naître. Les savants de Milan n'y jouissent pas de la considération qu'ils devraient avoir; retirés dans le fond de leur laboratoire, ils s'estimaient heureux que

les rois et les prêtres voulussent bien ne pas leur faire de mal. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui; la pensée est devenue libre dans l'Italie,... il n'y a plus ni inquisition, ni intolérance, ni despotes. J'invite les savants à se réunir, à me proposer leurs vues sur les moyens qu'il y aurait à prendre, ou les besoins qu'ils éprouveraient, pour donner aux sciences et aux beaux-arts une nouvelle vie et une nouvelle existence. Tous ceux qui voudront aller en France seront accueillis avec distinction par le gouvernement. Le peuple français ajoute plus de prix à l'acquisition d'un savant mathématicien, d'un peintre de réputation, d'un homme distingué, quel que soit l'état qu'il professe, que de la ville la plus riche et la plus abondante. Soyez donc, citoyen, l'organe de ces sentiments auprès des savants distingués qui se trouvent dans le Milanais.

» BONAPARTE. »

Le même jour, Bonaparte manifestait à l'université de Pavie le désir de lui voir reprendre le cours de ses études, et demandait qu'on lui proposât les mesures utiles pour ranimer ce foyer d'instruction jadis si célèbre.

Des secours d'argent suivaient les encouragements épistolaires du général; il s'informait de la position de Spallanzani, de Volta, d'Oriani, faisait payer les arrérages qui leur étaient dus, et voyait venir à lui tous ces hommes d'élite qu'il traitait en coreligionnaires, groupés dans un temple qu'illuminait la gloire des armes. « La première fois, écrivait Bonaparte, qu'Oriani vint me voir, interdit, il ne pouvait répondre aux questions que je lui faisais. Quand il fut revenu de son étonnement : Pardonnez-moi, général, ajouta-t-il, mais c'est la première fois que j'entre dans ces superbes apparte-

ments; mes yeux sont éblouis de tant de splendeurs... » Bonaparte oubliait qu'Oriani avait ajouté : « Cependant, général, je suis moins fasciné par les splendeurs du sanctuaire que par celles du génie qui nous apporte la liberté sur les ailes de la Gloire... » Bonaparte lui tendit la main avec une aménité charmante, et le mit à l'aise en parlant sa propre langue.

Ces derniers détails, nous les tenons d'un témoin oculaire, secrétaire du général, jeune homme que madame Tallien avait placé près de lui. Ce secrétaire, esprit droit mais frondeur, intelligence bien ouverte mais indépendante, pénétré plutôt des préjugés d'un républicanisme impossible que des nécessités d'une reconstitution aristocratique du pouvoir, ne flattant et n'aimant pas son maître, mais le servant avec scrupule, c'était Jullien de Paris, devenu depuis commissaire ordonnateur des guerres, fondateur de la *Revue encyclopédique*. La fierté républicaine du citoyen Jullien n'allait point à Bonaparte; plus tard, elle lui plut moins encore, aussi ne vécurent-ils que huit mois ensemble, et le général devenu empereur favorisa très-peu son ancien secrétaire.

Le Directoire continuait de rêver une expédition contre Livourne et contre Rome. Il y voyait l'affranchissement de l'Italie, l'humiliation de l'Angleterre; tandis que Bonaparte redoutait avec raison de disséminer ses forces, et de laisser à Beaulieu le temps de se recruter et de se réorganiser dans un pays des plus sains, à l'abri des fièvres qui désolent l'Italie méridionale. Sous l'empire de ses préoccupations, il écrivait au général Clarke : « Ici, tout va assez bien; mais la canicule arrive au galop, et il n'existe aucun remède contre son influence dangereuse. Misérables humains que nous sommes, nous ne pouvons qu'observer la nature, mais non la surmon-

ter ! La campagne d'Italie a commencé deux mois trop tard ; nous nous trouvons obligés de rester dans le pays le plus malsain de la péninsule. Je ne vois qu'un moyen pour ne pas être battus à l'automne ; c'est de s'arranger de manière à ne pas être obligés de s'avancer dans le sud de l'Italie. »

L'armistice avec Naples faisait éviter au général en chef une expédition lointaine, qu'il regardait comme périlleuse ; il espérait amener aussi la cour du Vatican à des concessions raisonnables, et ne pas dépasser Bologne ; ce qui lui permettait de conserver un pied sur le Pô, et de maintenir, par sa présence, les imaginations vacillantes des États vénitiens et génois. Dans une lettre au Directoire, remplie de sagesse, il fait ressortir la position nouvelle qui résulte pour lui de l'occupation des lignes de l'Adige, du transport d'une armée sur le Tibre, et l'importance extrême d'avoir séparé les Napolitains, ne serait-ce que momentanément, de la formidable coalition organisée contre la France.

Beaulieu ne se rebutait point : depuis quelque temps, il savait prendre de promptes résolutions ; il occupait une contrée saine, féconde en excellents soldats, en chevaux infatigables ; moins riche de culture que d'industrie, mais voisine d'un pays agricole qui pouvait subvenir aux besoins des cohortes autrichiennes. D'autre part, Masséna s'inspirait de l'étude des lieux et des ressources de son génie militaire pour se passer d'artillerie et pour couvrir, avec peu de troupes, la longue ligne que lui présentait l'ennemi. « J'ai, disait-il, deux obusiers à Rivoli que je suis obliger d'envoyer au parc, faute de canonniers. Toute mon artillerie des deux divisions consiste en deux pièces de 4, sous les ordres du général

Rusca, un obusier et une pièce de 8 d'artillerie avec le général Victor, deux pièces de 8 et deux de 3 avec le général Rampon, à Vérone; voilà tout ce que j'ai de la nombreuse artillerie portée dans nos instructions. » Chiusa, Corona, Preabocco, Salo, Peschiera, Vérone formaient les stations principales de ses troupes; son grand camp, composé de deux demi-brigades, était entre Garda et Rivoli; d'excellents généraux, parmi lesquels Joubert, lui permettaient de compter sur chaque corps de troupes, comme il savait pouvoir compter sur lui-même.

Au moment d'abandonner une seconde fois Milan, Bonaparte, en qui la maturité du génie tempérait la fougue des années, se transporte en idée à la descente de ces gorges tyroliennes où des colonnes armées lui semblent devoir incessamment apparaître; comme les filets d'eau qui, grossissant à mesure qu'ils cheminent, finissent par menacer la plaine et l'engloutir dans leurs ondes, si l'on n'y met une digue; il donne l'ordre d'un mouvement général sur l'Adige, et part le 12 juin pour son expédition. Le même jour, en arrivant à Pavie, où commandait le brave Lanusse, il en visite le château et ordonne qu'on y établisse deux mille lits pour les éventualités de la campagne; le 13, il établissait à Tortone son quartier général et faisait répandre dans les montagnes tyroliennes la proclamation suivante :

« Au quartier général, à Tortone, le 26 prairial (14 juin).

» Je vais passer sur votre territoire, braves Tyroliens, pour obliger la cour de Vienne à une paix nécessaire à l'Europe comme à ses sujets. C'est votre propre cause que je vais défendre. Depuis assez longtemps vous êtes fatigués des horreurs d'une guerre entreprise, non pour

l'intérêt du peuple allemand, mais pour les passions d'une seule famille.

» L'armée française aime et respecte tous les peuples, plus particulièrement les habitants simples et vertueux des montagnes. Votre religion, vos usages seront partout respectés. Nos troupes maintiendront une discipline sévère, et rien ne sera pris dans le pays sans être payé en argent.

» Vous nous recevrez avec hospitalité, et nous vous traiterons avec amitié et fraternité. Mais s'il en était qui connussent assez peu leurs véritables intérêts pour prendre les armes et nous traiter en ennemis, nous serions terribles comme le feu du ciel, nous brûlerions les maisons et dévasterions les territoires des villages qui prendraient part à une guerre qui leur est étrangère.

» Ne vous laissez pas induire en erreur par les agents de l'Autriche. Garantissez votre patrie, déjà vexée par cinq ans de guerre, des malheurs qui l'affligeraient. Sous peu, la cour de Vienne, obligée à la paix, rendra aux peuples les priviléges qu'elle a usurpés, et à l'Europe la tranquillité qu'elle trouble. »



CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

EXPÉDITION DE BONAPARTE DANS LES ÉTATS DE L'ÉGLISE.

Points de similitude entre les troubles de l'atmosphère et les troubles dans l'ordre social. — Oligarchie génoise et condottieri modernes. — Mission de Murat près du sénat de Gênes. — Lettre politique de Bonaparte et mesures de sûreté générale. — Bonaparte entre à Modène et à Bologne. — Prise d'Urbin et de Ferrare. — Humiliation de la tiare et modération de Bonaparte. — Sentiments des populations favorables à la révolution française, et réjouissances dans Bologne. — Préparatifs de Bonaparte ; diversité singulière de ses actes. — Mission de Leclerc dans les Grisons. — Craintes du grand-duc de Toscane et conférences de Bologne. — Marche de Bonaparte sur Livourne.

Disparaissez, impuissantes cohortes;
Camille n'est plus dans vos murs,
Et les Gaulois sont à vos portes.

CHÉNIER, *Ode*.

« J'ambitionne bien plus d'être le sauveur du saint-siége, que d'en être le destructeur.... Si l'on veut être sage à Rome, nous en profiterons pour donner la paix à cette belle partie du monde et tranquilliser les consciences timorées de beaucoup de peuples. »

Bonaparte au citoyen Cacault (Vérone, 28 octobre 1796).

Quelque imperceptible que soit le point frappé par la foudre, quelque rapide qu'ait été l'étincelle, quelque brusque qu'ait été l'éclat, toutes les couches atmosphériques ont ressenti, dans un rayon plus ou moins étendu, l'ébranlement du tonnerre; l'horizon en devient nuageux, la terre craintive; et souvent une longue succession d'orages n'attend pour naître qu'un orage précurseur. Sous l'empire des commotions politiques, les choses se passent d'une manière analogue; l'ordre une fois troublé ne se rétablit pas facilement. L'agitation sociale a ses lois, ses phases obligées qu'elle doit traverser

avant de reprendre le niveau qu'exige le cours régulier des institutions humaines. Au signal de révolte arboré sur les hautes tours de Pavie, presque toutes les campagnes situées le long de l'Adda, du Tésin et du Pô s'étaient empressées d'applaudir; l'oligarchie génoise poussait un cri d'espérance, et l'aristocratie ducale des petits États italiens concentrait au dedans d'elle-même un frémissement de rage prêt à faire explosion. Les promptes mesures du général en chef éteignirent la flamme qui menaçait d'embraser dix mille communes; mais, sous la flamme, des cendres restèrent chaudes; et quoique les églises, devenues veuves de leurs cloches, n'eussent plus leur voix de ralliement sympathique, une autre voix invisible semblait dominer cet ensemble et propager au loin les secrets de la révolte. Dans la province génoise, remplie de petits fiefs relevant de l'empire, les seigneurs qui les possédaient soudoyaient des bandits, véritables *condottieri*, recrutés parmi les soldats piémontais licenciés, parmi les déserteurs autrichiens, ou tirés de la classe ouvrière sans travail. Ces bandits avaient pour mission d'arrêter les courriers, les convois, de massacrer les soldats français qui voyageaient isolés, de tomber sur les détachements chaque fois qu'ils le pouvaient sans risque, et d'inquiéter les derrières de nos troupes. L'Apennin leur offrait un vaste refuge; le ministre d'Autriche à Gênes, M. Girola, les secondait avec activité, les fournissait d'armes, de munitions, tandis que des prêtres passionnés, des nobles, quelques officiers, certains magistrats dirigeaient presque tous leurs mouvements. Tels furent Augustin Spinola et sa femme, seigneurs d'Arcquata. Du camp de Tortone, Bonaparte ordonna qu'on les jugeât militairement; il requit une punition exemplaire contre les officiers et

soldats piémontais mêlés aux révoltes des fiefs impériaux; il somma le gouverneur de Novi, dans le territoire duquel des atrocités s'étaient commises, d'arrêter sur-le-champ le personnel entier des fiefs, et menaça de brûler les maisons, même les villes qui donneraient asile aux coupables. La lenteur diplomatique, l'indécision des assemblées délibérantes n'allant pas au caractère de Bonaparte, et ne pouvant d'ailleurs cadrer avec la gravité pressante des circonstances, il appela Joachim Murat, son plus intrépide aide de camp, et lui dit : « Prenez un excellent cheval, bon coureur, sacrifiez-le à la rapidité de votre marche, et partez pour Gênes dans une heure. Vous irez trouver Faipoult; vous lui remettrez cette lettre; il fera de suite assembler le sénat, à qui je me réserve de tenir promesse, et vous lirez sans réflexion, sans commentaire, devant ces oligarques entêtés, la note ci-jointe, qui vous expliquera mes intentions :

« Quartier général de Tortone, 26 prairial an IV (14 juin).

» *Le général en chef de l'armée d'Italie au sénat de la république de Gênes.*

» La ville de Gênes est le foyer d'où partent les scélérats qui infestent les grandes routes, assassinent les Français et interceptent nos convois autant qu'il est en eux. C'est de Gênes que l'on a soufflé l'esprit de rébellion dans les fiefs impériaux. M. Girola, qui demeure dans cette ville, leur a publiquement envoyé des munitions de guerre; il accueille tous les jours les chefs des assassins, encore dégouttants du sang français. C'est sur le territoire de la république de Gênes que se commettent une partie de ces horreurs, sans que le gouvernement prenne aucune mesure; il paraît au contraire, par

son silence et l'asile qu'il accorde, sourire aux assassins. Malheur aux communes qui voient avec joie, et même avec indifférence, ces crimes qui se commettent sur leur territoire, et le sang français répandu par des assassins! Il est indispensable que ce mal ait un terme, et que les hommes qui par leur conduite protégent les brigands soient très-sévèrement punis. Le gouverneur de Novi les protége; je demande que le gouvernement en fasse un exemple sévère. M. Girola, qui a fait de Gênes une place d'armes contre les Français, doit être arrêté ou au moins chassé de la ville de Gênes. Ces satisfactions préalables sont dues aux mânes de mes frères d'armes égorgés dans votre territoire. Pour l'avenir, je vous demande une explication catégorique. Pouvez-vous ou non purger le territoire de la république des assassins qui le remplissent? Si vous ne prenez pas des mesures, j'en prendrai : je ferai brûler les villes et les villages sur lesquels il sera commis l'assassinat d'un seul Français. Je ferai brûler les maisons qui donneront refuge aux assassins. Je punirai les magistrats négligents qui auraient transgressé le premier principe de la neutralité en accordant asile aux brigands. L'assassinat d'un Français doit porter malheur aux communes entières qui ne l'auraient pas protégé. La république française sera inviolablement attachée aux principes de la neutralité; mais que la république de Gênes ne soit pas le refuge de tous les brigands. »

Murat, accompagné du ministre plénipotentiaire Faipoult, introduit, portes fermées, dans le salon de résidence des colléges du gouvernement, s'acquitta de son message comme d'une charge de cavalerie, et l'effet en fut aussi prompt. Les sénateurs malintentionnés protestèrent de leur dévouement; les sénateurs favorables à la

France firent décréter quelques mesures de police ; on dénonça au ministre génois résidant à Paris la note écrite par Bonaparte ; on imagina des excuses ; on fit une réponse insignifiante, et l'on combla de politesses Murat, qui, sortant du palais des doges, dit à Faipoult : « Vos aristocrates génois ont toute la lâcheté de l'hypocrisie et toute l'hypocrisie de gens sans conviction. »

Pour l'instant, il suffisait à Bonaparte d'épouvanter la noblesse caduque de cette république marchande, de tirer vengeance des fiefs impériaux que plusieurs régiments mettaient à la raison, et de ne pas laisser aux *barbets* la moindre trêve. Il fit jeter sur le Pô un pont devant Pavie et réparer les fortifications du château ; il vendit aux Génois les canons et les munitions considérables réunis sur leur territoire, afin de ne pas avoir à les garder et de pouvoir les reprendre en cas de nécessité ; il organisa les commandements militaires, dont les chefs-lieux étaient Nice, Coni, Tortone, Milan, Vérone, Plaisance ; il fixa les étapes, il en régla minutieusement la police ; il arrêta que désormais les troupes sardes accompagneraient nos convois, et que nos soldats voyageurs, armés avant de se mettre en route, marcheraient par détachements de vingt-cinq hommes, etc. Ces mesures, d'autres encore, témoignage d'une sollicitude infinie, furent laissées à la surveillance d'Alexandre Berthier, qui venait d'arriver des bords de l'Adige. Vaubois, qui avait amené de l'armée des Alpes quatre ou cinq mille hommes, châtié les révoltés de l'Alba, pressait alors Mantoue et s'acheminait de Tortone à Modène, tandis qu'Augereau, à la tête d'une division non moins considérable, traversait le Pô à Borgo-Forte, et marchait sur Bologne, où il arriva le 19 juin (1er messidor). Le même jour Bonaparte, qui était parti de Tortone le

29 prairial, entrait dans Modène, aux acclamations enthousiastes d'un peuple qui, ne voulant plus du pouvoir ducal, criait : Vive la liberté! Certes Bonaparte n'eût pas mieux demandé que de la lui donner; mais la régence instituée par le duc s'était comportée loyalement; les conditions d'armistice avaient été remplies, et il ne convenait point au général français de s'immiscer dans les querelles intérieures des Modénois. Il encouragea les patriotes venus à sa rencontre pour le complimenter et pour se plaindre; il leur fit entrevoir un appui moral si le souverain hésitait à concéder les franchises à la jouissance desquelles la révolution française appelait tous les peuples; il conseilla le calme, la modération; puis, après quelques heures d'attente, afin de laisser aux troupes le temps d'arriver, il se dirigea sur Bologne, où il entra le jour même à minuit. Pendant cette marche rapide, la garnison du château d'Urbin, place frontière des États pontificaux, sommée par l'adjudant général Vignole de se rendre sans condition, déposait les armes, ouvrait lâchement les portes, et livrait d'excellentes munitions, quinze cents fusils, soixante pièces de canon de gros calibre. Le château de Ferrare, où commandait un chevalier de Malte aussi lâche que celui qui commandait Urbin, se rendit également, malgré les cent quatorze pièces d'artillerie qui garnissaient ses remparts. Ce matériel de Ferrare et d'Urbin, joint à celui qu'on recueillit dans Modène, fut immédiatement transporté sous les murs de Mantoue, dont le quartier général n'était qu'à vingt lieues. Par mesure de prudence, Bonaparte retint prisonniers les cardinaux légats de Ferrare et de Bologne, et reçut les députations cléricales avec la même réserve que les députations démocratiques venues de toutes les villes principales des États de l'Église.

Quelques révolutionnaires voulaient écraser la tiare du poids de son épée, aimant mieux être sujets d'une république puissante comme la France que sujets d'un pape vertueux, clément, éclairé, mais infirme, et stationnaire par conviction autant que par devoir. Tout en conservant au vénérable Pie VI le respect qu'il méritait, les esprits jeunes, dans leur aventureuse impatience, désiraient s'affranchir d'une tutelle théocratique ombrageuse et suivre le mouvement ascensionnel des idées. Les vœux du parti patriote, ainsi qu'il est presque toujours arrivé, franchissaient les limites de la prudence et de la raison. Si la portion intelligente du peuple romain pouvait accepter les bienfaits de la liberté, la populace et les campagnards, dans le fanatisme de leur ignorance, s'en montraient fort peu dignes. D'ailleurs, le moyen d'isoler, sans les détruire l'un et l'autre, le pouvoir spirituel du pouvoir temporel? et, le pouvoir spirituel renversé, par quelle force morale le remplacer? Bonaparte l'avait très-bien senti : aussi, malgré les instructions radicales du Directoire, malgré les déclamations furieuses des jacobins, malgré l'exagération des espérances populaires, il venait, triomphateur prudent et modéré, intimider le pape, restreindre sa souveraineté, la diriger temporellement, l'harmonier autant que possible avec le cours des choses, mais non la détruire.

Ferrare et Bologne, villes savantes, universitaires, ayant dans leur enceinte des éléments d'avenir, disputant à Florence la prééminence artistique et littéraire de l'Italie, dignes de se régir elles-mêmes, réclamaient l'indépendance. Quelques jours plus tard, elles l'eussent arrachée des mains débiles du souverain pontife. Bonaparte la leur donna et promit d'en faire ratifier les conditions. C'était de l'excellente politique de se ménager

ainsi, entre l'Adige et l'Apennin, une grande population amie, du centre de laquelle on pût imposer au sud de l'Italie, surveiller la Toscane, où nous avions d'ailleurs beaucoup d'admirateurs, et dominer les bouches du Pô. Bologne apprécia l'importance de sa position; elle eut un mouvement d'orgueil : ce fut quand l'ambassadeur d'Espagne d'Azara, chargé des intérêts du Vatican, vint à Bologne humilier la tiare, en la mettant aux pieds d'un général républicain de vingt-sept ans.

Avec son esprit de convenance envers les grandeurs déchues, Bonaparte n'eut point l'air d'apercevoir l'abaissement de la pourpre romaine. Il combla d'Azara d'honnêtetés gracieuses; il lui parla du saint pontife avec le touchant respect d'un fils aîné de l'Église; il mit ses exigences personnelles sur le compte de l'époque, sur la nécessité de faire des concessions au siècle; il sembla ne point douter que la cour pontificale ne sentît qu'il s'agissait d'amputer un membre pour sauver le corps, et qu'en livrant à elles-mêmes les légations, il délivrait le pape d'un de ses embarras les plus grands. Demander 25 millions à un monarque qu'on voulait détrôner, le laisser libre d'en payer une partie en diamants, en objets d'art, en manuscrits et en produits territoriaux, lui semblait fort modéré. Pour l'Italie, qu'elle veut affranchir du joug autrichien, l'armée française n'accomplit-elle pas une mission d'ordre et de paix, méritant salaire de la part de ceux qui en profiteront les premiers? et qu'est-ce qu'une cinquantaine de millions pour des fatigues si considérables et des sentiments d'abnégation si sublimes? Quant aux chefs-d'œuvre artistiques destinés à passer de l'ancienne capitale du monde dans la nouvelle, n'est-ce pas leur faire suivre la marche même des idées, qui toutes vont aboutir et se féconder sur les bords de la

Seine?... Voilà le résumé des raisonnements habiles de Bonaparte. Il les émettait avec une volubilité qui ne laissait point à la réplique le temps de se produire; il confondait d'admiration le négociateur espagnol, porté d'ailleurs d'inclination pour la France et pour lui; il obtenait tout, et couronnait l'œuvre en déclarant qu'une garnison française occuperait Ancône. Plusieurs démocrates, conseillers municipaux de Ferrare et de Bologne, assistaient à la conférence. Ils voyaient avec une satisfaction bien douce tomber le prestige de la papauté, et la cause des peuples se relever à sa place; mieux inspirés eussent été les peuples, mieux inspirés les prêtres, s'ils avaient su céder mutuellement et s'unir... « Messieurs, dit Bonaparte en se tournant vers les envoyés, annoncez aux peuples que Sa Sainteté, dans un noble esprit de concorde et d'amour, leur donne l'indépendance. » Des groupes nombreux occupaient les abords du palais qu'habitait Bonaparte; la nouvelle apportée par les envoyés, bien que tout à fait prévue, excita des cris, des chants de reconnaissance en l'honneur du général, du pontife et de la république française. Bologne prit un aspect féerique; le soir, au milieu d'une illumination des plus ravissantes, cinq cents voix accompagnées d'instruments célébrèrent, sous les fenêtres du héros libérateur, l'ère nouvelle qui allait s'ouvrir. Ce fut le prélude d'autres fêtes, de réjouissances infinies. On ne sait où s'arrête l'imagination méridionale, lorsqu'une fois elle se lance sur la pente des plaisirs. Nos soldats ne s'étaient jamais vus si caressés; chaque troupier posait en héros.

Tandis que les cohortes françaises s'amusaient insouciantes, Bonaparte veillait: il savait l'arrivée de Wurmser et d'Alvinzi. Alvinzi, général d'artillerie, vice-prési-

dent du conseil aulique, venait d'être nommé commissaire général des subsistances dans le Tyrol et chargé d'en inspecter les places fortes; Wurmser, digne capitaine, expérimenté, détaché de l'armée du Rhin avec trente mille hommes d'excellentes troupes, traversait la Forêt-Noire, le Voralberg, et prenait pied le long de la frontière des Grisons. Beaulieu, rappelé à Vienne, était momentanément remplacé par le prince de Hohenlohe, qui, moyennant des renforts considérables et des lieutenants estimés, mis à la tête des corps que commandaient Liptay et d'Argenteau, jouissait du privilége de conduire une armée rajeunie, sur l'esprit de laquelle n'influait pas le souvenir des derniers désastres.

Dans l'impossibilité d'étendre sa ligne d'opérations jusqu'en Toscane, comme l'avait prescrit le Directoire, et voulant remplacer la division Châteauneuf-Randon, retenue dans le Languedoc, Bonaparte demande d'urgence deux demi-brigades à Kellermann, et envoie 150,000 fr. pour solder les colonnes de garde nationale sédentaire, qu'il lui conseille de mobiliser. L'adjudant général Leclerc recevait, dans le même but d'invasion prochaine du Tyrol, l'instruction suivante :

« Au quartier général à Bologne, le 4 messidor an IV (22 juin).

» Vous vous rendrez à Coire, capitale du pays des Grisons; vous y verrez le citoyen Comeyras, ministre de la république; vous parcourrez le pays jusqu'au débouché de Souabe; vous enverrez des espions prendre des renseignements sur la position et les mouvements de l'ennemi de l'autre côté des montagnes. Vous m'instruirez de ce qui pourrait en mériter la peine, par un courrier extraordinaire que vous adresserez au général Despinois, à Milan. Vous choisirez les positions que l'en-

nemi pourrait prendre pour descendre des montagnes dans le Milanais, en supposant qu'il voulût le tenter. Vous resterez le temps nécessaire dans ce pays pour le parcourir, le connaître et acquérir les connaissances sur l'esprit qui anime les habitants.

» BONAPARTE. »

Leclerc remplit cette mission avec l'intelligente activité, la mesure de prudence qu'il apportait en toutes choses. De sa part, comme de la part de Murat, on eût dit un pressentiment instinctif qui les poussait à favoriser les grandes vues et les incompréhensibles destinées du héros dont la famille serait bientôt la leur.

Pendant cette halte de trois jours à Bologne, Bonaparte, préoccupé de l'expédition du Tyrol, ne l'était pas moins des sentiments hostiles de Venise, de Gênes, des projets de l'Angleterre sur Livourne, et de l'équilibre qu'il importait d'établir entre les prétentions des divers petits États et des nombreux partis de la péninsule italienne. Ses instructions à nos ministres plénipotentiaires leur prouvaient qu'il savait aussi bien qu'eux, quelquefois mieux qu'eux, ce qui se passait dans leurs juridictions respectives. Sa sollicitude pour les sciences, les lettres, les arts, prouvait qu'il entendait merveilleusement la mission complexe d'un chef d'armée : « Le citoyen Barthélemy, écrivait-il au Directoire, s'occupe dans ce moment-ci à choisir les tableaux de Bologne ; il compte en prendre une cinquantaine...... Monge, Berthollet, Thouin sont à Pavie, où ils s'occupent d'enrichir notre jardin des plantes et notre cabinet d'histoire naturelle. J'imagine qu'ils n'oublieront pas une collection complète de serpents, qui m'a paru mériter la peine de faire le voyage. Je pense qu'ils seront après-demain à

Bologne, où ils auront aussi une abondante récolte à faire. »

Jamais Bonaparte n'avait eu la pensée d'aller troubler le souverain pontife sur son siége; il voulait seulement y consolider l'influence de la république française par un traité favorable. A cet effet, pendant que la colonne expéditionnaire de Ferrare et de Faenza terminait la soumission de la Romagne, une autre colonne, partant de Reggio, franchissait les Apennins et prenait la route de Florence par Pistoie. A cette nouvelle, le grand-duc effrayé dépêche au général en chef son premier ministre Manfredini, et le conjure de ménager la Toscane, de prendre en considération le refus qu'il venait de faire aux troupes napolitaines d'un passage à travers ses États. Bonaparte allait quitter Bologne quand Manfredini lui fut annoncé. Leur conférence fut courte, explicite, et, de part et d'autre, avec tous les témoignages d'une entière sincérité. Bonaparte promit de ménager Florence et de se rendre à Rome par Sienne.

Le 8 messidor (26 juin), la division Vaubois arrivait dans Pistoie : le lendemain le général Murat, suivi de l'avant-garde et du général Vaubois, avec la 75e demi-brigade, ayant passé par Rubiera, San-Venanzo, Monte-Cenere, Pieredi-Pelago, San-Marcello, traversait l'Arno devant Fuccechio, laissait stationné vers Pistoie le reste de la division, et le lendemain, au lieu de prendre la route de Sienne, il tournait vers Livourne. Du quartier général de Pistoie, Bonaparte chargeait, en même temps, son aide de camp Marmont d'une lettre pour le grand-duc de Toscane, conçue de la manière suivante :

« Le pavillon de la république française est constamment insulté dans le port de Livourne; les propriétés des négociants français y sont violées; chaque jour y est

marqué par un attentat contre la France, aussi contraire aux intérêts de la république qu'au droit des gens. Le Directoire exécutif a porté plusieurs fois ses plaintes au ministre de Votre Altesse Royale à Paris, qui a été obligé d'avouer l'impossibilité où se trouvait Votre Altesse Royale de réprimer les Anglais et de maintenir la neutralité dans le port de Livourne. Le Directoire exécutif a senti dès lors qu'il était de son devoir de repousser la force par la force, de faire respecter son commerce, et il m'a ordonné de faire marcher une division de l'armée que je commande pour prendre possession de Livourne... » Le 10, à huit heures du matin, Bonaparte, ayant reçu la réponse du prince, quittait Pistoie pour rejoindre son avant-garde aux portes de Livourne.



CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

EXPÉDITION DE BONAPARTE EN TOSCANE ET SIÉGE DE MANTOUE.

Caractère de la cour grand-ducale; sagesse de Ferdinand-Joseph. — Livourne et son gouverneur Spanocchi. — Occupation de cette ville par les Français. — Instruction donnée au général Vaubois par Bonaparte. — Manfredini vient à Livourne, porteur d'une invitation de Ferdinand-Joseph pour ce général. — Bonaparte à Florence; son attitude chez le grand-duc; il y apprend la reddition du château de Milan. — Circonstances et résultats relatifs à cette conquête. — Matériel militaire dont peut disposer Bonaparte. — Il porte ses vues vers l'Adige, sans négliger ses conquêtes. — Les Anglais s'emparent de Porto-Ferrajo. — Bonaparte néglige l'île d'Elbe, cette île n'étant pas nécessaire pour assurer la réussite de ses opérations. — Événements militaires à Lugo, sur l'Adige, à Vérone. — Bonaparte rend les paysans eux-mêmes juges des contributions qu'il prélève et des agents français chargés de les recueillir. — Position de Beaulieu derrière l'Adige; sa lettre au conseil aulique. — Présence de Bonaparte devant Mantoue. — Investissement de cette ville. — Bonaparte lève le siége de Mantoue et se transporte sur l'Adige.

« Le succès de l'expédition de Livourne nous a causé une vive satisfaction; nous approuvons tout ce que vous avez fait et ordonné dans cette circonstance précieuse à la république... Après avoir négocié habilement et recueilli le fruit de vos victoires, vous allez déployer de nouveau les talents militaires qui les ont préparées. »

Lettres du Directoire à Bonaparte (6 et 11 juillet).

Parmi les cours, parmi les populations d'Italie, nulle cour, nulle population n'étaient aussi sages que celles de Toscane. A Naples, lorsque l'altière, la vindicative Marie-Caroline et son astucieux ministre excitaient contre nous l'impressionnabilité déjà trop grande de sujets fanatisés; à Rome, autour de Rome, quand, dans son aveugle ignorance, le paysan repoussait nos principes progressifs avec l'entêtement brutal dont il repoussait le desséchement des marais Pontins; quand l'adminis-

tration tutélaire du vénérable Pie VI ne trouvait un point d'appui ni sur la classe moyenne, ni sur la haute classe, imbues d'idées révolutionnaires ; lorsque, d'autre part, les fiefs impériaux, les villes maritimes, monarchiques ou républicaines, pactisant avec l'Angleterre, avec l'Autriche, permettaient à l'anarchie, à l'émeute de leur dévorer les entrailles, la Toscane seule prenait une attitude noble et ferme. Sans obéir au système de rénovation sociale dont nous étions les mobiles, ce petit pays respectait assez le mouvement démocratique pour n'en éprouver aucun choc. Frère de l'empereur d'Autriche, allié par sa femme aux Bourbons de Naples, mais plus jaloux du bonheur des peuples qu'il ne l'était de satisfaire à certaines exigences de famille, Ferdinand-Joseph s'était hâté de reconnaître la république française dès qu'après la chute de Robespierre il avait pu le faire avec décence. La nation épousait les sentiments d'un monarque qu'elle savait sans ambition, sans haine et sans préjugés. L'Autriche eût bien voulu punir Ferdinand-Joseph ; ne l'osant pas, elle abandonna ce triste soin à l'Angleterre, qui commit des actes d'hostilité sur la côte méditerranéenne, mina le commerce intérieur du pays et s'empara du port de Livourne, dont la magistrature municipale, indocile au grand-duc, se montrait sympathique et complaisante pour nos ennemis. Il en était de même du chevalier Spanocchi, général gouverneur, qu'une haine profonde animait contre nous, et qui, transgressant les ordres de son souverain, avait contribué puissamment à l'occupation du port par la flotte britannique, à l'embargo jeté sur nos navires, à toutes les vexations journalières qu'endurait notre commerce. Tout récemment encore, il venait de laisser enlever par les Anglais deux navires français chargés de marchandises.

Bonaparte espérait surprendre Livourne et saisir tous les bâtiments du port; mais quelque rapide qu'eût été la marche de Murat, quarante bâtiments anglais venaient de quitter le port quand les portes de Livourne nous furent ouvertes. Murat y pénétra sans obstacle, et notre artillerie légère canonna vainement une frégate retardataire que nous eûmes la douleur de laisser échapper.

Arrivé le soir même à Livourne, Bonaparte fit mettre en séquestre tous les magasins qui appartenaient aux Anglais, aux Portugais, aux Russes et à toutes les puissances avec lesquelles nous étions en guerre; il confisqua des marchandises pour une valeur de plusieurs millions, déclara le consul Belleville personnellement responsable des dilapidations qui pourraient se commettre, et ordonna l'arrestation de Spanocchi, justement accusé d'avoir transgressé les principes de la neutralité. Les lois de la guerre permettaient de le fusiller, mais le général français, ne voulant point assumer la responsabilité d'une punition sévère, renvoya ce gouverneur, sous l'escorte de ses propres soldats, au prince Ferdinand-Joseph, qui le fit enfermer dans une prison d'État.

Trois jours passés dans Livourne permirent à Bonaparte de bouleverser entièrement l'administration urbaine et d'y consolider les intérêts français. Avant de quitter cette ville, il écrivit les instructions suivantes, modèle à présenter aux militaires chargés de commander en chef dans un port de mer nouvellement conquis :

« Le général Vaubois tiendra garnison à Livourne avec la 75e demi-brigade, une compagnie d'artillerie et un escadron du 1er régiment de hussards; il fera mettre les batteries qui défendent l'entrée du port dans un bon état de défense; les fera arranger de manière qu'il n'y ait que des pièces d'un, ou au plus de deux calibres à

chaque batterie; il fera monter des grils à boulets rouges, et aura soin que les pièces soient approvisionnées à cent coups; il choisira un fort de la ville, celui le plus dans le cas de se défendre, et qui a des communications avec l'intérieur; il fera mettre ce fort en état de défense; il fera à cet effet les déplacements d'artillerie qu'il jugera nécessaires; établira un magasin où il y ait de quoi nourrir deux mille hommes pendant quarante jours, avec tous les accessoires pour soutenir le siége. Il n'épargnera aucun moyen pour maintenir Livourne dans une parfaite tranquillité; il fera en sorte de s'attacher les troupes du grand-duc de Toscane, sur lesquelles il aura toujours l'œil; il se maintiendra en bonne harmonie avec le gouverneur; il lui renverra toutes les affaires de détail, lui montrera de grands égards, surtout en particulier, mais conservera sur lui, surtout en public, une grande supériorité. S'il y avait à Livourne des complots ou toute autre chose qui intéresse l'existence des troupes françaises, il prendra alors toutes les mesures nécessaires pour rétablir le calme et punir les malintentionnés. Il n'épargnera ni les personnes, ni les propriétés, ni les maisons. Dans toutes les affaires difficiles qui pourraient lui survenir, il consultera le citoyen Miot, ministre de la république française à Florence, qui sera à même de lui donner de bons renseignements. Il protégera le consul dans l'opération intéressante dont il est chargé. Se trouvant le premier agent de la république à Livourne, il surveillera tous les intérêts de la république, et me rendra compte de tous les abus qu'il ne dépendrait pas de lui de réprimer. Il vivra d'une manière convenable; il aura souvent à sa table les officiers du grand-duc et les consuls des puissances étrangères; il lui sera accordé à cet effet des dépenses extra-

ordinaires. Il nommera un officier pour surveiller le port; il nommera un commandant de chaque fort; il maintiendra les corsaires dans une sévère discipline, et veillera à ce qu'ils respectent le pavillon neutre, et spécialement le pavillon espagnol. Il se fera tous les jours rendre compte des rapports des vigies; il me tiendra informé de tout ce qui se passe dans le pays où il se trouve, et m'enverra le rapport de toutes les nouvelles de Corse qui lui arriveront. Il écrira aux fiefs impériaux qui environnent la ville, afin qu'ils reconnaissent la république, et il me fera part du nombre de ces fiefs, et de leur population, de leur richesse et de l'esprit qui les anime. Il maintiendra une sévère discipline vis-à-vis ses troupes; il tiendra la main à ce que tous les soldats soient casernés, et que personne, depuis le général jusqu'au dernier employé, ne soit logé chez l'habitant. Il aura avec lui un adjudant général, un commissaire des guerres, un employé de chaque partie de l'administration. »

Bonaparte disait de Vaubois que c'était un *homme sage, ferme et bon militaire;* il comptait aussi sur Belleville, *généralement estimé par sa probité,* et se méfiait avec raison des responsabilités mixtes auxquelles chacun peut se dérober, des commissions de surveillance, où *tout le monde dilapide en amusant son voisin*[1]. Malheureusement, les administrateurs de l'armée étaient intéressés à ce que toutes les *mesures prises* par Bonaparte *fussent dérangées.* Dès que le général eut quitté Livourne, ils spéculèrent *avec une nuée d'agioteurs génois* pour détourner à leur profit les richesses séquestrées. Du quartier général de Castiglione, notre général en chef s'en plaignait au Directoire, ajoutant : « On se conduit

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, 2 thermidor (20 juillet).

d'une manière dure envers les négociants livournais; on les traite avec plus de rigueur que vous n'avez intention que l'on se conduise envers les négociants anglais mêmes; cela alarme le commerce de toute l'Italie, et nous fait passer à ses yeux pour des Vandales. Cela a entièrement indisposé les négociants de la ville de Gênes, et la masse du peuple de cette ville, qui nous a toujours été favorable, est actuellement très-prononcée contre nous.»

La conduite tenue par le gouvernement français et par les commissaires de la Convention envers la Toscane n'inquiétait pas moins Bonaparte que leur conduite envers Livourne. Il ne croyait pas qu'on dût laisser au frère de l'empereur l'héritage des Médicis, mais il voulait qu'avant d'agir d'une manière hostile on ne se permît ni propos ni menaces contre l'archiduc. « Les moindres de mes paroles et de celles de vos commissaires sont épiées et rapprochées avec une grande importance; mais l'on croit toujours être ici dans les couloirs de la Convention;» reproche à l'adresse du commissaire Garrau, dont le bavardage, les indiscrétions, les mesures révolutionnaires mécontentaient profondément notre général. « Je me suis toujours gardé, disait-il, de faire aucune proclamation touchant la Toscane, et j'ai expressément ordonné qu'on ne fît en apparence aucun acte de gouvernement. » Chasser par une proclamation les émigrés de Livourne et de vingt lieues à la ronde, était, selon lui, aussi impolitique qu'inutile, « le grand-duc lui-même les ayant expulsés, et la juridiction qu'on s'attribue sur un territoire de vingt lieues, qui ne nous appartient pas, ne pouvant produire qu'un très-mauvais effet: *à moins que nous ne voulions prendre le ton et la politique de l'ancienne Rome. Il ne faut nous faire aucun nouvel ennemi, et attendre la décision de la campagne...* »

En même temps que Bonaparte se plaignait au Directoire d'actes que certains directeurs approuvaient ou conseillaient, il admonestait Vaubois de la manière suivante : «Général, on est aussi coupable d'obéir à ceux qui n'ont pas le droit de commander que de désobéir à ses chefs légitimes... Accordez au citoyen Belleville toute la force, toute la confiance nécessaires pour qu'il dénonce les abus... En cherchant les intérêts de sa nation, l'on doit être généreux et juste [1].... » Quant à Garrau, Bonaparte le tançait avec une vigueur qui lui prouvait qu'aucune omnipotence ne ferait plier son épée : «Je vous prie de vous restreindre désormais dans les bornes des fonctions qui vous sont prescrites ; sans quoi, je me trouverais obligé de défendre, à l'ordre de l'armée, d'obtempérer à vos réquisitions. Nous ne sommes tous que par la loi : celui qui veut commander et usurper des fonctions qu'elle ne lui accorde pas n'est pas républicain. Quand vous étiez représentant du peuple, vous aviez des pouvoirs illimités ; tout le monde se faisait un devoir de vous obéir ; aujourd'hui vous êtes commissaire du gouvernement, investi d'un très-grand caractère ; une instruction positive a réglé vos fonctions, tenez-vous-y. Je sais bien que vous répéterez le propos que je ferai comme Dumouriez : il est clair qu'un général qui a la présomption de commander l'armée que le gouvernement lui a confiée et de donner des ordres sans un arrêté des commissaires, ne peut être qu'un conspirateur [2]. »

Non content de stimuler Vaubois, d'intimider Garrau, Bonaparte chargeait Miot, notre ministre à Florence, d'avoir l'œil ouvert sur Livourne et de ne lui ménager aucuns détails ; il faisait les mêmes recommandations à

[1] Lettre écrite de Castiglione le 2 thermidor (20 juillet).
[2] *Idem.*

Faipoult pour Gênes, à Lallemand pour Venise; il chargeait Cacault d'exécuter l'armistice conclu avec le souverain pontife, qu'il traitait de *Sainteté,* et rédigeait des instructions financières dignes d'un banquier, des instructions artistiques dignes d'un amant des belles choses, des indications précises embrassant l'ensemble des besoins d'une armée, d'une marine, d'un grand État. Au quartier général de Castiglione, Bonaparte ne montre pas un génie moins remarquable que sur les champs de bataille; et sous l'impression fécondante de sa plume, de sa parole, naissent les administrateurs, comme naissent des guerriers au scintillement de son épée : Sapey, Sucy datent de cette époque.

Désireux d'entretenir personnellement Bonaparte sur les intérêts du pays, le prince Ferdinand-Joseph avait dépêché une seconde fois vers lui son majordome Manfredini, porteur d'une lettre d'invitation fort pressante. Manfredini courut le trouver à son quartier général de Castiglione; il lui témoigna les vives sympathies qu'éprouvait *à son endroit* la cour archiducale; il lui montra la Toscane fière d'avoir, au moyen âge, vu naître l'essor des Bonaparte; il le pria de traiter en compatriotes des hommes parmi lesquels ses ancêtres avaient longtemps vécu; puis il ajouta que le nom de Médicis, quelque glorieux qu'il fût, n'effacerait jamais le souvenir des services rendus naguère par sa famille. « Ce sont les belles actions qui font vivre les hommes et les peuples dans la postérité, répondit Bonaparte; les Médicis seraient oubliés avec tant d'autres, si leur immense fortune et leur crédit n'avaient servi qu'à leur bien-être. Ils ont protégé les arts, les lettres; aujourd'hui les arts, les lettres protégent leur mémoire. Votre prince a le mérite à mes yeux de comprendre sa position chez une nation

éclairée. Le successeur d'un Médicis ne saurait gouverner par les moyens ordinaires. Il faut qu'il soit philosophe, qu'il ne craigne ni le progrès, ni l'imprévu. Dites-lui bien que je le visiterai avec plaisir, que je l'estime et que je l'aime. » Ces sentiments pour le grand-duc, Bonaparte les exprimait au Directoire de la manière suivante : « Sollicité de tous côtés de s'en aller, ce prince n'a point prêté l'oreille à ses ennemis, non plus qu'aux nôtres ; il est resté ferme dans sa capitale, environné de nos troupes, mais se reposant sur la loyauté française ; cette conduite lui a mérité une part dans mon estime. »

Pour entrer dans Florence, Bonaparte choisit les officiers de son état-major les plus remarquables par leur tenue : précédé d'un piquet des guides nouvellement institués, suivi d'un escadron de cavalerie, il n'était pas fâché de montrer aux Toscans quelques-uns de ces hommes d'élite qui sabraient si bien les hussards hongrois réputés invincibles. Berthier était avec Bonaparte dans la même voiture, que suivait une seconde voiture composée d'aides de camp. Aux portes de la ville, des troupes en grande tenue firent à notre héros les honneurs militaires qu'il méritait, et sans s'arrêter, il arriva, botté, poudreux, avec sa mise de campagne, sous les lambris du palais archiducal. Le prince et la princesse le reçurent fort bien, et ce n'était pas un spectacle sans intérêt, un sujet d'études philosophiques sans application directe sur les alternatives de la fortune, de voir une proche parente de Louis XVI, un frère de l'empereur accueillir des soldats républicains, défenseurs d'une cause contre laquelle s'armait l'Europe presque entière. Malgré les graves événements qui venaient de s'accomplir et ceux non moins graves qui se préparaient,

le dîner fut des plus gais. Assis près de la grande-duchesse, Bonaparte l'enchanta par ses propos aimables, et se fit presque absoudre de ses victoires; il lui peignit d'une manière aussi pittoresque que naïve ce qu'il avait éprouvé jadis lorsqu'en allant au collége d'Autun, accompagné de son père, et traversant pour la première fois Florence, il eut l'honneur d'être accueilli dans ces mêmes salons avec une aménité touchante, dont le souvenir ne s'était jamais effacé de sa mémoire. Un incident remarquable vint encore accroître pour Bonaparte les joies de cette journée. Étant à table, un courrier extraordinaire vint lui annoncer la prise du château de Milan; succès d'une importance d'autant plus grande qu'aucun obstacle sérieux n'empêcherait désormais d'assiéger Mantoue et de concentrer toute l'armée entre les rives du Mincio et les rives de l'Adige. Despinois écrivait : « Nos vœux sont remplis : le commandant du château de Milan a capitulé ce matin à trois heures, et les troupes de la république occupent actuellement cette forteresse. Deux mille huit cents prisonniers, cent cinquante bouches à feu, deux cents milliers de poudre, cinq mille fusils, de nombreux ustensiles de siége, tels sont les fruits de notre conquête... Je remplis une obligation bien douce en vous parlant de la conduite vraiment héroïque des troupes : artillerie, infanterie, cavalerie, tout a également concouru au triomphe de nos armes. Les volontaires, se multipliant, étaient à la fois de garde, de travail, de service aux batteries; et, durant les fatigues excessives de douze jours de tranchée ouverte, leur constance et leur dévouement ne se sont jamais démentis... » Après avoir parcouru la dépêche, Bonaparte, avec un calme simulé que sa figure ne trahissait point, dit au grand-duc : « Monseigneur, la citadelle de

Milan a capitulé; la garnison s'est montrée digne de la mission qu'elle devait remplir; nos soldats ont fait leur devoir. » Puis il replia la missive et parla d'autre chose. Le grand-duc, la grande-duchesse dissimulèrent avec convenance la peine secrète que leur causait ce nouveau désastre des armées autrichiennes, et, d'autre part, les convives durent refouler au dedans d'eux-mêmes ce qu'un témoignage trop manifeste d'orgueil légitime eût offert d'offensant.

Depuis les dernières tentatives insurrectionnelles, Bonaparte sentait l'urgence d'occuper promptement cette forteresse, et Despinois en pressait le siége avec vigueur. Vers le milieu du mois de juin, ayant reçu de Tortone un petit équipage de siége, la tranchée en fut ouverte dans la nuit du 17 au 18, et les travaux marchèrent avec tant d'activité, que les batteries furent démasquées le 27, et qu'au bout de quarante-huit heures, le général-gouverneur autrichien Lami demanda la suspension des hostilités, voulant, disait-il, informer la cour de l'état critique où se trouvait la place. Pour unique réponse, Despinois lui envoya un modèle de capitulation avec injonction d'y souscrire sur-le-champ, s'il ne voulait voir la garnison passée au fil de l'épée. Cette menace produisit son effet; Lami se rendit aussitôt, défila honteusement à la tête de ses troupes devant l'armée victorieuse, et livra les émigrés français qui s'étaient réfugiés près de lui. L'artillerie, les munitions dont nous nous emparâmes, furent en partie dirigées sur Mantoue, ainsi que l'avaient été les meilleures pièces et les meilleurs trains d'équipage tirés de Modène, d'Urbain et de Ferrare.

A cette heure, Bonaparte possédait soixante pièces de campagne et six cent dix-neuf pièces de gros calibre,

enlevées à l'Autriche. L'Autriche lui avait en outre abandonné autant de munitions qu'il en fallait pour la foudroyer pendant une campagne, fût-elle longue; autant de chevaux qu'il pouvait en désirer pour remonter ses équipages et sa cavalerie. Quelques hommes nouveaux venaient de se produire : Lekain, chef de bataillon du génie; Verrière, chef de bataillon d'artillerie; mais principalement le célèbre Chasseloup, chef de brigade commandant le génie de l'armée, au zèle, à l'activité duquel le général en chef rendait justice.

Malgré les distractions qu'impose l'étiquette, malgré les ménagements que suggéraient les intentions loyales de Ferdinand-Joseph, Bonaparte ne perdait de vue ni les intérêts de la France, ni ceux de son armée, ni les mesures exigées pour la réussite des opérations futures. Seul, il tenait, dans sa main puissante, le fil conducteur des événements d'Italie; il connaissait l'état nominatif de chaque corps, de chaque dépôt, de chaque hôpital; le nombre de coups que l'artillerie, que l'infanterie pouvaient tirer: il savait ponctuellement la topographie des lieux, les ressources du pays, l'esprit des populations, et disposait toutes choses avec une prévoyance d'autant plus étonnante qu'il la conciliait avec la fougue de son caractère et l'impatiente ardeur de son esprit.

Livourne occupé, les Anglais craignant ou feignant de craindre que Bonaparte n'eût l'idée d'enlever aussi Porto-Ferrajo, pour faciliter quelque attaque ultérieure contre la Corse, décidèrent une descente dans l'île d'Elbe. Le 6 juillet, Gilbert Elliot, qui commandait en Corse comme vice-roi, fit une sorte de manifeste adressé au gouverneur de Porto-Ferrajo, manifeste par lequel il cherchait à justifier l'occupation prochaine d'une ville

dont la garde par les troupes de Sa Majesté Britannique lui semblait, disait-il, non moins favorable au grand-duc de Toscane qu'aux habitants. En cas de refus, la troupe expéditionnaire avait ordre de forcer la place et de traiter ce pays comme pays conquis. Dans la nuit du 9 au 10 juillet, une escadre de vingt-sept voiles, montée par une petite armée de deux mille hommes, que conduisait le major Duncan, débarqua sur la plage d'Acqua-Viva, et pendant qu'une batterie composée de pièces d'un gros calibre s'établissait au sommet de la colline dont la ville est dominée, deux officiers précédés d'un trompette arrivaient à la porte de Ferrajo, pour remettre au gouverneur le manifeste d'Elliot. Magistrats, élus de la bourgeoisie et du peuple, consuls et vice-consuls étrangers, officiers, chefs de famille, tout le monde considérant l'impossibilité d'une résistance efficace, fut d'avis de se rendre aux Anglais, mais sous condition expresse que la neutralité du gouvernement toscan serait maintenue.

On en voulait à Bonaparte d'avoir laissé l'Angleterre se créer une station de plus dans la Méditerranée, et un refuge en cas de revers; mais on ne réfléchissait pas au danger, pour une petite armée comme notre armée d'Italie, de disséminer ses forces. L'occupation de Porto-Ferrajo demandait au moins quatre ou cinq cents hommes et des munitions, qu'il n'était possible de se procurer qu'à grands frais des côtes riveraines d'Italie ou de la Provence. En cas d'investissement, nul moyen ne restait au général de secourir Porto-Ferrajo, et il s'imposait, sans la moindre compensation, des soins de plus, des ressources de moins. Les Anglais, au contraire, qui tenaient la mer, pouvaient de l'île d'Elbe inquiéter l'Italie, menacer la Corse, ainsi que Livourne,

et conserver des droits à la gratitude de Ferdinand-Joseph, s'ils lui restituaient un jour cette île, après y avoir établi le comptoir commercial dont jouissait Livourne. Cette occupation néanmoins fut pour eux une faute grave qui précipita leur sortie de la Corse. Obligée de tenir une ligne de côtes beaucoup plus étendue qu'autrefois, la flotte perdit sa puissance coercitive, et Bonaparte n'eut qu'à se féliciter d'avoir abandonné l'île d'Elbe aux forfanteries politiques, aux satisfactions d'orgueil du cabinet de Saint-James. « Quand nous serons maîtres de la Corse, ce qui ne doit pas tarder, disait Bonaparte, il nous deviendra possible de chasser les Anglais de l'île d'Elbe. »

Tout marchait bien : Augereau venait de dissiper une armée dite *apostolique* d'environ quinze mille hommes, dont le quartier général était à Lugo, et qui voulait soulever la Romagne contre nous; Masséna défendait vaillamment la grande ligne dont la garde lui était dévolue; Despinois, avec son armée de cinq mille braves, marchait rejoindre Masséna; Vaubois tenait parfaitement en respect Livourne et le littoral; et Bonaparte, tour à tour à Castiglione, Roveredo, Vérone, Roverbella, surveillant sa ligne d'opérations, terrible envers les dilapidateurs, ferme et juste envers les habitants, conciliait les intérêts du pays avec les intérêts de son armée.

A Vérone, des rixes constantes avaient lieu entre nos troupes et les bataillons d'Esclavons au service de la république vénitienne. Bonaparte leur fit évacuer Vérone, dont il arma les remparts. Les réquisitionnaires et plusieurs chefs de corps s'étaient permis d'exiger dans le Mantouan des contributions illégales; Bonaparte en appela au témoignage des paysans eux-mêmes, représentés par des députés de leur choix, qu'il fit réunir dans trois

localités différentes, et qui avaient mission de dresser : 1° un cahier de plaintes contre les membres de l'armée coupables à leurs yeux ; 2° un état des contributions fournies et le nom des percepteurs ; 3° un état de l'argent livré par les caisses publiques ; 4° un état des impositions perçues et à percevoir. Chaque assemblée, dissoute après douze heures de délibération, devait lui soumettre les pièces pour que justice immédiate fût rendue. On ne l'attendit pas longtemps ; les coupables tremblèrent, le peuple respira.

Trop faible pour opérer des tentatives sérieuses contre l'armée qui l'avait vaincu, Beaulieu, après le combat de Borghetto, s'était retiré vers les hautes montagnes du Tyrol et fortifié dans l'excellente position de Roveredo. Ne trouvant pas des ressources suffisantes autour de lui, il avait dû porter ses troupes au delà des étroites vallées qu'il occupait d'abord, établir une ligne retranchée depuis l'Adige jusqu'au lac Garda, porter son corps de bataille à Caliano ; une division, sous les ordres de Colli, dans le district d'Ala ; une autre, commandée par Henricy, sur le territoire de Roveredo ; la cavalerie dans les plaines de Trente, et les chasseurs tyroliens le long des crêtes montagneuses qui dominent les sinuosités de l'Adige.

En passant sous Mantoue, après avoir franchi le Mincio, Beaulieu avait jeté dans cette place treize mille hommes, l'élite de son armée, savoir : onze mille huit cents hommes d'infanterie, quatre cent cinquante cavaliers, sept cents artilleurs, cent seize mineurs, et soixante-quatre mariniers pour servir les chaloupes du lac. Canto d'Irlès, officier général d'origine espagnole, ferme autant qu'instruit et brave, d'une réputation sans tache, était digne de les commander, digne de posséder

pour lieutenants les généraux Roselmini, Wukassowich, Roccavina, qui pouvaient au besoin le suppléer. Roselmini défendait la citadelle avec trois mille cinq cents hommes; Wukassowich, la porte et l'ouvrage à cornes de Pradella, avec deux mille cinq cents hommes; Roccavina, le front et les retranchements de Migliaretto; le colonel Salis, le fort du Thé. Le colonel Sturioni, avec deux mille cinq cents hommes, couvrait les abords du lac, vers le faubourg Saint-Georges. Trois cent seize bouches à feu, dont cent quatre-vingts grosses pièces de rempart, soixante-seize obusiers ou mortiers et soixante pièces d'artillerie légère, garnissaient l'enceinte urbaine. Heureusement pour nous, la retraite si rapide de Beaulieu n'avait laissé le temps ni de compléter, ni même de réparer le dernier boulevard qu'il eût en Italie. Du côté du lac, le front des fortifications s'offrait tout délabré; de l'autre côté, des jardins, des haies, quantité de petites constructions permettaient à des troupes assiégeantes de s'y masquer, et sur divers points on ne voyait ni palissades ni revêtements. Le lac, d'ailleurs, trop peu profond pour que ses eaux pendant l'été ne disparussent pas en partie, devenait, par les chaleurs, une cause permanente de fièvres sur lesquelles Bonaparte comptait comme auxiliaire. La brusque attaque du pont du faubourg et du fort Saint-Georges ayant refoulé dans la ville tous les travailleurs qui cherchaient à compléter son système défensif, l'ennemi dut tourner ses efforts vers la première enceinte, faisant de fréquentes sorties pour inquiéter nos troupes ou détruire les ouvrages à l'aide desquels Serrurier fermait les issues. Deux sorties du général Wukassowich, opérées avec impétuosité, nous avaient été notamment funestes, malgré la bravoure des généraux Fiorella, Dallemagne et du chef

de bataillon Dupas, qui sut arrêter l'ennemi. Sur l'Adige, l'audacieux génie de Masséna, la confiance des troupes en leur chef, et les allures timides d'une armée déjà tant de fois battue, nous rendaient plus redoutables. Par son imprévoyance et ses terreurs, Beaulieu s'était démis de sa vieille gloire; il se démettait aussi du commandement lorsque, d'une main tremblante, il écrivait au conseil aulique : « Je vous ai demandé un général, et vous m'avez envoyé Argenteau. Je sais qu'il est grand seigneur, et qu'en récompense des arrêts que je lui ai ordonnés, on va le faire feld-maréchal de l'empire. Mais je vous préviens que je n'ai plus que vingt mille hommes, et que les Français en ont soixante mille; que je fuirai demain, après-demain, tous les jours, jusqu'en Sibérie, s'il prend envie à ces diables de m'y poursuivre. Mon âge me donne le droit de tout vous dire : en un mot, dépêchez-vous de faire la paix, à quelque condition que ce soit. »

Le conseil agit comme agirait tout gouvernement sentant sa dignité et comprenant l'effet que doit produire la démoralisation d'un chef sur l'esprit de son armée; il destitua Beaulieu, le remplaça décidément par Wurmser, dont le général Alvinzi disposait d'avance les ressources matérielles, et détacha de l'armée du Rhin trente et un mille hommes d'excellentes troupes, qui franchirent à marche forcée les gorges du Tyrol.

En attendant que la grande figure de Wurmser vînt se poser devant lui, Bonaparte pressait Mantoue. Le 4 au soir, il avait fait une dernière reconnaissance pour fixer les dernières opérations du siége, et sentait d'autant plus la nécessité d'agir rapidement, que chaque jour cinquante hommes de son armée entraient malades dans les ambulances. Écrivant au Directoire, il annonçait

quelques mouvements de Wurmser pour débloquer Mantoue, portait le chiffre des troupes ennemies à soixante-sept mille hommes, celui des siennes à quarante mille, et demandait des renforts.

C'était du quartier général de Marmirolo que Bonaparte dirigeait l'investissement de Mantoue; c'était aussi de là qu'il disait à Joséphine :

« Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste. Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand pourrai-je, libre de toute inquiétude, de toute affaire, passer tous mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer, et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver? Je t'enverrai ton cheval; mais j'espère que tu pourras bientôt me rejoindre. Je croyais t'aimer il y a quelques jours; mais depuis que je t'ai vue je sens que je t'aime mille fois plus encore. Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage : cela prouve combien la maxime de la Bruyère, que *l'amour vient tout d'un coup*, est fausse. Tout dans la nature a un cours et différents degrés d'accroissement. Ah! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout; ne sois surtout jamais jalouse; ne pleure jamais, tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit pas à toi et une idée qui ne te soit pas soumise. Repose-toi bien. Rétablis vite ta santé. Viens me rejoindre, et au moins qu'avant de mourir nous puissions dire : Nous fûmes tant de jours heureux!!! Mil-

lion de baisers, et même à Fortuné [1], en dépit de sa méchanceté ! »

Bonaparte ferma sa lettre à neuf heures du soir pour surveiller l'exécution de la surprise qu'il ménageait contre Mantoue. Ayant passé toute la nuit sous les armes, préparé l'attaque du soir, donné les ordres les plus multipliés, les plus précis, il se délassait, vers deux heures de l'après-midi, en reprenant une correspondance où se présentent pêle-mêle, comme dans son esprit, les pensées multiples, les soins, les préoccupations, les rêves auxquels il s'abandonne : « Je te prie, ma bonne amie, d'écrire de ma part à tes aimables enfants et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfants. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur qu'il n'y a aucune différence. Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais. J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine ! — L'ennemi a fait, le 28 (messidor), une sortie générale ; il nous a tué ou blessé deux cents hommes ; il en a perdu cinq cents en rentrant avec précipitation. — Je me porte bien. Je suis tout à Joséphine, et je n'ai de plaisir ni de bonheur que dans sa société. — Trois régiments napolitains sont arrivés à Brescia ; ils se sont séparés de l'armée autrichienne en conséquence de la convention que j'ai conclue avec M. Pignatelli. — J'ai perdu ma tabatière ; je te prie de m'en choisir une un peu plate, et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus avec tes cheveux. —Mille baisers aussi brûlants que tu es froide. Amour sans bornes et fidélité à toute épreuve. »

Le lendemain, au milieu des plus graves préoccupa-

[1] Petit chien de madame Bonaparte.

tions, entouré d'estafettes qui lui annonçaient la marche offensive de Wurmser, d'officiers qui venaient prendre ses ordres pour la tranchée, pour la levée du camp, pour les vivres, les blessés et la marche des troupes, Bonaparte trouvait encore dans le fond du cœur des sentiments de tendresse conjugale : « Il y a deux jours que je suis sans lettre de toi. Voilà trente fois aujourd'hui que je me suis fait cette observation; tu sens que cela est bien triste; tu ne peux pas douter cependant de la tendre et unique sollicitude que tu m'inspires. — Nous avons attaqué hier Mantoue. Nous l'avons chauffée avec deux batteries à boulets rouges et des mortiers. Toute la nuit cette misérable ville a brûlé: spectacle horrible, mais imposant. Nous nous sommes emparés de plusieurs ouvrages extérieurs; nous ouvrons la tranchée cette nuit. Je vais partir pour Castiglione demain avec le quartier général, et je compte y coucher. — J'ai reçu deux lettres pour toi, je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, je crains que cela ne te fâche, et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter : fi! ce serait une horreur... Si je suis coupable, je te demande grâce; je te jure que ce n'est pas par jalousie; non, certes : j'ai de mon adorable amie une trop grande opinion pour cela. Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres : avec cela, il n'y aurait plus de remords ni de crainte..... Adieu, mon unique bien. Quand pourras-tu venir me rejoindre? J'irai moi-même te prendre à Milan. Mille baisers aussi brûlants que mon cœur, aussi purs que toi..... »

Huit jours s'écoulent; las des longueurs d'un siége régulier, Bonaparte, après avoir examiné les travaux magnifiques exécutés sur les hauteurs de Belfiore, de

Mantala, de Pompanazo et de Zipata, médite un coup hardi : «Les bateaux, les habits autrichiens, les batteries incendiaires, tout sera prêt le 28 messidor (16 juillet), écrivait-il; les opérations ultérieures dépendront entièrement de la réussite de ce coup de main, qui, comme ceux de cette nature, dépend absolument du bonheur, d'un chien ou d'une oie. » Au jour dit, huit cents grenadiers s'embarquent sur des chaloupes pour enlever la porte de Catena et la tenir ouverte aux colonnes expéditionnaires, pendant qu'un mouvement général de l'armée presserait la place; mais les eaux du lac, en vingt-quatre heures, ayant diminué d'un mètre, tant la chaleur était grande, les grenadiers ne purent manœuvrer.

L'insuccès du 17 ne découragea point Bonaparte; il conçut aussitôt un autre système d'attaque. Le 18, vers onze heures du soir, Serrurier donne l'ordre au général Murat et à l'adjudant général Vignolles de marcher, suivis de deux mille hommes, contre la droite du camp retranché de Migliaretto, protégé par les ouvrages avancés de la place, tandis qu'une colonne d'égale force, que dirigeaient Dallemagne et Fiorella, opérait vers la gauche, et qu'Andréossi, avec cinq chaloupes canonnières, donnant une fausse alerte, attirait sur lui tout le feu des remparts. Roccavina, qui défendait Migliaretto, forcé d'opérer sa retraite avec précipitation, arrive poursuivi l'épée dans les reins jusque sur le chemin couvert, perdant même tout espoir d'échapper aux Français, quand des renforts considérables viennent le protéger. Pendant cette opération brillante, Chasseloup, à cent cinquante mètres des remparts, traçait sous la mitraille l'ouverture de la tranchée; les batteries de Saint-Georges, de la Favorite et de Pradella jouaient contre la place avec une précision telle qu'en dix minutes, sur tous les points de

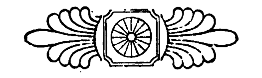
la ville, éclatèrent des incendies. La Douane, le palais Colloredo, plusieurs couvents, un grand nombre de maisons particulières devinrent la proie des flammes. Au point du jour, les Autrichiens voulurent repousser nos travailleurs ; mais on les attendit de pied ferme, et cette contenance énergique, secondée d'une grêle de bombes qui répandaient partout la consternation, paralysa leur courage. Bonaparte s'imagina dès lors pouvoir sommer Mantoue de se rendre, et le chef d'état-major Berthier le fit dans les termes suivants :

« Monsieur le gouverneur,

» Le général en chef de l'armée d'Italie me charge de vous écrire qu'attaqué de tous côtés, vous n'êtes pas en état de défendre plus longtemps la ville de Mantoue ; qu'une opiniâtreté déplacée ruinerait entièrement cette cité infortunée ; que les lois de la guerre vous prescrivent impérieusement de la rendre, et que si, contre son attente, vous vous obstiniez à une plus longue résistance, vous seriez responsable du sang inutile que vous feriez verser, de la destruction et des malheurs de cette grande ville ; ce qui le forcerait à vous traiter avec toutes les rigueurs de la guerre. »

Doué d'une ténacité sans égale et profondément pénétré de ses obligations, Canto d'Irlès répondit : « Les lois de l'honneur et du devoir m'imposent de défendre jusqu'à la dernière extrémité la place qui m'est confiée. » Dès lors l'attaque devint plus sérieuse qu'auparavant ; Bonaparte fit élever différentes batteries, et poussa même, le 21, une parallèle à cinq cents mètres du chemin couvert des ouvrages avancés. Encore quelques travaux, quelques efforts, et Mantoue nous ouvrait ses portes. Mais Wurmser s'avançait ; il ne s'agissait plus d'une simple

ville à conquérir; au risqué de perdre la Lombardie il fallait défendre cette province sur l'Adige. Non moins prompt dans ses résolutions que réfléchi dans ses plans, Bonaparte n'hésite plus; il donne ordre à Serrurier de brûler ses affûts, ses plates-formes, d'enterrer ses projectiles, d'enclouer ses pièces, de jeter à l'eau ses poudres; il fait lever ce siége difficile qu'un éclatant succès couronnera peut-être demain; mais demain Wurmser aura franchi l'Adige : mieux vaut partir aujourd'hui, porter secours aux divisions surprises qui rétrogradent, et braver la témérité confiante de Wurmser. Parmi les guerriers qui s'étaient distingués sous les murs de Mantoue, Bonaparte remarqua notamment Andréossi, Chasseloup, Dallemagne, Murat, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, le général de brigade Fiorella, qui bientôt cueillera de nouveaux lauriers à Castiglione, et le capitaine Duroc, qui montra tant d'ardeur intelligente, lors des reconnaissances opérées autour de Mantoue avec Andréossi.



CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

TROISIÈME CAMPAGNE D'ITALIE.

LA CAMPAGNE DITE DE CINQ JOURS.

Physionomie et caractère du maréchal de Wurmser; position de son armée ; position de l'armée française. — Prise de Salo et de Brescia par les Autrichiens ; situation critique de Sauret et de Masséna. — Guyeux, cerné dans Salo, est délivré par Sauret. — Combats divers. — Wurmser occupe Mantoue. — Bonaparte arrive à Monte-Chiaro et passe en revue la division d'Augereau. — Enthousiasme des soldats. — Combat de Lonado gagné par Bonaparte. — Position difficile d'Augereau. — Surpris dans Lonado, sommé de se rendre, Bonaparte fait trois mille hommes prisonniers. — Manœuvres de la division Despinois et de la division Serrurier, conduite par Fiorella. — Bataille de Castiglione, gagnée par Bonaparte.

> Permettez qu'au milieu de vos étonnantes victoires, la voix d'un bon Espagnol unisse ses applaudissements à ceux de tant d'autres qui vous proclament déjà le premier général de notre temps. Vos dernières actions vous ont déjà mérité et assuré l'immortalité.
>
> *Lettre de l'ambassadeur Azâra à Bonaparte.*
>
> Il est aisé d'avoir du courage sous l'égide de votre valeur et des prodiges qu'opèrent toutes nos armées.
>
> *Lettre de l'ambassadeur Cacault à Bonaparte.*

C'était une âme fière et noble dans une enveloppe de bronze que l'âme du vieux Wurmser. Il possédait la stratégie savante des anciens capitaines et le hardi sang-froid des guerriers consommés ; il avait eu de récents succès contre nous à l'armée du Rhin ; il venait lancer sur de nouveaux champs de bataille, faciles en apparence, des troupes confiantes dans son génie. Le conseil aulique croyait que la démoralisation de Beaulieu, plutôt que le talent de Bonaparte, avait déterminé la défaite de ses cohortes. Aussi recommandait-il à Wurmser d'en finir

promptement, et de revenir tomber sur le flanc droit des Français, pendant que le prince Charles attaquerait leur front avec une nouvelle armée tirée du fond de la Hongrie. Wurmser néanmoins ne se faisait point illusion; il savait qu'au jeu des batailles on perd quelquefois malgré toutes les chances d'un gain assuré; il s'évertuait à pénétrer le système de son jeune adversaire; et plus il avançait dans cette étude, plus il acquérait la conviction qu'obéissant aux inspirations du moment, aux éclairs de sa haute intelligence, il fallait pouvoir l'écraser par le nombre ou lutter avec lui de perspicacité rapide.

Wurmser avait pour lieutenants principaux Colli, dont aucune déroute sérieuse n'entachait la réputation militaire; Quasdanowich et Metrowski, manœuvriers habiles, connus avantageusement et jouissant du privilége de ne point avoir été battus à la tête des troupes qu'ils allaient diriger. Ces troupes formaient un ensemble de cinquante-cinq mille hommes, parmi lesquels figuraient dix mille chasseurs tyroliens. Elles tenaient le lac Garda, la vallée de Lidro, la rive gauche de l'Adige et les débouchés du Tyrol par Tonale et Balzente; le quartier général occupait Trente. Wurmser y arriva vers le 15 juillet; mais, avant d'opérer ses premiers mouvements, il attendit que tous les renforts fussent arrivés, que les troupes eussent pris le temps de se reposer, et que les divers chefs se fissent reconnaître de leurs troupes respectives. En même temps il discutait avec son chef d'état-major, le général Weyrother, un plan de campagne qui avait pour but de cerner l'armée française, et qui offrait conséquemment deux inconvénients graves : 1° la dissémination des forces, 2° la lenteur de l'exécution.

Voici quelle était, à la fin du mois de juillet, la position de l'armée française : Depuis les hauteurs de Rivoli

jusqu'à Vérone campaient les quinze mille hommes de Masséna, répartis en cinq brigades ; Joubert, avec la première brigade, tenait la Corona et Preabocco ; Valette, avec la seconde brigade, occupait la Corona, Pazzone et Bussolengo ; Rampon avait ses troupes à Vérone et Bussolengo ; Victor, à Vérone et Sego ; Pigeon et Guillaume stationnaient également dans cette dernière ville, mise en état de défense avec l'artillerie trouvée dans la place, et qui devenait ainsi un point de concentration des forces principales du général Masséna.

Saurèt, ayant sous ses ordres Guyeux et Rusca, avait mission de protéger, avec quatre mille cinq cents hommes, les villages de Gavardo, Gazzano, Termini et Salo, c'est-à-dire l'intervalle qui sépare le lac Garda du lac d'Izco.

Augereau, depuis son expédition dans la Romagne, était venu prendre position sur le bas Adige. Sa division, forte de cinq mille trois cents hommes, occupait Legnago et Runco. Beyrand, Gardanne, Robert commandaient sous lui. Des écluses permettaient d'inonder tout le pays inférieur.

Serrurier, ayant pour lieutenants les généraux Dallemagne, Fiorella, Murat, Pelletier, Serviez, investissait Mantoue avec dix mille hommes.

Despinois, secondé par le général Bertin, commandait l'infanterie de réserve, dont les quartiers principaux étaient à Peschiera et à Zevio, tandis que Cervoni, son autre général de brigade, qui venait de prendre part au siége de la citadelle de Milan, marchait pour le joindre. Toute la division présentait une force numérique d'environ sept mille cinq cents hommes.

Six régiments de cavalerie, dont l'effectif total ne dépassait guère quinze cents chevaux, se trouvaient cantonnés à Valeggio (Valeze) sous les ordres de Kilmaine.

Nous avions conséquemment quarante-quatre mille hommes disponibles lorsque des murs de Mantoue Bonaparte se porta sur l'Adige. Nos derrières étaient gardés par les escadrons de Sahuguet, qui veillait aux remontes, et par les colonnes de Macquard, Menard et Vaubois, fractionnées sur vingt points différents. Un pont sur l'Adige à Porto-Legnago, un autre pont à Vérone, un pont de bateaux vis-à-vis la Chiusa, que défendaient des batteries de position, permettaient à l'armée française de passer le fleuve rapidement et de prendre l'offensive. « Nous sommes depuis plusieurs jours en observation, écrivait Bonaparte au Directoire ; malheur à celui qui calculera mal ! »

Ce fut le 29 juillet que l'armée impériale commença son mouvement. L'aile gauche, sous les ordres de Davidowich, descendit l'Adige vers Dolce pendant qu'une colonne conduite par le général Mezaros marchait contre Vérone ; le centre, commandé par Wurmser lui-même, sillonnant l'espace compris entre l'Adige et le lac Garda, gagna les positions du Monte-Baldo ; l'aile droite, sous les ordres du général Mélas, se porta sur Lumini. Quasdanowich, séparé d'environ douze lieues du maréchal, conduisait vingt-huit bataillons et dix-huit escadrons, appuyés d'une artillerie formidable, par Riva et Salo, traversant les montagnes de Gavardo et se dirigeant sur Brescia.

Dans la crainte de se voir écrasé par une masse si considérable, Masséna s'était hâté d'élever quelques retranchements ; et Joubert, qui commandait l'avant-garde, attaqué vers trois heures du matin par la gauche et le centre de l'armée autrichienne, défendit avec beaucoup de peine les positions retranchées de Brentino et de la Corona, qu'il dut abandonner après des prodiges

de valeur et des pertes nombreuses, ne pouvant tenir davantage sans courir le risque d'être enveloppé par Sebottendorf. Pendant cette lutte inégale, Mitrowsky et Mezaros poussaient leurs divisions sur la Chiusa et sur Vérone; Davidowich jetait à Dolce un pont sur l'Adige, et, par la rive droite du fleuve, secondait l'attaque de Sebottendorf.

Ne pouvant sans péril attendre l'ennemi, Masséna se replia sur Piavesano et Campo-Orongo, entre Rivoli et Castel-Novo, et ce fut à l'instinctive rapidité de Joubert qu'il dut peut-être le salut de son armée; car Wurmser n'eut pas le temps de fermer le défilé d'Osteria, seule route ouverte aux Français pour gagner Rivoli. « Nos troupes sont harassées; elles sont absolument sur les dents, écrivait Masséna du quartier général de Poli; elles ont livré plus de cinquante combats différents. Je n'ai jamais vu les Autrichiens se battre avec tant de rage; ils étaient tous ivres d'eau-de-vie. Les nôtres, quoique le ventre libre, se sont battus avec un courage surprenant... Je couche au pont; Pigeon et Victor couchent à Rivoli; Joubert est malade. »

Ce même jour, Quasdanowich, avec des forces quatre fois plus considérables que celles de Sauret et une cavalerie très-nombreuse, attaquait le poste important de Salo. Pendant deux heures, Autrichiens et Français y ont lutté de courage. Des troupes toujours fraîches remplaçant les bataillons où nos soldats mettaient le désordre, et le général Rusca ayant été blessé d'une manière grave, Sauret ordonna la retraite, qui se fit en bon ordre. Les Autrichiens occupèrent Salo, puis Brescia, dont la garnison, composée d'un escadron de cavalerie, de quatre compagnies d'infanterie et d'un assez grand nombre de malades, fut emmenée prisonnière. Lasalle, mort si

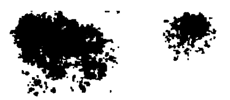


jeune à Wagram et déjà si vieux de gloire, se trouvait au nombre des officiers pris dans Brescia; adjoint à l'adjudant général Kellermann, fils du vainqueur de Valmy, Lasalle, par sa vaillance héroïque, son abnégation personnelle, sa vivacité d'esprit, sa belle et mâle figure, ses formes élégantes, passait pour le plus brillant militaire de l'armée. Conduit devant Wurmser, le vieux maréchal, frappé de l'air martial du jeune officier, le reçoit avec aménité, l'interroge, lui demande quel peut être l'âge de Bonaparte..... « L'âge qu'avait Scipion quand il vainquit Annibal, » réplique aussitôt Lasalle avec une fierté noble qui plut à Wurmser, flatté d'être indirectement comparé au héros carthaginois : aussi renvoya-t-il bientôt Lasalle sur parole [1].

Sauret, opérant avec ordre son mouvement de retraite, ne fit halte qu'à Dezenzano, regrettant de n'avoir pu rallier le général Guyeux, qui, séparé du reste des troupes, s'était renfermé, avec sept ou huit compagnies de la 15e légère, dans un vieux bâtiment où Quasdanowich ne put le forcer.

Le 29 au soir, Bonaparte apprenait par plusieurs estafettes la position critique de Sauret et de Masséna : il jette les yeux sur la carte, et, prenant aussitôt son parti, rappelle Augereau, qui marchait sur Vérone contre la division Mezaros; il lui donne l'ordre de rompre les ponts de Porto-Legnago, de brûler ses affûts de position, d'enlever des magasins le plus de choses possible et de rétrograder jusqu'à Roverbella. Tout fut exécuté comme le désirait Bonaparte. Augereau, ayant cheminé deux

[1] Cette anecdote est extraite de notre *Biographie de la Moselle*, t. II, p. 502, ouvrage qui n'a d'autre mérite à nos yeux que d'offrir, sur les gloires de la France, et notamment sur celles de l'Empire, des appréciations qu'après vingt-quatre années nous ne démentirions pas aujourd'hui.



nuits et un jour, se trouve le 13 thermidor (31 juillet), vers trois heures du matin, à Roverbella avec deux demi-brigades, un peu de cavalerie et onze pièces de canon; Kilmaine vient le joindre, et tous deux s'entendent pour disposer leur petite armée de la manière la plus avantageuse. Vers trois heures de l'après-midi, Bonaparte arrive lui-même au quartier général de Roverbella et s'empresse d'aller trouver Augereau. Ce dernier propose de réunir sur-le-champ toutes les forces disponibles, de déloger l'ennemi de San-Marco et de Brescia, et de rétablir nos communications avec Milan. Bonaparte adopte cet avis, mais résiste aux prières d'Augereau, qui le conjure de ne pas abandonner Mantoue.

Pendant que Quasdanowich s'avançait sur Ponte-San-Marco, Lonado et Monte-Chiaro, l'armée française opérait son mouvement en deçà du Mincio; Masséna portait son quartier général à Castel-Novo, dirigeait sa réserve et sa cavalerie sur Villa-Franca, tandis que Serrurier allait occuper Pozzolo. D'autre part, Sauret marchait sur Salo pour délivrer Guyeux, qui, sans vivres, se battit pendant quarante-huit heures consécutives avec la plus étonnante bravoure. Sauret ramena triomphante la colonne Guyeux accompagnée de deux cents prisonniers, de deux drapeaux et de deux pièces d'artillerie. Dallemagne, qui devait attaquer le général Ocskay dans Lonado, ne fut pas moins heureux que Sauret. Pour prévenir l'attaque du général français, Ocskay était sorti de Lonado. Un combat terrible eut lieu; les Autrichiens, défaits après une résistance des plus honorables, laissèrent sur le champ de bataille quantité de morts et de blessés et six cents prisonniers. Ce fut en parlant du combat de Lonado que Bonaparte écrivit au Directoire : « J'étais tranquille; la 32e était là! » — « On a frotté l'en-

nemi de manière à s'en souvenir, disait Despinois. Si nous avions été plus forts ou seulement plus frais, nous eussions été bien loin. »

Quasdanowich s'étant replié de Monte-Chiaro sur Gavardo, Augereau fit occuper les points qu'il abandonnait; puis, le 1er août, il se porta précipitamment sur Brescia, où la queue de la colonne autrichienne fut chargée par lui pendant qu'elle évacuait la ville. Masséna occupa Lonado et Ponte-San-Marco, attendant, pour opérer un nouveau mouvement, les ordres du général en chef, qui portait ses vues vers les champs devenus si fameux de Castiglione. Le soir même, du quartier général de Brescia, Bonaparte écrivait à Salicetti : « La fortune a paru nous être contraire un moment; il s'est passé tant d'événements depuis cinq ou six jours, et j'ai encore tant d'occupations qu'il m'est impossible de vous en faire une relation exacte; mais enfin, grâce à la victoire de Lonado et aux mesures rigoureuses que j'ai prises, les choses prendront une tournure satisfaisante. J'ai levé le siége de Mantoue; je suis ici presque avec toute mon armée. Je saisirai la première occasion de présenter bataille à l'ennemi : elle décidera du sort de l'Italie; battu, je me retirerai de l'Adda; battant, je ne m'arrêterai pas aux marais de Mantoue. Louis (Bonaparte) vous dira de bouche les détails de nos deux victoires de Lonado et de Salo..... — Nous sommes ici extrêmement fatigués; cinq de mes chevaux sont crevés de fatigue. Je ne puis écrire au Directoire; je vous charge de lui annoncer en peu de mots ce que je vous marque et ce que Louis vous dira. »

Après le succès de la Corona, une marche lente et mesurée avait conduit Wurmser sous les murs de Mantoue, qui lui ouvrit ses portes le 31 juillet aux acclama-

tions les plus vives des habitants et de la garnison. Le lendemain Wurmser, ayant établi des postes considérables sur le Mincio, chargea les généraux Bayalitsch et Weidorfen d'investir Peschiera; il porta Mezaros vers la partie inférieure du Mincio, et fit inquiéter, par la garnison de Mantoue, la division Serrurier dans sa retraite sur Borgo-Forte et Marcaria. Heureusement pour nous, dit un homme du métier, au lieu de presser avec vigueur l'armée française dans la position hasardeuse où elle se trouvait, Wurmser, glorieux d'avoir dégagé Mantoue et regardant cette opération comme un grand triomphe, se donna la satisfaction puérile de faire entrer dans la place, d'une manière solennelle, tout l'équipage de siége ainsi que les approvisionnements que les Français venaient d'abandonner. Il comptait sur Quasdanowich pour déterminer la retraite de notre armée; mais bientôt ses espérances furent déçues, car dans la nuit même du 1er août il apprit que toutes les forces françaises s'étant portées sur la Chiusa, à la rencontre du corps autrichien, ce dernier venait d'être battu à Salo, Lonado et Brescia. Dès lors il opéra le mouvement que prévoyait Bonaparte : pour se rapprocher de Quasdanowich, il marcha sur Goita et poussa ses avant-gardes vers Castiglione, où stationnait le général Valette avec dix-huit cents hommes. Au lieu de tenir le plus longtemps possible, ainsi que l'avait ordonné le général en chef, Valette s'effraya, et, par un de ces accès de pusillanimité dont peuvent être saisis les plus grands courages, il abandonna Castiglione avec une partie de sa brigade, et vint jeter l'épouvante au sein de l'armée d'Augereau, qui, pleine d'assurance, brûlant d'en venir aux mains, se déployait sous les murs de Monte-Chiaro. Toutefois les détachements que Valette avait laissés

dans Castiglione y tinrent bon, et purent opérer une retraite fort honorable sur Ponte-San-Marco, où les recueillit la division Masséna.

Pendant que Valette se déshonorait à Castiglione, le général Sauret, attaqué une seconde fois dans Salo par Quasdanowich, cédait le terrain sans le défendre avec la ténacité vaillante qu'on espérait de lui : aussi Bonaparte, arrivant le 2 vers quatre heures de l'après-midi dans Monte-Chiaro, croyait-il devoir prendre la défensive et rétrograder sur le Pô jusqu'à ce que de nouveaux renforts fussent arrivés. Mais Augereau, qui connaissait bien les dispositions du soldat, qui savait qu'une faiblesse de Valette et un acte d'indécision de Sauret ne compromettaient point le moral de l'armée, conseilla l'offensive, et fut d'avis de livrer bataille dans les plaines de Castiglione. Avant d'y consentir, Bonaparte voulut s'assurer par lui-même du moral d'une division dont deux brigades avaient faibli, et commanda le soir même une revue. « Venez dans nos campements, lui disaient les chefs de corps témoins de la prudente hésitation du général en chef, vous jugerez de l'excellent esprit qui anime nos braves. — Mais savez-vous, mes amis, répondait Bonaparte, que vous avez à combattre vingt-cinq mille hommes des meilleures bandes autrichiennes, conduites par un des guerriers les plus recommandables de l'empire ? — Qu'importe ? s'écriaient d'une voix unanime les hardis vainqueurs de Lodi ; nous ne comptons jamais nos ennemis ; aux Pyrénées, sur les Alpes, nous les avons battus ; nous les battrons encore ! — J'accepte cette assurance et j'y compte, » répond Bonaparte ; puis il monte à cheval et passe devant les troupes rangées en bataille, les armes en faisceaux, sur le front de ban-

dière. De toutes parts retentissent aussitôt les cris de *Vive la République! vive Bonaparte! vive Augereau! A l'ennemi! point de retraite!* Élancés hors des rangs et montrant de la main les hauteurs de Castiglione : « C'est là qu'il faut vaincre ou mourir! disent la plupart des chefs de file. — Oui, mon cher Augereau, je dois croire, réplique Bonaparte tout ému, qu'avec des braves comme ceux-là nous ne pouvons succomber; » et il donne l'ordre des mouvements pour le lendemain.

Le soir même, Valette, suspendu de ses fonctions, envoyé sur les derrières, est remplacé par Robert [1]; Guyeux reçoit l'ordre d'aller réparer l'échec du général Sauret, de contenir Quasdanowich, et de former ainsi la gauche de l'armée, dont la division Augereau constituait la droite et la division Masséna le centre. Le 3, à la pointe du jour, tout s'ébranle; Masséna marche sur Lonado, Augereau sur Castiglione; mais à peine le général Pigeon, qui commandait l'avant-garde du centre, composée de la 18ᵉ légère et d'une demi-brigade d'artillerie, s'est-il avancé, que le général Ocskay le déborde, l'enlève prisonnier, lui prend ses pièces, et fait éprouver une perte considérable à la 18ᵉ légère, qui put heureusement se couvrir d'un canal et de quelques éminences en face desquelles l'ennemi s'arrêta.

Arrivé sur ce point, Bonaparte fait aussitôt former en colonnes serrées par bataillons les 18ᵉ et 32ᵉ demi-brigades de ligne, que doit soutenir le 15ᵉ régiment de dragons. Les deux colonnes, au pas de charge, s'avancent contre l'ennemi, qui, fier d'un premier succès, manifes-

[1] « Otez-moi la vie, mais rendez-moi l'honneur; je ne mérite pas de le perdre, » écrivait Valette à Bonaparte en lui soumettant un mémoire justificatif, auquel ce général ne répondit pas. Un arrêté du Directoire exécutif, en date du 15 août, le traduisait devant un conseil de guerre.

tait l'intention d'envelopper dans la plaine les deux demi-brigades : manœuvre dangereuse, puisqu'une colonne s'affaiblit à proportion qu'elle se prolonge. Pendant que les 18e et 32e de ligne exécutaient une marche rapide sur le centre, Bonaparte, pour contenir les deux ailes ennemies, lançait à droite et à gauche, en tirailleurs, les 4e et 18e d'infanterie légère, et détachait, comme réserve, la 11e demi-brigade d'infanterie de ligne et le 25e régiment de chasseurs. Ainsi que l'avait prévu le général français, les troupes autrichiennes, dit un témoin oculaire, ne purent résister à cette attaque si fortement combinée; Lonado fut enlevé; le 15e de dragons chargea les hulans du général Ocskay, et reprit les trois pièces d'artillerie légère perdues au commencement de l'action. Toute la colonne se dispersa; une grande partie des troupes, déjà prévenues par la gauche, furent rejetées sur le lac de Garda et sur Dezenzano. Cependant, comme en longeant les bords du lac de Garda du côté de Peschiera, les fuyards auraient pu gagner le Mincio, ou bien, remontant du côté de Salo, inquiéter les derrières du général Guyeux, ou enfin chercher à joindre les colonnes de Quasdanowich, Bonaparte jugea essentiel de les prévenir à Dezenzano. En conséquence, il dirigea sur ce point son premier aide de camp Junot, avec la compagnie des guides, qu'il fit soutenir par le 15e régiment de dragons et par la 4e demi-brigade légère. Arrivé près de Dezenzano, Junot atteignit les hulans du colonel Bender, qu'il chargea de front et dont il blessa le colonel. Entouré bientôt lui-même, Junot, sans se déconcerter, tue six hulans de sa propre main; mais il reçoit cinq coups de sabre et tombe dans un fossé. On allait le faire prisonnier, lorsque les guides ralliés et le 15e de dragons,

accourus en toute hâte, viennent le dégager. Les Autrichiens, à leur tour serrés de près, ayant en tête la colonne de Junot et en queue les 18e et 22e, qui marchaient également sur Dezenzano, auraient été forcés de mettre bas les armes, sans l'arrivée d'une brigade commandée par le prince de Reuss, que Quasdanowich avait lancée au-devant du corps de Guyeux. Reuss, n'ayant pas rencontré Guyeux, se rabattait sur Ocskay, et lui permettait de reculer en bon ordre vers Salo. Mais déjà l'intrépide Guyeux s'était emparé de cette place, et, repoussée par lui, la brigade du général Ott réoccupait son camp de Gavardo; en sorte que les colonnes de Quasdanowich, isolées, entre deux feux, puis dispersées à travers les montagnes, demeuraient impuissantes.

Pendant que notre centre et notre gauche luttaient de la sorte sous l'impulsion de Bonaparte, Augereau faisait replier sur Castiglione les avant-postes autrichiens, mais rencontrait à la droite ainsi qu'à la gauche du village la division Liptay. Le général Beyrand, suivi de deux demi-brigades, attaqua les hauteurs qui dominent la droite de Castiglione; Verdier, conduisant les grenadiers réunis, marcha contre le château; Pelletier porta deux bataillons de la 69e sur la droite des Autrichiens, tandis que le troisième bataillon de cette demi-brigade, la 45e et le 22e régiment de chasseurs s'avancèrent dans la plaine. Le combat devint aussitôt très-vif; les Autrichiens firent une résistance vigoureuse; mais les soldats d'Augereau, ne transigeant pas avec la nécessité de vaincre, repoussèrent Liptay. Ce général, étourdi d'abord, s'arrêta, reforma ses colonnes et voulut reprendre l'offensive : il tomba sous le feu de la 51e demi-brigade, qu'Augereau avait détachée, la nuit précédente, sous les ordres du général Robert, pour tourner le flanc gauche de l'ennemi,

et lui dresser sur ses derrières une embuscade à laquelle il ne pouvait échapper. L'épouvante s'empara alors des Autrichiens, qui firent des pertes considérables.

Maître du village, Augereau, suivi d'une partie de sa réserve que commandait Kilmaine, attaqua le pont de Castiglione. Un bataillon de la 4ᵉ légère, arrivé de Lonado, d'où Bonaparte l'avait détaché, rendit ce mouvement plus décisif; mais à l'instant qu'il s'opérait, la tête de colonne du corps d'armée de Wurmser débouchait par Guidizzolo, et Liptay, recevant des renforts considérables, faisait une manœuvre pour gagner les Français par leur droite. Augereau, qui s'en aperçoit, fait aussitôt déployer dans la plaine les 4ᵉ et 51ᵉ de ligne, ainsi que la 17ᵉ légère. La réserve de Kilmaine, débouchant, fut chargée de soutenir ces trois régiments de ligne. Pelletier, avec les 69ᵉ et 45ᵉ demi-brigades et un escadron du 22ᵉ de chasseurs, gardait les hauteurs.

Commencé au pont de Castiglione, le combat devint général sur toute la ligne; c'était à qui des vieux braves d'Augereau ou des bataillons autrichiens déploierait le plus d'ardeur et de courage. Le pont de Castiglione fut enfin forcé par nos troupes, et la division d'avant-garde de Liptay acculée au corps d'armée de Wurmser. « Le combat a été des plus sanglants, écrivait à Bonaparte le général Augereau; votre aide de camp Marmont a déployé de grands talents militaires; mais le général Beyrand a été tué sur le champ de bataille; le général Robert a été blessé.... Je n'ai plus aucun chef; je vous prie de m'envoyer le général Saint-Hilaire, ainsi que le chef de brigade Lannes et des troupes fraîches; sans cela ma brave division est perdue. L'ennemi, au nombre de 15,000 hommes, a pris position à côté de nous; je serai attaqué demain matin; il m'est impossible de résister.

Nous avons combattu seize heures dans une plaine aride, où il n'y avait pas une goutte d'eau; les soldats ont beaucoup souffert. En cas que je sois obligé à faire la retraite, sur quel point dois-je me porter?... »

Cette lettre n'était pas très-rassurante pour Bonaparte; une autre lettre, écrite le même soir par Sauret, qui s'excusait assez mal de ne point avoir tenu dans Salo, lui suggérait d'autres inquiétudes, malgré la délivrance de la 27e demi-brigade revenant avec Guyeux et Rusca; mais presque aussitôt Masséna lui annonce que Guyeux, maître de Salo, a repris l'offensive, que Rampon vole à son aide, et que lui-même, dégarnissant Lonado, se porte vers Salo, où il arrivera le lendemain matin.

Persuadé que Wurmser tenterait les plus grands efforts pour joindre Quasdanowich, et voulant battre séparément les deux armées, Bonaparte courut à Lonado faire des dispositions d'attaque et préparer la bataille du lendemain. Mais tout à coup on lui annonce qu'à Ponte-San-Marco les Autrichiens interceptent la route, qu'ils cernent Lonado, et qu'un parlementaire vient le sommer de se rendre à discrétion. La situation du général en chef était des plus critiques, il n'avait avec lui qu'un millier de soldats; et l'avant-garde d'une armée de vingt-cinq mille hommes qui s'avançait, occupait toutes les issues par lesquelles il eût pu tenter de s'échapper. Bonaparte, avec une tranquillité feinte et un sourire empreint d'ironie, donna l'ordre de faire entrer le parlementaire; et quand il fut en sa présence, prenant un ton digne, une grande fermeté de langage : « Vous êtes bien osé, lui dit-il, de venir braver, au milieu de son quartier général, un chef d'armée vainqueur! Allez dire au maître qui vous envoie que s'il a prétendu faire outrage à l'armée française, je suis ici pour la venger : vous êtes tous

mes prisonniers, car vous ne formez qu'une des colonnes coupées par les divisions françaises qui tiennent Salo ainsi que la route de Brescia à Trente. Annoncez à votre général que si dans huit minutes il n'a pas mis bas les armes, si l'on brûle une seule amorce, lui et ses gens, je les fais fusiller. » — « Levez le bandeau qui couvre les yeux de monsieur, » ajoute le général en s'adressant aux officiers; et continuant sur le même ton : « Vous voyez le général Bonaparte au milieu de son état-major et de l'armée républicaine; les Autrichiens peuvent faire une bonne capture; je les attends. » A peine l'envoyé est-il sorti, que les troupes françaises et l'artillerie enfermées dans Lonado marchent contre l'ennemi, lequel, épouvanté, propose lui-même une capitulation : « Non, non, réplique Bonaparte, je ne reçois pas la capitulation d'hommes qui sont mes prisonniers. » Le parlementaire autrichien insistant, Bonaparte le congédie, ordonne d'attaquer, et vingt minutes après trois mille hommes mettaient bas les armes, nous livrant quatre pièces de canon et trois drapeaux.

Notre héros prenait confiance en son étoile : il venait d'échapper, par une remarquable présence d'esprit, à l'un des plus grands dangers qu'il ait courus dans sa carrière; mais cette présence d'esprit ressortait de réflexions préalables faites avec la rapidité de l'éclair. Se voyant cerné, Bonaparte s'était dit : La troupe qui me menace n'est autre chose qu'une colonne battue hier, incertaine de la direction qu'elle doit suivre, ne sachant où rencontrer Quasdanowich, où rencontrer Wurmser, et voulant traverser Lonado parce que d'autres issues lui sont fermées... C'était exact, et la perspicacité de Bonaparte ne le servait pas moins que son esprit d'à-propos. Une aventure aussi extraordinaire, une fortune

aussi favorable, dont la nouvelle se répandit avec rapidité parmi nos troupes, exaltèrent leur enthousiasme et leur courage; pour Bonaparte comme pour ses soldats le succès de la bataille du lendemain, 4 août, ne fut l'objet d'aucun doute.

Le général en chef avait donné l'ordre au général Despinois de réunir à Brescia toutes les troupes qu'il pourrait tirer de la Lombardie, d'en former une petite division, de gagner avec elle la Chiese, et de tourner la droite du corps d'armée de Quasdanowich, campée à Gavardo. Cette manœuvre menaçant l'ennemi d'être coupé dans la direction des montagnes tyroliennes, le forçait à s'y retirer; mais la petite armée de Despinois, sans cohésion, sans administrateur, sans officiers de santé, sans ambulance pour les blessés, ayant une demi-brigade *gangrenée de lâcheté* [1], disait-il, et un chef qui sur le terrain manquait de tête, sinon de bravoure, ne pouvait pas seconder les grandes vues de Bonaparte. Son quartier général fut pillé par la population révoltée de Casal-Maggiore [2]; les postes établis à Brescia prirent la fuite au bruit d'un seul coup de fusil. L'adjudant général Herbin, qui conduisit une petite colonne sur le mont Santo-Osseto, au-dessus de Gavardo, et qui culbuta deux bataillons autrichiens cantonnés sur ce point, s'était vu contraint, par son isolement, de rétrograder vers Hase; mais Despinois s'était emparé des gares d'Irle et de Massaro pour assurer les communications de la gauche du général en chef. Pendant ce temps-là, Dallemagne, avec la 11e demi-brigade, pénétrait jusqu'au village de Gavardo en poussant tout ce qui se trouvait sur son passage, faisait des prisonniers nom-

[1] Lettre du général Despinois à Bonaparte.
[2] *Ibid.*

breux et culbutait sur Picton deux escadrons ennemis : il ne fallait plus qu'un effort, et Dallemagne l'attendait de Despinois, qui, s'étant laissé battre, fut cause que des forces supérieures vinrent cerner Dallemagne ; mais la brave 11e demi-brigade s'ouvrit un passage à la baïonnette, et la retraite s'opéra par des chemins horribles jusqu'à Rezato, où l'intrépide Dallemagne arriva dans la nuit, malade, n'en pouvant plus. Instruit de ces circonstances et du manque de poudre, chaque soldat n'ayant plus que dix cartouches, Bonaparte donne aussitôt l'ordre aux généraux Guyeux et Saint-Hilaire d'appuyer le mouvement de Despinois pour dégager leur camarade. L'entreprise fut conduite avec tant d'intelligence et de bravoure, qu'elle réussit, et que Quasdanowich, surpris dans son camp de Gavardo, n'en sortit pas sans un combat meurtrier : il s'échappa par les vallées qui conduisent au lac d'Idro, laissant le prince de Reuss, en arrière-garde, vers Rocca d'Anfo.

On sait qu'après le siége de Mantoue, la division Serrurier était venue prendre position à Marcaria et à Pozzolo, pour rouvrir la communication avec Crémone et Plaisance. Sachant Quasdanowich neutralisé dans les montagnes, et pensant que Wurmser n'oserait point marcher sur le Pô sans connaître au juste la position de son lieutenant, Bonaparte avait envoyé l'ordre à la division Serrurier de s'avancer par Guidizzolo, sur la route qui joint Mantoue à Brescia ; mouvement qui tournait l'ennemi vers sa gauche pendant que les divisions Augereau, Masséna et Kilmaine attaqueraient de front. Fiorella remplaçait momentanément Serrurier. Au milieu de la nuit ses troupes se mirent en marche, et vers six heures du matin il arrivait vis-à-vis de Guidizzolo.

Depuis la pointe du jour, Augereau, disposé sur deux

lignes, en avant de Castiglione, formait un point central d'attaque, dont la réserve du général Kilmaine, placée en échelon, occupait l'aile droite, et la division Masséna, partie déployée, partie en colonne, constituait l'aile gauche.

L'armée ennemie, forte de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes, présentait un large front sur deux lignes, ayant sa droite vers le village de Solferino et sa gauche au mamelon de Medolano.

Pour masquer le mouvement de la division conduite par Fiorella, il fallait occuper Wurmser sur son front; mais, d'un autre côté, il importait que l'armée ne s'engageât pas trop tôt d'une manière sérieuse. En conséquence, Bonaparte ordonne au général Augereau de faire avancer quelques troupes afin d'opérer une attaque partielle, tandis que Masséna lance quelques tirailleurs. L'ennemi repousse sans peine cette double agression, et manœuvre de manière à s'étendre vers Castel-Venzago, entre Castiglione et Lonado, pour joindre Quasdanowich, que Wurmser supposait à Lonado, car il ignorait sa défaite du 3. C'était entrer tête baissée dans les combinaisons mêmes de Bonaparte.

Voulant opérer son principal effort sur la gauche de Wurmser, le général en chef donna l'ordre à l'adjudant général Verdier de marcher, avec trois bataillons de grenadiers soutenus par un régiment de cavalerie légère, contre la redoute de Medolano. Pour faciliter cette attaque, et pour la rendre moins meurtrière, en raison du feu des pièces ennemies, le chef de bataillon Marmont, aide de camp de Bonaparte, avait été chargé de diriger sur l'extrémité gauche des Autrichiens douze pièces de canon destinées à prendre en écharpe les troupes ennemies. Marmont disposa ses pièces dans la

plaine de Medole, en même temps que la cavalerie du général Beaumont se formait pour les soutenir. Cette manœuvre eut tout le résultat désiré; nos boulets firent beaucoup de mal à l'ennemi et frappèrent la redoute qui couvrait son flanc. S'étant alors avancé sous la protection de ce feu redoutable, Verdier, suivi de ses grenadiers, emporta la redoute après une lutte dans laquelle les Autrichiens combattirent avec un courage presque égal à celui des assaillants. Beaumont et la cavalerie, Marmont et ses douze pièces s'avançaient en même temps sur les derrières de l'ennemi, dans la direction du village de San-Canziano; manœuvre habile dont l'exécution assura notre jonction avec la division Fiorella, qui, débouchant à point nommé de Guidizzolo, prenait à revers la ligne ennemie.

Telle fut la marche rapide du brave Fiorella, que sa cavalerie d'avant-garde pénétra sans obstacle, sans résistance jusqu'au quartier général de Wurmser, qui eût été pris par le 7e de hussards, sans une charge vigoureuse qu'exécutèrent spontanément les dragons autrichiens. Wurmser eut à peine le temps de monter à cheval et de fuir. Ainsi, dans l'espace de vingt-quatre heures, un hasard faillit perdre, un hasard sauva les deux rivaux qui tenaient à la pointe de leur épée les destins de l'Italie.

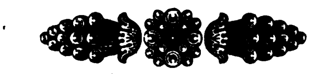
L'arrivée subite, inattendue de l'infanterie de Fiorella força Wurmser à changer sur-le-champ ses dispositions : il dut lancer presque toute sa cavalerie contre Beaumont, et maintenir avec sa première ligne les avant-gardes d'Augereau et de Masséna, tandis que la seconde ligne tâcherait d'arrêter Fiorella, qui n'en continua pas moins sa marche rapide sur Cavriana. L'heure décisive allait sonner : Bonaparte ordonne au corps principal d'Augereau et de Masséna d'avancer; Augereau marche

résolûment contre le centre des Autrichiens; Masséna s'ouvre un passage entre ce point et l'aile droite; d'un autre côté, la 4[e] demi-brigade attaque les hauteurs de Solferino, que l'ennemi défend de la manière la plus opiniâtre jusqu'à l'apparition soudaine de l'adjudant général Leclerc, qui amenant de Brescia la 5[e] demi-brigade de ligne, venait de recevoir l'ordre d'aller seconder la 4[e] demi-brigade. Bientôt les hauteurs furent emportées, et Wurmser, jugeant la bataille perdue pour lui, menacé d'être culbuté vers Peschiera, dans l'angle que forment le Mincio et le lac Garda, précipita, non sans pertes, sa marche rétrograde sur le Mincio, dont il fit sauter les ponts. Notre infanterie, harassée de fatigue, n'ayant pu le poursuivre aussi vite qu'il fuyait, il gagna Valeggio, laissant derrière lui trois mille hommes morts, blessés ou prisonniers, vingt pièces de canon et cent vingt caissons. Victorieux par des manœuvres habiles plutôt que par des combats, nous n'avions perdu que fort peu de monde; mais l'armée portait le deuil de l'adjudant général Frontin, tué dans une charge brillante.

La division Augereau s'étant placée près de Pazabugo, le général Kilmaine à la gauche d'Augereau, Masséna devant Castellaro, Fiorella dans la plaine, en arrière de Borghetto, Bonaparte porta son quartier général au centre de l'armée. Justement fier d'un résultat qui réalisait toutes ses espérances, il écrivit au Directoire exécutif:

« En cinq jours, voilà donc une autre campagne finie. Wurmser a perdu, dans ces cinq jours, soixante-dix pièces de canon, tous ses caissons d'infanterie, douze à quinze mille prisonniers, six mille hommes tués ou blessés, et presque tous des troupes venues du Rhin; indépendamment de cela, une grande partie est encore éparpillée, et nous les ramassons en poursuivant l'en-

nemi. Tous les soldats, officiers, généraux, ont déployé, dans cette circonstance difficile, un grand caractère de bravoure. Je vous demande le grade de général de brigade pour les adjudants généraux Verdier et Vignolle. Le premier a contribué au succès d'une manière distinguée; le second joint à un courage sûr des talents et une activité rares. Je vous demande le grade de général de division pour le général de brigade Dallemagne, et celui de chef de brigade pour le chef de bataillon d'artillerie Songis... »



CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

CONSÉQUENCES DU MOUVEMENT DE WURMSER ET DES VICTOIRES DE BONAPARTE.

Opinion élogieuse du Directoire exécutif; ses vues conformes à celles de Bonaparte. — Position de Wurmser sur le Mincio. — Combat sous les murs de Peschiera, et marche de Bonaparte sur Vérone, dont il s'empare. — Mantoue investie de nouveau. — Wurmser abandonne la ligne du Mincio et traverse l'Adige. — Marche de Masséna, de Sauret et d'Augereau. — Bonaparte à Brescia; ses projets. — État maladif de l'armée française; forces actives de Bonaparte comparées aux forces de Wurmser. — Plan d'investissement de Mantoue par Chasseloup. — Police de l'armée. — Mesures prises pour pacifier le pays. — Mission de Murat à Casal-Maggiore. — Opérations de Bonaparte contre les Barbets. — Préparatifs d'une expédition en Corse.

Personne ne professe mieux que moi, général, la justice qu'on doit rendre à votre zèle infatigable et à vos talents militaires.

Lettre d'Augereau à Bonaparte (23 août 1796).

« Il semble que la fortune n'ait placé un instant la brave armée d'Italie dans une situation critique que pour lui donner une occasion plus éclatante de développer tout son courage, et à ses chefs celle de faire usage des plus brillantes ressources du talent..... L'habile et audacieux parti de lever le siége de Mantoue a ramené la victoire..... Le plan que vous nous avez tracé ne pouvait être conçu plus à propos..... Les débris des Autrichiens ne pourront défendre le cours de l'Inn; vous le descendrez rapidement pendant que le général Moreau leur fermera les issues des défilés du côté de l'Allemagne..... » Tels étaient les sentiments qu'exprimait à Bonaparte le Directoire exécutif en apprenant la

victoire de Castiglione. Il admettait enfin complétement son idée de porter la guerre au delà du Tyrol; il prenait des mesures promptes pour que six mille hommes, sous les ordres de Châteauneuf-Randon, et divers corps tirés des armées de l'Ouest, de l'armée des Alpes ou des côtes de l'Océan, se rendissent à celle d'Italie; il prescrivait au général en chef des troupes de Rhin-et-Moselle de porter quinze mille hommes par Inspruck et Brixen, pour aider au mouvement de Bonaparte; mais il attendait du vainqueur de Castiglione la garde des provinces conquises jusqu'à l'Adige; la pacification du département des Alpes maritimes infesté de brigands appelés Barbets, déserteurs ou soldats piémontais licenciés; il espérait des secours d'argent pour notre armée des Alpes; trente millions pour notre trésor; des cordages, des toiles, du bois, du fer pour notre marine, etc., etc. Toute la corréspondance des directeurs avec Bonaparte pendant le mois d'août témoigne les mêmes vues. « Notre intention, disaient-ils, est de maintenir l'armée d'Italie dans un état de force qui lui assure constamment la supériorité... Il faut à tout prix conserver nos avantages; c'est l'objet auquel la pensée du gouvernement est le plus fortement attachée, et qui doit le plus influer sur la paix continentale. »

Avant de recevoir cette dépêche, Bonaparte, sans la connaître, en avait exécuté la teneur : il s'était mis à poursuivre Wurmser avec une vivacité qu'on n'eût point attendue de troupes si fatiguées et de chefs presque tous blessés ou malades. Après notre victoire de Castiglione, Wurmser ayant traversé le Mincio, occupait la position que tenait Beaulieu lorsqu'il accepta le combat de Borghetto : la gauche des Autrichiens communiquait avec Mantoue par Roverbella; le centre tenait Valeggio; la droite s'était repliée vers Peschiera; le

corps du général Liptay, renforcé du corps de Bayalitsch, campait entre cette place et Cavalcasello; Quasdanowich demeurait acculé au lac Garda.

Du champ de bataille, Bonaparte écrivit au général Guillaume, qui commandait Peschiera : « Quelles que soient les circonstances, ne vous rendez qu'à la dernière extrémité; la brèche faite, montrez la plus grande fermeté. Salut, estime et gloire. » Puis, trois jours après, confiant dans l'inflexible ténacité de Guillaume, il ordonnait à Masséna de traverser la ville et d'aller attaquer les Autrichiens retranchés vis-à-vis ses remparts. Bayalitsch, Liptay furent culbutés, leurs travaux détruits, et Masséna put reprendre à Rivoli et à Castel-Novo les positions qu'il occupait avant le premier mouvement offensif de l'armée impériale. D'autre part, Augereau, canonnant Valeggio, simulant un passage de vive force sur le Mincio, se rabattait ensuite vers Peschiera, y traversait rapidement le fleuve, et arrivait le 7 devant Vérone, où Bonaparte le joignit, à dix heures du soir, avec la division Serrurier qu'il conduisait lui-même. Cette ville avait levé ses ponts-levis, fermé ses portes; un corps autrichien voulait la défendre; mais Bonaparte la somma de se rendre. Le provéditeur, magistrat suprême de la république vénitienne dans les possessions de terre ferme, ayant demandé deux heures de délai, pour toute réponse Bonaparte donna l'ordre au général Dammartin d'enfoncer les portes à coups de canon, ce qui fut exécuté. Vingt minutes après, nos grenadiers se précipitaient, baïonnette en avant, dans les rues de Vérone consternée. Tout le monde craignait l'abus d'une force brutale; mais aucun excès ne fut commis, et les vainqueurs se bornèrent à faire main basse sur trois cents Autrichiens.

De Vérone la division Serrurier marcha contre Man-

toue, dont le blocus allait recommencer, mais dans une distance éloignée du corps de la place, puisque les troupes autrichiennes restées maîtresses du Seraglio pouvaient porter leurs patrouilles jusqu'aux rives du Tartaro et de l'Oglio. Le retour des Français fut signalé par un double succès. Le 7, à trois heures du matin, après une vive canonnade, le général Sahuguet, qui arrivait de Milan, s'emparait du pont de Governolo, tandis que Dallemagne réduisait Borgo-Forte. Ils faisaient éprouver à l'ennemi une perte de cinq cents hommes; Bonaparte dirigeait l'attaque.

Après la pointe de Masséna contre Bayalitsch et Liptay, le vieux Wurmser, en tacticien expérimenté, comprit le danger de tenir la ligne du Mincio, exposé qu'il était à se voir sérieusement attaqué par des forces considérables. En conséquence, il tira de Mantoue les deux brigades Wukassowich et Roccavina, qui s'y trouvaient depuis le siége, les remplaça par ses bataillons les plus fatigués, de manière à porter cette garnison au chiffre de quinze mille hommes, et recula vers le Tyrol par la vallée de l'Adige; manœuvre prudente qui lui permettait de rejoindre Quasdanowich. Le 10 août, l'avant-garde du maréchal occupait la ligne d'Ala, du Monte-Baldo, de la Corona et de Preabocco. Bonaparte envoie quelques renforts à Masséna et lui donne ordre d'attaquer le lendemain ces positions, pendant qu'Augereau suivrait la vallée de l'Adige jusqu'au village d'Ala, et rejetterait l'ennemi sur Roveredo. L'attaque fut des plus vives, le succès des plus prompts; Masséna vengea ses troupes de l'échec qu'elles avaient éprouvé dans les mêmes lieux quatorze jours auparavant. La division Sauret, qui stationnait sur la rive occidentale du lac Garda, réduite à trois mille combattants, ne fut pas moins heureuse

que la division Masséna. Tous les postes d'avant-garde du prince de Reuss, trop disséminés et trop faibles, furent culbutés; celui de la Rocca d'Anfo résista seul d'une manière sérieuse; mais nos grenadiers l'emportèrent à la baïonnette, et toute la brigade rétrograda vers Lodrone, où, malgré les efforts du prince pour rallier ses troupes, elles furent de nouveau battues et dispersées. Dans tous ces petits combats qui complétèrent le triomphe de Castiglione, nous fîmes deux mille prisonniers et nous nous emparâmes d'un matériel considérable, où se trouvaient treize pièces d'artillerie.

Le 13 août, Bonaparte, tenant son quartier général à Brescia, écrivait au Directoire : « Si une division de l'armée du Rhin peut venir prendre position à Inspruck et jeter l'ennemi sur la droite, je me porterai à Trieste, je ferai sauter son port et saccager la ville. — Si l'armée de Sambre-et-Meuse arrive au Danube, que celle du Rhin puisse être en forces à Inspruck, je marcherai sur Vienne par le chemin de Trieste, et alors nous aurons le temps de retirer les immenses ressources que contient cette place. Le premier projet peut s'exécuter de suite; pour le second, il faudrait une bonne bataille qui éparpillât le prince Charles comme j'ai éparpillé Wurmser, et de suite marcher tous sur Vienne. »

Ces paroles n'étaient point vaines; Bonaparte calculait bien; il savait qu'avant la fin du mois on ne pouvait l'avertir des mouvements de Kléber, de Jourdan et de Moreau, et que d'ici là son armée aurait tout le temps nécessaire pour rétablir ses forces épuisées, guérir ses fièvres dans de bons cantonnements, recevoir une partie des renforts attendus, et préparer sinon effectuer la prise de Mantoue. Le tiers des soldats français se trouvaient à l'hôpital, atteints presque tous de fièvres endémiques;

ceux-ci de blessures dont les chaleurs excessives augmentaient la gravité; ceux-là d'affections diverses, pour le traitement desquelles Bonaparte faisait établir plusieurs hospices, dont un au château de Pavie, *sous trois fois vingt-quatre heures,* et un au château de Milan avec cinq cents fusils de réserve, *pour*, *en cas d'événement*, *armer lesdits malades.* « Nous avons quinze mille hommes aux ambulances, écrivait Bonaparte, *mais peu, très-peu de mortalité.* » Parmi les officiers généraux malades, on citait Serrurier, transporté de Crémone à Plaisance, afin d'y rétablir sa santé; Fiorella, que Bonaparte avait dû remplacer lui-même quand il marchait sur Vérone; Kilmaine, qui, dans l'épuisement total de ses forces, se faisait traiter à Brescia, *espérant tout du repos et du quinquina.* Dallemagne tenait le lit; Sauret, fortement contusionné à une jambe, ne pouvait pas plus *se tenir debout qu'à cheval;* le chef de brigade Desaix, qui avait reçu à l'épaule un coup de feu en chargeant à la tête de ses intrépides Allobroges, sentait sa blessure depuis qu'on ne se battait plus; Rusca, Robert, ayant perdu leurs équipages, souffraient d'un dénûment absolu autant que de plaies mal soignées..... Quantité d'autres officiers généraux ou supérieurs se faisaient violence pour continuer un service actif, et chaque jour il fallait dédoubler certains postes. Bonaparte n'eût point alors mis en ligne de bataille au delà de vingt-sept à vingt-huit mille hommes; or Wurmser, malgré ses pertes, pouvait en compter davantage; mais quelle différence de ses soldats vaincus à nos soldats victorieux! Aussi calculait-il très-mal quand il accepta l'échange que lui proposa Bonaparte des militaires français prisonniers contre pareil nombre d'Autrichiens. « Ces hommes humiliés, découragés par tant de défaites

successives, pouvaient-ils valoir des soldats qui venaient de puiser une nouvelle énergie dans le spectacle même de la honte de leurs ennemis, et qui se sentaient d'autant plus audacieux et disposés à vaincre qu'ils avaient été les témoins de la terreur qu'inspiraient les armes françaises? Accueillis par leurs camarades avec des acclamations et des cris de joie, ces prisonniers firent le récit des maux qu'ils avaient soufferts pendant leur captivité, et augmentèrent dans l'armée le désir de la vengeance et l'espoir du triomphe [1]. »

Relativement aux opérations militaires, Mantoue restait le point essentiel : mais on manquait d'artillerie, on ne pouvait, sans s'exposer aux fièvres, serrer la place de près, et pour l'investir de loin il fallait des forces assez considérables. Nous n'avions là que deux mille sept cents hommes, chiffre trop faible s'il s'agissait de contenir, même en se bornant à deux points isolés, une garnison plus forte que l'ancienne. Ayant attentivement examiné les lieux, Chasseloup, pour prendre la ville dans l'espace de dix jours, demandait une demi-brigade, trente pièces de gros calibre à cinq cents ou six cents coups, ou bien douze mortiers à cinq cents bombes : Bonaparte y pourvut. Il ordonnait en même temps au colonel Andreossi d'étudier les bords de l'Adige, afin d'établir devant Polo un pont qui fut terminé le 21. En raison du cours rapide de cette rivière, des bancs de sable et des rochers qui l'obstruent, des mines qui se trouvent sur ses rives, Andreossi conseillait l'établissement de bateaux pontés de deux en deux, dont la remonte s'opérerait avec des chevaux, sous la direction des marins du pays. Bonaparte goûta cette idée; il réunit en outre à Peschiera, à Pavie, à Plaisance et à l'em-

[1] *Victoires et conquêtes des Français*, t. VI, p. 264.

bouchure de la Siega des demi-galères, des barques armées de canons et des radeaux, indispensables dans l'éventualité d'une marche en avant ou d'une retraite.

Du quartier général de Brescia, où il prenait ces dispositions prudentes, Bonaparte surveillait aussi la police de son armée, et prenait à l'égard de certaines villes, de certaines populations, les mesures coercitives qu'exigeait la sécurité commune. Tout officier absent depuis plus de quarante-huit heures sans permission fut destitué; tout officier surpris à Brescia, Milan et Plaisance, six heures après l'expiration d'un permis de séjour, devait être arrêté; les autorisations de séjour étrangères aux besoins du service étaient annulées.

« Il a été indispensable, écrivait Bonaparte au Directoire, de donner quelques jours de repos aux troupes, de rallier les corps disséminés après un choc si violent, et de réorganiser le service des administrations absolument en déroute; il y a de ces messieurs qui ont fait leur retraite d'un seul saut sur le golfe de la Spezzia. Le commissaire des guerres Salva abandonne l'armée; l'esprit frappé, il voit partout des ennemis; il passe le Pô, et communique à tout ce qu'il rencontre la frayeur qui l'égare, il croit les houlans à ses trousses : c'est en vain qu'il court en poste deux jours et deux nuits, rien ne le rassure; écrivant de tous côtés : *sauve qui peut*, il arrive à deux lieues de Gênes; il meurt après vingt-quatre heures d'une fièvre violente dans les transports de laquelle il se croit blessé de cent coups de sabre, et toujours par les terribles houlans. Rien n'égale cette lâcheté que la bravoure des soldats. Beaucoup de commissaires des guerres n'ont pas été plus braves. Tel est, citoyens directeurs, l'inconvénient de la loi qui veut que les commissaires des guerres ne soient que des

agents civils, tandis qu'il leur faut plus de courage et d'habitudes militaires qu'aux officiers mêmes : le courage qui leur est nécessaire doit être tout moral ; il n'est jamais le fruit que de l'habitude des dangers. J'ai donc senti dans cette circonstance combien il est essentiel de n'admettre à remplir les fonctions de commissaire des guerres que des hommes qui auraient servi dans la ligne plusieurs campagnes, et qui auraient donné des preuves de courage. Tout homme qui estime la vie plus que la gloire nationale et l'estime de ses camarades ne doit pas faire partie de l'armée française. L'on est révolté lorsqu'on entend journellement les individus des différentes administrations avouer et se faire presque gloire d'avoir eu peur. » Ces réflexions sont extrêmement justes ; elles furent appliquées au système d'organisation de l'intendance militaire, qui a remplacé le commissariat des guerres, où se trouvaient beaucoup d'hommes élevés dans la bureaucratie.

La marche de Wurmser sur le Mincio, ses premiers succès, les proclamations qu'il répandait à profusion pour soulever l'Italie, les excursions que faisaient dans la campagne des colporteurs de fausses nouvelles, les prédications de quelques prêtres exaltés, et divers écrits, tels que les *Lettres adressées par un dominicain à une religieuse*, avaient produit une fermentation générale : on ne doutait plus que l'armée française ne dût succomber. La haine, le fanatisme, la vengeance, aiguisaient les poignards ; des listes de victimes furent dressées. A Crémone, à Casal-Maggiore se formèrent des rassemblements tumultueux : à Crémone on proposa de laisser debout l'arbre de la liberté pour y pendre ceux qui l'avaient planté ; à Casal-Maggiore les maisons qu'occupaient les Français furent livrées au pillage, et les

Français ou leurs partisans menacés de mort. Assaillie par la populace, la faible garnison de Casal-Maggiore fut égorgée après une résistance courageuse; le commandant, qui avait pu se soustraire avec sa femme et sa fille à l'aveugle rage des assassins, s'embarque, mais une balle l'atteint, et il tombe mort sous les yeux des deux malheureuses femmes qui l'accompagnaient. A Ferrare, d'où la garnison française était sortie pour marcher contre Wurmser, après avoir jeté ses munitions à l'eau et encloué ses canons, monsignor della Greca, vice-légat, vient se réinstaller dans le palais qu'il occupait, et substituer aux armes de la République française les armes papales; mais bientôt la population s'insurge, la garde nationale prend les armes, la municipalité se réunit; quoi que fasse le cardinal Mattei, archevêque du lieu, l'écusson du saint-siége est arraché aux cris de : Vivent les Français! vive l'indépendance italienne! A Rome, les commissaires français chargés du choix des objets d'art cédés par le pape, aux termes du traité d'armistice, sont assaillis, insultés, et n'échappent qu'avec la plus grande peine des mains d'une horde furieuse que le gouvernement eut l'impolitique de ne point punir, laissant évader les chefs du complot deux jours après leur arrestation. Une émeute s'était organisée à Brescia, à Bologne, à Civita-Vecchia; une armée napolitaine marchait déjà sur Rome; tous les hommes qui nous étaient hostiles s'agitaient, tous les gouvernements qui ne pouvaient aimer la révolution française renaissaient à l'espérance de voir nos lauriers flétris et nos cohortes obligées de repasser les Alpes.

Dans la Lombardie, soit que le souvenir du châtiment infligé aux Pavesans eût intimidé les masses, soit qu'on eût pour la révolution française plus de sympathie

qu'ailleurs, la tranquillité fut maintenue; les Milanais surtout témoignèrent aux Français un dévouement énergique, car, dès qu'ils apprirent la marche offensive de Wurmser et notre retraite, beaucoup d'entre eux coururent chez le commissaire Salicetti lui demander des armes. La garde civique s'imposa un service des plus actifs, et bien qu'on eût été quatre jours sans nouvelles de l'armée, aucun trouble ne survint, aucune menace, aucune voie de fait ne laissa supposer à notre faible garnison qu'elle se trouvait sur un sol étranger. Une conduite si loyale fut dignement appréciée du général en chef, qui crut devoir le manifester officiellement :

« Lorsque l'armée battait en retraite, que les fauteurs de l'Autriche et les ennemis de la liberté la croyaient perdue sans ressource; lorsqu'il était impossible à vous-mêmes de soupçonner que cette retraite n'était qu'une ruse, vous avez montré de l'attachement pour la France, de l'amour pour la liberté; vous avez déployé un zèle et un caractère qui vous ont mérité l'estime de l'armée, et vous mériteront la protection de la République française. Chaque jour votre peuple se rend plus digne de a liberté, il acquiert chaque jour de l'énergie; il paraîtra sans doute un jour avec gloire sur la scène du monde. Recevez le témoignage de ma satisfaction et du vœu sincère que fait le peuple français pour vous voir libres et heureux. »

A l'égard des individus coupables ou seulement douteux, Bonaparte se montra sans miséricorde; les Napolitains, fomentateurs de troubles, furent expulsés de Brescia; la cour de Naples reçut avis que si ses soldats s'avançaient, l'armistice deviendrait nul, et que nos troupes marcheraient pour couvrir Rome; un abbé Zerbi, arrêté à Poncino, fut incarcéré à Milan, et le

cardinal Mattei mandé au quartier général, où il demeura comme otage; Murat, suivi d'une demi-brigade, d'un détachement de cent cavaliers et de deux pièces d'artillerie, accompagné d'une commission militaire, reçut ordre d'effectuer en quatre jours le désarmement de Casal-Maggiore, de faire juger les coupables, et de prélever un million de contributions. Ces mesures prises, Bonaparte visita tous les campements, tous les postes qui se trouvaient le long de l'Adige, et transporta vers le 20 le quartier général à Milan, où la réception qu'on lui fit dut flatter son légitime orgueil.

Là, deux opérations lointaines le préoccupèrent tout d'abord : la pacification du département des Alpes maritimes et l'expédition en Corse, qu'il méditait depuis longtemps. « Je ne puis influer d'aucune manière sur les départements du Var et du Rhône à cause de mon éloignement, écrivait Bonaparte; mais il ne me sera pas impossible de purger les Alpes maritimes des brigands qui l'infestent. » Pour atteindre ce but, il organisa une colonne mobile de quatre mille hommes, sous les ordres du général Casabianca; institua une commission militaire chargée d'instruire contre les coupables, et dont la résidence fut à Tende, tandis que le général Macquart et le général piémontais, qui occupaient la ligne frontière des deux États, recevaient l'ordre de se concerter avec Casabianca. Quant à la Corse, il y avait un mois, que Bonaparte s'en occupait sérieusement. A peine eut-il pris possession de Livourne qu'il y réunit tous les Corses fugitifs, avec les cent quatre-vingts gendarmes qui faisaient naguère le service de l'île. Cette petite armée fut confiée au général divisionnaire Gentili, *homme sage, prudent, ayant l'estime des personnes du pays et la confiance des montagnards*. Casalta, Cervoni, compatriotes de Gentili,

devaient lui servir de lieutenants et Sapey de commissaire ordonnateur. Ce dernier avait mission de préparer *tous les moyens possibles d'embarquement et de passage*, de se faire livrer par Vaubois six milliers de poudre, quatre mille fusils de chasse, mille paires de pistolets, pour armer les patriotes insulaires. Stimulant le zèle de Bonelli, débarqué depuis le 23 juin à Bocognano avec une poignée de braves, Bonaparte lui écrivait : « Faites en sorte de faire parler bientôt de vous; embrassez nos bons amis, et assurez-les qu'avant peu ils seront délivrés de la tyrannie qui les opprime. Quelle gloire pour eux s'ils peuvent seuls chasser de la patrie ces orgueilleux Anglais!... Je vous recommande de ne vous livrer à aucun esprit de parti; que tout le passé soit oublié, hormis pour le petit nombre d'hommes perfides qui ont égaré ce brave peuple. » — Le Directoire, approuvant toutes les vues de Bonaparte, lui livrant un blanc-seing pour punir comme pour pardonner, neutralisait en même temps cette omnipotence, puisqu'il mettait d'office à la tête de l'entreprise un homme que n'avait pas désigné le général en chef. « Afin d'assurer le succès d'une aussi grande opération, disait Carnot, il est nécessaire de lui donner un chef connu par ses talents, son civisme, son attachement à la République française, et qui réunisse la confiance du gouvernement à celle des patriotes corses. Nous écrivons au citoyen Salicetti que nous avons jeté les yeux sur lui, et nous lui promettons tous les secours qui dépendront du Directoire et de vous. Pour compléter votre gloire et la rendre plus brillante, il ne vous reste, général, qu'à joindre au titre de vainqueur d'Italie celui de libérateur du pays qui vous a vu naître. »

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

ÉTAT GÉNÉRAL DES ESPRITS. — CAMPAGNES D'ALLEMAGNE.

Complots ourdis contre le Directoire. — La secte des *Égaux*, organisée sous la direction de Babeuf, de Buonarotti, de Fontenelli, etc. — Conspiration de Babeuf ou du *Bonheur commun;* ses éléments ; son but. — Arrestation des conjurés, parmi lesquels figurent Drouet, Antonelli, Vadier, Ricord, etc. — Ils sont traduits devant une haute cour nationale. — Mouvement nocturne à Paris. — Conspiration royaliste du Champ de Mars. — Menées du *club de Clichy*, de l'*Association des amis de l'ordre* et de l'*Institut philanthropique.* — Position difficile du gouvernement entre des partis audacieux qui le menacent et des conseils législatifs qui ne le secondent pas assez. — Situation de nos armées de Rhin-et-Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Nord. — Campagne et retraite de Moreau. — Campagne, succès et revers de Jourdan. — Combinaison savante et manœuvre hardie du prince Charles. — Mort du général Marceau ; honneurs rendus à ses cendres. — De retour sur le Rhin, Jourdan adresse sa démission au Directoire. — Haine des royalistes contre Bonaparte ; leurs calomnies. — Il est honorablement justifié par le Directoire. — Position de la famille Bonaparte. — Opinion de Lucien, favorable au gouvernement établi. — Mission de Louis Bonaparte à Paris.

> Les armées commandées par Hoche, Moreau et Jourdan, rivalisaient de patriotisme et d'ardeur avec l'armée de Napoléon. Tant de succès qui garantissaient la paix extérieure, ne pouvaient rester sans influence à l'intérieur.
>
> *Mémoires de Lucien Bonaparte*, p. 200.

Dans la préoccupation exclusive que nous inspiraient les glorieux événements d'Italie, nous avons, depuis six mois, laissé le Directoire se débattre contre un système de conspiration permanente. L'ordre d'évacuer Paris donné aux étrangers, aux gens inconnus et sans aveu, fut mal exécuté ; la fermeture des salons royalistes, des réunions démocratiques n'empêcha pas d'autres réunions d'avoir lieu, d'autres salons de s'ouvrir, et lorsque Bonaparte, quelque temps avant son départ pour l'armée, alla présider à la dissolution de la Société du

Panthéon et prendre les clefs de la salle, il voulut intimider les agitateurs en consacrant lui-même la rigueur d'une mesure dont il comprenait l'urgence; mais après son départ pour l'armée, tous les ennemis du Directoire levèrent la tête, certains journaux parlèrent comme d'un devoir de renverser le gouvernement : chaque jour, au coin des rues, des placards incendiaires prêchaient le socialisme, la révolte contre l'ordre établi, et plus on avançait, plus la misère publique fournissait de soldats à l'émeute.

Le 9 mai, le conseil des Cinq-Cents recevait du Directoire un message dénonçant un complot qui devait éclater le lendemain matin. Les conjurés voulaient déchirer la Constitution française, égorger le Corps législatif, tous les membres du gouvernement, l'état-major de l'armée de l'intérieur, les autorités constituées de Paris, livrer cette grande commune à un pillage général et aux plus affreux massacres. Le Directoire annonçait en même temps l'arrestation des principaux conspirateurs, parmi lesquels figurait Drouet, député récemment échangé contre la fille de Louis XVI. Un décret prescrivait à tous les anciens conventionnels, à tous les fonctionnaires destitués, à tous les militaires sans emploi dont la résidence fixe était en province, à tous les prévenus d'émigration, fussent-ils Parisiens, à tous les étrangers ne faisant point partie du corps diplomatique, ou dont le séjour dans la capitale datait d'une époque postérieure au 14 juillet 1789, de quitter cette ville en trois fois vingt-quatre heures, et de s'en tenir éloignés d'au moins dix lieues, sous peine de déportation.

Le complot qui venait de se tramer, disent MM. Th. Burette et Ulysse Ladet [1], avait eu sa première origine

[1] *Histoire de la révolution française*, t. IV, p. 150 et suiv.

dans les prisons où la réaction thermidorienne entassait les patriotes. Là s'était formée la secte des *Égaux*, dont les membres, rendus à la liberté après les journées de vendémiaire, s'étaient organisés sous la direction de Babeuf, Buonarotti, Fontenelli et quelques autres. La fondation du club du Panthéon avait été l'un des moyens employés par eux pour ranimer l'opinion publique, et comme leur but était le rétablissement de la Constitution de 1793, de la liberté, de l'égalité et du *bonheur commun;* comme la participation de tous les hommes aux jouissances que le ciel leur réserve formait le fond des doctrines de Gracchus Babeuf adoptées par les conjurés; le *complot* fut appelé conspiration de Babeuf ou du *bonheur commun.* Babeuf considérait la propriété individuelle comme une cause d'esclavage; il voulait que la société fût unie par des liens réciproques de travaux, de services et de bien-être; que les peines, le labeur, les produits demeurassent entre tous sur un pied d'égalité parfaite.

Dès le mois de germinal, Babeuf, Antonelli, membre de l'ancienne assemblée législative, Sylvain Maréchal, Philippe Buonarotti et quelques autres avaient constitué un directoire secret de salut public, auquel était subordonné un comité *insurrecteur* ou exécutif de salut public, ayant douze *agents révolutionnaires*, *des agents militaires et des agents intermédiaires,* qui devaient mettre en rapport le directoire avec les deux autres espèces d'agents. Le comité insurrecteur déployait une activité qui n'eût pas été sans danger pour le gouvernement, si la trahison ne s'en fût pas mêlée, comme il arrive toujours dans ces complots populaires, où tant de natures mauvaises se mettent en avant. Un certain Georges Grisel, qui avait promis de soulever le camp d

Grenelle, instruisait le Directoire de tout ce qu'on faisait; en sorte que le 22 floréal, dès le matin, au moment d'exécuter le complot, Babeuf, Buonarotti, Alexandre Darthé, Guillaume Germain, le député Drouet et quelques autres furent arrêtés dans leur domicile respectif. Chez Babeuf, on saisit l'acte d'insurrection libellé en vingt-neuf articles, précédés de longs et nombreux considérants. Interrogé par Cochon, ministre de la police générale, Babeuf reconnut tous les papiers qui lui furent représentés, mais il refusa de nommer aucun de ses complices. Presque aussitôt il écrivit au Directoire une lettre commençant par ces mots : « Regarderiez-vous au-dessous de vous, citoyens, de traiter avec moi de puissance à puissance? » Mais comme, tout en déclarant que la mort ou l'exil serait pour lui le chemin de l'immortalité, il concluait en disant que l'intérêt du gouvernement, celui de la patrie étaient de ne point donner de célébrité à la conjuration découverte; que le frapper serait irriter tous les démocrates de la République française, le public vit dans ce factum une espèce de rétractation, une manière détournée de demander grâce. Cependant Babeuf prouva plus tard qu'il ne craignait pas la mort. Pour toute réponse à sa lettre, le Directoire la fit imprimer dans les journaux.

L'accusation contre Drouet ayant été admise par le conseil des Cinq-Cents, le jugement du procès fut déféré à une haute cour nationale qui devait siéger à Vendôme, et Drouet entraîna de la sorte ses coaccusés devant la même juridiction; mais cette haute cour n'était point organisée, et pendant qu'on s'en occupait, Drouet, favorisé sans doute par le gouvernement, s'échappa de la prison de l'Abbaye. Toutefois son évasion ne changea rien aux mesures prises envers les autres accusés,

parmi lesquels figuraient les conventionnels Vadier, Amar, Choudieu, Ricord, Laignelot, le législateur Antonelli, les généraux Lamy et Rossignol, les adjudants généraux Jarry et Mansard, Félix Lepelletier et Jean-Baptiste Didier, ex-juré du tribunal révolutionnaire. La tête de colonne des conjurés n'était pas, on le voit bien, sans quelque valeur, et comme elle s'appuyait sur les masses qui ne possèdent pas, sur les ouvriers paresseux ou sans ouvrage; comme derrière cette colonne d'avant-garde marchaient, avec plus ou moins d'ardeur, tous les ennemis du gouvernement, sous quelque bannière qu'ils fussent rangés, une inquiétude profonde, une agitation des plus grandes régnaient au sein de la population parisienne. La nuit où les accusés montèrent en voiture pour se rendre à Vendôme, une sorte d'émeute troubla Paris; des pétards et des boîtes furent tirés dans les rues; on sema des cocardes blanches et des proclamations manuscrites; cinq drapeaux blancs avec cette inscription: *Mort aux républicains*, furent saisis le lendemain par la police.

Pendant que les partis se renvoyaient à l'envi la responsabilité de cet esclandre anonyme, et s'accusaient réciproquement d'avoir voulu donner le change à l'opinion, une tentative plus sérieuse vint fixer tous les doutes. Dans la nuit du 23 au 24 fructidor, un rassemblement de six à sept cents hommes armés de pistolets, de sabres, de cannes à épée, se présente aux portes du camp de Grenelle en criant : *Vive la République! à bas les nouveaux tyrans!* Les conspirateurs étaient parvenus à séduire plusieurs soldats du bataillon du Gard, qui tenait la droite du camp; mais le ministre de la police, toujours servi à souhait par les traîtres, avait fait passer ce bataillon de la droite à la gauche du camp. Lorsque

les insurgés y pénétrèrent par la droite, en poussant leurs cris provocateurs, au lieu d'être accueillis, comme ils l'espéraient, par des accolades fraternelles, ils furent salués d'une décharge de mousqueterie qui en tua une vingtaine et en blessa beaucoup d'autres. On fit cent trente-trois prisonniers, le reste s'évada. Parmi ceux qui furent arrêtés, se trouvèrent les conventionnels Cusset, Javoque, A. Fluguet, l'ex-général Fyon et d'anciens membres des comités révolutionnaires. Le général Fyon avait été décrété d'accusation dans l'affaire Babeuf; la police le cherchait depuis longtemps : aussi fut-il renvoyé devant la haute cour de Vendôme. On livra les autres accusés à une commission militaire qui condamna trente-deux coupables à mort; d'autres furent déportés ou subirent une détention temporaire; quarante-six furent acquittés. Tout était terminé le 27 octobre (6 brumaire), et l'on reportait à un temps plus éloigné l'ouverture des débats judiciaires de la cour de Vendôme.

Trois jours après, le Directoire demandait aux deux conseils législatifs des armes contre la licence de la presse; une longue, une irritante discussion avait lieu; mais le conseil des Anciens, moins passionné que celui des Cinq-Cents, finissait par repousser les mesures préventives proposées à sa sanction. C'était un échec fort grave pour le gouvernement, car il venait d'attiser la haine des journalistes, qui ne le ménagèrent pas. Une seconde fois, disent MM. Burette et Ladet, l'ardeur aventureuse des partis lui vint en aide, et justifia la sévère énergie que réclamait le salut public. L'ancien cordelier Merle, colonel du 21e régiment de dragons, préposé à la garde du Corps législatif; l'adjudant général Ramel, qui commandait les grenadiers auxquels était confiée la même garde, furent circonvenus par d'obscurs conspi-

rateurs royalistes qui, les croyant de leur bord, s'imaginèrent pouvoir compter sur eux; mais ces deux chefs militaires prévinrent la police, qui arrêta les coupables. Parmi les pièces saisies se trouvait une proclamation emphatique de Louis XVIII datée de Vérone; un mémoire du duc de la Vauguyon; le programme du gouvernement provisoire; la liste des ministres proposés, savoir : Hénin, Bénézech, Fleurieu, Siméon, Barbé-Marbois, Th. de la Millière, Vauvilliers et Cochon. Presque tous ces hommes, portés d'office dans une combinaison subversive de l'ordre établi, protestèrent avec énergie, opposant leurs principes connus, leur conduite antérieure aux *honneurs injurieux* qu'on leur destinait. Une commission militaire fut chargée d'instruire cette procédure, qui traîna en longueur, les accusés ayant décliné la juridiction d'un conseil de guerre, et le tribunal de cassation étant intervenu pour exiger que le jugement du conseil fût déposé à son greffe. « On s'inquiétait bien moins, dit Thibaudeau, des principes que du sort des accusés. Leurs partisans espéraient plus d'indulgence dans un jury, et les républicains plus de sévérité dans la justice militaire. »

Voilà deux conspirations patentes : la première fort sérieuse, s'attaquant aux principes fondamentaux d'organisation sociale; la seconde moins large dans ses motifs et ses conséquences, presque niaise dans ses moyens d'exécution. Leur découverte n'en rendait pas le gouvernement plus solide ni la nation plus confiante, car c'était une partie de cette nation qui conspirait avec permanence contre l'autre. Le club de Clichy, club célèbre, ouvert depuis 1795 dans la rue dont il portait le nom, composé d'hommes marquants, députés, officiers, administrateurs, gens de lettres, tous dévoués à l'ancien

régime, et de républicains désillusionnés, prenait chaque jour plus d'importance. Dans les provinces, l'*association des Amis de l'ordre* ou des *Fils légitimes*, l'*Institut philanthropique*, formés aussi de royalistes, s'entendaient avec les clichyens, et tous exerçaient sur la chose publique l'action la plus dissolvante. Pour y résister efficacement, il fallait au Directoire la spontanéité courageuse dont il manquait; aux conseils, une majorité gouvernementale mieux prononcée; aux ministères, des hommes doués d'une portée d'esprit capable d'initiative. Faute de cela, l'inquiétude des uns, l'audace des autres paralysaient toutes choses; les réunions du Directoire, les séances des deux conseils législatifs se passaient fort souvent en discussions futiles, et ne prenaient de la grandeur que sous l'impulsion de nos triomphes sur le Rhin, sur la Meuse et sur les Alpes. Alors le sentiment national éclatait avec enthousiasme; on décrétait que telle ou telle armée avait bien mérité de la patrie; on ordonnait des fêtes publiques. Nos victoires d'Italie ne se célébraient pas seulement en France, mais à Madrid, à Rotterdam, à la Haye, où des discours publics et des toasts consacraient la jeune renommée de Bonaparte.

Depuis deux mois Bonaparte faisait une guerre des plus actives, lorsque le 31 mai le prince Charles, général en chef des troupes autrichiennes sur le Rhin, ouvrit la campagne. Moreau avait quitté le commandement de l'armée du Nord pour prendre celui de l'armée de Rhin-et-Moselle, devenu vacant par le rappel de Pichegru, à qui la voix publique reprochait deux crimes, celui de s'être fait battre, celui beaucoup plus grand « d'avoir laissé dans Manheim un corps de neuf mille Français destinés à être massacrés, » dit Lacretelle. Jourdan restait à la tête de l'armée

de Sambre-et-Meuse, et Beurnonville remplaçait Moreau. L'armée du Nord se trouvait être la plus faible des trois armées; celles de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, presque d'égale force, comptaient chacune soixante-quinze à quatre-vingt mille hommes, troupes excellentes, d'une valeur éprouvée, mais sans équipement, sans souliers, sans habits, sans solde. L'artillerie, la cavalerie manquaient de chevaux, les charrois de conducteurs; on ne pouvait espérer que dans la bravoure, la constance des soldats et dans le talent des chefs. Quels hommes, en effet, que Marceau, Bernadotte, Championnet, Lefebvre, Grenier, Kléber, Lecourbe, Ney, Desaix, Gouvion Saint-Cyr, Abbatucci! Servant sous Moreau, sous Jourdan, ils rivalisaient tous de zèle, d'intelligence et d'intrépidité pour assurer le triomphe des cohortes républicaines.

Tandis qu'après avoir traversé le Rhin et battu l'ennemi à Renchen et à Rastadt, Moreau demeurait stationnaire, le général Férino avec l'aile droite, écoutant trop tard la bouillante impatience d'Abbatucci qui commandait son avant-garde, faisait un mouvement décisif dans le Wurtemberg, et culbutait à Mindelheim l'armée de Condé; puis il opérait sa jonction avec le centre et la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, victorieuse à Medigen et Naresheim. Dans une communauté d'héroïsme et de larges pensées, Abbatucci, Bonaparte rêvaient alors en même temps l'invasion de la Bavière et la possibilité de porter nos armes au cœur de l'Autriche; mais Férino, qui reçut les confidences d'Abbatucci, n'était pas plus à sa hauteur que le Directoire à celle de Bonaparte.

Nous arrivions sur le Danube; le duc de Wurtemberg, le margrave de Bade demandaient la paix; les Saxons abandonnaient la bannière autrichienne, et Wurmser

passait en Italie, laissant le prince Charles dans une position critique, dont il sortira de la manière la plus brillante. « Que Moreau aille jusqu'à Vienne, dit le prince archiduc au général comte de Latour, peu m'importe, pourvu que je batte Jourdan. » Et il partit vers le 20 août, emmenant vingt-huit mille hommes pour aller tomber sur l'armée de Sambre-et-Meuse, prévoyant bien qu'une fois forcée à se replier, cette armée entraînerait dans le même mouvement celle de Rhin-et-Moselle.

Pendant la marche du prince Charles, Moreau traversait le Lech, s'emparait de Munich, Mainburg, Neustadt, et se disposait à prendre des cantonnements pour attendre l'armée de Sambre-et-Meuse, lorsqu'il apprit la retraite de cette armée. Aussitôt, comme l'avait prévu l'archiduc, il rétrograda sur l'Iller, puis de l'Iller sur le Rhin, suivi par le général Latour, dont les mauvaises dispositions, les fausses manœuvres et la rivalité fâcheuse avec Nauendorf, ménagèrent aux Français presque autant de victoires que de combats. L'archiduc, après avoir déterminé la retraite de Jourdan, rejoignit Moreau sur les rives de l'Ély, le pressa avec des forces bien supérieures aux siennes, mais ne put l'entamer. Dans cette longue et glorieuse retraite, Moreau dut le salut de son armée aux généraux Gouvion Saint-Cyr, Abbatucci et Desaix : Saint-Cyr força le passage du Val-d'Enfer; Abbatucci, par des prodiges de valeur et par les bonnes dispositions de son artillerie, rendit facile notre traversée sur le pont d'Huningue, tandis que Desaix, passant le Rhin à Vieux-Brisach et se portant sur Kehl, alla menacer les derrières de l'armée impériale.

Après le combat d'Altenkirchen, où Lefebvre mit les Autrichiens en déroute complète; après celui d'Ukerath,

où les efforts de Kléber ne purent que balancer la victoire, Jourdan, au mois de juillet, avait traversé le Rhin à Neuwied. Battus dans les plaines de Wildendorf par Lefebvre, dans celles de Bamberg par Championnet, à Butzbach et Friedberg par Kléber, les Autrichiens se retiraient précipitamment au delà du Mein et nous nous rendions maîtres de Francfort. Mais, pour marcher plus avant sans redouter ni Mayence, dont la garnison était fort considérable, ni la ville de Manheim, ni les places d'Ehrenbreitsten et de Konigsten, Jourdan laissait sur ses derrières Marceau avec vingt-huit mille hommes.

Les quarante-six mille combattants qui restaient disponibles se trouvaient partagés en six divisions, sous les ordres de Championnet, Lefebvre, Collaud, Bernadotte, Kléber et Grenier. Quand ils eurent stationné quelque temps dans la Franconie, Wurtzbourg, Konigshofen, Forcheim ouvrirent leurs portes à Klein, à Lefebvre et à Ney. Rejetés au delà de la Wiessent et de l'Aisch, les Autrichiens rétrogradèrent sur Amberg et sur Wolfering, où les suivit Jourdan, convalescent à peine d'une maladie qui l'avait forcé d'appeler Kléber au commandement de son armée. Cette armée campait sur la Raab, que Jourdan allait traverser lorsque, le 28 août, il apprit l'arrivée du prince Charles. Bernadotte battit une de ses divisions, mais le lendemain il dut rétrograder sur Altorf. Quarante-huit heures après, l'armée tout entière opérait son mouvement de retraite, mais avec moins de bonheur que l'armée de Rhin-et-Moselle : à Amberg, Ney dut s'ouvrir un chemin à travers les colonnes autrichiennes, laissant son infanterie tomber épuisée ou mourir avec gloire ; à Wurtzbourg, Bernadotte et Jourdan furent battus par des forces presque doubles des leurs, échec

qui détermina notre marche rétrograde vers la Lahn en traversant les montagnes de la Fulde. Marceau, stationné depuis Ehrenbreitstein jusqu'à Manheim, prenait ses dispositions pour retenir l'archiduc pendant que l'armée franchirait le défilé d'Altenkirchen; mais un chasseur tyrolien l'ajuste avec sa carabine et le blesse mortellement. Cette catastrophe émut profondément les deux armées; amis, ennemis vinrent pleurer sur la tombe d'un héros arrêté si jeune dans une carrière si brillante; on lui fit de magnifiques funérailles, et son corps resta déposé près de Coblentz, dans la redoute de Pétersberg, appelée depuis Fort-Marceau.

Ces pieux devoirs accomplis, Jourdan continua sans obstacle d'effectuer sa retraite; il avait hâte d'arriver sur le Rhin, non pour combattre, mais pour rendre au Directoire une épée qu'on avait la prétention de guider et de réduire conséquemment à l'impossibilité de rien faire qui fût grand. Républicain austère, âme honnête, esprit droit, ambitieux dans les limites qu'impose le respect de soi-même, Jourdan, depuis trois mois, subissait mille ennuis; les clichyens relevaient avec perfidie ses moindres insuccès, calomniaient ses intentions et le traduisaient à la barre du journalisme; tandis que Moreau, qu'on redoutait moins, qu'on voulait ménager dans l'éventualité d'une restauration bourbonienne, voyait ses efforts appréciés comme ils le méritaient.

La haine des royalistes contre Jourdan n'approchait cependant pas de celle qu'ils portaient à Bonaparte, surtout depuis les mesures énergiques qu'il avait prises pour réprimer les foyers d'intrigues de Vérone, Bologne et Livourne, et pour réduire la puissance temporelle du souverain pontife. Les cardinaux Albani, Borgia, Caraffa, Pignatelli-Monteleone, légat de Ferrare, particulière-

ment hostiles aux Français, ne ménageaient point le général de l'armée d'Italie; il en était de même du ministre napolitain Acton, des oligarques de Venise et de Gênes; mais ici c'était une guerre légitime; c'étaient des hommes dont il savait devoir être l'ennemi, tandis qu'en l'attaquant les clichyens subordonnaient à l'esprit de parti les sentiments que doivent inspirer le patriotisme et la gloire nationale.

Toutes les feuilles publiques dévouées ou vendues aux adversaires du Directoire rapportaient avec une partialité perfide les circonstances diverses de la guerre d'Italie, représentant l'armée comme anéantie ou sur le point de l'être par suite des fautes, de l'impéritie, des présomptueuses témérités du général Bonaparte. Les uns voulaient qu'on le rappelât, qu'on lui fît subir un jugement, qu'on le déclarât traître à la patrie; les autres, plus modérés en apparence, espéraient le faire passer pour un fou. Nos revers à Salo, à la Corona excitèrent un redoublement d'accusations et d'injures; mais le Directoire, lui-même en butte aux virulentes attaques de la presse, soutenait Bonaparte et chargeait la Réveillère-Lepeaux de lui écrire dans les termes suivants :

« Le Directoire exécutif, qui partage avec tous les bons citoyens, avec tous les amis vrais de la patrie, avec les sincères républicains, l'admiration qu'inspirent les grands talents militaires que vous déployez et qui vous donnent de justes titres à la reconnaissance nationale, voit avec indignation les efforts que des folliculaires, couverts de différents masques, font chaque jour pour tromper le public et seconder les ennemis du pays, par des bruits dont le but ne peut être que de semer la dissension parmi les amis de l'ordre et de la paix. Le Directoire voit avec indignation la perfidie avec laquelle ces folli-

culaires coalisés se sont permis d'attaquer la loyauté, la constante fidélité de vos services, et il se doit à lui-même le démenti formel qu'il donne aux absurdes calomnies que leur a fait hasarder le besoin d'entretenir la malignité publique..... Vous avez, citoyen général, la confiance du Directoire; les services que vous rendez chaque jour vous y donnent des droits; les sommes considérables que la République doit à vos victoires prouvent que vous vous occupez tout à la fois de la gloire et des intérêts de votre patrie; les bons citoyens sont d'accord sur cet objet; vous n'aurez pas de peine à abandonner les jactances, les calomnies des autres, au mépris qu'elles méritent par elles-mêmes et plus encore par l'esprit qui les dirige. »

Bonaparte fut extrêmement flatté de ce témoignage d'estime, mais la possibilité de donner, par des victoires, un éclatant démenti aux calomniateurs, le flatta davantage encore. Il est vrai qu'on le suivit sur un autre terrain que celui des champs de bataille, et que ne pouvant plus s'en prendre à son génie, à sa fortune, on s'en prit à sa vie privée. Bonaparte savait souffrir et se taire, surtout quand il s'agissait simplement de lui; mais sa famille, mais Joséphine ne recevaient jamais une blessure sans que le trait pénétrât bien plus avant dans son propre cœur. Toutefois, malgré les efforts de l'envie ou les hostilités permanentes des chefs de l'opposition royaliste, les Bonaparte acquéraient chaque jour plus d'influence et voyaient grandir la considération dont ils étaient dignes. Madame Letizia continuait d'habiter Marseille et d'y mener une existence aussi modeste que retirée; l'abbé Fesch et Joseph Bonaparte, presque toujours au quartier général de l'armée d'Italie, remplissaient honorablement des fonctions importantes dans l'administration mili-

taire ; Lucien exerçait des fonctions analogues en Bavière, en Belgique et en Hollande, avec le regret bien vif de ne pouvoir participer aux débats de la chambre des Cinq-Cents. « Je m'occupais avec moins d'ardeur de mon emploi, a-t-il dit lui-même, que de la lecture des journaux et des brochures politiques. Je devins partisan très-décidé des deux chambres et du gouvernement directorial. J'avais été jusque-là en arrière du mouvement dominant ; je me trouvais alors à sa hauteur. Voilà enfin, me disais-je, voilà une république ! La division des pouvoirs nous garantit la liberté. Aux quartiers généraux des armées, j'aimais à pérorer, et je me faisais de fréquentes querelles avec des jacobins ou des royalistes ; mais bientôt la gloire de Napoléon, cette gloire merveilleuse, me couvrit de son éclat ; mes chefs me caressèrent ; on excusait à la fois mon indolence administrative et mes éternelles discussions. J'obtins l'amitié du général en chef Tilly, commandant à Bruxelles, et de l'excellent général Ellé, commandant l'artillerie à Malines, auprès de qui je fus employé plus d'une année. Ce dernier surtout, honnête et sincère républicain, était en parfait accord avec mes sentiments, et nous nous liâmes étroitement. Nous pensions que la République était assurée par la nouvelle constitution ; la haine qu'elle inspirait aux deux partis extrêmes nous semblait son plus bel éloge. Peut-être ces impressions de ma jeunesse m'ont-elles laissé quelques préjugés ; je leur dois peut-être une opinion erronée sur le régime directorial ; mais j'aime encore à penser que ce régime n'était pas mauvais, et que si les factions diverses avaient voulu s'y résigner, la grande République était fondée sur des bases solides [1]. »

Il ne paraîtra pas sans importance de constater ici le

[1] *Mémoires*, p. 82, 83.

revirement d'opinion qui se manifeste chez Lucien, et de faire pressentir qu'en opérant la révolution du 18 brumaire le général et le tribun ne pouvaient concourir au même but quand il s'agirait de reconstruire l'édifice renversé. Seul de sa famille, Lucien était partisan du système représentatif, de ces luttes de tribune si compromettantes pour la tranquillité publique; Napoléon et Joseph en avaient, au contraire, reconnu le danger, et, malgré sa jeunesse, Louis se faisait une théorie politique dont les principes reposaient dans la droiture de son cœur et dans le calme réfléchi de son intelligence. « D'un caractère à la fois grave, romanesque, vif et flegmatique, Louis, disait un jour l'Empereur au général Montholon, qui nous l'a répété, montrait alors le coup d'œil et le sang-froid d'un vieux général; il aimait la gloire; peut-être m'aimait-il plus encore. Quand, la veille de la bataille de Castiglione, je l'envoyai porter au Directoire le rapport des événements qui me décidaient à lever le siége de Mantoue et à quitter momentanément la ligne de l'Adige, il fut si malheureux de ne point partager les périls auxquels il me croyait exposé, que je dus lui dire : — Louis, partez sans regrets; il n'y a que mon frère que je puisse charger de cette mauvaise commission; mais, avant de revenir, vous offrirez au Directoire les drapeaux que je prendrai demain à l'ennemi. — En effet, neuf drapeaux gagnés dans les plaines de Castiglione, arrivés à Paris presque en même temps que Louis, furent présentés par lui aux membres du gouvernement. Il était accompagné de Dutaillis, aide de camp de Berthier. Cette mission accomplie, l'honorable messager, comblé d'éloges, se hâta de quitter la capitale et de repasser les Alpes.

CHAPITRE QUARANTIÈME.

QUATRIÈME CAMPAGNE D'ITALIE.

DERNIÈRES DÉFAITES DE WURMSER.

Efforts du cabinet de Vienne pour s'opposer à Bonaparte. — Position respective de l'armée impériale et de l'armée française. — Bonaparte écrit de Brescia et d'Ala des lettres de tendresse à Joséphine. — Mouvements d'avant-garde. — Attaque brillante du camp de Mori et mort du général Dubois. — Wukassowich est battu sur tous les points par Vaubois et Masséna. — Bonaparte déloge Davidowich de Caliano et reste maître des deux rives de l'Adige. — Nous arrivons à Trente. — Bonaparte culbute les Autrichiens au delà du torrent de Lavis. — Beau fait d'armes de l'adjudant général Leclerc et du colonel Desaix. — Marche précipitée de Vaubois, de Masséna et d'Augereau. — Proclamation de Bonaparte aux Tyroliens et mesures administratives prises envers eux. — Lenteurs du maréchal Wurmser. — Combats de Primolano et de Covelo, où deux mille Croates mettent bas les armes. — Combat de Bassano gagné par Augereau et Masséna, d'après le plan de Bonaparte. — Lannes, Verdier, Saint-Hilaire, Frère, Cassan, Gros, Chabran et le carabinier Pelard cités avec éloges. — Wurmser traverse précipitamment la Brenta et revient à l'idée de marcher sur Mantoue. — Dispositions de Bonaparte pour prendre Wurmser avec son armée. — Un retard involontaire de Masséna, une négligence de Sahuguet font échouer ce plan; mais Augereau se rend maître de Legnago. — Entrée de Wurmser dans Mantoue.

> Si Dewins remplace Wurmser, vous aurez affaire à une ancienne connaissance de l'armée d'Italie, et je ne doute pas que, poli comme vous l'êtes, vous ne l'accompagniez jusqu'à Vienne.
>
> *Lettre du chevalier d'Azara à Bonaparte.*
>
> On dit que Wurmser veut encore en tâter.....
>
> *Lettre de Cacault à Bonaparte.*

Justement inquiète des progrès rapides, des succès inespérés qui signalaient la marche de nos armées d'Italie, du Rhin et de Sambre-et-Meuse, car ces deux dernières ne rétrogradaient point encore, la cour de Vienne préparait une formidable résistance. Elle augmentait, elle pressait les levées, et chaque jour de nouveaux con-

tingents, tirés des provinces orientales de l'empire ou du Tyrol, venaient fortifier Wurmser. Fidèle au système vicieux conseillé par le feld-maréchal Lascy, et qui consistait à prolonger démesurément les ailes enveloppantes, Wurmser, le 13 août, malgré les rudes leçons qu'il avait reçues, abandonnait ses fortes positions d'Ala pour couvrir la ville de Trente, où s'établit Sebottendorf avec cinq bataillons et quatre escadrons d'avant-garde. Mezaros fut chargé de veiller sur la Brenta; le prince Hohenzollern fut posté à Pontafel avec quelques troupes détachées, le prince de Reuss gardait la rive gauche de la Sarca et se liait au général Landon, qui protégeait les passages du mont Tonal et de Ponte-di-Legno. Quasdanowich couvrait le terrain qui sépare la Sarca de la rive droite de l'Adige; Davidowich, retiré vers Trente, tenait Matarello avec son avant-garde aux ordres de Wukassowich. La cavalerie campait en arrière de Trente; les postes de la droite, sous le commandement du général Graffer, s'étendaient dans le haut Tyrol, jusque vers Feldkirch et Reiti.

Jusqu'au 18 août, les Autrichiens conservèrent leurs positions; mais Bonaparte n'ayant fait aucun mouvement qui dût inspirer des inquiétudes sérieuses, Wurmser reporta sur Roveredo le corps de Davidowich et sur San-Marco celui de Wukassowich. Dix mille hommes de milices tyroliennes occupaient les avant-postes. Cette position, bien préférable à la précédente, laissait supposer que l'ennemi, mieux avisé, s'y tiendrait et ne hasarderait une bataille qu'après en avoir calculé toutes les chances; mais à Vienne on voulait le déblocus immédiat de Mantoue, et le général Lauer, muni d'instructions positives, venait forcer la main du vieux Wurmser. Il fut convenu que Davidowich, avec vingt mille hommes et des bandes indigènes considérables, défendrait le Tyrol

en même temps qu'il inquiéterait nos troupes sur le haut Adige, tandis que Wurmser, à la tête des divisions Mezaros, Quasdanowich, Sebottendorf, formant un corps de trente mille combattants, descendrait sur Bassano, s'emparerait des ponts de Legnago sur le bas Adige, puis marcherait pour débloquer Mantoue, évitant une bataille, mais forçant les postes français entre l'Adige et le Mincio.

Bonaparte ordonna des reconnaissances sur le front de la ligne ennemie; et bientôt il apprit d'elles que la chaîne de montagnes de Sette-Communi et du Monte-Malara séparait Wurmser de Davidowich. L'idée d'écraser Davidowich avant que le maréchal pût le secourir, et de se porter avec rapidité, par la vallée de la Brenta, sur les derrières du corps d'armée qui marchait vers Bassano, éclaira comme d'une lumière soudaine le génie de Bonaparte; mais l'exécution de ce plan n'était pas sans danger. Par un mouvement précipité, Wurmser pouvait, gagnant Vérone, écraser la division qui bloquait Mantoue, remonter le cours de l'Adige et tomber sur les derrières de notre armée; mais Bonaparte a tout calculé, tout prévu; il court à sa rencontre; heureux s'il l'atteint, s'il le déjoue; plus heureux s'il reçoit une lettre de Joséphine... « Je pars à l'instant pour Vérone, lui écrivait de Brescia, le 31 août, ce grand capitaine. J'avais espéré recevoir une lettre de toi; cela me met dans une inquiétude affreuse. Tu étais un peu malade lors de mon départ; je t'en prie, ne me laisse pas dans une pareille inquiétude. Tu m'avais promis plus d'exactitude, ta langue était cependant bien d'accord avec ton cœur..... Toi, à qui la nature a donné douceur, aménité et tout ce qui plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur? Trois jours sans lettre de toi! Je t'ai

cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible, les nuits sont longues, ennuyeuses et fades; la journée est monotone. Aujourd'hui, seul avec les pensées, les travaux, les écritures, les hommes et leurs fastueux projets, je n'ai pas même un billet de toi que je puisse presser sur mon cœur. — Le quartier général est parti; je pars dans une heure. — Pense à moi, vis pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé, et crois qu'il n'est pour lui qu'un seul malheur qui l'effraie, ce serait de n'être plus aimé de sa Joséphine. Mille baisers bien doux, bien tendres, bien exclusifs... »

En lisant une lettre ainsi conçue, qui ne croirait qu'une seule pensée préoccupe Bonaparte, et que cette pensée est une pensée d'amour? Il faut vraiment rapprocher les dates, avoir, comme nous les avons, des autographes sous les yeux, pour bien comprendre l'étonnante flexibilité d'imagination avec laquelle cet homme extraordinaire parcourt, sans le moindre effort, une chaîne d'idées qui n'ont de corrélation que dans les replis cachés de son âme.

Vaubois, stationné sur la rive occidentale du lac de Garda depuis qu'il avait chassé devant lui le prince de Reuss, reçoit l'ordre de déboucher, à l'extrémité du lac, par Torbole et Riva, dans la vallée de l'Adige; Guyeux s'embarque à Salo pour joindre Vaubois; Masséna, qui doit former le centre d'attaque, traverse l'Adige au pont de Polo, et arrive le lendemain dans la ville d'Ala; Augereau, parti de Vérone, gagne le Monte-Malara, entre les villages de Lugo et de Rovere, afin d'observer les mouvements de Wurmser vers Bassano et de pouvoir, au besoin, appuyer Masséna. Ce vaste ensemble d'opérations, commencé le 2 septembre, s'achevait le 3, dès le matin. Du quartier général d'Ala, Bonaparte écrivait

alors à sa femme : « Nous sommes en pleine campagne, mon adorable amie; nous avons culbuté les postes ennemis; nous leur avons pris huit ou dix chevaux avec un pareil nombre de cavaliers. La troupe est très-gaie et bien disposée. J'espère que nous ferons de bonnes affaires, et que nous entrerons dans Trente le 19 fructidor (5 septembre). — Point de lettres de toi; cela m'inquiète vraiment; l'on m'assure cependant que tu te portes bien, et que même tu as été te promener au lac de Côme. J'attends tous les jours et avec impatience le courrier où tu m'apprendras de tes nouvelles; tu sais combien elles me sont chères. Je ne vis pas loin de toi; le bonheur de la vie est près de ma douce Joséphine. Pense à moi! Écris-moi souvent, bien souvent; c'est le seul remède à l'absence; elle est cruelle, mais sera, j'espère, momentanée. »

Ce jour-là même le général Saint-Hilaire, qui commandait l'avant-garde de Vaubois, attaque sur la Sarca quelques détachements du prince de Reuss, les culbute et leur fait des prisonniers. L'avant-garde de Masséna, de son côté, a plusieurs rencontres avec celle de Wukassowich, qui, rejetée sur Serravalle, se replie et se fortifie à San-Marco de manière à dominer les deux rives de l'Adige.

Le 4, Vaubois, d'après des ordres formels, arrive vis-à-vis Serravalle et marche vers l'Adige, pendant que Pigeon déloge de Cazano les Autrichiens qui obstruent le passage où Vaubois doit opérer sa jonction avec Masséna. Augereau occupait en même temps les hauteurs de la vallée d'Arsa, et lançait vers Vicence de fortes colonnes d'éclaireurs pour inquiéter l'ennemi.

Vers six heures du matin, Pigeon, avec sa brigade, gagne les hauteurs de San-Marco; l'adjudant général Sornet attaque l'ennemi avec une demi-brigade disposée

en tirailleurs; Victor, à la tête d'une autre demi-brigade en colonne serrée, s'avance par la grande route, tandis que Vaubois aborde vivement le camp de Mori, sur la rive droite de l'Adige. Le combat fut très-vif; l'avant-garde de Wukassowich, inférieure aux assaillants, soutint leur choc avec une bravoure digne des plus grands éloges. Pour décider l'affaire, il fallut que Bonaparte lançât contre cette admirable infanterie un régiment de hussards sous la conduite du général Dubois. Cette charge brillante, couronnée d'un plein succès, nous coûta cher ; Dubois tomba frappé de trois balles. Le général en chef s'étant alors approché de lui : « Je vais mourir, dit Dubois en serrant la main de Bonaparte; mais, en succombant pour la patrie, que j'apprenne au moins de votre bouche le succès de nos armes. » Bonaparte l'assura de la victoire, qui ne fut décidée néanmoins que deux heures après.

Dans son attaque du camp de Mori, Vaubois n'avait pas été moins heureux que Masséna. Poursuivant les troupes qu'il rencontrait sur la rive droite de l'Adige, il était favorisé dans son mouvement par Rampon, qui s'avançait en même temps avec une demi-brigade entre l'Adige et Roveredo, tandis que Victor, avec une autre demi-brigade, se précipitait au pas de charge dans les rues principales de cette ville. Battu sur tous les points, Wukassowich, dont les divers engagements, depuis quarante-huit heures, étaient marqués par des insuccès, n'en continuait pas moins sa retraite avec calme, ralliant ses troupes débandées, et profitant du moindre avantage de position pour s'y arrêter et contenir les assaillants. Il eut cinq à six cents hommes tués ou blessés, sept à huit cents hommes faits prisonniers; il perdit trois pièces de canon et beaucoup de bagages, mais il put opérer sa

jonction avec Davidowich, dont les troupes fraîches n'avaient pas encore donné.

Davidowich occupait une position des plus favorables entre l'Adige et des montagnes fort escarpées. Devant lui s'ouvrait la vallée de Caliano, large d'environ 80 mètres, fermée d'une muraille à meurtrières et défendue par un château d'où les Autrichiens pouvaient battre toute la vallée. Il fallait attaquer sans retard, profiter du désordre, de l'impression morale que produisait l'arrivée tumultueuse des bandes vaincues de Wukassowich, et ne point laisser aux deux armées le temps de se reconnaître. Bonaparte ordonna donc à Dammartin d'ouvrir un feu vif avec huit pièces de canon, qui prirent la gorge en écharpe. Pigeon fut lancé vers la droite avec l'infanterie légère, trois cents tirailleurs marchèrent résolûment le long des rives de l'Adige, pendant que trois demi-brigades, formées en colonnes serrées par bataillons, s'avançaient dans le défilé. Étonnés, étourdis d'une agression si prompte, pris contre leurs flancs et pressés de front, les Autrichiens reculent, se débandent et courent chercher refuge derrière la muraille de Caliano, que nos soldats escaladent. Tout cède; bientôt le village est emporté; l'ennemi recule précipitamment, pressé par la cavalerie française et par une infanterie marchant au pas de course. Ce fut là qu'ayant voulu, avec cinquante hussards, couper la retraite aux colonnes autrichiennes, Lemarrois, aide de camp du général en chef, fut enveloppé, sabré, foulé aux pieds des chevaux, et faillit perdre la vie. En voulant le dégager, le colonel du 1er régiment de hussards fut tué; mais les Autrichiens, culbutés, confondus, mêlés avec nos troupes, laissèrent sur la place quantité de prisonniers et de blessés. Le capitaine de la compagnie des guides, Bessières, qui devint

maréchal de France, donna ici un nouveau gage de sa brillante audace et mérita les éloges de Bonaparte: avec six cavaliers, il s'élança sur deux pièces de canon, tua les artilleurs et s'empara des pièces. D'autres traits non moins remarquables signalèrent cette journée, où, seule contre une armée, la division Masséna triompha du nombre, des obstacles et du courage. Les Autrichiens perdirent sept à huit mille hommes faits prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, cinquante caissons, sept drapeaux, quantité de fusils et de fourniments. Débandés, éperdus, ils fuyaient de tous côtés, et ce fut avec beaucoup de peine qu'en arrivant à Trente, Davidowich réunit la moitié d'une armée si confiante en elle-même.

Dans la nuit du 4 au 5, Vaubois ayant traversé l'Adige, fait sa jonction avec Masséna, qui se remet en marche dès la pointe du jour et arrive à Trente vers huit heures du matin, après avoir échangé plusieurs coups de canon avec l'arrière-garde de Davidowich. Quelques heures après, Vaubois arrive aussi sur le même point. Informé par ses éclaireurs que Davidowich s'est arrêté dans une position retranchée, derrière le torrent de Lavis, sur la route qui conduit de Trente à Botzen, et ne voulant pas qu'un corps d'armée ennemie puisse inquiéter nos opérations vers la Brenta, Bonaparte ordonne aux deux divisions de reprendre leurs armes, et lui-même se porte à l'avant-garde pour en diriger les attaques. Vers six heures du soir, nous étions en présence de Davidowich, mais nous ne pouvions l'aborder qu'en traversant le Lavis sur un pont que défendait une batterie rasante. Au signal donné par Bonaparte, l'avant-garde se précipite en poussant des cris de victoire; la mitraille éclaircit nos premières files et jette

de l'hésitation parmi les autres; alors Vaubois arrive avec sa division; les charges se succèdent; des soldats nouveaux remplacent ceux que le canon fait tomber, et Dallemagne à la tête de la 25e demi-brigade franchit le pont. D'un autre côté, Murat, conduisant le 10e régiment de chasseurs, dont chaque cavalier porte en croupe un fantassin, traverse à gué la rivière. L'adjudant général Leclerc et le colonel Desaix, de la légion des Allobroges, suivis de quinze cavaliers, se jettent aussitôt à la nage, et vont former une embuscade à deux kilomètres au delà, dans un chemin creux où devait passer l'ennemi. Davidowich précipitait sa retraite sur Salcern et Neumark, lorsqu'un détachement de cent cavaliers, qui fuyait au galop, et quatre cents fantassins qui les suivaient, donnent dans l'embuscade. La nuit est sombre, le feu des dix-sept braves est bien nourri, le défilé étroit; les Autrichiens craignant de succomber en s'ouvrant un passage, mettent bas les armes. Cette nuit même, le guidon des hussards prisonniers fut présenté au général en chef par les braves qui s'en étaient saisis. Leclerc seul avait reçu quelques blessures.

Augereau, dans sa marche vers les hauteurs, ayant rencontré d'insurmontables difficultés, regagna la vallée de l'Adige, où l'ordre lui fut donné de marcher sur Levico, au bord de la Brenta, entre Trente et Bassano. Bonaparte transfère son quartier général à Trente, où quelques Tyroliens, moins attachés au gouvernement impérial qu'à leurs intérêts actuels, couraient au-devant du vainqueur solliciter sa bienveillance tutélaire; démarche qui détermina la proclamation suivante :

« Habitants du Tyrol, vous sollicitez la protection de l'armée française; il faut vous en rendre dignes. Puisque la majorité d'entre vous est bien intentionnée, contrai-

nez ce petit nombre d'hommes opiniâtres à se soumettre : leur conduite insensée tend à attirer sur leur patrie les fureurs de la guerre. La supériorité des armées françaises est aujourd'hui constatée. Les ministres de l'empereur, achetés par l'or de l'Angleterre, le trahissent ; ce malheureux prince ne fait point un pas qui ne soit une faute. — Vous voulez la paix ; les Français combattent pour elle. Nous ne passons sur votre territoire que pour obliger la cour de Vienne de se rendre au vœu de l'Europe désolée et d'entendre les cris de ses peuples. Nous ne venons pas ici pour nous agrandir ; la nature a tracé nos limites au Rhin et aux Alpes, dans le même temps qu'elle a posé au Tyrol les limites de la maison d'Autriche. — Tyroliens, quelle qu'ait été votre conduite passée, rentrez dans vos foyers ; quittez les drapeaux d'hommes tant de fois battus et impuissants pour les défendre. Ce ne sont pas quelques ennemis de plus que peuvent redouter les vainqueurs des Alpes et de l'Italie ; mais ce sont quelques victimes de moins que la générosité de ma nation m'ordonne de chercher à épargner. Nous nous sommes rendus redoutables dans les combats, mais nous sommes les amis de ceux qui nous reçoivent avec hospitalité. »

Bonaparte se hâta de prendre toutes les mesures administratives propres à rassurer les habitants du Tyrol. Le 6 septembre il déclara par un arrêté 1° que le conseil de Trente, appelé conseil aulique, continuera toutes les fonctions civiles, judiciaires, politiques, auxquelles lui donnent droit les usages et le gouvernement du pays ; 2° que toutes les attributions réservées à son profit par l'empereur d'Autriche sur la principauté de Trente seront conférées audit conseil ; 3° que les receveurs des princes, à quelque dénomination qu'ils appartiennent,

quelle que soit l'imposition directe ou indirecte qu'ils prélèvent, rendront compte de leur gestion au même conseil; 4° que, de son côté, le conseil rendra à la République française un compte exact de tous les revenus du prince et de l'empereur; 5° que tous les actes se feront au nom de la République française; 6° que le conseil prêtera serment d'obéissance à la République et le fera prêter à toutes les autorités civiles et militaires du pays; 7° que tous les étrangers, à quelque pays qu'ils appartiennent, quitteront dans les vingt-quatre heures les états trentins; 8° que le général commandant la place tiendra lieu de capitaine de la ville.

Ainsi Bonaparte sauvegardait les libertés locales et remettait aux indigènes les fonctions, les droits, les priviléges dont ils se trouvaient antérieurement privés au bénéfice de la maison d'Autriche, des princes souverains et d'individus étrangers à leur pays. L'orgueil patriotique des Tyroliens demeurait satisfait; nous nous ménagions un peuple vaillant et loyal qui aurait pu compromettre gravement les derrières de l'armée française.

Wurmser croyait encore nos troupes sur l'Adige lorsque, arrivant à Bassano, il apprit la déroute de Davidowich. S'il eût écouté la prudence, le vieux maréchal eût bien fait de s'y arrêter, de concentrer ses forces, d'appeler ses réserves et d'attendre; mais à l'audace calculée de son jeune adversaire il voulut aussi opposer l'audace, il persista dans le projet de débloquer Mantoue, et, le 6 septembre, son avant-garde, aux ordres de Mezaros, ayant dépassé Vicence, poussa de forts détachements jusqu'à Montebello. Augereau se portait alors de Levico sur Borgo-Val-Sugana et Val-Soivas; Masséna, parti de Trente, prenait la même di-

rection, tandis que Vaubois, campé sur le Lavis, tenait en bride Davidowich, et que Bonaparte, avec le reste de l'armée, gagnait la Brenta.

Le 7, dès l'aurore, les divisions Augereau et Masséna se remettent en route. L'avant-garde d'Augereau, composée d'infanterie légère que commande le général Lanusse, rencontre, vers Primolano, les éclaireurs d'un corps de Croates retranché dans ce village pour protéger le cours de la Brenta, s'appuyant d'une part à cette rivière torrentielle, d'autre part à de hautes montagnes. Augereau n'hésite point à effectuer une attaque que désirent ses soldats; il détache en tirailleurs, sur les flancs de l'ennemi, une demi-brigade, et donne l'ordre à une seconde demi-brigade d'aborder le village de front en colonne serrée. Presque aussitôt ce village fut emporté, mais Cavasini, le colonel des Croates, ayant rallié sa troupe dans le petit fort de Covolo, qui commandait le passage, fit une résistance énergique. Pendant cette lutte, Augereau, pour fermer la retraite aux Croates, dirigeait vers les hauteurs quelques compagnies d'infanterie légère, manœuvre dont ils s'aperçurent et qu'ils s'imaginèrent neutraliser en abandonnant Covolo. Malheureusement pour eux, à peine étaient-ils sortis du fort, suivis de près par notre infanterie, qu'un régiment de dragons leur coupa la retraite. Cavasini n'avait dès lors qu'à mourir sur la place ou à se rendre; il mit bas les armes, et nous abandonna dix pièces d'artillerie, quinze caissons, trois drapeaux, deux mille prisonniers. Bonaparte, qui avait vu, sans y participer, cette brillante affaire, combla d'éloges les deux frères Augereau, le général et l'aide de camp, qui devint lui-même général; le capitaine Duroc, qui eut un cheval tué sous lui, et beaucoup d'autres officiers dont la liste serait trop longue; puis il

porta son quartier général à Crémone, point favorablement situé, autour duquel furent établis les bivouacs des troupes qu'il conduisait. En deux jours, elles avaient fait vingt lieues; les divisions Augereau, Masséna n'en avaient guère fait moins, et pourtant, le lendemain, vers deux heures du matin, nos infatigables soldats couraient chercher l'ennemi.

Aux débouchés des gorges, des deux côtés de la Brenta, sur les territoires de Solagra et de Campo-Lungo, stationnaient six bataillons d'avant-garde autrichienne; les deux divisions Quasdanowich et Sebottendorf se trouvaient à deux mille pas du fleuve, au sommet d'un large plateau qui précédait Bassano, où Wurmser était campé avec l'élite de son armée, dont le parc et les canons occupaient la route de Citadella. « Il doit paraître extraordinaire, dit un homme du métier, que le vieux maréchal se soit décidé à rester en l'air à Bassano, au lieu de suivre le mouvement de Mezaros et de se porter sans délai sur Mantoue, conformément à son intention première; on ne doit point être moins surpris qu'après l'adoption du plan de Lauer, dont l'avantage apparent consistait à débloquer Mantoue sans bataille, Wurmser se soit mis dans la nécessité d'en livrer une. »

Avant sept heures du matin, quand Augereau avec sa division se fut porté sur la rive gauche de la Brenta et Masséna sur la rive droite, une fusillade assez vive de tirailleurs commença la lutte. Déployée le long des deux rives, l'infanterie, soutenue par quelques pièces de canon bien pointées, mit ensuite dans son attaque une vigueur remarquable, à laquelle néanmoins les Autrichiens résistèrent; mais, par un dernier effort, la 4e demi-brigade de ligne et la 5e demi-brigade légère ayant culbuté tout ce qui leur était opposé, la déroute devint

générale. Murat y mit le comble en chargeant à la tête de quelques escadrons. L'arrivée de ces fuyards, haletants de fatigue, égarés par la frayeur, occasionna le plus grand désordre, dit un témoin oculaire; confusion qui s'augmenta encore lorsqu'un malentendu ramena dans Bassano le parc et les pontons qu'on devait diriger vers Citadella. Les généraux autrichiens étaient occupés du soin de rétablir le calme, et faisaient les plus grands efforts pour inspirer à leurs troupes une nouvelle énergie, lorsque, poursuivant sa marche, l'armée française se présente devant Bassano. Augereau entre dans la ville au pas de charge, tandis que Masséna y arrive par la droite à la tête de l'intrépide 4ᵉ demi-brigade, qui se précipite sur les canons braqués à l'extrémité du pont de la Brenta, s'en empare, tue tous les canonniers, puis, par pelotons serrés, franchit le passage et pénètre dans la ville aux cris de *Vive la République!* malgré les grenadiers préposés à la garde du quartier général autrichien. Wurmser, que pressaient avec une extrême vivacité les guides du général en chef, faillit être pris. Pour le sauver, quelques vieux braves se firent hacher, et il eut le temps de traverser la Brenta près de Fonteniva. Quasdanowich, débordé sur sa gauche, dut s'enfoncer vers les montagnes du Frioul, après avoir essuyé quelques pertes.

Trois mille prisonniers, cinq drapeaux, trente-cinq pièces de canon tout attelées, trente-cinq caissons, deux équipages de pont également attelés, et presque tous les bagages de l'ennemi renfermés dans deux cents fourgons, servirent de trophée à cette journée brillante. Lannes, Verdier, Saint-Hilaire, Frère, Cassan, Gros, Chabran et le carabinier Pelard s'étaient particulièrement distingués. Dans son rapport au Directoire, Bo-

naparte rappelait que Lannes, le premier à Dego, le premier au passage du Pô, le premier au pont de Lodi, avait encore abordé le premier Bassano; il demandait pour lui et pour Chabran le titre de général de brigade; pour Frère celui de colonel, et d'autres récompenses pour les héros de la journée, qu'il regrettait de ne pas distinguer, de ne pas nommer tous individuellement; mais le moyen d'oublier ce brave Pelard de la 5e demi-brigade légère, qui a traversé seul trois pelotons autrichiens, tué treize soldats et fait prisonnier l'officier commandant! « Aujourd'hui, tu es le premier soldat de mon armée, » lui dit Bonaparte. Quelques jours auparavant, Chasseloup, Lespinasse, Sornet avaient également reçu du général Bonaparte des témoignages flatteurs de haute satisfaction. Il disait de Lespinasse : « C'est un des généraux d'artillerie qui aime le plus à se trouver à l'avant-garde; » de Chasseloup : « Cet officier joint à l'intrépidité des connaissances réelles. » Il demandait pour Sornet le brevet d'adjudant général.

Quand Wurmser eut traversé la Brenta, il revint au plan proposé par Lauer de débloquer Mantoue et d'y reconstituer son armée; mais, au lieu de vingt-cinq mille hommes, il ne lui en restait plus que quatorze mille. Sa retraite fut protégée à Vérone par Mezaros, à Vicence par Sebottendorf, à Legnago par le général Ott; quatre bataillons et quatre escadrons, sous les ordres du général Heister, marchaient parallèlement au général Ott, qui, avec cinq bataillons et neuf escadrons, surveillait le mouvement du maréchal.

En apprenant à Bassano cette retraite, Bonaparte, d'un air de satisfaction, se frotta les mains, et dit aux officiers qui l'entouraient : « Messieurs, la fortune nous favorise; si nous marchons bien nous anéantirons Wurm-

ser. » En effet, de quoi s'agit-il? De laisser Wurmser effectuer sa marche rétrograde sur Legnago, mais de profiter, pour le couper et l'empêcher d'arriver à Mantoue, du terrain marécageux qu'il devra traverser. Sahuguet, qui bloquait cette ville, reçoit l'ordre de détacher une brigade sur Castellaro, de rompre tous les ponts du Tartaro, du Thione et de la Molinella, et de tenir Governolo, par où les Autrichiens auraient pu s'échapper, en laissant vers la droite Sanguinetto. Bonaparte espérait multiplier ainsi suffisamment les obstacles pour arrêter Wurmser jusqu'à ce qu'Augereau et Masséna eussent opéré leur manœuvre de concentration. Ces infatigables cohortes, qu'animait l'enthousiasme de la gloire, auxquelles une heure de repos, un verre d'eau-de-vie, un mot de Bonaparte suffisaient pour qu'elles oubliassent leurs fatigues, marchaient comme des gens dont le cœur est au niveau de la pensée du général. Après le combat de Bassano, la division Masséna, sans s'arrêter, s'était portée sur Vicence : elle y entrait lorsque l'arrière-garde de Wurmser en sortait; elle voulait l'attaquer malgré dix-huit heures de marche et de combats continus, mais le général sut modérer cette ardeur fébrile; il ordonna une trêve au courage, un repos de quelques heures que les soldats durent accepter avec chagrin, car Wurmser fuyait devant eux.

Le 9, aux premières lueurs du jour, la division Masséna quitta Vicence pour gagner Ronco; Augereau, de son côté, chemina vers Padoue, afin de couper à Quasdanowich la route de Trieste, et bivouaqua le 10 sur le territoire de Montagnano, d'où le lendemain il dirigea son armée sur Legnago, marchant avec précaution, dans la crainte que les Autrichiens n'échappassent par Castel-Baldo et ne se rendissent à Venise ou à Trieste. Le 10,

vers le soir, Masséna traversait l'Adige avec toute sa division, opération bien longue, bien difficile, bien fatigante, car on n'avait qu'un bac et de petits bateaux; tout le monde arriva néanmoins de bonne heure à Sanguinetto, mais harassé de fatigue. De Montebello, Bonaparte écrivait à Joséphine : « Wurmser n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue. Jamais nous n'avons eu de succès aussi constants et aussi grands. L'Italie, le Frioul, le Tyrol sont assurés à la République. Il faut que l'empereur crée une seconde armée; artillerie, équipages de ponts, bagages, tout est pris. Sous peu de jours, nous nous verrons; c'est la plus douce récompense de mes fatigues et de mes peines. Mille baisers ardents et bien amoureux! » Immédiatement après avoir écrit sa lettre, l'infatigable général partait pour Ronco, où il arrivait le soir même.

« Deux routes conduisent de Ronco à Sanguinetto : la première est directe, la seconde passe à gauche en suivant l'Adige, traverse Cerca, et va rejoindre le chemin qui mène de Legnago à Mantoue. C'était donc la première de ces routes qu'il convenait de suivre pour devancer plus promptement les colonnes autrichiennes; mais le guide qui dirigeait le général Masséna conduisit les troupes par la seconde. Ce contre-temps retarda la marche de la division; et dans le moment où le général Murat avec une avant-garde de chasseurs arrivait à Cerca, il se rencontra avec les troupes légères de Ott, qui entraient également dans ce village. Quoique éloigné du corps d'avant-garde de Masséna, commandé par le général Pigeon, Murat ne voulut point reculer devant l'ennemi. Il réussit d'abord à culbuter quelques escadrons; mais bientôt il fut ramené par des troupes plus nombreuses. Le général Pigeon, voyant Murat engagé de

la sorte, précipita pour le soutenir la marche de son infanterie légère. Cette troupe traversa le village et vint s'emparer d'un pont sur lequel l'ennemi devait passer. C'en était fait du corps de Wurmser, si le gros de la division Masséna fût arrivé assez à temps pour soutenir l'avant-garde, et barrer complétement le chemin des Autrichiens. Malheureusement elle était encore trop éloignée. Après un moment d'hésitation, bien naturel en voyant ainsi les Français sur un point qu'il croyait libre, le général Ott reconnut leur faiblesse numérique, et, encouragé par l'arrivée prochaine des troupes qui le suivaient, il attaqua le général Pigeon avec résolution, le culbuta, reprit le village et le pont de Cerca. Au premier coup de canon, Bonaparte s'était porté à l'avant-garde; mais il était trop tard : les Autrichiens avaient déjà défilé. Le général en chef reconnut l'impossibilité de s'opposer au passage des Autrichiens, déterminés à se faire jour; il rallia l'avant-garde et la ramena à moitié chemin de Ronco à Cerca. Cette troupe eût été bien plus maltraitée sans le courage et le dévouement du 8e bataillon de grenadiers et la fermeté du général Victor, qui soutint, à la tête de ces braves, tout l'effort des colonnes ennemies. Le 12 au matin, la division Masséna marcha sur Cerca pour attaquer en queue les Autrichiens, tandis qu'ils seraient arrêtés sur le Thione et le Tartaro par les troupes du blocus de Mantoue. Victor fut envoyé avec sa brigade sur la rive droite de l'Adige, pour compléter l'investissement de Legnago, qu'Augereau cernait depuis vingt-quatre heures du côté de la rive gauche. La division Masséna marcha toute la journée sans pouvoir joindre l'ennemi, ce qui fit penser qu'il avait pu traverser le Tartaro[1]. »

[1] Rapport officiel d'Alexandre Berthier.

Habitué depuis sa jeunesse aux formes lentes et méthodiques de l'armée autrichienne, Wurmser ne pouvait prévoir ces marches rapides, ce plan à la fois si simple et si bien combiné. Des troupes qui avaient battu Davidowich dans les plaines de Roveredo, dans celles de Trente et qui venaient de l'attaquer dans Bassano, ne lui semblaient pas capables d'interrompre sa retraite. Se croyant sur elles une longue avance, il n'hésita point à laisser aux cohortes qu'il commandait un repos de vingt-quatre heures, qui les eût inévitablement perdues si deux circonstances, indépendantes de la volonté de Bonaparte, n'avaient opéré leur délivrance. Dix-huit cents Autrichiens demeurèrent à Legnago, et le 11, dès le matin, Wurmser chemina vers Mantoue.

Du quartier général de Ronco, où Bonaparte dirigeait les mouvements de son armée, il envoyait à Joséphine les lignes suivantes : « Je suis ici depuis deux jours, mal couché, mal nourri et bien contrarié d'être loin de toi. Wurmser est cerné à Porto-Legnago ; il cherche à se retirer à Mantoue ; mais cela lui devient désormais impossible. Dès l'instant que cette affaire sera terminée je serai dans tes bras. Je t'embrasse un million de fois. »

Ce fut seulement le 12, en arrivant au village de Nogara, que le maréchal autrichien apprit les dispositions de Sahuguet, la présence des Français à Castellaro et l'approche de Masséna. Menacé de tomber entre deux feux, Wurmser exécute une manœuvre habile ; il lance le général Ott avec toute l'avant-garde vers Castellaro, trompe ainsi la vigilance de Sahuguet, et porte le reste de ses troupes au pont de Villimpenta, que le général français, par un inconcevable oubli, avait négligé de rompre. Cette faute, Sahuguet l'eût peut-être réparée s'il était venu en force défendre la tête du pont

au lieu d'y détacher trois cents hommes de la 12e demi-brigade. Ces braves, ayant vu tomber mort le général Charton et blesser leur colonel Dugoulot, se rendirent, après des prodiges de valeur.

Plus habile que Sahuguet, Augereau, dans le même moment, sommait la garnison de Legnago de mettre bas les armes, ressaisissait sur l'ennemi les cinq cents prisonniers qu'il avait faits à Cerca, et prenait trente-deux pièces d'artillerie de campagne avec leurs caissons, leurs attelages. Ce succès tempéra la profonde amertume que produisit chez Bonaparte la faute de Sahuguet, faute qu'il lui reprocha d'une manière très-vive et qu'il ne lui pardonna jamais.

Wurmser, plus heureux qu'il ne le méritait par ses fausses combinaisons, se présenta le 13 devant Mantoue, dont les habitants l'accueillirent avec faveur, car ils ne savaient point recevoir un fugitif. Bientôt leurs illusions cessèrent, et les triomphes de Bonaparte devinrent pour eux un sujet d'épouvante.



CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME.

NOUVEAU BLOCUS DE MANTOUE.

Mouvements de Masséna et du général Bon. — Surprise de l'avant-garde autrichienne et défaite de la nôtre. — Combat de la Favorite et de Saint-Georges. — Belle conduite de Leclerc et de Marmont. — Ils sont cités à l'ordre de l'armée, ainsi que Belliard, Lannes, Murat, Suchet, Victor, etc. — Mode d'investissement adopté par Bonaparte à l'égard de Mantoue ; Kilmaine en a la direction. — Situation de Wurmser. — Vaubois surveille le Tyrol. — Bonaparte charge Marmont de porter au Directoire les drapeaux gagnés sur les Autrichiens. — Discours remarquable de Marmont et réponse de La Réveillère-Lépeaux. — Bonaparte, instruit de la retraite de nos armées d'Allemagne et de la création d'une armée autrichienne pour l'Italie, assure ses derrières. — Effets de l'opinion publique à son égard ; soupçons dont il est l'objet ; lettre justificative du général Hoche.

> L'armée d'Italie n'a plus de triomphes à obtenir ; elle a rempli la plus glorieuse et la plus éclatante carrière : qu'elle renvoie donc la victoire aux armées du Rhin.... »
>
> *Discours du ministre de la guerre en présentant Marmont au Directoire.*

Malgré ses nombreuses défaites, Wurmser pouvait presque tirer vanité d'avoir déjoué les savantes combinaisons de Bonaparte et d'être arrivé dans Mantoue, au lieu de poser honteusement les armes dans les marais où son ingénieux adversaire espérait l'enlacer. « Si une grande chasse où des meutes ardentes poursuivent un vieux et terrible sanglier peut jamais présenter l'image de la guerre, ce serait surtout à cette époque de la campagne d'Italie qu'elle ressemblerait [1]. » Le vieux maréchal se retrouvait à la tête d'une armée de vingt-

[1] *Campagne du général Buonaparte en Italie pendant les années IV et V de la République française ;* par un officier général.—Paris, Plassan, an V, 1797, in-8° ; voy. p. 149.

inq mille hommes, confiante en lui, confiante en sa ropre valeur, beaucoup moins fatiguée que l'armée rançaise, qui, n'étant pas entièrement arrivée, lui laissait avantage du nombre. Treize bataillons, vingt-quatre scadrons campaient devant la ville quand parurent nos remières colonnes d'avant-garde.

Non moins habile à prévenir une défaite qu'à préparer une victoire, Bonaparte, dès le 13 septembre, avait lonné des ordres pour que toutes ses divisions prissent apidement la direction de Mantoue. Après s'être porté le Legnago sur Governolo, débouché d'une grande importance sur le bas Pô et Seraglio, Augereau, chemin aisant, ramassa tous les débris de l'armée autrichienne u'il put rencontrer, et arriva le lendemain, 14, devant e faubourg de Saint-Georges. De son côté, Masséna, arti de Castellaro, marchait sur Due-Castelli, et Sahuuet sur la Favorite, après l'investissement de la citalelle. Ce général obtint quelques avantages, fit des risonniers, s'empara de trois pièces de canon, mais bientôt il dut reculer devant des forces supérieures et perdre ses avantages.

L'arrivée soudaine de Masséna au moment où la cavalerie maraudait, où l'infanterie se reposait et préparait ses aliments, eût été bien fatale à Wurmser, si Masséna avait attaqué le camp avec son impétuosité ordinaire: quelques officiers supérieurs eurent le temps de réunir deux ou trois bataillons qui continrent nos cavaliers et permirent au général Ott de sauver ses compagnons d'armes. Ce général sortait de Mantoue avec plusieurs escadrons de fourrageurs; il leur ordonne aussitôt de jeter leurs trousses de foin et de le suivre, quoiqu'ils fussent tous montés à poil et qu'ils n'eussent qu'un sabre pour se défendre. La charge brusque du général

déconcerta notre 5e demi-brigade, qui s'enfuit avec autant de précipitation qu'elle en avait mise à s'avancer, et en jetant le désordre le long de la ligne qui la suivait. Heureusement la 32e demi-brigade soutint le choc des cavaliers ennemis assez longtemps pour que Kilmaine pût les charger avec le 20e dragons. Masséna déploya beaucoup de fermeté pour rallier ses troupes et les reconduire au combat; mais il dut prendre une position en arrière [1].

Simples échauffourées, sans conséquence matérielle, les deux combats de la Favorite et de Due-Castelli blessaient le juste orgueil de Bonaparte sans intimider nos troupes, qui riaient elles-mêmes d'une mêlée où, dans les deux camps, le courage et la peur s'étaient réciproquement fourvoyés. L'arrivée de la division Augereau allait tout réparer.

« Le lendemain, à la pointe du jour, dit Bonaparte dans son bulletin officiel, nous apprîmes que les ennemis avaient fait sortir presque toute leur garnison pour défendre la Favorite et Saint-Georges, et par là se conserver les moyens d'avoir des fourrages pour nourrir leur nombreuse cavalerie. A deux heures après-midi, le général Bon, commandant provisoirement la division du général Augereau, qui est malade, arriva de Governolo, longeant le Mincio, et attaqua l'ennemi, placé en avant de Saint-Georges, sur notre gauche; le général la Salcette se porta, pour couper la communication de la Favorite, à la citadelle; le général Pigeon, passant par Villa-Nova, alla pour tourner une plaine où la cavalerie ennemie pouvait manœuvrer, et pour couper les communications de la Favorite à Saint-Georges. Lorsque ces différentes attaques furent commencées, le général Vic-

[1] Bulletin autographe de Bonaparte.

tor, avec la 18e demi-brigade de bataille, en colonne serrée par bataillon et à hauteur de division, marcha droit à l'ennemi; la 32e demi-brigade, soutenue par le général Kilmaine à la tête de deux régiments de cavalerie, marcha par la droite pour acculer les ennemis et les pousser du côté où était le général Pigeon. Le combat s'engagea de tous côtés avec beaucoup de vivacité; le 8e bataillon de grenadiers, placé à l'avant-garde, et conduit par l'adjudant général Leclerc et mon aide de camp Marmont, fit des prodiges de valeur. La 4e demi-brigade de bataille, qui avait sur la gauche commencé le combat, avait attiré la principale attention de l'ennemi, qui se trouvait percé par le centre; nous enlevâmes Saint-Georges; un escadron de cuirassiers chargea un bataillon de la 18e, qui le reçut baïonnette en avant et fit prisonniers tous ceux qui survécurent à cette charge. »

La droite des Autrichiens, reculant ainsi devant le général Bon, fut acculée au faubourg de Saint-Georges, que nos troupes occupaient déjà; elle obliqua dès lors vers la citadelle, et Sahuguet, qui se trouvait posté presque sur son passage, dut faire tous ses efforts pour l'arrêter; mais il manquait de troupes suffisantes. D'ailleurs, l'ennemi avançait sous la double protection de l'artillerie des remparts et d'une nombreuse cavalerie, ce qui ne l'empêcha pas d'éprouver des pertes considérables, car plusieurs corps furent coupés et forcés de se rendre.

« Dans cette bataille, disait Bonaparte, nous avons fait deux mille prisonniers, parmi lesquels un régiment entier de cuirassiers et une division de hulans. L'ennemi doit avoir au moins deux mille cinq cents hommes tués ou blessés; nous avons pris vingt-cinq pièces de canon avec leurs caissons tout attelés. Parmi nos blessés dans

les journées du 28 et du 29 sont le général Victor, le général Bertin, le général Saint-Hilaire, le général Mayer, blessé en allant au secours d'un soldat; le général Murat, blessé légèrement; le chef de brigade Lannes. Le chef de brigade du 10e régiment de chasseurs à cheval, Leclerc, a été blessé chargeant à la tête de son régiment dans l'affaire du 25; le chef de brigade de la 18e, qui a eu son cheval tué sous lui à l'affaire de Bassano, s'est particulièrement distingué. Suchet, chef de bataillon de la 18e, a été blessé à la journée du 25 en combattant courageusement à la tête de son bataillon. L'adjudant général Belliard, officier de distinction, et qui a eu un cheval tué sous lui dans l'une des précédentes affaires, s'est parfaitement bien conduit. Aucun des officiers généraux n'est blessé dangereusement, et j'espère que nous ne serons pas longtemps privés de leurs services... Je vous demande le grade de général de brigade pour le citoyen Leclerc..... J'ai nommé adjudant général de cavalerie l'ex-adjudant général provisoire Roize, officier très-instruit, qui s'est conduit parfaitement dans différentes affaires. J'ai nommé chef de brigade au 1er régiment de hussards l'adjudant général Picard, officier de la plus grande distinction. Le chef de brigade du 7e régiment de hussards, le citoyen Paym, a été blessé à la tête de son régiment. Le 15e de dragons s'est conduit dans toutes les circonstances avec le plus grand courage. »

Telle était la part d'éloges que faisait le général en chef. Nous l'avons citée textuellement à cause des noms devenus célèbres qui viennent se presser sous sa plume; parce que trois maréchaux, deux généraux en chef, ses deux beaux-frères, Leclerc et Murat, ainsi que plusieurs autres illustrations militaires, semblent tous sortir des

rangs de l'armée pour l'escorter dans sa gloire. Ce dernier triomphe termina les opérations de Bonaparte contre l'armée de Wurmser : à l'aveugle confiance qui animait les habitants de Mantoue et fascinait l'imagination des Autrichiens, succéda le découragement. Il suffisait, en effet, de grouper des chiffres pour constater nos succès : depuis quinze jours nous avions fait dix-sept mille prisonniers; nous avions mis hors de combat deux ou trois mille hommes; nous nous étions emparés d'une immense artillerie, de vingt-deux drapeaux, et les seuls ennemis que nous eussions à craindre se trouvaient bloqués dans Mantoue, ou disséminés par petites troupes vers le Tyrol. « L'histoire, écrivait au gouvernement le général Berthier, a présenté les traits des généraux les plus célèbres; mais jamais on n'avait vu de troupes exécuter une marche aussi pénible que celle que nous venons de faire dans les gorges de l'Adige et de la Brenta, entre des rochers escarpés : marches forcées, combats continuels et opiniâtres, tels ont été les obstacles vaincus par nos braves frères d'armes. »

Bonaparte n'avait pas assez de monde pour investir Mantoue complétement. Espérant d'ailleurs faire accepter à Wurmser une nouvelle bataille ou détruire sa cavalerie lorsqu'elle irait fourrager, il se contenta de tenir les deux rives du Mincio; il fit fortifier avec soin les postes de Saint-Georges et de la Favorite, couper le pont de Governolo sur le Mincio, et laissa l'ennemi libre de s'étendre vers ces plaines si fertiles qui se trouvent entre le Pô et le Mincio. « Afin d'affaiblir la garnison dans des affaires *extra-muros*, écrivait Bonaparte, nous nous gardâmes bien d'occuper Seraglio..... Le quatrième jour complémentaire, l'ennemi se porta avec quinze cents hommes de cavalerie à Castellocio. Nos grand'gardes se

replièrent, comme elles en avaient l'ordre. L'ennemi ne passa pas outre. Le 2 vendémiaire, il se porta sur Governolo, en suivant la rive droite du Mincio. Après une canonnade très-vive et plusieurs charges de notre infanterie, il fut mis en déroute, et eut onze cents hommes faits prisonniers. Cinq canons et cinq caissons tout attelés furent pris [1]. » Ce combat rendit les Autrichiens plus prudents : aussi quand Bonaparte vit Wurmser décidé à ne plus courir les chances d'un combat sérieux, il acheva l'investissement de la ville en occupant les portes de Cereze et de Pradella et en cernant la citadelle, subvenant au manque de troupes par quelques fortins ou par des fossés palissadés.

Dans les premiers jours de vendémiaire (septembre), notre général en chef, auquel la fièvre allait servir d'auxiliaire utile, puisqu'elle affaiblit d'un tiers le chiffre de la garnison, laissa la conduite du blocus à Kilmaine, dont les dispositions, les attaques et les rencontres furent généralement heureuses. Vers la fin d'octobre, rebutée de l'inutilité de ses tentatives pour rompre le cordon d'investissement, affaiblie, démoralisée par les privations de tout genre, par l'air pestilentiel émané des marais et des hôpitaux, la garnison n'osait plus rien. Les fourrages et la viande commençaient à manquer, on tuait les chevaux; la literie ne suffisait plus pour le nombre des malades, qui se multipliaient d'une manière effrayante. Wurmser, cependant, ne désespérait ni de son salut, ni de l'avenir des aigles autrichiennes. Il connaissait les brillants succès du prince Charles; il savait qu'une nouvelle armée s'organisait pour le délivrer, et réduisait la question stratégique à une question de patience et de temps.

[1] Rapport au Directoire sur les opérations devant Mantoue.

Pendant ce-temps là, Vaubois surveillait le Tyrol; Augereau, Masséna faisaient reposer leurs troupes en de bons cantonnements, et le chef de brigade Marmont allait faire hommage au Directoire exécutif des derniers trophées de l'armée d'Italie. Le 10 vendémiaire, il lui fut présenté solennellement par le ministre de la guerre, et prononça la harangue suivante, une des plus belles, des mieux écrites de cette époque si féconde en éloquence militaire :

« Citoyens directeurs, l'armée d'Italie, après avoir conquis la plus belle contrée de l'Europe, n'avait pas fait assez pour sa patrie et pour sa gloire; ses phalanges guerrières devaient, avant de se livrer au repos, anéantir l'ennemi qu'il leur restait à combattre.

» Une expédition est projetée : la sagesse des dispositions, l'infatigable constance des troupes, la confiance entière de chaque soldat dans le général qui le commande, tout promet un heureux succès. L'armée part; elle renverse tout ce qui s'oppose à sa marche, et, pour la première fois depuis l'existence de la nation, les Français voient les sources de la Brenta, et pénètrent dans l'antique ville de Trente : alors changeant subitement de direction, l'armée arrive, avec la rapidité de l'éclair, sur les derrières de l'armée autrichienne, et le général Bonaparte force le général Wurmser à recevoir bataille dans son quartier général même.

» L'armée de la liberté devait être celle de la victoire; les Autrichiens sont défaits, et le peu qui échappe au fer des Français n'a d'autre espoir que de se jeter dans Mantoue. Des circonstances le favorisent; il pénètre jusqu'à cette place : c'est alors que Wurmser, fort de quelques troupes fraîches qu'il y trouve, veut encore tenter la fortune. Mais un combat est une nouvelle occasion de

gloire pour les Français : nos troupes marchent dans le plus bel ordre; et, grâce à l'excellente combinaison de nos forces, la victoire ne chancelle pas un moment. Les Autrichiens rentrent en foule par le seul passage qu'ils possèdent: nous nous en rendons maîtres, et ce qui reste, ne pouvant ni fuir ni se défendre, se confie à notre générosité. Ainsi Wurmser, qui a cherché avec les débris de son armée un asile dans Mantoue, et qui avait conçu l'espérance de prolonger la défense de cette place, assure au contraire sa reddition et en rapproche lui-même l'époque.

» Les vingt-deux drapeaux que j'ai l'honneur de vous présenter sont les témoignages éclatants de ces succès. Ils ont été pris en quatorze jours, aux combats de Serravalle, de Lavis, des gorges de la Brenta, et aux batailles de Roveredo, de Bassano et Saint-Georges.

» Pendant cette brillante campagne, l'armée d'Italie a détruit deux armées, pris quarante-sept mille hommes, deux cent quatre-vingts pièces de canon et quarante-neuf drapeaux. Ces victoires vous sont un sûr garant, citoyens directeurs, de son amour constant pour la République; elle sait défendre les lois et leur obéir, comme elle a su battre les ennemis extérieurs. Veuillez la considérer comme une des plus fermes colonnes de la liberté, et croyez que tant que les soldats qui la composent existeront, le gouvernement aura d'intrépides défenseurs.

» J'ai l'honneur de vous présenter aussi deux drapeaux pris sur les troupes du pape : nous y ajoutons peu de prix, parce que nous avons eu peu de peine à les obtenir; mais ils sont du moins un monument qui atteste l'activité de l'armée d'Italie, et l'étendue du pays qu'elle a parcouru pendant cette campagne. »

La Réveillère-Lépeaux, président du Directoire, ré-

pond que l'armée d'Italie n'est pas moins chère aux amis de l'humanité qu'aux amants de la gloire, puisque bientôt *elle forcera la paix ;* il rend de publiques actions de grâces *au génie supérieur qui la dirige*, et prie Marmont de recevoir une paire de pistolets comme une marque de l'estime des membres du gouvernement.

Rassuré du côté de Mantoue, dont la garnison ne pouvait rien de sérieux tant que les fièvres n'auraient point cessé, Bonaparte avait depuis quelques jours d'autres préoccupations bien graves. Par ses émissaires, il connaissait la marche audacieuse du prince Charles; il savait la retraite des deux armées françaises, et n'en maudissait que davantage Sahuguet, qui le forçait d'employer au blocus d'une ville forte, à la garde de l'Adige, quarante mille hommes avec lesquels il eût marché droit au prince Charles et ramené sur Vienne les armées réunies de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle.

Au lieu d'aller ainsi dicter des lois à l'empereur, Bonaparte se voyait obligé d'attendre la coalition, qu'il voyait de nouveau grandir menaçante et se porter jusqu'à lui. Pour assurer ses derrières, une seule ressource venait s'offrir, la propagande républicaine, l'organisation démocratique ; pour être en mesure de lutter contre une nouvelle armée, il fallait tâcher d'emporter Mantoue sans compromettre les divisions chargées d'en opérer le siége. Ce dernier but, Kilmaine pouvait l'atteindre, mais l'atteindrait-il assez tôt? L'autre but, plus compliqué, demandait le concours d'une foule de circonstances qu'il fallait utiliser et l'action multiple des mouvements insurrectionnels qui s'organisaient de tous côtés. Déjà, le 26 août, la patrie de l'Arioste, la ville de Reggio, irritée des exactions d'un prince qui n'avait su ni défendre ni consoler son peuple, s'était soulevée contre

lui; déjà Bologne et Ferrare, où fonctionnait un conseil provisoire, chargé de préparer aux légations une constitution en harmonie avec les mœurs du pays, offraient d'appuyer leurs frères de Reggio, tandis que Milan centralisait le système de reconstitution des États d'Italie, demandant la formation d'une légion lombarde, annexée à l'armée française. « Nous espérons, citoyen général, disaient les pétitionnaires, que vous voudrez bien seconder le désir d'un peuple qui veut être libre, et que vous ne vous opposerez pas à ce qu'il soit armé pour défendre la patrie et combattre des ennemis qui sont aussi les vôtres. » Bonaparte accueillit favorablement ces vœux, comme il accueillit les députés de Reggio réclamant son protectorat, et les envoyés de toutes les villes au sein desquelles fonctionnait une société populaire. Il plantait de la sorte la révolution au cœur même de chaque principauté, attendant l'heure convenable pour organiser tous les foyers d'insurrection, de manière à léser le moins d'intérêts possible et à se réserver la plus grande part d'influence, même au préjudice du Directoire exécutif, dont l'action trop éloignée ne pouvait se concilier avec l'esprit des Italiens. Mieux que personne, Bonaparte les connaissait; mais il fallait avoir dans les affaires la prépondérance dont il jouissait, pour oser prendre l'initiative, d'ailleurs nécessaire, qu'il imprimait à ses actes. C'était surtout ce mode de procéder qui servait de texte aux inculpations calomnieuses de ses ennemis; mais en même temps les témoignages les plus honorables d'estime profonde le soutenaient. De quel poids, par exemple, pouvaient être les vagues accusations, les perfidies de cent folliculaires, en balance de cette lettre du général Hoche, le plus grand homme de guerre, peut-être, qui fût en France après Bonaparte :

« *Le général en chef de l'armée des côtes de l'Océan au ministre de la police générale.*

» Citoyen ministre,

» Des hommes qui, cachés ou ignorés pendant les premières années de la fondation de la République, n'y pensent aujourd'hui que pour trouver les moyens de la détruire, et n'en parlent que pour calomnier ses plus fermes appuis, répandent depuis quelques jours les bruits les plus injurieux aux armées et les plus absurdes contre un des officiers généraux qui les commandent. Ne leur est-il donc pas suffisant, pour parvenir à leur but, de correspondre ouvertement avec la horde conspiratrice résidant à Hambourg? Faut-il, pour obtenir la protection des maîtres qu'ils veulent donner à la France, qu'ils avilissent les chefs des armées, les meilleurs amis du gouvernement? Pensent-ils que ceux-ci, aussi faibles qu'au temps passé, se laissent injurier sans oser répondre, accuser sans pouvoir se justifier, et attaquer sans se défendre? Pensent-ils que le gouvernement ignore les motifs de leurs clameurs, qu'il se laisse abuser par leurs mensonges?

» Pourquoi donc Bonaparte se trouve-t-il être l'objet de la *fureur* de ces *messieurs?* Est-ce parce qu'il a battu leurs amis et eux-mêmes en vendémiaire? Est-ce parce qu'il dissout les armées des rois, et qu'il fournit à la République les moyens de terminer glorieusement cette honorable guerre? Ah! brave jeune homme, quel est le militaire républicain qui ne brûle du désir de t'imiter? Courage, courage, Bonaparte! Conduis à Naples, à Vienne, nos armées victorieuses; réponds à tes ennemis personnels en humiliant les rois, en donnant à nos ar-

mes un lustre nouveau : laisse-nous le soin de ta gloire, et compte sur notre reconnaissance. Compte aussi que, fidèles à la Constitution, nous la défendrons contre les attaques des ennemis de l'intérieur. Comme toi, nous marchions contre les royalistes en vendémiaire; l'éloignement seul a empêché tes frères d'armes de toutes les armées de partager tes travaux.

» J'ai ri de pitié en voyant un homme, qui d'ailleurs a beaucoup d'esprit, annoncer des inquiétudes qu'il n'a pas sur les pouvoirs accordés aux généraux français. Vous les connaissez à peu près tous, citoyen ministre : quel est donc celui qui, en admettant même qu'il ait assez de pouvoir sur son armée pour la faire marcher contre le gouvernement; quel est celui, dis-je, qui jamais entreprendrait de le faire, sans être sur-le-champ accablé par ses compagnons? A peine les généraux se connaissent-ils, à peine correspondent-ils ensemble. Leur nombre doit rassurer sur les desseins qu'on prête gratuitement à l'un d'eux. Ignore-t-on ce que peuvent sur les hommes l'envie, l'ambition, la haine; je puis ajouter, je pense, l'amour de la patrie et l'honneur? Rassurez-vous donc, républicains modernes.

» Quelques journalistes ont poussé l'absurdité au point de me faire aller en Italie pour arrêter l'homme que j'estime, et dont le gouvernement a le plus à se louer. On peut assurer qu'au temps où nous vivons, peu d'officiers généraux se chargeraient de remplir les fonctions d'un gendarme, bien que beaucoup soient très-disposés à combattre les factions et les factieux, quel que soit, au surplus, le motif apparent de la révolte... »



CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

BONAPARTE ET JOSÉPHINE A MILAN.

Motifs d'affection de Bonaparte pour la ville et le peuple de Milan. — Le palais Serbelloni, demeure de Bonaparte et de Joséphine. — Fête anniversaire de la fondation de la République. — Bonaparte se montre plus sage et politique plus profond que le Directoire. — Insurrection à Reggio. — Entrée des Français à Modène. — Gouvernement provisoire institué pour Modène, Reggio, Bologne et Ferrare. — Excès commis à Bologne; proclamation sévère de Bonaparte. — Formation de la république cispadane d'après un plan inspiré par Bonaparte. — Formation de la république transpadane, assise sur des bases presque identiques. — Bonaparte approuve officiellement cette double révolution. — Expédition contre le château de Sainte-Marguerite, refuge des conspirateurs qui agitent les fiefs impériaux. — Bonaparte rassure le peuple génois épouvanté. — Expédition du général Garnier contre les Barbets. — Ratification des traités conclus avec Parme et Naples. — Rigueurs du Directoire et mouvements de Bonaparte à l'égard de Rome.

> Dans les favorables circonstances où nous nous trouvons, notre premier devoir est d'ouvrir au génie italien une vaste carrière, de faire connaître aux peuples l'étendue de leurs droits, la facilité de les reconquérir, ainsi que les écueils où peuvent aller se briser ceux qui passent de la servitude à la liberté.
>
> *Programme du gouvernement provisoire de la Lombardie* (1796).

Bonaparte aimait la ville de Milan autant qu'il y était aimé : il l'aimait comme tradition vivante d'un âge de force, de vaillance et de grandeur, il l'aimait comme foyer d'actualité politique et d'intelligence, renfermant une population énergique digne d'apprécier et de recevoir des institutions républicaines; mais peut-être l'aimait-il plus encore dans l'avenir quand, fixant tour à tour ses regards vers les rives du Ticin, vers les beaux lacs de Côme et Majeur, sur la cathédrale qu'ha-

bitait un peuple de statues, qu'animait un peuple de lévites, sur un réseau serré de rues étroites dont mille habitations seigneuriales formaient les nœuds, il rêvait l'ouverture de larges voies, la construction de places, de quais, de canaux et l'achèvement du Dôme, bienfaits que sa main généreuse a répandus sur l'ancienne capitale de la Lombardie.

Général républicain, sentant l'opportunité d'allures modestes, Bonaparte s'était bien gardé d'adopter pour résidence le palais archiducal, ainsi que l'y avaient invité les Milanais. Après en avoir pris possession au nom de la France, après y avoir fait toutes les réceptions officielles, il s'était hâté d'en sortir et d'aller occuper le palais Serbelloni, beaucoup mieux approprié à l'attitude simple qu'exigeaient les convenances, et que lui imposaient d'ailleurs la susceptibilité jalouse du Directoire, la rivalité de ses frères d'armes, la rage de ses ennemis.

Orné à l'italienne avec la plus étonnante profusion d'objets d'art, meublé à la française avec l'élégance traditionnelle du dernier règne, le palais Serbelloni formait une charmante demeure, non moins convenable pour la haute position du héros d'Italie que pour ses rapports d'intimité conjugale. En arrivant de Paris, Joséphine vint l'habiter. Elle y vécut si bien, comblée de prévenances si douces, de distractions si diverses, au milieu d'un cercle si agréable, qu'elle ne pouvait se décider à l'abandonner quand, de Vérone et de Brescia, Bonaparte ennuyé, fatigué, malade, la conjurait de venir le retrouver au plus vite. Joséphine affectionnait véritablement son mari, mais un voyage, un déplacement l'effrayait; Bonaparte eut beau préconiser *sa voiture de ville et de campagne*, la bonté de la route, l'exiguïté du

trajet de Milan à Brescia, *quatorze heures en poste que la troupe fait en trois jours;* il eut beau vanter le gîte de Cassano, indiquer le moyen de cheminer au frais, sans fatigue..., le palais Serbelloni captivait invinciblement l'aimable créole.

Il y a par le monde bien des palais moins animés que ne devait l'être celui de Serbelloni quand, vainqueur de Wurmser, Bonaparte y attendait l'occasion de nouveaux triomphes; il y a bien des cours moins brillantes que ne l'était la cour bénévole de madame Bonaparte, bien des sujets moins respectueux et moins soumis que les Milanais envers le général en chef de l'armée française. Vainqueurs et vaincus, on les eût pris pour un peuple de frères attachés au même culte, au culte de la liberté. Cette sympathie réciproque éclata surtout le 22 septembre, jour anniversaire de l'institution de la République française.

Aux premiers rayons de l'aurore, les canons du château, le bourdon du Duomo, les cloches de cent églises annoncent que la fête va commencer. Vers huit heures, le congrès général d'État, le conseil suprême, les deux autres tribunaux de justice se rendent à la municipalité, devant laquelle sont rangées la garnison française et une nombreuse garde nationale dont les files, pressées l'une contre l'autre, serpentent le long de la rue qui du palais commun gagne la cathédrale. A neuf heures Bonaparte, ayant à sa droite le commissaire Garrau, escorté d'un brillant état-major, sortait du palais Serbelloni, précédé d'un détachement d'artilleurs avec deux canons et suivi d'un bataillon de grenadiers. La garde nationale massée venait après. Une image de la Liberté figurait à l'un des angles du forum sur un magnifique piédestal. Placées en face de la cathédrale et destinées aux personnes mar-

quantes, deux estrades étaient occupées; celle de droite par les autorités françaises, celle de gauche par les autorités du Milanais. Bonaparte et sa suite demeurèrent à cheval. Madame Bonaparte, entourée des grandes dames de la ville, occupait la loge du *Casino di recreazioni;* toutes les fenêtres resplendissaient garnies de femmes élégantes. Deux corps de musique, l'un français, l'autre milanais, jouaient alternativement des fanfares. On planta au milieu de la place un arbre de la liberté; on prononça des discours patriotiques que Bonaparte écouta sans aucune manifestation de blâme ni de plaisir. Au signal donné, les troupes françaises et nationales défilèrent par pelotons devant Bonaparte, qui regagna le palais Serbelloni accompagné de toutes les autorités; il y reçut leurs hommages, et les principales furent conviées à sa table.

Pendant le repas, l'effigie de la Liberté, qui figurait sur la place, s'anima tout à coup sous les traits d'une fort jolie femme vêtue à la grecque, agitant un drapeau tricolore, suivie d'adolescents couronnés de feuillages et de fleurs, et portant les emblèmes de la liberté victorieuse, de la coalition foudroyée, de la tyrannie vaincue, etc.; elle descendit s'asseoir sur un char magnifique attelé de six chevaux, et parcourut la ville après avoir été saluer le général Bonaparte. Les noms de nos armées, de nos victoires, de nos guerriers les plus illustres brillaient autour du char, entremêlés d'écussons et de drapeaux.

Le soir, au bruit du canon et des cloches, au son des instruments, Bonaparte avec ses nombreux convives se rendit au cours de la Porte de l'Orient pour assister à des jeux imités des jeux helléniques; il y eut des courses à pied, à cheval, exécutées par des officiers français et

par des Milanais, puis des danses, des représentations théâtrales. Dans les rues illuminées on n'entendait, au milieu des cris de joie, que le refrain de l'hymne célèbre :

Del despotico potere,
Ite al foco, iniqui editti;
Son dell' uomo i primi dritti
Eguaglianza e liberta.

Toutes les villes qu'occupaient nos troupes, toutes celles où nous avions des représentants doués de quelque énergie, célébrèrent le même anniversaire. A Gênes, le ministre Faipoult donna une fête splendide : des trophées allégoriques décoraient les avenues et les salles de son palais; les écussons génois, batave, français, espagnol, s'y voyaient réunis par des rubans tricolores; mais l'aristocratie locale évita presque en tous lieux de figurer dans ces réunions politiques. Effectivement, il n'était guère possible que des hommes dont nous détruisions les priviléges ne nous fussent point hostiles, car ils ignoraient jusqu'à quel point Bonaparte saurait ménager leurs intérêts.

Les instructions du Directoire avaient pour but d'exciter, par tous les moyens possibles, le développement des germes de l'esprit national chez les peuples de l'Italie; mais cet esprit reposait sur de vieilles croyances, sur des préjugés respectables, sur des habitudes sociales qu'en principe le Directoire voulait abolir, et qu'en bonne politique Bonaparte devait ménager, pour ne point irriter contre lui les masses ignorantes ou les corporations intéressées à leur maintien. Il eut l'adresse de se faire demander presque tout ce qu'il avait l'intention d'accorder; il ne changea presque rien au régime du clergé, remplaçant les dîmes et quelques droits abusifs par un système de gratification régulier; protégeant

partout l'autel et le prêtre, sous la condition que le prêtre ne prêcherait que la religion et la morale, et que l'autel ne deviendrait pas une tribune politique. Il réorganisa complétement le système d'instruction publique, le système des impôts et des recettes ; il alla chercher le mérite, récompensa les vertus modestes, employa les hommes utiles, et se montra aussi grand administrateur que grand général. Bonaparte, a-t-on dit, puisa dans l'étude sérieuse de Montesquieu, d'Adam Smith, de Machiavel, le secret de ses mesures gouvernementales; mais il en est de ces mesures comme il en fut de ses campagnes et de ses marches dans le désert, auxquelles on va chercher un modèle chez les anciens. Certes Bonaparte avait beaucoup lu, beaucoup appris, mais bien souvent son génie lui révélait la science du passé.

Nous avons parlé précédemment de l'insurrection éclose à Reggio. Le conseil de régence, effrayé, ayant fait des préparatifs de défense et ordonné la réparation des fortifications de Modène, Bonaparte, qui cherchait un prétexte d'hostilités contre cette ville, considéra l'acte du conseil comme violant la neutralité promise. Le 9 octobre des troupes françaises s'emparent de Modène; le conseil de régence est cassé et remplacé par un comité de sept membres chargé d'administrer provisoirement le duché : ce comité s'empresse d'inviter les légations de Bologne et de Ferrare à se faire représenter par des députés, pour organiser et consolider la révolution qui vient de s'accomplir. Une assemblée générale eut lieu; l'union de Modène, Reggio, Bologne, Ferrare fut déclarée permanente, indissoluble; l'assemblée décréta en outre la formation d'une garde nationale sédentaire dans toutes les villes confédérées, la création d'une lé-

gion active composée de cinq cohortes, l'établissement d'une junte ou commission militaire de cinq membres, enfin l'envoi d'une députation à Milan, capitale des villes libres au delà du Pô, pour y resserrer les nœuds de l'amitié et de la fraternité. Le comité de Modène, agissant concurremment avec les délégués, abolit toute espèce de juridiction féodale, ordonna d'informer sur la conduite et la moralité des divers employés, de réunir à la caisse nationale tous les droits féodaux à percevoir ou déjà perçus, de soumettre à son examen les priviléges de chasse et de pêche, d'étendre aux inféodations faites à titre onéreux tout ce qui regardait la juridiction des fiefs. Le gouvernement provisoire nomma des commissaires pour rédiger un plan de constitution des quatre provinces confédérées, commissaires qui se mirent immédiatement au travail : la noblesse et tous les titres furent abolis ; on n'admit plus que la qualification de citoyen ou celle de la charge professionnelle qu'on exerçait ; les armoiries, livrées, marques distinctives durent disparaître en huit jours ; on déclara les contrevenants ennemis de la constitution, de la patrie, et on les punit avec sévérité. Des proclamations énergiques annoncèrent, en termes pompeux, toutes ces modifications.

Chez un peuple facilement excitable, comme le peuple italien, le régime de la liberté ne pouvait manquer d'être à son début un régime de licence. A Bologne eurent lieu des réquisitions illégales, des vengeances particulières, des excès qui affligèrent les citoyens honnêtes. Bonaparte s'empressa d'écrire aux Bolonais :

« Un peuple qui se livre à des excès est indigne de la liberté ; un peuple vraiment libre est celui qui respecte les personnes et les propriétés. L'anarchie amène la guerre intestine et toutes les calamités publiques. Je suis

l'ennemi de la tyrannie, mais, avant tout, l'ennemi juré des scélérats, des brigands qui les commandent lorsqu'ils pillent. Je ferai fusiller ceux qui, renversant l'ordre social, sont nés pour l'opprobre et le malheur de leurs concitoyens... Peuple de Bologne, voulez-vous que la République française vous protége, voulez-vous que l'armée française vous estime et s'honore de faire votre bonheur, voulez-vous que j'attache du prix à l'amitié que vous me témoignez, réprimez le petit nombre des scélérats, faites que personne ne soit opprimé. Quelles que soient ses opinions, nul ne peut être arrêté qu'en vertu de la loi... Faites, surtout, que les propriétés soient respectées. »

Cette proclamation énergique vint donner une force nouvelle aux magistrats; les misérables qui avaient violé le domicile des citoyens furent arrêtés, condamnés aux galères; les corporations d'arts et métiers formèrent une garde nationale provisoire en attendant que la garde permanente fût instituée; les religieux étrangers durent quitter, sous trois jours, les provinces confédérées; on donna huit jours aux supérieurs de communautés pour présenter l'actif et le passif de leur maison.

Dans une assemblée générale tenue à Reggio, sous l'inspiration de Bonaparte, qui chargea son aide de camp Marmont de suivre toutes les délibérations, les députés décidèrent unanimement la réunion en un seul État des deux duchés et des deux légations, sous le titre de *république cispadane;* « de manière, dit le publiciste, que les quatre peuples ne fassent plus qu'une seule nation, une seule famille. » La ratification de cette mesure fut soumise au général Bonaparte, qu'on remercia de l'intérêt qu'il avait pris et de la protection tutélaire dont il avait favorisé les patriotes. Bonaparte répondit :

« J'ai appris avec le plus vif intérêt que les républiques cispadanes se sont réunies en une seule, et que, prenant pour symbole un faisceau, elles sont déjà convaincues que leur force consiste dans l'unité et l'indivisibilité. La malheureuse Italie est depuis longtemps effacée du tableau des puissances de l'Europe. Si les Italiens de nos jours sont dignes de recouvrer leurs droits et de se donner un gouvernement libre, on verra leur patrie figurer avec gloire parmi les puissances de la terre. N'oubliez pas, cependant, que les lois sont nulles sans la force. Vos premiers regards doivent se fixer sur votre organisation militaire. La nature vous a tout donné; et après la concorde et la sagesse que l'on remarque dans vos délibérations, il ne vous manque, pour parvenir au but, que d'avoir des bataillons aguerris et animés du saint enthousiasme de la patrie. Vous vous trouvez dans une situation plus heureuse que le peuple français : vous pouvez parvenir à la liberté sans secousses révolutionnaires. Les malheurs qui ont affligé la France avant l'établissement de sa constitution seront inconnus parmi vous; l'unité qui lie les diverses parties de la république cispadane sera le modèle constamment suivi de l'union qui régnera entre toutes les classes de ses citoyens; et les fruits de la correspondance de vos principes et de vos sentiments, soutenue par votre courage, seront la république, la liberté et le bonheur. »

A l'imitation des duchés de Modène et de Reggio, des légations de Bologne et de Ferrare, le duché de Milan régénéré prenait le nom de *république transpadane*, et se constituait sur des bases qui différaient peu de celles de la *république cispadane*. Bonaparte avait peut-être déjà l'arrière-pensée de les réunir en un seul État, en une même confédération; mais il pouvait se trouver obligé

de sacrifier la Lombardie quand l'Autriche demanderait la paix, et dès lors un système général d'organisation lui semblait prématuré. Cependant, pour développer sans effort une certaine confraternité militaire entre les soldats des deux républiques, il décida que tous auraient le même uniforme. D'autre part, la junte établie pour la défense générale, dans une proclamation aux gouvernements provisoires des quatre peuples, pressait la prompte levée des troupes. « Déjà, disait-elle, le feu guerrier est allumé; que les autorités constituées l'alimentent : que vos soins s'étendent sur les soldats, les spectacles militaires, les évolutions et les ornements guerriers; qu'il devienne agréable et glorieux, le nom de défenseur de la liberté... *Bientôt on exécutera le plan que nous a donné le général Bonaparte; il servira de règle générale.* Conspirez pour la cause commune de la liberté, en lui faisant de nombreux soldats; que partout on crie *Aux armes!* que les canons, les fusils, les cohortes, les légions, préparent de concert notre gloire, notre triomphe, la conservation de la liberté et de l'égalité. » Des mesures d'ordre public se prenaient en même temps. Par édit du 28 octobre, tous les étrangers, prêtres ou séculiers, employés aux offices ci-devant royaux, et ceux qui avaient été au service soit de l'archiduc, soit de l'empereur, reçurent l'injonction d'évacuer le Milanais sous quinze jours; on rétablit la liberté de passage à travers ce pays, indistinctement pour tous les étrangers, moyennant certains droits et certaines formalités qui devaient être réduits ou simplifiés plus tard; on tâcha d'imprimer au commerce, à l'industrie l'élan dont ils manquaient depuis tant d'années, et d'ouvrir au génie des Italiens, dans les sciences, les arts et les lettres, la vaste carrière qu'ils parcouraient jadis d'une manière si brillante. « O vous,

disait l'*assemblée administrative* du Milanais, qui cultivez en paix les lettres, réveillez-vous au nom de la patrie et de la gloire! Les temps où la pensée languissait comprimée ne sont plus; la vérité peut se produire; venez donc sous les auspices d'une armée victorieuse et d'un général non moins invincible qu'ami de l'humanité..... » Ces idées servaient de programme au grand prix proposé sur la question : *Quel est le gouvernement libre qui convient le mieux au bonheur de l'Italie?*

Quand Bonaparte, héros pacificateur, opérait ainsi sans secousse, sans violence, sans la moindre réaction, une révolution fondamentale analogue à la révolution française, les fiefs impériaux continuaient de s'agiter. Tous les brouillons d'Italie s'y donnaient rendez-vous; le comte de Girola, ministre accrédité de la cour d'Autriche, y continuait ses intrigues depuis qu'il avait été chassé de Gênes, et Drake, l'envoyé britannique, propagateur audacieux d'absurdes nouvelles, était allé rejoindre Girola. Le château de Santa-Margarita, dans la vallée de la Scrivia, leur servait de quartier général. Les déserteurs, les prisonniers de guerre qui parvenaient à s'échapper se rendaient là pour être dirigés sur Sestri, Levante et Sala, retraite qu'occupait la duchesse de Parme, qui leur procurait des munitions et des armes. Prévenu par Faipoult de ce qui se passait, Bonaparte donna l'ordre au commandant de Tortone d'envoyer des détachements contre Santa-Margarita et les autres fiefs. Le château fut cerné; mais Girola, Drake, Malaspina, seigneur du lieu, et leurs principaux complices réussirent à s'échapper. Les Français s'emparèrent d'une quantité d'armes assez considérable et emmenèrent avec eux des otages.

Dans la crainte qu'on n'égarât l'opinion publique et qu'on ne présentât Bonaparte comme ayant des intentions

hostiles envers le peuple génois lui-même, tandis qu'il ne voulait frapper que les nobles qui l'égaraient, il adressa au général Berthier la lettre suivante, sorte de proclamation rendue publique et qui produisit un effet excellent :

« J'apprends, citoyen général, que plusieurs négociants génois, en conséquence d'une intrigue, sont sortis de leur ville avec grand fracas et se sont réfugiés à Milan, faisant semblant de savoir que les Français doivent bombarder Gênes. Vous leur ordonnerez de sortir à l'instant de la Lombardie et de retourner chez eux. J'ai à cœur d'ôter aux malveillants tous les moyens d'inquiéter le brave peuple génois, auquel l'armée d'Italie a des obligations essentielles, tant pour le grain qu'il nous a procuré dans le temps de disette, que pour l'amitié qu'il a toujours manifestée pour la République. Du moment que les Génois ont fermé leurs ports aux Anglais et chassé le ministre de l'empereur, qui avait excité des soulèvements dans les fiefs impériaux, ils ont des droits à la protection de la République française. »

Une expédition s'effectuait en même temps contre les barbets dans la partie montueuse du Montferrat. Dujard, général d'artillerie, était récemment tombé sous leurs coups; chaque jour ils arrêtaient des militaires isolés, des convois, des courriers; personne n'osait traverser le théâtre de leurs brigandages. Espérant y mettre un terme, Bonaparte chargea le général Gaunier, qui commandait le comté de Nice, de battre toute la contrée avec une colonne mobile, et de fusiller sans pitié tout barbet pris les armes à la main. Gaunier s'acquitta courageusement de sa mission; mais il n'avait pas assez de monde, en sorte qu'aussitôt l'expédition faite, les barbets reparurent. Ces barbets, au reste, ont été fort longtemps pour la

partie montagneuse du Piémont ce qu'est la fièvre pour a campagne romaine, une véritable endémie.

La ratification, par le Directoire, des traités conclus avec l'infant duc de Parme et avec le roi de Naples, augmentait la sécurité de Bonaparte et tendait à prouver deux choses : premièrement l'indulgence de notre gouvernement envers une famille proscrite du territoire français, mais respectée; secondement, l'esprit personnel des membres de la coalition, qui, quoique Bourbons, reconnaissaient la République, la déchéance de leurs proches, et ne pouvaient désormais invoquer, pour prétexte d'hostilité contre nous, que des motifs d'envahissement ou de partage.

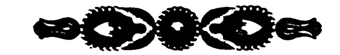
Les rigueurs du Directoire envers la cour de Rome, le renvoi des ambassadeurs du pape, le sursis à la ratification du traité qu'avait formulé Bonaparte, contrarièrent ce général, qui sentait l'importance de se maintenir en bonne harmonie avec le clergé : aussi lui montra-t-il d'autant plus d'indulgence et d'égards que le Directoire en manifestait moins. Revenant de ses rigueurs précédentes contre quelques prêtres, il tâcha de les adoucir, de les excuser; il écrivit au cardinal Mattei une lettre qu'on pouvait regarder comme le programme de sa politique vis-à-vis les membres de l'Église :

« MONSIEUR LE CARDINAL,

» Les circonstances où vous vous êtes trouvé étaient vraiment difficiles et absolument nouvelles pour vous. C'est à cette seule raison que je veux attribuer les fautes essentielles que vous avez commises. Les vertus morales et chrétiennes que tout le monde s'accorde à reconnaître en vous me font désirer vivement que vous vous rendiez dans votre diocèse. Assurez tous les ministres du culte

et tous les religieux des différentes congrégations de la protection spéciale que je leur accorderai lorsque toutefois ils ne se mêleront pas des affaires politiques des peuples.

» Je vous prie d'être persuadé des sentiments d'estime avec lesquels je suis, » etc.



CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

EXPÉDITION EN CORSE.

Déchéance de Paoli. — Gilbert Elliot, vice-roi de Corse. — Départ de Paoli pour l'Angleterre. — Loin de diminuer, l'insurrection grandit en Corse, et force les Anglais à la retraite sur le littoral. — Expédition française pour délivrer la Corse. — Départ de Livourne; prise de Bastia, d'Ajaccio, de Saint-Florent, etc. — Gentili, Casalta, Salicetti, Lucien Bonaparte. — Trait d'héroïsme d'Innocence Abbatucci. — Organisation de l'île de Corse. — Rappel de Salicetti à Milan; son caractère. — Élections en Corse pour le conseil des Anciens et le conseil des Cinq-Cents. — Candidature du général Abbatucci père, et mort du général Abbatucci fils. — Abbatucci père revient habiter la Corse. — Gentili et Casalta remplacés comme gouverneur et sous-gouverneur de l'île par Vaubois et Lafont. — La Méditerranée affranchie des flottes de l'Angleterre. — Situation critique de nos forces en Italie, et menace d'hostilités prochaines.

Le peuple corse, fort difficile à connaître, ayant l'imagination vive, a les passions extrêmement actives.

Bonaparte au ministre plénipotentiaire Miot (Vérone, 28 novembre 1796).

Que la Corse soit une bonne fois française; il ne faut plus y entretenir ce petit tripotage des connivences particulières, qui tendent à éloigner les amis de la France.

Bonaparte au général Gentili (Vérone, 1er novembre 1796).

En brisant dans la personne de Paoli le dernier palladium des libertés corses pour créer vice-roi Gilbert Elliot, beau-frère du ministre Pitt, l'Angleterre avait commis une faute; mais Elliot, mal conseillé par Frédéric North et par Pozzo di Borgo, commettait une faute plus grave en provoquant l'exil de ce même Paoli, à qui des milliers d'insulaires demeuraient attachés. Au reçu d'une invitation du roi Georges, dont l'honnête gracieuseté colorait le but, Paoli, devenu sombre, rechercha la solitude et le silence, consulta ses amis et leur de-

manda si, dans la montagne, le nombre des habits rouges l'emportait sur celui des vestes insulaires. — « Il y a plus d'habits que de vestes, plus de chapeaux que de bonnets, répondit Jean-Charles Salicetti, l'ancien capitaine de ses gardes. — En ce cas, répliqua Paoli, je considère ma carrière politique comme terminée, et je pars, ne voulant pas provoquer une lutte fatale au pays. » Tournant alors un dernier regard vers Rostino, il laissa tomber sur la terre natale, qu'il ne devait plus revoir, ces simples et touchantes paroles : « Mes amis, j'espérais mourir parmi vous; le ciel en dispose autrement; il est décidé que mes cendres reposeront ailleurs.... Je suis accoutumé au rude climat de Londres; ce que je regrette, c'est la vue de nos montagnes, ce sont les amis que j'y laisse... » Et le 13 octobre Paoli s'embarquait sur un brick anglais dans le port de Saint-Florent.

Loin d'apaiser les troubles, ainsi qu'on l'espérait, cet exil augmenta l'exaspération des esprits; paolistes et républicains se réunirent dans une communauté de haine contre les maîtres qui les opprimaient. Sachant l'armée d'Italie victorieuse, et voyant à sa tête leurs compatriotes, ils pensaient avec raison, dit le *Moniteur* du 7 juin, que jamais la République française n'abandonnerait la Corse, et ils redoublaient d'efforts pour soulever le pays. On refusait le payement des impôts, on arrêtait les voitures, les convois; on tuait les soldats anglais voyageant par petites troupes, et les garnisons affaiblies n'osaient plus sortir de leurs quartiers. Il arriva même qu'un jour Elliot, arrêté, dut promettre, sur l'honneur, de retirer de l'intérieur de l'île toutes les troupes anglaises qui s'y trouvaient.

Comprimées sur un point, la résistance et la révolte renaissaient ailleurs plus alarmantes. Bocognano, où

Bonelli s'était retranché naguère avec une poignée d'insulaires audacieux, devenait le quartier général de l'insurrection, le point d'où partaient les instructions, les munitions, les armes expédiées de Livourne; et Paoli touchait à peine la rive étrangère, que son rival, Gilbert Elliot, sérieusement menacé, n'ayant plus pour lui qu'une faible portion du littoral, prenait la résolution de quitter la Corse sans délai.

Ce fut le moment que choisit Bonaparte pour opérer l'expédition qu'il méditait, et jamais occasion ne pouvait être plus propice. Depuis six mois, quantité de familles corses sur lesquelles pesait le joug de l'Angleterre, ayant quitté leur île, étaient venues presque toutes s'établir à Livourne; les exilés corses disséminés en France, en Suisse, en Italie, s'étaient également rendus dans la même ville, d'après l'invitation expresse que leur avait adressée Bonaparte; de sorte que Livourne renfermait la portion la plus active et la plus intelligente du parti français. On y remarquait Gentili, Casalta, Salicetti, Abbatucci (Jacques), qui avait cru devoir laisser son vieux père à Marseille, pour venir prendre part au débarquement; l'intrépide Costa de Bastelica[1], l'ami de Lucien Bonaparte, que ce dernier courut embrasser sur le rivage; le brave Naima, cet ami si dévoué aux Bonaparte, et tant d'autres nobles cœurs animés d'un patriotisme énergique.

Gentili n'ayant pu réunir des moyens de transport suffisants, détacha sur une frêle embarcation Salicetti, qui partit avec un officier d'artillerie et un officier du génie pour disposer le débarquement. Après eux, Casalta, ayant à son bord Costa de Bastelica, quelques insulaires des plus audacieux et un faible détachement, mit à la voile. La traversée fut pénible, orageuse; on faillit être

[1] C'est l'aïeul de M. Costa, préfet actuel d'Avignon.

jeté sur les côtes, brisé par les récifs, mais enfin on aborda.

Le 19 octobre, Casalta débarque le premier; sa petite armée se déploie avec promptitude; des bandes d'insulaires lui servent d'avant-garde. Le lendemain Bastia ouvrait ses portes; le 22, Ajaccio se rendait également à Gentili; de sorte qu'au bout de quarante-huit heures les deux villes principales de la Corse avaient reconnu l'autorité française. Trois mille Anglais durent s'embarquer, emmenant avec eux le régiment émigré de Dillon, auquel on fit de nombreux prisonniers. Beaucoup de magasins que les Anglais ne purent évacuer tombèrent en notre pouvoir. Restaient Saint-Florent et Bonifacio, que les Anglais occupaient encore. Le 22, Casalta se porte sur Saint-Florent, force le passage de San-Germano après une attaque assez chaude, et s'empare de la ville, malgré le feu très-vif de deux vaisseaux embossés, tirant à mitraille sur la route qui conduit à Saint-Florent. Une partie de la garnison et tout le matériel de la place furent pris; Elliot, déjà sur l'escadre avec les troupes échappées des postes qu'elles occupaient, gagna le large. Le même jour, au soir, Bonifacio se rendit.

Les victoires faciles disposent à la générosité; Bonaparte d'ailleurs avait formellement interdit toute espèce de mesure réactionnaire; il ne voulait voir que des hommes égarés, et repoussait l'idée d'un coupable. Une amnistie générale rassura la population. Salicetti, qui se faisait remarquer par son zèle et son activité, fit accepter par les assemblées primaires la constitution de l'an III; Bastia chargea une députation d'aller renouveler au quartier général de Bonaparte le serment de fidélité à la République; on bénit le retour des couleurs nationales françaises, et la population rassurée lut avec joie, affi-

chée sur les murailles, cette phrase du commissaire Miot : « Chargé des instructions spéciales du Directoire, je vous porte en son nom des paroles de paix ; je vous annonce que son unique désir est de vous attacher à la grande famille dont vous avez été trop longtemps séparés, et de vous faire oublier le plus promptement possible les maux inséparables de l'anarchie sous laquelle vous avez gémi. »

Il y eut alors sur divers points de l'île des scènes bien touchantes, des émotions bien douces, des révélations bien extraordinaires, bien inattendues, entre les familles demeurées sous le joug de l'Angleterre et les exilés rentrés pour opérer leur délivrance. On se raconta les souffrances de l'oppression, les douleurs de l'exil ; on se dit ses craintes, ses espérances ; on rappela des traits d'héroïsme auxquels il ne manque pour devenir célèbres qu'un historien digne d'en fixer le souvenir. L'anecdote suivante nous a particulièrement frappé : Les Abbatucci restés sur le sol insulaire ne défendaient pas avec moins d'ardeur la cause française que ne le faisaient les Abbatucci présents sous les drapeaux. Un jour, les partisans d'Elliot viennent à Zicavo, village des environs d'Ajaccio où se trouve la maison patrimoniale de cette illustre famille, qu'occupait seule madame Innocence Abbatucci avec son fils unique : la maison est entourée, le chef du détachement ordonne de l'ouvrir, les menaces se succèdent ; mais Innocence se barricade, répond aux sommations par des coups de fusil, fait grand bruit, parle, va, vient, brise, entasse les meubles pour laisser supposer que la maison a de nombreux défenseurs, et ne l'abandonne qu'après qu'on eut miné les fondations et jeté sur le toit des projectiles incendiaires. Confiant alors son fils à une domestique dévouée qui cette nuit

même le porta dans la petite ville de Sartène, elle fait une retraite honorable et peut gagner une maison amie. La maçonnerie granitique du berceau des Abbatucci résista aux tentatives de destruction opérées contre elle; on ne put ni la renverser ni la brûler, de sorte qu'elle est restée un des monuments historiques du pays.

Gentili demeura gouverneur de la Corse, Casalta sous-gouverneur, tandis que Salicetti, rappelé, rejoignait le quartier général à Milan, où Bonaparte centralisait toutes les opérations [1].

Ce rappel était une mesure prudente, car autant Salicetti convenait pour un coup de main, pour une expédition difficile dans laquelle la spontanéité du courage était nécessaire, autant il convenait peu quand il s'agissait d'organiser, d'administrer, de pacifier. Salicetti tirait toute sa valeur personnelle de l'énergie de sa nature. C'est elle qui explique son importance quand naissaient les crises de l'État, sa prépondérance dans les conseils et le calme de son esprit au milieu des orages des assemblées politiques ou dans le tumulte de la rue. De là aussi l'opinion que l'Empereur en conservait à Sainte-Hélène, lorsqu'il disait: « Dans les conjonctures difficiles, Salicetti valait cent mille hommes [2]. » L'historien judicieux auquel nous empruntons les idées qui précèdent n'offre ici que la silhouette du proconsul, se réservant d'en compléter le portrait dans une biographie spéciale. Nous y ajouterons qu'irritable, passionné, cachant au fond du cœur des haines individuelles et des préventions contre certaines

[1] Mémoire autographe de M. Jacques Abbatucci, dédié à son petit-fils Charles Abbatucci, chef du cabinet de M. le garde des sceaux.

[2] *Histoire de Pascal Paoli*, par A. Arrighi, avocat et directeur de l'école Paoli. Paris, Ch. Gosselin, 2 vol. in-8°, 1843. V. t. II, p. 42.

familles, Salicetti ne pouvait procéder avec le calme, avec l'esprit de pondération et de justice si nécessaires quand on règle les intérêts politiques d'un pays aussi profondément bouleversé que l'était la Corse. Bonaparte l'ayant compris, chargea Miot d'achever ce qu'avait commencé Salicetti.

Au mois de décembre, l'île était réorganisée, et l'on commençait à s'y préoccuper vivement d'élections. Le général Jacques-Pierre Abbatucci fut mis sur les rangs pour le conseil des Anciens; un parti considérable se prononçait en sa faveur, mais il avait contre lui sa modestie, son éloignement du foyer d'intrigues, peut-être même son droit, et il échoua. Pendant qu'Ajaccio s'agitait pour cette élection, Abbatucci, peu soucieux de sa candidature, suivait avec un intérêt bien autrement vif la carrière brillante d'un fils, général à vingt-quatre ans, qui s'était immortalisé sous Moreau, et qui venait de défendre le pont d'Huningue avec autant d'habileté que de bravoure. Mais en ouvrant un journal ce malheureux père y voit, avec le récit de l'affaire brillante qu'avait dirigée son fils, l'annonce de sa mort. Cette perte, si fatale pour la famille, fut une véritable catastrophe pour l'armée. Général d'avant-garde à la manière de Desaix, dont il était l'émule et l'ami, mais de plus général d'artillerie plein de savoir, Abbatucci était une des grandes espérances de l'armée. Quand Moreau fut informé de sa blessure, il s'empressa de demander pour lui le grade de général de division, dont les insignes n'ont couvert qu'un cercueil. Abbatucci mourut le 3 décembre.

Rejoint à Marseille par son fils aîné, le vieux général éprouva le besoin de la vie de famille, et rentra sur le sol natal, dans le foyer domestique de Zicavo. Les pen-

sées d'opposition, les froissements de rivalités entre les divers partis qui divisaient l'île, y étaient d'autant plus prononcés alors, que la lutte électorale venait de ranimer toutes les dissidences; mais la douleur du vénérable Abbatucci fut tellement respectée et sa droiture si bien appréciée, qu'à dater de cette époque, jusqu'à la fin de ses jours, il devint le conseil et l'arbitre du canton. Cette magistrature bénévole rendit les plus grands services; car au sortir d'une guerre civile, chez un peuple opiniâtre, toujours armé, la force seule constituait le droit, et quel droit!...

Quand Miot eut quitté l'île pour aller reprendre son poste à Florence, des malversations nombreuses se commirent, des agents infidèles volèrent les caisses du gouvernement, se livrèrent à une infinité d'exactions, et retinrent la solde du corps de troupes chargées d'exercer la police. D'abord on souffrit avec patience; mais insensiblement des murmures éclatèrent, l'indiscipline fit des progrès, et enfin une révolte éclata. Bonaparte, qui, du quartier général de Milan, ne perdait pas plus de vue la Corse que toute l'Italie, ne voulut pas laisser Gentili et Casalta dans la triste obligation de sévir contre des compatriotes; il les remplaça par Vaubois et Lafont, exigea qu'on fît un exemple sur le commissaire des guerres, et donna l'ordre à la 19e demi-brigade, stationnée dans Livourne, forte d'environ douze cents hommes, d'aller rétablir l'ordre. «Depuis que la Corse est restituée à la France, écrivait Bonaparte, nous y avons fait passer 700,000 francs, outre une grande quantité de blé et divers approvisionnements, dont la dilapidation a causé l'insurrection de la gendarmerie, qui n'était pas payée. Cela pourrait même devenir extrêmement sérieux...» Une autre somme de cent mille francs

fut adressée au port de Bastia par le général en chef, et tout marcha selon ses désirs. Un événement heureux, l'évacuation de l'île d'Elbe par les Anglais, acheva de ruiner en Corse le parti qu'ils pouvaient y conserver, et l'amiral Brueys put ranger sans obstacle la côte ligurienne. Quant à Livourne, notre influence cessa de s'y montrer exclusive. Rentrée sous la domination toscane, cette ville ouvrit de nouveau ses portes aux émigrés, son port aux navires marchands de la Grande-Bretagne, de Gênes et de Venise; mais le consul français Belleville veillait avec attention, et pas un mouvement ne s'opérait que Bonaparte n'en fût aussitôt instruit [1].

L'Angleterre d'ailleurs n'exerçait plus sur la Méditerranée l'omnipotence exclusive dont elle jouissait depuis le commencement de la coalition; l'Espagne lui déclarait la guerre, et la flotte britannique ne pouvant à la fois bloquer Cadix, le Ferrol, Carthagène et Toulon, sir John Jervis, qui ne voyait aucune expédition praticable sur les côtes de l'Italie, où notre drapeau flottait avec liberté, ramena tous ses vaisseaux de la Méditerranée dans l'Océan. Il fit bien, car nos forces navales réunies à celles de l'Espagne se trouvèrent triples des siennes, et les seules stations qu'il pût avoir étaient quelques mauvais ports de l'île de Sardaigne.

Deux mois se sont écoulés entre les derniers combats autour de Mantoue et les événements que fera bientôt surgir l'apparition d'une armée nouvelle. Les troupes françaises jouissaient de loisirs bien mérités par six mois de fatigues continues, et Bonaparte régularisait le jeu des rouages politiques qu'il avait créés; mais des fièvres du plus mauvais caractère moissonnaient journellement les braves que le hasard des batailles avait épargnés; nos

[1] Lettre de Belleville (17 mai 1797).

troupes stationnées aux portes de Mantoue mouraient dans une proportion presque égale aux pertes de la garnison autrichienne, et les renforts promis depuis si longtemps par le Directoire se réduisaient à un petit nombre d'hommes. Cependant Hoche, qui ne voyait d'autre moyen d'imposer la paix qu'en opérant une descente en Irlande ou en faisant une pointe sur Vienne par le Tyrol, alla trouver les directeurs et leur démontra d'une manière si évidente, avec un sentiment d'abnégation personnelle si noble, la nécessité d'augmenter les forces de Bonaparte, qu'on s'était enfin décidé à détacher de l'armée de l'Ouest, pour renforcer celle d'Italie, une brigade conduite par le général Rey; compensation bien faible des renforts que la cour de Vienne envoyait à Wurmser. L'unique certitude qu'eût Bonaparte était donc celle d'une lutte prochaine, plus difficile, plus terrible que les précédentes. « Mais bientôt il allait prouver à l'Europe, comme l'exprime Jomini, que la fortune, malgré l'inconstance dont on l'accuse, se range ordinairement du côté des combinaisons habiles et des grandes résolutions. »



CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

CINQUIÈME CAMPAGNE D'ITALIE.

ALVINZI. — JOURNÉE DE CALDIERO ; BATAILLE D'ARCOLE.

mplacement de Wurmser par Alvinzi. — Caractère de ce maréchal. — Position respective des troupes autrichiennes et des troupes françaises. — Plan de campagne de Bonaparte et d'Alvinzi. — Combats de Segonzano et de Bedole. — **Combats sur les deux rives de la Brenta. — Lanusse**, blessé dangereusement, est fait prisonnier. — Mouvement rétrograde d'Augereau et de Masséna ; sécurité d'Alvinzi. — Les **Français sont battus à Caldiero. — La 75ᵉ demi-brigade sauve la division Masséna** d'une déroute. — Dispositions préliminaires de Bonaparte et d'Alvinzi avant la **bataille** d'Arcole. — Le village et le pont d'Arcole. — Conduite brillante d'Augereau, de Lannes, Verdier, Bon, Verne, Vignolle et Belliard. — Mort de Muiron. — Danger couru par Bonaparte. — L'ennemi reste maître du pont d'Arcole. — **Passage de l'Adige par Guyeux, et retraite de Bonaparte sur Ronco. — Nouvelle et** infructueuse attaque du pont d'Arcole. — Bonaparte se retire une seconde fois vers Ronco. — Combats de Porcil et de San-Bonifacio. — Victoire d'Arcole, et **retraite** d'Alvinzi vers Montebello. — Témoignages rendus par Bonaparte sur Muiron, sur Elliot, sur son armée.

> Alvinzi ne pouvait opposer à Bonaparte que la volonté de vaincre et la valeur requise pour rendre la lutte sanglante et la chute honorable.
>
> JOMINI.

Dans tout l'empire, il n'y avait qu'un seul homme ue l'on pût opposer au vainqueur de Wurmser : c'était archiduc Charles. La décision hardie qu'il venait de rendre, l'habile manœuvre qu'il venait d'exécuter pour ttre Jourdan et forcer Moreau d'abandonner ses conuêtes, révélait le grand capitaine ; mais sa présence ur le Rhin devenait peut-être plus utile encore que sur Adige, où les opérations demandaient un coup d'œil oins vaste, puisqu'il s'agissait simplement de franchir n fleuve et d'aller dégager une ville forte. Après une

longue hésitation, l'Empereur proposa pour chef d'armée le maréchal Alvinzi, et le conseil aulique l'accepta, avec l'arrière-pensée d'un insuccès possible.

Alvinzi, Hongrois d'origine, sachant fort bien organiser une armée, disposer des cantonnements et conduire une division, n'avait point ces vues hautes, cet esprit d'ensemble, cet instinct des grandes évolutions qui caractérisent l'homme supérieur. Des actes de bravoure et de sang-froid, des mesures de prudence le recommandaient à l'estime plutôt qu'à l'admiration du soldat.

Quarante-cinq mille hommes d'excellentes troupes furent mis sous les ordres d'Alvinzi. On les tira des États héréditaires, des provinces illyriennes, et l'on dirigea vers l'Adige la division chargée de couvrir le Voralberg. En même temps des recrues nouvelles furent incorporées dans les cadres d'une armée de réserve, et d'énergiques proclamations, jointes aux dernières victoires remportées par l'archiduc, rendirent aux peuples la confiance qu'ils avaient perdue, aux soldats l'espérance de vaincre et d'opérer le salut de l'Autriche, qu'on leur présentait comme dépendant de la défaite de Bonaparte.

Ce général n'avait point attendu l'apparition d'une troisième armée pour se mettre en garde et préparer de nouveaux triomphes. Presque tous les bataillons auxquels était confiée la surveillance des provinces conquises, ayant été remplacés par la garde nationale ou par des volontaires indigènes, se rendaient aux frontières du Tyrol, tandis que Bonaparte visitait la Cispadane et la Transpadane, et pressait l'organisation du territoire qu'il prenait comme point d'appui; car le Directoire, dont l'attention était absorbée par les affaires d'Allemagne, et qu'entretenait dans une sécurité fâcheuse la

haute capacité de Bonaparte, n'envoyait à l'armée d'Italie que des secours médiocres.

Au mois d'octobre, notre armée d'Italie occupait les positions suivantes :

Augereau, avec trois brigades commandées par Verdier, Bon et Robert, était en ligne sur l'Adige : 8,000 hommes.

Masséna, ayant sous ses ordres Joubert, Menard et Rampon, occupait la Brenta, vers Bassano et Trévise, en observation du corps principal d'Alvinzi : 9,000 hommes.

Vaubois, dont les trois brigades étaient confiées à Guyeux, Fiorella, Gardanne, observait les débouchés du Tyrol : 10,000 hommes.

Macquard tenait Brescia avec une réserve d'infanterie : 2,000 hommes.

Beaumont, avec la réserve de cavalerie, campait aux environs de Brescia : 1,600 hommes.

Kilmaine, devant Mantoue, ayant pour lieutenants les généraux de division Dallemagne et Chabot, pour généraux de brigade Bertin, la Salcette, Lebley, Sandoz, gardait étroitement les postes de Saint-Georges, la Favorite, Pradella, etc. : 8,000 hommes.

Ainsi trente-sept à trente-huit mille Français devaient tenir tête à soixante mille Autrichiens, et se placer de telle sorte qu'Alvinzi ne pût joindre Wurmser, et que Wurmser, en opérant une sortie désespérée, ne compromît ni les derrières, ni le flanc de notre armée. Des retranchements furent donc ajoutés au faubourg de Saint-Georges; Pizzighittone, Legnago, Peschiera virent augmenter leurs moyens de défense, et nos postes formèrent un réseau dont tous les points demeuraient solidaires les uns des autres. « Quoique très-étendue et paraissant au premier aspect un peu décousue, la ligne

occupée par l'armée française se trouvait convenablement établie : chaque division suffisait, pour le moment, à la défense du point qui lui était confié; et le général en chef restait à même de réunir une masse imposante lorsque l'ennemi développerait son plan d'attaque et indiquerait le point de ses efforts principaux. La position de la division Augereau à Vérone et sur l'Adige, ainsi que l'ordre donné à Masséna de ne point s'engager et de se reployer sur Vicence à l'approche des Autrichiens, démontrent ce calcul. Il doit être évident qu'en portant toutes ses forces sur Roveredo, ce général eût donné à Alvinzi la facilité d'opérer sa jonction avec Wurmser, et que si, au contraire, il eût réuni l'armée française à Vicence, cette jonction des Autrichiens pouvait s'opérer sans obstacle par Rivoli. Les événements vont prouver la justesse des combinaisons de Bonaparte. »

En arrivant à Gorizia, Alvinzi trouva des chefs habiles, bien capables de le seconder, Quasdanowich et Provera : ces deux généraux se partagèrent le commandement des troupes du Frioul, tandis que Davidowich, qui s'était appliqué à reconstituer son armée battue dans les plaines de Roveredo, couvrait presque entièrement le Tyrol. Alvinzi eut l'idée d'avancer sur Bassano, d'y traverser la Brenta, et de marcher ensuite sur Vérone tandis que Davidowich, partant de Botzen et de Neumark, tâcherait d'occuper Trente, Roveredo, Rivoli, et de rejoindre vers le bas Adige le corps d'armée principal, pour marcher avec ce corps au secours de Mantoue. En conséquence, le 29 octobre, l'avant-garde d'Alvinzi franchit le Tagliamento; le 1er et le 2 novembre, elle traversa la Piave, et le 3, les deux corps de Quasdanowich et de Provera, forts de douze bataillons chacun, se divisèrent et marchèrent en deux colonnes vers la Brenta, prenant position à

Fontaniva, Carmignano, Cittadella, Castigliano, Bassano, Scala et Primolano. Fatiguée d'une marche pénible à travers les rochers et les torrents débordés, l'armée autrichienne demeura quelques jours dans ces différents points, sans que Masséna lui causât la moindre inquiétude, car il avait ordre de se replier sur Vicence et Montebello, pendant qu'Augereau s'avancerait des rives de l'Adige pour lui prêter appui. Bonaparte, qui pensait attaquer Alvinzi avec ses deux divisions, et tomber après sur Davidowich, donna l'ordre à Vaubois de contenir ce dernier, même de l'occuper sérieusement; mais, au lieu de marcher en masse serrée contre l'aile gauche autrichienne, Vaubois crut devoir opérer dans deux directions différentes, manœuvre dangereuse qui faillit lui devenir fatale.

Guyeux s'étant dirigé sur San-Michele, en avant de Lavis, emporta ce village à la baïonnette, fit trois cents prisonniers, et brûla le pont que les Autrichiens avaient jeté sur l'Adige. De son côté, Davidowich couvrit Segonzano, et se déploya derrière un vieux château, qu'avec son ardeur habituelle attaqua bientôt le général Fiorella. Mais ce général avait manqué de prudence en négligeant de débusquer l'ennemi des hauteurs de Bedole, de sorte que Wukassowich en descendit impétueusement et tomba sur la 85e demi-brigade lorsqu'elle enfonçait les portes du château de Segonzano. Malgré la plus vive, la plus vaillante résistance, cette brave demi-brigade, culbutée au fond d'un ravin, éprouva des pertes considérables. Vaubois put la secourir néanmoins, et se poster d'une manière avantageuse sur les hauteurs de la Pietra et de Bassanetto, qui dominent le défilé de Galiano, où passe la route de Trente à Roveredo, appuyant ainsi sa gauche contre l'Adige, sa droite contre des montagnes escarpées, et couvrant son centre d'un ruisseau fortement encaissé.

Davidowich, qui s'était rallié au corps de Wukassowich, était en avant de la Piazza, le long des collines de Sevignano, et débordait Vaubois; mais ce général l'ayant éloigné des débouchés de la Brenta, donnait à Bonaparte la possibilité de manœuvrer sur ses derrières.

Le 6 novembre, le général en chef dirige sur Cittadella la division Masséna et marche avec Augereau sur Bassano. Entre Carmignano et Ospital di Brenta, Masséna rencontre l'avant-garde commandée par Liptay et s'engage avec elle, tandis qu'Alvinzi ordonne au général Provera d'occuper la rive droite de la Brenta et de soutenir Liptay. Quasdanowich, pendant ce temps-là, détachant deux colonnes par Marostica et le Nove, prenait en flanc et à revers la division Masséna avec l'espérance de la rejeter sur la division du général Provera; mais quand s'opérait cette manœuvre qui pouvait nous devenir fatale, Augereau se montre; il attaque le corps de Quasdanowich et le repousse; un renfort conduit par le prince de Hohenzollern arrive et rétablit le combat d'une manière favorable aux Autrichiens, qui reprennent le Nove. Pressé de nouveau, l'ennemi cède le terrain, et se retire avec la plus grande partie de la division Quasdanowich sur le plateau qui s'étend depuis Sette-Communi jusqu'à Punta. Provera fut moins heureux que Quasdanowich; Masséna parvint à le rejeter sur la rive gauche de la Brenta.

Ces combats partiels, quoique meurtriers, demeuraient sans résultat; les Autrichiens avaient perdu beaucoup de monde, mais le brave Lanusse, blessé dangereusement, était en leur pouvoir. Bonaparte, craignant que la division Vaubois, isolée sur l'Adige, ne pût se maintenir dans ses positions, se rapprocha de Vérone, afin d'être à même de le secourir et d'envoyer aussi des renforts à Kilmaine s'il en était besoin; détermination excellente, car nos

troupes se trouvaient ainsi concentrées, tandis que les bataillons d'Alvinzi restaient séparés les uns des autres; mais il renonçait à la pensée d'occuper Bassano et les débouchés de la Brenta.

Le 7, Augereau et Masséna, opérant le mouvement rétrograde qu'inspirait à Bonaparte une prudence salutaire, parvenaient à Vérone, et le maréchal Alvinzi se hâtait d'annoncer sa prétendue victoire. Le même jour, Davidowich qui arrivait de Trente, et Wukassowich de Galiano, assaillaient les châteaux de Bassano et de la Pietra, qu'ils avaient attaqués vainement la veille. On se canonna longtemps sur les deux rives de la Brenta; les Français tinrent ferme quoique inférieurs en nombre; mais à deux heures de l'après-midi, Davidowich ayant attaqué le château de Bassanetto d'une manière plus soutenue, le bataillon qui défendait ce poste, harassé de fatigue, se rendit après trois heures d'une lutte inégale. Les châteaux de la Pietra, de Vogelberg, de Galiano, assaillis en même temps, furent pris et repris plusieurs fois. La nuit venue, les Français occupaient ces différentes positions; mais la crainte d'être tourné détermina Vaubois à rétrograder sur les fortes positions de la Corona et de Rivoli. Le 8 novembre, Davidowich asseyait son camp en avant de Roveredo, et Alvinzi, persuadé que Bonaparte fuyait devant lui, se portait sur Vicence, puis de Vicence sur Montebello, où il arriva le 9. Ayant appris les succès de Davidowich, il gagna Villa-Nova pour attendre que Vaubois eût évacué la Corona et Rivoli et que Davidowich eût atteint Bussolengo ou Compara.

« L'intention du feld-maréchal, dit un écrivain militaire respectable, était alors de passer l'Adige, de se réunir à son lieutenant, et de marcher avec lui sur Man-

toue. Il fit en conséquence des démonstrations sur plusieurs points à la fois pour donner le change à Bonaparte, et ordonna qu'on fît un grand rassemblement d'échelles pour escalader Vérone, où il s'attendait à éprouver une grande résistance, s'il jugeait convenable d'occuper cette ville. Bonaparte connaissait parfaitement tout le danger de sa position, et son génie audacieux avait déjà calculé les moyens d'en sortir. Il fallait empêcher la réunion de Davidowich avec Alvinzi, ou se résoudre à perdre l'Italie. Dans ce dernier cas même, une retraite prématurée n'était guère moins dangereuse qu'une défaite, surtout avec des soldats comme les Français, que les actions timides découragent peut-être autant que les revers, où l'amour-propre trouve quelquefois des compensations dans l'idée qu'ils ont fait leur devoir. D'ailleurs, la situation centrale de Vérone mettait toujours le général français à même de diriger ses mouvements sur l'une ou l'autre ligne ennemie, avec plus de rapidité que son adversaire sur la sienne. En effet, la jonction des deux corps autrichiens ne pouvait s'opérer que par les gorges de la Brenta, ce qui demandait un mouvement en arrière très-considérable, ou bien il fallait écraser nos phalanges. »

Le 11 novembre à trois heures de l'après-midi, Bonaparte fait sortir ses troupes de Vérone et les dirige vers Caldiero. Aux villages de San-Michele et San-Martino, l'avant-garde d'Augereau rencontre l'ennemi, et des deux côtés on fait ses dispositions pour livrer une bataille le lendemain. La première ligne autrichienne occupait une position favorable : sa gauche appuyée contre Caldiero et la chaussée de Vérone, la droite placée sur le mont Oliveto, le corps de bataille à Villa-Nova.

Le 12, dès l'aurore, les divisions Augereau et Masséna

se mettent en ligne : Masséna se déploie vers la gauche par Lavagno et Illasia, Augereau vers la droite par Caldiero, village dont Augereau s'empare après un combat fort vif, tandis que Masséna, toujours impétueux, jette dans les rangs ennemis un trouble tel qu'on lui abandonne cinq pièces de canon; mais Alvinzi ayant fait attaquer la gauche de Masséna par cinq bataillons de troupes fraîches, la droite d'Augereau par quatre bataillons, et le centre par un renfort considérable, compromit gravement notre attitude. Le vent glacé du nord, accompagné de grésil que la division Masséna recevait de front, l'empêchant d'effectuer d'une manière prompte le maniement des armes, devint une seconde cause d'insuccès; déjà toute la division se trouvait compromise, lorsque la 75ᵉ demi-brigade, tenue en réserve, arrêta les Autrichiens avec une bravoure que Bonaparte voulut immortaliser par ces mots inscrits sur son drapeau : *La 75ᵉ arrive et bat l'ennemi.* On se canonna jusqu'au soir, puis les Français abandonnèrent le champ de bataille pour se retirer sous les murs de Vérone.

Vaubois pouvant être d'un moment à l'autre forcé dans ses positions de la Corona et de Rivoli, circonstance qui eût laissé libre le passage de l'Adige, et rendu presque inévitable la jonction d'Alvinzi avec Wurmser, la situation du général en chef de notre armée devenait fort critique; « mais, dit un historien, il sut prouver à l'Europe étonnée qu'il n'est point d'obstacle que le génie militaire ne puisse vaincre, quand, pour exécuter un plan, on a des hommes aussi dévoués et aussi intrépides que les soldats de l'armée d'Italie. »

La recommandation expresse de défendre le plus longtemps possible l'excellente position de la Corona venait d'arriver au général Vaubois, et Vaubois était homme à

ne transiger ni avec le courage ni avec le devoir. D'autre part Kilmaine, qui ne savait pas reculer, mais qui aurait su mourir, comprenant l'urgence d'augmenter l'armée active, se hâtait d'obéir aux ordres de Bonaparte, qui lui demandait trois mille soldats pour la garde de Vérone. Ces braves y étant arrivés dans la nuit du 13 au 14, les divisions d'Augereau et de Masséna franchirent l'Adige sur ce point, et gagnèrent précipitamment Ronco.

Quand, du quartier général de Vérone, Bonaparte imprimait à son armée un mouvement sans lequel notre défaite eût été presque immanquable, Alvinzi délibérait. Au lieu de franchir brusquement l'Adige et de se porter en force sur Mantoue, il discutait pendant quarante-huit heures, avec Werrother, Quasdanowich et Provera, un plan d'opérations hasardeuses, contraire aux lois de la guerre, et qui n'avait pas même le mérite de la témérité. On convint d'attaquer Vérone avec douze bataillons pendant la nuit du 15 au 16, et de diriger douze autres bataillons vers Zevio. Ces derniers, aventurés de la sorte au milieu des forces françaises, devaient subir les chances d'une défaite presque certaine. Mitrowski, rappelé des rives de la Brenta, et le colonel Brigido, qui commandait plusieurs bataillons de Croates et de Hongrois, devaient couvrir la rive droite de l'Adige, lorsque la colonne expéditionnaire, suivie des échelles nécessaires à l'escalade, s'approcherait de Vérone.

Cette manœuvre n'inquiétait nullement Bonaparte; d'avance il en avait paralysé l'effet en obligeant l'ennemi d'accepter la bataille dans les plaines d'Arcole. A Ronco un pont volant est jeté sur l'Adige; Augereau passe le premier avec sa division, et se porte aussitôt sur Arcole après avoir laissé la 12e demi-brigade en arrière. Masséna

suit Augereau, traverse la rivière, mais il prend ensuite la direction de Porcil, chargeant la fameuse 75e demi-brigade de défendre avec la 12e les approches du pont. La division de cavalerie demeura sur la rive droite de l'Adige.

Disons quelques mots d'un champ de bataille où s'est passée l'une des actions les plus mémorables de nos guerres contemporaines. Le village d'Arcole est situé au milieu d'un marais non moins profond qu'étendu, coupé dans tous les sens par des canaux et des ruisseaux qui en rendent les abords dangereux. L'Alpon, ruisseau torrentiel qui sort des montagnes de Sette-Communi, après un cours rapide, se ralentit aux approches du terrain marécageux qu'il doit traverser, et forme divers circuits avant de se jeter dans l'Adige, entre Arcole et Albaredo : ce terrain étant plus bas que la rivière et le ruisseau, devient impraticable, même l'été, excepté sur certains points où se trouvent des hameaux et des fermes. Pour faciliter les communications, dans une contrée qui a quelque rapport avec la Hollande, on a élevé plusieurs digues ou chaussées. Les principales d'entre ces digues, les seules qui puissent être considérées comme chemins de communication publique, sont celle qui mène de Ronco à droite sur Arcole, et de là vers San-Bonifacio, et une autre qui, partant également de Ronco, passe à gauche et gagne Porcil, puis Caldiero, où elle joint la route de Vérone à Vicence. La digue qui conduit à Arcole est coupée par l'Alpon, que l'on passe sur un pont en bois, assez étroit et élevé, aboutissant à des maisons que l'ennemi avait eu la précaution de créneler. De plus, le passage était barricadé et protégé par quelques pièces d'artillerie, sage mesure prise à la hâte, qui sauva l'armée d'Alvinzi d'un grand désastre.

Personne ne connaît le motif déterminant de Bonaparte, lorsqu'on le voit préférer au passage d'Albaredo celui d'Arcole, beaucoup plus difficile. Trouvait-il, en raison de la faiblesse numérique de ses troupes, les chances d'un combat de chaussée plus défavorables? Craignait-il, en opérant une manœuvre trop longue, de laisser deviner son plan d'attaque? ou bien fut-il séduit par l'espoir d'une action brillante, d'une lutte semblable au combat de Lodi, qui exalta si prodigieusement l'imagination des soldats d'Italie? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, Alvinzi, prévenu du passage effectué devant Ronco, entendant gronder le canon vers Arcole, abandonna Vérone, et fit exécuter à son armée un changement de front en arrière : quatorze bataillons et seize escadrons marchèrent sur Arcole et San-Bonifacio; six bataillons conduits par Provera allèrent occuper Porcil; les parcs de l'armée rétrogradèrent du côté de Montebello.

Pendant ce temps-là, Augereau continuait l'attaque du pont d'Arcole; sa tête de colonne éprouvait une résistance opiniâtre; ses braves grenadiers tombaient sous la mitraille, et l'ennemi restait maître du village. A l'autorité du grade les chefs joignent aussitôt l'autorité de l'exemple; tous se précipitent en avant, et presque tous sont mis hors de combat : Bon, Verdier, Vernes, Lannes reviennent blessés; les grenadiers, plus émus qu'épouvantés, reculent. Augereau, *empoignant un drapeau*[1], s'élance à la moitié du pont, appelle du geste et de la voix les soldats, dont à chaque moment les rangs s'éclaircissent, et qui, par pelotons, roulent écrasés les uns sur les autres. Bonaparte, environné de son état-major, vient à son tour exciter ses braves : « N'êtes-vous plus les guerriers de Lodi? leur dit-il. Qu'est devenue cette intrépidité dont

[1] Expression de Bonaparte dans son rapport officiel.

vous avez donné tant de preuves? » Honteux d'avoir reculé, les grenadiers demandent, à grands cris, de tenter un nouvel effort. Bonaparte descend de cheval, et, comme Augereau, prenant à la main un drapeau, il s'élance sur le pont, suivi, pressé par ceux que peut contenir un si étroit espace. Dans cette masse compacte, tous les coups portent; Vignolle et beaucoup d'officiers supérieurs sont atteints; Lannes, qui, malgré ses deux blessures, ne veut pas que Bonaparte affronte le danger sans lui, se fait mettre à cheval et reçoit une nouvelle blessure; le brave Muiron, aide de camp du général, tombe mort à ses côtés. Bonaparte n'eût point été plus heureux, si Belliard et quelques officiers d'état-major ne lui avaient fait de leur corps un rempart, et si des grenadiers, en se portant devant lui, n'étaient parvenus à le garantir des atteintes de la mitraille, dont les ravages deviennent si grands, que les grenadiers, n'y pouvant résister, reculent, et entraînent Bonaparte dans leur mouvement rétrograde. Alors il remonte à cheval pour se montrer aux troupes effrayées de ne plus l'apercevoir; mais une décharge renverse officiers et soldats groupés autour de lui; son cheval effrayé se cabre, s'enfuit et l'entraîne dans un marais voisin de l'Alpon, d'où son frère Louis, aidé de quelques officiers, parvient non sans peine à le tirer. Il court alors un autre danger, celui d'être pris, car les Autrichiens en poursuivant nos fantassins l'avaient dépassé de cinquante pas; mais l'adjudant général Belliard fait opérer volte-face aux dernières compagnies de la colonne, repousse avec vigueur la colonne ennemie, et dégage Bonaparte.

Ce combat téméraire, où tant de braves ont péri, où les destinées de l'armée, peut-être même les destinées de la France, ont été compromises un instant, ne fut

pas l'effet d'une bravade aventureuse; Bonaparte, prévoyant bien la difficulté de forcer ce passage, avait fait filer vers Albaredo le général Guyeux avec ordre d'y traverser l'Adige et de venir attaquer la gauche du village d'Arcole. Pour masquer l'importance du mouvement de Guyeux, il fallait aborder d'une manière sérieuse le passage de l'Alpon, ce qu'il avait exécuté. Guyeux opéra sa manœuvre, emporta le village d'Arcole, et força les troupes qui le défendaient de battre en retraite vers San-Bonifacio; malheureusement la division d'Augereau rétrogradait alors; le jour baissait, et les troupes d'Alvinzi, réunies aux troupes de Mitrowski entre San-Bonifacio et San-Stefano, préparaient une attaque contre la petite division qu'elles eussent écrasée dans les marais de l'Alpon. En conséquence, Bonaparte fit reprendre à toute son armée la situation de Ronco, laissant à la garde du pont d'Arcole les deux demi-brigades qui s'y trouvaient. Les corps d'Alvinzi et de Mitrowski conservèrent leur position; Provera, dont la colonne avait été battue par Masséna au débouché de Bionde, se tint posté derrière un canal, entre Porcil et Caldiero, poussant ses avant-gardes jusqu'aux villages de Porcil et d'Arcole.

Telle fut la première des trois journées d'Arcole, début sanglant, désastreux relativement aux braves qu'on avait perdus, mais utile en ce que la jonction de Davidowich avec Alvinzi se trouvait suspendue et Vérone occupée. On s'est demandé comment, au lieu d'exécuter vers Albaredo un passage dont le mouvement de Guyeux lui garantissait la réussite, et d'attaquer les Autrichiens à San-Bonifacio, Bonaparte avait eu l'idée de marcher encore sur Arcole et Porcil. « Pour en agir ainsi, dit un écrivain militaire, ce général dut avoir sans doute des

motifs qu'il est difficile de pénétrer; et nous imiterons la réserve des gens du métier qui se sont abstenus de porter un jugement hasardé sur une matière aussi délicate, lorsque la franchise de leurs opinions n'eût entraîné pour eux aucune fâcheuse conséquence. »

En revenant au quartier général, après douze heures de combats, de fatigues et d'émotions profondes, Bonaparte avait à remplir d'importants devoirs : il fallait visiter les bivouacs, consoler le soldat blessé, réveiller l'ardeur du soldat vaincu, disposer la bataille pour le lendemain, enregistrer les actes de dévouement, les traits de courage, payer aux victimes un tribut funéraire, aux veuves, aux orphelins un tribut de consolations et d'espérances. C'est ainsi qu'il écrivit à la citoyenne Muiron :

« Muiron est mort à mes côtés sur le champ de bataille d'Arcole. Vous avez perdu un mari qui vous était cher; j'ai perdu un ami auquel j'étais depuis longtemps attaché; mais la patrie perd plus que nous deux en perdant un officier distingué autant par ses talents que par son rare courage. Si je vous puis être bon à quelque chose, à vous ou à son enfant, je vous prie de compter entièrement sur moi. »

Cette jeune veuve, cet enfant qui n'était point encore né, et pour lesquels Bonaparte s'intéressa près du Directoire, n'ont pu jouir de sa sollicitude, car bientôt une même tombe les renferma tous trois.

Le 16, aux premières lueurs du jour, les divisions françaises vinrent occuper, dans le même ordre que la veille, la rive gauche de l'Adige; mais elles débouchaient à peine qu'il fallut attaquer des troupes d'avant-garde sorties de Porcil et d'Arcole pour enlever le pont de Ronco. Masséna les repoussa vivement et leur prit huit

cents hommes, trois drapeaux, six pièces de canon, tandis que, conduite par le général Robert, l'invincible 75e culbutait dans les marais une colonne autrichienne débouchant de la chaussée du centre. Augereau battit également l'avant-garde du corps d'Alvinzi massé derrière Arcole; mais il eut le tort de vouloir franchir le pont si vaillamment défendu la veille, car la même lutte se renouvela; nous perdîmes d'excellents soldats, et sept officiers généraux furent blessés. Alvinzi, voulant, par une manœuvre énergique, se débarrasser d'Augereau, appelle de Bonifacio le centre de son armée et le porte sur la rive droite de l'Alpon et sur les digues qui longent le cours de ce ruisseau; mais Bonaparte aussitôt fait avancer quatre pièces de canon bien servies, qui contiennent les Autrichiens.

Pendant ces divers combats, Bonaparte cherchait un passage autre que celui du pont d'Arcole; il ordonnait à la garnison de Legnago d'inquiéter l'ennemi, à l'adjudant général Vial de remonter l'Adige avec une demi-brigade pour tourner la gauche des Autrichiens, et se portait lui-même à l'embouchure de l'Alpon, où de nombreux tirailleurs ennemis faisaient le feu le mieux nourri. « Le pays, dit Bonaparte, offre des obstacles invincibles; c'est en vain que ce brave adjudant général se précipita dans l'eau jusqu'au cou, il ne put pas faire une diversion conséquente [1]. » On espérait jeter là un pont de fascines, mais la profondeur du ruisseau, la rapidité de son cours obligèrent de construire un pont de chevalets, qui ne s'exécuta ni sans difficulté ni sans pertes. Le capitaine Elliot, aide de camp de Bonaparte et neveu du général Clarke, eut le sort qu'avait eu Muiron, son camarade et son émule. Bonaparte, qui lui

[1] Rapport officiel.

ns

ille
: les
nes ;
mort
ert un
ait pas
ssitudes
ette ma-
est celui
c pas être
.c, de l'en-
blent pres-
hommes ? »
fatigué de
, et n'entre-
ce monde ?
t d'Arcole se
gination, et la
mpenser d'une
crifices que la
une renommée

ıcé que la veille :
droite de l'Adige;
leur ; et pendant
la tente, Bonaparte,
aticl l'Alpon, faisait
indispensable aux

s'ébranlent et se dis-
des bateaux du pont



du Ronco s'enfonce, et les Autrichiens, profitant du trouble qui résulte de cet accident, viennent attaquer la 12ᵉ demi-brigade, restée de l'autre côté de la rivière. L'artillerie française, admirablement servie, prenant aussitôt en écharpe les assaillants, permet aux travailleurs de consolider le passage, et nos cohortes repoussent l'ennemi sur Arcole et Porcil.

Pour seconder l'action principale qui allait s'opérer à l'embouchure de l'Alpon, Masséna avait laissé sa division en arrière, n'emmenant avec lui, vers la gauche de Porcil, qu'une seule demi-brigade; Gardanne, avec une autre demi-brigade, s'était jeté dans le bois qui longe la droite de la digue; deux demi-brigades veillaient sur le pont, et la 75ᵉ occupait le centre devant le pont d'Arcole. Cette 75ᵉ, conduite par le général Robert, venait de culbuter l'avant-garde autrichienne jusqu'au pont d'Arcole, lorsque des troupes fraîches et nombreuses sortant du village la poussèrent, au pas de course, derrière la division Augereau, qui après avoir traversé l'Alpon sur les chevalets dressés récemment sous les yeux de Bonaparte, se disposait à tourner les Autrichiens avec la garnison de Legnago et avec notre réserve de cavalerie.

La retraite précipitée de la 75ᵉ devait jeter une certaine confusion parmi les premières colonnes arrivant de Ronco. Les Autrichiens s'en aperçurent et firent de courageux efforts pour profiter de cette panique; mais Bonaparte semblait avoir prévu l'événement, car les dispositions qu'il avait prises changèrent un commencement de déroute en une victoire éclatante. L'ennemi marchait vers l'Adige, lorsqu'une demi-brigade l'attaque de front sur la digue et que le général Gardanne, avec une autre brigade, lui presse le flanc. D'autre part,

Masséna, revenant de Porcil au pas de charge, tombe en même temps que la troupe de Gardanne sur la queue de la colonne autrichienne. Culbutés dans les marais à gauche, les Autrichiens s'y enfoncent, perdent quantité de monde et nous livrent trois mille prisonniers.

A l'embouchure de l'Alpon, où le maréchal Alvinzi avait dirigé des secours, s'engageait un autre combat. « Le flanc droit des Autrichiens, dit un témoin oculaire, était couvert par un marais, et Bonaparte, n'ayant point assez de forces disponibles pour le tourner, se servit d'un stratagème que lui suggérèrent son expérience et sa perspicacité. Il se rappela que, dans certaines circonstances, l'arrivée subite d'un corps, quelle que soit d'ailleurs sa force réelle, sur le flanc d'une troupe qui n'est point préparée à ce mouvement, étonne presque toujours et commence par ébranler, au premier abord, le moral du soldat, déjà fort occupé de l'ennemi qu'il a devant lui. En conséquence, le lieutenant Hercule, de la compagnie des guides à cheval du général en chef, reçut l'ordre de descendre l'Adige avec vingt-cinq hommes, de tourner rapidement, sans être aperçu, le marais vers lequel s'appuyait l'ennemi, et de tomber avec impétuosité sur ce dernier, en faisant sonner la charge par plusieurs trompettes à la fois. Le lieutenant des guides exécuta sa mission avec une bravoure et une célérité qui lui valurent les éloges de son général. Sa présence imprévue au delà du marais causa un moment d'hésitation dans les mouvements de l'infanterie autrichienne, hésitation dont Augereau profita pour attaquer avec vigueur la ligne ennemie, qui fut enfoncée après une vive résistance. Toutefois, les troupes se retiraient en ordre, lorsque les deux bataillons de Legnago, débouchant tout à coup du village de San-Gregorio, accélérè-

rent la retraite des Autrichiens, qui craignirent avec raison d'être débordés et pris à revers. Augereau les fit poursuivre par ses troupes, qui lui ramenèrent un grand nombre de prisonniers. » La bataille, dès lors, pouvait être considérée comme gagnée; Masséna détacha une de ses brigades sur Porcil, afin d'en déloger les Autrichiens, tandis qu'avec les deux autres brigades il prit la direction d'Arcole, d'où l'ennemi s'enfuit vers San-Bonifacio, suivi de près par Masséna, que la nuit seule put arrêter. Notre droite campa en avant de San-Gregorio et notre gauche en avant d'Arcole, d'où Bonaparte porta son quartier général à Vérone. C'est de là qu'il écrivait au Directoire : « Je suis si harassé de fatigue, citoyens directeurs, qu'il ne m'est pas possible de vous faire connaître tous les mouvements militaires qui ont précédé la bataille d'Arcole..... Le fruit de la bataille est quatre à cinq mille prisonniers, quatre drapeaux, dix-huit pièces de canon. L'ennemi a perdu au moins quatre mille morts et autant de blessés. Outre les généraux nommés, les généraux Robert et Gardanne ont été blessés; l'adjudant général Vaudelin a été tué. Il en a été de même des citoyens Elliot et Muiron, officiers de la plus grande distinction : jeunes encore, ils promettaient d'arriver un jour avec gloire aux premiers postes militaires. Notre perte, quoique peu considérable, a été très-sensible, en ce que ce sont presque tous des officiers de distinction.

» Cependant le général Vaubois a été attaqué et forcé à Rivoli, position importante qui mettait à découvert le blocus de Mantoue. Nous partîmes d'Arcole à la pointe du jour. J'envoyai la cavalerie sur Vicence, à la poursuite des ennemis, et je me rendis à Vérone, où j'avais laissé le général Kilmaine avec trois mille hommes. Dans ce moment-ci j'ai rallié la division de Vaubois; je l'ai ren-

forcée, et elle est à Castel-Novo. Augereau est à Vérone, Masséna sur Villa-Nova. Demain j'attaque la division qui a battu Vaubois, je la poursuis jusque dans le Tyrol, et j'attendrai alors la reddition de Mantoue, qui ne doit pas tarder quinze jours. L'artillerie s'est comblée de gloire. Les généraux, les officiers d'état-major ont montré une activité et une bravoure sans exemple. Douze ou quinze ont été tués; c'était vraiment un combat à mort : pas un d'eux qui n'ait ses habits criblés de balles. Je vous enverrai les drapeaux pris sur l'ennemi. »

Ce fut après la bataille d'Arcole, dans la nuit du 17 au 18, que le général en chef, parcourant les bivouacs pour observer si la fatigue de journées si pénibles n'aurait point diminué la vigilance du soldat, trouva une sentinelle endormie. Prenant alors son fusil, il veille à sa place, jusqu'à ce qu'ayant ouvert les yeux, le soldat interdit reconnaît Bonaparte et lui demande grâce. — « Rassure-toi, répond le général avec douceur; après tant de fatigues, il est bien permis à un brave tel que toi de succomber au sommeil; seulement, une autre fois tu choisiras mieux ton temps. »



CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

BATAILLE DE RIVOLI.

Conséquences des célèbres journées d'Arcole; mouvement et position de notre armée; retraite d'Alvinzi. — Retour de Kilmaine sous les murs de Mantoue; sortie infructueuse de Wurmser. — Bonaparte au quartier général de Milan; ses lettres au Directoire. — Il fait occuper par Baraguay-d'Hilliers le château de Bergame. — Lemarrois annonçant au Directoire le succès d'Arcole. — Effet que produit cette nouvelle. — Marche de Bonaparte sur Bologne et ses projets relativement au saint-siége. — Alvinzi recommence les hostilités. — Combats de Saint-Michel, de Montebaldo, de Bevilaqua et de la Corona. — Bataille de Rivoli. — Marche de Provera vers Anghiari. — Il tente vainement de pénétrer dans Mantoue. — Combat de Saint-Georges et combat de la Favorite. — Capitulation de Provera. — Bulletin remarquable de Bonaparte.

> **« Quoique accoutumés aux choses les plus extraordinaires de votre part, nos espérances ont été surpassées. Quelle gloire pour vous, immortel Bonaparte! Quel coup terrible porté à l'orgueilleuse Autriche! Elle ne s'en relèverait pas, si toutes nos armées eussent eu le même succès que celle d'Italie... »**
>
> ***Carnot à Bonaparte.***

Arcole tient une place éminente dans les fastes de l'armée française, comme dans la vie de Napoléon. Rien n'y manque : bravoure égale de part et d'autre, héroïsme des chefs, abnégation des soldats, difficultés de terrain, obstacles de position, manœuvres savantes, acharnement et durée de l'action, importance des résultats. Jamais jusqu'alors la supériorité militaire du génie de Bonaparte ne s'était montrée d'une façon plus évidente; jamais il n'avait conquis des titres aussi glorieux à l'estime des gens de guerre. Tous étaient sous le charme du succès : « Enfin, écrivait Alexandre Berthier, après les manœuvres les plus har-

dies, les combats les plus opiniâtres, huit jours sans nous débotter, nous venons de battre le général Alvinzi... Jamais on ne s'est battu avec plus d'acharnement... Nous avons encore à combattre : point de repos que l'ennemi ne soit détruit. » De son côté, Bonaparte, reprenant son bulletin de la veille, adressait au Directoire les détails suivants, qui peignent en quelques mots la situation des deux armées : « Je vous ai instruits que le général Vaubois avait été obligé d'abandonner la position de Rivoli, et que l'ennemi était déjà arrivé à Castel-Novo. Je profitai de la déroute de l'ennemi à Arcole pour faire repasser sur-le-champ l'Adige à la division du général Masséna, qui opéra sa jonction à Villa-Franca avec celle du général Vaubois ; et, réunies, elles marchèrent à Castel-Novo le 1er frimaire, tandis que la division du général Augereau se portait sur les hauteurs de Sainte-Anne, afin de couper la vallée de l'Adige à Dolce, et par ce moyen ôter la retraite à l'ennemi. Le général Joubert, commandant l'avant-garde des divisions Masséna et Vaubois réunies, atteignit l'ennemi sur les hauteurs de Campara; après un combat assez léger, nous parvînmes à entourer un corps de l'arrière-garde ennemie, à lui faire douze cents prisonniers, parmi lesquels le colonel du régiment de Berbach. Un corps de trois à quatre cents hommes ennemis, voulant se sauver, se noya dans l'Adige. Nous ne nous contentâmes pas d'avoir repris la position de Rivoli et de la Corona, nous poursuivîmes l'ennemi jusqu'à Preabocco. Augereau, pendant ce temps-là, avait rencontré un corps ennemi sur les hauteurs de Sainte-Anne, et l'avait dispersé, lui avait fait trois cents prisonniers, était arrivé à Dolce, avait brûlé deux équipages de pontons sur la Queta, et enlevé quelques bagages. »

Craignant qu'Alvinzi n'eût l'idée de tomber sur Vérone et que Davidowich n'échappât en précipitant sa retraite, Bonaparte revint sur ses pas avec célérité ; manœuvre qui paralysa tous les efforts du général en chef autrichien et l'obligea de demeurer immobile le long de la Brenta. Sa gauche s'allongea vers Padoue, sa droite vers Trente, et le centre occupa le territoire de Bassano, où fut établi le quartier général.

Toujours renfermé dans Mantoue, Wurmser hésitait à aller au-devant de ses libérateurs, et perdait ainsi la seule chance de salut qui lui restât. Le 23 novembre, il sortit de la place avec une forte colonne d'infanterie et de cavalerie, mais il était trop tard ; Alvinzi se trouvait en pleine retraite, et Kilmaine, dont la présence à Vérone devenait inutile, avait ramené ses trois mille hommes dans les lignes d'investissement qu'il occupait. Aussi Wurmser, battu, perdit toute idée d'essayer désormais une lutte inégale.

Plus téméraire ou moins éclairé, Alvinzi ne voulut pas s'avouer à lui-même son impuissance ; il reconstitua son armée, et l'Autriche se hâta de diriger en poste vers le Tyrol tous les bataillons disponibles. L'armée française occupait alors la ligne de Montebaldo, Corona, Rivoli, ayant deux avant-gardes, l'une à Vérone, l'autre à Porto-Legnago. Bonaparte tenait son quartier général à Milan. C'est de là que le 8 nivôse il écrivait au Directoire :

« Je vous le répète avec une vraie satisfaction, la République n'a point d'armée qui désire plus que celle d'Italie le maintien de la constitution sacrée de 1795, seul refuge de la liberté et du peuple français. L'on hait ici et l'on est prêt à combattre les nouveaux révolutionnaires, quel que soit leur but. Plus de révolution, c'est

l'espoir le plus cher du soldat. Il ne demande pas la paix, qu'il désire intérieurement, parce qu'il sait que c'est le seul moyen de ne la pas obtenir, et que ceux qui ne la désirent pas l'appellent bien haut pour qu'elle n'arrive point; mais il se prépare à de nouvelles batailles pour la conquérir plus sûrement. »

Cette lettre était une réponse indirecte aux insinuations perfides des journaux, qui signalaient Bonaparte tantôt comme professant des sentiments à part, en dehors de la constitution, tantôt comme un ambitieux dévoré par la soif des conquêtes. Ces attaques, sans cesse renaissantes, le troublaient bien autrement que ne le faisaient les menaces de l'Autriche et les sourdes menées de la république vénitienne. L'heure d'attaquer la cité des doges ne sonnait point encore; mais il fallait paralyser ses mauvaises intentions, l'empêcher de gêner nos communications entre l'Adige et l'Adda, mettre un terme aux nouvelles ridicules qu'un comité directeur, résidant à Bergame, répandait sur notre armée, et punir la province des assassinats commis contre les Français isolés. A cet effet, Bonaparte résolut la prise du château de Bergame. « Quoique ce ne soit pas une opération militaire, écrivait-il, il n'en a pas moins fallu du talent et de la fermeté pour l'obtenir. Le général Baraguay-d'Hilliers, que j'en avais chargé, s'est parfaitement conduit dans cette occasion. Je vais lui donner le commandement d'une brigade; et j'espère qu'aux premières affaires il méritera sur le champ de bataille le grade de général de division. »

Le lendemain du jour où le château de Bergame nous ouvrait ses portes, Lemarrois, aide de camp de Bonaparte, annonçait au Directoire le triomphe d'Arcole. Le gouvernement, la population accueillirent avec en-

thousiasme cette heureuse nouvelle, et le Corps législatif décréta « que les drapeaux républicains portés à la bataille d'Arcole contre les bataillons ennemis par les généraux Bonaparte et Augereau, leur seraient donnés à titre de récompense par la nation. »

Des circonstances exceptionnelles forçaient le général en chef de l'armée d'Italie à réitérer ce qu'il avait déjà fait plusieurs fois : il ne cessait d'épuiser, dit un historien militaire, le tonneau des Danaïdes que l'Autriche ne se lassait pas de remplir. Étant à Bologne, avec deux mille hommes, « pour imposer à la cour pontificale et lui faire adopter un système pacifique, dont cette cour paraissait s'éloigner de plus en plus depuis quelque temps [1]," Bonaparte apprend que le 18 nivôse une division ennemie s'avance de Padoue et marche sur Bevilaqua, où stationnait l'avant-garde d'Augereau. Immédiatement il porte vers l'Adige les deux mille hommes qu'il tient avec lui et se rend à Vérone. Il était temps : le 23, à six heures du matin, Alvinzi attaqua, devant Vérone, la division Masséna, et perdit, au combat de Saint-Michel, six cents prisonniers, trois pièces de canon, qu'enlevèrent à la baïonnette les grenadiers de la 75e, conduite par Brune, qui eut ses habits percés de sept balles. Le même jour, à Montebaldo, les Autrichiens abordent sans plus de succès la tête de notre ligne, commandée par Joubert, qui les culbute et leur fait une centaine de prisonniers. Le lendemain, vers minuit, une division autrichienne établie à Bevilaqua, d'où elle avait repoussé l'avant-garde d'Augereau, jette un pont sur l'Adige, vis-à-vis Anghiari, et quelques heures après, une autre colonne autrichienne, traversant Montagna et Caprino, force Joubert d'évacuer la Corona pour se replier sur

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire.

Rivoli. « J'avais prévu ce mouvement, dit Bonaparte ; je m'y portai dans la nuit ; et cela donna lieu à la bataille de Rivoli, que nous avons gagnée les 25 et 26, après une résistance opiniâtre... Je ne doutais pas que l'ennemi n'eût envie d'attaquer, avec ses principales forces, ma ligne de Rivoli, et par là d'arriver à Mantoue ; je fis partir dans la nuit la plus grande partie de la division du général Masséna, et je me rendis moi-même à Rivoli, où j'arrivai à deux heures après minuit. Je fis aussitôt reprendre au général Joubert la position intéressante de San-Marco ; je fis garnir le plateau de Rivoli d'artillerie, et je disposai le tout afin de prendre, à la pointe du jour, une offensive redoutable et de marcher moi-même à l'ennemi. A la pointe du jour, notre aile droite et l'aile gauche de l'ennemi se rencontrèrent sur les hauteurs de San-Marco ; le combat fut terrible et opiniâtre. Le général Joubert, à la tête de la 33e, soutenait son infanterie légère, que commandait le général Vial. Cependant M. Alvinzi, qui avait fait ses dispositions le 24 pour enfermer toute la division du général Joubert, continuait d'exécuter son même projet ; il ne se doutait pas que, pendant la nuit, j'y étais arrivé avec des renforts assez considérables pour rendre son opération non-seulement impossible, mais encore désastreuse pour lui. Notre gauche fut vivement attaquée ; elle plia, et l'ennemi se porta sur le centre. La 14e demi-brigade soutint le choc avec la plus grande bravoure. Le général Berthier, chef de l'état-major, que j'y avais laissé, déploya dans cette occasion la bravoure dont il a fait si souvent preuve dans cette campagne. Les Autrichiens, encouragés par leur nombre, redoublaient d'efforts pour enlever les canons placés devant cette demi-brigade ; un capitaine s'élance au-devant de l'ennemi en criant : *Qua-*

torzième, laisserez-vous prendre vos pièces? En même temps, la 32ᵉ, que j'avais envoyée pour rallier la gauche, paraît, reprend toutes les positions perdues, et, conduite par son général de division Masséna, rétablit entièrement les affaires. Cependant, il y avait déjà trois heures que l'on se battait, et l'ennemi ne nous avait pas encore présenté toutes ses forces. Une colonne autrichienne, qui avait longé l'Adige sous la protection d'un grand nombre de pièces, marche droit au plateau de Rivoli pour l'enlever, et par là menace de tourner la droite et le centre. J'ordonnai au général de cavalerie Leclerc de se porter pour charger l'ennemi, s'il parvenait à s'emparer du plateau de Rivoli, et j'envoyai le chef d'escadron Lasalle, avec cinquante dragons, prendre en flanc l'infanterie ennemie, qui attaquait le centre, et la charger vigoureusement. Au même instant, le général Joubert avait fait descendre des hauteurs de San-Marco quelques bataillons qui plongeaient dans le plateau de Rivoli. L'ennemi, qui avait déjà pénétré sur le plateau, attaqué vivement de tous côtés, laisse un grand nombre de morts, une partie de son artillerie, et rentre dans la vallée de l'Adige. A peu près au même moment, la colonne ennemie qui était déjà depuis longtemps en marche pour nous tourner et nous couper toute retraite, se rangea en bataille derrière nous, sur des pitons. J'avais laissé la 75ᵉ en réserve, qui non-seulement tint cette colonne en respect, mais encore en attaqua la gauche, qui s'était avancée, et la mit en déroute sur-le-champ. La 18ᵉ demi-brigade arriva sur ces entrefaites dans le temps que le général Rey avait pris position derrière la colonne qui nous tournait. Je fis aussitôt canonner l'ennemi avec quelques pièces de douze; j'ordonnai l'attaque, et en moins d'un quart d'heure toute cette colonne,

composée de plus de quatre mille hommes, fut faite prisonnière. L'ennemi, partout en déroute, fut partout poursuivi, et pendant toute la nuit on nous amena des prisonniers. Quinze cents hommes, qui se sauvaient par Guarda, furent arrêtés par cinquante hommes de la 18e, qui, du moment qu'ils les eurent reconnus, marchèrent sur eux avec confiance, et leur ordonnèrent de poser les armes. L'ennemi était encore maître de la Corona, mais il ne pouvait plus être dangereux. Il fallait s'empresser de marcher contre la division de M. le général Provera, qui avait passé l'Adige, le 24, à Anghiari; je fis filer le général Victor avec la brave 57e, et rétrograder le général Masséna, qui, avec une partie de sa division, arriva le 25 à Roverbella. Je laissai l'ordre, en partant, au général Joubert, d'attaquer, à la pointe du jour, l'ennemi, s'il était assez téméraire pour rester encore à la Corona. Le général Murat avait marché toute la nuit avec une demi-brigade d'infanterie légère; il devait paraître dans la matinée sur les hauteurs de Montebaldo, qui dominent la Corona. Effectivement, après une résistance assez vive, l'ennemi fut mis en déroute; et ce qui était échappé à la journée de la veille fut fait prisonnier; la cavalerie ne put se sauver qu'en traversant l'Adige à la nage, et il s'en noya beaucoup. Nous avons fait, dans les deux journées de Rivoli, treize mille prisonniers, et pris neuf pièces de canon; les généraux Sandos et Meyer ont été blessés en combattant vaillamment à la tête des troupes. »

En livrant cette mémorable bataille, Alvinzi ne s'attendait point, dit Alexandre Berthier, à la présence de Bonaparte, qui le surprit sous bien des rapports, car les dispositions du général français étaient dans sa tête, et leur exécution dans le tact du moment, dans la latitude

qu'il laissait aux généraux divisionnaires d'agir selon les circonstances, d'après l'objet principal de l'action. Il fut admirablement secondé. Avant qu'il parût sur le champ de bataille, Joubert, menacé par des forces doubles des siennes, s'était prudemment retiré, attendant des secours que lui dépêcha Bonaparte, de sorte que le lendemain il put commencer l'action et la soutenir avec sa vigueur habituelle. On le vit, un fusil à la main, marcher en tête des grenadiers, attaquer de front le plateau de Rivoli, et, secondé par une charge brillante du chef d'escadron Lasalle, reprendre cette position de laquelle dépendait la victoire. Lasalle, ramenant quelques centaines de prisonniers, présente à Bonaparte deux drapeaux pris sur l'ennemi : « Reposez-vous sur vos trophées, lui dit Bonaparte, vous l'avez bien mérité. »

Chose remarquable, vainqueurs et vaincus, forts du sentiment de leur courage personnel et de l'habileté des chefs, comptaient sur le succès. *Ceux-là sont encore à nous,* criaient nos soldats en voyant un corps de quatre mille hommes couronner toutes les crêtes entre l'Adige et le lac Guarda, de manière à nous tourner complétement. *Nous les tenons,* disaient d'autre part les Autrichiens au moment de se précipiter contre le retranchement de Rivoli. Ces espérances furent vaines, et leur courage fut impuissant : la 75ᵉ et la 18ᵉ étaient là. On vit ces braves, conduits par Brune et Monnier, avancer l'arme au bras en chantant l'*hymne du départ,* comme s'il s'agissait d'une manœuvre ordinaire, puis fondre sur l'ennemi et le culbuter [1].

Craignant que la communication entre Vérone et le corps d'Augereau ne fût interceptée, Bonaparte, le soir même, se rend à Rivoli, donne ordre à Joubert d'at-

[1] Ces détails sont extraits du rapport officiel d'Alexandre Berthier.

taquer le lendemain l'ennemi s'il ose tenir encore la Corona, détache quelques régiments qu'il porte vers Castel-Novo, et s'y rend dans la nuit du 25 au 26. Il apprend là l'isolement d'Augereau et la marche de Provera sur Mantoue. Aussitôt il court à Villa-Franca, et de Villa-Franca à Roverbella, mais sans pouvoir joindre Provera, malgré la célérité de sa marche.

Pour arrêter cette division, forte d'environ dix mille hommes, Guyeux, repoussé d'abord sur Ronco, s'était hâté de réunir quinze cents combattants, avec lesquels il la contint une partie de la journée et lui fit des prisonniers; mais à la fin l'ennemi fila vers Castellaro. Tombant alors sur l'arrière-garde, Augereau fait deux mille prisonniers et enlève seize pièces de canon; manœuvre habile dans laquelle l'adjudant général Duphot et notre cavalerie se couvrent de gloire. Dans son bulletin, Bonaparte raconte un trait chevaleresque qu'on dirait emprunté aux vieux récits du moyen âge. Le commandant d'un escadron de hussards autrichiens se présente devant un de nos escadrons et le somme de se rendre. *Si tu es brave, viens me prendre,* réplique aussitôt le citoyen Duvivier en ordonnant *halte.* Les deux corps, demeurés immobiles, devinrent alors spectateurs tranquilles du duel des deux officiers. Le chef des hulans ayant reçu deux coups de sabre et ne s'étant pas rendu, les troupes se chargèrent, et les hulans furent faits prisonniers. Dans ce combat, *livré avec l'audace et l'intelligence que la division conduite par le général Augereau a si souvent déployées* [1], le général Point commandait la gauche, Lannes la droite, tandis que Guyeux et Bon, arrivant de Ronco, prenaient l'ennemi à revers.

Le 26 à midi, Provera, n'ayant plus guère que six ou

[1] Bulletin officiel de Bonaparte.

sept mille hommes, attaquait le faubourg de Saint-Georges. Le chef de bataillon du génie Samson en avait fortifié tous les abords, et le général Miollis, *aussi actif qu'intrépide, loin d'être intimidé des menaces de l'ennemi, lui répondit avec du canon.* Sommé de capituler, il avait répliqué fièrement qu'il se battait, mais qu'il ne se rendait pas [1]. Cette contenance permit au général en chef de faire occuper la Favorite par deux demi-brigades sous les ordres de Serrurier, et de réunir le plus de forces possibles, pour neutraliser les efforts de Wurmser, qui, sorti de Mantoue le lendemain, fut contraint d'y rentrer en laissant le champ de bataille couvert de morts et Provera bloqué. « La confusion et le désordre étaient dans les rangs ennemis, dit Bonaparte; cavalerie, infanterie, artillerie, tout était pêle-mêle. La terrible 57ᵉ demi-brigade n'était arrêtée par rien : d'un côté elle prenait trois pièces de canon, d'un autre elle mettait à pied le régiment des hussards de Herdendy. Dans ce moment, le respectable général Provera demanda à capituler; il compta sur notre générosité, et ne se trompa point..... L'armée de la République a donc, en quatre jours, remporté deux batailles rangées et six combats, fait près de vingt-cinq mille prisonniers, parmi lesquels un lieutenant général, deux généraux, douze à quinze colonels, etc.; pris vingt drapeaux, soixante pièces de canon, et tué ou blessé au moins six mille hommes. — Je vous demande le grade de général de division pour le général Victor, celui de général de brigade pour l'adjudant général Vaux. Toutes les demi-brigades se sont couvertes de gloire, et spécialement la 32ᵉ, la 57ᵉ et la 18ᵉ de ligne, que commandait le général Masséna, et qui, en trois jours, ont battu l'ennemi à Saint-Michel, à Rivoli et à Roverbella.

[1] Expressions d'Alex. Berthier.

Les légions romaines faisaient, dit-on, vingt-quatre milles par jour : nos brigades en font trente, et se battent dans l'intervalle... Les généraux de brigade Vial, Brune, Bon et l'adjudant général Argod se sont particulièrement distingués. Les traits particuliers de bravoure sont trop nombreux pour être tous cités ici. »

C'est dans cette simplicité de style que Bonaparte rendait compte des succès de l'armée, succès prodigieux, où, s'effaçant lui-même, il semble ne vouloir laisser place qu'à la gloire de ses lieutenants et de ses soldats. L'antiquité n'offre rien de supérieur aux pages que notre héros écrivit du champ de bataille qu'il venait d'immortaliser : c'est un tableau, auquel nous nous serions bien gardé de substituer le nôtre. Berthier composa sur la même bataille un véritable *mémoire,* modèle du genre, dans lequel il précise les dispositions de Bonaparte, qui, quoique dirigeant l'ensemble des mouvements, participait de sa personne à un combat fort vif devant la citadelle ; le général Alexandre Dumas, chargé de défendre Saint-Antoine contre Wurmser, reprit cette position après en avoir été délogé. Berthier cite avec éloge Joubert, Baraguay-d'Hilliers, Miollis, Rey, Dugua et tous ceux qu'a signalés Bonaparte. Il dit de la 29e demi-brigade et de la 85e qu'elles se sont conduites de manière à réparer l'hésitation qu'elles avaient un instant montrée le 25, et il rappelle ce mot des grenadiers de la 75e ; « Nous n'avons plus de cartouches, mais avec ces gens-là il ne faut charger qu'à la baïonnette. »

La capitulation signée le 27 nivôse sous les murs de Saint-Georges fut honorable pour Provera ; les officiers purent conserver leur épée, leurs effets, leurs équipages, les soldats leur sac ; et les officiers eurent la faculté de regagner leurs foyers si Wurmser y consentait. Ber-

thier passa les prisonniers en revue, et le général Rey les conduisit à Grenoble par colonnes de trois mille, qu'escortaient des détachements d'infanterie et de cavalerie. Dans l'espace de neuf mois, c'était la seconde fois que Provera encourait l'humiliation de déposer ses armes aux pieds du même vainqueur.

Après la victoire de Rivoli, les cohortes autrichiennes opérèrent excentriquement leur retraite, d'une part sur la Brenta, d'autre part sur Roveredo; huit mille hommes et quelques milices tyroliennes réunies sous les ordres du général Laudon devaient, en occupant Galiano, fermer la vallée de l'Adige. Bayalitsch, avec la brigade de Mitrowski et quelques bataillons décimés, avait ordre de défendre Bassano, pour laisser aux troupes stationnées sur l'Adige le temps de se rallier vers Trente et d'aller prendre la ligne de la Piave.

Sachant ces dispositions, Bonaparte avait envoyé Joubert avec l'aile gauche de l'armée aux gorges du Tyrol pour contenir Laudon; Masséna sur Vicence et Augereau sur Padoue. Le 24 janvier, Augereau chasse de Cittadella les avant-postes autrichiens et tourne la gauche de Bassano, tandis que Masséna court attaquer les retranchements élevés en avant du pont et du chemin de Bassano. La nuit venue, l'ennemi évacue Bassano et se retire par les deux rives de la Brenta. Le 26, dès le matin, attaqués à Carpenedolo, les Autrichiens n'opposent qu'une médiocre résistance au général Ménard, et s'enfuient, laissant deux cents morts sur le champ de bataille et sept cents prisonniers. Vers la gauche, Joubert ayant marché trois jours sans obstacle, rencontre l'arrière-garde de Laudon dans le village d'Avio, dont s'emparent quelques compagnies de grenadiers, après une charge à la baïonnette. Laudon, qui ne voulait ou ne

pouvait pas combattre, en raison de son infériorité, se retire sur Mori et Torbole, appuyant sa gauche à l'Adige et sa droite au lac de Guarda; mais le lendemain, Murat s'embarque sur le lac avec deux cents hommes et va débarquer près de Torbole, tandis que le général Vial opère une marche des plus fatigantes à travers les montagnes pour tourner les Autrichiens, qui lui laissent quatre cents prisonniers. Pendant cette manœuvre habile, Joubert faisait son entrée dans Roveredo, et Belliard pressait la gauche de l'ennemi, dont la droite fuyait devant Vial, qui suivait l'Adige, ramassant des prisonniers et livrant des combats meurtriers. Entrées dans la ville de Trente, nos troupes y trouvèrent trois mille Autrichiens, blessés ou malades. Quelques heures de repos furent données aux soldats, puis ils se remirent en marche. Le 2 février, Vial, avec trois demi-brigades, culbutait l'ennemi à Segonzano et lui faisait huit cents prisonniers. Pour établir ses communications avec Joubert, Masséna chassait Bayalitsch du château de la Scala et des hauteurs de Primolano, retraite qui s'effectua si rapidement qu'une grande quantité d'équipages demeurèrent entre nos mains. Pendant cette marche brillante et rapide, Augereau s'emparait de Trévise après un combat d'avant-garde. Ainsi nous restions maîtres des gorges de la Brenta; nous avions le Lavis pour ligne défensive; nous pouvions attendre avec sécurité les renforts qu'annonçait le Directoire.

Aux triomphes si multipliés de Bonaparte allait s'ajouter un nouveau triomphe qui termina la campagne d'une manière éclatante. Mantoue tenait encore; mais la moitié de sa garnison et beaucoup d'habitants étaient atteints d'une fièvre pestilentielle; on avait mangé presque tous les chevaux dont se composait la brillante ca-

valerie de Wurmser, et toutes les ressources étaient épuisées. Une constance héroïque, une abnégation personnelle exemplaire ne suffisant plus pour résister, ce général proposa une capitulation.

Revêtu d'une capote boutonnée qui ne laissait point apercevoir les insignes de son grade, Bonaparte était assis dans l'un des angles de la chambre qu'occupait le général Serrurier, lorsqu'on annonça Klenau, premier aide de camp de Wurmser, chargé d'offrir sa capitulation. Serrurier prit le papier de ses mains, et le remit à Bonaparte, comme si ce dernier eût été son secrétaire. Bonaparte écrivit en marge les conditions qu'il voulait imposer. Klenau s'étendait longuement sur les ressources considérables du maréchal; Bonaparte, sans perdre un mot de ce qui se disait, continuait d'écrire. Quand il eut fini, remettant à Serrurier son ultimatum et se tournant vers Klenau : « Si votre général, dit-il, avait seulement pour vingt jours de vivres et qu'il parlât de se rendre, il ne mériterait aucune capitulation honorable. Vous prendrez connaissance des conditions que je lui accorde : j'entends qu'il soit libre de sa personne, parce que j'honore son grand âge et ses mérites, et que je ne veux pas qu'il devienne la victime des intrigants qui chercheraient à le perdre à Vienne. S'il ouvre ses portes demain, il aura les conditions que je viens d'écrire; s'il tarde quinze jours, un mois, deux mois, il aura encore les mêmes conditions. Il peut donc désormais attendre jusqu'au dernier morceau de pain. Je pars à l'instant pour passer le Pô; je marche sur Rome. Vous connaissez mes intentions; allez les dire à votre général. »

Surpris d'un tel langage, l'aide de camp ne le fut pas moins de la générosité des conditions offertes au maré-

chal ; il exprima sa gratitude de la manière la plus expansive, et avoua qu'on n'avait plus dans la place des vivres que pour trois jours, qu'une démoralisation extrême accablait les habitants et paralysait la garnison. Une heure après, Klenau revenait avec l'adhésion du maréchal, qui invitait Bonaparte à traverser Mantoue pour abréger sa route. Mais Bonaparte ne voulait dérober à ses lieutenants aucune sorte de gloire : la réception d'honneur dans la ville assiégée revenait au général Serrurier, et il eut le tact, la modestie de la lui laisser.

Wurmser put sortir de Mantoue avec son état-major, deux cents hommes de cavalerie, cinq cents personnes à son choix et six pièces de canon; la garnison, forte encore de treize mille hommes, déposa les armes et se rendit prisonnière. La conduite de Bonaparte envers Wurmser fut noble et généreuse; il le consola et prit soin lui-même d'adoucir l'amertume de sa destinée. « Ce général septuagénaire, écrivait-il au Directoire, envers qui la fortune a été très-cruelle, n'a pas cessé de montrer une constance et un courage que l'histoire remarquera. Enveloppé de tous côtés après la bataille de Bassano, perdant d'un seul coup une partie du Tyrol et son armée, il ose espérer de pouvoir se réfugier dans Mantoue, dont il est éloigné de quatre à cinq journées; il passe l'Adige, culbute une de nos avant-gardes à Cerca, traverse la Molinella et arrive dans Mantoue. Enfermé dans cette ville, il a fait deux ou trois sorties; toutes lui ont été malheureuses, et à toutes il était à leur tête. Mais, outre les obstacles très-considérables que lui présentaient nos lignes de circonvallation, hérissées de pièces de campagne qu'il était obligé de surmonter, il ne pouvait agir qu'avec des soldats découragés par tant

de défaites et affaiblis par les maladies pestilentielles de Mantoue. Ce grand nombre d'hommes qui s'attachent toujours à calomnier le malheur ne manqueront pas de chercher à persécuter Wurmser. »

La capitulation de Mantoue avait été signée le 22 janvier, mais Serrurier n'y entra que le 3 février. Les habitants nous accueillirent avec la considération profonde qu'inspiraient la modération du vainqueur et la discipline de ses soldats. Un équipage de vingt-cinq pontons, cinq cents pièces de canon, soixante étendards ou drapeaux formèrent le trophée de cette journée mémorable. Les drapeaux furent portés au gouvernement par Augereau.

Il restait à Bonaparte un devoir à remplir, faire connaître au Directoire les noms des braves qui s'étaient le plus distingués : Serrurier, Kilmaine, Lespinasse, Chasseloup, Samson, Maubert furent cités avec éloge. Il demanda les épaulettes de général de division pour le général d'artillerie Lespinasse; celles de général de brigade pour Chasseloup, qui avait dirigé les travaux de siége du château de Milan, de la ville de Mantoue, et fortifié Peschiera, Legnago, Pizzighittone; le grade de chef de brigade pour Samson et Maubert, *qui l'ont mérité,* dit-il, *en rendant des services en plus de quarante combats et faisant des reconnaissances dangereuses et utiles.*



CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME.

EXPÉDITION CONTRE ROME ET TRAITÉ DE TOLENTINO.

Sentiments de Bonaparte à l'égard du saint-père et de l'Église, exprimés par sa lettre au cardinal Mattei. — Il voulait la paix; la majorité des prélats romains préféraient la guerre et l'alliance avec l'Autriche. — A Rome, on rendait justice au général en chef de l'armée d'Italie, mais on se méfiait du Directoire. — Hommage rendu par Bonaparte au clergé de Bergame; confiance qu'il accorde à plusieurs prélats. — Découverte d'un projet d'union offensive et défensive entre le pape et l'empereur. — Marche du général Victor sur Bologne. — Bonaparte y arrive le 3 février; son manifeste; sa proclamation. — Victor s'empare d'Imola. — Combat du Senio. — Les troupes papales, culbutées, s'enfuient vers Faenza, qui nous ouvre ses portes. — Magnanimité de Bonaparte. — Prise d'Ancône, de Lorette, de Macerata et de Foligno. — La personne des prêtres émigrés déclarée inviolable. — Maître de toute la Romagne, Bonaparte offre la paix au saint-père. — Réponse, ambassade et sentiments de confiance de Pie VI envers le général en chef de l'armée française. — Traité de Tolentino, signé le 19 février 1797. — Lettre de Bonaparte au saint-père. — République de Saint-Marin et berceau de Virgile.

> **« Le pape, comme chef des fidèles et centre commun de la foi, peut avoir une grande influence sur la conduite que tiendront les prêtres. Il pensera peut-être qu'il est digne de sa sagesse, de la plus sainte des religions, de faire une bulle ou mandement qui ordonne aux prêtres obéissance au gouvernement, et de faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour consolider la constitution établie. Si cette bulle est conçue dans des termes précis et convenables au grand but qu'elle peut produire, elle sera un grand acheminement vers le bien et extrêmement avantageuse à la prospérité de la religion. »**
>
> ***Note remise par Bonaparte au ministre de Sa Sainteté.***

Du quartier général à Ferrare, le 30 vendémiaire an V, Bonaparte avait écrit au cardinal Mattei :

« La cour de Rome a refusé d'adopter les conditions de paix que lui a offertes le Directoire; elle a rompu l'armistice, et en suspendant l'exécution des conditions, elle arme : elle veut la guerre, elle l'aura; mais avant

de pouvoir, de sang-froid, précipiter la ruine et la mort des insensés qui voudront faire obstacle aux phalanges républicaines, je dois à ma nation, à l'humanité, à moi-même, de tenter un dernier effort pour ramener le pape à des sentiments plus modérés, conformes à ses vrais intérêts, à son caractère et à la raison. Vous connaissez, monsieur le cardinal, les forces et la puissance de l'armée que je commande; pour détruire la puissance temporelle du pape, il ne me faudrait que le vouloir : allez à Rome, voyez le saint-père, éclairez-le sur ses vrais intérêts, arrachez-le aux intrigants qui l'environnent, qui veulent sa perte et celle de la cour de Rome. Le gouvernement français me permet encore des négociations de paix; tout pourrait s'arranger. La guerre, si cruelle pour les peuples, a des résultats terribles pour les vaincus; évitez de grands malheurs au pape; vous savez combien je désire finir, par la paix, une lutte que la guerre terminerait pour moi sans gloire comme sans périls. Je vous souhaite, monsieur le cardinal, dans votre mission, le succès que la pureté de vos intentions mérite. »

Tels étaient les sentiments sincères manifestés par Bonaparte à l'égard du saint-siége, dont il voulait l'indépendance, mais aussi l'isolement. Pour imprimer dans les États romains une terreur salutaire, il avait fait marcher plusieurs corps détachés, dont le mouvement y faisait supposer la présence d'environ quinze mille hommes, et il pensait, du quartier général de Bologne, pacifier le patrimoine de Saint-Pierre sans le troubler par la présence des soldats républicains. Plusieurs prélats éclairés le secondaient; malheureusement Pie VI était un vieillard affaibli, entouré des partisans de l'absolutisme, et qui, tout en appréciant la droiture de Bonaparte, ne

pouvait, sans une terreur légitime, sans une répugnance profonde, traiter avec un gouvernement comme le nôtre, qui avait fait et faisait encore une guerre si active à la religion chrétienne. La présence au Directoire de La Réveillère-Lépeaux, cet apôtre de la théophilanthropie, était même une raison pour que les rapports de la cour de Rome avec le gouvernement français fussent plus difficiles. Bonaparte seul, se posant en arbitre éclairé, respectant la religion et sachant faire la part des circonstances aussi bien que la part des hommes, pouvait conduire à bonne fin ces négociations. La marche des Autrichiens sur Rivoli l'ayant forcé de les interrompre, plusieurs prélats et divers membres du haut clergé de Bergame, dont il estimait les principes, furent chargés de les suivre. En écrivant au provéditeur Battaglia, Bonaparte disait d'eux : « Je me convaincs tous les jours d'une vérité bien démontrée à mes yeux, c'est que si le clergé de France eût été aussi sage, aussi modéré, aussi attaché aux principes de l'Évangile que le respectable clergé de Bergame, la religion romaine n'aurait subi aucun changement en France ; mais la corruption de la monarchie avait infecté jusqu'à la classe des ministres de la religion ; l'on n'y voyait plus des hommes d'une vie exemplaire et d'une morale pure, tels que le cardinal Mattei, le cardinal-archevêque de Bologne ; l'évêque de Modène, l'évêque de Pavie, l'archevêque de Pise ; il m'a paru quelquefois, discourant avec ces personnages respectables, me retrouver aux premiers siècles de l'Église. »

On le voit, Bonaparte avait les intentions les plus pacifiques à l'égard du souverain pontife, lorsque nos avant-postes arrêtèrent un courrier porteur d'une lettre du secrétaire d'État cardinal Busca au cardinal Albani,

nonce du pape à Vienne, lettre renfermant un plan d'alliance projetée entre Pie VI et l'empereur d'Allemagne. Le général Colli, dont nous avons souvent parlé, devait commander les troupes papales, qu'on augmentait déjà par des levées extraordinaires. En conséquence, Bonaparte rappela l'envoyé de France à Rome, et, immédiatement après la capitulation de Provera, Victor marcha sur Bologne avec une division que suivit bientôt une réserve de grenadiers sous les ordres de Lannes. Pour accélérer les choses, pour doubler par sa présence la force des baïonnettes, Bonaparte se rendit lui-même à Bologne, et publia, le 3 février, un manifeste daté de cette ville, dans lequel, déclarant la rupture de l'armistice conclu le 20 juin entre la république française et le pape, il énonçait ses griefs de la manière suivante :

« Le pape a refusé formellement d'exécuter les articles 8 et 9 de l'armistice conclu le 2 messidor à Bologne, sous la médiation de l'Espagne, et ratifié solennellement à Rome le 27 juin 1796; la cour de Rome n'a cessé d'armer et d'exciter par ses manifestes les peuples à la croisade : ses troupes se sont approchées de Bologne jusqu'à dix milles, et ont menacé d'envahir cette ville; la cour de Rome a entamé des négociations hostiles contre la France avec la cour de Vienne, comme le prouvent les lettres du cardinal Busca et la mission du prélat Albani à Vienne; le pape a confié le commandement de ses troupes à des généraux et des officiers autrichiens envoyés par la cour de Vienne; le pape a refusé de répondre aux avances officielles qui lui ont été faites par le citoyen Cacault, ministre de la république française, pour l'ouverture d'une négociation de paix; le traité d'armistice a donc été violé et enfreint par la cour de Rome; en conséquence, je déclare que

l'armistice conclu le 2 messidor entre la république française et la cour de Rome est rompu. »

Dans le but de rassurer le peuple et le bas clergé des États romains relativement à nos intentions, le général accompagna son manifeste d'une proclamation qui produisit un excellent effet. Elle était ainsi conçue :

« L'armée française va entrer sur le territoire du pape; elle sera fidèle aux maximes qu'elle professe; elle protégera la religion et le peuple. Le soldat français porte d'une main la baïonnette, sûr garant de la victoire; offre de l'autre aux différentes villes et villages paix, protection et sûreté... Malheur à ceux qui la dédaigneraient, et qui, de gaieté de cœur, séduits par des hommes profondément hypocrites et scélérats, attireraient dans leurs maisons la guerre et ses horreurs, et la vengeance d'une armée qui a, dans six mois, fait cent mille prisonniers des meilleures troupes de l'empereur, pris sept cents pièces de canon, cent dix drapeaux et détruit cinq armées! — Tout village ou ville où, à l'approche de l'armée française, on sonnera le tocsin, sera sur-le-champ brûlé et les municipaux fusillés. — La commune sur le territoire de laquelle sera assassiné un Français sera sur-le-champ déclarée en état de guerre; une colonne mobile y sera envoyée, il y sera pris des otages, et il y sera levé une contribution extraordinaire. — Tous les prêtres, religieux et ministres de la religion, sous quelque nom que ce soit, seront protégés et maintenus dans leur état actuel, s'ils se conduisent selon les principes de l'Évangile; et s'ils sont les premiers à les transgresser, ils seront traités militairement et plus sévèrement que les autres citoyens. »

Trois ou quatre mille hommes de troupes papales s'étaient retranchés sur le Senio; mais cette rivière

étant alors guéable, aucun obstacle sérieux ne pouvait empêcher de la franchir. Entrée le 13 pluviôse dans les murs d'Imola, la division Victor y passa la nuit, et se mit en marche le lendemain pour rencontrer l'ennemi, qui canonna vivement notre brigade d'avant-garde dirigée par Lannes. Les troupes papales avaient affaire à forte partie : Lannes ordonne aux tirailleurs de la légion lombarde de se porter sur elles, pendant que le chef de brigade Lahoz, qui commande les Lombards, forme ses grenadiers en colonne serrée, et va résolûment au feu. « Cette légion s'est couverte de gloire, écrivait Bonaparte ; elle a enlevé quatorze pièces de canon, huit drapeaux, mille prisonniers, et tué quatre ou cinq cents hommes. »

L'armée romaine en désordre gagna Faenza, dont elle ferma les portes, décidée d'abord à s'y défendre ; mais Lannes la pressait avec vivacité, et quelques coups de canon suffirent pour faire évacuer la ville et faire ouvrir ses barrières devant nos colonnes victorieuses. Pendant deux heures Junot, à la tête d'un escadron de hussards, poursuivit la cavalerie papale, mais il ne put l'atteindre et revint à Faenza. L'évêque, presque tout le haut clergé séculier et les administrateurs civils avaient fui ; on y sonnait encore le tocsin lorsque Bonaparte parut. « Les lois de la guerre m'autorisaient à mettre au pillage cette ville infortunée, écrivait au Directoire ce vainqueur magnanime ; mais comment se résoudre à punir aussi sévèrement toute une ville pour le crime de quelques prêtres ? J'ai envoyé chez eux cinquante officiers que j'avais faits prisonniers, pour qu'ils allassent éclairer leurs compatriotes et leur faire sentir les dangers qu'une extravagance pareille à celle-ci leur faisait courir. Ce matin, j'ai fait venir tous

les moines, tous les prêtres; je les ai rappelés aux principes de l'Évangile, et j'ai employé toute l'influence que peuvent avoir la raison et la nécessité pour les engager à se bien conduire. Ils m'ont paru animés de bons principes. J'ai envoyé à Ravenne le général des camaldules pour éclairer cette ville, et éviter les malheurs qu'un plus long aveuglement pourrait produire; j'ai envoyé à Césène, patrie du pape actuel, le père don Ignacio, prieur des bénédictins..... Je vous ai envoyé différentes pièces qui convaincront l'Europe entière de la folie de ceux qui conduisent la cour de Rome. Vous trouverez ci-jointes deux autres affiches qui vous convaincront de la démence de ces gens-ci; il est déplorable de penser que cet aveuglement coûte le sang des pauvres peuples, innocents instruments, et de tout temps victimes des théologiens. Plusieurs prêtres, et entre autres un capucin, qui prêchaient l'armée des catholiques, ont été tués sur le champ de bataille. » La modération de Bonaparte est d'autant plus remarquable, qu'il venait d'apprendre du maréchal Wurmser un complot d'empoisonnement ourdi contre lui.

Continuant sa marche sans rencontrer d'obstacles sérieux, Victor arrivait le 9 février devant la ville d'Ancône. Les hauteurs qui la dominent étaient occupées par douze ou quinze cents hommes de troupes papales décidées à s'y défendre; mais Victor, ayant formé trois colonnes, manœuvra si bien qu'il enveloppa l'ennemi et lui fit déposer les armes sans combat. Ancône ouvrit aussitôt ses portes; et la citadelle nous livra cent vingt bouches à feu, ainsi qu'un arsenal fort bien approvisionné, où se trouvaient trois mille fusils que l'empereur venait tout récemment d'envoyer au saint-père. « Au premier sentiment de frayeur que cause l'entrée d'une armée enne-

mie a succédé la joie d'être délivré du plus ridicule des gouvernements, » écrivait Bonaparte au Directoire.

Une colonne mobile réunie à Tortone et détachée de la division expéditionnaire marchait en même temps par Sienne sur Foligno, où se rendra également Victor quand il aura pris possession de Lorette et de Macerata. L'expédition de Lorette fut confiée à Marmont, dont la diligence demeura sans succès, car lorsqu'il voulut faire main basse sur l'immense trésor de la Madone, ce trésor avait disparu presque entièrement; il enleva néanmoins un million de valeurs, des reliques et la célèbre statue de la Vierge que l'on disait apportée du ciel par les anges; statue d'apparence byzantine, en bois de cèdre noir, et qu'on eut le tort de transporter à Paris. Les objets du culte sont comme les ossements des morts, ils doivent demeurer sous les yeux des populations qui les révèrent. Cet enlèvement fut fait par Villetard, en présence de Monge et du médecin Moscati; on dressa procès-verbal de l'authenticité des reliques, et sur chacune d'elles fut apposé le sceau du général en chef, qui ordonna de fermer la *Santa Casa* jusqu'à nouvel ordre.

Le 14 janvier, Victor, ayant quitté Macerata, suivit la vallée de Chienti par Tolentino et Camerino, traversa la chaîne des Apennins, et arriva le 17 à Foligno. Nous étions conséquemment maîtres de la Romagne, du duché d'Urbin, de la Marche d'Ancône, de l'Ombrie et des districts de Perugia et de Camerino.

Une terreur générale régnait dans Rome; tous les partisans de l'Autriche craignaient l'approche d'un vainqueur qu'on leur avait dépeint terrible, et quantité d'ecclésiastiques s'exilaient d'eux-mêmes. Du quartier général de Macerata, Bonaparte écrivait alors au cardinal Mattei : « On s'est rallié aux ennemis de la France,

lorsque les premières puissances de l'Europe s'empressaient de reconnaître la République et désiraient la paix avec elle ; on s'est bercé de vaines chimères, et on n'a rien oublié pour commencer la destruction de ce beau pays. Il reste néanmoins encore à Sa Sainteté un espoir de sauver ses États, en prenant plus de confiance dans la générosité de la république française et en se livrant tout entier et promptement à des négociations pacifiques. Je sais que Sa Sainteté a été trompée. Je veux bien encore prouver à l'Europe entière la modération du Directoire exécutif de la république française, en lui accordant cinq jours pour envoyer un négociateur muni de pleins pouvoirs, qui se rendra à Foligno, où je me trouverai, et où je désire de pouvoir contribuer, en mon particulier, à donner une preuve éclatante de la considération que j'ai pour le saint-siége. Quelque chose qui arrive, monsieur le cardinal, je vous prie d'être persuadé de l'estime distinguée avec laquelle, » etc.

En même temps que le général vainqueur donnait au vénérable Pie VI tous les témoignages possibles de vénération, aux persnoues véritablement pieuses des marques d'intérêt, aux peuples des exemples de justice, aux troupes papales prisonnières des preuves d'indulgence, puisqu'il renvoyait leurs officiers sur parole, il prenait vis-à-vis du Directoire, vis-à-vis des révolutionnaires de France, la responsabilité la plus grande en plaçant les prêtres émigrés sous la tutelle de son épée. Cette résolution courageuse autant qu'opportune fut annoncée dans la proclamation suivante :

« Le général en chef, satisfait de la conduite des prêtres réfractaires réfugiés en Italie, ordonne :

» I. Les prêtres réfractaires sont autorisés à rester dans les États du pape conquis par l'armée française.

— II. Il est défendu, sous les peines les plus sévères, aux individus de l'armée, aux habitants, prêtres ou religieux du pays, de molester, sous quelque titre que ce soit, les prêtres réfractaires. — III. Les prêtres réfractaires seront mis en subsistance dans les différents couvents, où il leur sera accordé par les supérieurs le logement, la nourriture, la lumière et le feu. — IV. Les supérieurs des couvents donneront à chaque prêtre réfractaire 15 livres de France par mois pour leur habillement et entretien, sur lesquelles les prêtres réfractaires devront compter la valeur de leurs messes. — V. Le supérieur de chaque couvent devra remettre au commandant de la place le nom, l'âge et l'indication du pays des prêtres réfractaires qui sont en subsistance dans son couvent. Les prêtres réfractaires prêteront serment d'obéissance à la république française entre les mains du commandant de la place. — VI. Les administrations centrales, la municipalité, les généraux commandant les différents arrondissements, les commandants de place sont spécialement chargés de l'exécution du présent ordre. — VII. Le général en chef verra avec plaisir ce que les évêques et autres prêtres charitables feront pour améliorer le sort des prêtres déportés. »

Ainsi, ce n'était pas une protection stérile que Bonaparte accordait aux ecclésiastiques; il leur donnait un asile paisible, une petite rente en rapport avec leurs habitudes modestes; il reconnaissait implicitement la légitimité politique de leurs réserves contre le système administratif de la France, et semblait préparer la voie de retour qui les ramènera dans leur patrie.

N'ayant plus que sa ville pontificale, la campagne romaine, le patrimoine de Saint-Pierre et la Sabine; isolé de sa famille, de ses amis, de ses grands officiers,

qui fuyaient vers Naples; sachant que les localités occupées par l'armée française s'organisaient presque toutes en municipalités laïques et renversaient le gouvernement des prêtres, Sa Sainteté reconnut enfin que Bonaparte seul pouvait le sauver de ses ennemis, de ses amis imprudents et de lui-même. Chargeant alors de ses pouvoirs quatre plénipotentiaires, il leur remit pour le général français une lettre très-digne terminée par ces mots : « Assuré des sentiments de bienveillance que vous nous avez manifestés, nous nous sommes abstenu de tout déplacement de Rome, et par là vous serez persuadé combien grande est notre confiance en vous. Nous finissons en vous assurant de notre plus grande estime et en vous donnant la paternelle bénédiction apostolique.

» Donné à Saint-Pierre de Rome le 12 février 1797, l'an vingt-deuxième de notre pontificat. »

Bonaparte avait transporté son quartier général à Tolentino, petite ville distante de Rome d'environ douze postes. Ce fut là qu'il reçut les députés du pape. Honnête, mais exigeant, il éleva des prétentions fort hautes dont il ne rabattit rien, pour mieux servir la tiare; car le Directoire, qui avait déjà refusé de ratifier une convention formulée entre Bonaparte et la cour de Rome, devait se montrer bien plus rigide aujourd'hui. — « Les conditions que je vous impose, dit-il plusieurs fois aux envoyés de la cour pontificale, sont dures, trop dures assurément; je traite Rome en ville assiégée, et mes articles ressemblent aux articles d'une capitulation; qu'y faire? Rome, le saint-père, la religion ne seront sauvés qu'à ce prix. » — « J'ai palpité, tremblé, écrivait le cardinal Mattei au cardinal Busca, mais nos immenses sacrifices rendent la paix à l'Église. » Voici, rédigés de la propre main du général en chef de l'armée française, les articles du

célèbre traité de Tolentino, convenu le 1er ventôse (5 février) en présence du cardinal Mattei, de Leurs Seigneuries le duc de Braschi, neveu du pape, le marquis Camille Massimo, Galeppi, et de notre ministre plénipotentiaire Cacault :

« I. Il y aura paix, amitié, bonne intelligence entre la république française et le pape Pie VI.

» II. Le pape révoque toute adhésion, consentement et accession, par écrit ou secrets, par lui donnés à la coalition armée contre la république française ; à tout traité d'alliance offensive ou défensive avec quelque puissance ou État que ce soit. Il s'engage à ne fournir, tant pour la guerre actuelle que pour la guerre à venir, à aucune des puissances armées contre la République, aucun secours en hommes, vaisseaux, armes, munitions de guerre, vivres et argent, à quelque titre et sous quelque dénomination que ce puisse être.

» III. Sa Sainteté licenciera, cinq jours après la ratification du présent traité, les troupes de nouvelle formation, ne gardant que ses régiments existants avant le traité d'armistice signé à Bologne.

» IV. Les vaisseaux de guerre ou corsaires des puissances armées contre la République ne pourront entrer et encore moins demeurer, pendant la présente guerre, dans les ports et rades de l'État ecclésiastique.

» V. La république française continuera à jouir, comme avant la guerre, de tous les droits et prérogatives que la France avait à Rome, et sera en tout traitée comme les puissances les plus considérées, et spécialement à l'égard de son ambassadeur ou ministre, et des consuls et vice-consuls.

» VI. Le pape renonce purement et simplement à tous les droits qu'il pourrait prétendre sur les ville et terri-

toire d'Avignon, sur le comtat Venaissin et ses dépendances, et transporte, cède et abandonne lesdits droits à la république française.

» VII. Le pape renonce également à perpétuité, cède et transporte à la république française tous ses droits sur les territoires connus sous les noms de légations de *Bologne, Ferrare* et *la Romagne*. Il ne sera porté aucune atteinte à la religion catholique dans les susdites légations.

» VIII. La ville, citadelle et les villages formant le territoire de la ville d'Ancône resteront à la république française jusqu'à la paix continentale.

» IX. Le pape s'oblige, pour lui et ceux qui lui succéderont, de ne transporter à personne le titre de seigneurie attaché au territoire par lui cédé à la république française.

» X. Sa Sainteté s'engage à faire payer et délivrer à Foligno, aux trésoriers de l'armée française, avant le 15 du mois de ventôse courant (mars 1797, vieux style), la somme de 15 millions de livres tournois de France, dont 10 millions en numéraire et 5 en diamants et autres effets précieux, sur celle d'environ 16 millions qui restent dus, suivant l'article IX de l'armistice signé à Bologne le 3 messidor an IV, et ratifié par Sa Sainteté le 27 juin.

» XI. Pour acquitter définitivement ce qui restera à payer pour l'entière exécution de l'armistice signé à Bologne, Sa Sainteté fera fournir à l'armée huit cents chevaux de cavalerie enharnachés, huit cents chevaux de trait, des bœufs et des buffles, et autres objets produits du territoire de l'Église.

» XII. Indépendamment de la somme énoncée dans les deux articles précédents, le pape payera à la république française, en numéraire, diamants ou autres va-

leurs, la somme de 15 millions de livres tournois de France, dont 10 millions dans le courant du mois de mars et 5 millions dans le courant d'avril prochain.

» XIII. L'article VIII du traité d'armistice signé à Bologne, concernant les manuscrits et objets d'art, aura son exécution entière, et la plus prompte possible.

» XIV. L'armée française évacuera l'Umbria, Perugia, Camerino, aussitôt que l'article X du présent traité sera exécuté et accompli.

» XV. L'armée française évacuera la province de Macerata, à la réserve d'Ancône, de Fano et de leur territoire, aussitôt que les cinq premiers millions de la somme mentionnée à l'article XII du présent traité auront été payés et délivrés.

» XVI. L'armée française évacuera le territoire de la ville de Fano et du duché d'Urbin aussitôt que les cinq seconds millions de la somme mentionnée à l'article XII du présent traité auront été payés et délivrés, et que les articles III, X, XI et XIII du présent traité auront été exécutés. Les cinq derniers millions faisant partie de la somme stipulée dans l'article XII seront payés au plus tard dans le courant d'avril prochain.

» XVII. La république française cède au pape tous ses droits sur les différentes fondations religieuses françaises dans les villes de Rome et Lorette, et le pape cède en toute propriété à la République tous les biens allodiaux appartenant au saint-siége dans les provinces de Ferrare, Bologne et la Romagne, et notamment la terre de Mezzola et ses dépendances; le pape se réserve cependant, en cas de vente, le tiers des sommes qui en proviendront, lesquelles devront être remises à ses fondés de pouvoirs.

» XVIII. Sa Sainteté fera désavouer, par un ministre

à Paris, l'assassinat commis sur la personne du secrétaire de légation Basseville. Il sera payé par Sa Sainteté, et par elle mis à la disposition du gouvernement français, la somme de 300,000 livres pour être répartie entre ceux qui ont souffert de cet attentat.

» XIX. Sa Sainteté fera mettre en liberté les personnes qui peuvent se trouver détenues à cause de leurs opinions politiques.

» XX. Le général en chef rendra la liberté de se retirer chez eux à tous les prisonniers de guerre des troupes de Sa Sainteté aussitôt après avoir reçu la ratification du présent traité.

» XXI. En attendant qu'il soit conclu un traité de commerce entre la république française et le pape, le commerce de la République sera rétabli et maintenu dans les États de Sa Sainteté sur le pied de la nation la plus favorisée.

» XXII. Conformément à l'article VI du traité conclu à la Haye, le 27 floréal de l'an III, la paix conclue par le présent traité entre la république française et Sa Sainteté est déclarée commune à la république batave.

» XXIII. La porte de France sera rétablie à Rome de la même manière qu'elle existait auparavant.

» XXIV. L'école des arts, instituée à Rome pour tous les Français, y sera rétablie, et continuera d'être dirigée comme avant la guerre. Le palais appartenant à la République, où cette école était placée, sera rendu sans dégradation.

» XXV. Tous les articles, clauses et conditions du présent traité, sans exception, sont obligatoires à perpétuité, tant pour Sa Sainteté le pape Pie VI que pour ses successeurs. »

On nous saura gré d'ajouter à ce traité la lettre qui l'accompagnait :

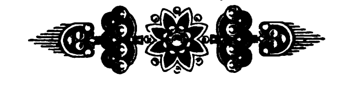
« Très-saint père,

» Je dois remercier Votre Sainteté des choses obligeantes contenues dans la lettre qu'elle s'est donné la peine de m'écrire. La paix entre la république française et Votre Sainteté vient d'être signée ; je me félicite d'avoir pu contribuer à son repos particulier. J'engage Votre Sainteté à se méfier des personnes qui sont à Rome, vendues aux cours ennemies de la France, ou qui se laissent exclusivement guider par les passions haineuses, qui entraînent toujours la perte des États. Toute l'Europe connaît les inclinations pacifiques et les vertus conciliatrices de Votre Sainteté. La république française sera, j'espère, une des amies les plus vraies de Rome.

» J'envoie mon aide de camp, chef de brigade, pour exprimer à Votre Sainteté l'estime et la vénération parfaite que j'ai pour sa personne, et je la prie de croire au désir que j'ai de lui donner, dans toutes les occasions, les preuves de respect et de vénération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, » etc.

En dehors de cette importante pacification, Bonaparte traitait quantité d'affaires accessoires qui rentraient dans le même objet ; il chargeait Monge de porter à la petite république de Saint-Marin des assurances d'amitié, lui donnait quatre pièces de canon, une provision de blé, et l'exemptait de contributions sur ses propriétés dans la Romagne ; il ordonnait d'indemniser les habitants de Piétole-Andes, où naquit Virgile, des pertes éprouvées par eux

pendant la guerre, et commandait l'érection d'un obélisque commémoratif du prince des poëtes latins. D'autres obélisques à la gloire de Bonaparte consacraient en même temps le souvenir de ses triomphes et celui de l'ère républicaine dans la Cispadane et la Transpadane. Pour lui, soigneux d'éviter toute ovation personnelle, il sut résister au désir si grand qu'il avait de voir la ville éternelle, « cette terre des héros où l'on n'en connaissait plus qu'un, lui disait Arnault; cette Rome que vous n'avez pas voulu prendre, ce Capitole où vous n'avez pas daigné monter. »



CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

PARIS ET MILAN. — LA FRANCE ET L'ITALIE.

État des esprits. — Influence qu'exercent sur eux les triomphes de Bonaparte. — Propositions de paix faites à l'Autriche par le général Clarke et rejetées. — L'Autriche compte comme auxiliaire le parti royaliste, qui influence les élections aux deux législatures. — Opinion de Lucien Bonaparte. — On veut surnommer Bonaparte l'*Italique*. — Barthélemy remplace Letourneur au Directoire. — Calomnies contre le général Bonaparte. — Effet produit dans Paris par l'annonce de la prise de Mantoue. — Le père d'Augereau. — Le chef d'escadron Bessières présente au Directoire les drapeaux conquis par l'armée d'Italie. — Réception solennelle faite au général Augereau, porteur des trophées de Mantoue. — Bonaparte revenu à Milan. — Arrivée de Bernadotte en Italie. — Opinion respective de Bernadotte et de Bonaparte. — Organisation d'une armée autrichienne dans le Tyrol; le prince Charles vient en prendre le commandement. — Bonaparte crée des embarras à la république de Venise. — Coup d'œil sur les Bonaparte.

> Le peuple français et l'armée que je commande ne laisseront jamais asseoir sur les ruines de la liberté la hideuse et dégoûtante anarchie.
>
> *Lettre de Bonaparte à Paul Greppi.*
>
> Dépouillant sa rudesse et son austérité, le quartier général de l'armée républicaine devint aussitôt une des cours les plus gracieuses et les plus polies.
>
> A. V. Arnault, *Mélanges*, p. 438.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis que la Constitution de 1795 avait été mise en pratique; la démagogie s'en allait; on revenait à des mœurs plus douces, à des opinions plus raisonnables; langage, habitudes, modes, littérature, tout s'éloignait du monde révolutionnaire, monde usé, vieilli avant d'avoir accompli sa destinée. Les institutions chancelantes sur lesquelles reposait l'édifice démocratique s'affaissaient chaque jour, et pour que l'édifice s'écroulât, il ne fallait plus qu'un homme capable d'utiliser ses débris dans la construction

de quelque monde nouveau. Cet homme, qui savait si bien organiser les conquêtes qu'opérait son épée, qui donnait des leçons aux peuples, des conseils au pape, des exemples aux rois, qui inspirait à tous de l'admiration, du respect ou de l'envie, ne faisait déjà plus un acte, ne prononçait pas une parole, sans que la parole ou l'acte émanés de lui ne devinssent un événement. « Les jacobins n'osaient se plaindre depuis nos victoires et surtout depuis l'établissement des républiques en Italie : la gloire nationale, qui, même dans les jours néfastes de leurs sanglantes erreurs, ne cessa jamais de faire palpiter ces âmes ardentes, avait momentanément suspendu leur opposition. Mais nos victoires, mais les républiques nouvelles exaspéraient la faction de l'étranger; elle profita de l'embarras des finances avec habileté; à tel point que le Directoire, victorieux au dehors, touchait à sa perte. La terrible leçon de vendémiaire semblait oubliée par les royalistes de Paris, et l'Autriche, bien informée de leurs complots, avait retrouvé assez d'audace pour retarder la signature de la paix [1]. » Clarke, plus habile négociateur que stratégiste, envoyé de Paris à Vienne avec une lettre du Directoire à l'empereur d'Allemagne, échoua dans les propositions de paix faites par lui dans la ville d'Inspruck, quelques jours avant la bataille de Rivoli; le baron de Vincent, aide de camp de l'empereur, lui déclara que son maître ne reconnaissait point la république française, et qu'il s'était d'ailleurs interdit toute espèce de conférence relative à la paix, sans le concours de son alliée l'Angleterre. Après la prise de Mantoue, Clarke se rendit à Florence, près du grand-duc, espérant conclure quelques arrangements par son inter-

[1] *Mémoires du prince de Canino*, p. 101.

médiaire, mais ses démarches demeurèrent infructueuses. C'est qu'il existait entre notre nation et la nation allemande un élément de répulsion, le royalisme bourbonien, qui ne voulant transiger ni avec ses souvenirs, ni avec ses intérêts, poussait à la contre-révolution d'une manière d'autant plus ardente qu'égarés un moment dans de fallacieuses espérances, les Français semblaient reprendre leurs instincts monarchiques. Maîtres des élections aux deux législatures, élections effectuées au milieu de rixes, de violences, d'intrigues de toute espèce, les royalistes marchaient à la tête des conseils législatifs et pensaient opérer *légalement* la ruine des institutions républicaines. « Pichegru, depuis longtemps traître à la République, était en correspondance avec le prince de Condé et les Autrichiens; au renouvellement du second tiers, il avait été nommé membre du conseil des Cinq-Cents. Élevé à la présidence de ce conseil, il s'assurait l'appui de la majorité, car le corps électoral n'était composé (en 95 comme en 91) que des propriétaires dont le revenu égalait cent journées de travail. La propriété inférieure et le prolétariat, quoique composant la majorité de la nation, n'étaient point représentés. L'exercice même du droit de suffrage communal n'appartenait qu'à ceux qui payaient une contribution égale à trois journées de travail en 91, et une contribution quelconque en 95. La Convention avait bien élargi la base du droit de cité établi par la Constituante, mais cette base n'était pas le suffrage universel dans la commune. Ainsi, il y avait encore en France deux populations distinctes: l'une composée d'*habitants* sans aucun droit politique, et soumis cependant à tous les devoirs; l'autre composée de *citoyens* privilégiés, ayant seuls le droit de nommer les électeurs. Il était réservé à la Constitution de bru-

maire de consacrer le suffrage universel et de le modifier par les listes triennales de notables [1]. »

Ce coup d'œil jeté sur l'état social de la France par un frère de Napoléon qui va jouer un grand rôle dans les débats législatifs et se montrer successivement le zélé soutien et l'adversaire du Directoire, n'est pas sans intérêt. Lucien précise fort bien les causes déterminantes de la révolution du 18 fructidor, qu'on verra surgir des débats parlementaires, et il motive l'influence que devait prendre la classe aisée sur la classe pauvre, les propriétaires du sol sur ceux qui l'exploitent, les royalistes sur les républicains. Le procès de Babeuf, terminé seulement le 26 mai par la mort de Babeuf et de Darthé, les révélations qu'amena l'instruction du complot de Brothier, la tentative d'assassinat dont Sieyès faillit être victime, circonstance individuelle présentée comme une affaire d'opinion, n'étaient venus que médiocrement en aide au Directoire, lors du renouvellement triennal; et le soin qu'il avait mis à ne présenter pour candidats que des révolutionnaires plus ou moins exagérés, fit pencher la balance du côté de ses ennemis. Un des cinq directeurs devant être remplacé, le sort désigna Letourneur, l'*alter ego* de Carnot, l'appui désintéressé de Bonaparte. Pour le remplacer, le choix des conseils tomba sur Barthélemy, alors ministre plénipotentiaire en Suisse, homme sage, estimant le général de l'armée d'Italie, lié d'ailleurs à lui par les bons procédés qu'il témoignait envers son frère, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*. Ainsi, dans ce qui concerne Bonaparte, la machine administrative fonctionnera comme d'habitude; les conseils législatifs, composés en grande partie de propriétaires qui doivent au succès de ses

[1] *Mémoires du prince de Canino*, p. 102-103.

armes leur sécurité, lui seront également favorables; mais une scission profonde, une scission déplorable va se manifester entre les membres du gouvernement et les deux conseils; ces derniers enlèveront tout à l'heure au Directoire ses ressources pécuniaires en s'attribuant la direction de la trésorerie, où l'écu proscrit remplace l'assignat démonétisé; il ne restera plus aux conseils, pour être maîtres exclusifs de la place, que d'organiser, à la manière de Pichegru, la garde nationale parisienne.

Sûrs des conseils, les royalistes l'étaient bien moins des armées : aussi cherchaient-ils à perdre les chefs dans l'opinion publique, dans l'estime du soldat. Bonaparte, celui qu'ils redoutaient le plus, demeurait l'objet de leurs manœuvres occultes et de leurs perfidies clandestines. « J'ai vu avec pitié, écrivait-il à Carnot, tout ce que l'on débite sur mon compte; l'on me fait parler chacun suivant sa passion. Je crois que vous me connaissez trop pour imaginer que je puisse être influencé par qui que ce soit; j'ai toujours eu à me louer des marques d'amitié que vous avez données à moi et aux miens, et je vous en conserverai toujours une vraie reconnaissance. Il est des hommes pour qui la haine est un besoin, et qui, ne pouvant pas bouleverser la République, s'en consolent en semant la discussion et la discorde partout où ils peuvent arriver. Quant à moi, quelque chose qu'ils disent, ils ne m'atteignent plus. L'estime d'un petit nombre de personnes comme vous, celle de mes camarades, quelquefois aussi l'opinion de la postérité, et, par-dessus tout, le sentiment de ma conscience et la prospérité de ma patrie m'intéressent uniquement. »

Aux calomniateurs, Bonaparte, pour réponse, adres-

sait les acclamations enthousiastes des peuples d'Italie et le bulletin de nouvelles victoires. Le 23 pluviôse (11 février), lorsqu'un message du Directoire informa les deux conseils de la prise de Mantoue, les Cinq-Cents, sur la motion de Villetard, déclarèrent, par un vote unanime, que l'armée d'Italie n'avait jamais cessé de bien mériter de la patrie ; un officier civil, accompagné de piquets d'infanterie et de garde nationale précédés de tambours, annonça dans les rues, à l'angle des carrefours, cette heureuse nouvelle ; des patriotes, réunis en grand nombre, coururent féliciter le père d'Augereau, vieillard de soixante-quinze ans, marchand fruitier dans la rue Mouffetard, et l'inviter au banquet donné par eux pour célébrer les succès de l'armée dont son fils était une des gloires ; d'autres députations se rendirent chez les principaux membres de la famille Bonaparte, et la proposition d'ajouter au nom du général triomphateur la qualification d'*Italique* devint l'objet d'un sérieux examen.

Le 18 février, Bessières, chef d'escadron des guides, faisait hommage au Directoire des drapeaux conquis sur l'Adige. Bessières fut reçu sans apparat, ainsi que l'avaient été les autres envoyés ; il s'abstint de parler du général en chef, car ce dernier le défendait expressément ; mais le ministre dit de lui : « L'Autriche a rencontré ce héros invincible qu'une seule campagne a placé au rang des plus illustres guerriers, et qui ne compte ses combats que par le nombre de ses victoires. »

Dix jours après Bessières, arrivait Augereau porteur des trophées recueillis dans les murs de Mantoue et d'une lettre du général en chef au Directoire. Bonaparte, que plus tard son lieutenant trop oublieux taxa de jalousie, parlait des *services marquants du brave Augereau*. . . . .

L'importance de la conquête, le nombre des drapeaux, le mérite personnel de l'envoyé devaient rendre cette présentation particulièrement solennelle. Le 10 ventôse, au lieu de demeurer dans la salle ordinaire des audiences, le Directoire, précédé de ses huissiers, des messagers d'État, accompagné des ministres et du corps diplomatique, descend dans la première cour du palais, et se place sur une estrade construite au pied de l'arbre de la liberté, qui occupait le centre de la cour, et qu'ornait un trophée de drapeaux autrichiens surmonté du drapeau tricolore. La garde à cheval, la garde à pied du Directoire garnissaient, en double haie, l'estrade et la cour; une foule considérable était présente, et les cris de *Vive la République! vive Bonaparte! vive la liberté! vive Augereau!* retentissaient avec enthousiasme. Une salve d'artillerie se fait entendre, une marche militaire s'exécute, toutes les têtes se découvrent, c'était Augereau qui arrivait au pied de l'estrade. Il avait à sa droite son vieux père, à sa gauche son frère, qui venait de partager ses périls, et qui tenait par la main un enfant d'une douzaine d'années, « sur la figure duquel, dit un écrit du temps, chacun s'étudiait à reconnaître les traits du conquérant de l'Italie, » car c'était Jérôme. Soixante soldats vétérans, portant chacun un drapeau, suivaient le général. Après les discours d'usage, où chacun espérait vainement entendre de la bouche d'Augereau et de celle du directeur président l'éloge de Bonaparte, Augereau reçut l'accolade fraternelle, une armure de prix et un drapeau comme symbole de celui qu'il avait planté sur le pont d'Arcole. Les vétérans défilèrent ensuite devant le Directoire, qui rentra au palais accompagné du représentant de l'armée d'Italie. La sérénité du ciel vint ajouter un charme de

plus à l'éclat de cette journée magnifique. On était d'autant plus satisfait que la prise de Mantoue compensait la perte du fort de Kehl et la reddition de la tête du pont d'Huningue.

Tranquille du côté de Rome, le général en chef de l'armée d'Italie était revenu passer quelques jours dans sa bonne ville de Milan, pour s'occuper des républiques cispadane et transpadane, et surveiller Venise, qui lui donnait de sérieuses inquiétudes. « L'armée française, écrivait-il au provéditeur vénitien, respectera les propriétés, les mœurs et la religion; malheur aux hommes perfides qui voudraient lui susciter de nouveaux ennemis [1] ! » — « Imitez le peuple français dans ses moments de courage et dans les élans de vertu qui ont étonné l'Europe, disait-il un autre jour à Paul Greppi; mais ne cherchez pas à renouveler ces scènes horribles produites par le crime, et dont les auteurs seront l'objet éternel de la haine et du mépris de la nation française, de l'Europe et de la postérité... »

Le soin extrême qu'apportait Bonaparte à régulariser tous les mouvements de l'opinion publique, même dans ce qu'ils avaient de favorable au système d'émancipation politique que poursuivait le gouvernement, était la conséquence des principes d'ordre, des habitudes de discipline introduits par lui dans l'armée d'Italie. Quand il y arriva, le soldat délibérait, discutait; mais bientôt l'obéissance passive fut rétablie. En parcourant le camp de Bonaparte, en étudiant à Milan la petite cour de Joséphine, Bernadotte fut frappé de ce retour vers l'ancien régime, de cette consécration des bonnes manières, autant qu'il le fut de l'ascendant qu'exerçait sur ses généraux et ses soldats la volonté du général en chef.

[1] Lettre du 8 décembre 1796.

« J'ai vu, disait Bernadotte après son premier entretien avec Bonaparte, un homme de vingt-six à vingt-sept ans, qui veut paraître en avoir cinquante; cela ne me dit rien de bon pour la République. » D'un autre côté, Bonaparte, qui n'affectionnait pas Bernadotte, mais qui l'estimait, le caractérisait en deux mots : « C'est une tête française sur le cœur d'un Romain. » Doués l'un et l'autre d'une sagacité si prompte à se juger réciproquement, Bonaparte et Bernadotte durent prévoir dès lors qu'ils ne partageraient ni les mêmes sentiments, ni les mêmes opinions, et que leurs vues respectives différeraient plus essentiellement encore. Cette dissidence n'empêcha pas le général en chef de placer Bernadotte comme il le méritait, et de lui confier, distinction honorable, l'avant-garde d'une armée qui bientôt imposera des lois à l'empereur.

Depuis les succès des Autrichiens sur le Rhin, leurs meilleures troupes avaient pris le chemin de l'Italie; le Tyrol s'était levé en masse, et l'archiduc Charles allait offrir au vainqueur de Beaulieu, de Wurmser et d'Alvinzi un rival digne de lui. Il n'y avait donc pas un instant à perdre. L'incorporation de la terre ferme vénitienne à la république cispadane fut l'objet sur lequel Bonaparte fixa principalement son attention, des ressources considérables pouvant en résulter : déjà Brescia, Bergame, Salo, Peschiera, Vérone, Legnago étaient occupés par nos troupes; mais ces villes et leur territoire demeurés sous l'administration civile de la sérénissime république, ne paraissaient pas imbus de l'excellence des institutions républicaines de la France. Pour créer quelques embarras sérieux au sénat vénitien, Bonaparte chargea l'adjudant général Landrieux, intrigant plus habile que bon soldat, de créer partout des sociétés dites patrio-

tiques, et de disposer les esprits à la révolution prochaine qu'il méditait.

Dans l'intervalle de ses campagnes, intervalles sans loisirs, Bonaparte visitait les fortifications des villes, inspectait le matériel, parcourait les hôpitaux, passait de fréquentes revues; il aimait à se mettre en contact avec le soldat; il rappelait aux guerriers de l'armée d'Italie leurs fatigues, leurs exploits, leurs triomphes, écoutait leurs plaintes, et tâchait, dès qu'il le pouvait, de faire droit à leurs réclamations. Aux guerriers de l'armée de Sambre-et-Meuse qui suivaient Bernadotte, il tenait un autre langage : prévoyant la rivalité qu'une solidarité réciproque de gloire et de services allait provoquer entre l'ancienne et la nouvelle armée, il prouvait à celle-ci que les lauriers cueillis au delà du Rhin, sous Jourdan ou Moreau, n'avaient pas moins de valeur pour lui que les lauriers des plaines lombardo-vénitiennes.

Joséphine secondait admirablement son mari dans l'exercice de cette souveraineté morale, qui savait emprunter aux traditions monarchiques toutes les formes en rapport avec les principes républicains et avec les susceptibilités ombrageuses des révolutionnaires. Près de Joséphine brillait sa belle-sœur Pauline, fiancée au général Leclerc, qu'elle devait épouser bientôt : beauté ravissante, on l'admirait avec le sentiment qu'inspirent les plus belles statues de Vénus ou de Galatée; c'était une femme animée, spirituelle, excellente, à caprices aimables, qu'on ne se lassait ni de voir, ni d'entendre. Madame Joseph Bonaparte, simple, modeste, charitable, née pour les grandeurs et ne les recherchant pas, tenait aussi quelquefois le salon de Joséphine avec sa jeune sœur mademoiselle Désirée Clary, personne très-agréable, dont l'adjudant général Duphot

recherchait la main. Élisa Bonaparte faisait partie des mêmes réunions; mais, loin d'y ajouter du charme, elle en troublait quelquefois l'harmonie. Le général Bonaparte avait beaucoup de plaisir à se trouver en famille ou dans une société d'intimes, sans étiquette; un jour de la semaine seulement on recevait chez lui avec cérémonie. En son absence, Joseph, lorsqu'il était à Milan, ou Fesch tenaient sa place. Joseph ressemblait alors beaucoup à Pauline : mêmes traits délicats, même regard caressant, même finesse de sourire; bon, aimant et spirituel, il cultivait avec un égal succès la littérature française et la littérature italienne, s'occupait de questions administratives et de questions politiques, et secondait puissamment son frère dans l'organisation et la pacification de l'Italie. Lorsque, porteur des instructions du général pour conclure le traité de paix avec le roi de Sardaigne, il s'était rendu près du Directoire exécutif, on avait voulu lui donner l'ambassade de Turin, qu'il refusa; mais quelque temps après il fut nommé ministre plénipotentiaire à Parme, mission temporaire dont il s'acquitta fort bien. Louis Bonaparte ne venait guère à Milan qu'avec son frère le général, dont il était le compagnon fidèle; il ressemblait alors à Caroline, lorsque la physionomie de cette dernière se trouvait calme, ce qui arrivait rarement. Quant à Lucien, son mariage, si fortement désapprouvé par toute la famille, l'en éloignait bien plus encore que la nature de ses fonctions en Allemagne et ses démarches électorales en Corse. Sa femme et avec elle un jeune cousin nommé Boyer le suivaient presque partout. Grande, svelte, bien faite, ayant dans la taille et dans la démarche ce moelleux abandon, cette grâce native que donne le ciel méridional, d'une peau brune, marquée par la petite vé-

role, douée d'un regard doux, d'un sourire bienveillant, madame Lucien plaisait, captivait même. L'affection profonde qu'elle portait à Lucien lui faisait saisir instinctivement les manières du grand monde, et, parmi les femmes les plus élégantes, nulle mieux qu'elle ne tenait sa place. Lucien, doué d'une capacité remarquable, d'un esprit vaste, d'une imagination brillante, ardent, passionné, mais bon, ne jouissait de presque aucune qualité physique propre à faire ressortir ses qualités morales; il était de haute stature, mais mal fait; sa tête, petite, contrastait avec la prédominance ordinaire de cette partie du corps dans la famille; encore la baissait-il en clignant les yeux, circonstance également exceptionnelle chez les Bonaparte, qui tous portaient le front haut; mais son regard avait une grande profondeur; et comme l'expression du sourire demeurait d'accord avec celle des yeux, il en résultait quelque chose d'agréable, même de séduisant, qui réussissait près des femmes.

A Paris comme à Marseille, madame Letizia vivait toujours retirée avec sa fille Caroline, qui croissait en beauté, mais n'avait aucune instruction, et qu'on dut mettre bientôt chez madame Campan, dont la pension se réorganisait depuis une année dans la ville de Saint-Germain. Jérôme était au collége de Juilly.



CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME.

SIXIÈME CAMPAGNE D'ITALIE.

BONAPARTE ET LE PRINCE CHARLES.

Proclamation ou manifeste de Bonaparte. — Situation, force respective des deux armées autrichienne et française. — Mouvements d'avant-garde. — Guyeux traverse la Piave. — Marche de Masséna et de Serrurier. — Présence de Bonaparte sur les rives du Tagliamento et fausse attaque, prélude d'un engagement plus sérieux. — Bataille du Tagliamento gagnée par l'armée française. — Conduite brillante de Duphot, Dugua, Kellermann fils et Mireur. — Marche victorieuse de Guyeux, de Bernadotte, de Masséna et de Serrurier. — Murat, Friant, Duroc, les deux Conroux cités à l'ordre de l'armée. — Bonaparte pénètre dans la Carinthie et rassure les populations épouvantées. — Combats de Puferö, de Tarvis, de la Chiusa et de Camigna, où les Français remportent des avantages signalés. — L'archiduc Charles est en pleine retraite. — La cavalerie française entre à Trieste le 23 mars. — Expédition de Joubert dans le Tyrol et jonction des deux armées. — Bonaparte établit son quartier général à Klagenfurth.

« Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres... »

Lettre de Bonaparte au prince Charles.

J'ai passé les Alpes Juliennes et les Alpes Noriques sur trois pieds de glace; j'ai fait passer mon artillerie par des chemins où jamais chariots n'avaient passé, et tout le monde croyait la chose impossible.

Lettre écrite de Léoben par Bonaparte au Directoire.

« Soldats, la prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie. Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles rangées et soixante-dix combats; vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq cents pièces de canon de campagne, deux mille de gros calibre, quatre équipages de pont. Les contributions mises sur les pays que vous avez conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la

campagne; vous avez en outre envoyé 30 millions au ministre des finances pour le soulagement du trésor public. Vous avez enrichi le Muséum de Paris de plus de trois cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et de la nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour produire. Vous avez conquis à la République les plus belles contrées de l'Europe; les républiques lombarde et transpadane vous doivent leur liberté; les couleurs françaises flottent pour la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de navigation de l'ancienne Macédoine; les rois de Sardaigne, de Naples, le pape, le duc de Parme se sont détachés de la coalition de nos ennemis et ont brigué notre amitié; vous avez chassé les Anglais de Livourne, de Gênes, de la Corse... Mais vous n'avez pas encore tout achevé; une grande destinée vous est réservée; c'est en vous que la patrie met ses plus chères espérances; vous continuerez à en être dignes. De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour étouffer la République à sa naissance, l'empereur seul reste devant nous. Se dégradant lui-même du rang d'une grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres; il n'a plus de volonté, de politique que celles de ces insulaires perfides qui, étrangers aux malheurs de la guerre, sourient avec plaisir aux maux du continent.

» Le Directoire exécutif n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe; la modération de ses propositions ne se ressentait pas de la force de ses armées; il n'avait pas consulté votre courage, mais l'humanité et l'envie de vous faire rentrer dans vos familles; il n'a pas été écouté à Vienne : il n'est donc plus d'espérance pour la paix qu'en allant la chercher dans le cœur des États héréditaires de la maison d'Autriche. Vous y trouverez

un brave peuple, accablé par la guerre qu'il a eue contre les Turcs et par la guerre actuelle. Les habitants de Vienne et des États de l'Autriche gémissent sur l'aveuglement et l'arbitraire de leur gouvernement; il n'en est pas un qui ne soit convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'empereur. Vous respecterez leur religion et leurs mœurs; vous protégerez leurs propriétés : c'est la liberté que vous apporterez à la brave nation hongroise.

» La maison d'Autriche, qui, depuis trois siècles, va perdant à chaque guerre une partie de sa puissance, qui mécontente ses peuples en les dépouillant de leurs priviléges, se trouvera réduite, à la fin de cette sixième campagne (puisqu'elle nous contraint à la faire), à accepter la paix que nous lui accorderons, et à descendre, dans la réalité, au rang des puissances secondaires, où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages et à la disposition de l'Angleterre. »

Telle était vis-à-vis de son armée, vis-à-vis de la France et de l'Europe, la parole énergique de Bonaparte, lorsque, aux premiers jours du mois de mars, il ordonna sur sa ligne un mouvement général. Masséna occupait Bassano; Guyeux, qui remplaçait provisoirement Augereau, se trouvait à Trévise; Serrurier, à Castel-Franco; Bernadotte échelonnait vers Padoue ses cohortes fatiguées d'une longue route; Dugua tenait sa cavalerie disséminée en de bons cantonnements; trente-neuf mille hommes disposés ainsi menaçaient le Frioul. Joubert, ayant sous ses ordres trois divisions dont l'effectif, d'environ vingt et un mille hommes, composait l'aile gauche de l'armée, devait surveiller le Véronais, le Mantouan, et agir d'une manière active contre le Tyrol. Victor, avec sept mille cinq cents hommes, gar-

dait la Marche d'Ancône; Kilmaine, avec six mille hommes, la Lombardie, les frontières de Gênes et du Piémont. Nos forces atteignaient donc le chiffre de soixante-quatorze mille hommes; mais, déduction faite des corps qui resteraient sur les derrières, on ne pouvait mettre en ligne que cinquante-cinq mille combattants.

L'archiduc, ayant une armée équivalente, quoique les renforts attendus des rives rhénanes et de l'intérieur des États héréditaires ne fussent point encore arrivés, tenait les rives du Tagliamento, du Lavis et de la Nos. Son avant-garde campait sur la Piave; sa réserve, aux environs de Feltre, derrière le Cordevole. Les Tyroliens, levés en masse, menaçaient de couper toutes nos communications; Venise tenait prêts vingt mille Esclavons qu'elle se proposait de lancer vers le Tyrol, dès que nos cohortes seraient engagées dans les défilés des Alpes Noriques et Juliennes, et chaque jour des troupes fraîches grossissaient la masse imposante de nos ennemis.

Le 2 mars, Belliard attaque des troupes postées à Monte di Sover, et leur enlève un drapeau; d'autres rencontres d'avant-garde sans importance ont également lieu; mais, pendant huit jours, de part et d'autre, une immobilité consentie fut observée.

Le 10 mars, Masséna marche sur Feltre; Serrurier vient occuper Asolo; l'ennemi, menacé, évacue la ligne de Cordevole et se porte sur Bellune. Nous voulions gagner les montagnes, afin de tourner le flanc droit des Autrichiens pendant que d'autres divisions l'attaqueraient de front. Il s'agissait de traverser la Piave : ni la profondeur des eaux ni la rapidité du courant ne purent arrêter nos braves. Le 12, à la pointe du jour, Serrurier franchit cette rivière vis-à-vis le village de Vidor,

et d'une part le chef d'escadron Lasalle, de l'autre l'adjudant général Leclerc, suivis d'une demi-brigade d'infanterie, ayant sabré tout ce qui s'opposait à leur passage, forcèrent l'avant-garde ennemie d'évacuer le camp de Capanna. Ce même jour, Guyeux franchit également la Piave à Ospedaletto, et arriva le soir à Conegliano. Dans cette traversée périlleuse, « un soldat entraîné par le courant était sur le point de se noyer, écrivait Bonaparte au Directoire; une femme attachée à la 51e demi-brigade se jette à la nage, et parvient à sauver cet homme après avoir lutté longtemps contre le courant. Je lui ai fait présent d'un collier d'or auquel sera suspendue une couronne civique avec le nom du soldat qu'elle a si courageusement sauvé. »

Le 13, Guyeux ayant atteint vers Sacèle l'arrière-garde autrichienne, l'attaque malgré l'obscurité de la nuit, et lui fait trois cents prisonniers. Dans un engagement où le général Dugua fut blessé, des hulans feignent de vouloir se rendre; le chef d'escadron Sciebeck s'avance pour leur faire mettre bas les armes, et reçoit en pleine poitrine un coup de feu qui le renverse roide mort. Justement indignés d'une perfidie rare dans les fastes de la guerre, nos cavaliers tombent sur les hulans et les immolent tous. Le général Hohenzollern, qui commandait l'arrière-garde ennemie, dut se replier sur le Tagliamento; et le 14, Guyeux arrivait à Pordenone.

Masséna, qui avait quitté Bellune, remontait la Piave dans la direction de Cadore, lorsqu'il atteignit l'arrière-garde du général Lusignan, composée de six cents fantassins et de cent hussards, parmi lesquels se trouvait le général lui-même; les Autrichiens se massent, forment un carré et cherchent à percer nos colonnes; mais leur courage fut impuissant, ils durent se rendre tous. Lusi-

gnan, né Français, s'était fort mal conduit envers nos malades demeurés dans les hôpitaux de Brescia, lorsque Wurmser marchait sur Mantoue : Bonaparte ordonna de le conduire en France, ne voulant accepter pour lui nulle espèce d'échange. Après ce succès, Masséna, qui pensait attaquer la droite de l'ennemi, gagna Spilimbergo, tandis que Serrurier arrivait le même jour à Porto-Bufole, et le lendemain à Belveder.

Tournant les divisions autrichiennes stationnées vers la basse Piave, Bonaparte arriva le 12 à Conegliano, au moment où l'archiduc venait d'en sortir avec son quartier général, et le 16 il faisait opérer une reconnaissance sur les rives du Tagliamento par le chef de bataillon Croizier. Les gelées ayant diminué les eaux, cette rivière était alors presque partout guéable. L'intention du prince était donc bien moins d'empêcher un passage qu'il savait assez facile, que de se mettre à l'abri derrière la ligne de retranchements qui protégeait la rive gauche, et d'y attendre ses renforts. Déjà leur tête de colonne, arrivant à Klagenfurth, n'était plus qu'à trente-cinq lieues du Tagliamento. D'ailleurs, au risque de combattre, l'archiduc préférait la plaine, où sa nombreuse cavalerie pouvait se déployer.

A neuf heures du matin, les deux armées se trouvèrent en présence. L'archiduc, sur la rive gauche, occupait Torrida, Rivés, Gradisca, Pozzo, Gorizia et Codroipo; la cavalerie s'étendait entre Codroipo et Camino. Bonaparte, tenant la rive droite, à la tête des divisions Bernadotte, Guyeux et Serrurier, s'avança d'un mouvement vif sur Valsavone. Guyeux dut se porter ensuite vers la gauche, entre Rivés et Torrida, tandis que Bernadotte descendit à droite en face de Codroipo; une batterie de douze canons, établie sur chacun de ces deux points,

protégea le mouvement des deux divisions, dont Serrurier, débouchant de Valsavone, forma la réserve. Quand Bernadotte et Guyeux furent arrivés, ils ployèrent leurs divisions en colonnes serrées sur le centre, et marchèrent ayant chacun en tête une demi-brigade d'infanterie légère, soutenue de deux bataillons de grenadiers et de deux escadrons de cavalerie placés dans les intervalles laissés par les grenadiers. La cavalerie de réserve se tenait en bataille derrière le corps de Bernadotte. Le feu des batteries commença l'action; la cavalerie légère fit ensuite plusieurs charges, pendant qu'un nombre considérable de tirailleurs couvraient le lit du Tagliamento. Tout à coup Bonaparte, voyant l'ennemi sur ses gardes, ordonne la retraite des tirailleurs, fait poser les armes à ses troupes et commencer des bivouacs qui ont bientôt couvert toute la ligne. L'archiduc, trompé par ce témoignage de repos, opère un mouvement rétrograde pour retourner à ses feux; mais deux heures après, lorsque dans les deux camps tout semble tranquille, nos troupes ressaisissent leurs armes, et l'infanterie légère couvre de ses tirailleurs le Tagliamento.

Un brillant officier général, dont la carrière fut si courte et la fin si malheureuse, l'ami de Joseph Bonaparte, le fiancé de mademoiselle Clary, Duphot, s'élance alors à la tête de la 27e légère, se précipite dans le Tagliamento sous le feu croisé de deux batteries formidables, et aborde sur la rive gauche, soutenu par deux bataillons de grenadiers que commande le général Bon.

A droite Murat, suivi de la 21e légère, soutenu par deux bataillons de grenadiers que conduisait le général Chabran, fit une manœuvre analogue à celle de Duphot. Nos grenadiers abordaient la rive gauche lorsque le prince Charles poussa contre eux plusieurs escadrons

de cavalerie, dont le choc fut impuissant. Le prince voulut alors déborder la division Bernadotte; mais Bonaparte, s'en étant aperçu, détacha Kellermann et Dugua, qui, traversant la rivière avec la réserve de cavalerie, et s'appuyant d'une colonne d'infanterie sous les ordres de l'adjudant général Mireur, eurent bientôt culbuté les escadrons ennemis. Vers la gauche, quelques bataillons autrichiens, après avoir évacué les villages de Rivés et de Torrida, s'étaient jetés dans celui de Gradisca pour arrêter notre marche impétueuse; mais Guyeux, malgré l'obscurité de la nuit, délogea l'ennemi de cette position, et le poussa vivement à trois ou quatre milles plus loin, sur la route de Palma-Nova. Les Autrichiens avaient perdu un général, des officiers supérieurs en assez grand nombre, cinq à six cents prisonniers et six pièces de canon; peu s'en fallut que l'archiduc lui-même ne fût pris.

Le 17, Bernadotte et Guyeux s'emparaient de Palma-Nova, et campaient le lendemain sur les rives de la Torre, tandis que Masséna, manœuvrant sur la gauche, occupait Osopo, Gemona et fermait les gorges du Tagliamento. Ainsi Bonaparte pénétrait sans éprouver d'obstacle sérieux jusque dans le cœur de la Carinthie.

L'archiduc, surpris d'une rapidité de mouvements auxquels Jourdan et Moreau ne l'avaient point habitué, précipitait sa marche rétrograde vers l'Isonzo, qu'il supposait plus difficile à franchir que le Tagliamento. Serrurier, pour traverser l'Isonzo au-dessus du pont de Casselliano, et remonter ensuite sa rive gauche le long des crêtes supérieures qui dominent la ville de Gradisca, prit la direction de San-Pietro, fila entre les montagnes sans être aperçu, et courut se poster derrière Gradisca, que défendaient quatre bataillons, une muraille et des

ouvrages de campagne. Pendant cette marche si périlleuse, Bernadotte, ayant partagé sa division en colonnes serrées, traversait l'Isonzo, dont le chef de brigade Andréossi avait soigneusement sondé les gués, et portait plusieurs compagnies d'infanterie légère jusqu'aux portes de Gradisca. Un feu de mitraille bien nourri dispersa nos tirailleurs; mais Bernadotte les fit soutenir par quatre pièces de canon, qui tirèrent contre la porte de Palma-Nova, couverte d'une simple flèche. L'hésitation, l'épouvante saisissaient déjà l'ennemi; il voyait à chaque minute croître le nombre des assaillants; sa frayeur doubla quand, sur les hauteurs dont la ville est dominée, apparurent les colonnes de Serrurier. Une sommation de Bernadotte eut alors plein succès; la garnison capitula. Deux mille cinq cents hommes, dix pièces de canon, huit drapeaux, une place bien approvisionnée, bien munie, furent la récompense des manœuvres habiles de nos deux généraux divisionnaires. Dans son rapport au Directoire, Bonaparte en fit un éloge mérité, et cita, comme ayant contribué particulièrement au succès, les généraux Murat, Friant, les chefs de brigade Mireur, Lahure, Marin, les deux frères Conroux, les commandants Campredon, Zaillot et le capitaine Duroc, qui remplaçait Muiron en qualité d'aide de camp.

L'archiduc Charles pensait concentrer ses forces à Villach, en avant de la Drave, où il espérait recevoir les renforts attendus de l'armée du Rhin; mais Bonaparte, qui le devinait, s'était empressé, comme nous l'avons vu, de porter Masséna sur Gemona et Guyeux sur Cividale; en sorte que les troupes autrichiennes ne pouvaient trop se hâter pour arriver avant les Français aux défilés de Caporeto et de Tarvis. Pressé d'un côté par Masséna, de l'autre par Guyeux, suivi sur Gorizia par Bernadotte et

Serrurier, l'archiduc ordonna donc aux généraux Gontreuil et Bayalitsch de marcher aussi vite que le permettraient les difficultés des chemins, et se retira, avec l'aile gauche de son armée, sur Laybach et Kraingburg. Ce mouvement, fait observer un homme du métier, mettait entre ses colonnes la chaîne des Alpes dites Carniques, et les exposait à être battues successivement par le capitaine qui possédait le mieux les savantes combinaisons de la stratégie.

La double direction que prenait l'ennemi obligeait Bonaparte à renforcer Masséna vers Tarvis. En conséquence, laissant à Bernadotte le soin de suivre la colonne autrichienne qui marchait vers Laybach, il remonta l'Isonzo par Canale, et s'avança sur Caporeto, où fut également dirigé Guyeux, en traversant Pufero et la vallée du Natizon. Gorizia, rempli de munitions, d'équipages, de malades et de blessés, pour lesquels on implora la générosité française, fut évacué d'une manière presque tumultueuse; les habitants, consternés, s'enfuirent presque tous; ceux qui demeurèrent crurent devoir se barricader dans leurs maisons. Pour les rassurer, Bonaparte fit afficher la proclamation suivante :

« Une frayeur injuste a devancé l'armée française. Nous ne venons ici ni pour vous conquérir, ni pour changer vos mœurs et votre religion. La République est l'amie de toutes les nations. Malheur aux rois qui ont la folie de lui faire la guerre!.... J'augmenterai vos priviléges et je vous restituerai vos droits. Le peuple français attache plus de prix à la victoire, par les injustices qu'elle lui permet de réparer, que par la vaine gloire qui lui en revient. »

Après s'être rendu maître de Chiusa-Veneta, après avoir traversé la rivière au pont de Casasola, où les

grenadiers des fameuses 32e et 75e culbutent l'ennemi, Masséna fait son entrée le 21 mars dans Ponteba. Poursuivie au delà du Tarvis, la brigade Ocskay nous laisse six cents prisonniers, des magasins considérables, et s'enfuit précipitamment vers Wurzen.

Le prince Charles arrivait à Kraingburg lorsqu'on lui annonça les succès de Masséna et la situation critique où se trouvait le corps de Bayalitsch, refoulé par Guyeux dans les gorges de Caporeto : en conséquence, il donna l'ordre de reprendre Tarvis. Le général Gontreuil, qui commandait l'avant-garde de Bayalitsch, ayant traversé le col d'Ober-Preth, tomba sur nos avant-postes, rentra dans Tarvis, et nous poursuivit l'épée dans les reins jusque sur Saifnitz; il espérait avoir sauvé les parcs autrichiens, et sa brillante évolution était digne d'un tel résultat; mais le 22 Masséna l'attaque avec toutes ses forces, le culbute, et l'oblige à se jeter, par Raibel, dans les gorges de Gaititzbach.

Pendant que ceci se passait vers Tarvis, dit un témoin oculaire, le général Guyeux, soutenu par la division Serrurier, qui marchait en seconde ligne, poussait la colonne battue la veille à Pufero jusqu'au fort de la Chiusa di Pletz : la Chiusa fut prise d'assaut par les 4e et 43e demi-brigades, que conduisaient avec résolution les généraux Bon et Verdier. Rien ne s'opposait plus à la poursuite de la colonne autrichienne : elle se dirigeait en toute hâte sur Tarvis; et déjà son arrière-garde allait être jointe par l'avant-garde du général Guyeux, lorsque Masséna, dont les troupes s'étaient avancées déjà sur Raibel, attaqua l'avant-garde de Bayalitsch. Pris en tête et en queue, ce corps autrichien mit bas les armes, et se rendit prisonnier après une faible résistance. Quatre généraux, quatre mille hommes, vingt-cinq pièces

de canon et quatre cents chariots de bagages tombèrent au pouvoir des Français. Deux échecs d'une si grande importance ne permettaient plus à l'archiduc de prendre l'offensive; les divisions arrivées du Rhin sur la Save ne servirent qu'à remplacer les pertes éprouvées depuis l'ouverture de la campagne. Après avoir recueilli dans Villach la brigade Ocskay et ses grenadiers, le prince laissa la division Mercantin à Klagenfurth, et se porta vers Saint-Viet avec le reste de l'armée.

Bernadotte, ayant battu l'arrière-garde du prince de Reuss à Camigna, marchait de Wippach sur Laybach; un détachement saisissait dans la petite ville d'Idria du mercure pour une valeur de deux millions; Dugua, le 23 mars, pénétrait avec sa cavalerie dans Trieste, seul port considérable que possédât l'empereur sur le golfe Adriatique; un corps de troupes, sous les ordres du général polonais Zayonscheck, remontait jusqu'à Lienz pour connaître la destinée de Joubert, et lui prêter appui s'il en était besoin. Le 28 mars, Bonaparte achevait d'établir le long des rives de la Drave les divisions Guyeux, Serrurier et Masséna, et portait ensuite de Villach son quartier général à Klagenfurth, capitale de la Carinthie. Nous y arrivâmes le 29, après un combat assez vif, dans lequel l'avant-garde de la division Masséna culbuta celle du général Mercantin, qui couvrait Klagenfurth. Bonaparte entra le soir dans cette ville, et disposa son armée entre Klagenfurth et Saint-Viet jusque sur la rive gauche de la Drave.

Fidèle aux ordres de Bonaparte non moins qu'aux inspirations de son propre génie, Joubert avait forcé le passage du Lavis, en face des hauteurs de Cembra; il avait dirigé une brigade sur Neumarckt, où le 22 ses trois divisions étaient réunies. Le même jour, elles pre-

naient possession de Botzano (Botzen), marchaient vers Clausen, et entraient à Brixen le lendemain matin, après un combat vaillamment soutenu de part et d'autre, mais dans lequel l'ennemi dut céder, après avoir essuyé une perte de quinze cents hommes tués ou faits prisonniers.

Au milieu d'un pays en insurrection comme le Tyrol, il eût été dangereux d'aller plus loin; car on courait le risque de se voir coupé, les reconnaissances s'opérant très-difficilement. Joubert chercha le moyen de communiquer avec l'armée française du Frioul; il porta la tête de sa colonne à droite, suivit la route de Prumecken et de Lienza, et, après avoir livré les plus glorieux combats, vint rejoindre nos trois divisions campées sur la Drave.

Bonaparte disait lui-même n'avoir pu dépasser le Simmering sans manquer à toutes les règles de la prudence[1]. Bien que la jonction de Joubert doublât presque ses forces, il n'était pas homme à s'aventurer plus loin, surtout depuis qu'il savait Hoche et Marceau retenus immobiles sur la rive gauche du Rhin, faute d'un équipage de pont pour le passer. Dans la première émotion que dut lui causer une circonstance si fatale au glorieux complément de ses travaux, obligé de s'arrêter quand d'un bond il pouvait être sous les murs de Vienne, il écrivit au Directoire une lettre pleine d'amertume; puis, prenant aussitôt son parti comme il en avait l'habitude, et tirant de la circonstance même une occasion de manifester la grandeur désintéressée de ses vues, vainqueur, il proposa la paix. Voici la lettre écrite par lui le 31 mars du quartier général de Klagenfurth :

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène.*

« *A Son Altesse Impériale le prince-archiduc Charles.*

» MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF,

» Les braves militaires font la guerre et désirent la paix : cette guerre ne dure-t-elle pas depuis six ans? Avons-nous assez tué de monde et fait assez de maux à la triste humanité? Elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la République française, les a posées. Votre nation reste seule, et cependant le sang va couler encore plus que jamais. Cette sixième campagne ne s'annonce que par des présages sinistres. Quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons, de part et d'autre, quelques milliers d'hommes de plus, et il faudra bien qu'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses. Le Directoire exécutif de la République française avait fait connaître à Sa Majesté l'Empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désole les deux peuples. L'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il, pour les intérêts ou les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entr'égorger? Vous, monsieur le général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône et êtes au-dessus de toutes les passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sauveur de l'Allemagne? Ne croyez pas, monsieur le général en chef, que j'entende par là qu'il ne vous soit plus possible de la sauver par la force des armes; mais, dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins rava-

gée. Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique, que je me trouverai avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. Je vous prie de croire, monsieur le général en chef, aux sentiments d'estime et de considération, etc.»

L'archiduc répondit :

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

» Assurément, tout en faisant la guerre, et en suivant la vocation de l'honneur et du devoir, je désire autant que vous la paix pour le bonheur des peuples et de l'humanité. Comme néanmoins, dans le poste qui m'est confié, il ne m'appartient pas de scruter ni de terminer la querelle des nations belligérantes, et que je ne suis muni, de la part de Sa Majesté l'Empereur, d'aucun plein pouvoir pour traiter, vous trouverez naturel, monsieur le général, que je n'entre point avec vous là-dessus dans aucune négociation, et que j'attende des ordres supérieurs pour cet objet de si haute importance, et qui n'est pas foncièrement de mon ressort. Quelles que soient du reste les chances futures de la guerre ou les espérances de la paix, je vous prie, monsieur le général, d'être persuadé de mon estime et de ma considération distinguée. »



CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME.

PRÉLIMINAIRES DE LÉOBEN. — INSURRECTION VÉNITIENNE.

La lettre de l'archiduc Charles impose à Bonaparte l'obligation de vaincre. — Marche progressive de notre armée; combats de Neumarckt, de Neudeck et de Hundsmarck. — Quartier général de Bonaparte à Judenberg et à Klagenfurth. — Armistice proposé par l'empereur, accepté par Bonaparte. — Distribution des troupes françaises; occupation des villes de Bruck, Rottenmann et Gratz. — Conférences de Léoben. — Mouvements insurrectionnels sur le territoire vénitien. — Bonaparte en est instruit le 9 avril; il écrit au doge, lui envoie son aide de camp Junot, et prend les dispositions nécessaires pour soumettre le lion de Saint-Marc. — Signature des préliminaires de Léoben. — Exposé fait par Bonaparte lui-même du plan de campagne qu'il avait conçu et de celui qu'il vient d'exécuter. — Marche de nos colonnes sur Venise et manifeste de Bonaparte. — Changements politiques de Venise; excès commis par des Esclavons et des matelots soudoyés. — Mesures d'ordre public que prend Bonaparte; organisation civile et militaire de la Cisalpine. — Expédition aux îles du Levant. — Vues politiques de Bonaparte. — Il désire rentrer dans la vie privée. — Estime qu'il inspire et témoignages qu'on lui en donne.

« Vous pouvez ordonner, et le sénat et le gouvernement vénitien sont à genoux.

Lettre de Junot à Bonaparte (Venise, 16 avril 1797).

« Jetez de l'eau et jamais de l'huile sur les passions des hommes. La morale de l'Évangile est celle de l'égalité, et dès lors elle est la plus favorable au gouvernement républicain. »

Bonaparte à l'évêque de Côme (6 mai 1797).

Pour imposer la paix, il fallait encore vaincre, Bonaparte y fut bientôt décidé. Le 1er avril, son armée reçoit l'ordre de marcher sur Friesach; mais à peine s'est-elle ébranlée, qu'un aide de camp de l'archiduc vient au quartier général demander une suspension d'armes pendant quatre heures. — « Pas même une minute, » répond le général en chef, qui a pénétré l'intention de son adversaire d'attendre l'arrivée du corps de Kerpen, qu'il supposait, avec raison, battu par Joubert et en marche pour rejoindre le gros de l'armée.

Le 2, cette armée occupait les gorges de Dirnstein, qui ferment, entre Friesach et Neumarckt, le vallon où passe la route de Klagenfurth à Vienne; la brigade du général Lindenau se trouvait à Guldendorf et Pichlern; la division du prince d'Orange, au village fortifié de Neudeck; les grenadiers de la réserve tenaient Âneten et Bad-Aneten; la division Mercantin marchait sur Muhlbach, et la division Kaim était en avant de Neumarckt, où l'archiduc Charles avait son quartier général.

La 2e demi-brigade d'infanterie légère, lancée par Masséna contre les premiers postes autrichiens, les culbute; puis, se jetant à droite ainsi qu'à gauche sur les flancs de la position, paralyse vaillamment les efforts de la brigade Kaim, qui arrête nos soldats sans les faire reculer. Un corps de grenadiers allemands qui s'étaient particulièrement distingués au siége de Kehl, et qui pour la première fois essayaient leur courage contre les grenadiers de l'armée d'Italie, s'étonnent d'éprouver tant de résistance, redoublent d'efforts et font plier quelques compagnies; mais nos grenadiers de la 18e et de la 32e demi-brigade, réunis en colonne serrée, volent plutôt qu'ils ne marchent sous la direction de Masséna, pénètrent au centre du défilé, et poussent l'ennemi jusque derrière les barricades du village de Neudeck, qu'ils attaquent et emportent au pas de charge, secondés par les chasseurs de la 2e légère. Pour ne point être coupé, Mercantin abandonne les postes de Guldendorf et Pichlern, et le prince-archiduc, profitant des ténèbres, opère une marche rétrograde sur Hundsmarck. La division Masséna, seule engagée dans ce combat, où les Autrichiens perdirent mille à douze cents hommes, passa la nuit sur le champ de bataille; Bonaparte établit son quartier général à Friesach.

Le 4 avril, en approchant de Hundsmarck, la 2e demi-brigade d'infanterie légère, qui s'était conduite la veille d'une manière si brillante, rencontre l'arrière-garde autrichienne, la charge, la culbute et lui fait perdre cinq cents hommes; mais son chef, l'intrépide Carrière, officier de la plus haute distinction, tombe mort, frappé d'un boulet. Le même jour, Guyeux, Masséna, Serrurier avec leurs divisions, Bonaparte avec son état-major, arrivaient à Schieffling, d'où fut immédiatement détachée sur Murau une brigade ayant l'ordre positif d'empêcher la jonction du général Kerpen avec l'archiduc Charles. Cette manœuvre réussit, et les deux armées durent précipiter leur marche rétrograde vers les montagnes qui couvrent Vienne du côté de Maria-Zell.

Le 5 avril, Bonaparte avait son quartier général à Judenburg, point vers lequel rayonnaient toutes ses divisions, celles même de Joubert, qui touchaient alors Klagenfurth. Il ne fallait rien moins qu'une concentration aussi prompte, pour être en mesure de résister aux efforts énergiques d'un peuple qui se voit menacé dans son indépendance et sa nationalité.

Effrayée de sentir les Français aux portes de Vienne; n'osant désormais compter, pour vaincre Bonaparte, ni sur les insurgés du Tyrol, ni sur les sicaires de Venise, ni même sur la vaillance des troupes archiducales et l'habileté du prince, la cour fuyait. L'empereur, mieux inspiré qu'il ne l'avait été jusqu'alors, appelle les généraux Bellegarde et Merveld, et leur donne l'ordre d'entamer la négociation proposée naguère sans succès par Bonaparte. Le 7 avril, ils arrivent au quartier général de Judenberg, et proposent un armistice de six jours. Cette proposition était dans l'intérêt respectif des deux armées : Bonaparte montre d'abord quelque hésitation à

l'accepter ; il feint de craindre qu'en moins d'une semaine la cour, redoublant d'efforts, ne multiplie les cohortes archiducales, n'arme la population viennoise, et ne ravive une guerre qu'il ne tient qu'à lui de rendre impossible aujourd'hui. « Mais, ajoute Bonaparte, mes sympathies pour le peuple allemand sont grandes; l'estime que m'inspirent l'empereur et l'archiduc est bien justifiée; jamais il ne m'arrivera de retarder d'une seule heure la paix entre les hommes; j'accepte donc l'armistice, sous condition de laisser les avant-postes de ma droite dans la position tenue par eux entre Fiume et Trente, puisqu'ils l'ont conquise. » Une ligne idéale, tirée de Trente à Rattenberg et à Radstadt, établit notre limite, qui comprit les villes, bourgs et villages de Tüffer, Littay-sur-la-Save, Windischfristritz, Marburg, Ehrenhausen, Gratz, Bruck, Léoben, Trafayach, Mautern, Rottenmann, Irding, Radstadt, Saint-Michel, Spital et Lientz. L'armée française allait de la sorte occuper trois points importants qu'elle ne tenait point encore : Bruck, Rottenmann et Gratz, capitale de la Styrie, une des villes les plus considérables de l'empire. Quant aux troupes stationnées dans le Tyrol, on allait de concert leur assigner des postes.

Ayant aussitôt transporté le quartier général à Léoben, Bonaparte conserva près de lui Guyeux avec sa division; Masséna fut placé à Bruck, Serrurier à Gratz; Bernadotte demeura campé en avant de Saint-Michel, et Joubert échelonna ses troupes de Villach à Klagenfurth. Réunie de cette manière, sur une ligne d'environ vingt lieues, l'armée française fermait les principales communications des États héréditaires avec l'Italie, et pouvait, en cas de rupture, se porter rapidement dans les plaines de l'Autriche.

Les ferments d'insurrection démocratique que Landrieux était chargé d'aviver et de répandre pendant la marche de Bonaparte, pour donner au sénat de Venise une occupation telle qu'il ne pût inquiéter les derrières de l'armée, portaient leurs fruits : Bergame, Brescia avaient proclamé leur indépendance, chassé les autorités vénitiennes, emprisonné le provéditeur Battaglia. Secondés par la légion lombarde du général Lahoz, les patriotes devenaient redoutables, et Venise, prodiguant l'or, les promesses et les menaces, soulevait ses paysans contre la bourgeoisie, contre les Français, *serviteurs du démon.* Le 9 avril, arrive au quartier général de Bonaparte un envoyé de Kilmaine qui l'informe de l'état des choses. Chargeant aussitôt ce brave officier du commandement des États vénitiens et d'une partie de la division Victor, déjà revenue de Rome, il dicte des instructions catégoriques aux ministres de France, aux chefs de troupes, pour envahir immédiatement le territoire de la sérénissime république, puis il détache son aide de camp Junot, porteur de la lettre suivante :

Judenburg, le 20 germinal an V (9 avril 1797).

Au sérénissime doge de la République de Venise.

« Toute la terre ferme de la sérénissime république de Venise est en armes. De tous les côtés, le cri de ralliement des paysans que vous avez armés est : *Mort aux Français;* plusieurs centaines de soldats de l'armée d'Italie en ont déjà été les victimes. Vous désavouez vainement des rassemblements que vous avez organisés. Croiriez-vous que, dans un moment où je suis au cœur de l'Allemagne, je sois impuissant pour faire respecter le premier peuple de l'univers? Croyez-vous que les légions

d'Italie souffriront le massacre que vous excitez? Le sang de mes frères d'armes sera vengé, et il n'est aucun bataillon français qui, chargé d'un si noble ministère, ne sente redoubler son courage et tripler ses moyens. Le sénat de Venise a répondu par la perfidie la plus noire aux procédés généreux que nous avons toujours eus avec lui. Je vous envoie mon premier aide de camp, pour être porteur de la présente lettre. La guerre ou la paix. Si vous ne prenez pas sur-le-champ les moyens de dissiper les rassemblements, si vous ne faites pas arrêter et livrer en mes mains les auteurs des assassinats qui viennent de se commettre, la guerre est déclarée. Le Turc n'est pas sur vos frontières, aucun ennemi ne vous menace; à dessein, vous avez fait naître des prétextes, pour avoir l'air de justifier un rassemblement destiné contre l'armée; il sera dissous dans vingt-quatre heures. Nous ne sommes plus au temps de Charles VIII. Si, contre le vœu bien manifeste du gouvernement français, vous me réduisez au parti de faire la guerre, ne pensez pas, cependant, qu'à l'exemple des soldats que vous avez armés, les soldats français ravagent les campagnes du peuple innocent et infortuné de la terre ferme; je le protégerai, et il bénira un jour jusqu'aux crimes qui auront obligé l'armée française à le soustraire à votre gouvernement tyrannique. »

Après cet événement fatal, Bonaparte avait quelque crainte de voir l'Autriche quitter les voies pacifiques dans lesquelles on entrait; il voulait éviter, sous les murs de Vienne, une bataille dont le résultat serait douteux; mais de part et d'autre le désir de conclure était le même, et les préliminaires furent signés à Léoben le 15 avril. Bonaparte, cependant, y stipulait des conditions bien rigoureuses : la renonciation à la

Belgique, la reconnaissance des limites de la France telles que les avait décrétées la Convention nationale, l'établissement de la république lombarde, etc....

Cette marche audacieuse de Bonaparte à travers la Carinthie, blâmée par Jourdan, est devenue le texte d'une foule de critiques, d'éloges et de commentaires auxquels d'avance notre héros avait pris soin de répondre quand, écrivant de Trieste au Directoire, il lui disait : « J'ai dû percer par le Tyrol et par la Carinthie, parce qu'il fallait, jusqu'à ce que l'offensive fût décidément à notre avantage, être en état de la soutenir, parce qu'il fallait empêcher l'ennemi de nous couper; mais lorsque j'ai été à Klagenfurth et à Friesach, que l'offensive a été déterminée, j'ai voulu sur-le-champ porter toutes mes forces à ma droite et me refuser à fortifier ma gauche, qui était suffisamment assurée par le camp retranché de Castel-Novo, de Peschiera et de Mantoue. Pendant ce temps-là, toutes mes forces étant concentrées sur ma droite, j'aurais marché à Salzbourg; l'ennemi eût été obligé d'évacuer Inspruck; de là, j'aurais traversé les gorges de l'Inn et marché dans la Bavière. J'aurais auparavant levé des contributions sur le faubourg de Vienne. Ce plan a totalement manqué par l'inaction de l'armée du Rhin. Si Moreau avait voulu marcher, nous eussions fait la campagne la plus étonnante, et bouleversé la situation de l'Europe. Au lieu de cela, il s'est rendu à Paris, n'a voulu rien faire, et quand j'ai vu, par vos lettres mêmes, que vous n'aviez d'autres espérances qu'en faisant mouvoir Hoche seul, j'ai cru la campagne perdue, et je n'ai pas douté que nous ne fussions battus les uns après les autres. Quant à moi, je me suis jeté, sans aucune espèce de considération, au milieu de l'Allemagne; j'ai fait plus de vingt-quatre mille prisonniers, obligé l'em-

pereur d'évacuer Vienne, et j'ai fait conclure la paix à mon quartier général. Les conditions de cette paix sans doute sont avantageuses à la France et à l'empereur; c'est ce qui fait sa bonté [1]... »

Les préliminaires signés, et le sénat de Saint-Marc n'ayant fait à la lettre du général en chef qu'une réponse évasive, quelques-unes de nos colonnes quittent la ligne qu'elles occupent et marchent sur Venise. Bonaparte était le 30 avril à Trieste, d'où le jour même il partait pour Palma-Nova, Trévise et Padoue, écrivant au Directoire : « Si le sang français doit être respecté en Europe, si vous voulez qu'on ne s'en joue pas, il faut que l'exemple sur Venise soit terrible... Le sénat m'a envoyé à Gratz une députation; je l'ai traitée comme elle le méritait... Je suis maître de toutes leurs forteresses, et à l'heure où vous lirez cette lettre, je le serai tellement de toute la terre ferme, qu'il n'y aura d'autre chose à faire que de prendre un parti... » Deux jours après, quand nos colonnes expéditionnaires cernaient le pays ennemi et n'attendaient pour l'envahir qu'un signal, Bonaparte, du quartier général de Palma-Nova (le 13 floréal), faisait imprimer et afficher la pièce suivante, résumé succinct mais complet des événements :

Manifeste.

« Pendant que l'armée française est engagée dans les gorges de la Styrie et laisse loin derrière elle l'Italie et les principaux établissements de l'armée, où il ne reste qu'un petit nombre de bataillons, voici la conduite que tient le gouvernement de Venise :

» 1° Il profite de la semaine sainte pour armer quarante mille paysans, y joint dix régiments d'Esclavons,

[1] Lettre du 30 avril.

les organise en différents corps d'armée et les poste aux différents points pour intercepter toute communication entre l'armée et ses derrières.

» 2° Des commissaires extraordinaires, des fusils, des munitions de toute espèce, une grande quantité de canons sortent de Venise même pour achever l'organisation des différents corps d'armée.

» 3° On fait arrêter en terre ferme ceux qui nous ont accueillis; on comble de bienfaits et de toute la confiance du gouvernement tous ceux en qui l'on connaît une haine furibonde contre le nom français, et spécialement les quatorze conspirateurs de Vérone, que le provéditeur Prioli avait fait arrêter il y a trois mois comme ayant médité l'égorgement des Français.

» 4° Sur les places, dans les cafés et autres lieux publics de Venise, on insulte et on accable de mauvais traitements tous les Français, les dénommant du nom injurieux de jacobins, de régicides, d'athées; les Français doivent sortir de Venise, et peu après il leur est même défendu d'y entrer.

» 5° On ordonne au peuple de Padoue, de Vicence, de Vérone, de courir aux armes, de seconder les différents corps d'armée et de commencer enfin ces nouvelles vêpres siciliennes. Il appartenait au lion de Saint-Marc, disent les officiers vénitiens, de vérifier le proverbe, que l'*Italie est le tombeau des Français*.

» 6° Les prêtres en chaire prêchent la croisade, et les prêtres, dans l'État de Venise, ne disent jamais que ce que veut le gouvernement. Des pamphlets, des proclamations perfides, des lettres anonymes sont imprimées dans les différentes villes et commencent à faire fermenter toutes les têtes; et dans un État où la liberté de la presse n'est pas permise, dans un gouvernement

aussi craint que secrètement abhorré, les imprimeurs n'impriment, les auteurs ne composent que ce que veut le sénat.

» 7° Tout sourit d'abord aux projets perfides du gouvernement; le sang français coule de toutes parts; sur toutes les routes on intercepte nos convois, nos courriers et tout ce qui tient à l'armée.

» 8° A Padoue, un chef de bataillon et deux autres Français sont assassinés. A Castiglione de Mori, nos soldats sont désarmés et assassinés. Sur toutes les grandes routes de Mantoue à Legnago, de Cassano à Vérone, nous avons plus de deux cents hommes assassinés.

» 9° Deux bataillons français voulant rejoindre l'armée, rencontrent à Chiari une division de l'armée vénitienne qui veut s'opposer à leur passage; un combat s'engage, et nos braves soldats se font passage en mettant en déroute ces perfides ennemis.

» 10° A Valeggio il y a un autre combat; à Dezenzano il faut encore se battre : les Français sont partout peu nombreux; mais ils savent bien qu'on ne compte pas le nombre des bataillons ennemis lorsqu'ils ne sont composés que d'assassins.

» 11° La seconde fête de Pâques, au son de la cloche, tous les Français sont assassinés dans Vérone. On ne respecte ni les malades dans les hôpitaux, ni ceux qui, en convalescence, se promènent dans les rues, et qui sont jetés dans l'Adige, ou meurent percés de mille coups de stylet : plus de quatre cents Français sont assassinés.

» 12° Pendant huit jours, l'armée vénitienne assiége les trois châteaux de Vérone : les canons qu'ils mettent en batterie leur sont enlevés à la baïonnette; le feu est mis dans la ville, et la colonne mobile qui arrive sur

ces entrefaites met ces lâches dans une déroute complète, en faisant trois mille hommes de troupes de ligne prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux vénitiens.

» 13° La maison du consul français de Zante, dans la Dalmatie, est brûlée.

» 14° Un vaisseau de guerre vénitien prend sous sa protection un convoi autrichien, et tire plusieurs boulets contre la corvette la *Brune*.

» 15° Le *Libérateur de l'Italie*, bâtiment de la République, ne portant que trois ou quatre petites pièces de canon, et n'ayant que quarante hommes d'équipage, est coulé à fond dans le port même de Venise par les ordres du sénat. Le jeune et intéressant Logier, lieutenant de vaisseau, commandant ce bâtiment, dès qu'il se voit attaqué par le feu du fort et de la galère amirale, n'étant éloigné de l'un et de l'autre que d'une portée de pistolet, ordonne à son équipage de se mettre à fond de cale; lui seul, il monte sur le tillac au milieu d'une grêle de mitraille, et cherche par ses discours à désarmer la fureur de ses assassins, mais il tombe roide mort; son équipage se jette à la nage; et six chaloupes, que montent des troupes soldées par la république, le poursuivent et tuent à coups de hache plusieurs de ceux qui cherchaient leur salut dans la haute mer. Un contremaître, blessé de plusieurs coups, affaibli, faisant sang de tous côtés, a le bonheur de prendre terre à un morceau de bois touchant au château du port; mais le commandant lui-même lui coupe le poignet d'un coup de hache.

» Vu les griefs ci-dessus, et autorisé par le titre XII, article 328 de la Constitution de la République, et vu l'urgence des circonstances :

» Le général en chef requiert le ministre de France

près la république de Venise de sortir de ladite ville; ordonne aux différents agents de la république de Venise, dans la Lombardie et dans la terre ferme vénitienne, de l'évacuer sous vingt-quatre heures ;

» Ordonne aux différents généraux de division de traiter en ennemies les troupes de la république de Venise, de faire abattre dans toutes les villes de la terre ferme le lion de Saint-Marc. Chacun recevra, à l'ordre du jour de demain, une instruction particulière pour les opérations militaires ultérieures. »

Vers la fin d'avril, Victor ayant rétrogradé sur l'Adige, gardait les bords de cette rivière; Augereau était à Vérone, Serrurier à Sacile, Masséna à Padoue, Joubert à Vicence et à Bassano; Kilmaine venait d'imposer aux Véronais un ultimatum suivi de la reddition du château de Vérone, et le 5 mai Bonaparte recevait, dans les lagunes de Maghera, une députation du sénat de Venise qui venait à ses pieds implorer le pardon du passé. « Pour avoir la paix, leur dit Bonaparte, vous me livrerez d'abord les trois inquisiteurs d'État et les dix sénateurs les plus influents, puis nous stipulerons les justes indemnités dont votre république est redevable pour le sang qu'elle a versé... »

Toute discussion devenant intempestive, le sénat se soumit, mais en secret il favorisa la fuite des coupables, pendant que les patriciens Louis Mocenigo, Léonardo Giustiniani et François Dona négociaient un traité de paix dont l'article principal brisait l'oligarchie vénitienne. Cet article portait : « Le grand conseil de la sérénissime république, ayant à cœur le bien de sa patrie et le bonheur de ses concitoyens, et voulant que les scènes qui ont eu lieu contre les Français ne puissent plus se renouveler, renonce à ses droits de souveraineté, ordonne l'abdica-

tion de l'aristocratie héréditaire, et reconnaît la souveraineté de l'État dans la réunion de tous les citoyens... » Ainsi, Bonaparte ramenait Venise aux formes populaires qui existaient avant la révolution de 1209, et chargeait trente sénateurs élus de gouverner la république; mais il exigeait trois millions de numéraire, trois millions de fournitures pour l'armée, trois vaisseaux de ligne et deux frégates armés, équipés, vingt tableaux et cinq cents manuscrits..... Des conditions semblables, une administration municipale, une garnison française, furent imposées à Vérone comme à Venise. Cette garnison devenait indispensable pour la sécurité publique; et la nécessité en était si bien sentie, que les municipalités, la noblesse, le commerce, les artisans sollicitaient la présence des Français, les villes de la terre ferme et Venise elle-même se trouvant exposées à la fureur cupide des Esclavons, des matelots et de la populace. Immédiatement après l'installation des trente sénateurs chargés de gouverner la sérénissime république, une horde soudoyée avait parcouru les rues de Venise, pillé les hôtels de ces sénateurs, et réduit la ville, pendant seize heures, à toutes les anxiétés qu'inspirent les soulèvements populaires. Trois mille Français, arrivés de nuit le 16 mai sur la place Saint-Marc, rétablirent le calme, et Bonaparte, du quartier général de Milan, adressa *aux citoyens de Venise* une proclamation dans laquelle il déclarait vouloir traiter en ennemi de la république française quiconque porterait la moindre atteinte aux personnes ou aux propriétés. « Si vingt-quatre heures après la publication du présent ordre, ajoutait le général, les Esclavons n'ont pas quitté cette ville pour se rendre en Dalmatie, les officiers et les aumôniers des différentes compagnies d'Esclavons seront arrêtés, traités comme rebelles, et

leurs biens en Dalmatie confisqués. Le général en chef fera, à cet effet, marcher en Dalmatie une division de l'armée, et ils seront la cause de ce que la guerre et ses horreurs seront transplantées au milieu de leurs foyers. »

Six mois vont s'écouler pendant lesquels Bonaparte, opérant sur les bases des préliminaires de Léoben, et renonçant à l'idée de former deux ou trois républiques sous les noms de Cispadane, Transpadane et Ligurienne, organise une république fédérative dite Cisalpine, et lui crée une ceinture fortifiée propre à la garantir des invasions soudaines; quelques ouvrages réunissent Milan à sa citadelle; huit bastions protégent Cassano; Ozopo et Palma-Nova sont relevés; les fortifications de Pizzighittone et du château d'Urbin sont étendues; Macaria, Ponte-Vico, Socino, Borgo-Forte, San-Benedetto, Stella sont mis à l'abri d'un coup de main. Non content d'ouvrir des routes dans le réseau militaire qu'il établit, et d'en assurer la sécurité en faisant battre le pays par des colonnes mobiles, il dresse le plan d'un grand chemin à travers le Valais, qui à Genève reliera Versois, Bouveret, Sion, Brigge, Dossola, Côme et Milan. Dans l'éventualité de la mort prochaine du souverain pontife, il développe au sein des États romains les germes d'une démocratie représentative, afin de contre-balancer l'influence de l'Autriche et de Naples; il institue un corps d'ingénieurs sous la direction du célèbre et vertueux Salembini, ancien directeur de l'école militaire de Vérone; il lève des bataillons indigènes à cinq compagnies, que commandent un chef de bataillon, un adjudant-major français, et des officiers italiens et français en nombre égal; il organise des gardes nationales dans la Cisalpine et la Romagne. Afin d'assurer notre com-

merce du Levant et d'amoindrir l'ascendant que ne manquerait pas d'acquérir Trieste dans les parages de l'Adriatique, il envoie contre Corfou, Zante et Céphalonie une expédition dont la conduite militaire est confiée au général Gentili, et la direction scientifique, artistique et morale au citoyen Arnault, qualifié par Bonaparte lui-même d'*homme de lettres distingué.* Le contre-amiral Brueys le seconde puissamment pour armer les vaisseaux vénitiens et transporter à Toulon le matériel considérable tiré des arsenaux de Venise, de Corfou et des autres cités maritimes. Ceux qui se rendent coupables de dilapidations, de négligences qui peuvent compromettre le bien-être du soldat et la sécurité de l'armée, sont chassés, emprisonnés ou fusillés; et les généraux Point, Dessolles, Vignolles, hommes intègres auxquels il a remis les instructions les plus précises, sont chargés d'une inspection générale de tous les hôpitaux.

Ce ne sont pas seulement les questions matérielles qui préoccupent l'infatigable général en chef; il étudie, observe, dirige le moral de ses troupes; il proscrit du camp les journaux susceptibles d'égarer l'opinion. N'ayant pas la prétention de pouvoir tout faire par la force de son épée, et reconnaissant l'influence des préceptes religieux, des enseignements évangéliques, il appelle à son aide les bons prêtres pour pacifier le pays. « Que l'évêque de Vicence, écrivait-il à Joubert, envoie des missionnaires prêcher tranquillité, obéissance, sous peine de l'enfer. Faites venir chez vous les missionnaires, en donnant à chacun quinze louis pour leurs frais de route, en disant qu'au retour vous leur en donnerez autant... » Aussi respectueux à l'égard des bons prêtres, qu'il l'était peu à l'égard des mauvais, il considérait un « prélat tel que

Fénelon comme le plus beau présent que le ciel puisse faire à une grande ville et à un gouvernement, » tandis qu'un prêtre réprouvé lui semblait avoir « l'œil hagard et vendre comme Judas le pauvre peuple. Purgez-en l'Église, écrivait-il à l'archevêque de Gênes, et faites tomber sur les mauvais prêtres l'anathème et la malédiction du ciel.... La souveraineté du peuple, la liberté, c'est le code de l'Évangile. » Les églises, que d'une main prudente Bonaparte tenait fermées, pour les préserver du pillage ou du désordre, il les rouvrait dès que le permettaient les circonstances, et veillait lui-même à ce que Rome rétablît ses pompes religieuses.

Résumant d'un coup d'œil la situation politique de l'Europe, et se posant à part, en dehors des habitudes traditionnelles de la cour autrichienne, des rêveries ou des pusillanimités du Directoire, Bonaparte se permettait de donner à l'empereur des conseils, et au gouvernement français des avis qui devenaient presque des ordres. Voici quelques pensées recueillies çà et là dans sa correspondance avec le Directoire : « Si le corps germanique n'existait pas, il faudrait le créer tout exprès pour nos convenances... » — « Venise..... population inepte, lâche et nullement faite pour la liberté. Sans terre, sans eau, il paraît naturel qu'elle soit laissée à ceux à qui nous donnons le continent... » — « Naples... il n'y a pas de cour plus furibonde et plus profondément décidée contre la République... » — « ... Les Polonais inquiètent beaucoup l'empereur : effectivement, il vient du fond de la Pologne beaucoup d'officiers, et nos soldats voient leur uniforme polonais avec un plaisir qui redouble leurs moyens.... » — « Nous persistons dans l'idée de conclure la paix sans congrès; il faudra bien qu'ils en passent par là... »

«... Les îles de Corfou, de Zante et de Céphalonie sont plus intéressantes pour nous que toute l'Italie ensemble. » — « Je crois que si nous étions obligés d'opter, il vaudrait mieux restituer l'Italie à l'empereur, et garder ces quatre îles, qui sont une source de richesses et de prospérité pour notre commerce. L'empire des Turcs s'écroule tous les jours. La possession de ces îles nous mettra à même de le soutenir autant que cela sera possible, ou d'en prendre notre part... » — « *Les temps ne sont pas éloignés où nous sentirons que, pour détruire véritablement l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Egypte.* »

« Il n'y a qu'une résolution prompte de notre part qui puisse mettre ordre aux affaires de l'intérieur, et obliger l'empereur à donner la paix à l'Europe... » — « Je vous promets d'être dans Vienne aux vendanges, de me réunir sur le Danube avec l'armée du Rhin, et de faire boire du vin de Tokay aux paysans hongrois... » — « Si je préviens l'ennemi et que je prenne l'offensive, je le bats, et quinze jours après le premier coup de fusil je suis sous les murs de Vienne. S'il prend l'offensive avant moi, tout devient très-douteux... »

« .... Vous pouvez d'un seul coup sauver la République, deux cent mille têtes, peut-être, qui sont attachées à son sort, et conclure la paix en vingt-quatre heures. Faites arrêter les émigrés; détruisez l'influence des étrangers; si vous avez besoin de forces, appelez les armées, faites briser les presses des journaux vendus à l'Angleterre, plus sanguinaires que ne le fut jamais Marat. — Quant à moi, citoyens directeurs, il est impossible que je puisse vivre au milieu dés affections les plus opposées : s'il n'y a point de remède pour faire finir les maux de la patrie, pour mettre un terme aux assas-

sinats et à l'influence des royalistes, je demande ma démission. »

Cette offre de déposer son épée était sérieuse; Bonaparte y revint plusieurs fois, et jamais peut-être il ne fut si fatigué des grandeurs; jamais il n'éprouva un sentiment si profond de découragement, de fatigue et de dégoût que dans la seconde quinzaine du mois de juillet.

« Je vois, écrivait-il au Directoire, que le club de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour arriver à la destruction de la République. N'est-il donc plus en France de républicains? Et, après avoir vaincu l'Europe, serons-nous réduits à chercher quelque angle de la terre pour y terminer nos tristes jours? » A tous ses intimes, à Barras, Carnot, Augereau, Clarke, Bourrienne, il tenait le même langage, et cela sans arrière-pensée.

« Je me suis lancé très-avant et mis très-volontiers en butte à toutes les factions. Cela serait très-mal calculé, si je trouvais dans l'ambition et l'occupation de grandes places ma satisfaction et le bonheur; mais, ayant placé l'une et l'autre dans l'opinion de l'Europe entière et dans l'estime de la postérité, j'ai pensé que je ne devais pas être arrêté par tous ces calculs et ce grand tapage des factions; je vous avoue cependant que je désire bien de rentrer dans la vie privée : j'ai payé ma part.... »

La retraite de Bonaparte eût ramené la guerre en Allemagne et produit le chaos dans l'intérieur de la France; aussi Carnot et les généraux que l'on disait si jaloux de sa gloire le conjuraient-ils unanimement d'achever son ouvrage, d'opérer le salut de l'Europe et de dominer l'envie :

« Songez, citoyen général, écrivait Augereau, que le salut de la République est entre vos mains, et que

votre fermeté et votre courage, dirigés par votre pureté d'opinion et d'action, sont seuls capables de la tirer du précipice affreux que lui ont creusé l'hypocrisie, la perfidie et l'habitude du crime des agents du trône et de l'autel. » — « Vous tenez en vos mains le sort de la France entière, disait Carnot. Ah! croyez-moi, mon cher général, il est temps de couronner vos travaux militaires; faites la paix : il ne vous manque plus que ce genre de gloire. Ne remettons pas la République en problème; songez qu'elle en sera toujours un jusqu'à la paix. Dussiez-vous la faire sur les seules bases du traité préliminaire de Léoben, concluez-la : elle sera encore superbe.... » — « Mon cher général, venez jouir de la bénédiction du peuple français tout entier, qui vous appellera son bienfaiteur; venez étonner les Parisiens par votre modération et votre philosophie. On vous prête mille projets plus absurdes les uns que les autres; on ne peut croire qu'un homme qui fait de si grandes choses puisse se réduire à vivre en simple citoyen. Quant à moi, je crois qu'il n'y a que Bonaparte redevenu simple citoyen qui puisse laisser voir le général Bonaparte dans toute sa grandeur. »

Bernadotte venait de voir à l'œuvre le héros de l'armée d'Italie : pendant son séjour à Paris, où il remplissait une mission, il exaltait en toute circonstance le mérite de Bonaparte, et joignait ses encouragements personnels à ceux de Carnot et d'Augereau : « Mon général, jouissez délicieusement; n'empoisonnez point votre existence par des réflexions tristes; les républicains ont les yeux sur vous, ils pressent votre image sur leur cœur; les royalistes la regardent avec respect, et frémissent. Mon amitié pour vous est invariable... » Venaient ensuite tous les courtisans de la force et de la gloire, tous les

ambitieux, qui se pressaient, qui se serraient autour de Bonaparte, et qui, lui prodiguant leurs hommages, l'initiaient au sentiment presque général qu'inspiraient ses actes. Nommé ministre des relations extérieures, Talleyrand lui disait : « Justement effrayé des fonctions dont je sens la périlleuse importance, j'ai besoin de me rassurer par le sentiment de ce que votre gloire doit apporter de moyens et de facilités dans les négociations. Le nom seul de Bonaparte est un auxiliaire qui doit tout aplanir. Je m'empresserai de vous faire parvenir toutes les vues que le Directoire me chargera de vous transmettre, et la renommée, qui est votre organe ordinaire, me ravira souvent le bonheur de lui apprendre la manière dont vous les aurez remplies. » Ce début dans le métier de courtisan, où l'ex-évêque d'Autun se montra si habile, promettait pour l'avenir; Bonaparte y dut être sensible; mais il aurait dû l'être bien davantage encore aux sentiments sincères du ministre Truguet l'assurant de sa *tendre et constante amitié;* à ceux de l'amiral Brueys se félicitant *d'être employé sous ses ordres* et *brûlant d'impatience* de le voir, pour lui exprimer *la vénération et l'enthousiasme que lui inspirent ses vertus.* La gloire, cette idole des grands cœurs, attirait vers lui le brave Desaix, qui, souffrant de la poitrine, obligé de quitter momentanément l'armée du Rhin, visitait les champs de bataille illustrés par Bonaparte, et venait à son camp, *pénétré au delà de tout ce qu'il pouvait dire de ses attentions honnêtes.* Les préventions de Kellermann contre le héros de l'Italie étaient entièrement dissipées; il éprouvait le *désir le plus grand* de l'en assurer de bouche et de faire pour lui *de l'impossible le possible.* Aubert du Bayet, ambassadeur de France à Constantinople, se

disait l'ami de sa gloire et de sa personne. Alvinzi, Beaulieu, Provera, Wurmser et l'archiduc Charles lui-même s'honoraient d'avoir lutté contre un génie exceptionnel, aussi terrible dans le combat que magnanime après la victoire; le fameux Ali, pacha de Janina, lui écrivait : « Vos actions héroïques, que j'admire avec tout l'univers, me font désirer votre amitié particulière, et la sympathie de nos goûts guerriers m'est un sûr garant de la gagner. Il me sera agréable d'en recevoir le témoignage et de resserrer avec le héros de la France les liens de l'amitié dont mon cœur a toujours été pénétré pour votre nation... » Le pacha de Scutari et le sultan lui-même manifestaient une prédilection personnelle non moins vive pour Bonaparte, qui leur envoyait des armes de prix, des caisses de fusils, des assurances de protection et d'estime comme celle-ci : « La République française est l'amie vraie de la Sublime Porte; elle estime plus particulièrement la brave nation albanaise... Non-seulement les Turcs seront traités par moi ainsi que le sont les autres peuples, mais même avec une espèce de partialité... » Il écrivait dans des termes analogues au chef des Maïnotes, *petit mais brave peuple qui, seul de l'ancienne Grèce, a su conserver sa liberté... Dignes descendants de Sparte auxquels il n'a manqué pour être aussi renommés que leurs ancêtres que de se trouver sur un plus vaste théâtre...* On doit supposer qu'alors notre héros avait déjà des vues arrêtées relativement à l'expédition d'Égypte, où son thème officiel sera de dire qu'il ne fait point la guerre aux Turcs, mais aux mameluks, leurs tyrans; qu'il ne veut pas opprimer la terre des Pharaons, mais la rendre libre, heureuse, digne de ses antiques destinées...

L'occupation des îles Ioniennes, tout avantageuse

qu'elle fût, et qu'il considérait comme d'*un grand intérêt pour nous dans les événements futurs de l'Europe*, ne lui paraissait pas suffire encore. Il voulait Malte : « Pourquoi ne pas s'en emparer?... Les habitants, qui montent à plus de cent mille, sont très-portés pour nous, et fort dégoûtés de leurs chevaliers, qui ne peuvent plus vivre et meurent de faim; je leur ai fait confisquer exprès tous leurs biens en Italie. Avec l'île de Saint-Pierre, que nous a cédée le roi de Sardaigne, avec Malte et Corfou, nous serons maîtres de la Méditerranée [1]. » Dans le but de faciliter la prise de Malte, le Directoire, d'accord avec Bonaparte, y avait envoyé Poussielgue, revêtu d'un caractère officiel près de l'ordre, mais chargé secrètement d'organiser le parti démocratique.

Par une fatalité qui déjoua souvent les projets de Bonaparte, l'expédition des îles Ioniennes faillit ne point avoir lieu, faute de vivres et de matelots. Les commissaires de la trésorerie mettaient à verser les fonds autant d'insouciance qu'ils employaient d'activité à détourner de leur objet ceux qu'envoyait Bonaparte. Brueys lui écrit que depuis quatre mois son équipage est sans solde; sur-le-champ Bonaparte tâche d'y pourvoir : « Toujours, dit-il, le soldat de l'armée d'Italie se fera un plaisir de partager son pain avec les braves de la marine. » Voulant armer la flotte vénitienne, et l'ordonnateur de Toulon n'ayant aucune ressource pécuniaire, il y subvient par l'envoi d'un million sur lequel les commissaires de la trésorerie mettent la main. « Je ne suis pas votre juge, écrivait alors Bonaparte au commissaire ordonnateur Groignard; mais si vous étiez sous mes ordres, je vous mettrais aux arrêts pour avoir obtempéré à une réquisition ridicule et avoir laissé partir

[1] Lettre du 13 septembre au ministre des relations extérieures.

ce million pour Paris, lorsque la trésorerie ne remplit pas son devoir le plus sacré, qui est la solde de vos marins. »

Protecteur du soldat, soutien du faible et de l'opprimé, Bonaparte étendait une main tutélaire sur tous ceux qui réclamaient son appui : Français ou Italiens, nobles, bourgeois ou paysans, prêtres ou laïques, trouvaient indistinctement facile accès près de sa personne : entouré d'un corps diplomatique accrédité, des envoyés du souverain pontife, des plénipotentiaires de l'empereur, du roi de Sardaigne, du duc de Parme, des cantons suisses et des différentes républiques de l'Italie, on le voyait reconstituer cette péninsule, et descendre en même temps des conceptions les plus hautes aux détails les plus minimes, du conflit de la politique internationale aux moindres intérêts individuels. Ainsi, l'Autriche, la Cisalpine, la paix de l'Europe ne lui faisaient oublier ni les objets d'art, dont il surveillait quelquefois personnellement la réparation et l'emballage; ni les manuscrits, parmi lesquels celui de l'historien Joseph, écrit sur papyrus, lui causa bien de l'inquiétude; ni la musique des grands maîtres, qu'il ordonnait de copier afin d'enrichir notre Conservatoire. « De tous les beaux-arts, écrivait-il, la musique est celui qui a le plus d'influence sur les passions, celui que le législateur doit le plus encourager. Un morceau de musique morale, et fait de main de maître, touche immanquablement le sentiment, et a beaucoup plus d'influence qu'un bon ouvrage de morale, qui convainc la raison sans influer sur nos habitudes. »

Nous avons vu de quelle considération et de quels soins Bonaparte honorait Appiani, Orioni, Spallanzani, Volta, ainsi que plusieurs prélats et seigneurs dont le caractère méritait ses égards; il ne distingua pas moins le général vénitien Salembini, *respectable vieillard;*

plein de feu, de courage et de droiture; le chimiste Dandolo, l'astronome Antonio Garruchio, à la considération duquel la société italienne des sciences de Vérone fut redevable d'encouragements pécuniaires ; le sénateur Battaglia, qui devint, avec Dandolo, un des leviers les plus puissants du parti démocratique à Venise. En priant Joubert de faire *des honnêtetés à la veuve Brissac, fille du respectable Mancini Nivernois, littérateur célèbre,* il rendait aux lettres françaises un hommage sympathique; il la recevait au quartier général de Milan et lui fournissait les moyens de regagner Paris. Sous l'influence de Bonaparte et de Joséphine, on voyait renaître au delà des Alpes le charme des soirées de Trianon. « Charmante, sensible, douée de toutes les vertus du cœur, de l'esprit, madame Bonaparte, écrivait Verninhac, est telle que j'ai eu l'avantage de la connaître autrefois. » C'était à qui s'empresserait de lui plaire, mais son mari défendait qu'elle acceptât quoi que ce fût : des statuettes de bronze, un collier de camées, achetés pour elle par le pape, ne purent lui être donnés qu'après le traité de Tolentino.

Le mariage de Pauline Bonaparte avec Leclerc devint l'occasion de fêtes brillantes, dans lesquelles la société française de Milan rivalisa d'élégance avec la société italienne; mais deux femmes dominaient ce cercle de femmes remarquables : Joséphine par la dignité de son maintien, par la noble régularité de ses traits, et Pauline par l'expression vraiment idéale de sa physionomie. L'union de Leclerc avec Pauline convenait à Bonaparte; il y donna volontiers les mains; mais il n'en fut pas de même du mariage d'Élisa avec le comte Félix Bacciochi, simple capitaine d'infanterie, qui se conclut à Marseille le 5 mai 1797 (16 floréal an V). Le

général eût désiré pour beau-frère un homme déjà grand par l'éclat de ses services; mais madame Letizia aimait Bacciochi et n'eut aucun égard aux vues particulières de son fils Napoléon.

La ratification des préliminaires n'arrivant pas, et l'Autriche faisant offrir à Bonaparte, pour lui et pour sa famille, la souveraineté héréditaire d'une population de cent cinquante mille âmes, il comprit qu'on nourrissait l'intention de résister encore. En conséquence, il évacua la Styrie, une partie de la Carniole, la Carinthie, et opéra une manœuvre générale qui devait le mettre en mesure d'ouvrir la campagne, s'il en était besoin. Le 9 juillet il fit proclamer la nouvelle république cisalpine, où la constitution française fut mise en vigueur et inaugurée le 14 juillet. Trente mille gardes nationaux députés par dix départements cisalpins, deux régiments d'infanterie et deux régiments de cavalerie du même pays vinrent fraterniser sur l'autel de la patrie; cinq régiments d'infanterie et deux régiments de cavalerie françaises se réunirent en carré sur un champ de Mars garni de trophées, autour d'une pyramide élevée à la gloire des braves morts dans les plaines de l'Italie. Bonaparte adressa la harangue suivante aux régiments français :

« Soldats !

» C'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet : vous voyez devant vous les noms de nos compagnons d'armes morts au champ d'honneur pour la liberté de la patrie. Ils vous ont donné l'exemple; vous vous devez tout entiers à la République; vous vous devez tout entiers au bonheur de trente millions de Français; vous vous devez tout entiers à la gloire de ce nom, qui a reçu un nouvel éclat par vos victoires.

» Soldats ! je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie ; mais la patrie ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France ; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la constitution, défendre la liberté, soutenir le gouvernement et les républicains.

» Soldats ! le gouvernement veille sur le dépôt des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez sans inquiétude, et jurons par les mânes des héros qui sont morts à côté de nous pour la liberté, jurons sur nos nouveaux drapeaux, guerre implacable aux ennemis de la République et de la constitution de l'an III. »

Les braves blessés dans la campagne défilèrent alors devant l'armée, puis l'échange des drapeaux s'opéra au pied de la pyramide ; des discours, des hymnes, des fanfares se succédèrent, et le général en chef passa une revue des troupes. En arrivant aux carabiniers de la 11e demi-brigade d'infanterie légère, il leur dit : « Mes amis, je suis bien aise de vous voir : vous valez à vous seuls trois mille hommes. » Il témoigna aussi sa satisfaction profonde à la 2e d'infanterie légère, qui gardait naguère le château de Vérone. Quand les chefs de corps s'approchèrent de la pyramide pour recevoir l'étendard qui leur était destiné, « Soldats, dit Bonaparte, que vos drapeaux soient toujours sur le chemin de la liberté et de la victoire ! » Il remit à la 25e demi-brigade un drapeau sur lequel étaient inscrits ces mots : *La vingt-cinquième s'est couverte de gloire ;* à la 18e un drapeau semblable portant pour devise : *Brave dix-huitième, je vous connais ; l'ennemi ne tiendra pas devant vous.* En

abordant le front de bandière des troupes cisalpines : « Cisalpins, s'écria Bonaparte, que vos légions se distinguent par leur discipline, et qu'elles soient les colonnes inébranlables de la liberté et de l'indépendance ! » Le reste de la journée fut rempli par des banquets, des jeux divers, des courses et des danses. Au dîner que donna le général en chef, il porta le toast suivant : « Aux mânes du brave Stengel, mort aux champs de Mondovi ; de Laharpe, mort aux champs de Fombio ; de Dubois, mort aux champs de Roveredo ; à tous les braves morts pour la défense de la liberté ! Puissent leurs mânes être toujours autour de nous ; ils nous préviendront des embûches des ennemis de la patrie. » Le général Berthier proposa un toast à la constitution de l'an III et au Directoire exécutif ; le général Vignolle, au conseil des Anciens ; Lannes, à la destruction du club de Clichy ; Serbelloni, président du directoire de la république cisalpine : « Aux divisions de l'armée active d'Italie ! Qu'elles trouvent leur récompense dans la reconnaissance des peuples libres et l'admiration de la postérité. » D'autres toasts eurent lieu, et la musique jouait : *Ça ira*, le *Pas de charge*, ainsi que des airs analogues. Chacune des dix divisions de l'armée vota une ou plusieurs adresses au Directoire exécutif et à l'armée de l'intérieur. On remarqua surtout celles de la division Augereau, de la division Joubert et de la division Serrurier, empreintes d'exaltation républicaine, tandis que celle de Bernadotte, qu'il avait rédigée lui-même, respirait le calme et la modération autant que la fermeté.

Les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, animées du même esprit que les divisions d'Italie, célébrèrent comme elles la fête du 14 juillet, et firent au

Directoire des protestations de dévouement. Plus impatient que Bonaparte, Hoche marcha même sur Paris, et ne s'arrêta qu'après avoir reçu des dépêches du conseil des Cinq-Cents.

Il a été question précédemment du complot royaliste à la tête duquel figuraient Pichegru, Willot, Lajolais, et de la scission opérée dans le Directoire. Par un inconcevable caprice, Carnot faisait alors cause commune avec les royalistes, soutenus des clubistes de Clichy, première souche de nos doctrinaires d'aujourd'hui. C'étaient des *hommes sans entrailles ni patrie*, dit M. Tissot, ayant à leur disposition la plupart des journaux.

Bonaparte aurait pu dès lors renverser le gouvernement; on le lui conseillait, et son armée semblait n'attendre qu'un mot pour franchir les Alpes; mais il aimait sincèrement la France, et ne voulait point y devenir une cause de trouble. Décidé à soutenir le Directoire, il prit ses mesures en conséquence, et tint prête une colonne de quinze mille hommes avec laquelle il eût marché au secours du gouvernement. Augereau, nommé commandant de la 17e division militaire, rendit cette expédition inutile. Trois membres du Directoire, Barras, Rewbel et La Réveillère, qui voulaient le maintien de la constitution existante, firent arrêter Barthélemy. Carnot eût éprouvé le même sort, s'il n'y eût échappé par la fuite. Pichegru, Willot, cinquante autres députés et cent cinquante personnes choisies parmi les journalistes et les Clichyens furent également décrétés d'arrestation. Un message du Directoire dévoila aux conseils toute la conspiration; les papiers saisis par la police de Bonaparte dans le portefeuille du comte d'Entraigues, agent de Louis XVIII, reçurent une grande publicité; mais le public, demeuré incrédule, ne crut à la réalité de ce complot qu'après que

Moreau, dans une proclamation, en eut instruit son armée comme d'une chose dont lui-même avait depuis longtemps connu les trames. Mandé à Paris, Moreau se disculpa fort mal du silence qu'il avait tenu sur des papiers tombés entre ses mains : sa complicité avec Pichegru ne fut point l'objet d'un doute, et le Directoire le destitua.

Une loi rendue le 19 fructidor condamna deux cents personnes à la déportation, et de suite elles furent embarquées à Rochefort pour être transportées à la Guyane. Parmi elles se trouvaient beaucoup d'hommes obscurs, mais quelques noms déjà célèbres : Barthélemy, Portalis, Barbé-Marbois, Tronçon du Coudray, Dumolard, Muraire, Pastoret, Siméon, Benezech, Dumas, Villaret-Joyeuse, etc. Bonaparte blâma hautement ce coup d'État; il trouva bien qu'on destituât cinquante députés, et que les deux directeurs coupables fussent remplacés par François de Neufchâteau et Merlin ; mais il aurait voulu que Pichegru, Willot, Imbert et Colomès demeurassent seuls sous le poids de l'accusation dirigée contre un parti qui, après tout, n'était solidaire de ses opinions envers personne. « Le 18 fructidor, dit M. Tissot[1], fut un grand attentat contre la liberté. » Enivrés de leur triomphe, les trois directeurs se jetèrent dans un système sans force et sans considération. Il ne suffisait pas de faire revivre les lois révolutionnaires; il fallait un bras vigoureux pour manier ces puissantes armes; quelques gouttes de sang émigré versées sans but et sans sujet rendirent plus odieuse cette réaction dont Barras était le chef, et la rupture des négociations entamées avec l'Angleterre ne fut qu'une bravade qui prouva la présomption des directeurs. Au lieu de témoigner de la

[1] *Histoire de Napoléon*, 1833, t. Ier, p. 126.

force du gouvernement, au lieu d'aplanir les difficultés qui se présentaient pour le traité de paix avec l'Autriche, ils en créèrent eux-mêmes de nouvelles. C'est ainsi qu'à cette époque, malgré les instances de Bonaparte, ils refusèrent de ratifier le traité conclu avec le roi de Sardaigne, éloignèrent du continent l'ambassadeur anglais lord Malmesbury, et voulurent que Bonaparte recommençât les hostilités. Hoche mort, le héros de l'Italie devenait leur seule ancre de salut, leur seul refuge. Ce sentiment ressort très-bien de la lettre suivante, qu'écrivait La Réveillère-Lepeaux :

« Citoyen général,

» Craignez que les conspirateurs royaux, au moment où peut-être ils empoisonnaient Hoche, n'aient essayé de jeter dans votre âme des dégoûts et des défiances capables de priver votre patrie des efforts de votre génie. Jamais elle n'en eut tant besoin. Vous parlez de repos, de santé, de démission! Le repos de la République vous défend de penser au vôtre. Si la France n'est pas triomphante, si elle est réduite à faire une paix honteuse, si le fruit de vos victoires est perdu, alors, citoyen général, nous ne serons pas seulement malades, nous serons morts. Non, le Directoire exécutif ne reçoit pas votre démission; non, vous n'avez pas besoin, avec lui, de vous réfugier dans votre conscience et de recourir au témoignage tardif de la postérité. Le Directoire exécutif croit à la vertu du général Bonaparte, il s'y confie.... »



CHAPITRE CINQUANTIÈME.

PAIX DE CAMPO-FORMIO; ADIEUX DE BONAPARTE A L'ARMÉE D'ITALIE.

Situation d'esprit de Bonaparte vis-à-vis de l'Autriche, de l'opinion publique et du Directoire. — Préparé à recommencer la guerre, il écrit à l'empereur. — Bernadotte arrive de Paris à Milan. — Ses entretiens avec Bonaparte décident la conclusion de la paix. — Traité de Campo-Formio; sa teneur, et sa justification par Bonaparte. — Talleyrand devient confident de ce général. — Mission de Bottot et sa lettre sur les dispositions du Directoire à l'égard de Bonaparte. — Réception de Monge et de Berthier, porteurs du traité de paix. — Joie publique — Bonaparte, nommé général de l'armée d'Angleterre, se dispose à quitter l'Italie. — Sa proclamation aux Cisalpins; ses conseils aux Génois. — Berthier est nommé général en chef de l'armée d'Italie. — Joubert et Andréossi chargés de présenter au Directoire un drapeau donné à Bonaparte. — Ses adieux à l'armée.

« Je leur ai dit que la République française ne voulait point être reconnue; elle est en Europe ce qu'est le soleil sur l'horizon : tant pis pour qui ne veut pas la voir et ne veut pas en profiter ! »

Lettre de Bonaparte au Directoire (16 avril 1797).

« Si je me fusse, au commencement de la campagne, obstiné à aller à Turin, je n'aurais jamais passé le Pô; si je m'étais obstiné à aller à Rome, j'aurais perdu Milan; si je m'étais obstiné à aller à Vienne, peut-être aurais-je perdu la République. »

Idem, du 19 avril.

La grande nation est appelée par le destin à étonner et consoler le monde.

Proclamation de Bonaparte à son armée (12 septembre 1797).

Dans l'attente de la paix, l'Europe entière tenait les yeux fixés sur Bonaparte, qui, de son côté, observait l'Autriche, pénétrait les motifs des lenteurs qu'elle mettait à conclure, et ne se laissait éblouir ni par de faux semblants d'amitié, ni par le sentiment de sa propre puissance ou l'éclat de ses victoires. Regardant comme possible, comme probable, une rupture avec l'empereur, il ne se dissimulait point le danger personnel

qu'entraînerait cet événement, car on lui reprocherait d'avoir attendu pendant six mois la ratification des préliminaires que pouvait exiger sa formidable épée. Victorieux dans cette lutte nouvelle, peut-être imposera-t-il aux accusateurs; mais vaincu, on le traduira devant une haute cour de justice, on fouillera sa vie, on suspectera ses intentions, on révoquera en doute ses motifs. Abandonné du Directoire, qui n'aura le courage ni d'avouer ses propres hésitations, ni de se déclarer complice du général en chef; qui viendra peut-être à son tour lui demander compte de l'initiative tant de fois prise par lui dans les hautes questions gouvernementales, de la rébellion si fréquente et si soudaine de sa conscience indignée contre des ordres qu'il a repoussés ou contre des actes qu'il a trop ouvertement blâmés; la gravité des inculpations prendra des proportions d'autant plus grandes que les services rendus auront eu plus d'éclat. Pour sauver la France et le gouvernement, pour se sauver lui-même, Bonaparte, sous le poids d'une immense responsabilité, dut élever son pouvoir au-dessus du pouvoir directorial, il organisa l'Italie de manière à compter sur elle, et, centralisant l'armée vers l'Adige, il compléta les cadres, au moyen des prisonniers échangés, des volontaires italiens ou polonais, des malades sortis des hôpitaux, et de quelques détachements venus de l'intérieur ou de garnisons remplacées par les troupes indigènes. Venise, Vérone, Trieste, Corfou, furent dépouillés; une marine garde-côte, nouvellement créée, permit de gouverner sans entrave la mer Adriatique et la mer Ionienne; et des hommes dévoués envoyés successivement au Directoire, Leclerc, Kellermann, Serrurier, Bernadotte, plaidant la cause de leur général, l'initièrent aux alternatives, aux soubresauts de l'opinion dans la capitale.

Quand Bonaparte eut terminé l'organisation civile et militaire de la Cisalpine; quand il eut refait son matériel usé par quinze mois de campagnes continues; quand il se sentit capable de mettre en ligne quatre-vingt mille hommes et de marcher sur Vienne, il écrivit à l'empereur :

« Du quartier général de Milan, le 11 vendémiaire an V (2 octobre 1797).

« SIRE,

» L'Europe veut la paix. Cette guerre désastreuse dure depuis trop longtemps. J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que si elle n'envoie pas des plénipotentiaires à Paris pour entamer les négociations de paix, le Directoire exécutif m'ordonne de combler le port de Trieste et de ruiner tous les établissements de Votre Majesté sur l'Adriatique. Jusqu'ici j'ai été retenu dans l'exécution de ce plan par l'espérance de ne pas accroître le nombre des victimes innocentes de cette guerre. Je désire que Votre Majesté soit sensible aux malheurs qui menacent ses sujets, et rende le repos et la tranquillité au monde. Je suis avec respect de Votre Majesté,

» BONAPARTE. »

Cette lettre produisit son effet; des plénipotentiaires furent envoyés à Paris et au quartier général; mais dans l'intervalle, différents griefs surgirent et certaines considérations politiques suggérèrent à Bonaparte la pensée de rompre. Pour prendre un parti décisif, il attendit Bernadotte, qui arriva de Paris le 9 ou le 10 octobre.

Bonaparte, Joséphine et leurs intimes, Marmont, Bourrienne, Junot et quelques autres, se trouvaient

réunis au château de Passeriano. Bernadotte courut les y trouver. On l'attendait comme un messager de bonne nouvelle; et Bonaparte, incertain des véritables dispositions de l'esprit public au delà des Alpes, désirait beaucoup interroger un homme de tact tel qu'était Bernadotte. Le Directoire, l'administration, les finances, l'armée, devinrent l'objet de cent questions rapides que faisait Bonaparte avec une pétillante vivacité. Bernadotte y répondait sans la moindre dissimulation, mais en ramenant involontairement l'opinion des autres au point de vue de son opinion personnelle. « Le Directoire, disait-il, s'est scandalisé du peu d'égards que vous avez pour lui; l'armée de Sambre-et-Meuse vous est opposée; l'armée du Rhin vous accuse d'être la cause de la disgrâce de Moreau; les royalistes savent que les événements de fructidor ont arrêté leurs desseins, et s'imaginent qu'ils ont eu lieu pour soustraire le Directoire et vous aux chances d'une accusation qu'ils voulaient formuler. Les républicains vous observent; ils sont devenus froids, même en ce qui touche votre renommée. Le peuple de Paris est enthousiaste de vos succès; le sang répandu au 13 vendémiaire est effacé des murs de Saint-Roch; vous êtes aujourd'hui l'idole de cette masse, qui vous aurait vu traîner alors avec plaisir à l'échafaud. Je ne puis donc trop vous le répéter : faites la paix; car si vous avez des revers, vous ne pouvez compter sur la moindre protection ni sur aucun secours, et tous les partis se réjouiront si vous éprouvez des défaites... » Quelques traits de cette appréciation, injustes ou forcés, glissaient sur le cœur du général en chef, les autres y pénétraient avec une incisive âcreté.

Après un instant de silence, Bonaparte, qui a deviné tout ce que Bernadotte n'a point dit, qui a déjà classé

les faits pour y revenir quand il en serait besoin, le ramène au point capital, à l'opinion du Directoire. « Général, répond Bernadotte, vous m'avez d'abord demandé mon avis particulier, je vous l'ai donné franchement; vous voulez celui du Directoire : il en est tout le contraire. Le Directoire m'a chargé très-expressément de vous engager à ne pas céder Venise, à trouver quelque moyen de recommencer la guerre, et à fonder partout des républiques. — Mais si je recommence la guerre, dit Napoléon, pensez-vous que l'on me fournisse longtemps les moyens de la soutenir? — Vous ne pouvez y compter : la nation désire vivement la paix, et la paix faite, votre gloire reste dans tout son éclat. Mais ce n'est pas le compte du Directoire, à qui le sentiment de sa faiblesse ne laisse voir d'autres moyens de conserver son existence qu'en tenant le sort de la République flottant et incertain... — Ainsi, vous concluez, ajouta Napoléon en se levant et tendant la main à Bernadotte... — La paix. — Malgré le Directoire? — A cause du Directoire. » Et s'appuyant sur le bras de Bernadotte, Bonaparte rentra au salon, qu'il avait quitté depuis une heure.

Joséphine fut charmante avec Bernadotte. Elle avait facilement deviné son penchant pour la paix, et comme cette disposition répondait au désir ardent qu'elle éprouvait de reprendre ses anciennes habitudes d'aristocratie parisienne, elle fut presque toujours exclusivement occupée de celui dont le témoignage pouvait être d'un si grand poids dans la décision du général en chef. Bonaparte demeura pensif pendant le souper et jusqu'à la fin de la soirée. Le lendemain il fait appeler Bernadotte, et lui communique avec franchise ses pensées de la nuit. — « Moi aussi, général, ré-

pond Bernadotte, je n'ai point été sans réfléchir sérieusement à notre entretien d'hier; et vous excuserez ma franchise en faveur du prix que j'attache à la grandeur de mon pays ainsi qu'à votre gloire. Il n'existe qu'un seul moyen de reprendre les hostilités avec avantage, c'est d'investir le gouvernement d'une dictature qui lui permette de suivre un plan dont vous seriez l'exécuteur; mais votre position personnelle deviendrait des plus périlleuses. Victorieux ou défait, vous n'en seriez pas moins l'objet des soupçons et de la surveillance de ce pouvoir. » S'élevant aussitôt sur la pointe des pieds, et portant le bras droit en l'air, comme s'il eût voulu peindre sa résignation aux volontés du ciel descendues spontanément dans son âme, Bonaparte dit avec résolution ces mots : *Je me décide; je fais la paix.*

Udine fut désignée pour la tenue des nouvelles conférences, qui devaient avoir lieu chez le comte de Cobentzel. Mais le Directoire, en adressant à Bonaparte un *ultimatum* qui différait complétement des bases posées à Montebello, et reconnues acceptables par le gouvernement français, rendait la situation du général en chef très-critique. On ne voulait céder à l'Autriche ni Venise, ni la ligne de l'Adige; autant valait déclarer la guerre. Bien plus, on imposait au vainqueur un plan de campagne qui différait du sien. Cette double considération, ce recul vers l'impossible traçaient la ligne de conduite que devait suivre Bonaparte, quand même les avis de Bernadotte ne l'eussent point éclairé. Il se borna donc à présenter l'*ultimatum* posé précédemment par lui dans les conférences de Montebello. Cobentzel fit grand bruit des conditions humiliantes auxquelles on voulait soumettre l'Autriche; il menaça de l'intervention prochaine de la Russie, d'une levée en masse, et déclara que, loin

de signer jamais un semblable traité, l'Empereur quitterait sa capitale, que lui-même romprait les conférences, et que le sang versé retomberait sur la tête du général qui, par ses exigences, abusait du droit que lui donnait la victoire... « Eh bien, répond froidement Bonaparte, la trêve est rompue; la guerre est déclarée. » Et s'approchant d'un cabaret de porcelaine, souvenir de l'impératrice Catherine au comte de Cobentzel, il le saisit avec vivacité, et le brise à ses pieds en ajoutant : « Souvenez-vous, monsieur, qu'avant la fin de l'automne je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine. » Les membres du congrès restent atterrés. Bonaparte sort, monte en voiture, et dépêche à l'archiduc Charles un officier pour lui dénoncer la rupture des négociations et la reprise des hostilités sous vingt-quatre heures.

Quand le congrès, demeuré en séance, eut appris l'irrévocable résolution du général français, il trembla pour le trône impérial; chacun fut d'avis de céder, et Cobentzel chargea le marquis de Gallo d'aller porter à Bonaparte l'adhésion unanime des plénipotentiaires au célèbre traité qu'on signa le lendemain, 17 octobre, à Campo-Formio.

« Sa Majesté l'empereur des Romains, roi de Hongrie et de Bohême, et la République française, voulant consolider la paix, dont les bases ont été posées par les préliminaires signés au château d'Eckenwald, près Léoben en Styrie, le 18 avril 1797, ou 20 germinal an III de la République française, une et indivisible, ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

» Sa Majesté l'Empereur et Roi, le sieur D. Martien Mastrili, noble patricien napolitain, marquis de Gallo; le sieur Louis de Cobentzel, comte du saint-em-

pire romain; le sieur Maximilien, comte de Meerfeldt; et le sieur Ignace, baron de Degelmann;

» Et la République française, Bonaparte, général en chef de l'armée française en Italie, lesquels, après l'échange de leurs pleins pouvoirs respectifs, ont arrêté les articles suivants :

» Art. Ier. Il y aura à l'avenir et pour toujours une paix solide et invariable entre Sa Majesté l'empereur des Romains, roi de Hongrie et de Bohême, ses héritiers et successeurs, et la République française. Les parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir entre elles et leurs États une parfaite intelligence, sans permettre dorénavant que, de part ni d'autre, on commette aucune sorte d'hostilités par terre ou par mer, pour quelque cause ou quelque prétexte que ce puisse être, et on évitera soigneusement tout ce qui pourrait altérer à l'avenir l'union heureusement établie. Il ne sera donné aucun secours ou protection, soit directement, soit indirectement, à ceux qui voudraient porter quelque préjudice à l'une ou à l'autre des parties contractantes.

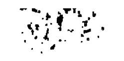
» III. Sa Majesté l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême, renonce, pour elle et ses successeurs, en faveur de la République française, à tous ses droits et titres sur les ci-devant provinces de la Belgique connues sous le nom de Pays-Bas autrichiens. La République française possédera ce pays à perpétuité, en toute souveraineté et propriété, et avec tous les biens territoriaux qui en dépendent.

» V. Sa Majesté l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême, consent à ce que la République française possède en toute souveraineté les îles ci-devant vénitiennes du Levant, savoir : Corfou, Zante, Céphalonie, Sainte-

Maure, Cérigo, et autres îles en dépendant, ainsi que Butrinto, Arta, Vostizza, et en général tous les établissements ci-devant vénitiens et albanais qui sont situés plus bas que le golfe de Lodrono.

» VI. La République française consent à ce que Sa Majesté l'Empereur et Roi possède en toute souveraineté et propriété les pays ci-dessous désignés, savoir : l'Istrie, la Dalmatie, les îles ci-devant vénitiennes de l'Adriatique, les bouches du Cattaro, la ville de Vénise, les lagunes et les pays compris entre les États héréditaires de Sa Majesté l'Empereur et Roi, la mer Adriatique, et une ligne qui partira du Tyrol, suivra le torrent en avant de Gardala, traversera le lac de Garda jusqu'à Lazice; de là une ligne militaire jusqu'à San-Giacomo, offrant un avantage égal aux deux parties, laquelle sera désignée par des officiers du génie nommés de part et d'autre avant l'échange des ratifications du présent traité. La ligne de limite passera ensuite l'Adige à San-Giacomo, suivra la rive gauche de cette rivière jusqu'à l'embouchure du canal Bianco, y compris la partie de Porto-Legnago qui se trouve sur la rive droite de l'Adige, avec l'arrondissement d'un rayon de trois mille toises. La ligne se continuera par la rive gauche du canal Bianco, la rive gauche du Tartaro, la rive gauche du canal dit la Polisella jusqu'à son embouchure dans le Pô, et la rive gauche du grand Pô jusqu'à la mer.

» VII. Sa Majesté l'Empereur renonce à perpétuité, pour elle, ses successeurs et ayants cause, en faveur de la république cisalpine, à tous les droits et titres provenant de ces droits, que Sadite Majesté pourrait prétendre sur les pays qu'elle possédait avant la guerre, et qui font maintenant partie de la république cisalpine, laquelle les possédera en toute souveraineté



et propriété, avec tous les biens et propriétés qui en dépendent.

» VIII. Sa Majesté l'Empereur reconnaît la république cisalpine comme puissance indépendante. Cette république comprend la ci-devant Lombardie autrichienne, le Bergamasque, le Bressan, le Crémasque, la ville et forteresse de Mantoue, le Mantouan, Peschiera, la partie des États ci-devant vénitiens à l'ouest et au sud de la ligne désignée dans l'article VI pour la frontière des États de Sa Majesté l'Empereur en Italie, le Modenais, la principauté de Massa et Carrara, et les trois légations de Bologne, Ferrare et la Romagne.

» IX. Dans tous les pays cédés, acquis ou échangés par le présent traité, il sera accordé à tous les habitants et propriétaires quelconques mainlevée du séquestre mis sur leurs biens, effets et revenus, à cause de la guerre qui a eu lieu entre Sa Majesté Impériale et Royale et la République française, sans qu'à cet égard ils puissent être inquiétés dans leurs biens et personnes. Ceux qui, à l'avenir, voudront cesser d'habiter lesdits pays seront tenus d'en faire la déclaration trois mois après la publication du traité définitif; ils auront le terme de trois ans pour vendre leurs biens, meubles, immeubles, ou en disposer à leur volonté.

» XI. La navigation de la partie des rivières et canaux servant de limites entre les possessions de Sa Majesté l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême, et celles de la république cisalpine, sera libre, sans que ni l'une ni l'autre puissance puissent y établir aucun péage, ni tenir aucun bâtiment armé en guerre, ce qui n'exclut pas les précautions nécessaires à la sûreté de la forteresse de Porto-Legnago.

. . . .

» XV. Il sera conclu incessamment un traité de commerce établi sur des bases équitables, et telles qu'elles assurent à Sa Majesté l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême, et à la République française des avantages égaux à ceux dont jouissent, dans tous les États respectifs, les nations les plus favorisées. En attendant, toutes les communications et relations commerciales seront rétablies dans l'état où elles étaient avant la guerre.

» XVII. Sa Majesté l'Empereur ne pourra, conformément aux principes de neutralité, recevoir dans chacun de ses ports, pendant le cours de la présente guerre, plus de six bâtiments armés en guerre, appartenant à chacune des puissances belligérantes.

» XVIII. Sa Majesté l'Empereur s'oblige à céder au duc de Modène, en indemnité du pays que ce prince et ses héritiers avaient en Italie, le Brisgaw, qu'il possédera aux mêmes conditions que celles en vertu desquelles il possédait le Modenais.

» XIX. Les biens fonciers et personnels non aliénés de Leurs Altesses Royales l'archiduc Charles et l'archiduchesse Christine qui sont situés dans les pays cédés à la République française leur seront restitués, à la charge de les vendre dans l'espace de trois ans. Il en sera de même des biens fonciers et personnels de Son Altesse Royale l'archiduc Ferdinand dans le territoire de la république cisalpine.

» XX. Il sera tenu à Rastadt un congrès uniquement composé des plénipotentiaires de l'empire germanique et de ceux de la République française, pour la pacification entre ces deux puissances. Ce congrès sera ouvert un mois après la signature du présent traité, ou plus tôt s'il est possible.

» XXIV. Le présent traité de paix est déclaré commun à la république batave.

» XXV. Le présent traité sera ratifié par Sa Majesté l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême, et la République française, dans l'espace de trente jours, à partir d'aujourd'hui, ou plus tôt si faire se peut, et les actes de ratification en due forme seront échangés à Rastadt. »

Quatorze articles secrets, formant un traité supplémentaire d'une importance non moins grande que le traité ostensible, spécifiaient les limites respectives des deux États. L'Empereur promettait de ne point soutenir l'empire germanique, s'il arrivait que la diète se refusât aux cessions de territoire sur la rive gauche du Rhin. La libre navigation du Rhin et de la Meuse était assurée; la France consentait à ce que l'Autriche acquît le pays de Salzbourg, et reçût de la Bavière l'Innwirtel et la ville de Wasterbourg sur l'Inn. L'Autriche cédait le Frickthal pour être réuni à la Suisse. La France consentait à rendre les États prussiens entre la Meuse et le Rhin. Des indemnités étaient promises en Allemagne aux princes qui perdaient leurs possessions sur la rive gauche de ce fleuve.

Ce traité de paix, empreint d'un sentiment de convenance et de justice remarquable, donnait à la France la Belgique et l'alliance obligée de l'Italie septentrionale pour compenser les acquisitions faites en Pologne par les autres puissances et la perte de Saint-Domingue. La Gallicie et les États de Venise servaient d'ample dédommagement à l'Autriche; la Prusse et l'Espagne ne souffraient pas du progrès de nos armes, et les puissances continentales, rentrant dans le système d'équilibre de 1789, laissaient l'Angleterre isolée, presque réduite à ses propres ressources.

Les deux hommes les plus avancés dans la pensée intime de Bonaparte furent chargés par lui de porter au Directoire les conditions de paix imposées à l'Autriche; mais comme il n'avait point suivi les ordres du gouvernement, comme sa politique personnelle se substituait ici à la politique audacieusement imprudente des directeurs, et qu'il venait d'assumer sur sa tête une responsabilité fort grave, il écrivit une longue lettre où, réfutant par avance toutes les objections possibles, il traçait, d'une manière nette, sa ligne de conduite et les motifs qui l'avaient inspirée :

« Au quartier général à Passeriano, le 27 vendémiaire an VI (18 octobre).

» La paix a été signée hier après minuit. J'ai fait partir à deux heures le général Berthier et le citoyen Monge pour vous porter le traité en original. Je me suis référé à vous en écrire ce matin, et je vous expédie à cet effet un courrier extraordinaire qui vous arrivera en même temps, et peut-être avant le général Berthier : c'est pourquoi j'y inclus une copie collationnée de ce traité.

» Je ne doute pas que la critique ne s'attache vivement à déprécier le traité que je viens de signer. Tous ceux cependant qui connaissent l'Europe et qui ont le tact des affaires seront bien convaincus qu'il était impossible d'arriver à un meilleur traité sans commencer par se battre, et sans conquérir encore deux ou trois provinces de la maison d'Autriche. Cela était-il possible? Oui. Préférable? Non.

» En effet, l'Empereur avait placé toutes ses troupes contre l'armée d'Italie, et nous, nous avons laissé toute la force de nos troupes sur le Rhin. Il aurait fallu trente

jours de marche à l'armée d'Allemagne pour pouvoir arriver sur les lisières des États héréditaires de la maison d'Autriche, et pendant ce temps-là j'aurais eu contre moi les trois quarts de ses forces. Je ne devais pas avoir les probabilités de les vaincre, et, les eussé-je vaincues, j'aurais perdu une grande partie des braves soldats qui seuls ont vaincu toute la maison d'Autriche et changé le destin de l'Europe... Vous avez cent cinquante mille hommes sur le Rhin, j'en ai cinquante mille en Italie [1]. L'Empereur, au contraire, a cent cinquante mille hommes contre moi, quarante mille en réserve, et plus de quarante mille au delà du Rhin.

» Le refus de ratifier le traité du roi de Sardaigne me privait de dix mille hommes, et me donnait des inquiétudes réelles sur mes derrières, qui s'affaiblissaient par les armements extraordinaires de Naples.

» Les cimes des montagnes sont déjà couvertes de neige; je ne pouvais pas avant un mois commencer les opérations militaires, puisque, par une lettre que je reçois du général qui commande l'armée d'Allemagne, il m'instruit du mauvais état de son armée, et me fait part que l'armistice de quinze jours qui existait entre les armées n'est pas encore rompu. Il faut dix jours pour qu'un courrier se rende d'Udine à l'armée d'Allemagne annoncer la rupture; les hostilités ne pouvaient donc en réalité commencer que vingt-cinq jours après la rupture, et alors nous nous trouvions dans les grandes neiges.

» Il y aurait eu le parti d'attendre au mois d'avril, et de passer tout l'hiver à organiser les armées et concerter un plan de campagne qui était, pour le dire entre nous, on ne peut plus mal combiné; mais ce parti ne conve-

[1] Bonaparte entend parler de ce qu'il peut mettre en ligne de bataille.

nait pas à la situation intérieure de la République, de nos finances et de l'armée d'Allemagne.

» Nous avons la guerre avec l'Angleterre : cet ennemi est assez considérable.

» Si l'Empereur répare ses pertes dans quelques années de paix, la république cisalpine s'organisera de son côté, et l'occupation de Mayence et la destruction de l'Angleterre nous compenseront de reste, et empêcheront bien ce prince de penser à se mesurer avec nous.

» Jamais, depuis plusieurs siècles, on n'a fait une paix plus brillante que celle que nous faisons. Nous acquérons la partie de la république de Venise la plus précieuse pour nous. Une autre partie du territoire de cette république est acquis à la Cisalpine, et le reste à l'Empereur.

» L'Angleterre allait renouveler une autre coalition. La guerre, qui a été nationale et populaire lorsque l'ennemi était sur nos frontières, semble aujourd'hui étrangère au peuple, et n'est devenue qu'une guerre de gouvernement. Dans l'ordre naturel des choses, nous aurions fini par y succomber.

» Lorsque la Cisalpine a les frontières les plus militaires de l'Europe, que la France a Mayence et le Rhin, qu'elle a dans le Levant Corfou, place extraordinairement bien fortifiée, et les autres îles, que veut-on davantage? Diverger nos forces pour que l'Angleterre continue à enlever à nous, à l'Espagne, à la Hollande leurs colonies, et éloigner encore pour longtemps le rétablissement de notre commerce et de notre marine.

» Les Autrichiens sont lourds et avares; aucun peuple n'est moins intrigant et moins dangereux pour nos affaires militaires; l'Anglais, au contraire, est généreux, intrigant, entreprenant. Il faut que notre gouvernement

détruise la monarchie anglicane, ou il doit s'attendre lui-même à être détruit par la corruption et l'intrigue de ces actifs insulaires. Le moment actuel nous offre un beau jeu. Concentrons toute notre activité du côté de la marine, et détruisons l'Angleterre; cela fait, l'Europe est à nos pieds. »

Ainsi, pénétrant les mystères de l'avenir, Bonaparte s'écriait, comme Caton : *Anéantissons Carthage!* et il écrivait au Directoire : « La guerre avec l'Angleterre nous ouvrira un champ d'activité plus essentiel et plus beau.... Si nous obligeons ce gouvernement à la paix, ce sera un grand pas vers la consolidation de la liberté et le bonheur public.... » D'un autre côté, Talleyrand devenait l'écho de Bonaparte en rédigeant une espèce de manifeste où la Grande-Bretagne était traitée de *colosse aux pieds d'argile qu'il fallait renverser.*

Depuis l'arrêt de proscription qui avait frappé Carnot, Talleyrand seul entre les directeurs et les ministres recevait les confidences politiques de Bonaparte. « Le gouvernement, lui disait-il, fait trop ou trop peu : trop en frappant comme conspirateurs des hommes égarés, trop peu en ne profitant pas du coup d'État du 18 fructidor pour donner à la République des garanties..... Je veux de l'énergie sans fanatisme, de la sévérité sans cruauté, des principes sans démagogie.... C'est un si grand malheur pour une nation de trente millions d'hommes, et au dix-huitième siècle, d'être obligée d'avoir recours aux baïonnettes pour sauver la patrie! Les remèdes violents accusent le législateur; car une constitution qui est donnée aux hommes doit être calculée pour des hommes. »

Les idées de Bonaparte, adoptées par les membres les plus sages du conseil des Cinq-Cents, Boulay de la

Meurthe, Chazal, Rœderer, provoquaient des réunions dans lesquelles on discutait sur les changements qu'il semblait utile d'opérer dans la constitution; mais le Directoire fit menacer les députés épurateurs de les déclarer traîtres à la patrie s'ils se réunissaient encore. Comme Bonaparte n'écrivait pas, comme il n'adressait aucune adhésion, plusieurs émissaires, d'abord un aide de camp d'Augereau, puis un certain Bottot, avaient été envoyés vers lui pour le sonder sur cet objet. De retour à Paris, Bottot, après avoir rendu compte de sa mission aux Directeurs, qui l'attendaient avec impatience, dépeignait en ces termes au général Bonaparte leurs dispositions à son égard : « Les derniers moments de mon séjour à Passeriano avaient profondément affligé mon cœur. De cruelles idées m'ont accompagné jusqu'aux portes du Directoire; mais qu'elles se sont dissipées agréablement lorsque je l'ai retrouvé tel que je l'avais laissé à votre égard, tel que je vous l'avais peint, plein d'admiration et, j'ose le dire, de tendresse pour votre personne! Avec quelle intéressante sollicitude tous s'informaient à l'envi et de votre santé, et de tout ce qui vous intéresse, et de tout ce qui vous environne! Que la cruelle lettre dont vous m'aviez chargé contrastait avec ces doux épanchements de l'amitié!... Vous vous êtes trompé sur le Directoire; peut-être ne voit-il pas aussi juste que vous dans les affaires, mais avec quelle docilité républicaine il a reçu vos observations!...» Puis, récapitulant les gages de condescendance donnés aux demandes du général, Bottot disait : « Les trois armées du Nord, du Rhin, de Sambre-et-Meuse ne forment plus que l'armée d'Allemagne; Augereau.... mais c'est vous qui l'avez envoyé; l'erreur du Directoire est la vôtre. Bernadotte... il est auprès de nous. Cacault...

est rappelé. Douze mille hommes... ils sont en marche. Le traité de Sardaigne... est ratifié. Bourrienne... est rayé de la liste des émigrés. La révolution... est ajournée. Éclairez donc, citoyen général, le Directoire. »

Dans une longue lettre écrite à Bonaparte et contenant les plus curieuses révélations sur la politique du gouvernement, le Directoire justifia ses intentions : Bonaparte ne put qu'être flatté de la déférence profonde qu'on lui témoignait. Augereau, dont il redoutait la présence à Paris, n'avait pas inspiré moins d'ombrage au gouvernement, qui, pour l'éloigner, venait de lui confier un commandement très-important sur le Rhin. Bonaparte eût préféré le ravoir près de lui ; car il manquait de chefs expérimentés, ayant été obligé d'accorder beaucoup de congés temporaires pour cause de maladie ; mais Augereau aimait mieux agir seul. Il écrivait toutefois à Bonaparte pour combiner ses mouvements avec les siens. Cette pénurie de généraux habiles, jointe au désaccord qu'on observait entre les troupes françaises de l'Italie et celles nouvellement arrivées du Rhin, avait confirmé Bonaparte dans l'idée de finir les hostilités avec l'Autriche.

Monge et Berthier arrivèrent à Paris dans la nuit du 8 au 9 novembre. Précédés d'une réputation brillante, porteurs d'une lettre où le général, énumérant leurs services, disait qu'il était *impossible d'envoyer le traité de paix définitif par deux hommes plus distingués dans des genres différents*, ils furent accueillis ainsi que le comportaient leur mérite et l'importance de leur mission. Si le Directoire ne fut pas satisfait du traité de paix, il dissimula bien ses sentiments, car le jour même il le signait, en soumettait la ratification au corps législatif et l'annonçait dans une proclamation. La joie

fut générale; le peuple montra beaucoup d'enthousiasme, et quelques jours après eut lieu la présentation du traité en séance publique. Cette cérémonie *fut belle, même attendrissante*, disait Talleyrand; on prononça des discours, parmi lesquels celui de Berthier, *simple et riche de faits*, eut le plus grand succès.

« Voilà donc la paix faite, et une paix à la Bonaparte, écrivait ce même Talleyrand. Recevez-en mon compliment de cœur, mon général; les expressions manquent pour vous dire tout ce qu'on voudrait en ce moment. Le Directoire est content, le public enchanté. Tout est au mieux. On aura peut-être quelques criailleries d'Italiens; mais c'est égal. Adieu, général pacificateur! adieu : amitié, admiration, respect, reconnaissance; on ne sait où s'arrêter dans cette énumération. » Dans une lettre de Berthier, datée de Paris le 1er novembre, nous lisons : « Tout applaudit à la paix, à l'exception d'un très-petit nombre qui voudraient voir l'Empereur hors de l'Italie : de ce nombre sont Sieyès et Lamarque... Votre nom est chéri; on vous aime comme on vous admire. » De son côté, Schérer, alors ministre de la guerre, écrivait à Bonaparte : « Je me joins, vous le savez, de grand cœur aux concerts de voix qui célèbrent vos étonnants succès, vos succès de tout genre, qui ont mis le comble à la gloire de la France... Mon général, les amants de la République vous attendent à Paris. Quels que soient les honneurs qui vous sont réservés, ils seront toujours au-dessous de ceux que la postérité vous décernera..... »

Nous n'en finirions pas si nous voulions enregistrer tous les témoignages d'admiration, de gratitude et d'allégresse dont Bonaparte était l'objet. Il n'en persistait pas moins à vouloir reprendre une existence privée.

« J'ai mérité par mes services, disait-il, l'approbation du gouvernement et de la nation; j'ai reçu des marques réitérées de son estime. Il ne me reste plus qu'à rentrer dans la foule, reprendre le soc de Cincinnatus, et donner l'exemple du respect pour les magistrats et de l'aversion pour le régime militaire, qui a détruit tant de républiques et perdu plusieurs États. » Vis-à-vis ceux de ses amis auxquels il marquait le plus de confiance ou dont il croyait devoir redouter la critique, il justifiait sa modération : c'est ainsi qu'il écrivait de Trévise, le 26 octobre, à Villetard : « Je sais bien qu'il n'en coûte rien à une poignée de bavards, que je caractériserais bien en les appelant fous, de vouloir la république universelle; je voudrais que ces messieurs pussent faire une campagne d'hiver..... » Mais déjà la renommée, qui publiait en tous lieux la nouvelle du traité de Campo-Formio, provoquait un concert unanime de louanges de la part des hommes suffisamment éclairés pour en apprécier l'importance. Les Vénitiens étaient presque tous mécontents; aux yeux des Génois, la constitution ligurienne ne semblait point assez démocratique; quelques Cisalpins, perdant de vue leur situation antérieure, ne croyaient pas le pays doté de libertés suffisantes; c'étaient autant d'ennemis pour Bonaparte. De plus, les victimes de la guerre avaient à Paris une représentation officielle, intrigante, audacieuse, effrontée, ne reculant ni devant un mensonge ni devant une calomnie, qui, faisant cause commune avec les Clichyens, tâchait d'atténuer la gloire et les services du général en chef de l'armée d'Italie, et de le compromettre dans l'opinion publique. Bonaparte ne l'ignorait pas : aussi lui tardait-il de venir à Paris les réduire au silence.

Nommé général en chef de l'armée d'Angleterre, Bo-

naparte répondit : « Quoique véritablement j'aie besoin de repos, je ne me refuserai jamais à payer, autant qu'il sera en moi, mon tribut à la patrie[1]. » Il consacra une semaine à l'organisation d'une armée de vingt-cinq mille hommes jugée suffisante pour garder l'Italie, à l'envoi de trente-cinq mille hommes sur nos côtes de l'Ouest, à la surveillance des premières opérations représentatives du gouvernement cisalpin ; et le 22 brumaire, pour clore sa mission pacifique, il adressa les paroles suivantes aux peuples nouvellement constitués :

« CISALPINS !

» A compter du 1er frimaire, votre constitution se trouvera en pleine activité. Votre directoire, votre corps législatif, votre tribunal de cassation, les autres administrations subalternes se trouveront organisés. Vous êtes le premier exemple, dans l'histoire, d'un peuple qui devient libre sans factions, sans révolutions et sans déchirements. Nous vous avons donné la liberté, sachez la conserver. Vous êtes, après la France, la république la plus populeuse, la plus riche. Votre position vous appelle à jouer un grand rôle dans les affaires de l'Europe. Pour être dignes de votre destinée, ne faites que des lois sages et modérées. Faites-les exécuter avec force et énergie. Favorisez la propagation des lumières, et respectez la religion. Composez vos bataillons, non pas de gens sans aveu, mais de citoyens qui se nourrissent des principes de la république, et qui soient immédiatement attachés à sa prospérité. Vous avez, en général, besoin de vous pénétrer du sentiment de votre force et de la dignité qui convient à l'homme libre. Divisés et

[1] Lettre du 15 brumaire.

pliés depuis tant d'années à la tyrannie, vous n'eussiez pas conquis votre liberté; mais sous peu d'années, fussiez-vous abandonnés à vous-mêmes, aucune puissance de la terre ne sera assez forte pour vous l'ôter. Jusqu'alors la grande nation vous protégera contre les attaques de vos voisins. Son système politique sera réuni au vôtre. Si le peuple romain avait fait le même usage de sa force que le peuple français, les aigles romaines seraient encore sur le Capitole, et dix-huit siècles d'esclavage et de tyrannie n'auraient pas déshonoré l'espèce humaine. J'ai fait pour consolider la liberté, et en seule vue de votre bonheur, un travail que l'ambition et l'amour du pouvoir ont seuls fait faire jusqu'ici. J'ai nommé à un grand nombre de places, je me suis exposé à avoir oublié l'homme probe et à avoir donné la préférence à l'intrigant; mais il y avait des inconvénients majeurs à vous laisser faire ces premières nominations, vous n'étiez pas encore organisés. Je vous quitte sous peu de jours. Les ordres de mon gouvernement et un danger imminent que courrait la république cisalpine me rappelleront seuls au milieu de vous. Mais, dans quelque lieu que le service de ma patrie m'appelle, je prendrai toujours une vive sollicitude au bonheur et à la gloire de la république. »

Dans sa réponse, le directoire cisalpin, qualifiant Bonaparte des titres de *vainqueur*, de *libérateur*, de *père* et de *législateur*, lui promit d'avoir toujours devant les yeux sa *générosité*, sa *sollicitude* paternelle et la bravoure de la nation française; il fit frapper à l'image du héros une médaille portant pour légende le nom de Bonaparte avec le surnom d'*Italique*, et lui offrit la magnifique propriété de Montebello, qu'il refusa. Ne pouvant visiter Gênes, comme il en avait eu l'intention, Bonaparte prê-

cha la concorde aux Liguriens, leur conseilla de mettre *en termes plus clairs dans leur constitution ce qui a pu alarmer les ministres de la religion*, de supprimer *toutes les commissions violentes*, d'éviter avec le même soin *les excès et la faiblesse*, d'*éclairer le peuple*, de s'entendre avec l'archevêque *pour lui donner de bons curés*, etc.... On eût dit qu'en traçant aux Génois cette ligne de conduite, Bonaparte voulait, d'une manière indirecte, parler à la France ; car en France on avait commis les mêmes fautes, et comme à Gênes on marchait sans boussole sur une mer agitée. « Je ne pense pas que la constitution qu'ils ont acceptée puisse leur convenir, écrivait Bonaparte au Directoire, quoique j'y aie fait quelques changements pour l'améliorer. Si nous aidons un peu, avant deux ou trois ans ils viendront se jeter à nos genoux pour que nous les recevions citoyens français. » Prédiction juste : la lettre du général ne déplut pas moins que la constitution à un peuple troublé par les factions, et qui courut au suicide faute d'avoir eu l'énergie de vivre avec calme et grandeur.

C'était Berthier qui devait commander en chef l'armée d'Italie; mais le Directoire l'ayant chargé d'apporter au congrès de Rastadt la ratification qu'on y attendait, Bonaparte chargea Kilmaine de le remplacer provisoirement et de faire opérer aux troupes un mouvement rétrograde. Il lui donna des instructions précises sur la conduite à tenir vis-à-vis de Rome, de Gênes, de la Cisalpine et des Autrichiens s'ils s'avisaient de l'attaquer, et désigna Leclerc pour chef d'état-major général. Ayant chargé Joubert et Andréossi de rapporter en France le drapeau que lui avait décerné le Corps législatif comme témoignage de reconnaissance nationale, il en prit occasion de faire connaître leur mérite person-

nel : « Joubert, grenadier par le courage, général par le sang-froid et les talents militaires; Andréossi, qui a dirigé dans deux campagnes la partie la plus essentielle comme la plus difficile. » Sur l'un des côtés du drapeau on lisait : *A l'armée d'Italie, la patrie reconnaissante;* sur l'autre, cette inscription : *Cent cinquante mille prisonniers. — Cent soixante-dix drapeaux. — Cent cinquante pièces de siége. — Six cents pièces de campagne. — Cinq équipages de pont. — Neuf vaisseaux de* 64 *canons; douze frégates de* 32, *douze corvettes, dix-huit galères. — Armistice avec le roi de Sardaigne. — Convention avec Gênes. — Armistice avec le duc de Parme. — Armistice avec le duc de Modène. — Armistice avec le roi de Naples. — Armistice avec le pape. — Préliminaires de Léoben. — Convention de Montebello avec la république de Gênes. — Traité de paix avec l'empereur à Campo-Formio. — Donné la liberté aux peuples de Bologne, Ferrare, Modène, Massa-Carrara, de la Romagne, de la Lombardie, de Brescia, de Bergame, de Mantoue, de Creme, d'une partie du Véronais, de Chiavène, Bormio et de la Valteline, au peuple de Gênes, aux fiefs impériaux, aux peuples des départements de Corcyre, de la mer Égée et Ithaque. — Envoyé à Paris tous les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, Corrège, Albane, des Carrache, de Raphaël, Léonard de Vinci, etc.*

Avant de quitter l'Italie, Bonaparte adressa ses adieux aux soldats :

« Je pars demain pour me rendre à Rastadt. En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espérance de me revoir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers. Quelque poste que le gouvernement assigne à l'armée d'Italie, nous serons toujours les

dignes soutiens de la liberté et de la gloire du nom français. Soldats! en vous entretenant des princes que vous avez vaincus... des peuples qui vous doivent leur liberté... des combats que vous avez livrés, dites-vous : *Dans deux campagnes nous aurons plus fait encore.* »



CHAPITRE CINQUANTE ET UNIÈME.

RETOUR DE BONAPARTE EN FRANCE.

Tenue du congrès de Rastadt. — Bonaparte quitte Milan. — Son voyage par Mantoue, Turin, Genève, Rolle, Lausanne, Morat, Berne, Soleure, Bâle et Offenbourg. — Il arrive à Rastadt, opère l'échange des ratifications, et revient en France par Strasbourg. — A Nancy, il assiste à une cérémonie maçonnique. — Son arrivée à Paris le 5 décembre, rue Chantereine, depuis rue de la Victoire. — Désintéressement de Bonaparte. — On veut lui donner une haute récompense nationale; la jalousie des directeurs s'y oppose, et il ne reçoit qu'un drapeau et des pistolets. — Lettre au général Lannes pour lui confier ce drapeau. — Fête célébrée en son honneur par le Directoire; enthousiasme qui s'y manifeste; discours de Talleyrand, de Bonaparte, de Barras, etc. — Dîners officiels donnés à Bonaparte. — Empressement des Parisiens autour de lui. — Ses habitudes, ses intimités, ses premiers rapports avec madame de Staël. — Il devient membre de l'Institut. — Anniversaire du 21 janvier. — Duroc accompagne à Paris les objets d'art conquis en Italie.

France heureuse, quelle est ta gloire!
Tu vois les chefs-d'œuvre des arts,
Conquis des mains de la victoire,
Embellir tes nobles remparts.
LEBRUN, *Chant dithyrambique.*

Rastadt, petite ville du grand-duché de Bade, célèbre depuis les conférences de 1713-1714 entre Villars et le prince Eugène, à la suite desquelles l'Alsace échut à la France, va prendre une illustration nouvelle. Dans son vaste château gothique sont réunis les plénipotentiaires d'Udine, auxquels se trouvent joints Metternich, Lehrbach, le comte de Fersen, envoyé de Suède, ancien chargé d'affaires à la cour de Louis XVI; Tscharner, envoyé de Berne, et Ligritz, député de l'évêque de Bâle. Ces trois derniers, absolutistes et contre-révolutionnaires, nourrissaient des intentions hostiles qui en-

travèrent les conférences. D'autre part figurent deux plénipotentiaires français caractérisés ainsi par Talleyrand : Treilhard, *homme lourd mais fort et de mon choix ;* Bonnier, *fatigant, difficile à vivre,* la créature de Rewbel ; Rosenstiel, secrétaire de légation ; Alexandre Berthier et Murat, que Bonaparte a cru devoir dépêcher en avant. Une méfiance réciproque les dominait tous ; Cobentzel et Meerfeld avaient des instructions secrètes de l'empereur relativement à la Prusse et à la confédération germanique, dont la cour de Vienne ne voulait pas ménager les intérêts ; Bonnier s'offrait enveloppé dans la diplomatie systématique et sournoise de Rewbel ; Treilhard n'était que l'interprète de Talleyrand. Sortes d'éclaireurs de Bonaparte, Berthier et Murat parlaient sans détour et faisaient pressentir que leur général, marchant droit au but, trancherait seul les difficultés. Ainsi, même avant son arrivée, tout le congrès se personnifiait en lui.

Le 25 brumaire, Bonaparte quitte Milan, accompagné d'Eugène Beauharnais ; il arrive le même jour à Mantoue et va loger à la *Cour,* palais des anciens ducs. L'administration municipale étant allée au-devant de lui, il lui parle de la nécessité d'organiser la garde nationale sédentaire, d'exécuter pour la navigation du Mincio, depuis Mantoue jusqu'à Peschiera, le plan du mathématicien Marie ; il promet de rendre Mantoue chef-lieu d'un département considérable et de fermer, par le développement du commerce et de l'industrie, les plaies que la guerre a causées. Après avoir passé une revue générale des troupes, il se rend à Saint-Georges, où l'on célèbre une fête funèbre en l'honneur du général Hoche, s'embarque sur la flottille, va voir à la Virgilienne l'obélisque qu'il fait ériger au prince des poëtes latins, et revient dîner chez Miollis avec les autorités. Le soir, la

ville entière était illuminée; le théâtre donnait une représentation gratuite, il l'honora de sa présence.

Le roi de Sardaigne comptait le recevoir dans sa capitale et lui offrir deux superbes chevaux magnifiquement harnachés ainsi que des pistolets d'arçon garnis de diamants, qui venaient du feu roi Charles-Emmanuel; mais Bonaparte, se dérobant aux honneurs qu'on voulait lui rendre, traversa le mont Cenis et arriva en Suisse. Sur toute la route des relais et des escortes l'attendaient; les populations voisines accouraient pour le voir, et les fonctionnaires municipaux lui présentaient leurs hommages. Le 1er frimaire, il arrivait à Genève, où les députés de Berne plaidèrent devant lui la cause des Suisses menacés dans leurs libertés. Ils furent très-satisfaits de ses dispositions amicales et touchés des promesses qu'il fit *aux braves descendants de Guillaume Tell.* Le lendemain, Bonaparte s'arrêtait à Rolle le temps d'y prendre un dîner frugal et d'y voir la famille du général Laharpe, mort au champ d'honneur. Sur les frontières du canton de Vaud, trois groupes de jeunes filles, les unes vêtues de blanc, les autres de rouge, les autres enfin d'étoffe bleue, viennent à la tête des communes voisines lui faire hommage d'une couronne où se trouve inscrite la sentence arbitrale qui a consacré l'indépendance de la Valteline. Arrivé le soir à Lausanne, Bonaparte y trouve les édifices, les maisons particulières illuminés; on le reçoit aux cris de *Vive Bonaparte! vive la République! vive l'invincible général!* Les citoyens notables, beaucoup de Français émigrés, nobles, prêtres, hommes de lettres, courent le féliciter. Il couche à Moudon, chez le colonel Weiss, bailli de la ville, connu par des ouvrages d'économie sociale. La voiture s'étant cassée près d'Avenches, il profite du retard qu'entraîne ce contre-

temps pour aller visiter l'ossuaire de Morat. « Voilà, disait un officier suisse qui l'accompagnait, comment les Suisses, descendus des montagnes voisines, sont venus, à la faveur d'un bois, tourner l'armée bourguignonne et l'ont mise en déroute. — Quelle était la force de cette armée? demande Bonaparte. — De soixante mille hommes, répond l'officier. — Soixante mille! s'écrie le général étonné. Ils auraient dû couvrir toutes ces crêtes. — Les Français d'aujourd'hui font mieux la guerre, dit un officier de sa suite. — Les Bourguignons n'étaient point des Français, réplique un autre. — Jeune homme, ajoute Bonaparte en se tournant vers l'officier suisse, soyez persuadé que si jamais nous livrons bataille en ces lieux, nous ne prendrons pas le lac pour retraite. » Après une conversation assez longue, dont Charles le Téméraire fit presque tous les frais, Bonaparte remonta en voiture et se rendit à Morat, où les réparations qu'exigeait son carrosse le retinrent quelques heures. Ce fut une bonne fortune pour les habitants de cette ville; ils le suivaient partout; un bourgeois de haute taille, après l'avoir bien observé, s'écrie pénétré de surprise : « Voilà une stature bien petite pour un si grand homme! — C'est la taille d'Alexandre, répond un autre bourgeois. — Oui, et le trait de ressemblance que vous signalez entre les deux héros n'est point le seul, » réplique l'aide de camp du général.

Un témoin oculaire, Suisse d'origine, écrivait alors : « J'ai vu avec un vif intérêt et une extrême attention cet homme extraordinaire qui a fait de si grandes choses, et qui semble annoncer que sa carrière n'est pas terminée. Je l'ai trouvé fort ressemblant à son portrait, mince, pâle, ayant l'air non malade, mais fatigué. Il m'a paru qu'il écoutait avec moins d'intérêt que de distraction;

et qu'il était plus occupé de ce qu'il pensait que de ce qu'on lui disait. Il y a beaucoup d'esprit dans sa physionomie; on y remarque cet air de méditation habituelle qui ne révèle rien de ce qui se passe dans l'intérieur, et cette tête pensante, cette âme forte, où il est impossible de ne pas supposer quelques pensées hardies qui influeront sur la destinée de l'Europe. »

Quand Bonaparte fut aux portes de Berne, on tira vingt et un coups de canon : le bourgmestre avec les autorités allèrent à sa rencontre précédés d'une musique militaire et suivis d'une partie de la milice. A Soleure, le conseil souverain ordonna le même cérémonial; mais le conseil secret le défendit et mit aux arrêts le capitaine Feltner pour avoir, de son propre mouvement, ordonné une décharge de la batterie qu'il commandait; circonstance que le Directoire exécutif offensé regarda comme une insulte à son plénipotentiaire et dont il exigea satisfaction. Des salves d'artillerie tirées du fort d'Huningue, des redoutes environnantes et de la ville de Bâle annoncèrent l'arrivée de Bonaparte. Une députation du conseil privé, que présidait le bourgmestre de Buxtorf, le complimenta, et un festin princier lui fut offert par la ville. Les compagnies franches, pour lui faire honneur, s'étaient mises sous les armes. « Je n'ai vu en Suisse que deux républiques, Genève et Bâle, dit-il aux députés du conseil privé; si la République française avait succombé, la Suisse serait devenue la proie d'un despote ou de quelques oligarques. » Il eut une longue conférence avec Ochs, publiciste distingué, d'origine patricienne, mais démocrate sincère. Il sentait l'urgence d'une réforme dans la constitution suisse, et, pour l'opérer, il désirait prendre conseil du Directoire et de Bonaparte. Le colonel Laharpe, ancien précepteur

des deux grands-ducs Alexandre et Constantin, pensait comme Ochs. Ces deux hommes n'étaient pas assurément des brouillons, mais d'honnêtes citoyens à vues courtes, n'ayant rien d'arrêté sur les formes représentatives qu'il conviendrait d'introduire dans leur pays.

Un grand-oncle maternel du héros, M. Fesch, vieillard octogénaire, devint l'objet de ses prévenances; il accueillit aussi très-bien d'autres parents et plusieurs personnes marquantes, parmi lesquelles l'astronome et le naturaliste Jean et Jérôme Bernouilli.

Voulant éviter les réceptions brillantes qu'on lui réservait le long du Rhin, Bonaparte conserva l'incognito le plus strict, au point de traverser Offenbourg, où résidait Augereau, sans que ce dernier en eût connaissance: « Vous êtes arrivé à Offenbourg comme on tombe des nues, écrivait à Bonaparte le futur maréchal; c'est un mauvais tour que vous avez joué à un de vos anciens lieutenants, qui, s'il avait été prévenu de votre passage, n'aurait certainement pas été privé du plaisir de vous embrasser. Comme Rastadt n'est pas le lieu du monde le mieux pourvu ni le plus agréable, je vous envoie mon aide de camp Fournier; il est chargé de vous offrir tout ce qui peut être à ma disposition, une voiture, des chevaux ou toute autre chose, s'il est en mon pouvoir de vous le procurer : j'ai des droits à la préférence. »

Bonaparte ayant trouvé les instructions du Directoire vagues et confuses, la marche des négociateurs tortueuse, ne parut vouloir s'occuper que de l'échange des ratifications et de l'exécution des articles du traité, relativement aux places fortes et au territoire réciproquement cédés. Son intention était de quitter promptement Rastadt. *Désireux d'être envers lui le premier interprète de la reconnaissance nationale*, le Directoire

sembla deviner ses désirs, car le soir même de son arrivée une lettre pressante le rappelait à Paris.

La convention secrète ayant été signée le 11 frimaire, Bonaparte quitta Rastadt le 12, mais il y laissa ses équipages, soit qu'il eût l'intention d'y revenir, soit qu'il voulût le faire supposer. Il s'arrêta quelques heures à Strasbourg, et arriva le soir à Nancy, où il passa la nuit. Dès que le peuple lorrain apprit qu'il possédait dans ses murs le héros pacificateur, il courut à l'hôtel des Halles, dont aucune sentinelle ne gardait l'entrée, et plusieurs femmes lui offrirent des fleurs. La loge maçonnique préparait une fête à huis clos en l'honneur de son *frère* le plus illustre. Cette cérémonie mystérieuse se conciliant fort bien avec l'incognito qu'il voulait garder, il céda aux instances qui lui furent faites. Introduit sous la voûte d'acier, complimenté par le vénérable, dont il reçut le maillet, quoiqu'il ne fût que simple maître, Bonaparte répondit d'une manière très-modeste aux éloges, à l'ovation des frères, et les quitta de bonne heure. « Jamais, dit M. Noël[1], je n'ai vu la ville dans une semblable agitation : toutes les maisons étaient illuminées; on convia le vainqueur de l'Italie d'assister au spectacle, et dès qu'on sut qu'il avait accepté l'invitation la foule envahit la salle de vive force sans payer. On jouait la *Belle Arsène*. Dans l'air fameux : *Triomphez, bel Alcindor,* mademoiselle Rousselois substitua : *Triomphez*, *Bonaparte*. Tous nos poëtes, Blaise, Laugier, Gentilliâtre, firent des couplets en l'honneur du général. »

Le 15 frimaire (5 décembre), Bonaparte revoyait Paris et descendait rue Chantereine, dans un petit hôtel fort

[1] M. Noël, ancien notaire, auteur de savants mémoires sur la Lorraine, est l'homme le plus véridique que je connaisse, et le mieux instruit des faits relatifs à la ville de Nancy.

modeste, qu'il avait précédemment acquis de Talma, résidence devenue célèbre par les choses qui s'y sont préparées plutôt que par les faits qui s'y sont accomplis. Pour commencer l'illustration de cette demeure, la municipalité de Paris substitua spontanément le nom de *rue de la Victoire* à celui de rue Chantereine.

L'homme qui venait de doter la France d'une frontière imposante et d'un matériel militaire immense, qui avait levé 120 millions sur le pays ennemi, dont 60 pour subvenir aux besoins de son armée et 60 pour le trésor public; qui avait enrichi la France d'objets d'art, de manuscrits, de livres et de raretés diverses évalués 200 millions; qui venait d'équiper une escadre, de tracer des routes, d'assurer la sécurité des côtes et la libre navigation de la Méditerranée; qui nous ménageait d'importantes alliances, des amis puissants; qui relevait notre commerce abattu, notre crédit, notre attitude, notre orgueil légitime; cet homme auquel on offrit des millions, rentrait à Paris presque aussi pauvre qu'il l'était en le quittant. On s'imagina que le Directoire allait lui décerner une grande récompense; l'acte de donation du domaine de Chambord fut même proposé par quelques personnes, et le député Malibran, d'accord avec Barras, revint à l'ancienne idée d'offrir au général un don de 300,000 francs avec pension annuelle de 50,000; mais des motifs de jalousie, colorés d'un semblant de délicatesse, firent rejeter tous les projets du même genre. « Le Corps législatif, dit Thibaudeau, aurait craint de flétrir sa gloire; » aussi se contenta-t-il de lui décerner un drapeau et le Directoire d'y joindre un sabre. Bonaparte ayant accepté le sabre ainsi que le drapeau, écrivit le jour même à Lannes :

« Le Corps législatif me donne un drapeau en mé-

moire de la bataille d'Arcole. Il fut un instant où la victoire incertaine eut besoin de l'audace des chefs; couvert de sang et frappé de trois blessures, vous quittâtes l'ambulance, résolu de mourir ou de vaincre. Je vous vis constamment dans cette journée au premier rang des braves; c'est vous également qui, à la tête de la colonne infernale, arrivâtes le premier à Dégo, passâtes le Pô et l'Adda; c'est à vous d'être le dépositaire de cet honorable drapeau, qui couvre de gloire les grenadiers que vous avez constamment commandés. Vous ne le déploierez désormais que lorsque tout mouvement en arrière sera inutile, et que la victoire consistera à rester maître du champ de bataille. »

Plus le désir de voir Bonaparte était grand, plus il évitait de se produire en public. Dès son arrivée, les chefs de tous les partis, les journalistes accrédités coururent se présenter chez lui, mais il ne se montra pas désireux de les accueillir. On épiait toutes ses démarches, on recueillait toutes ses paroles; les feuilles publiques paraissaient instruites des visites qu'il rendait ou recevait, parlaient de sa mise, de sa maison, de ses mœurs exemplaires, de sa modestie, de ses actes privés et publics, et s'attachaient singulièrement à peindre l'expression quelquefois indéfinissable de son regard ou de son sourire.

Le 20 nivôse, la remise solennelle du traité de Campo-Formio fournit au Directoire l'occasion d'une fête, dont le programme, applicable à tous les généraux en chef et à toutes les armées de la République, concernait spécialement le héros auquel la France devait la paix. Au fond de la grande cour du Luxembourg s'élevait l'autel de la Patrie surmonté des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Paix, et décoré de trophées où flot-

taient les drapeaux conquis par l'armée d'Italie. Des siéges pour le Directoire, les ministres et le corps diplomatique régnaient autour de l'autel; les autorités constituées occupaient un vaste amphithéâtre, à chaque extrémité duquel s'élevaient en faisceau des étendards pris sur l'ennemi. Une vaste tente couvrait l'autel ainsi que l'amphithéâtre; l'air retentissait d'acclamations et de tous les témoignages d'une joie universelle.

Quand les membres du gouvernement se furent placés, les élèves du Conservatoire de musique exécutèrent une symphonie, interrompue tout à coup par les cris de *Vive Bonaparte! vive la République! vive la grande nation! vive l'armée d'Italie! gloire au libérateur, au pacificateur du continent!* Les mouchoirs s'agitent, et toutes les têtes se découvrent. Bonaparte paraît. Calme au milieu de l'émotion générale, il s'avançait accompagné du général Joubert, du chef de brigade Andréossi et suivi de ses officiers d'état-major. Le ministre de la guerre et le ministre des affaires étrangères lui servaient d'introducteurs. Devant les marches de l'autel, le ministre des affaires étrangères le présente aux directeurs et au corps diplomatique, qui se lèvent et le saluent; puis il va se placer sur un siége d'honneur; aussitôt les élèves du Conservatoire entonnent l'*Hymne de la Liberté*, dont l'assemblée tout entière répète le refrain.

Dans un discours où il visait à l'effet, Talleyrand esquissa, d'une manière large et rapide, le tableau de notre gloire, exposa l'excellence du régime politique sous l'influence duquel toutes les capacités peuvent se produire, et obtenir, comme Bonaparte, des honneurs qui les placeront au-dessus du vulgaire. Cette pensée amenait naturellement l'éloge du héros : « Quand

je pense, dit l'orateur, à tout ce que Bonaparte fait pour qu'on lui pardonne sa gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences abstraites, à ses lectures favorites, à ce sublime *Ossian* qui semble le détacher de la terre; quand personne n'ignore son profond mépris pour l'éclat, le luxe, le faste, ces méprisables ambitions des âmes communes, ah! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre, peut-être lui ne le sera jamais; telle est sa destinée! » Les paroles prophétiques de Talleyrand, couvertes de bravos unanimes, furent suivies d'un profond silence: Bonaparte s'était levé et faisait signe qu'il voulait répondre.

« Citoyens Directeurs,

» Pour être libre, le peuple français avait les rois à combattre. Pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre. La constitution de l'an III et vous, avez triomphé de tous ces obstacles. La religion, la féodalité et le royalisme ont successivement, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe; mais de la paix que vous venez de conclure date l'ère des gouvernements représentatifs. Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature elle-même en a posé les limites. Vous avez fait plus: les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes dont elles furent le berceau, voient avec les plus grandes espérances le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres. Ce sont deux piédestaux sur lesquels

les destinées vont placer deux nations puissantes. J'ai l'honneur de vous remettre le traité signé à Campo-Formio et ratifié par Sa Majesté l'Empereur. La paix assure la liberté, la prospérité, la gloire de la République. Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre. »

Cette harangue terminée, d'unanimes applaudissements retentissent; Bonaparte s'avance et remet l'acte des ratifications à Barras, président du Directoire, qui répond par un discours maniéré, coquet, recherché, sentant plutôt l'ambre des boudoirs que l'odeur de la poudre. Après une interminable phraséologie sur la politique : « Avare de ses prodiges, la nature, dit-il en terminant, ne donne que de loin en loin des grands hommes à la terre; mais elle dut être jalouse de marquer l'aurore de la liberté par un de ces phénomènes; et la sublime révolution du peuple français, nouvelle dans l'histoire des nations, devait présenter un génie nouveau dans l'histoire des hommes célèbres. Le premier de tous, citoyen général, vous avez secoué le joug des parallèles, et du même bras dont vous avez terrassé les ennemis de la République vous avez écarté les rivaux que l'antiquité vous présentait. — Tous les âges, tous les empires offrent des conquérants précédés de l'effroi, suivis de la mort et de l'esclavage; mais vous, vous avez médité vos conquêtes avec la pensée de Socrate; vous avez semé la victoire et la liberté, réconcilié l'homme avec la guerre, et, après dix-huit siècles, vengé la France de la fortune de César. Il apporta dans nos champs l'asservissement et la destruction, vous avez porté dans son antique patrie la liberté et la vie; ainsi se trouve acquittée l'immense dette que le ressentiment

des Gaulois avait contractée envers l'orgueilleuse Rome. — C'est surtout comme pacificateur du continent que le Directoire se plaît à vous contempler. Par la plus glorieuse paix, vous faites tout à coup succéder à la puissance des armes françaises une attitude de repos plus formidable encore ; vous prouvez qu'on peut cesser de vaincre sans cesser d'être grand !... »

Suivaient des phrases de circonstance relatives au projet d'expédition contre l'Angleterre, phrases officielles dont quelques historiens ont méconnu la portée, n'admettant pas que l'idée d'envahir la Grande-Bretagne fût sérieuse. Après ce discours, Barras tendit les bras à Bonaparte et lui donna, selon l'usage, au nom du peuple français, l'accolade fraternelle. Les autres directeurs firent de même, et les félicitations, les poignées de main des ministres, des généraux, des membres du corps diplomatique amenèrent dans le cours de la cérémonie un entr'acte obligé, qui fut rempli par l'exécution du *Chant du retour*, dont les paroles étaient de Chénier et la musique de Méhul.

Cette cantate terminée, Joubert et Andréossi, portant le drapeau dont nous avons parlé, furent présentés au Directoire par le ministre de la guerre, qui prononça un discours ; Joubert, Andréossi firent également le leur. C'étaient autant de motions belliqueuses dans lesquelles on invoquait Bonaparte contre les oppresseurs du continent. Quand il sortit, les acclamations qui l'avaient accueilli se renouvelèrent. Un dîner auquel assistaient les directeurs, les présidents des deux conseils, Joubert, Murat, Desaix, Championnet, etc., termina cette journée. La salle était ornée de drapeaux conquis par Bonaparte. Le président du Directoire porta douze toasts, et l'on remarqua que le héros de la fête

n'y fut point nommé. Moins réservé dans son élan poétique, Lebrun lui adressa les vers suivants :

Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
Il conquit en deux ans mille siècles de gloire.

Il y eut le 21 chez François de Neufchâteau un repas de savants et de gens de lettres. Bonaparte étonna tous les convives par l'étendue et la diversité de ses connaissances : mathématicien avec Lagrange, métaphysicien avec Sieyès, littérateur avec Chénier, économiste avec Gallois, législateur avec Daunou, il laissa chaque interlocuteur émerveillé. Palissot récita des vers, Laïs et Chéron chantèrent une cantate en l'honneur du héros. Le 30, les conseils législatifs lui donnèrent également un dîner. Il y eut un toast : *A la paix continentale et au génie qui l'a conclue par sa sagesse après l'avoir préparée par la victoire.* Placé entre Sieyès et François de Neufchâteau, Bonaparte causa beaucoup avec eux. Il s'en retourna dans la voiture modeste qui l'avait amené, se dérobant aux ovations de la foule. Les ministres lui donnèrent aussi des fêtes : il y restait le moins possible.

La proscription de Carnot rendait vacant un fauteuil à l'Académie des sciences ; on l'offrit au général Bonaparte, qui l'accepta volontiers, car, du fond de l'Italie, il nourrissait l'espérance d'être un jour associé au premier corps savant de l'Europe. Le ton sentencieux de sa lettre de remercîment en relevait la modestie :

« Les suffrages des hommes distingués qui composent l'Institut m'honorent. Je sens bien qu'avant d'être leur égal je serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais. Les vraies conquêtes, celles qui ne donnent aucun regret, sont celles

que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qui ne lui appartienne. »

« On courait aux séances de l'Institut pour le voir, dit Thibaudeau, il y était toujours assis entre Laplace et Lagrange. La séance publique du 15 nivôse présenta un nouveau degré d'intérêt par sa présence. Personne n'y parla sans faire directement ou indirectement son éloge. L'assemblée applaudit surtout le passage d'un poëme de Chénier, dans lequel, présageant la défaite de l'Angleterre, le poëte proclamait les triomphes futurs de Bonaparte. »

A l'imitation de ce qu'on avait fait pour le maréchal de Saxe, pour Lowendal et Dumouriez, les administrateurs de l'Opéra voulaient honorer Bonaparte d'une représentation spéciale, mais il s'y refusa. A la seconde représentation d'*Horatius Coclès*, on l'aperçut au fond de sa loge grillée; la salle aussitôt retentit d'applaudissements et des cris de *Vive Bonaparte!* Les allusions des pièces nouvelles, préparées avec adresse pour flatter ce général, étaient saisies et vivement applaudies. Dans *Scipion l'Africain*, le refus du triomphe que fait le héros, et la mission que lui donne le sénat d'aller détruire Carthage, excitèrent l'enthousiasme le plus extraordinaire.

Chez Bonaparte se réunissait une société d'élite : des membres de l'Institut, Monge, Berthollet, Borda, Laplace, Lagrange, Prony; quelques généraux, Desaix, Lefebvre, Caffarelli du Falga; des hommes d'État et des députés, parmi lesquels Boulay de la Meurthe, Rœderer, Daunou, Cambacérès; des littérateurs, tels

que Chénier, Parseval-Grandmaison, Volney, Lemercier, Bernardin de Saint-Pierre.

« Recevez mes anciennes *Études*, écrivait Bernardin; agréez ces feuilles que vous avez aimées dans le cours de vos adversités et dans celui de vos victoires : ce sont des feuilles de chêne que j'attache à votre couronne civique pour lui donner plus de prix. Recevez-les donc plutôt pour moi que pour vous; je ne les offre ni au vainqueur des Autrichiens, ni au conquérant et au législateur, ni au général de l'armée d'Angleterre, ni même à mon collègue de l'Institut national, mais je les donne à l'ami des hommes[1] !..... » Une autre fois, parlant des *Harmonies de la nature* que le général lui avait conseillé d'entreprendre, Bernardin disait : « Quelque étendue que soit la sphère que j'embrasse, elle me fournit des tableaux du genre auquel vous m'avez invité, et je puis vous assurer que les sujets en sont autant au-dessus de ceux que je pouvais imaginer, que la réalité elle-même est au-dessus de la fiction, et que vos combats sont au-dessus de ceux de l'Arcadie et même d'Ossian. »

Bonaparte n'exerçait pas moins d'influence sur les compositions tragiques d'Arnault et de Chénier, auxquels il reprochait, à ce dernier surtout, des situations et des scènes sentant l'époque révolutionnaire actuelle plutôt que les temps antiques. L'*Agamemnon* de Népomucène Lemercier l'avait frappé; il admirait l'œuvre plus qu'il n'aimait l'auteur. C'était également alors qu'il voyait madame de Staël, dont il appréciait le mérite, mais dont il n'estimait pas autant le caractère. La première fois qu'ils se rencontrèrent, Bonaparte l'aborda d'un ton plein de franchise et de simplicité : elle ne trouva rien

[1] Lettre du 13 décembre 1797.

à lui répondre, et lorsqu'elle fut remise de son émotion, un sentiment de crainte à l'égard du héros continua de la dominer. « Bonaparte, disait-elle, ne peut être défini par les mots dont on a coutume de se servir; il n'est ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des autres individus connus. Chaque fois que je l'entends parler, je suis frappée de sa supériorité, qui n'a aucun rapport avec celle des hommes instruits et cultivés par l'étude ou la société; mais ses discours indiquent le tact des circonstances comme le chasseur a celui de sa proie. Quelquefois il raconte les faits politiques et militaires de sa vie d'une façon très-intéressante; il a même, dans les récits qui permettent de la gaieté, un peu de l'imagination italienne. Sa figure maigre et pâle est assez agréable... »

Cette peinture, faite à grands traits, présente assurément des conditions de ressemblance. Cependant madame de Staël pénétrait mieux la nature intime du héros, et rendait un compte plus exact de sa manière d'être habituelle lorsque plus tard elle disait de lui : « Il régnait un ton de modération et de noblesse dans son style qui faisait contraste avec l'âpreté révolutionnaire des chefs civils de la France. Ce guerrier parlait en magistrat, tandis que les magistrats s'exprimaient avec la violence militaire. Il n'avait point mis à exécution dans son armée les lois contre les émigrés; on assurait qu'il aimait beaucoup sa femme, dont le caractère était plein de douceur; on prétendait qu'il était sensible aux beautés d'Ossian; on se plaisait à lui croire toutes les qualités généreuses qui donnent un beau relief aux facultés extraordinaires. On était d'ailleurs si fatigué des oppresseurs empruntant le nom de la liberté, et des opprimés regrettant l'arbitraire, que l'admiration ne savait où se

prendre, et le général Bonaparte semblait réunir tout ce qui devait la captiver..... » C'est ainsi qu'à travers le sentiment de répulsion que dans ses rêves d'animosité jalouse madame de Staël croyait éprouver pour Bonaparte, on voit percer un fonds d'estime, une admiration involontaire, d'où l'on peut conclure qu'il n'eût tenu qu'au héros d'ajouter, s'il l'avait désiré, cette conquête à tant d'autres. Il en fut de même de Benjamin Constant et de Chateaubriand, qui, chacun dans une voie différente, ont dirigé contre lui un système d'opposition déplorable dont l'intérêt public a souffert.

L'homme épris des merveilles de l'art au point d'offrir cinq mille louis d'un Titien (*la Mort du Christ*) ne pouvait considérer avec indifférence les travaux des créateurs de la nouvelle école française. David, Gérard, Regnault, Isabey ne le trouvaient jamais indifférent à leurs efforts, et tous recherchaient la faveur de reproduire sa figure, type déjà consacré par la gloire. Un jour il rencontre David chez le secrétaire général des Directeurs : « Je vous peindrai, lui dit l'artiste, l'épée à la main sur le champ de bataille. — Non, répond Bonaparte, ce n'est plus avec l'épée que l'on gagne des batailles; je veux être représenté calme sur un cheval fougueux. » L'idée ne fut point perdue : David s'en souvint, et quelques années après il l'exécuta dans le portrait équestre du premier consul gravissant le Saint-Bernard.

Soit politique, soit estime réelle ou témoignage instinctif d'infériorité, le Directoire montrait à Bonaparte les plus grands égards; quand il croyait devoir le consulter, il chargeait un ministre de lui dire qu'on l'attendait, et toujours on lui faisait prendre place entre deux directeurs. « Rapproché ainsi d'un pouvoir ballotté par

les factions et faisant la bascule de l'une à l'autre, Napoléon, dit Lucien Bonaparte, prit ce pouvoir en dégoût. Je n'ai jamais connu le projet que plusieurs écrivains ont attribué à mon frère d'entrer au Directoire en se faisant accorder une dispense d'âge; on peut lui en avoir parlé, mais jamais il n'y attacha la moindre importance[1]. » Voulant ménager ce gouvernement éphémère sans compromettre sa gloire personnelle et sans transiger avec ses scrupules, Bonaparte était quelquefois dans une position difficile. Lorsqu'il fut question, par exemple, de célébrer le 21 janvier, les directeurs craignirent que la cérémonie ne fût dépopularisée s'il ne s'y trouvait pas, et que, s'il y allait, on s'occupât de lui plus que du Directoire et de la fête. On comprit néanmoins qu'il devait y assister. Talleyrand fut chargé d'entrer à cet égard en négociations avec lui. Bonaparte répondit que n'ayant aucune fonction publique il ne saurait quel rôle remplir dans un anniversaire malheureux; qu'il ne prétendait se déclarer ni pour ni contre le fait en lui-même; mais que, suivant lui, on ne devait célébrer que des victoires, et pleurer les victimes tombées sur le champ de bataille. Talleyrand répliqua que la fête était juste du moment qu'elle était politique; qu'elle correspondait à des cérémonies semblables instituées jadis en Grèce pour rappeler la mort de Pisistrate, à Rome pour consacrer la chute des décemvirs; qu'une loi l'ordonnait; qu'un bon citoyen ne pouvait, ne devait pas se soustraire à l'exécution de la loi, et que son absence, qu'on remarquerait, blesserait l'intérêt de la chose publique.... Bonaparte ne se laissait pas convaincre et tenait ferme. Enfin, après de longs pourparlers, il prit un moyen terme; il y alla, non comme général,

[1] *Mémoires* cités, p. 111.

mais comme membre de l'Institut. C'est assurément le plus grand service qu'ait pu lui rendre son nouveau costume.

Vers la même époque avait lieu la réception solennelle des objets d'art recueillis en Italie, et que Duroc, simple capitaine, mais déjà fort avancé dans l'estime de Bonaparte, eut l'honneur insigne de présenter au gouvernement. Jamais fête plus belle ne servit à la célébration d'un triomphe plus éclatant et plus légitime.



CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

BONAPARTE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE D'ANGLETERRE.

Préparatifs pour une descente sur les côtes d'Angleterre. — Voyage de Bonaparte en Normandie, en Picardie et en Belgique. — Ses instructions pour l'armement de la flotte et des côtes ; ses vues ultérieures. — Nos plénipotentiaires à Rastadt invoquent la coopération de Bonaparte ; il s'y refuse, occupé qu'il est de son expédition d'Égypte. — Position critique et sentiments d'inquiétude du Directoire. — Manœuvres des ennemis de Bonaparte ; projet d'empoisonnement découvert. — Affaires de la Suisse. — Entretiens de Bonaparte avec Ochs et avec madame de Staël. — Invasion de la Suisse par une division de l'armée française d'Italie. — La Suisse déclarée république démocratique, une et indivisible. — Dispositions hostiles de la cour de Rome à notre égard. — Fermeté de Joseph Bonaparte. — Insurrection à Rome et dans les États pontificaux. — Assassinat de Duphot ; dangers courus par Joseph Bonaparte et sa famille. — Il quitte Rome et se rend à Florence. — Marche de Berthier sur Rome. — Masséna remplace Berthier, qui est rappelé près de Bonaparte. — Mésintelligence entre Bonaparte et Bernadotte. — Ambassade de Bernadotte à Vienne. — Situation des Bonaparte avant l'expédition d'Égypte.

> **Au départ de Bonaparte, l'Italie et l'armée avaient perdu leur guide et leur génie... Les éléments des tempêtes se soulevèrent donc bientôt en l'absence du bras puissant qui, après avoir déchaîné les passions, avait su les diriger ou les contenir.**
>
> **THIBAUDEAU, *Histoire générale de Napoléon Bonaparte*, t. III, p. 503.**
>
> **« Dans notre position, nous devons faire à l'Angleterre une guerre sûre, et nous le pouvons... »**
>
> ***Bonaparte au Directoire* (note du 13 avril 1798).**

Bonaparte ne pouvait être la dupe des égards, des protestations de dévouement et d'amitié que lui prodiguait le Directoire. Sachant que son immense popularité lui pesait, plus elle grandissait, plus il tâchait d'en atténuer les effets. Toutes les troupes de l'armée d'Italie qui revenaient en France proclamaient les mérites de leur général en chef ; elles pensaient qu'il fallait lui

donner un trône et chasser les avocats; quant aux bourgeois de Paris et de la province, ils prenaient l'habitude de ne penser et de n'agir que d'après ses inspirations: double circonstance qui explique la fausse position où se trouvait Bonaparte. Ce fut alors qu'ayant accepté, d'une manière sérieuse, la mission de porter une armée sur les côtes d'Angleterre, il prépara cette expédition avec la sollicitude et le zèle qu'il mettait à tout ce dont il était chargé. Kilmaine devait commander le centre de l'armée, depuis Port-Malo jusqu'au Havre; Desaix, l'aile gauche, stationnée entre Anvers et le Havre; Kléber, l'aile droite, de Rochefort au Port-Malo. Jaloux de seconder les desseins de Bonaparte, le Directoire venait de créer une commission de marine, indépendante du ministre, et mise directement sous les ordres du général en chef pour les préparatifs de la descente.

La construction, l'armement des bâtiments, des bateaux plats et des chaloupes canonnières, les visites d'ingénieurs, d'officiers de terre et de mer, désignés par Bonaparte, les mouvements de troupes, les revues, préoccupaient tous les journaux. Ces troupes étaient cantonnées en Belgique, en Normandie ainsi qu'en Picardie. Voulant examiner les choses et juger par lui-même du matériel et du moral de l'armée, Bonaparte, le 20 pluviôse, quitta la capitale. Le général Lannes, le chef de bataillon Sulkowski, son aide de camp, et Bourrienne, son secrétaire intime, l'accompagnèrent. Il inspecta toute la côte, depuis Boulogne jusqu'aux dunes de l'Escaut. En voyant le port d'Anvers, il conçut dès lors l'exécution des vastes établissements maritimes qu'il devait y construire plus tard; il reconnut la supériorité que donne la marée au port de Boulogne sur celui de Calais pour tenter, avec de simples péniches,

une descente au delà de la Manche; mais bientôt il revint en disant : *Cette expédition n'est pas prête : c'est un coup de dé qu'il ne faut point hasarder encore.* Desaix, revenu d'Allemagne, se trouvait à Brest pour presser les armements; Truguet insistait près de la cour d'Espagne pour qu'elle fournît une flotte capable de nous seconder et de venger son pavillon humilié au combat de Saint-Vincent; Joubert, Andréossi, l'ingénieur Forfait et notre ambassadeur Charles Delacroix obtenaient une coopération active du directoire batave : « Fiers que nous sommes, disaient les Hollandais, d'humilier l'orgueilleuse Angleterre, et d'aider la France à lui ravir le sceptre maritime, nous satisferons à toutes les demandes du général Bonaparte. » Dix vaisseaux de ligne, vingt-huit bâtiments de transport et quinze mille hommes devaient, le 1er mai, sortir du Texel et s'élancer en pleine mer; mais profitera-t-on de la nuit ou d'un grand vent pour échapper à l'ennemi qui ferme toute issue? se demandaient les marins. Joubert s'en inquiétait fort peu : « Ordonnez d'agir, écrivait-il à Bonaparte, et je prendrai de telles mesures que nous sortirons. Rien d'ailleurs n'empêche de mettre dans l'embouchure de la Meuse où à Flessingue les vingt-huit bâtiments de transport, qui sont tous armés de vingt pièces de canon au moins, ce qui fait autant de petites frégates capables de se défendre de l'attaque de petits bâtiments et d'éviter les gros. Par ce moyen, je pourrai me porter sur un point quelconque des côtes britanniques, malgré la vigilance des Anglais, parce qu'il est difficile de bloquer l'entrée du port de Flessingue et celle de la Meuse. De cette manière, je ne dépendrai pas de la marine hollandaise. »

Ces voyages et ces dispositions, exécutés d'une ma-

nière mystérieuse, n'en troublaient que davantage les esprits de nos voisins d'outre-mer, et masquaient les préparatifs d'une autre expédition qui affranchira le héros de l'Italie des méfiances pusillanimes du Directoire.

Le 4 ventôse, Bonaparte achevait sa tournée le long des côtes, et rentrait dans Paris, décidé, du moins en apparence, à presser l'expédition. « Il traça au général du génie Caffarelli du Falga le plan des travaux qu'il fallait exécuter dans les ports du Pas-de-Calais, notamment à Calais, Ambleteuse, Boulogne, Étaples, afin que, par une marée, on pût en faire sortir le plus grand nombre possible de bâtiments. S'il était bien prouvé, par exemple, que le port de Boulogne ne fût en état de fournir que cent à cent cinquante bateaux dans une marée, il fallait y faire les travaux uniquement nécessaires pour contenir ce nombre, et les diriger de préférence vers la partie des ports la plus rapprochée de la mer. Si leurs chenaux se trouvaient parallèles au rivage, il était clair que les bâtiments, recevant au même instant l'eau de la marée, pourraient sortir sur-le-champ. Bonaparte voulait connaître en particulier les ressources qu'offrirait Étaples ; et, du moment qu'il devenait impossible de faire sortir de Boulogne plus de cent cinquante bateaux dans une marée, son intention était de réunir à Étaples les écuries, les bâtiments chargés et les grosses chaloupes canonnières ; tandis que les ports de Calais et de Dunkerque recevraient le reste des denrées, les bagages, les approvisionnements, et le port d'Ambleteuse les bateaux canonniers ainsi que les muskins qui ne tiraient que trois pieds d'eau. Il était d'avis d'échouer sur la plage de la rade de Saint-Jean les trois ou quatre cents bateaux qui devaient porter

chacun quarante ou cinquante hommes et deux ou trois sacs de biscuit. En conséquence, il chargea Caffarelli de choisir le local de la plage, depuis Ambleteuse jusqu'à Boulogne, le plus favorable pour cet échouement, et de voir quels travaux seraient nécessaires pour rendre l'opération plus facile et moins fatigante aux bateaux [1]. » Ainsi, quand la pensée de porter sur la terre des Pharaons nos institutions et notre gloire aurait dû préoccuper exclusivement Bonaparte, c'était alors qu'il semblait d'avance pressentir son retour presque miraculeux, et sonder le terrain où s'élèvera l'édifice de sa grandeur.

Pour effectuer tant de choses, il fallait encore plusieurs mois : l'expédition fut donc ajournée; mais le Directoire, inquiet de sentir si près de lui ce général, tâcha de le faire partir pour Rastadt, où le congrès avait rouvert ses séances depuis le 9 décembre. Nos plénipotentiaires, le regardant comme indispensable au succès des négociations, réclamaient sa présence, et Talleyrand l'invitait à s'y rendre pour triompher des prétentions de la Prusse, de la ténacité de l'Autriche et des lenteurs de la diplomatie allemande : la limite du Rhin nous ayant été cédée, Bonaparte considéra sa présence à Rastadt comme superflue, et fit revenir le train d'ambassade qu'il avait cru devoir y laisser.

Au milieu des fêtes triomphales dont Bonaparte était l'objet, l'intrigue s'agitait en Italie, en Allemagne, en France, même au sein de son armée; on mendiait de faux témoignages, on groupait quelques signatures au bas d'accusations mensongères : « Fatras de malignités

[1] Thibaudeau, *Histoire générale de Napoléon Bonaparte*, t. III, pages 450, 451.

et de prétentions, lui disait Kilmaine, qui doit nécessairement se briser contre la droiture de vos intentions, votre gloire justement acquise et la splendeur que vous avez fait rejaillir sur votre patrie. » Une femme alors fait avertir Bonaparte qu'on veut attenter à ses jours; il ordonne d'arrêter le porteur de l'avis, qui demande à être conduit chez cette femme, où l'accompagne la police. On la trouva étendue sur le carreau, mutilée par ceux dont elle avait surpris le secret; elle put encore répondre aux questions qui lui furent faites, et révéler d'odieuses machinations.

A cette époque, l'ancienne division du Directoire et du Corps législatif se renouvelait; on parlait de reviser la constitution, de centraliser la puissance exécutive; quelques hommes ardents, fatigués du Directoire, conseillaient même à Bonaparte d'opérer un changement, et de se faire élire dictateur temporaire ou président à vie. Le *Journal des Hommes libres* signala le complot, et quelques feuilles publièrent en même temps une lettre anonyme datée de Strasbourg, le 2 pluviôse, laquelle annonçait la découverte de fausses pièces fabriquées pour perdre Bonaparte et Rewbel; on nommait leurs auteurs, tous assez obscurs, excepté Bentabolle. Sulkowski, aide de camp de Bonaparte, avait eu quelques conférences secrètes avec des patriotes sincères, affligés de voir la France si mal gouvernée; mais à tous il avait dû répondre que le temps n'était point venu; qu'il fallait attendre, et qu'en tout cas Bonaparte respectait trop l'autorité, malgré ses erreurs ou ses fautes, pour l'ébranler et la détruire.

Persuadé, comme l'était le Directoire, qu'il faudrait renouveler en France les coups d'État du 13 vendémiaire et du 18 fructidor tant que la Suisse aurait ses formes

aristocratiques; voulant d'ailleurs l'arracher à l'influence autrichienne, et diminuer dans les cantons le nombre de nos ennemis, Bonaparte, en même temps qu'il s'occupait de l'expédition d'Angleterre, de celle d'Égypte, de nos agitations intérieures et de l'Italie, ne perdait point de vue la Suisse. Ochs, qui l'avait suivi de Bâle à Paris, le consultait souvent sur l'organisation politique qu'il faudrait donner aux cantons : « Dans votre discours du 20 frimaire, lui écrivait Ochs, vous avez parlé de *meilleures lois organiques;* cette expression m'a frappé : quand vous la proférâtes, elle me fit concevoir le vœu bien naturel de vous voir le législateur de mon pays...... » Il paraît que le général penchait pour l'unité, système qu'adoptaient également le Directoire et les patriotes suisses, mais sur lequel néanmoins il n'était pas très-bien fixé. Madame de Staël, qui pensait différemment, eut alors avec Bonaparte un long entretien politique. Nos troupes venaient d'occuper tout l'ancien évêché de Bâle; le général Mengaud signifiait au conseil souverain l'intention de la France de se rendre médiatrice dans les différends survenus entre l'aristocratie et la démocratie vaudoise, et une division de l'armée d'Italie, forte d'environ huit mille hommes, conduite par Ménard, traversant la Savoie, le territoire de Genève, venait couvrir la Suisse française. Ces mesures significatives furent le texte principal des objections que se firent mutuellement Bonaparte et la fille de Necker. « Les Vaudois, dit Bonaparte, sont soumis aux aristocrates de Berne, et je ne comprends pas qu'un homme existe sans posséder des droits politiques. — Général, vous vous trompez; sous tous les rapports civils, les Vaudois sont libres; et quand la liberté existe de fait, il ne faut pas, pour l'obtenir de

droit, s'exposer au plus grand des malheurs, à celui de voir des étrangers chez soi. — L'amour-propre et l'imagination font que, dans un petit État surtout, chacun tient à participer au gouvernement du pays. Priver, comme le font Berne et Fribourg, une partie des citoyens de ce privilége, c'est commettre une injustice. — En principe, rien n'est plus vrai, mais il me semble également vrai qu'un peuple doit conquérir sa liberté par ses efforts, par sa constance et son courage, mais non pas en appelant pour auxiliaire une puissance essentiellement dominante. Notre beau pays, heureux depuis quatre siècles avec ses institutions, pourrait l'être encore.... — Oui, sans doute; mais il faut aux hommes *des droits politiques.* »

L'arrivée des troupes françaises dans le Vaudois avait exalté les têtes; l'insurrection devenait générale. Une commission, chargée de porter au Directoire exécutif les vœux des patriotes, écrivit à Bonaparte : « Les peuples libres éprouvent le besoin de vous exprimer leur reconnaissance. Les députés du pays de Vaud, que la généreuse bienfaisance du Directoire a si puissamment protégé contre ses oppresseurs, désirent satisfaire à ce besoin de leur cœur en vous offrant les hommages de leur patrie. Ils le doivent d'autant plus que votre passage par leur pays électrisa fortement ses habitants, et fut l'éclair précurseur de la foudre qui vient d'abattre l'oligarchie. En voyant le libérateur de l'Italie, les Helvétiens jurèrent de recouvrer leurs droits, et se promirent, à l'exemple de leurs ancêtres, de briser des fers qu'ils n'auraient jamais dû porter. Recevez, citoyen général, nos remercîments pour la discipline exacte et l'excellent esprit des braves de l'armée d'Italie, qui sont venus nous aider à fonder notre liberté et notre indé-

pendance. » De son côté, Ménard, envoyant des courriers au Directoire, ne le faisait pas sans écrire à Bonaparte : « Vous devinez, lui mandait-il, que ce sont des conseils et des instructions que je vous demande : vous mieux que personne pouvez me guider ; tracez ma conduite, vous me le devez ; je vous regarde comme mon père. » Suchet, alors chef de brigade de la 18e, rendant compte à Bonaparte de l'expédition vaudoise, lui assurait ne pas connaître un seul déserteur dans toute l'armée française. « Tous nos vieux soldats, ajoutait-il, veulent, avec leur ancien général, donner la paix à l'Europe et l'accompagner à Brest. Leur solde reste arriérée, mais ils s'en consolent en disant : Notre général l'ignore, car il nous eût fait payer à Chambéry... » On voit quelle prodigieuse influence Bonaparte exerçait de loin comme de près sur l'armée qu'il avait commandée. Brune, qui, le 16 pluviôse, remplaça Ménard, détaché pour aller en Corse, montrait les mêmes sentiments que son prédécesseur : « La division est toujours votre amie, lui écrivait-il, et brûle d'être aux prises avec les Anglais. » Le mois suivant, pendant qu'il exécutait, non sans combattre, une marche rapide à travers le canton de Berne, Brune lui écrivait encore : « Il me semblait toujours que vous me regardiez agir et commander ; » puis, ennuyé d'opérer loin de lui, sur un petit théâtre, il demanda d'être appelé près de sa personne, une division sous ses ordres étant toute son ambition.

Le 12 avril, la république helvétique, organisée démocratiquement, fut proclamée *une et indivisible*, et la Suisse perdit son indépendance. Bonaparte eût préféré le maintien de la forme fédérative avec un centre commun, l'oligarchie n'eût point dominé ; mais le Directoire se décida sans consulter cette fois ni Bonaparte, ni les con-

seils législatifs. Brune chargea Ruby et Suchet d'offrir au Directoire les drapeaux pris sur les Suisses, ainsi que plusieurs étendards bourguignons, vieux trophées des journées de Morat et de Nancy.

Aigrie contre la France par le traité de Tolentino, plus qu'elle ne l'était contre le général pacificateur, la cour pontificale, réunion caduque de vieillards, accueillit très-bien Joseph Bonaparte, qui remplaçait Cacault en qualité d'ambassadeur. Un accord parfait s'établit entre Pie VI et Joseph, dont le caractère modéré autant que ferme et loyal convenait d'ailleurs très-bien à cette mission difficile. Mais les intrigues d'Acton qui voulait éluder les conditions du traité signé par son maître, les démarches imprudentes et les sentiments hostiles de plusieurs cardinaux ranimèrent peu à peu dans l'esprit du souverain pontife l'éloignement qu'il avait montré pour la révolution française. De jour en jour la position de notre ambassadeur devenait plus critique; l'hésitation du saint-père à reconnaître la république cisalpine, la nomination du général Provera au commandement de l'armée pontificale, que l'on augmentait, inspiraient à Joseph Bonaparte de légitimes inquiétudes. Dans une audience officielle, il exigea de Sa Sainteté des explications précises et demanda le renvoi de Provera, qui lui fut accordé; mais les esprits n'en devinrent que plus agités : pendant que les patriotes révolutionnaires, appuyés des baïonnettes françaises, compromettaient notre cause par leurs menées, les personnes attachées à l'ancien ordre de choses peignaient nos soldats comme des agents d'impiété, comme les oppresseurs de l'Église et du pays, qu'il fallait expulser par tous les moyens possibles.

Le 26 décembre, quelques personnes se présentent

à l'ambassade et viennent d'office annoncer à Joseph, au nom du parti révolutionnaire, qu'un mouvement préparé de longue main est sur le point d'éclater; qu'on ne veut plus du gouvernement temporel de la tiare, et que pour le renverser le peuple prendra les armes cette nuit même. Joseph répond que le Directoire exécutif ne saurait approuver des tentatives d'insurrection dirigées contre le pape, devenu l'allié de la République française; qu'en ce qui le concerne personnellement, il prendra toutes les mesures nécessaires pour déjouer leurs projets, et qu'il les engage à demeurer tranquilles. Cet avis parut être goûté, car la nuit et la journée suivantes furent paisibles. Mais le soir, M. d'Azara, ambassadeur d'Espagne, dont nous avons déjà parlé, vint avertir Joseph de troubles imminents. Il apprit que deux conspirations s'ourdissaient : l'une tramée contre les Français et secrètement conduite, mais sans autorisation du saint-père, par quelques hauts fonctionnaires de Sa Sainteté; l'autre ayant pour objet la ruine de l'autorité cléricale et l'érection d'une république romaine. Les chefs du premier complot n'ignoraient pas le second et se proposaient d'en profiter.

Le 27 décembre, un rassemblement tumultueux eut lieu dans la villa Médicis; un détachement des troupes du pape disperse les séditieux, qui portaient tous la cocarde tricolore française. Joseph Bonaparte court aussitôt chez le cardinal Doria-Pamphili, et loin d'excuser les coupables, demande qu'envers eux justice se fasse au nom de la France comme au nom du gouvernement romain; mais à peine rentrait-il chez lui qu'un autre rassemblement se formait aux portes de son palais. Joseph, revêtu du costume officiel, accompagné du général Duphot, de l'adjudant général Scherlock, d'Eugène

Beauharnais, son aide de camp, d'Arrighi, duc de Padoue, adjoint à l'état-major, et des gens de l'ambassade, marche résolûment à l'émeute; en même temps un piquet de cavalerie papale fait feu sur cette foule effrayée, qui se réfugie dans les baies de portes ou de fenêtres, dans les couloirs et les escaliers voisins. Joseph interpelle le chef du poste, ainsi que celui d'une compagnie d'infanterie qui se disposait à charger, et les conjure de ménager le sang de la multitude. Cette démarche généreuse enhardit les conspirateurs; ils s'avancent sur la troupe armée, qui fait une décharge générale. L'ambassadeur tire alors son épée; Duphot, Scherlock, tous les Français présents font de même, et, se plaçant entre le peuple et les troupes, réclament l'inviolabilité du palais de France. Tandis qu'Arrighi et Beauharnais parlementent avec les séditieux, Joseph, Duphot, Scherlock, voulant prévenir une nouvelle décharge, s'élancent jusque sur les baïonnettes. Heureusement pour Joseph et Scherlock, quelques officiers pontificaux les entraînent vers une des portes du jardin, car ils eussent partagé le sort de Duphot, qui reçut en pleine poitrine une première balle, suivie d'une cinquantaine de coups de feu tirés à bout portant avec une rage de cannibales. Rentrés au palais, Joseph et sa suite trouvèrent les appartements remplis d'une foule de gens suspects qui commençaient à les dévaliser et qu'ils ne purent chasser qu'après bien des efforts. Madame Joseph Bonaparte et sa sœur mademoiselle Clary, fiancée au brave Duphot, qu'elle devait épouser le lendemain, étaient dans les plus cruelles angoisses; la fusillade continuant, les balles venaient briser les fenêtres et frapper les portes du palais de France, dont l'invasion pouvait à tout instant recommencer. Horriblement défiguré, nu, cou-

vert de pierres et souillé de boue, Duphot gisait sur la place où l'avaient frappé ses assassins, et quelques misérables s'étaient déjà partagé ses dépouilles. A la vue des restes sanglants d'un être si tendrement aimé, Joseph versa des larmes d'indignation et de désespoir. La douleur de madame Joseph et de mademoiselle Clary était inexprimable; et l'imminence du danger, la terreur qui croissait de minute en minute pouvaient à peine les distraire du sentiment de cette horrible perte.

« Le palais de France, écrivit alors Joseph au cardinal Doria, est cerné, violé; il est instant que vous, ou le gouverneur, ou quelqu'un qui ait sa confiance, vous rendiez ici. Je ne doute pas que vous ne vous y transportiez vous-même. Vous n'avez à traverser que vos troupes de ligne et civiques. » Cette lettre demeura sans réponse: Joseph ne reçut d'autres visites que celles de l'envoyé du grand-duc de Toscane, le chevalier Angiolini, et du ministre d'Espagne. A onze heures du soir, il adressa au cardinal Doria une seconde missive pour lui demander un passe-port et des chevaux de poste, afin de quitter Rome sur-le-champ. Justement blessé de ne recevoir aucune espèce de satisfaction, l'ambassadeur français écrit une troisième fois en menaçant le gouvernement pontifical de la vengeance de la République. Le secrétaire d'État se détermine enfin à répondre: sa lettre, pleine d'excuses sur les événements de la journée et d'instances pour empêcher le départ de Joseph, était accompagnée des passe-ports nécessaires et d'un ordre pour obtenir des chevaux de poste[1]. Le ministre français fut sourd aux prières du cardinal: recommandant au chevalier d'Azara et à l'envoyé de Toscane les Français qui restaient à Rome, il partit pour Florence,

[1] *Mémoires inédits du maréchal Jourdan*, liv. VI, chap. II.

le 29 décembre, vers six heures du matin. A son arrivée chez le ministre de France près la cour de Toscane, Joseph Bonaparte s'empressa d'adresser à Paris le rapport circonstancié de tout ce qui venait de se passer : « Je croirais, disait-il en terminant son récit, faire injure à des républicains, si j'insistais sur la vengeance que le Directoire doit tirer de ce gouvernement impie, qui, assassin de Basseville, l'est devenu, de volonté, du premier ambassadeur français qu'on a daigné lui envoyer, et, de fait, d'un général distingué par sa valeur dans une armée où chaque soldat était un héros... Ce gouvernement ne se dément pas : astucieux et téméraire pour commettre le crime, lâche et rampant lorsque le crime est commis, il est aux genoux du ministre Azara pour qu'il se rende à Florence auprès de moi, et me ramène avec lui à Rome. »

Joseph Bonaparte avait à peine quitté Rome qu'une terreur profonde saisit le sacré collége. Le cardinal Doria, soupçonné, non sans raison, d'avoir provoqué l'émeute, eut recours aux supplications les plus humbles, et chargea le marquis Massini d'aller intercéder auprès du Directoire : « Vous ne devez offrir aucune satisfaction pour cet incident, dont le saint-père et nous sommes inconsolables, écrivait le cardinal au marquis; mais vous devez prier le Directoire de demander telle satisfaction qu'il voudra. La demander et l'obtenir seront la même chose; car ni Sa Sainteté, ni moi, ni la cour de Rome ne serons jamais tranquilles jusqu'à ce que nous soyons sûrs que le Directoire sera satisfait. Vu son équité, je suis persuadé que si, d'un côté, il ne peut être indifférent à la perte d'un citoyen de mérite, il ne pourra douter du vif chagrin que nous éprouvons, et voudra bien apprécier la prière instante que vous êtes expres-

sément chargé de lui faire au nom du souverain pontife, ainsi que notre dépendance entière à ses ordres. »

Pour toute réponse, le Directoire donna l'ordre de marcher sur Rome, et, le 10 février, Berthier arrivait sous les murs de la ville sainte. Le 15, vingt-troisième anniversaire de l'exaltation de Pie VI au trône pontifical, le général français monta au Capitole, proclama la déchéance temporelle du chef de l'Église et fit chanter un *Te Deum* par les cardinaux eux-mêmes. Quatre jours après, Pie VI quittait le Vatican, se laissait conduire à Sienne, de Sienne à Pise, dans une chartreuse, et de Pise à Valence (Dauphiné), où il mourut deux années plus tard.

Des murs du Capitole Berthier avait écrit à Bonaparte : « Ce sont vos victoires qui ont donné à l'armée française les moyens de marcher sur Rome pour y venger l'assassinat du brave général Duphot : l'armée française s'est montrée, et Rome est libre. A la porte dite du Peuple, des députés m'ont offert une couronne au nom du peuple romain; je leur ai dit, en l'acceptant, qu'elle appartenait au général Bonaparte, dont les exploits avaient préparé la liberté romaine; que je la recevais pour lui; je charge mon frère de vous la remettre. C'est à vous que je dois le moment heureux qui m'a mis à même de proclamer ici la liberté. Recevez ici les assurances de mon éternelle reconnaissance... »

D'affligeants désordres, des vols, des assassinats, le pillage d'une partie du Vatican et des hôtels de dignitaires ecclésiastiques suivirent l'arrivée de Berthier; les Romains spoliés réclamèrent; nos officiers prirent la défense de leurs intérêts; mais Masséna, qui venait de remplacer Berthier, parut favoriser tacitement les dilapidateurs : circonstance fatale à la discipline non moins que compromettante pour le chef de l'armée. Bientôt

une insurrection nouvelle éclate, et six cardinaux, parmi lesquels le prince Doria-Pamphili, sont arrêtés.

Au milieu de ces tristes événements, les plénipotentiaires de Rastadt continuaient leurs travaux; les clauses du traité s'exécutaient, les Français occupaient Mayence, et un officier de l'empereur prenait, au nom de l'Autriche, possession des États de Venise; mais le Directoire se montrait exigeant à proportion que l'Autriche humiliée lui cédait; il était d'ailleurs irrité par les événements de Rome, où l'influence simultanée des cours de Vienne et de Naples semblait avoir poussé l'administration romaine dans une voie fatale; en sorte que des hostilités nouvelles devenaient imminentes.

Nos généraux, jeunes presque tous, pleins d'ardeur et de courage, poussaient à la guerre; ils ne voyaient pas dans une lutte avec l'Angleterre, comme dans une lutte avec l'Autriche, le moyen de s'utiliser longtemps encore; et pour quelques-uns d'entre eux, tels que Moreau et Bernadotte, une position isolée, un commandement qui ne dépendît pas de Bonaparte, convenait mieux qu'un emploi sous ses ordres. Des froissements d'amour-propre, des motifs de jalousie, une politique différente éloignaient de lui ces deux grands capitaines, et, le 13 janvier, Bernadotte, désigné pour l'armée d'Angleterre, demandait au Directoire un commandement aux îles Ioniennes ou dans les Antilles, ou un emploi dans l'armée de Portugal, ou sa retraite. Il envoya copie de cette lettre à Bonaparte et le pria d'employer ses deux aides de camp. « Ils pourront comme moi, lui écrivait-il, s'incliner devant les talents, mais jamais devant l'audace. Quoique j'aie à me plaindre de vous, je m'en séparerai sans cesser d'avoir pour vos talents la plus grande estime. » Barras lui laissa le choix entre le commandement des

îles Ioniennes et celui d'une division, et Bonaparte s'empressa de répondre : « Personne ne fait plus de cas que moi de votre caractère et des talents militaires que vous avez développés pendant le temps que nous avons servi ensemble. Vous seriez injuste si vous pouviez en douter un instant : dans toutes les circonstances je compterai sur votre estime et sur votre amitié. » Il n'y a certes ici ni fiel ni haine; et la conduite de Bonaparte fut conforme à ses paroles, car lorsque Berthier demanda son rappel d'Italie, le Directoire voulant y placer Bernadotte, Bonaparte, loin d'y mettre opposition, écrivit à ce général : « J'aurais fort désiré vous avoir avec moi en Angleterre, mais le gouvernement croit votre présence nécessaire pour commander l'Italie; ce poste est si essentiel que je n'aurais pas bonne grâce à y résister; vous servirez la République en éclairant la marche des nouveaux républicains d'Italie..... » Par des motifs qu'il ne fit pas connaître, le Directoire changea tout à coup d'idée, et fit de Bernadotte un diplomate. Nommé *ambassadeur extraordinaire à Naples*, il dut se concerter avec Berthier, qui marchait alors sur Rome, et Brune reçut le commandement qu'on destinait à Bernadotte. Dans cette circonstance, Bonaparte donna au Directoire le témoignage suivant des vues sages et de la perspicacité qui le guidaient pour la conduite des affaires générales : « Vous voulez couvrir de républiques la péninsule italique, et c'est par l'abolition du gouvernement papal que vous prétendez venger le meurtre de Duphot. D'un autre côté, vous songez à réunir Mulhouse et Genève à la France; et, dans ce moment même, une armée française s'ébranle pour aller imposer à la Suisse votre république modèle. Croyez-vous que tous ces coups de canif donnés au traité de Campo-Formio n'exciteront pas

le mécontentement de l'Autriche? Ayez donc à Vienne un homme tout à la fois habile, ferme et résolu qui puisse, au besoin, séduire le cabinet aulique par des raisons spirituellement spécieuses, et faire respecter son caractère et sa réputation. Bernadotte seul est capable de vous représenter dignement auprès de l'empereur; lui seul réunit les conditions que doit offrir votre ambassadeur dans cette situation délicate. L'Italie restera tranquille si l'Autriche ne bouge pas; la supériorité de Bernadotte y serait inactive. Berthier vous suffit. »

Bernadotte se trouvait à Peschiera lorsqu'il reçut l'ordre de sa destination nouvelle; il quitta alors l'Italie pour se rendre à Vienne. « Bernadotte aimerait mieux rester à la tête de l'armée, écrivait Leclerc, chef d'état-major général. En mon particulier, je l'aimerais mieux aussi; je resterais auprès de lui avec plaisir; ce serait, je pense, un bon choix. »

Le choix de Bernadotte comme ambassadeur n'était pas moins heureux, car il joignait à beaucoup de pénétration une grande fermeté. Quelque temps après son installation, il apprend qu'on se dispose à célébrer l'anniversaire du départ des volontaires viennois qui devaient défendre la capitale contre les Français; pour protester contre cette inconvenance, il fait arborer sur son hôtel un grand drapeau tricolore portant pour inscription : *Liberté, Égalité.* A cette vue la populace s'attroupe, brise les portes de l'hôtel, l'envahit, et commet une foule de désordres jusqu'à ce que l'arrivée trop tardive d'un détachement de la garnison l'ait dissipée. Bernadotte indigné demande ses passe-ports, quitte Vienne et arrive à Paris. Le Directoire, furieux, veut déclarer la guerre à l'Autriche et donner au général Bonaparte le commandement des troupes; déjà le message aux conseils et le projet de

décret sont rédigés ; mais Bonaparte en détourne le Directoire : « Ce n'est pas, dit-il, connaître la politique du cabinet de Vienne que de croire que s'il eût voulu la guerre, il vous eût insulté. Il vous aurait caressé et endormi pendant qu'il aurait fait marcher ses troupes. Vous n'auriez connu ses véritables intentions que par son premier coup de canon (Las-Cases). » Le Directoire se calma, François de Neufchâteau, qui venait d'être remplacé comme directeur par Treilhard, fut nommé plénipotentiaire, et s'aboucha dans la ville de Seltz avec le comte de Cobentzel pour réconcilier les deux gouvernements.

Vers cette époque Joseph, revenu de Florence avec sa famille éplorée, habitait Paris ; Élisa, mariée, tenait grand état de maison ; madame Letizia, toujours simple, ne pouvait se dérober aux empressements qui de son fils Napoléon descendaient jusqu'à elle ; Lucien, nommé commissaire ordonnateur en Corse, y préparait, pour Joseph et pour lui, les voies électorales auxquelles il devra sa réputation d'homme d'État ; madame Leclerc et l'abbé Fesch continuaient de résider en Italie. Quant à Louis, éperdûment épris de mademoiselle Émilie de Beauharnais, qu'il avait connue en allant voir sa sœur Caroline chez madame Campan, il voulait l'épouser. « Y pensez-vous? lui dit un jour Casabianca ; cette union avec la fille d'un émigré rendrait votre frère suspect au gouvernement. » Louis reçut le lendemain l'ordre de partir pour l'Égypte.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME.

CAMPAGNES D'ÉGYPTE.

TRAVERSÉE. — MALTE. — ALEXANDRIE.

Idées préliminaires de Bonaparte. — Ses études relatives à l'Orient. — Organisation de l'armée expéditionnaire. — Arrivée de Bonaparte à Toulon. — L'ancre est levée le 19 mai. — Conquête de Malte. — Arrivée de la flotte en vue d'Alexandrie. — Proclamation de Bonaparte; il y prend le titre officiel de général en chef de l'armée d'Égypte. — Débarquement. — Marche sur Alexandrie et prise de cette ville. — Proclamation de Bonaparte aux habitants. — Brueys embosse la flotte dans la rade d'Aboukir. — Inhumation solennelle des premières victimes de la guerre au pied de la colonne de Pompée.

L'Orient! région éclatante,
Où le soleil est beau comme en toi sous sa tente!
V. Hugo, *la Fée et la Péri*.

Ce soleil rougeâtre, ces sables brûlants, ces oasis au milieu du désert, ces minarets, l'éclat inaccoutumé des costumes, ces têtes couronnées du turban, ces masses gigantesques de pierres qui se perdent dans les nues, tout nous dit que nous sommes en Égypte.
Vatout, *Musée de Versailles*.

Les grands noms ne se font qu'en Orient.
Bonaparte.

L'Orient, cette terre des miracles vers laquelle tant de nobles cœurs ont porté les yeux, était depuis longtemps l'objet des préoccupations de Bonaparte. Plus notre lutte avec l'Angleterre devenait imminente, plus le moment approchait de réaliser une invasion sur les côtes britanniques, et plus Bonaparte se demandait s'il ne vaudrait pas mieux ruiner dans l'Inde notre rivale en l'attaquant par l'Égypte. Il nous importe peu qu'au temps du ministère de Choiseul un projet semblable à celui-ci ait

été s'engloutir dans les cartons poudreux de la bureaucratie; il ne nous importe pas davantage de savoir si Talleyrand a réellement découvert et communiqué ce factum à Bonaparte. Depuis longtemps l'expédition d'Égypte était dans sa pensée, et la manière dont il l'exécuta témoigne un travail d'intelligence dont les emprunts n'avaient pu se faire à personne.

Pendant les négociations du traité de Campo-Formio, Bonaparte s'était fait apporter les principaux ouvrages de la bibliothèque ambrosienne qui traitent de l'Orient; il les lisait avec une attention scrupuleuse, les annotait, et nous avons vu plusieurs volumes chargés de remarques écrites de sa main, notamment sur l'Égypte et la Syrie. Ces préliminaires, cette sorte d'incubation morale d'une pensée qui se développe avant d'éclore, perce, dès le mois d'août 1797, à travers la correspondance de Bonaparte. Le 23 septembre, Talleyrand lui répondait : « Quant à l'Égypte, vos idées sont grandes, et l'utilité doit en être sentie; je vous écrirai sur ce sujet plus au large. Aujourd'hui, je me borne à vous dire que si l'on en faisait la conquête, ce devrait être pour déjouer les intrigues russes et anglaises qui se renouvellent si souvent dans ce malheureux pays. Un si grand service rendu aux Turcs les engagerait aisément à nous y laisser toute la prépondérance et tous les avantages commerciaux dont nous avons besoin. L'Égypte, comme colonie, remplacerait bientôt les productions des Antilles, et, comme chemin, nous donnerait le commerce de l'Inde. Car, en matière de commerce, tout réside dans le temps, et le temps nous donnerait cinq voyages contre trois par la route ordinaire. »

Le 5 mars 1798 (15 ventôse an VI) l'expédition fut résolue; le Directoire, que gênait la présence de Bona-

parte, saisit avec bonheur l'occasion de l'éloigner; il lui donna les pouvoirs les plus étendus et ne recula devant aucun sacrifice. « Les ministres de la guerre, de la marine et des finances sont prévenus, écrivait-il au général, de se conformer aux instructions que vous leur transmettrez sur ce point important dont votre patriotisme a le secret, et dont le Directoire ne pouvait mieux confier le succès qu'à votre génie et à votre amour pour la vraie gloire. » Ainsi, les membres du gouvernement s'effaçaient; entre eux et les ministres s'interposait la puissance de Bonaparte, qui, jouissant d'un blanc-seing, organisera son matériel comme il le voudra, puisera sans contrôle dans le trésor public, dans les arsenaux, et réunira les éléments d'une armée bien moins remarquable par le nombre des soldats que par leur choix et le mérite des chefs chargés de la conduire.

L'activité que déployait Bonaparte était prodigieuse : de Paris, il dirigeait tous les mouvements de l'armée vers les ports méditerranéens, s'occupait des moindres détails relatifs à la flotte, à l'armement ainsi qu'aux bagages des troupes; adressait au Directoire, aux ministres, aux commissaires ordonnateurs, aux généraux des notes explicatives, des instructions précises, et, de plus, organisait un corps d'artistes, de littérateurs et de savants capables d'explorer les antiquités égyptiennes et de subvenir aux besoins éventuels de l'armée. « Nous aurons avec nous un tiers de l'Institut et des instruments de toute espèce, écrivait-il à Monge. Je vous recommande spécialement l'imprimerie arabe de la Propagande. Je compte sur elle et sur vous, dussé-je remonter le Tibre avec l'escadre pour vous prendre. » Le même jour, Brune recevait de lui une lettre dans laquelle il disait : « Vous viendrez me joindre pour donner le der-

nier coup de main à la plus grande entreprise qui ait encore été exécutée parmi les hommes. »

Chose étonnante, en France, où tout ce qui ne se dit pas se devine, le secret, si nécessaire au succès d'une opération de cette nature, fut gardé religieusement. Les Anglais crurent qu'il s'agissait de débloquer la flotte espagnole dans le port de Cadix, afin de réunir le plus de forces possible pour débarquer au delà de la Manche; les Français n'imaginaient rien autre chose, et quand quelques journaux indiscrets parlèrent du projet de fonder en Égypte un vaste établissement colonial, cette idée ne préoccupa presque personne, tant la chose entrait peu dans les prévisions ordinaires. Le Directoire, néanmoins, voulut donner le change aux imaginations inquiètes qui cherchaient la vérité; il publia, dans les premiers jours d'avril, un arrêté donnant au général Bonaparte l'ordre de se rendre à Brest et d'y prendre le commandement des troupes qu'on y réunissait. Quelques jours après, le bruit courut du départ prochain de Bonaparte pour Rastadt; il en prévint même, d'une manière officielle, le comte de Cobentzel, et le courrier porteur de la réponse du comte quittait Vienne lorsque le général de l'armée d'Égypte se disposait à quitter Paris. Des dépêches de Bernadotte, annonçant l'émeute dont nous avons parlé, le retinrent quelques jours encore; mais, le 3 mai, il se mit en route, accompagné d'Eugène Beauharnais et de Joséphine, qui désira les suivre jusqu'à Toulon. Le 5, il couchait à Châlons-sur-Saône; le 6, il traversait rapidement Valence, malgré les bonnes amitiés qu'il y avait laissées; le 8, il s'arrêtait quelques heures à Aix, et arrivait le 9 à Toulon, hôtel de la marine.

L'armée l'attendait; pleine de confiance, mais igno-

rant le but de l'expédition, elle se livrait à mille conjectures. La présence de savants et d'artistes au milieu d'elle lui donnait surtout à penser. La flotte était composée de treize vaisseaux de ligne, huit frégates, deux bricks, soixante-douze petits bâtiments, et en outre de deux vaisseaux et de six frégates armés en flûte, qu'on avait pris aux Vénitiens. Les bâtiments de transport s'élevaient au chiffre de quatre cents. L'armée navale, forte d'environ dix mille hommes, était commandée par le vice-amiral Brueys, qui avait sous ses ordres les contre-amiraux Villeneuve, Blanquet-Duchayla, Decrès et le chef de division Gantheaume. « Vous avez sous vos ordres, avait écrit Bonaparte à Brueys, une des plus belles escadres qui soient sorties de Toulon depuis longtemps. Dans la première décade de floréal, je serai à votre bord. » L'armée de terre, disséminée le long du littoral, comptait trente-six mille hommes, presque tous soldats de l'armée d'Italie. Elle avait pour chefs : Berthier, Desaix, Kléber, que Bonaparte, dans son estime, mettait sur la même ligne; au second rang, Belliard; les généraux de division Baraguay-d'Hilliers, Menou, Bon, Regnier, Vaubois, Dumay, Dugua et Dumas; les généraux de brigade Lagrange, Lannes, Murat, Verdier, Lanusse, Mireur, Vial, Zayonscheck, Rampon, Leclerc, Davoust, les uns déjà classés à leur ordre de mérite, les autres, comme Davoust, Lannes et Murat, grandissant chaque jour. Caffarelli du Falga commandait l'arme du génie, Dommartin, l'artillerie. Desgenettes et Larrey dirigeaient le service de santé; Sucy était ordonnateur en chef; Estève, payeur général; le docteur Fieri Assilini, attaché spécialement à la personne du général en chef. Louis Bonaparte, fort épris, comme nous l'avons dit, de mademoiselle Émilie de Beauharnais, avait reçu l'ordre de

quitter la capitale avec plusieurs aides de camp du général, et d'attendre à Lyon des ordres ultérieurs. Il s'y arrêta quinze jours, pensant fléchir le général et ne point aller plus loin, mais son espérance fut vaine; il dut partir et s'arracher malgré lui à tout ce qu'il aimait[1].

Bonaparte demeura dix jours à Toulon, tenant secret le but de l'expédition. Le 19, au moment de lever l'ancre, il fit la proclamation suivante :

« SOLDATS,

» Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de siége; il vous reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles. Soldats, l'Europe a les yeux sur vous; vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire. Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis; souvenez-vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin tous les uns des autres. Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui, la plus grande sollicitude de la République est pour vous; vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie. Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa nais-

[1] *Documents historiques sur la Hollande*, par Louis Bonaparte, t. Ier, page 73.

sance, la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines.»

Ces paroles, qui n'apprenaient rien aux troupes, les électrisèrent. « N'importe en quels lieux nous allions, se disaient-elles; il est avec nous, la victoire est certaine. » La flotte appareilla au bruit du canon des batteries urbaines et des vaisseaux; la musique de chaque bord jetait à la mer ses fanfares et le soldat ses acclamations; Bonaparte, radieux comme en un jour de victoire, montait le vaisseau l'*Orient* avec Brueys et la plupart des membres de la commission scientifique, avec Berthier, son état-major, et huit ou dix aides de camp. « Faites-moi préparer un bon lit comme pour un homme qui sera malade pendant toute la traversée, » avait-il écrit au contre-amiral. Murat, qui devait être chargé souvent de reconnaissances maritimes, de missions spéciales, montait la frégate l'*Artémise* et précédait l'escadre : c'était toujours le général d'avant-garde. On navigua plusieurs jours avec inquiétude : chaque convoi parti d'Ajaccio, de Gênes, de Civita-Vecchia, devenait pour la flotte, tant qu'on ne l'avait point reconnu, un sujet d'alarmes, car on craignait l'apparition soudaine des Anglais. Seul peut-être, Bonaparte, se fiant à son destin, ne redoutait ni l'ennemi ni la tempête. Deux vaisseaux partis pour Civita-Vecchia s'étaient arrêtés quelques heures à Bastia : un Abbatucci (Antoine-Dominique), fils du général, apprend que ses amis Rapp et Savary, que les amis de son frère, Desaix, Régnier et plusieurs Corses, tels que les Casabianca, font partie de l'expédition; aussitôt il court demander un permis de départ, et s'embarque avec d'autres jeunes insulaires qu'entraînait l'auréole éclatante de Bonaparte : idée fatale pour Abbatucci comme pour les Casabianca, car, le mois suivant,

il périt sous le fer des Arabes, et les Casabianca furent engloutis dans les flots d'Aboukir. Ces deux vaisseaux qui cinglaient vers Civita-Vecchia, il tardait bien à Desaix de les voir arriver : « S'il était au pouvoir de l'homme de commander aux vents, écrivait-il à Bonaparte, croyez, mon cher général, que vous seriez bien vite à ma hauteur; car je suis dans la plus vive impatience de me réunir à vous dans un pays où, sous vos auspices, nous pourrons tant ajouter à la gloire et aux triomphes de la République... »

Le 9 juin, le convoi venu de Civita-Vecchia rejoint la flotte; on découvre l'île de Malte et celle de Goa située à l'ouest; on aperçoit les fortins hérissés de canons, les hautes murailles et tout l'appareil défensif de la côte. A gauche, se présentent l'entrée du grand port et le fort Saint-Ange qui le domine et le protége. Située à distance égale de Toulon et d'Alexandrie, Malte offrait un point intermédiaire d'une importance extrême; mais on ne pouvait attaquer la place sans risquer un combat naval avec les Anglais; Bonaparte jugea plus prudent de négocier, et il fit demander au grand maître, Ferdinand de Hompesch, l'entrée du port pour notre armée navale, dont les pavillons, se déployant depuis le port de Marsac-Sirocò jusqu'à l'île de Goa, menaçaient à la fois tous les points attaquables. Hompesch réunit le conseil, et prie le général de formuler sa demande par écrit. Le consul français, Caruson, négociateur bénévole, va trouver Bonaparte, intercède auprès de lui en faveur de l'ordre, et lui remet une liste de Maltais disposés à nous seconder s'il en est besoin. Le soir, Caruson n'étant pas rentré dans Malte, on y hâte des préparatifs de défense; mais l'ordre manquait de forces suffisantes. Hompesch envoya vers Bonaparte un nouveau mandataire chargé

de faire des protestations de dévouement et de lui dire que les statuts ne permettent pas de recevoir au delà de quatre vaisseaux à la fois. « Eh bien, réplique Bonaparte, puisqu'il en est ainsi, je viens demander une réparation, et l'exiger s'il le faut. En fournissant des matelots à l'Angleterre, en ravitaillant ses vaisseaux, en violant pour elle les statuts qu'on invoque contre moi, général de la République française, on a insulté cette république; au mépris de nos lois, on a nommé aux commanderies vacantes en France, bien qu'elles soient supprimées; on a favorisé nos ennemis et persécuté nos amis. Donc, la guerre et ses horreurs, puisqu'on la veut. » Le lendemain, au point du jour, la descente s'effectuait dans les îles de Malte, de Goa et de Cumino; à dix heures, nous nous étions emparés déjà de la campagne et des petits forts de la côte, excepté celui de Marsa-Siroco; à midi, une galère et trois autres embarcations opéraient une sortie sans succès; le régiment de Malte, fort de cinq cents hommes, et le bataillon des vaisseaux, qui en comptait quatre cents, étaient repoussés par Marmont; la ville se remplissait de fuyards, le trouble y croissait sensiblement. Vers minuit, les barons de l'île et les principaux habitants vont trouver le grand maître pour l'inviter à capituler; le conseil s'assemble de nouveau; on n'y appelle point ceux des chevaliers dont on redoute l'opinion ou la valeur, et l'on se décide à se rendre. L'artillerie des forts reçoit l'ordre de ne point recommencer le feu, auquel d'ailleurs Bonaparte avait défendu de riposter, dans la crainte d'attirer de la part des habitants de fâcheuses représailles contre les chevaliers. Ceux-ci ayant député vers lui le bailli de Souza et le consul de Hollande Fermosa pour traiter de la capitulation, Bonaparte leur déclara vouloir entrer

dans Malte le lendemain, et régler de concert avec le consul d'Espagne les clauses de la capitulation. Ces clauses portaient en substance que les chevaliers remettraient aux Français la ville et les forts, et qu'ils renonceraient à leurs droits de propriété et de souveraineté sur les trois îles de Malte, de Goa et de Cumino. De son côté, Bonaparte promettait au grand maître de demander pour lui une principauté équivalente en Allemagne, et de lui faire accorder une pension de 300,000 francs, ainsi que 600,000 francs d'avance pour l'indemniser des pertes qu'il venait d'éprouver. Aux chevaliers nationaux français reçus avant 1792, il accordait la faculté de rentrer dans leur pays et d'y jouir d'une pension de 700 livres, portée à 1,000 pour les sexagénaires.

Nous trouvâmes dans Malte douze cents pièces de canon, trente mille fusils, douze mille barils de poudre et des vivres pour six mois; nous nous emparâmes d'une frégate, de trois galères, de plusieurs bâtiments armés ou susceptibles de l'être, et trois millions furent enlevés au trésor de l'église de Saint-Jean. Après avoir fait son entrée dans la ville avec une partie des troupes, Bonaparte en visita les fortifications. Comme il s'étonnait du peu de résistance opposée par les Maltais, « Il faut avouer, lui dit Caffarelli, que nous sommes bien heureux qu'il se soit trouvé du monde dans la ville pour nous en ouvrir les portes. » Une commission de cinq membres, dont faisait partie Regnault de Saint-Jean-d'Angely comme agent du Directoire, fut chargée d'administrer ce petit État, qu'on divisa en arrondissements. La cité de Malte forma deux municipalités, et l'on décréta l'organisation d'une garde nationale. L'égalité des droits de tous les habitants, l'abolition des redevances féodales et celle de l'esclavage devinrent aussi la conséquence immédiate de

la conquête; mais Bonaparte retint les esclaves mahométans, qu'il fit embarquer sur l'escadre, pour les échanger à l'occasion contre des esclaves français ou maltais. Vaubois, avec quatre mille hommes, fut chargé de la garde de Malte; Regnault de Saint-Jean-d'Angély fut nommé commissaire civil, et Lucien Arnault, retenu dans l'île pour soigner cet ami malade, remplit les fonctions de sous-commissaire. Le 19, Bonaparte appareilla, emmenant avec lui les bâtiments de guerre trouvés dans le port et les chevaliers français qui avaient moins de trente ans; les autres furent libres de regagner leur pays. Il envoya au gouvernement le drapeau et partie du trésor de l'ordre; mais ces objets tombèrent au pouvoir des Anglais, qui rangeaient les côtes de la Provence lorsque nous entrions dans Malte. Avant d'aller plus loin, Bonaparte voulant s'assurer dans l'Albanie et dans l'Épire un point d'appui, dépêcha un de ses aides de camp vers Ali, pacha de Janina; malheureusement le pacha se trouvait absent, circonstance qui dut contrarier le général.

Nelson mouillait devant Messine le jour où nous appareillions pour Alexandrie. Ayant appris notre conquête, il tâche de nous atteindre et cingle vers l'Égypte. Arrivé le 28 juin en vue d'Alexandrie, il envoie au gouverneur turc une chaloupe pour lui donner avis du danger et demander l'autorisation de faire de l'eau et des vivres; mais le gouverneur, prévenu qu'une escadre française approche, et regardant la démarche de l'amiral anglais comme une ruse de guerre, lui fait signifier qu'il tirera sur son escadre s'il approche du port. En conséquence, Nelson lève l'ancre et prend la direction des côtes de Syrie. Le 1er juillet Bonaparte, qui, trois jours auparavant, eût rencontré les Anglais, arrivait

devant Alexandrie, et jetait sur le rivage la proclamation suivante, imprimée à bord en langue arabe :

« *Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Égypte.*

» SOLDATS,

» Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables; vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de la mort. Nous ferons quelques marches fatigantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises; les destins sont pour nous. Les beys mameluks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négocians, et qui tyrannisent les malheureux habitants des bords du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus. Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ne les contredites pas; agissez avec eux comme vous avez agi avec les Juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et pour celle de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe; il faut vous y accoutumer. Les peuples chez qui nous allons traitent les femmes différemment que nous; mais dans

tous les pays celui qui viole est un monstre. Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis. La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français. »

C'était la première fois que Bonaparte, parlant officiellement de l'Égypte, prenait le titre de général en chef de l'armée qui allait la conquérir; et pour faire entrevoir que cette invasion avait un caractère non-seulement pacifique, mais sérieux; pour indiquer que, dans sa marche, l'étude du pays, la sainte cause de la civilisation le préoccuperaient d'une manière essentielle, il plaçait en tête de sa proclamation le titre de *membre de l'Institut* avant celui de *général*.

Les minarets et les murailles d'Alexandrie, détachant sur un fond bleu d'azur leur silhouette jaunâtre, venaient de signaler à l'armée le but de son voyage; du sein de la flotte s'élevait une immense expression d'allégresse, et, dans sa curieuse impatience, chaque soldat trouvait l'heure du débarquement trop tardive. Bonaparte voulut mettre, le premier de tous, le pied sur cette terre qu'il allait conquérir; un groupe de savants et d'officiers d'état-major l'accompagnaient dans la demi-galère qui le portait au rivage, mais à peine s'y trouvait-il, qu'une voile est signalée à l'ouest. *Fortune, m'abandonnerais-tu? encore quelques instants, Alexandrie était à nous et le convoi en sûreté!* s'écria Bonaparte, qui croyait au retour de Nelson. Heureusement on se trompait : la frégate en vue, appelée *la Justice*, venant de Malte, appartenait à la flotte française.

La mer, qu'agitait un vent d'ouest très-violent, ren-

dait le débarquement difficile, même dangereux. Brueys croyait devoir le différer; mais Bonaparte voulut qu'on l'opérât. Deux ou trois chaloupes échouèrent à la côte. Pendant cette opération, Louis Bonaparte avait passé avec Lannes du bord de *l'Orient* sur *le Franklin*, que montait Kléber, pour le suivre dans l'attaque d'Alexandrie, où il demeura jusqu'au moment de la prise du Kaire.

Vers onze heures du soir, le général en chef, suivi de Berthier, Kléber, et d'autres officiers, descendait sur la plage, tandis que Menou débarquait au Marabout, distant d'Alexandrie d'environ six kilomètres. Bonaparte fit dresser une tente au bord de la mer, et reçut du consul de France, qui vint le trouver, des renseignements exacts sur la direction prise par Nelson, sur la disposition de l'esprit public en Égypte, et sur la résistance qu'Alexandrie voulait lui opposer. « Nous allons vous faire ouvrir le port d'Alexandrie, dit le général en chef à Brueys; s'il ne peut recevoir la flotte, vous vous mettrez ailleurs en sûreté. Vous nous avez conduits heureusement; votre tâche est remplie, la nôtre commence. — Vous nous prenez donc pour des charrettes de transport? » répliqua l'amiral avec sa brusque franchise. Les moments étaient précieux; il fallait se hâter. Au jour, trois mille six cents hommes des divisions Menou, Bon et Kléber se trouvaient sous les armes le long de la plage. Après les avoir passés en revue, Bonaparte, quoiqu'il n'y eût à terre ni canons ni chevaux, se mit à leur tête avec Berthier, Kléber, Caffarelli, Dommartin, Alexandre Dumas, ses aides de camp, et marcha sur Alexandrie. Bon commandait la droite, Kléber le centre, Menou la gauche. Arrivé près de la cité moderne, après avoir franchi les ruines de l'ancienne, il voulut parlementer;

mais le bruit du canon, les cris furieux des habitants lui firent comprendre quelle réception serait faite à ses envoyés. Ayant ordonné d'escalader les murs, la charge bat, nos braves se précipitent; en montant à l'assaut, Kléber reçoit à la tête une balle qui le renverse; ses soldats le croient mort, et n'en deviennent que plus furieux pour venger leur général. Bientôt le général Bon pénètre à gauche par la porte de Rosette, qu'il enfonce; Menou, couvert de six blessures, force à droite un autre point, tandis que la cohorte de Kléber arbore sur les remparts le drapeau républicain. L'ennemi fuyait; Bonaparte ordonne aux troupes de ne pas pousser plus loin, et voulant se montrer aussi miséricordieux que terrible, il fait des propositions de paix qui sont acceptées avec empressement. « Les Français, dit-il, sont les meilleurs amis de la Sublime Porte; leur seul but est de délivrer l'Égypte du joug des mameluks; ils respecteront la religion, les biens et la liberté des peuples.... » Le gouverneur ne pouvait résister; il feignit d'admettre comme sincères ces protestations du général français. Les principaux cheiks, mollahs et chérifs, d'accord avec nos drogmans, rédigèrent une convention réciproque, publiée selon les formes consacrées, et, le jour même, la proclamation suivante, en arabe, fut semée avec profusion dans la ville. Distribuée aux matelots musulmans pris à Malte, qu'on mit en liberté, elle répandit au loin des témoignages non suspects de notre force et de notre clémence :

« Depuis trop longtemps les beys qui gouvernent l'Égypte insultent à la nation française, et couvrent les négociants d'avanies : l'heure de leur châtiment est arrivée. Depuis trop longtemps ce ramassis d'esclaves, achetés dans le Caucase et la Géorgie, tyrannisent la plus

belle partie du monde; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît. Peuples de l'Égypte, on vous dira que je suis venu pour détruire votre religion; ne le croyez pas; répondez que je viens restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte plus que les mameluks Dieu, son prophète et le Koran. Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu : la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux. Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les mameluks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce? Y a-t-il une belle terre? elle appartient aux mameluks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison? cela appartient aux mameluks. Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple, tous les Égyptiens sont appelés à gérer toutes les places : que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux. Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce; qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des mameluks? Cadis, cheiks, imans, tchorbadjis, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les temps les amis du Grand Seigneur (que Dieu accomplisse ses desseins!) et l'ennemi de ses ennemis? Les mameluks, au contraire, ne se sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand Sei-

gneur, qu'ils méconnaissent encore? Ils ne font que leurs caprices. Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! Ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui sont neutres! Ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les mameluks et combattront contre nous! Il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront.

» Art. Ier. Tous les villages situés dans un rayon de trois lieues des endroits où passera l'armée enverront une députation au général commandant les troupes, pour le prévenir qu'ils sont dans l'obéissance et qu'ils ont arboré le drapeau de l'armée. — II. Tous les villages qui prendront les armes contre l'armée seront brûlés. — III. Tous les villages qui seront soumis à l'armée mettront avec le pavillon du Grand Seigneur, notre ami, celui de l'armée. — IV. Les cheiks feront mettre les scellés sur les biens, maisons, propriétés qui appartiennent aux mameluks, et auront soin que rien ne soit détourné. — V. Les cheiks, les cadis et les imans conserveront les fonctions de leurs places; chaque habitant restera chez lui, et les prières continueront comme à l'ordinaire. Chacun remerciera Dieu de la destruction des mameluks, et criera : Gloire au sultan! gloire à l'armée française, son amie! malédiction aux mameluks et bonheur au peuple d'Égypte! »

Cette adroite proclamation, empreinte d'une étude profonde des mœurs orientales, dut calmer les esprits : le premier pas que l'on fait sur une terre étrangère est toujours difficile, surtout quand on y arrive avec un appareil de force et qu'il faut y prendre des allures despotiques. Prophète armé comme Mahomet, doué comme lui d'une éloquence adaptée à l'esprit des populations qui

l'écoutent, Bonaparte se pose en redresseur des torts de la fortune, et semble vouloir, ici comme au delà des Alpes, défendre les intérêts de la démocratie. Qu'est-ce en effet que le corps des mameluks, sinon la représentation orientale de l'aristocratie guerrière de nos barons du moyen âge?

Quand l'armée eut accompli son débarquement, il s'agissait de mettre la flotte en sûreté. Les pilotes turcs ayant affirmé que les vaisseaux de 120, de 80, même de 74, ne pourraient entrer dans le port d'Alexandrie, Bonaparte ordonna le sondage, et ce fut le capitaine Barré, de *l'Alceste*, officier plein d'intelligence, qui exécuta cette opération; il déclara que tous les vaisseaux pourraient pénétrer dans le port tels qu'ils étaient, que *l'Orient* seul exigerait un déchargement partiel; mais les marins ne s'y prêtèrent qu'avec répugnance, et Brueys, au lieu de suivre ponctuellement les ordres du général en chef, de se réfugier dans le port ou de cingler vers Corfou, préféra s'embosser à distance, et fut cause du plus grand désastre qu'ait éprouvé notre marine.

La prise d'Alexandrie nous coûtait quarante hommes, parmi lesquels le brave Abbatucci, tombé dans une embuscade avec le détachement qu'il conduisait. Bonaparte fit inhumer ces premières victimes avec le plus grand appareil au pied de la colonne de Pompée, et ordonna que leurs noms fussent gravés sur le fût du monument.

Du camp de Beda, où campait le général Desaix, Brueys écrivait à Bonaparte : « Quelque utile et brillante qu'ait été, citoyen général, la carrière militaire et politique que vous avez parcourue jusqu'à ce jour, quelque immensité de gloire que vous vous soyez acquise, jamais cependant vous n'avez tenu dans vos mains de plus grands intérêts, jamais vos destinées

n'ont été plus étroitement liées aux destinées de votre patrie et à celles du monde. Comme marin, j'avais les plus vives inquiétudes sur vous et vos vaisseaux; comme Français, je me reposais sur votre génie et sur la fortune, qu'il a su enchaîner. »

Le génie de Bonaparte devenait effectivement la meilleure garantie d'avenir que pût avoir l'armée française. En Italie, on l'a vu faire sortir du sein de la misère les cohortes invincibles qui ont humilié l'empire; on l'a vu modéré dans la victoire, calme au milieu des passions déchaînées, respecter les croyances non moins que les droits héréditaires, et se mettre au-dessus des lois quand les lois lui paraissaient injustes; nous le verrons ici, maître de ses actes, n'étant comptable devant aucun pouvoir des mesures qu'il croira devoir adopter, réveiller en Orient la civilisation qui sommeille, instruire et combattre tour à tour, discipliner la barbarie, faire accepter certaines conditions de mieux-être aux peuples qu'égarent les préjugés du fanatisme, et déployer une action morale assez forte pour qu'au milieu des déserts nos soldats, découragés ou malades, ne cessent de croire à l'étoile de leur général.



CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

LES MAMELUKS. — BATAILLE DES PYRAMIDES. — DÉSASTRE NAVAL D'ABOUKIR.

Route d'Alexandrie au Kaire et marche de l'armée dans le désert. — Effets du mirage. — Damanhour et Rahmanieh. — Aspect du Nil. — Les mameluks et Mourad-Bey. — Combat de Chebreïs et lutte des flottilles sur le Nil. — Danger couru par Murat; sévère admonestation du général en chef. — Vue des Pyramides; l'armée campe à leur pied; paroles solennelles de Bonaparte. — Bataille des Pyramides et prise du village fortifié d'Embabeh. — Retraite de Mourad vers la haute Égypte. — Ibrahim-Bey s'enfuit à Bilbeïs. — Le pacha Seid-Abou-Bekr. — Prise du Kaire. — Rapport de Bonaparte sur sa conquête et son armée. — Mesures administratives appliquées à la basse Égypte. — Anecdote romanesque concernant Murat. — Récit du désastre naval d'Aboukir écrit de la main de Louis Bonaparte.

> ... Beaux jours où les dieux n'étaient pas ennemis;
> Où, du bruit de leur vol frappant les Pyramides,
> Nos phalanges rapides
> Réveillaient en passant les siècles endormis.
>
> CHARLES DE MASSAS, *Derniers jours de l'Empire*, ch. IV.

> Si toute l'armée ne passe pas le désert avec la rapidité de l'éclair, elle périra... De grâce, mon général, ne nous laissez pas dans cette situation... Faites-nous avancer ou reculer à toutes jambes.
>
> DESAIX A BONAPARTE, du camp de Beda, le 5 juillet.

Sous le voile des traditions se cachent quelquefois des vérités profondes dont il faut étudier le sens, si l'on veut exercer sur les pays conquis l'influence que la force des armes ne saurait seule garantir. L'occupation du Kaire, disaient les sages, deviendra le signal de la prise de l'Égypte : Bonaparte devait donc se hâter d'y pénétrer, pour frapper d'une terreur soudaine l'esprit superstitieux du peuple.

Deux routes conduisent d'Alexandrie au Kaire : l'une,

qui est la plus longue, mais la plus facile, passe par Rosette; l'autre route traverse Damanhour. Bonaparte, toujours économe du temps, préféra cette dernière. Dans la nuit du 3 au 4 juillet, l'avant-garde, sous les ordres de Desaix, forte de quatre mille six cents hommes, dont cent soixante cavaliers, hussards et dragons, dirigés par Andréossi, quitte Alexandrie et arrive, cinq heures après, dans le hameau d'El-Houah, où n'existait qu'un seul puits, que les habitants avaient vidé, pour mettre en réserve le peu d'eau qu'il contenait. Les Français, mourants de soif, se précipitèrent vers ce réservoir, mais n'y trouvant plus qu'une vase fétide, leur mécompte fut bien pénible, et telle était la discipline, qu'au lieu d'exiger des fellahs ce précieux liquide, ils l'achetèrent jusqu'à six francs le bidon. Ceux qui n'avaient point d'argent eurent le courage de ne point boire, ou de quêter quelques gouttes d'eau près de leurs camarades.

Reynier, Bon et Menou suivirent avec leur division le mouvement de l'avant-garde, et Bonaparte, sorti d'Alexandrie le 9, arriva le lendemain à Damanhour, où l'armée se trouva réunie. En quittant cette position, il courut le risque d'être pris et massacré par des Arabes. Quinze lieues de marche sur une plaine de sable brûlant initièrent les soldats à des souffrances inconnues. Imprévoyants comme d'habitude, ils s'étaient débarrassés, dans la première étape, du biscuit et de l'eau qu'on leur avait distribués, espérant trouver de distance en distance les choses dont ils pourraient avoir besoin; mais au lieu de villages ou de fermes, l'armée ne rencontrait que des huttes abandonnées. Un phénomène inconnu dans nos climats réalisa pour eux, dit un écrivain célèbre, les tortures auxquelles la fable a condamné Tantale. Par un singulier effet de lumière, on

croyait voir devant soi un lac immense où se réfléchissaient les monticules de sable et toutes les aspérités du sol. L'illusion du mirage est telle qu'on s'y trompe la dixième fois aussi bien que la première. Comme c'était principalement dans la matinée que ce phénomène avait lieu, nos soldats, épuisés de fatigue, faisaient de nouveaux efforts, pressaient leur marche, et ne la ralentissaient enfin que quand le soleil, dans toute sa force, avait fait disparaître les eaux imaginaires dans lesquelles ils avaient cru éteindre la soif qui les dévorait. Le sable semblait enflammé; sur cet ardent brasier, on éprouvait un égal supplice à s'arrêter, à se mouvoir; les pieds des soldats étaient ensanglantés, et la nuit n'apportait pour eux qu'une alternative de tourments; le sol se couvrait alors d'une rosée froide qui glaçait leurs membres, pénétrait leurs entrailles. Ces variations extrêmes de température ne pouvaient manquer d'engendrer des maladies; bientôt se déclarèrent l'ophthalmie, la dyssenterie, les fièvres intermittentes, fléaux permanents de l'Égypte. Cependant la fatigue et les souffrances n'altéraient en rien l'inépuisable gaieté du soldat; égayant sa marche par des plaisanteries et des chansons, « Ce soir, disait-il, nous couchons à Beda, à Birket; fourrier, va faire préparer au municipal les billets de logement... » Or, Birket, Beda, stations de caravanes, n'eussent point abrité cent hommes.

Pendant la marche de l'armée sur Damanhour, Dugua s'emparait de Rosette et livrait les eaux du Nil à la flottille française que commandait le chef de division Perrée. Dugua poursuivait ensuite sa route vers Rahmanieh, point de jonction des deux voies dont nous avons parlé précédemment, et s'y réunissait au reste de l'armée. Une sensation extraordinaire venait d'agiter les

troupes; les témoignages de l'admiration et de la joie s'élevaient de tous les rangs, et des vivat universels retentissaient avec enthousiasme à l'aspect d'une nature pleine de force et de vie : c'est que le Nil, fleuve sacré, bienfaiteur de l'Égypte, le Nil, garni de riches moissons comme d'une large frange d'or autour d'une nappe d'azur, se montrait avec pompe. D'un élan spontané tous les soldats s'y précipitent, et s'enivrent à longs traits d'une eau qui leur paraît d'autant meilleure qu'ils venaient d'endurer les affreux tourments de la soif.

A Rahmanieh, les mameluks s'étaient montrés pour la première fois au nombre de sept à huit cents; une canonnade assez vive, un feu de peloton bien nourri les eurent bientôt dispersés, et l'armée campa deux jours sur les bords du fleuve. Quatre mille mameluks et quantité d'Arabes nous attendaient au village de Chebreïs. Bonaparte y arriva le 14 messidor au soir, et les attaqua le lendemain dès la pointe du jour. « Nous n'avions que deux cents hommes de cavalerie écloppés et harassés encore de la traversée, dit Bonaparte dans son rapport officiel; les mameluks présentaient un magnifique corps de cavalerie, couvert d'or et d'argent, armé des meilleures carabines et pistolets de Londres, des meilleurs sabres de l'Orient, et monté peut-être sur les meilleurs chevaux du continent. Chaque division de notre armée formait un bataillon carré, ayant les bagages au centre et l'artillerie dans les intervalles des bataillons. Les 2e et 4e divisions étaient derrière les 1re et 3e. Les cinq divisions de l'armée étaient placées en échelons, se flanquant entre elles, et flanquées par deux villages que nous occupions. » Les mameluks sillonnaient au loin la plaine, débordaient les ailes, et cherchaient un point faible pour pénétrer dans les rangs de l'infan-

terie française. « Partout les bataillons, habilement disposés, leur présentent un front impénétrable. Ils reviennent plusieurs fois à la charge, et toujours avec une nouvelle fureur; on leur oppose, de flanc et de front, une immobilité meurtrière; un mur de baïonnettes les arrête. On vit de ces mameluks, désespérés d'une résistance inattendue, pousser leurs chevaux à reculons pour renverser la barrière contre laquelle ils venaient échouer. Après avoir consumé la journée en efforts impuissants, ils disparurent. Quatre cents des leurs restèrent sur le champ de bataille. Avant cette affaire, les mameluks avaient un souverain mépris pour l'infanterie européenne, qu'ils jugeaient d'après celle du pays. Aussi furent-ils tellement surpris de la précision avec laquelle les bataillons manœuvraient, que les blessés prisonniers demandaient si leurs adversaires n'étaient pas *liés* ensemble. » Voilà dans quels termes un éloquent historien, M. Tissot, rend compte, d'après le bulletin de Bonaparte, de la première lutte des mameluks avec l'infanterie républicaine. Ils ne furent pas plus heureux contre le détachement de dragons, de hussards et de chasseurs, que conduisait Andréossi. Un combat d'une nature différente avait en même temps lieu sur le Nil entre la flottille française et la flottille des beys, dont les marins avaient l'avantage de bien connaître la navigation du fleuve. Perrée, avec trois chaloupes canonnières, un chebec et une demi-galère, se porta résolûment contre la flottille ennemie. On se battit d'une manière extrêmement opiniâtre; plus de quinze cents coups de canon furent échangés. Perrée, blessé au bras, reprit les bâtiments dont s'étaient emparés les mameluks, mit le feu à leur navire amiral, et resta maître de cette partie du Nil. Monge et Berthollet, qui

montaient le chebec, et qui pour la première fois se trouvaient spectateurs d'un combat, déployèrent le courage et la présence d'esprit qu'on ne remarque pas toujours chez les guerriers consommés. Bonaparte fit leur éloge. Cette journée brillante faillit être la dernière de Murat : emporté par son ardeur fougueuse, il se trouva seul quelques instants entouré de mameluks. Heureusement le colonel Lasalle s'en aperçoit, vole à son secours, suivi de trois ou quatre hussards, et le sauve d'une mort certaine. Le soir, à l'ordre, Bonaparte, qui n'aimait pas que les chefs s'aventurassent comme l'avait fait Murat, lui fit une mercuriale. Il en prit occasion de renouveler aux officiers généraux l'ordre exprès de contenir le courage de leurs soldats, et de se posséder, d'autant plus que les mameluks, dans leur délire fanatique, se possédaient moins. « En Italie, disait-il à Murat, c'était bien ; vous aviez affaire à des hommes braves sans doute, mais mous, n'ayant presque jamais l'à-propos de la riposte. Ici, au contraire, vous vous adressez aux cavaliers les plus vifs, les plus intrépides qui soient sous le ciel, et qui joignent toute la subtilité de l'attaque au courage du fanatisme.... » En effet, l'armée, qui jusqu'alors avait triomphé par son élan, ne pouvait assurer ses succès en Égypte que par son sang-froid.

Ayant continué sa marche sur un sol aride et brûlant, l'armée, le matin du 2 thermidor (20 juillet), se trouvant à six heures du Kaire, découvrit les fameuses pyramides de Djyzeh, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, elle campait à leur pied.

On venait d'apercevoir dans le lointain six mille mameluks, que conduisaient vingt-trois beys du pays commandés par Mourad-Bey, le plus puissant, le plus cou-

rageux des princes de l'Égypte. Après deux ou trois heures de repos, nos bataillons se déploient, comme à Chebreïs, par divisions en carré, à une demi-lieue du village d'Embabeh, sur la rive gauche du Nil, village que défendaient des retranchements élevés en terre et trente-sept pièces de canon. Les divisions se flanquaient mutuellement ; celles de Desaix et Reynier tenaient la droite, entre Embabeh et Djyzeh, de manière à couper aux vaincus leur retraite vers la haute Égypte.

Quand Bonaparte, monté sur un cheval arabe à la crinière flottante, eut parcouru les rangs, il se tourna vers la première ligne, et montrant de la main les monuments de Djyzeh, « Soldats, dit-il, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! » Et tous, d'un élan général, applaudirent au plus éloquent à-propos des fastes militaires.

L'attaque de Mourad fut aussi prompte qu'énergique; l'infanterie française l'attendait, immobile, et dès que les mameluks furent à cinquante pas, une décharge terrible les foudroya. Divisés d'abord en deux colonnes, ils se réunirent pour tomber sur Desaix; mais Desaix les accueillit avec fermeté. Plusieurs charges infructueuses devinrent fatales à beaucoup d'entre eux. Voyant l'impossibilité de rompre ce trapèze enflammé autour duquel ils voltigeaient avec rage, ils se précipitèrent contre le carré de la division Reynier, manœuvre imprudente qui les perdit. Placés ainsi entre deux feux, beaucoup d'entre eux périrent après des efforts inouïs de la plus brillante comme de la plus inutile valeur.

Mourad-Bey, se voyant battu, détache alors une nouvelle phalange qui a bientôt le sort de la première. Bonaparte ordonne au général Bon d'attaquer le village, et

au général Vial, remplaçant Menou blessé, de se poster entre les retranchements et le corps ennemi qui vient d'en sortir. Les mameluks du premier corps, ainsi coupés, courent vers le village de Bit-Kil, à une lieue d'Embabeh, avec l'espoir d'y surprendre l'arrière-garde de Desaix; mais cette manœuvre échoue. Bon, qui venait de former sa division en trois colonnes, faisait attaquer Embabeh par Rampon. La lutte n'y fut pas moins désespérée qu'ailleurs, et les mameluks y montrèrent la même intrépidité; un feu d'artillerie formidable les soutenait, et leurs charges se réitéraient avec une constance, une bravoure dignes d'un meilleur résultat. Après des efforts inouïs, les mameluks, désespérés, s'enfuirent, et, comme l'avait prévu Bonaparte, ils se dirigèrent vers la gauche. Sur leur route se trouvait la division Vial, qui en fit une horrible boucherie : presque tous ceux qui ne succombèrent pas sous la mitraille coururent chercher dans le Nil un moyen de salut, et y périrent. Les retranchements pris, Bon campa dans le village d'Embabeh.

La bataille était gagnée : Mourad-Bey, convaincu de l'impuissance de ses moyens, s'éloigna précipitamment, longea le fleuve, et prit la route de la haute Égypte, sans même vouloir s'arrêter à Djyzeh, lieu de sa résidence habituelle, tant le désastre d'une aussi sanglante journée troublait son âme altière.

Ibrahim-Bey, collègue de Mourad, qui partageait avec lui l'administration militaire du pays, avait eu la prudence insigne, nous devrions plutôt dire la lâcheté, de demeurer sur la rive droite du Nil, lorsque les destinées de l'Égypte étaient si gravement compromises sur la rive gauche. Quand il vit tout perdu, il brûla les bâtiments de la flottille, puis, rentré au Kaire, il persuada au pacha

Seïd-Abou-Bekr, représentant du Grand Seigneur, de fuir avec lui vers Bilbeïs, chef-lieu de la province de Clarkich, à quelques journées de la capitale. Vingt-quatre beys constituaient près du pacha un conseil souverain chargé de la perception des impôts, du maintien de la police, aristocratie singulière qui, de l'esclavage, avait eu le bonheur de monter jusqu'aux premiers degrés hiérarchiques.

La journée des Pyramides coûtait à l'ennemi deux mille cavaliers d'élite, cinquante pièces de canon, quatre cents chameaux chargés de bagages. Presque toute la milice ordinaire, acculée au Nil, s'y trouvait engloutie. Mourad et la plupart des beys étaient blessés. Notre perte se réduisait à trente morts, mais nous avions des blessés en nombre assez considérable. Bonaparte voulut camper sur un champ de bataille si glorieux. Le lendemain, comme il s'y était attendu, une députation des négociants et de toutes les personnes notables du Kaire vinrent le prier d'épargner leur ville, et de vouloir bien les sauver, en toute hâte, des excès d'une populace aveugle. Déjà les maisons des beys avaient été pillées et l'on menaçait le quartier habité par les Européens; Bonaparte aussitôt ordonne au général Dupuy d'aller, avec deux compagnies de grenadiers, prendre possession du Kaire, tandis qu'il le fait suivre du reste de l'armée.

Le camp d'Embabeh, au nord-ouest du Kaire, n'en était distant que de quatre kilomètres. Le 24 juillet, à une heure du matin, Bonaparte arrivait sous les murs de cette ville immense, qu'éclairait d'une lueur sinistre l'incendie des maisons princières et des bâtiments amarrés sur le Nil. Il y régnait le plus grand effroi; les rues, désertes, silencieuses, ne retentissaient que des hurlements d'une foule de chiens répondant seuls au

bruit de nos tambours. Toutefois, quelques émissaires envoyés d'avance, et le témoignage des négociants que Bonaparte avait reçus avec une affabilité bienveillante, faisaient succéder à la crainte quelques lueurs d'espérance. Vers le milieu de la journée, l'armée française prit possession de cette capitale. Dans une lettre au Directoire, le général faisait ainsi le tableau de sa nouvelle conquête :

« Le Kaire a plus de trois cent mille habitants et la plus vilaine populace du monde. Tout le luxe de ces gens-ci (les mameluks) était dans leurs chevaux et leur armement. Leurs maisons sont pitoyables. Il est difficile de voir une terre plus fertile et un peuple plus misérable, plus ignorant, plus abruti. Ils préfèrent un bouton de nos soldats à un écu de six francs; dans les villages, ils ne connaissent pas même une paire de ciseaux. Leurs maisons sont faites d'un peu de boue. Ils n'ont pour tout meuble qu'une natte de paille et deux ou trois pots de terre. Ils mangent et consomment en général fort peu de chose. Ils ne connaissent point l'usage des moulins, de sorte que nous avons bivouaqué sur des tas immenses de blé, sans pouvoir avoir de farine. Nous ne nous nourrissions que de légumes et de bestiaux. Le peu de grains qu'ils convertissent en farine, ils le font avec des pierres; mais dans quelques gros villages il y a des moulins que font tourner des bœufs. — Nous avons été continuellement harcelés par des nuées d'Arabes, qui sont les plus grands voleurs et les plus grands scélérats de la terre, assassinant les Turcs comme les Français, tous ceux qui tombent dans leurs mains. Le général de brigade Muireur et plusieurs autres aides de camp et officiers de l'état-major ont été assassinés par ces misérables. Embusqués derrière des digues et dans des fossés, sur leurs excellents petits chevaux, malheur à

celui qui s'éloigne à cent pas des colonnes. Le général Muireur, malgré les représentations de la grand'garde, seul, par une fatalité que j'ai souvent remarquée accompagner ceux qui sont arrivés à leur dernière heure, a voulu se porter sur un monticule à deux cents pas du camp; derrière étaient trois Bédouins qui l'ont assassiné. La République fait une perte réelle; c'était un des généraux les plus braves que je connusse. — La République ne peut avoir une colonie plus à sa portée et d'un sol plus riche que l'Égypte. Le climat est très-sain, parce que les nuits sont fraîches. Malgré quinze jours de marche, de fatigues de toute espèce, la privation du vin, et même de tout ce qui peut alléger la fatigue, nous n'avons point de malades. Le soldat a trouvé une grande ressource dans les pastèques, espèce de melons d'eau qui sont en très-grande quantité..... Après le grand nombre de combats et de batailles que les troupes que je commande ont livrés contre des forces supérieures, je ne m'aviserais point de louer leur contenance et leur sang-froid dans cette occasion, si véritablement ce genre de guerre tout nouveau n'avait exigé de leur part une patience qui contraste avec l'impétuosité française. S'ils se fussent livrés à leur ardeur, ils n'auraient point eu la victoire, qui ne pouvait s'obtenir que par un grand sang-froid et une grande patience. La cavalerie des mameluks a montré une bravoure remarquable. Ils défendaient leur fortune, et il n'y a pas un d'eux sur lequel nos soldats n'aient trouvé trois, quatre et cinq cents louis d'or... L'artillerie s'est spécialement distinguée. Je vous demande le grade de général de division pour le général de brigade Dommartin. J'ai promu au grade de général de brigade le chef de brigade Destaing, commandant la 4e demi-brigade; le général Zayonschek s'est fort bien

conduit dans plusieurs missions importantes que je lui ai confiées. L'ordonnateur Sucy s'était embarqué sur notre flottille du Nil pour être plus à portée de nous faire passer des vivres du Delta. Voyant que je redoublais de marche, et désirant être à mes côtés lors de la bataille, il se jeta dans une chaloupe canonnière, et, malgré les périls qu'il avait à courir, il se sépara de la flottille. Sa chaloupe échoua; il fut assailli par une grande quantité d'ennemis. Il montra le plus grand courage; blessé très-dangereusement au bras, il parvint, par son exemple, à ranimer l'équipage et à tirer la chaloupe du mauvais pas où elle s'était engagée. — Nous sommes sans aucune nouvelle de France depuis notre départ. Je vous enverrai incessamment un officier avec tous les renseignements sur la situation économique, morale et politique de ce pays-ci. Je vous ferai connaître également, dans le plus grand détail, tous ceux qui se sont distingués et les avancements que j'ai faits. Je vous prie d'accorder le grade de contre-amiral au citoyen Perrée, chef de division, un des officiers de marine les plus distingués par son intrépidité. Je vous prie de faire payer une gratification de 1,200 francs à la femme du citoyen Larrey, chirurgien en chef de l'armée. Il nous a rendu au milieu du désert les plus grands services par son activité et son zèle. C'est l'officier de santé que je connaisse le plus fait pour être à la tête des ambulances d'une armée. »

Un des premiers soins de Bonaparte avait été de rassurer les habitants sur ses intentions. A cet égard, il s'entendit avec les Européens domiciliés au Kaire, qui lui furent très-utiles. La subsistance des troupes, le régime des hôpitaux, l'organisation administrative du pays l'occupèrent ensuite. Ayant composé de sept per-

sonnes notables un divan qu'il chargea du maintien de la tranquillité publique et de la police urbaine, il annonça, par une proclamation, cette mesure aux habitants du Kaire.

L'anecdote suivante trouve naturellement ici sa place. Lorsque nos troupes eurent franchi les portes du Kaire, quelques soldats, plus avides encore de butin que de vengeance, se précipitaient vers les maisons riches. Murat venait d'entrer dans la demeure d'un bey à l'instant où plusieurs soldats jetaient l'effroi parmi les femmes du harem, qui prenaient la fuite; une seule n'ayant pu s'échapper allait être victime de la brutalité des vainqueurs, lorsque Murat, attiré par ses cris, vole à son secours. Cet aspect d'une jeune fille de quatorze ou quinze ans, d'une figure ravissante, qui se précipite à ses pieds et le conjure de la protéger, émeut le général; il ordonne aux soldats d'évacuer l'appartement; mais ils résistent, réclament la jeune fille comme une proie conquise; l'un d'eux ose même le menacer de lui casser la tête s'il ne se retire à l'instant. Pour toute réponse, d'un coup de sabre, le général abat le poignet levé sur lui. Les mutins épouvantés s'enfuient aussitôt, tandis que la belle odalisque demeure évanouie entre les bras d'un libérateur dont le courageux dévouement reçoit bientôt sa récompense. Il en devint éperdument amoureux; elle le paya de retour; mais l'expédition de Syrie l'ayant forcé de la laisser au Kaire, l'isolement lui causa d'irrésistibles ennuis; un officier d'artillerie lui plut et l'enleva. Murat apprit avec chagrin la fuite de son infidèle; mais des conquêtes d'un autre genre lui firent bientôt oublier celle-ci.

Pendant que Bonaparte organisait, avec autant de rapidité que de succès, les futures stations de son armée,

Brueys demeurait embossé à la plage d'Aboukir, vis-à-vis les ruines de l'ancienne Canope, formant avec son escadre la corde d'un arc dont les montagnes dessinaient la courbure. Témoin oculaire de l'affreux désastre qui allait avoir lieu, Louis Bonaparte dit que la gauche de l'escadre était assez distante d'une petite île située en avant de la pointe de la côte nommée le fort d'Aboukir pour qu'une grosse frégate, *la Sérieuse*, occupât cet intervalle; et que la droite de l'escadre, voisine des bas-fonds et des récifs, semblait posée en l'air, sans appui. Brueys voulait que ses vaisseaux protégeassent l'armée plutôt que d'en être protégés, et la prétention de se suffire à soi-même dans une chose où le concours de tous est nécessaire, lui fit rejeter la proposition des officiers du génie, qui voulaient garnir de batteries rasantes l'île vers laquelle se prolongeait sa ligne. Dupetit-Thouars, Casabianca et Duchayla le lui conseillaient également, et pensaient qu'au lieu de laisser *la Sérieuse* isolée, il vaudrait mieux s'approcher de la côte.

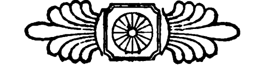
Le 14 thermidor (1er août), dès le matin, l'amiral Nelson, avec toute son escadre, composée de quatorze vaisseaux d'un gros calibre, excepté *le Léandre*, qui ne portait que cinquante canons, arrive en vue d'Alexandrie. Kléber et Louis Bonaparte se promenaient alors sur la terrasse du quartier général; ils voient Nelson lorgner longtemps le port, puis cingler vers Aboukir dans un ordre parfait. Ne doutant pas que Brueys ne dût être attaqué, Kléber se hâta de lui envoyer tous les matelots qu'il put réunir, mais beaucoup d'entre eux n'arrivèrent point assez tôt. Nelson mit à la tête de l'attaque *le Léandre*, qui, après avoir fait fausse route, trouva la passe. « Cette passe trouvée, dit Louis Bonaparte,

l'escadre anglaise tourna les Français. Nelson, quoique à la voile, se laissait glisser sur ses ancres, afin de pouvoir être plus maître de ses mouvements. Une partie de l'escadre ennemie étant passée derrière les Français, chaque vaisseau de ceux-ci fut attaqué successivement par trois bâtiments ennemis au moins. Les Français se défendirent vaillamment; sentant la faute de leur amiral et leur danger, cela même augmentait leur valeur. Les troupes de l'armée de terre qui se trouvaient en garnison sur les vaisseaux soutenaient dignement la réputation de l'armée d'Italie. Lorsque le vaisseau coulait, ou que le reste de l'équipage l'abandonnait, ces intrépides soldats continuaient le feu avec une ardeur égale. Dans cette situation, on conçoit que Nelson réduisit facilement les six vaisseaux à la gauche de *l'Orient*. Il fit prisonnier le vice-amiral Duchayla, qui eut le nez emporté dans le combat. Arrivé à *l'Orient*, l'ennemi s'arrête; deux des trois bâtiments qui l'attaquent sont mis hors de combat et se retirent; le troisième amène son pavillon. Brueys faisait le coup de fusil avec les soldats du vaisseau; blessé une première fois, il ordonne qu'on le panse sur le pont même et recommence à combattre; mais bientôt il est emporté par un boulet. Son capitaine de pavillon, mortellement blessé, est conduit à la sainte-barbe. Malheureusement, le feu prend à bord, et fait des progrès tels que les six autres vaisseaux sont contraints de signaler. Ils attendaient avec impatience des signaux de l'amiral; mais il était mort, et Villeneuve, qui devait le remplacer, ignorant cette catastrophe, ne pouvait prendre aucune mesure pour empêcher le dénoûment tragique de la journée. A onze heures du soir *l'Orient* sauta avec un bruit effroyable; l'horizon semblait en feu, la terre trembla, et la fumée sortie du

vaisseau s'éleva en masse, sourdement, comme un ballon noir et immense, puis elle s'éclaircit et laissa voir des objets de toutes formes qui retombaient sur le champ de bataille. Quel terrible moment d'effroi et de désolation pour les Français témoins de cette effroyable catastrophe ! Presque tout l'équipage de ce malheureux vaisseau périt. Parmi les officiers généraux, Gantheaume, seul épargné, parvint à gagner Alexandrie en chaloupe... Quand Villeneuve prit le commandement, il ne lui restait que *le Guillaume Tell*, de 80, qu'il montait; *le Généreux* et deux frégates, *la Diane* et *la Justice*, avec lesquels il mit à la voile pour Malte, après avoir recueilli les équipages que Kléber avait envoyés d'Alexandrie. Les vaisseaux anglais voulurent l'empêcher de se retirer, mais tel était leur délabrement, qu'attaquée dans sa retraite, cette faible escadre se tourna sur l'ennemi de manière à lui faire bientôt lâcher prise. »

Tous les capitaines de vaisseau, excepté Trullet aîné, qui commandait *le Guerrier*, étaient tués ou grièvement blessés; Dupetit-Thouars, les deux bras et une jambe emportés, avait fait jurer à l'équipage du *Tonnant* de ne jamais se rendre, et lui avait ordonné de jeter son corps à la mer, ne voulant point tomber au pouvoir des Anglais. Brueys, demeuré au milieu des combattants, quoique blessé à mort, s'était écrié : Un amiral français doit mourir sur son banc ! et quelques minutes après il expirait. Les traits de bravoure furent innombrables, mais nul épisode n'offre l'intérêt touchant qu'inspirent les derniers moments des deux Casabianca. Le feu consumait *l'Orient* quand le jeune Casabianca, qui n'avait que treize ans et qui ne songeait qu'à combattre ou à régulariser le service du vaisseau, apprend la blessure mortelle de son père. « Je suis chargé par lui de vous

sauver à la nage, lui dit un matelot, mais pas un instant de retard, votre père l'ordonne. » L'enfant s'y refuse, court à la sainte-barbe, se précipite sur ce père bien-aimé, l'embrasse, le presse contre son cœur et ne veut plus l'abandonner. « *Je dois mourir, je veux mourir avec mon père*, » disait l'enfant. Peu après, *l'Orient* sautait, emportant au milieu de ses débris les deux Casabianca; mais le vieux matelot gagna le rivage et vint raconter ce trait sublime d'amour filial à Louis Bonaparte, de qui nous le tenons.



CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

BONAPARTE ET LES MUPHTIS. — L'INSTITUT D'ÉGYPTE.

Bonaparte marche à la poursuite d'Ibrahim; son entrée à Bilbeïs. — Combat de Salahieh. — Bonaparte apprend le désastre d'Aboukir; son stoïcisme affecté, sa douleur réelle; ses lettres au Directoire, à la veuve de Brueys, au contre-amiral Thévenard. — Le contre-amiral Gantheaume prend le commandement des débris de l'escadre. — Retour au Kaire du général en chef; il y rappelle son frère Louis. — Visite de Bonaparte à la grande pyramide; son entretien avec les muphtis. — Second séjour de Bonaparte au Kaire. — Fête du Nil et fête de Mohammed. — Création de l'Institut d'Égypte et ses premiers travaux. — Questions qui lui sont proposées par Bonaparte. — Protection accordée aux pèlerins de la Mecque. — Célébration de la fête du 1er vendémiaire et discours de Bonaparte à son armée.

Avez-vous visité l'Égypte, du temps que Bonaparte humiliait les pyramides avec des mots plus grands qu'elles?

J. Le Fèvre-Deumier, *la Tête de Memnon*.

Assis, comme le temps, au front des pyramides,
Cet astre belliqueux ne pourra s'éclipser,
Et les siècles futurs, satellites timides,
L'entoureront d'éclat, au lieu de l'effacer.

J. Le Fèvre-Deumier, *la Mort de Bonaparte*.

Quelques jours de repos avaient suffi pour que l'armée réparât ses forces : Bonaparte la divisa en plusieurs corps, à chacun desquels il donna une mission spéciale. Pendant que Desaix marchera contre Mourad-Bey dans la haute Égypte, Leclerc poussera vivement une nuée d'Arabes vers Elkankah, et, de concert avec la division Reynier, pacifiera la partie du pays que soulevait Ibrahim; Lannes et Dugua éclaireront d'autres contrées, et le général en chef, prenant la direction de Salahieh, gagnera Bilbeïs, où se tient Ibrahim avec sa smala.

« Avant d'arriver à Bilbeïs, dit Bonaparte au Directoire, nous délivrâmes une partie de la caravane de la Mecque, que les Arabes avaient enlevée et qu'ils entraînaient dans le désert, où ils étaient enfoncés déjà de deux lieues. Je l'ai fait conduire au Kaire sous bonne escorte. Nous trouvâmes à Qouréyn une autre partie de la caravane, toute composée de marchands qui avaient été arrêtés d'abord par Ibrahim, ensuite relâchés et pillés par les Arabes. J'en fis réunir les débris et je la fis également conduire au Kaire. Le pillage des Arabes a dû être considérable; un seul négociant m'assura qu'il perdait en châles et autres marchandises des Indes pour deux cent mille écus. Le négociant avait avec lui, suivant l'usage du pays, toutes ses femmes. Je leur donnai à souper, et leur procurai les chameaux nécessaires pour leur voyage. Plusieurs paraissaient avoir une assez bonne tournure; mais le visage était couvert, selon l'usage du pays, usage auquel l'armée s'accoutume le plus difficilement. » Ibrahim n'attendit pas les Français; Bilbeïs était vide d'habitants quand notre colonne d'avant-garde y arriva, et sur-le-champ Bonaparte détacha ses trois cents hommes de cavalerie, qui poursuivirent jusqu'aux forêts de Salahieh quatre cents mameluks formant l'arrière-garde musulmane. Après une rencontre, cette troupe feignit de prendre la fuite en laissant derrière elle deux pièces d'artillerie et quelques chameaux; mais tout à coup on la vit reparaître et charger nos troupes avec une incroyable ardeur. « La nuit approchait, écrit Bonaparte dans son bulletin, nos chevaux étaient éreintés, l'infanterie se trouvait fort éloignée; un parti d'Arabes de cent cinquante hommes, qui étaient avec Ibrahim, nous proposa de charger avec nous pour partager le butin. » Les mameluks bravèrent l'attaque

de la manière la plus vaillante; la mêlée devient terrible; chaque officier, chaque soldat soutient un combat singulier; le chef d'escadron d'Estrées tombe foulé aux pieds des chevaux et frappé de vingt coups de sabre; Sulkowski, aide de camp du général en chef, reçoit huit blessures; le chef de brigade du 22ᵉ de chasseurs à cheval, Lasalle, au milieu d'une charge, perd son sabre, et, pour le ressaisir, se précipite à terre; un mameluk s'en aperçoit et s'élance sur lui; mais Lasalle, plus prompt que le mameluk, remonte à cheval, et le tue. « Murat, Duroc, Leturcq, Colbert, Arrighi, tous officiers d'élite, écrivait Bonaparte, engagés trop avant par leur ardeur dans le plus fort de la mêlée, ont couru les plus grands dangers. »

Le soir du combat de Salahieh, le général en chef, campé près du village de Koraïn, voit venir un aide de camp de Kléber qui lui remet la relation des événements d'Aboukir. Il lit cette dépêche sans paraître ému, sans laisser échapper un mot dont l'interprétation puisse inspirer la moindre inquiétude, et il ajoute : « Amis, nous n'avons plus de flotte; eh bien! il faut rester dans ces contrées, ou en sortir grands comme les anciens. » La manière dont Bonaparte atténua l'effet d'une nouvelle aussi fatale, la sécurité feinte qu'il laissa pressentir et dont chacun accepta l'assurance, eurent bientôt ramené le sinistre d'Aboukir aux conditions apparentes de l'événement le plus ordinaire et le plus simple. Cependant Bonaparte éprouvait une douleur profonde; il sentait l'expédition compromise et ne pouvait, sans regrets, songer aux pertes nombreuses que venait d'éprouver la France. « Les hommes paraissent plus froids et plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement, écrivait-il à la veuve de l'amiral Brueys. L'on sent dans cette situation

que, si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir; mais lorsque, après cette première pensée, on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres, raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants; oui, madame, vivez pour eux, et laissant votre cœur s'ouvrir à la mélancolie, vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur jeunesse; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la République ont faite. » Il témoignait au vice-amiral Thévenard des sentiments analogues : « Votre fils est mort d'un coup de canon sur son banc de quart; je remplis, citoyen général, un triste devoir en vous l'annonçant; mais il est mort sans souffrir et avec honneur. C'est la seule consolation qui puisse adoucir la douleur d'un père. Nous sommes tous dévoués à la mort; quelques jours de vie valent-ils le bonheur de mourir pour son pays? Compensent-ils la douleur de se voir sur un lit, environné de l'égoïsme d'une nouvelle génération? Valent-ils les dégoûts, les souffrances d'une longue maladie? Heureux ceux qui meurent sur le champ de bataille! »

Bonaparte ne faisait point là une vaine parade de sensibilité et ne prétendait pas davantage se poser en stoïcien; mais il éprouvait le dégoût le plus profond pour les fausses doctrines qu'il prévoyait devoir surgir de l'*économisme* et de cette philosophie sceptique issue des discussions et des luttes morales du dix-huitième siècle.

Après l'affaire de Salahieh, Ibrahim blessé traversa le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie, et le général Reynier avec sa division fut préposé à la garde de ce point stratégique, où Bonaparte ordonna d'élever une forteresse.

Revenu au Kaire, le général en chef s'empressa d'ordonner au contre-amiral Gantheaume de prendre le commandement des débris de la flotte et de se concerter avec l'ordonnateur Leroi pour armer tous les bâtiments disponibles ou réparer ceux qui avaient souffert; puis, dans un long rapport au Directoire, tout en justifiant sa prévoyance au sujet de la flotte, il eut la générosité de défendre la mémoire de Brueys, le tact de rassurer le gouvernement et la France sur les destinées futures de l'armée : « Il me paraît que l'amiral Brueys n'a pas voulu se rendre à Corfou avant d'être certain de ne pouvoir entrer dans le port d'Alexandrie, et que l'armée, dont il n'avait pas de nouvelles depuis longtemps, fût dans une position à ne pas avoir besoin de retraite. Si dans ce funeste événement il a fait des fautes, il les a expiées par une mort glorieuse. En cette circonstance comme en tant d'autres, les destins ont voulu prouver que, s'ils nous accordent une grande prépondérance sur le continent, ils ont donné l'empire des mers à nos rivaux. Mais ce revers ne peut être attribué à l'inconstance de la fortune; elle ne nous abandonne pas encore; loin de là, elle nous a servis au delà de tout ce qu'elle a jamais fait... Ce n'est que quand la fortune voit toutes ses faveurs nous devenir inutiles qu'elle abandonne notre flotte à son destin. »

Sur cette terre si féconde en souvenirs, les excursions scientifiques servaient d'intermèdes aux expéditions militaires. Tous les généraux, tous les hommes d'intelligence devenaient forcément archéologues ou naturalistes. Louis Bonaparte, quittant Alexandrie pour rejoindre son frère, se rendit à Rosette, remonta le Nil, alla voir les pyramides de Djyzeh, les ruines de Memphis, celles d'Héliopolis et le puits de Joseph. De son côté, Bonaparte

faisait aussi des explorations savantes, mais en même temps il leur donnait un caractère politique ou religieux pour frapper l'imagination du peuple. C'est ainsi que le 25 thermidor (13 août), après avoir visité la grande pyramide, il dictait et faisait imprimer en arabe la relation que l'on va lire :

« Le général en chef, accompagné de plusieurs officiers de l'état-major de l'armée et de plusieurs membres de l'Institut national, s'est transporté à la grande pyramide dite de Chéops, dans l'intérieur de laquelle il était attendu par plusieurs muphtis et imans, chargés de lui en montrer la construction intérieure. A neuf heures du matin, il est arrivé avec sa suite sur la croupe des montagnes de Djyzeh, au nord-ouest de Memphis. Après avoir visité les cinq pyramides inférieures, il s'est arrêté avec une attention particulière à la pyramide de Chéops, dont les membres de l'Institut ont à l'instant déterminé, par des figures trigonométriques, la hauteur perpendiculaire, qui s'est trouvée être de cent cinquante-cinq mètres. Le général et sa suite ayant pénétré dans l'intérieur de la pyramide, ont trouvé d'abord un canal de cent pieds de long et de trois pieds de large, qui les a conduits par une pente rapide vers les vallées qui servaient de tombeau au pharaon qui érigea ce monument. Un second canal fort dégradé, et remontant vers le sommet de la pyramide, les a menés successivement sur deux plates-formes, et de là à une galerie voûtée, de la longueur de cent dix-huit pieds, aboutissant au vestibule du tombeau. C'est une vallée voûtée, d'environ dix-sept pieds de long sur quinze de large, dans les murs de laquelle on remarque la place d'une momie que l'on croit avoir été l'épouse du pharaon. On voit dans cette vallée la trace des fouilles faites avec violence par les

ordres d'un calife arabe qui fit ouvrir la pyramide, et qui croyait que ces lieux recélaient un trésor. L'effet des mêmes tentatives se remarqua dans une seconde salle perpendiculaire à la première et plus haute de cent pieds, où l'on croit qu'était le corps du pharaon. Cette dernière salle, à laquelle le général en chef est enfin parvenu, est à voûte plate, et longue de trente-deux pieds sur seize de large et dix-neuf de haut. On ignore ce que les Arabes spoliateurs découvrirent dans ce sanctuaire de la pyramide : le général n'y a trouvé qu'une caisse de granit d'environ huit pieds de long sur quatre d'épaisseur, qui renfermait sans doute la momie d'un pharaon. Il s'est assis sur le bloc de granit, a fait asseoir à ses côtés les muphtis et imans Suleiman, Ibrahim et Muhamed, et il a eu avec eux, en présence de sa suite, la conversation suivante :

BONAPARTE. Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses. Voici un grand ouvrage de main d'homme ! Quel était le but de celui qui fit construire cette pyramide?

SULEIMAN. C'était un puissant roi d'Égypte dont on croit que le nom était Chéops. Il voulait empêcher que des sacriléges ne vinssent troubler le repos de sa cendre.

BONAPARTE. Le grand Cyrus se fit enterrer en plein air pour que son corps retournât aux éléments. Penses-tu qu'il ne fit pas mieux? Le penses-tu?

SULEIMAN (s'inclinant). Gloire à Dieu, à qui toute gloire est due!

BONAPARTE. Honneur à Allah! Quel est le calife qui a fait ouvrir cette pyramide et troubler la cendre des morts?

MUHAMED. On croit que c'est le commandeur des croyants Mahmoud, qui régnait, il y a plusieurs siècles, à Bagdad; d'autres disent le renommé Haroun al-Ra-

schid (Dieu lui fasse paix!), qui croyait y trouver des trésors; mais quand on fut entré par ses ordres dans cette salle, la tradition porte qu'on n'y trouva que des momies, et sur le mur cette inscription en lettres d'or : *L'impie commettra l'iniquité sans fruit, mais non sans remords.*

BONAPARTE. Le pain dérobé par le méchant remplit sa bouche de gravier.

SULEIMAN (s'inclinant). C'est le propos de la sagesse.

BONAPARTE. Gloire à Allah! Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu; Mohammed est son prophète, et je suis de ses amis.

SULEIMAN. Salut de paix sur l'envoyé de Dieu! Salut aussi sur toi, invincible général, favori de Mohammed!

BONAPARTE. Muphti, je te remercie. Le divin Koran fait les délices de mon esprit et l'attention de mes yeux. J'aime le prophète, et je compte, avant qu'il soit peu, aller voir et honorer son tombeau dans la ville sacrée; mais ma mission est auparavant d'exterminer les mameluks.

IBRAHIM. Que les anges de la victoire balayent la poussière sur ton chemin et te couvrent de leurs ailes! Le mameluk a mérité la mort.

BONAPARTE. Il a été frappé et livré aux anges noirs Moukir et Quarkir. Dieu, de qui tout dépend, a ordonné que sa domination fût détruite.

SULEIMAN. Il étendit la main de la rapine sur les terres, les maisons, les moissons, les chevaux de l'Égypte.

BONAPARTE. Et sur les esclaves les plus belles, très-saint muphti. Allah a desséché sa main. Si l'Égypte est sa ferme, qu'il montre le bail que Dieu lui a fait; mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple.

SULEIMAN. O le plus vaillant entre les serviteurs d'Issa

(Jésus-Christ), Allah t'a fait suivre de l'ange exterminateur pour délivrer sa terre d'Égypte.

BONAPARTE. Cette terre était livrée à vingt-quatre oppresseurs rebelles au grand sultan notre allié (que Dieu l'entoure de gloire!), et à dix mille esclaves venus du Caucase et de la Géorgie. Adriel, ange de la mort, a soufflé sur eux; nous sommes venus, et ils ont disparu.

MUHAMED. Noble successeur de Scander (Alexandre), honneur à tes armes invincibles et à la foudre inattendue qui sort du milieu de tes guerriers à cheval!

BONAPARTE. Crois-tu que cette foudre soit une œuvre des enfants des hommes? Le crois-tu? C'est Allah qui l'a fait mettre en mes mains par le génie de la guerre.

MUHAMED. Nous reconnaissons à tes œuvres Allah qui t'envoie. Serais-tu vainqueur si Allah ne l'avait permis? Le Delta et tous les pays voisins retentissent de tes miracles.

BONAPARTE. Un char céleste montera par mes ordres jusqu'au séjour des nuées (un ballon), et la foudre descendra vers la terre le long d'un fil de métal dès que je l'aurai commandé.

SULEIMAN. Et le grand serpent sorti du pied de la colonne de Pompée le jour de ton entrée triomphale à Scanderieh (Alexandrie), et qui est resté desséché sur le socle de la colonne, n'est-ce pas encore un prodige opéré par ta main?

BONAPARTE. Lumière des fidèles, vous êtes destinés à voir encore de plus grandes merveilles, car les jours de la régénération sont venus.

SULEIMAN. La divine unité te regarde d'un œil de prédilection, adorateur d'Issa, et te rend le soutien des enfants du prophète.

BONAPARTE. Mohammed n'a-t-il pas dit : Tout homme

qui adore Dieu et qui fait de bonnes œuvres, quelle que soit sa religion, sera sauvé ?

SULEIMAN, MUHAMED, IBRAHIM (s'inclinant tous trois). Il l'a dit.

BONAPARTE. Et si, par ordre d'en haut, j'ai tempéré l'orgueil du vicaire d'Issa en diminuant ses possessions terrestres pour lui amasser des trésors célestes, dites, n'était-ce pas pour rendre gloire à Dieu, dont la miséricorde est infinie ?

MUHAMED (d'un air interdit). Le muphti de Rome était riche et puissant ; mais nous ne sommes que de pauvres muphtis.

BONAPARTE. Je le sais : soyez sans crainte ; vous avez été pesés dans la balance de Balthazar, et vous avez été trouvés légers. Cette pyramide ne renfermait donc aucun trésor qui vous fût connu ?

SULEIMAN (les mains sur sa poitrine). Aucun, seigneur ; nous le jurons par la cité sainte de la Mecque.

BONAPARTE. Malheur, trois fois malheur à ceux qui recherchent les richesses périssables, et qui convoitent l'or et l'argent semblables à la boue !

SULEIMAN. Tu as épargné le vicaire d'Issa, et tu l'as traité avec clémence et bonté.

BONAPARTE. C'est un vieillard que j'honore (que Dieu accomplisse ses désirs quand ils seront réglés par la raison et la vérité !) ; mais il a tort de condamner au feu éternel tous les musulmans, et Allah défend à tous l'intolérance.

SULEIMAN. Gloire à Allah et à son prophète, qui t'a envoyé auprès de nous pour réchauffer la foi des faibles et rouvrir aux fidèles les portes du septième ciel !

BONAPARTE. Vous l'avez dit, très-zélés muphtis, soyez fidèles à Allah, le souverain maître des sept cieux mer-

veilleux, et à Mohammed, son vizir, qui parcourut tous ces cieux dans une nuit. Soyez amis des Francs, et Allah, Mohammed et les Francs vous récompenseront.

SULEIMAN. Que le prophète lui-même te fasse asseoir à sa gauche le jour de la résurrection, après le troisième son de la trompette!

BONAPARTE. Que celui-là écoute qui a des oreilles pour entendre! L'heure de la résurrection politique est arrivée pour tous les peuples qui gémissent dans l'oppression. Muphtis, imans, mollahs, derviches, kalenders, instruisez le peuple d'Égypte; encouragez-le à se joindre à nous pour achever d'anéantir les beys et les mameluks; favorisez le commerce des Francs dans vos contrées et leurs entreprises pour parvenir d'ici à l'ancien pays de Brahma; offrez-leur des entrepôts dans vos ports, et éloignez de vous les insulaires d'Albion, maudits entre les enfants d'Issa; telle est la volonté de Mohammed. Les trésors, l'industrie et l'amitié des Francs seront votre partage, en attendant que vous montiez au septième ciel, et qu'assis aux côtés des houris aux yeux noirs, toujours jeunes et toujours pucelles, vous vous reposiez à l'ombre du laba, dont les branches offriront d'elles-mêmes aux vrais musulmans tout ce qu'ils pourront désirer.

SULEIMAN (s'inclinant). Tu as parlé comme le plus docte des mollahs. Nous ajoutons foi à tes paroles; nous servirons ta cause, et Dieu nous entend.

BONAPARTE. Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses. Salut de paix sur vous, très-saints muphtis! »

Le général avec sa suite sortit alors de la grande pyramide et revint au Kaire, pendant que les savants qui l'avaient accompagné terminaient leurs observations.

Ce second séjour de Bonaparte fut signalé par des fêtes orientales ayant pour objet de procurer quelques

distractions à l'armée, d'imposer aux Égyptiens, et de témoigner le profond respect qu'on entendait garder envers le culte indigène et les idées traditionnelles qui s'y rattachaient.

Le débordement périodique du Nil inspira le programme de la première fête. Bonaparte, suivi d'un brillant état-major en grande tenue, voulut être présent à la rupture solennelle de la digue au moyen de laquelle on retient les eaux du fleuve; et lui-même revêtit d'une pelisse d'honneur le mollah qui veille sur le petit édifice où s'élève la colonne destinée à mesurer la hauteur du Nil. Deux jours après fut célébrée la fête du prophète. Bonaparte avec tous les officiers généraux, avec tous les employés supérieurs, les savants et les artistes, rendit une visite au cheik El-Bekry, dernier descendant de Mohammed; notre canon retentit sur les remparts; notre musique joua sur les places; les chants de nos soldats se mêlèrent aux voix des musulmans appelant du haut des minarets les fidèles à la prière. Le soir, les maisons occupées par les autorités françaises furent illuminées, comme l'étaient les maisons musulmanes.

Ce fut au milieu des pompes de la religion et de la paix que Bonaparte, sur la terre des Sésostris, ouvrit à l'intelligence une arène où viendront s'éclairer mutuellement les traditions de l'antique Égypte et le savoir de la jeune Europe. Le 21 août (3 fructidor an VI), il arrêta la création d'un *Institut pour les sciences et les arts*, devant principalement s'occuper 1° *du progrès et de la propagation des lumières en Égypte*; 2° *de la recherche de l'étude et de la publication des faits naturels, industriels et historiques de l'Égypte. Quatre sections, mathématiques, physique, littérature et beaux-arts, économie politique*, composées chacune de *douze membres*,

durent constituer cette académie, où figurèrent les noms qui suivent :

Mathématiques.	Physique.	Économie politique.	Littér. et beaux-arts.
ANDRÉOSSI.	BERTHOLLET.	CAFFARELLI [3].	DENON.
BONAPARTE.	CHAMPY.	GLOUTIER.	DUTERTRE.
COSTAZ.	CONTI.	POUSSIELGUE.	NORRY.
FOURIER.	DELILLE.	SULKOWSKY.	PARSEVAL.
GÉRARD.	DESCOSTILZ.	SUCY [4].	D. RAPHAEL.
LE PEYRE.	DESGENETTES.	TALLIEN.	REDOUTÉ.
LEROI.	DOLOMIEU.		RIGEL.
MALUS.	DUBOIS [2].		VENTURE [5].
MONGE.	GEOFFROY.		
NOUET.	SAVIGNY.		
QUESNOT.			
SAY [1].			

L'Institut devait s'assembler régulièrement tous les cinq jours, *le primidi et le sextidi de chaque décade*. Sa première séance eut lieu le 6 août, trois jours après l'émission du décret. On voulut nommer Bonaparte président; mais, déclinant cet honneur au profit de Monge, il n'accepta que la vice-présidence. Fourier remplit les fonctions de secrétaire. Plusieurs questions d'une importance pratique furent immédiatement posées par le général en chef, savoir :

1° Les fours employés pour la cuisson du pain de l'armée sont-ils susceptibles de quelque amélioration sous le rapport de la dépense, du combustible, et quelles sont ces améliorations ?

2° Existe-t-il en Égypte des moyens de remplacer le houblon dans la fabrication de la bière ?

[1] Remplacé par Lancret. — [2] Remplacé par Larrey. — [3] Remplacé par Corancez. — [4] Remplacé par Bourrienne. — [5] Remplacé par Ripault.

3° Quels sont les moyens usités de clarifier et de rafraîchir l'eau du Nil ?

4° Dans l'état actuel des choses au Kaire, lequel est le plus convenable à construire du moulin à eau ou du moulin à vent ?

5° L'Égypte présente-t-elle des ressources pour la fabrication de la poudre, et quelles sont ces ressources ?

6° Quelle est, en Égypte, la situation de la jurisprudence, de l'ordre judiciaire civil et criminel, et de l'enseignement ? Quelles sont les améliorations possibles dans ces parties et désirées par les gens du pays ?

Chaque question ayant été renvoyée à l'examen d'une commission composée d'hommes spéciaux, elles reçurent promptement leur solution, et bientôt Bonaparte demanda la solution d'autres problèmes d'économie sociale ou domestique, d'hygiène, de médecine et de chimie. Il voulut qu'une commission dressât un état comparatif des poids et mesures de l'Orient avec ceux de la France, qu'une autre commission réunît les éléments d'un vocabulaire arabe ; il jeta les bases d'un musée d'archéologie et d'un cabinet d'histoire naturelle que tous les chefs d'expédition s'empressèrent d'enrichir, et demanda que l'Institut fît un almanach. *Pour instruire et moraliser les masses, ce livre*, disait-il, *est le plus utile que je connaisse.* Peu après, Beauchamp lui soumit un annuaire, qu'on imprima pour l'usage de l'armée, sans préjudice de l'almanach destiné aux indigènes, que rédigea Nouet, aidé d'une commission nommée à cet effet.

Il ne saurait entrer dans notre plan d'offrir un tableau, même abrégé, de ces séances si bien remplies et si variées, où Monge entretenait ses collègues tantôt des phénomènes du mirage, tantôt d'observations géologi-

ques; où Berthollet s'occupait de diverses propriétés métalliques applicables à la médccine et à la teinture; où Desgnettes décrivait, avec sa lucidité ordinaire, les maladies propres au climat de l'Égypte. On y entendait Fourier, Corancez, Costaz, abordant les mathématiques transcendantes et recherchant les causes de divers phénomènes; le Peyre dissertant sur l'astronomie; Dolomieu, Nouet, Descostilz, parlant en maîtres d'histoire naturelle, de physique et d'agriculture. Parseval lisait sa traduction en vers de la *Jérusalem délivrée,* et Beauchamp le récit de ses voyages sur les côtes méridionales de la mer Noire. L'Institut d'Égypte figure uniquement ici dans ses rapports avec Bonaparte, qui s'étant montré chef d'armée, homme d'État, philosophe, législateur, mathématicien, antiquaire, devient naturaliste lorsque, au nom d'une commission composée de Desgenettes, Dolomieu, Dutertre, Geoffroy et Sucy, il fait un rapport sur cinquante momies d'oiseaux offertes à l'Académie par le général Belliard.

En réconciliant la science, les lettres et les arts avec la guerre, notre héros réconciliait aussi la guerre avec la religion. Non content de fêter le Nil et Mohammed, il écrivait au chérif de la Mecque : « En vous faisant connaître l'entrée de l'armée française en Égypte, je crois devoir vous assurer de la ferme intention où je suis de protéger de tous mes moyens le voyage des pèlerins de la Mecque: les mosquées et toutes les fondations que la Mecque et Médine possèdent en Égypte continueront à leur appartenir comme par le passé. Nous sommes amis des musulmans et de la religion du prophète; nous désirons faire tout ce qui pourra vous plaire et être favorable à la religion. Je désire que vous fassiez connaître partout que la caravane des pèlerins ne souffrira au-

cune interruption, qu'elle n'aura rien à craindre des Arabes. »

Le mensonge ne vient pas plus sur les lèvres du sultan *Kébir*[1] que la peur ne vient dans son âme, se disaient les musulmans; et déjà beaucoup d'entre eux assistaient sans défiance aux revues, aux évolutions guerrières commandées par lui. Le 1er vendémiaire an VII (22 septembre), leur affluence fut considérable. On fêtait l'anniversaire de la fondation du régime républicain. Bonaparte avait fait élever sur une des places du Kaire une pyramide à sept faces. Les cinq premières faces portaient les noms des soldats morts sur le sol égyptien; la sixième, les noms des marins; la septième, ceux des membres de l'état-major ou des soldats appartenant aux armes spéciales. Un vélum tricolore couronnait la pyramide. A sept heures du matin toutes les troupes des divisions stationnées au Kaire étaient massées autour de cette pyramide, lorsque Bonaparte, suivi d'un nombreux cortége, vint s'y placer, et prononça le discours suivant :

« Soldats !

» Nous célébrons le premier jour de l'an VII de la République. Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de la ruine de nos ennemis. Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego. L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes. Vous luttiez contre Mantoue il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-George. L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Izonzo, de retour de l'Allemagne. Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui

[1] Le Sultan-Feu, dénomination donnée à Bonaparte.

sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent? Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde. Soldats, votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec honneur, comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples. Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs; quarante millions de citoyens pensent à vous. Tous disent : C'est à leurs travaux, à leur sang, que nous devrons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce et les bienfaits de la liberté civile. »

Au moment où l'orateur termine sa harangue, la voix retentissante du canon couvre la voix des soldats criant *Vive la République! Vive Bonaparte!* Un drapeau tricolore apparaît sur la grande pyramide de Djyzeh, le défilé des troupes s'effectue, et les jeux commencent pour se prolonger jusqu'au soir. Le même jour, l'étendard de la République flottait sur la colonne de Pompée et sur l'aiguille de Cléopâtre; tous les bâtiments du port d'Alexandrie et de la flottille du Nil étaient pavoisés; Kléber, dans la vieille cité d'Alexandrie, Menou à Rosette, Desaix au milieu des déserts de la haute Égypte, solennisaient le même anniversaire.



CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME.

CAMPAGNE DANS LA HAUTE ÉGYPTE. — RÉVOLTE DU KAIRE.

Desaix poursuit Mourad-Bey dans la haute Égypte. — Il remonte le Nil. — Combat de Sadiman. — Mourad s'enfonce dans le désert. — Inondation du Nil, défavorable aux opérations militaires sur le Delta. — Combat de Myt-Zamar, glorieux pour Murat. — Excursions scientifiques de Denon. — Combat de Samhout. — Investigations des grandes ruines de la haute Égypte. — Excursions diverses au point de vue de l'art. — Révoltes partielles. — Insurrection du Kaire; ses motifs et ses résultats. — Travaux d'organisation intérieure de l'Égypte. — Bonaparte fortifie plusieurs points et visite l'isthme de Suez. — Séances de l'Institut d'Égypte, part active qu'y prend Bonaparte. — Sa clémence envers les habitants du Kaire. — Dans une proclamation, il se dit l'envoyé du destin. — État de la France en 1798; agitation des esprits; faiblesse du Directoire; luttes entre le pouvoir exécutif et le pouvoir délibératif. — Élection de Joseph et de Lucien Bonaparte au conseil des Cinq-Cents. — Opinions et discours de Lucien Bonaparte. — Faits militaires en Italie. — Baraguay-d'Hilliers et le poëte Arnault sont pris par les Anglais. — Mission de Louis Bonaparte à Paris.

Et de Napoléon l'étoile lumineuse
Suivait dans le désert la France aventureuse.
MÉRY et BARTHÉLEMY, *Napoléon en Égypte.*

Son bras est fort, sa langue est douce comme le miel; rien ne peut lui résister.
Opinion d'un Arabe sur Bonaparte.

L'horizon du talent s'agrandit sous leurs lois;
Le compas du génie enfante ses miracles,
Comme le glaive ses exploits.
A. BIGNAN, *Napoléon*, ch. Ier.

Desaix, le sultan juste, que les Arabes disaient être l'œil droit et la main droite du sultan Kébir, poussait vivement devant lui Mourad-Bey. Parti de la province de Djyzeh, où stationnait sa division depuis la bataille des Pyramides, il remontait le Nil avec une flottille de deux demi-galères et six avisos; navigation pénible, exécutée sur une eau vaseuse, et pour laquelle les soldats marchaient souvent des heures entières au milieu des flots.

Le 6 octobre, Desaix distingua les cohortes de Mourad-Bey, fortes d'environ cinq mille chevaux, soutenues par un corps d'infanterie considérable et par quatre pièces de canon. Cette armée s'était retranchée au village de Sadiman. Desaix manœuvra de telle sorte qu'il pût former en carré toute sa division et se porter avec une masse compacte contre le village, du côté qui regarde le désert. Bientôt la cavalerie musulmane s'élança sur lui. Ayant ordonné aux carabiniers de la 21ᵉ demi-brigade légère de faire feu : « Général, à vingt pas, répondent ces braves; inutile de tirer auparavant. » Un peloton de chasseurs ne voulut même faire feu qu'à dix pas et croisa la baïonnette; mais les mameluks, trop nombreux pour être arrêtés par un feu si court, arrivèrent jusque sur la première ligne. Impuissants à l'entamer, ils lançaient contre elle leurs masses d'armes, leurs haches, leurs pistolets, leurs fusils; quelques cavaliers démontés se glissaient même, ventre contre terre, pour passer sous les fusils de la 21ᵉ et couper les jambes des soldats; vains efforts : « Le pas de charge fut comme l'éclair, dit Bonaparte; les retranchements, les canons, les bagages de l'ennemi restèrent aux Français. » La séparation des Arabes et des mameluks devint le résultat de cette brillante affaire, où Robin, chef de brigade de la 21ᵉ, conquit les épaulettes de général. Malgré son bouillant courage, sa hardiesse aventureuse et l'aveugle dévouement des mameluks, Mourad-Bey dut renoncer dès lors à toute espèce de lutte avec l'infanterie française rangée en bataille ; mais il continua de harceler nos colonnes, de se cacher au fond des ravins ou derrière les montagnes de sable, et d'apparaître instantanément sur nos flancs ou nos derrières.

La saison n'était pas favorable pour une incursion

dans le Delta; l'inondation du Nil rendait les marches très-difficiles; aussi Menou, gouverneur de cette province, et Marmont, chargé spécialement, avec plusieurs membres de l'Institut d'Égypte, d'explorations scientifiques, attendirent-ils à Rosette que le Nil fût rentré dans son lit. Des colonnes expéditionnaires parcoururent alors les provinces de Damiette, Mansourah et Menzaleh. Le combat de Myt-Zamar, ville située sur la rive droite de la branche du Nil qui se jette, au-dessous de Damiette, dans la Méditerranée, fit le plus grand honneur aux généraux Murat et Lanusse. Leurs troupes, forcées de marcher longtemps sur un sol vaseux, sans consistance aucune, n'en poursuivirent pas moins l'ennemi, qui perdit ses troupeaux. D'autre part, Andréossi, franchissant le *bogar* (embouchure) du Nil, reconnut, étudia le lac Menzaleh, et rejoignit le général Dumas, chargé d'occuper ce poste important.

Bonaparte, *en qui*, disait Denon, *les plus vastes conceptions ne font oublier aucun détail*, avait voulu que cet artiste célèbre accompagnât Desaix, qui joignait aux plus éminentes qualités de l'homme de guerre le privilége d'être *un savant*, *un curieux*, *un ami des arts*. De la 21e demi-brigade Denon se fit une famille, et put, au milieu d'elle, oublier que la guerre était en désaccord avec ses occupations et ses goûts. Poursuivant un ennemi toujours à cheval, obligé d'observer à la hâte et d'attendre que la réflexion vînt classer méthodiquement les objets, dessinant sur ses genoux, assis, debout, même à cheval, prenant ici une vue d'ensemble dont il ne pouvait saisir que les masses, là quelques motifs, ailleurs un costume, un site, un caractère fugitif du ciel ou de l'horizon, l'artiste inspiré confiait à ses crayons le soin de perpétuer le souvenir des haltes de l'armée.

Il s'arrêta devant les pyramides de Sakharah, dans les huttes boueuses de Beniçouëf, parmi les ruines colossales d'Hermopolis, et fut frappé d'admiration à la vue des chefs-d'œuvre de Denderah, réunion de monuments où l'astronomie, la morale, la métaphysique prennent des formes matérielles pour décorer des plafonds, des soubassements et des frises avec non moins de puissance que de grâce et d'harmonie.

« Nous avancions toujours, écrivait Denon. Je l'avouerai, j'ai tremblé mille fois que Mourad, las de nous fuir, ne se rendît ou ne tentât le sort d'une bataille décisive. Je crus que celle de Samhout en allait être la catastrophe ; mais, au milieu du combat, il pensa que le désert nous serait plus fatal que ses armes, et Desaix vit encore fuir l'occasion de le détruire, et moi renaître l'espoir de le poursuivre jusqu'au delà du tropique. »

Après le combat de Samhout, l'armée marcha sur la ville aux cent portes, *qui chargeait le sol du poids de ses portiques et défiait presque l'Égypte de la contenir* [1] ; elle foula les ruines d'Hermonthis, dont la célébrité souffre d'être trop rapprochée de Thèbes. L'ancienne Latopolis, perfection de l'art indigène ; le temple d'Edfou, l'Apollinopolis magna, le plus vaste, le mieux situé de tous les monuments du pays, attirèrent successivement l'attention de nos cohortes, étonnées d'une magnificence architecturale inconnue.

Quand on eut franchi le désert, une demi-brigade, chargée de maintenir Mourad par delà les sables, s'établit à Syène (Eçouân), où trois cohortes avaient jadis gardé les limites de l'empire romain. Plusieurs détachements conduisirent la commission scientifique de l'armée tantôt vers l'île délicieuse de Philé, tantôt à l'entrée des

[1] Paroles de Bonaparte.

bouches du Nil et sur les confins de la brûlante Éthiopie. Partout les monuments étaient mesurés et dessinés, les inscriptions copiées, les objets d'histoire naturelle recueillis avec un soin minutieux. Ombos, la ville du Crocodile, Coptos, la ville de Junon-Lucine, Qénê, Qosséir, la chaîne du Moqatham, les bords stériles de la mer Rouge devinrent autant de sujets d'explorations auxquelles soldats et savants se prêtaient avec un zèle égal. Si l'amour de l'antiquité a souvent fait du savant un soldat, la complaisance du soldat n'en a pas fait moins souvent un antiquaire.

Pendant que s'effectuait avec un rare bonheur la campagne de la haute Égypte, des révoltes partielles éclataient à Damanhour, Mamourah, Remerieh; mais on faisait des exemples terribles, et le calme se rétablissait. Entre toutes les populations, celle du Kaire semblait la plus paisible; des mesures fermes et prudentes y neutralisaient les intrigues des beys, des Turcs et des Anglais, et l'esprit de justice manifesté par le général en chef faisait accepter son administration. Malheureusement, pour se procurer quelques ressources pécuniaires indispensables aux besoins de l'armée, il adopta l'idée, que lui suggéra l'administrateur général des finances Poussielgue, d'établir un droit d'enregistrement sur tous les actes du gouvernement qui concédaient aux particuliers la jouissance temporaire d'une propriété. Cette innovation produisit une clameur générale; les grands propriétaires de l'Égypte, presque tous domiciliés au Kaire, jetèrent les hauts cris, et des mollahs, des imans, profitant de l'émotion publique, se mirent à prêcher l'insurrection. Un manifeste du Grand Seigneur annonçait en même temps l'arrivée prochaine d'une puissante armée au secours des enfants du prophète; et

l'on savait que d'autre part Mourad-Bey et Ibrahim-Bey opéraient de nouvelles levées.

Le 30 vendémiaire (21 octobre), à la pointe du jour, des rassemblements se forment sur quelques points de la ville du Kaire; une nombreuse populace apparaît devant la maison du cadi. Plusieurs individus ayant pénétré chez lui le forcent de monter à cheval et de les accompagner chez le général Bonaparte pour lui présenter une pétition. Le cadi, tout tremblant, souscrivait aux désirs de cette populace, lorsque quelqu'un lui fit observer qu'en devenant l'organe de l'émeute, il s'exposerait au juste courroux de Bonaparte. Alors il descendit de cheval et rentra; mais on se jeta sur lui, on l'accabla de coups et d'injures, et sa maison fut mise au pillage. Le brave général Dupuy, commandant de la place, se montre alors avec une escorte, charge la multitude, et reçoit sous l'aisselle un coup de lance qui lui coupe l'artère. Tombé mort, il est aussitôt remplacé par le général Bon, et des ordonnances sont envoyées vers le général en chef, occupé à visiter, au-dessous du vieux Kaire, l'île de Roudah, où l'on devait construire quelques fortifications. Bonaparte arrive en toute hâte, fait placer plusieurs pièces de canon à l'entrée des rues principales, cerne l'insurrection, détache de fortes patrouilles dans la campagne, et maintient toute la troupe sous les armes jusqu'au lendemain matin. Beaucoup d'Arabes et de fellahs, armés de fusils, de piques et de bâtons, ayant alors envahi la ville, les rues centrales deviennent le théâtre d'une lutte acharnée, et quinze mille hommes, décidés à vendre chèrement leur vie, se barricadent dans la grande mosquée d'El-Azhar. Bonaparte leur offre un pardon généreux, qu'ils refusent, imputant à la faiblesse ce sentiment d'humanité. Aussitôt

l'ordre d'attaquer est donné; des colonnes de grenadiers cernent l'édifice, et quatre pièces de canon, placées sur le revers du Moqatham, hauteur dont la ville est dominée, foudroient les habitations. Pendant ce temps-là, le général Devaux dispersait cinq mille fellahs qui marchaient au secours du Kaire, et la cavalerie d'Alexandre Dumas battait la plaine environnante. Le ciel s'étant couvert de nuages sombres, une terreur superstitieuse s'empare des insurgés, leur courage chancelle plus encore au bruit du tonnerre qu'à celui de l'artillerie, et, comprenant trop tard l'inutilité d'une plus longue résistance, ils députent vers Bonaparte quelques-uns des leurs pour implorer sa clémence : « Vous avez refusé le pardon quand je vous l'offrais, réplique le général en chef; l'heure de la vengeance est sonnée. Vous avez commencé, c'est à moi de finir. » Désespérés, les rebelles essayent de rompre la ceinture d'acier qui les étreint; nos soldats les refoulent et se montrent sans pitié, jusqu'à ce qu'enfin les principaux d'entre eux viennent s'offrir sans armes et crier *aman*, miséricorde. Bonaparte ordonne alors de faire cesser le feu; les principaux meneurs suffisent à sa justice; onze d'entre eux sont condamnés à mort; six seulement ont la tête tranchée, et leurs têtes, suivant l'usage du pays, sont promenées au bout d'une pique dans toutes les rues du Kaire. Trois mille cadavres attestaient, du reste, combien la vengeance du général en chef avait été terrible. Après avoir aboli le divan, il met la province sous le régime militaire. Le calme succède à l'agitation; une harmonie rassurante pour l'avenir renaît bientôt entre les habitants et leurs vainqueurs.

Le rétablissement de la tranquillité publique permit aux Français de s'occuper des moyens de rendre leur séjour dans la capitale aussi agréable qu'utile. Un Tivoli

fut élevé, où se trouvaient réunis des salles de jeu et de billard, un cabinet de lecture, des orchestres pour les danses, une promenade, des divertissements variés, un café, un restaurant, des feux d'artifice qui rappelaient aux Français la délicieuse ordonnance du Tivoli de Paris. Par les soins de l'infatigable Conté, chef du corps des aérostiers, on vit surgir des hauteurs du Moqatham fonderies, usines, manufactures de tous genres. Des moulins à vent se montrèrent pour la première fois à l'œil étonné des indigènes; des ateliers fabriquèrent de la poudre à canon bien supérieure à celle d'Égypte. Enfin notre armée, qui peut-être n'estimait pas assez la colonie de savants et d'artistes amenée par le général en chef, dut aux bienfaits qu'ils répandirent autour d'eux de connaître le prix des sciences et des arts. Deux journaux, rédigés et imprimés au Kaire, la *Décade égyptienne* et le *Courrier d'Égypte*, devinrent une source précieuse de distractions.

Pendant que Bonaparte s'occupait du gouvernement des provinces conquises, il donnait ses soins à la fortification du Kaire et de plusieurs autres villes, afin de prévenir des insurrections nouvelles. Le général Caffarelli construisait différents ouvrages capables de mettre la capitale à l'abri d'un coup de main; Marmont, succédant à Kléber, fortifiait la ville d'Alexandrie; Rosette et Damiette se couvraient également d'ouvrages avancés qui leur permettaient d'opposer aux Arabes une résistance efficace.

La pacification du pays ne pouvant être complète, des luttes partielles avaient lieu par intervalles entre les Français et les mameluks; mais le calme dont nous jouissions permettait à Bonaparte de préparer les éléments d'un avenir commercial qui aurait l'Égypte pour base.

Une ancienne tradition disait qu'autrefois, sous les premières dynasties, l'isthme de Suez joignait, au moyen d'un canal, la mer Rouge avec la Méditerranée : voulant savoir si cette communication était possible, Bonaparte chargea le général Bon d'aller, avec Eugène Beauharnais et quelques troupes, s'emparer de la ville de Suez : cette expédition réussit sans difficulté, les habitants n'ayant fait aucune résistance ; nous en étions devenus maîtres le 7 novembre. Plus tard, Bonaparte lui-même étudia les vestiges du canal, dont l'ingénieur le Peyre leva le plan. Ce ne fut pas la seule excursion scientifique que permit alors l'état de paix où se trouvait le pays. Desgenettes et Larrey en parcoururent les parties les plus intéressantes au point de vue médical; Malus et Favre remontèrent l'ancienne branche du Nil appelée Tanitique, et une *commission des sciences et des arts*, agissant de concert avec l'*Institut d'Égypte*, recueillit chaque jour des observations nouvelles, qui perpétueront le souvenir de nos campagnes d'Orient plus encore que ne le fera le récit de nos victoires.

Toujours occupé d'objets d'une utilité pratique, Bonaparte appela l'attention de l'Institut 1° sur les moyens de cultiver la vigne en Égypte et sur les parties du territoire qui conviennent le mieux à cette culture; 2° sur le mode de réparation le plus économique applicable au canal du Kaire, ou bien à l'approvisionnement d'eau potable pour la citadelle; 3° sur l'emploi utile des immenses décombres formant l'enceinte de la ville; 4° sur la nécessité d'un observatoire dont lui-même indiqua le mode d'exécution; 5° sur l'emploi rationnel du méqyâs ou nilomètre, soit pour l'étude de la géographie ancienne, soit pour l'usage public, et sur l'emploi de machines hydrauliques dans cette partie du fleuve; 6° il

demanda que l'on fît, le plus promptement possible, une suite non interrompue d'observations thermométriques et hygrométriques, ainsi que des expériences sur les mouvements lents et les oscillations de l'aiguille aimantée; 7° il ordonna de creuser un certain nombre de puits sur plusieurs points du désert, pour en étudier les eaux et toutes les circonstances accessoires; 8° il demanda une étude graphique en même temps qu'archéologique des colonnes amoncelées près de l'aqueduc du Kaire. La solution de ces différents problèmes occupa jusqu'à la fin de l'année les séances de l'Institut, qui furent en outre remplies par des mémoires de Nouet concernant la météorologie, de Porte et de Descostilz relatifs à l'indigo, de Berthollet et de Descostilz sur les propriétés tinctoriales du henné, de Dolomieu sur les monuments de l'ancienne Alexandrie. Le Peyre fut le rapporteur d'une commission qui détermina les échelles géographiques les plus convenables dans l'exécution des plans de villes et de provinces; Desgenettes et Geoffroy s'occupèrent de questions d'histoire naturelle et de l'art avec lequel certains habitants jouent avec les serpents et paraissent même les attirer; Larrey lut des observations chirurgicales; Andréossi communiqua ses recherches recueillies dans l'ancien Delta; Savigny entretint l'académie de l'histoire naturelle de l'Égypte; Sucy, des causes présumées de la crue et de la retraite du Nil; Corancez, de l'altération du mouvement des montres par les influences atmosphériques; Beauchamps, Costaz, Dolomieu, Geoffroy, Sucy, firent de savantes et minutieuses recherches sur le cours des eaux supérieures du Nil et sur l'histoire naturelle de l'Abyssinie et de la Nubie; Ripault s'occupa de l'organisation d'une bibliothèque; Denon déroula fréquemment, sous les yeux de

ses collègues, les nombreux dessins qu'il prenait, et dont le mérite était doublé par les remarques fines et les aperçus judicieux dont il en accompagnait l'explication. Bonaparte, quand il était au Kaire, manquait rarement d'assister aux séances de l'Institut; il écoutait avec une attention soutenue, parlait peu, ramenait la question dès qu'elle s'écartait de la ligne droite, et, dans toutes les théories, dans toutes les hypothèses, cherchait l'application immédiate aux besoins du public ou de l'armée. Une de ses dernières propositions concernait l'étude des procédés employés par les indigènes pour la culture du blé. Les ateliers dirigés par Conté, où se fabriquaient les moulins à vent, les machines hydrauliques et tous les appareils indispensables aux besoins matériels, recevaient fréquemment aussi la visite du général en chef, qui y passait des heures entières à s'entretenir avec Conté.

Le 21 décembre, Bonaparte, voyant le calme rétabli et sa puissance consolidée dans la basse Égypte, annonça la création d'un nouveau divan, composé de soixante personnes notables, et proclama de la manière suivante le pardon qu'il accordait aux révoltés :

« Des hommes pervers avaient égaré une partie d'entre vous : ils ont péri. Dieu m'a ordonné d'être clément et miséricordieux pour le peuple, j'ai été clément et miséricordieux envers vous. J'ai été fâché contre vous de votre révolte; je vous ai privés pendant deux mois de votre divan, mais aujourd'hui je vous le restitue : votre bonne conduite a effacé la tache de votre révolte. Chérifs, oulémas, orateurs de mosquées, faites bien connaître au peuple que ceux qui, de gaieté de cœur, se déclareraient mes ennemis n'auraient de refuge ni dans ce monde ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne pas voir que le destin lui-même

dirige toutes mes opérations? Y aurait-il quelqu'un assez incrédule pour révoquer en doute que tout dans ce vaste univers est soumis à l'empire du destin? Faites connaître au peuple que depuis que le monde est monde il était écrit qu'après avoir fait abattre les croix je viendrais du fond de l'Occident remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le saint livre du Koran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu, et que ce qui arrivera est également expliqué. Que ceux donc que la crainte seule de nos armes empêche de nous maudire changent; car, en faisant au ciel des vœux contre nous, ils sollicitent leur condamnation. Les vrais croyants désirent la prospérité de nos armes. Je pourrais demander compte à chacun de vous des sentiments les plus secrets de son cœur; car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne; mais un jour viendra que le monde entier verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre ma personne : heureux ceux qui, de bonne foi, sont les premiers à se mettre avec moi! »

Depuis qu'éloigné de la France Bonaparte ne couvrait plus le gouvernement de son égide, les factions relevaient la tête; un mépris général accablait le Directoire; des troubles se manifestaient à Lyon, à Castres, à Bergerac, à Sarlat, à Limoges, à Périgueux; les élections tumultueuses de l'an VI avaient provoqué la fermeture des clubs, qu'on eût beaucoup mieux fait d'interdire auparavant; et le coup d'État du 22 floréal, c'est-à-dire l'annulation d'une partie des opérations électorales, bien loin de fortifier, allait au contraire amoindrir encore la puissance d'initiative du gouvernement, puisque la minorité opposante reçut de nouveaux renforts.

Lucien Bonaparte, à qui son frère Napoléon avait proposé vainement un poste élevé dans l'administration de l'armée d'Égypte, venait d'être élu le 20 germinal (10 avril), *à l'unanimité des suffrages*, député au Corps législatif par l'assemblée électorale du département de la Liamone. Il traversait la France, revenant d'Ajaccio, quand Bonaparte cinglait vers l'Orient. « Pendant mon voyage, dit Lucien, je fus frappé de la diversité des avis sur ce départ : les uns présageaient des succès qui feraient pâlir les prodiges d'Italie ; les autres accusaient le Directoire, les avocats, d'avoir voulu se débarrasser du héros. Le plus grand nombre me paraissait désapprouver cette expédition, sentiment que je partageais et qui bientôt devint universel... »

Admis d'urgence comme député, malgré la loi du 27 pluviôse an V, qui prorogeait d'une année les élections de la Liamone, Lucien, le 11 prairial (21 mai), prit séance au conseil des Cinq-Cents, où, depuis le 24 janvier, siégeait déjà son frère Joseph. La force du Directoire s'était accrue jusqu'alors des pertes successives que faisait la puissance législative ; mais « l'expédition d'Égypte, dit Lucien [1], parut avoir marqué la fin des beaux jours du gouvernement directorial, car je n'assistai qu'à sa décadence. Je passai les premiers mois sans prendre dans le conseil une couleur décidée ; animé d'un républicanisme sincère, je croyais devoir garder mon indépendance individuelle entre les différents partis. N'osant pas aborder cette redoutable tribune, quelque bonne envie que j'en eusse, j'écoutais attentivement, et je me piquais de voter tour à tour avec les directoriaux ou avec l'opposition, suivant qu'ils me paraissaient avoir raison. Il n'y avait plus de

[1] *Mémoires* déjà cités, pages 115-116, 120 et suivantes.

royalistes dans les chambres. La majorité des législateurs sentait combien l'union devenait nécessaire, et, tout en condamnant la conduite du pouvoir exécutif, elle lui prêtait assistance. L'opposition se composait du parti jacobin et des ennemis personnels des directeurs; mais le nom de jacobin ne signifiait plus, comme autrefois, des hommes de désordre et de sang; l'illustre général Jourdan était parmi eux, et toute idée de crime doit s'effacer en ce qui les concerne; ils abhorraient, autant que nous, les échafauds de 93; mais, toujours fidèles aux doctrines conventionnelles, ils reprochaient au gouvernement de n'avoir pas assez profité de la victoire de fructidor, et ne voyaient de remède à tous les maux que dans la toute-puissance de leur parti. Les soi-disant constitutionnels trouvaient, au contraire, le système directorial suffisant, et ne réprouvaient que les directeurs. Parmi eux, on prononçait avec regret le nom de Sieyès, dont l'ambassade à Berlin semblait un honorable exil. Cet illustre nom était alors le second de la République.... Je n'avais pas à me plaindre du Directoire; je n'eus qu'à me louer de Barras, Rewbel, la Réveillère, Merlin et Treilhard; je n'entrai dans aucune opposition systématique; mes premiers votes furent plus souvent favorables au gouvernement que défavorables; mais, peu de mois après mon admission au conseil, il n'y eut plus moyen de soutenir le Directoire. Outre que la fortune lui fut adverse, ses propres inconséquences, sa faiblesse et son incapacité n'admettaient plus d'excuse vraisemblable. L'indulgence avec laquelle M. Thiers juge les directeurs peut s'appliquer à leurs intentions, nullement à leur conduite. Après s'être privés de leur plus grande force, ils provoquaient, par une folle audace, la guerre, qu'il fallait au moins retarder jusqu'à ce que

nos préparatifs fussent terminés. Ils avaient réuni Genève et Mulhouse à la France ; ils avaient révolutionné une seconde fois la Hollande ; ils troublaient la Suisse, de peur, sans doute, de garder un allié. En un mot, ce malheureux gouvernement paraissait frappé de vertige. Pour comble d'imprudence, il voulut désorganiser la Cisalpine, principal ouvrage de Napoléon en Italie. Ce fut ici seulement que mon frère Joseph et moi nous nous déclarâmes pour l'opposition, persuadés que la composition présente du pouvoir exécutif ne laissait plus d'espoir à la République. »

Lucien, orateur inégal, d'une logique serrée, d'un entraînement quelquefois fougueux, émettant des vues saines et des pensées fortes, eut bientôt pris rang parmi les hommes remarquables du conseil législatif. Joseph, moins doué que Lucien du talent de la parole, aborda rarement la tribune, ce qui ne l'empêcha pas d'être élu secrétaire le 21 juin, et d'exercer une influence assez grande, qu'il ne devait pas moins à son mérite personnel qu'à la gloire de son frère le général. Lucien, qui fut aussi secrétaire, avait combattu l'observance forcée des décadis, désapprouvé le rétablissement de l'impôt du sel, soutenu l'intérêt des veuves et des orphelins de l'armée, lorsqu'un rapport sur les dilapidations devint de sa part le témoignage d'une opposition passionnée. Son projet d'ouvrir une discussion immédiate relativement à la situation financière de la République fut unanimement adopté ; mais il éprouva un échec complet dans ses démarches et ses discours en faveur de la Cisalpine. Trouvé avait été chargé de modifier la constitution créée par Bonaparte, qui ne la jugeait point irréprochable ; Lahoz, ambassadeur extraordinaire du directoire cisalpin, vint trouver Lucien et Joseph, et tous deux prê-

tèrent main-forte à l'envoyé. Lucien osa même dire à Barras : « Si vous trouvez qu'on peut renverser le directoire de Milan, pourquoi ne pourrait-on pas renverser le Directoire de Paris ? » De ce jour, ils ne se revirent plus. Au conseil des Cinq-Cents, Lucien attaqua les directeurs avec véhémence; les députés qui soutenaient d'habitude le gouvernement gardèrent le silence; mais, par une tactique habile, ils demandèrent le renvoi de la question au comité général, puis l'ordre du jour. Cette conduite de Lucien était une affaire d'amour-propre, car il importait peu que trois directeurs au lieu de cinq gouvernassent la Cisalpine. Lui-même a dit : « Ma vanité avait été blessée du peu de cas que les directeurs avaient fait de mon intervention ; j'eus tort d'accuser le Directoire avec éclat, et le conseil fit sagement de prononcer l'ordre du jour. »

Malgré le parti qu'avait pris Lucien de faire de l'opposition, il appuyait les mesures indispensables, telles que la conscription, « loi sainte lorsque, bornée à la défense, elle a pour limites les frontières de l'État; loi redoutable si on l'applique à la gloire offensive [1]. » Il rejeta l'impôt du sel, et obtint l'intervention du jury dans les délits de la presse; mais il suivit plus tard, comme tous les hommes de son parti, une marche vacillante, inapplicable aux véritables intérêts publics.

Plus on avançait, plus l'opinion générale abandonnait le Directoire et le conseil des Cinq-Cents : les incertitudes, les tâtonnements, la méfiance, la crainte, la haine jetaient le gouvernement dans une incurable langueur. Cependant l'horizon se couvrait de nuages ; l'Autriche envahissait les lignes grises; Suwarow menaçait l'Italie; Nelson, vainqueur d'Aboukir, était reçu triom-

[1] *Mémoires*, p. 154 et 159.

phalement dans Naples, où l'on organisait une armée de soixante mille hommes que devait commander le général Mack, stratégiste profond, mais malheureux. Le nouveau roi de Sardaigne, encouragé par le czar Paul I[er], préparait dans ses États un soulèvement contre nous, et les conférences de Rastadt, suspendues, puis reprises, n'offraient plus qu'un échange de faux-fuyants, signes précurseurs d'une rupture prochaine et définitive.

A la fin de l'année 1798, Joubert, secondé par Clausel, détrônait le roi Charles-Emmanuel; Serrurier renversait la république de Lucques; Championnet chassait de Rome les Napolitains; Masséna se portait sur Gênes pour défendre les lignes grises et les côtes liguriennes; Macdonald surveillait les mouvements de l'Italie méridionale, et Brune ceux de la Cisalpine. La descente du général Humbert en Irlande ayant échoué faute d'être soutenue par une escadre, ne rendait l'Angleterre que plus active à conclure avec la Porte et la Russie un traité d'alliance. La Suisse se débattait sous la double étreinte de notre intervention et de l'intervention autrichienne; mais, grâce à l'influence diplomatique de Sieyès, la cour de Prusse demeurait dans des conditions de neutralité; la Hollande armait pour nous; l'Espagne continuait d'être notre amie; Jourdan gardait la ligne du Rhin, et deux cent mille conscrits se préparaient à marcher. Telle était notre situation générale vis-à-vis de l'Europe, pendant que les nouvelles des succès de Bonaparte en Égypte préoccupaient les imaginations. Ces nouvelles malheureusement étaient tardives, souvent incertaines, altérées par la crainte ou la malveillance. Les Anglais, tenant la mer, arrêtaient nos dépêches, et rendaient fort difficiles nos rapports avec l'Égypte. C'est ainsi que le 8 messidor an VI (26 juin 1798) *la Sensible*, frégate

de 36 canons, montée par le général Baraguay-d'Hilliers et par Lucien Arnault, porteurs d'importantes dépêches ainsi que des premiers trophées de l'expédition, fut prise à l'abordage après un combat très-vif, *où nous avons tout perdu fors l'honneur*, écrivait Arnault au général Brune.

Louis Bonaparte fut plus heureux dans sa traversée : avant la campagne de Syrie, le général en chef, désireux de faire connaître au Directoire l'état réel de l'armée d'Orient, de présenter les drapeaux conquis, d'obtenir des secours, et de savoir exactement ce qui se passait en France, choisit son frère pour cette mission délicate. « On n'avait plus rien à redouter de son retour, a-t-il dit lui-même [1], puisque aussitôt après son départ on avait forcé la personne qu'il aimait d'en épouser un autre. Il s'embarque sur la plus petite, la plus vieille et la plus délabrée des chaloupes canonnières. Après un voyage de deux mois, durant lequel il échappe comme par miracle aux vaisseaux turcs, russes, anglais et même portugais, et à des tempêtes journalières, il aborde à Tarente en Calabre, y fait une quarantaine de vingt-sept jours, et arrive à Porto-Vecchio, en Corse. Il croyait si peu échapper à la mer, à cause du mauvais état du bâtiment, soutenu par une seule et mauvaise pompe, qu'il donna l'ordre au capitaine d'entrer à Messine, quoiqu'il sût que la guerre était déclarée entre la France et Naples. Mais la force du vent jeta le bâtiment hors du détroit de Messine, et une frégate anglaise le poursuivit. Cela fut cause qu'il jeta à la mer les drapeaux qu'il devait présenter au Directoire.

[1] *Documents historiques sur la Hollande*, t. I[er], p. 95-96.

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

CAMPAGNE DE SYRIE.

JAFFA. — SAINT-JEAN-D'ACRE. — ABOUKIR.

Le sultan nous déclare la guerre. — Bonaparte se décide à porter ses armes en Syrie. — Prise de la forteresse d'El-Arich. — Marche sur Kan-Younis; nos divisions s'égarent dans le désert; danger et résolution courageuse de Bonaparte. — Réunion de l'armée à Gaza. — Assaut et prise de Jaffa. — Lettre de Bonaparte à Djezzar-Pacha. — Les pestiférés de Jaffa consolés par Bonaparte. — Siége de Saint-Jean-d'Acre. — Phelippeaux et Sidney Smith. — Bataille du mont Thabor. — Reprise du siége de Saint-Jean-d'Acre. — Prodiges de valeur; mort des généraux Caffarelli, Chambaud et Sornet. — Invasion de la peste dans l'armée française. — Bonaparte lève le siége de Saint-Jean-d'Acre et revient en Égypte. — Rentrée triomphale au Kaire le 14 juin. — Événements de la basse Égypte pendant la campagne de Syrie. — Mesures administratives. — Bataille d'Aboukir. — Enthousiasme de Kléber pour Bonaparte. — Traits de bravoure : Murat, Lannes, Destaing, Cretin, Leturcq, Fugières. — Retour de Bonaparte dans les murs d'Alexandrie, puis au Kaire. — Rappelé par le Directoire, il se dispose à quitter l'Égypte.

> Les rois fléchissent leur tête altière devant l'invincible Bonaparte, devant le lion des combats; son courage maîtrise les destinées irrévocables, et les cieux de la gloire s'abaissent devant lui.
>
> *Traduction d'une ode arabe.*

> Sa noble main, aux sables de Syrie,
> Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
>
> A. Chénier.

Confiant dans les promesses du Directoire, Bonaparte croyait la paix assurée avec la Porte Ottomane, et s'occupait d'ouvrir des relations avec le fameux Tippo-Saïb, rajah de Mysore, quand tout à coup un firman du Grand Seigneur, arraché au divan par la politique anglaise, l'éclaire sur le danger qu'il court. Au nom du prophète, tous les fils d'Allah étaient appelés *contre une nation d'infidèles et de scélérats, sans principes, sans religion,*

sans foi, traitant de fables le Koran, l'Ancien Testament et l'Évangile; voulant l'égalité, soufflant partout la discorde, et ne suivant que les inspirations de l'enfer.... armée d'athées dont sonne la dernière heure. Ibrahim-Bey, Djezzar et Mourad, messagers intrépides et fidèles des ordres de Sa Hautesse, soulevaient déjà toutes les populations, et l'avant-garde musulmane s'avançait jusqu'à la forteresse d'El-Arich.

Il fallait sans perdre une minute, et pour conserver l'ascendant que donne la victoire, frapper un coup décisif : Bonaparte ayant décidé l'expédition de Syrie, treize mille hommes se mirent aussitôt en marche sous sa conduite. La division Reynier, qui formait l'avant-garde, sortit de Catieh le 6 février, et arriva le 9 sous les murs d'El-Arich, marche des plus pénibles, effectuée entre deux brasiers dévorants, les sables et le soleil, sous l'action desquels on voyait quelquefois le thermomètre marquer jusqu'à 44 degrés Réaumur.

Un fort protége le village d'El-Arich; Reynier attaque le village pendant que Lagrange tourne le fort et qu'il place deux pièces de canon sur la hauteur dont il est dominé. Rien ne résiste à la bouillante ardeur de nos soldats; ils escaladent les murailles; mais, arrivés dans les rues, un feu meurtrier part de chaque maison, et ce n'est qu'après les avoir presque toutes prises d'assaut qu'ils restent maîtres du village. Ibrahim essaya vainement de reprendre le village; sa nombreuse cavalerie fut culbutée par Kléber et Reynier. La citadelle tenait encore : Bonaparte y entra le 19 par une brèche qu'il avait fait pratiquer, et le 22 on marcha sur Kan-Younis. Kléber commandait l'avant-garde; un guide infidèle, ou trompé lui-même, ayant égaré nos divisions dans les sables du désert, Bonaparte, suivi de quelques cavaliers

et d'un faible détachement du corps des dromadaires, rencontra une troupe considérable de mameluks stationnés autour de Kan-Younis. Au lieu de reculer ou de se retrancher, moyens dangereux qui l'eussent inévitablement perdu, Bonaparte avec résolution pousse en avant, et les mameluks, le croyant suivi d'une armée, se retirent vers Gaza. Bientôt néanmoins, harassées de fatigue, après une marche de soixante lieues dans les sables, sans avoir trouvé ni vivres ni eau, les divisions françaises rejoignent leur général. Le retrouver quand elles le croyaient perdu, c'était plus que trouver l'abondance; aussi quelques moments de repos leur suffirent; le jour même elles entrèrent dans Gaza, d'où les Arabes avaient fui pour rejoindre, vers Jaffa, les troupes du pacha de Syrie. A partir de Gaza, s'ouvre une plaine dont les sables, constamment agités par le vent, présentaient aux Français les plus grands obstacles. Ils campèrent le premier jour à Esdod, l'Azot des anciens; le second jour à Ramleh, le troisième jour à Lydda, et le quatrième jour devant Jaffa.

Jaffa tenait ses portes fermées. Aux sommations de Bonaparte on répondit par des coups de fusil. Il ordonna l'assaut; le massacre fut horrible; nos soldats, irrités de leurs souffrances, ne firent aucun quartier : c'est à peine si l'intervention des généraux parvint à sauver les vieillards, les femmes et les enfants. Du camp de Jaffa, le 9 mars, Bonaparte écrivit à Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre :

« Depuis mon entrée en Égypte, je vous ai fait connaître plusieurs fois que mon intention n'était pas de vous faire la guerre, que mon seul but était de chasser les mameluks; vous n'avez répondu à aucune des ouvertures que je vous ai faites. Je vous avais fait connaître

que je désirais que vous éloignassiez Ibrahim-Bey des frontières de l'Égypte; bien loin de là, vous avez envoyé des troupes à Gaza, vous avez fait de grands magasins, vous avez publié partout que vous alliez entrer en Égypte; effectivement, vous avez effectué votre invasion en portant deux mille hommes de vos troupes dans le fort d'El-Arich, enfoncé à six lieues dans le territoire de l'Égypte. J'ai dû alors partir du Kaire, et vous apporter moi-même la guerre que vous paraissez provoquer. Les provinces de Gaza, Ramleh et Jaffa sont en mon pouvoir. J'ai traité avec générosité celles de vos troupes qui s'en sont remises à ma discrétion, j'ai été sévère envers celles qui ont violé les droits de la guerre; je marcherai sous peu de jours sur Saint-Jean-d'Acre. Mais quelle raison ai-je d'ôter quelques années d'existence à un vieillard que je ne connais pas? Que font quelques lieues de plus à côté des pays que j'ai conquis? Et puisque Dieu me donne la victoire, je veux, à son exemple, être clément et miséricordieux, non-seulement envers le peuple, mais encore envers les grands. Vous n'avez point de raisons réelles d'être mon ennemi, puisque vous l'étiez des mameluks. Votre pachalik est séparé de l'Égypte par les provinces de Gaza, Ramleh, et par d'immenses déserts. Redevenez mon ami, soyez l'ennemi des mameluks et des Anglais; je vous ferai autant de bien que je vous ai fait et que je peux vous faire de mal. Envoyez-moi votre réponse par un homme muni de vos pleins pouvoirs, et qui connaisse vos intentions. Il se présentera à mon avant-garde avec un drapeau blanc, et je donne ordre à mon état-major de vous envoyer un sauf-conduit que vous trouverez ci-joint. Le 24 de ce mois, je serai en marche sur Saint-Jean-d'Acre; il faut donc que j'aie votre réponse avant ce jour. »

La peste régnait à Jaffa; plusieurs de nos soldats en furent atteints, et Bonaparte se hâta d'établir un hôpital pour les recevoir. Ce fut là qu'eut lieu la mémorable scène, sublime dans la simplicité de sa grandeur, dont le peintre Gros a si bien rendu le caractère, et que MM. Méry et Barthélemy ont reproduite avec tant d'éclat :

Plus calme qu'à Lodi, plus grand qu'aux Pyramides,
Bonaparte est entré : ses plus chers généraux,
Kléber, Reynier, Murat, escortent le héros;
Il marche, et de mourants la salle parsemée
Tressaille sur les pas du père de l'armée.

Pour relever le moral des troupes et consoler des malades que fuyaient leurs infirmiers, Bonaparte s'était fait ouvrir les portes du foyer d'infection. L'œil étincelant de sérénité, le sourire de la bienveillance sur les lèvres, il avait à pas lents parcouru les salles, interrogé, touché, rassuré quelques hommes frappés par la contagion.

Le 24 mars, l'armée se remet en marche : Kléber disperse devant Kacoum une troupe considérable de Naplousiens, les Samaritains d'autrefois, peuplade belliqueuse de l'Anti-Liban qui voulait nous fermer le passage. Bientôt les cols du mont Carmel sont franchis, et, débouchant par Sabarin, Bonaparte entre dans la plaine de Caïffa, dont la courbure aboutit à Saint-Jean-d'Acre.

Cette place importante, bien munie, avait pour défenseur un Français, ancien ami de Bonaparte, Phelippeaux, qui pratiqua des lignes de contre-approche dont la construction permit aux Turcs de bien voir le pied des murailles, de rendre les sorties faciles et de battre avec des feux de flanc et de revers les colonnes assiégeantes. Le commodore Sidney Smith, qui croisait le long des côtes, introduisait dans la place des munitions, des

canonniers anglais, des matelots et des armes. « Ces deux hommes, dit Bonaparte, valaient une armée. »

Arrivé devant Saint-Jean-d'Acre avec quatre pièces de 12, huit pièces de 8 et quatre obusiers, Bonaparte fait ouvrir immédiatement la tranchée ; une brèche s'opère en peu d'heures; les grenadiers s'y précipitent, mais une contrescarpe et un large fossé les arrêtent. Écrasés par la mitraille, ils se retirent, laissant beaucoup d'entre eux sur le terrain. On eut recours à la mine sans succès. Un second assaut ne réussit pas plus que le premier, les échelles n'atteignant pas la hauteur de la nouvelle brèche : Djezzar-Pacha, qui, dans un premier moment de terreur, avait pris la fuite avec ses Turcs, revint tout à coup, et força nos colonnes à la retraite. Le creusement d'un puits de mine pour faire sauter une tour, différentes attaques partielles, des sorties repoussées avec avantage occupèrent les journées suivantes. Nos munitions devenaient rares, au point que Bonaparte accordait une prime pour chaque boulet de canon ennemi qu'on rapportait au parc; la ville se remplissait de troupes nouvelles, et les Syriens réunissaient des forces considérables devenues menaçantes. Junot, Murat, Vial, chargés d'expéditions diverses contre les colonnes qui se montraient aux environs, eurent souvent l'occasion de déployer leur bravoure; mais le nombre des ennemis augmentait en proportion des efforts qu'on faisait pour les repousser.

Murat prit possession de Sisafet, l'ancienne Béthulie; Junot s'empara de Nazareth, et soutint, avec cinq cents hommes, un des combats les plus célèbres de la campagne contre l'avant-garde de l'armée des pachas, qui avait traversé le Jourdain. Cette affaire remplit toute la journée du 9 avril. Le lendemain, Kléber lève son

camp d'Acre et marche à la rencontre de cinq mille cavaliers et mille fantassins groupés autour du village de Cana. De part et d'autre on se canonne pendant douze heures, puis l'armée des pachas se porte dans la plaine d'Esdrelon pour se joindre aux Naplousiens. Prévoyant une concentration des forces de l'ennemi, Kléber profite des ténèbres, tourne le mont Thabor, et arrive entre le Jourdain et l'armée des pachas. Sa division, formée en carré, fut aussitôt investie de tous côtés, et pendant la journée il eut constamment à repousser des charges de cavalerie; chose qu'il exécuta, dit Bonaparte, *avec la plus grande bravoure.* Pendant que Kléber opérait sa marche rapide autour du mont Thabor, Bon s'était porté sur les derrières de l'ennemi, qui, ne se doutant pas du double mouvement des Français, ébranlait sa masse de cinquante mille hommes pour anéantir Kléber. Soudain le bruit du canon annonce aux deux divisions l'arrivée de Bonaparte. Un vivat retentit dans les rangs; les soldats oublient leurs fatigues; à l'accablement d'une défaite presque assurée succède l'espérance du triomphe. Une même pensée dirigeait les deux chefs; car Bonaparte et Kléber savaient se deviner. Vial et Rampon forment trois carrés mobiles qui dessinent un triangle équilatéral d'environ quatre mille mètres de côté, dont les Syriens occupent le centre. En quelques minutes, le village de Fouli est emporté; les troupes des pachas, prises à dos, en flanc et de front, se débandent, s'entassent au passage du pont, se précipitent et se noient dans les flots du Jourdain. « Jamais, disait Bonaparte au Directoire, nous n'avions vu tant de cavalerie caracoler, charger, se mouvoir dans tous les sens. On prit plus de quatre cents chameaux et tous les bagages. Ainsi cette armée, qui s'était annoncée avec

tant de fracas, *aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables de la mer*, assemblage bizarre de fantassins et de cavaliers de toutes les couleurs et de tous les pays, repassa le Jourdain avec la plus grande précipitation, après avoir laissé une grande quantité de morts sur le champ de bataille. Si l'on juge de son épouvante par la rapidité de sa fuite, jamais il n'y en eut de pareille [1]. » Le 16 avril, fatiguée de vaincre, l'armée campait au pied du mont Thabor, qui décora de son nom biblique cette mémorable bataille; elle vécut plusieurs jours dans l'abondance, puis elle reprit le siége de Saint-Jean-d'Acre, rendu possible par l'arrivée du contre-amiral Perrée devant Jaffa, avec des munitions et de l'artillerie. Le 23, pour renverser une tour, on mina sa base; mais un souterrain qui se trouvait là déjoua les calculs; la partie de la tour *extra muros* sauta seule, ce qui n'eut d'autre effet que d'enterrer deux ou trois cents Turcs et plusieurs pièces d'artillerie; on fit dès lors usage du canon pour achever la destruction de la tour. Dans l'attaque dont elle devint l'objet, le général Caffarelli du Falga fut blessé, et mourut à la suite d'une amputation; c'était un officier du premier mérite, que regretta vivement Bonaparte.

Pour la place, le moment de crise approchait, dit un historien du siége; les batteries françaises avaient rasé la plupart des fortifications, les parapets étaient détruits et les pièces démontées. Déjà les Français tenaient la partie saillante de la contrescarpe, il ne fallait plus que quelques jours pour enlever la ville, lorsqu'on signala une flotte anglo-turque portant aux Syriens douze mille hommes de renfort. Le général en chef, calculant le temps nécessaire au débarquement de cette troupe, crut

[1] Lettre écrite du camp devant Acre, le 21 floréal (10 mai).

qu'il fallait, sans retard, donner un nouvel assaut. A la nuit, on se jette sur tous les travaux de l'ennemi, on les comble, on égorge les sentinelles, on encloue les pièces, on se loge dans la *tour maudite,* dont le nom semble pour nous un présage néfaste : la ville était aux Français, quand tout à coup arrivent des troupes nouvelles qui rétablissent le combat, font irruption par différentes portes et prennent la brèche à revers. Raimbaut est tué, cent cinquante hommes périssent avec lui ou sont pris; Lannes est blessé. Cependant la perte de l'ennemi fut énorme; nos succès avaient même paru si grands que le 10 mai, à deux heures du matin, Bonaparte ordonna un cinquième assaut. Vingt mille hommes occupaient alors Saint-Jean-d'Acre; toutes les maisons étaient tellement remplies de monde que les Français ne purent dépasser la brèche. Des prodiges d'héroïsme et de constance éclatèrent devant cette place défendue par deux hommes habiles, par des soldats animés du fanatisme religieux, par un chef d'une valeur indomptable et féroce, et ravitaillée par une flotte qui sans cesse apportait des vivres et des renforts. Jamais on ne vit rien de semblable à l'acharnement des deux partis; jamais nos soldats, trahis par la fortune, ne furent plus dignes du nom français. Les assauts succédaient aux assauts; les obstacles se multipliaient devant nous; nos pertes, irréparables dans un pays privé de toute communication avec l'Europe, étaient très-nombreuses; la peste commençait ses ravages dans l'armée et remplissait les esprits d'une sombre terreur. D'un autre côté, les nouvelles de l'Égypte n'étaient pas rassurantes : l'ennemi en menaçait les côtes; la basse Égypte s'insurgeait; une armée turque se rassemblait devant Rhodes. Ces considérations diverses déterminèrent Bonaparte à lever le

siége. Voulant pallier son insuccès aux yeux du Directoire, il lui dit : « Nous sommes maîtres des principaux points du rempart. L'ennemi a fait une seconde enceinte ayant pour appui le château de Djezzar. Il nous resterait à cheminer dans la ville; il faudrait ouvrir la tranchée devant chaque maison, et perdre plus de monde que je ne le veux faire. La saison d'ailleurs est trop avancée; le but que je m'étais proposé se trouve rempli; l'Égypte m'appelle. Je fais placer une batterie de vingt-quatre pour raser le palais de Djezzar et les principaux monuments de la ville; je fais jeter un millier de bombes qui, dans un endroit aussi resserré, doivent faire un mal considérable. Ayant réduit Acre en un monceau de pierres, je repasserai le désert, prêt à recevoir l'armée européenne ou turque qui, en messidor ou thermidor, voudrait débarquer en Égypte. » Vingt années plus tard, se rendant compte à lui-même des principaux événements de sa carrière, Bonaparte tenait un bien autre langage. « Si j'avais, disait-il, enlevé Saint-Jean-d'Acre, j'opérais une révolution dans l'Orient. J'aurais atteint Constantinople et les Indes : j'eusse changé la face du monde. »

Nous avions perdu cinq cents hommes depuis notre entrée au désert; nous comptions quinze cents à deux mille hommes dans les ambulances ou les hôpitaux. L'intrépide Chambaud avait éprouvé le sort de Caffarelli; le général Sornet et plusieurs chefs de brigade étaient également tués; Bon, blessé de la manière la plus grave, laissait peu d'espoir de le sauver; la soif de la gloire et l'odeur de la poudre ne suffisaient plus pour garantir nos soldats de la nostalgie. Bonaparte toutefois leur rendait cette justice d'affirmer que « dans un genre de guerre si nouveau pour des Européens, ils fai-

saient voir que le vrai courage et les talents guerriers ne s'étonnent de rien et ne se rebutent d'aucune privation [1]. »

Durant soixante-douze heures consécutives, nos batteries de mortiers bombardèrent la ville ; une sortie terrible eut lieu ; des troupes disciplinées à l'européenne et récemment arrivées de Constantinople firent replier nos postes, malgré le feu meurtrier des pièces de campagne qui les mitraillaient. « On poursuivit l'ennemi jusque dans la ville la baïonnette dans les reins ; on lui prit dix-huit drapeaux : l'occasion paraissait favorable pour emporter Saint-Jean-d'Acre ; mais la peste y faisait d'horribles ravages ; le soldat aurait rapporté le soir dans le camp les germes de ce terrible fléau, plus à redouter que toutes les armées du monde [2]. »

Cette dernière considération, d'ailleurs très-grave, paraît avoir décidé le général en chef, qui, le 16 mai, parla de la manière suivante à son armée :

« SOLDATS !

» Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée arabe. L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite ; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux. Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert. Vous avez dispersé, aux champs du mont Thabor, cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Égypte. Les trente vaisseaux que vous avez vus arri-

[1] Rapport au Directoire du 21 floréal an VII.

[2] Lettre de Bonaparte au Directoire, datée de Jaffa, le 27 mai (8 prairial).

ver dans Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie ; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins : une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte. Enfin, après avoir avec une poignée d'hommes nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Caïffa, Acre, nous allons rentrer en Égypte : la saison du débarquement m'y rappelle. Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais ; mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours ; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

» Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident. Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire ; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire. »

Partie de Saint-Jean-d'Acre le 1er prairial, l'armée arriva le soir à Tentoura, « campa le 3 sur les ruines de Césarée, au milieu des débris de colonnes de marbre et de granit qui annoncent ce que devait être autrefois cette ville [1], » et le 5 nous entrions à Jaffa, où Bonaparte demeura quelques jours, dans le but d'en faire sauter les fortifications.

[1] Rapport de Bonaparte du 27 mai.

La retraite s'exécutait avec un ordre admirable; mais elle se trouvait quelquefois ralentie par des expéditions de cavalerie que dirigeait Murat contre les Naplousiens, entre l'arrondissement d'Acre et celui de Jaffa. Pour imprimer dans le pays une terreur salutaire et se venger d'un peuple qui avait arrêté ses convois et massacré leurs escortes, Bonaparte incendiait les villages du pays de Naplouse et faisait fusiller quiconque était pris les armes à la main.

Le 25, nous arrivions devant Jaffa; un pont jeté sur la Hogia servit au passage de l'armée, et dans les journées du 26 et du 27 on acheva de ruiner la province de Naplouse, on fit sauter les fortifications de la place, on jeta à la mer l'artillerie des remparts, et l'on prit les mesures qu'exigeait l'évacuation des malades. Par les soins de l'ordonnateur en chef Daure, qui remplaçait Sucy, les malades transportables, pestiférés et blessés, furent dirigés, les uns sur Damiette, les autres sur El-Arich. Restaient environ cinquante pestiférés moribonds qu'il devenait impossible d'évacuer. Daure fut d'avis qu'on envoyât au commodore sir Sidney Smith un parlementaire pour demander une sauvegarde en faveur de ces malheureux; mais Bonaparte répondit que Sidney Smith ayant levé sa croisière devant Saint-Jean-d'Acre, il serait impossible d'attendre la réponse sans s'exposer à des retards qui compromettraient le salut de l'armée. « Réunissez en comité secret, ajouta-t-il, les principaux médecins; je m'y trouverai, et nous aviserons. » Après avoir recueilli des opinions contradictoires, Bonaparte, résumant la discussion, démontra l'urgence, dans l'intérêt commun, de ne point séjourner davantage; d'autre part, il exprima combien lui serait douloureux d'abandonner aux horreurs d'un massacre

certain des braves qui l'avaient suivi. « La médecine, ajouta-t-il, doit posséder quelque moyen énergique propre à déterminer une crise salutaire ou fatale. La loi suprême du salut de l'armée, la question d'humanité à l'égard de ces malades, nous imposent l'obligation d'y recourir. Parlez, messieurs, à cœur ouvert; dites, qu'en pensez-vous? » Chacun fut d'avis d'employer un remède décisif. Le sieur Royer, pharmacien, administra des potions sudorifiques fortement opiacées, à la suite desquelles quinze ou dix-huit malades succombèrent. Tous les autres, excepté sept, qu'on laissa mourants, furent transférés par les ambulances, et Bonaparte y consacra ses propres chevaux, aimant mieux marcher à pied que d'exposer la vie d'un seul homme. Tels sont les faits sur lesquels s'est exercée l'imposture. Nous en tenons le récit de la bouche du baron Larrey et du baron Desgenettes lui-même, qui, préoccupé de son apologie, rentrait dans la vérité chaque fois qu'un sentiment d'amour-propre ne l'en faisait point sortir. « On ne conçoit pas, dit M. Tissot, pourquoi cette question a été aussi longtemps débattue, lorsqu'elle méritait si peu de l'être. Bonaparte, prescrivant l'empoisonnement des pestiférés, n'aurait pu le faire que pour leur épargner un sort plus cruel, s'ils venaient à tomber dans les mains des Turcs; il aurait alors cédé à un motif d'humanité; et, dans ce cas, tout ce que l'on peut dire, si l'on est encore tenté d'adresser un reproche, c'est que c'était de l'humanité mal entendue [1]. »

Le 28 mai, l'armée se remit en marche. La division Reynier tenait la gauche, et s'avançait par Ramleh; la cavalerie, formant la droite, suivait le bord de la mer; les divisions Bon et Lannes, avec le quartier général,

[1] *Ouvrage cité*, t. Ier, p. 193.

occupaient le centre; Kléber, placé à l'arrière-garde, ne quitta Jaffa que le 29. Le même jour, Bonaparte campait sur le territoire d'El-Madjdl; le lendemain, il entrait dans Gaza, seule ville où nous avions été bien accueillis lors de notre premier passage; aussi les propriétés et les personnes furent-elles respectées; mais on détruisit la citadelle en la faisant sauter. Le 31, nous bivouaquions à Kan-Younis, et le 1er juin autour d'El-Arich, où nous séjournâmes vingt-quatre heures, pendant lesquelles Bonaparte donna des ordres pour fortifier et approvisionner la place.

Par l'augmentation des chaleurs et la rareté des pluies, le passage du désert fut beaucoup plus pénible qu'il ne l'avait été la première fois. « L'atmosphère était à 34° R., écrivait Bonaparte. Il fallait faire onze lieues par jour pour arriver aux puits, où se trouve un peu d'eau salée, sulfureuse et chaude, que l'on buvait avec plus d'avidité que chez nos restaurateurs une bonne bouteille de vin de Champagne. » Les chefs redoublèrent d'énergie, les soldats de courage, les officiers de santé de sollicitude et de dévouement. « Des légions nombreuses d'Arabes, dit Larrey, suivaient notre marche et harcelaient les troupes détachées des phalanges. Malheur aux hommes qui s'écartaient de la ligne! » La vigilance active de nos braves chirurgiens s'étendait alors, comme un réseau tutélaire, sur l'ensemble de l'armée. On les avait vus partout : ici défendant, les armes à la main, l'asile des malades; là, transportant des blessés, les déposant pour combattre et les reprenant ensuite jusqu'à ce qu'ils fussent hors de l'atteinte de l'ennemi; sous les batteries des villes assiégées, à la brèche, au centre des carrés, dans les foyers pestilentiels des lazarets, toujours ils se montraient dignes de leurs devanciers, dignes d'eux-

mêmes et de la France. Cette mission providentielle du chirurgien militaire, cette noble conduite empreinte d'autant d'abnégation que de modestie ont été retracées, d'une manière remarquable, par notre savant et vénérable ami M. Gama, ancien chirurgien en chef d'armée: « Dans les marches et dans certaines stations, on ne parvenait à diminuer nos pertes que par des prodiges de constance et de dévouement, qui rendaient aux âmes abattues l'espoir de meilleurs jours, entrevus encore pour les uns, mais perdus pour un grand nombre. Dire ce qu'il fallait d'efforts, de moyens improvisés, de puissance de persuasion, pour procurer des secours aux malades et blessés restés sur les chemins dans les déserts, et changer leur détermination d'y attendre la mort comme le terme désiré de leurs maux, serait impossible. Les officiers de santé ne les laissaient point se livrer à ce penchant de désespoir; mais leurs instances et les retards qu'elles leur occasionnaient les exposaient eux-mêmes aux hasards d'une captivité ou au traitement cruel que des peuples barbares réservaient aux Français tombés sans défense en leur pouvoir [1]. »

Quand l'armée eut franchi le désert, elle fit un séjour à Katieh. Bonaparte en partit accompagné de Monge et du général Abdallah-Menou, pour aller reconnaître celle des bouches du Nil que les Arabes désignent sous le nom d'*Om-Faredje*. Il ordonna la construction d'une forteresse à Tineh, puis il visita les ruines intéressantes de l'ancienne Péluse.

Le 5 juin, l'adjudant général Boyer, à la tête d'un corps d'avant-garde, entrait dans Salahieh, et le même jour Kléber, pour gagner Damiette, s'embarquait au port

[1] *Esquisse historique du service de santé militaire,* par J. P. Gama; in-8°, 1841; Paris, Germer-Baillière, p. 361 et suiv.

de Tineh avec sa division. Le 10, l'armée tout entière campait à Matarieh, près du Kaire. Les officiers de santé furent d'avis d'y faire séjourner l'armée pour prendre toutes les précautions d'hygiène que prescrivait la crainte de propager la peste. Les soldats eurent ordre de laver leur linge, leurs habits, et de brûler les effets non purifiables, et le 12, après qu'une commission sanitaire, formée de magistrats indigènes, d'administrateurs et de médecins français, eut déclaré la parfaite innocuité des troupes, l'avant-garde arriva aux portes du Kaire, où vinrent la recevoir le divan d'Égypte, l'aga des janissaires, les généraux Dugua, Destaing et leur état-major. Ce n'était qu'un prélude à la réception pompeuse qu'avait ordonnée Bonaparte pour substituer au soupçon d'une défaite la pensée d'une victoire.

Le 14 juin, à trois heures du matin, la générale retentissait dans tous les quartiers du Kaire, et la place d'Ezbekieh offrait le curieux spectacle d'un mélange d'Européens et d'Orientaux, Grecs, Coptes, Maugrabins, Nubiens, janissaires, mameluks à pied ou à cheval, et fellahs. Vers cinq heures, cette masse compacte, précédée de la musique française, d'un corps de musique égyptienne, du grand divan, des administrateurs de la nation copte, des principaux négociants et de tous les notables, marchait conduite par Dugua, Destaing et Poussielgue, traversait la porte de Boulaq, et gagnait la plaine de Qoubbeh, où l'armée française stationnait sous les armes. Bonaparte, arrivé de la veille, s'avance alors vers le faubourg, au-devant du cortége. Le cheik El-Bekry, le premier de la nombreuse famille issue du prophète, lui présente, au nom de la ville, un magnifique cheval arabe couvert d'une housse brodée d'or, de perles et de pierreries, dont la bride est tenue par le mameluk Roustan, alors

l'esclave du cheik et qui, de ce jour, devint la propriété de Bonaparte. L'intendant général copte, Gergès el-Gohary, lui offrit ensuite deux superbes dromadaires richement harnachés. Après les discours, les compliments d'usage, Bonaparte, monté sur le cheval du cheik, ayant pris la tête du cortége, fit son entrée triomphale par la porte de la Victoire, *Bab-en-Nassar*. « J'étais environné, dit-il dans son récit officiel au Directoire, d'un peuple immense qui avait garni les rues, et de tous les muphtis montés sur des mules, *parce que le prophète montait de préférence ces animaux;* de tous les corps de janissaires des odjaqs, des agas de la police du jour et de la nuit, des descendants d'Abou-Bekry, de Fathyme, et des fils de plusieurs saints révérés par les moins croyants : les chefs des marchands marchaient devant, ainsi que le patriarche copte. » En arrière, roulait pesamment un char décoré de drapeaux pris sur l'ennemi et défilaient grand nombre de prisonniers. Les troupes auxiliaires grecques fermaient la marche. Bonaparte fut ainsi conduit en son palais, sur la place d'Ezbekieh, au milieu des salves d'artillerie et des acclamations d'un peuple qui semblait oublier sa gravité silencieuse pour applaudir au triomphe du *sultan Kébir*. Quand Bonaparte fut rentré dans ses appartements, qu'il revoyait après quatre-vingt-quatorze jours d'absence, les drapeaux furent suspendus dans la principale mosquée du Kaire, et l'on promena les prisonniers par les rues avec une affectation calculée. Le lendemain, un bulletin remarquable, auquel Bonaparte ne fut point étranger, émanait du grand divan et se publiait à l'imprimerie nationale du Kaire; nous y lisons :

« Il est arrivé au Kaire le bien gardé, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la

religion de Mahomet : il s'est arrêté avec ses soldats à Qoubbeh et à Adelych, bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Kaire par la porte de la Victoire, le vendredi 10 du mois de moharram de l'an 1214 de l'hégire, avec une suite et une pompe des plus grandes.... Ce jour a été un très-grand jour; on n'en a jamais vu de pareil : tous les habitants du Kaire sont sortis à sa rencontre; ils ont vu et reconnu que c'était le général en chef Bonaparte, en propre personne; ils se sont convaincus que tout ce qui avait été dit sur son compte était faux. Son cœur étant porté pour les musulmans, Dieu le comble de ses faveurs. Ceux qui avaient répandu de fausses nouvelles sur son compte sont les Arabes voleurs et les mameluks fuyards, dont les desseins sont la destruction du peuple... » Suivent quelques détails sur les tentatives d'insurrection opérées dans diverses localités et sur la campagne contre Djezzar-Pacha; tableau dans lequel nos revers sont gazés avec adresse et nos victoires annoncées avec emphase. « Le sultan Bonaparte, continue le bulletin, est revenu en Égypte d'abord pour tenir sa parole d'y reparaître avant quatre mois, car ses promesses sont des engagements sacrés; ensuite, pour chasser, comme des nuages qui disparaissent au soleil, ces mauvais sujets, arabes et mameluks, qui semaient le trouble et la sédition en plusieurs provinces; toute son ambition étant la destruction des méchants, toute son envie de faire du bien aux bons. Il aime le Kaire, l'Égypte, son fleuve, ses productions et ses splendeurs; il veut que notre pays prospère jusqu'au jugement dernier.... Dès son arrivée au Kaire, le sultan Bonaparte a fait connaître aux membres du divan qu'il affectionne les musulmans, qu'il chérit le prophète, qu'il s'instruit dans le Koran,

qu'il le lit avec attention tous les jours. Il a ordonné l'entretien de toutes les choses nécessaires au service des mosquées et le maintien de toutes les fondations; il veille à ce que les droits des odjaqlys soient conservés; il s'occupe du bonheur du peuple; nous savons qu'il est dans l'intention de bâtir une mosquée qui n'aura point d'égale au monde, et d'embrasser la religion musulmane.... »

Bonaparte jouissait alors d'une puissance plus grande que jamais. Les principaux cheiks prêchaient pour nous dans les mosquées et répandaient dans les provinces des firmans élogieux à l'armée française. La fermeté du général Dugua, les bonnes dispositions de Marmont, la bravoure active de Lanusse, de Lefebvre et de Fugières, qui commandaient dans la basse Égypte en l'absence du général en chef, avaient sauvé ce pays des courses dévastatrices de Mustapha-Bey, Émir-Hadjii, le prince de la caravane. Ils n'avaient pas combattu avec moins de succès El-Mohdhy, surnommé l'Ange, qui traînait à sa suite les tribus errantes du désert de Barca. Lefebvre surtout s'était montré terrible sur le territoire et dans les murs de Damanhour. Mais les soldats du fanatisme se multipliant *comme les poissons de la mer, comme les étoiles du ciel,* les craintes devenaient chaque jour plus sérieuses : heureusement, l'ange El-Mohdhy *retourna vers le prophète,* et, par sa mort, rendit à la paix les environs du Kaire.

Desaix, vainqueur des derniers mameluks et des Arabes, justement fier d'avoir planté nos étendards aux limites extrêmes où le peuple romain avait planté les siens, se faisait craindre autant qu'admirer, et prenait rang parmi les personnages mythiques dont l'histoire charme les loisirs des races errantes du désert.

Admirablement secondé par Belliard, Davoust et Friant; par les chefs de brigade Conroux, Lasalle, Ledée, Duplessis, Morand et Pinon, caractères exceptionnels, figures presque toutes dignes d'Homère, il rencontrait dans la personne du fougueux Mourad-Bey, dans celle du brave Hassan-Bey, deux rivaux dignes de lui. Les tribus arabes elles-mêmes devenaient les rapsodes de ses exploits; rapsodes sauvages, sans doute, mais pénétrés envers lui d'un sentiment d'admiration tel, qu'il rehausse encore aujourd'hui la gloire des chrétiens d'Occident.

Mettant à profit ces divers éléments de stabilité, Bonaparte réorganisait son armée, affaiblie par des combats multipliés et par des marches fatigantes, lorsqu'il apprit la réapparition de Mourad-Bey vers les Pyramides, et la descente prochaine d'une armée anglo-turque de dix-huit mille hommes du côté d'Alexandrie. Mustapha-Pacha commandait en chef cette armée.

Murat poursuivait alors et harcelait Mourad-Bey, l'empêchait de se joindre à un rassemblement d'Arabes campés au bord des lacs Natron, dispersait ces derniers, enlevait des mameluks, prenait un kiachef, et forçait Mourad-Bey à rétrograder vers le désert, jusqu'aux pyramides de Djyzeh. Bonaparte, instruit de ce mouvement, part aussitôt du Kaire, et ordonne à Murat de le venir joindre au pied des Pyramides, pour envelopper Mourad. Le rusé musulman ne les attendit pas; il regagna la haute Égypte par le Faïoum. Lancé à sa poursuite, Murat l'eût peut-être atteint; mais après une marche de cinq lieues, il reçut du général en chef l'ordre de marcher sur Rahmanieh avec plusieurs compagnies de grenadiers et d'éclaireurs, un bataillon de la 13e demi-brigade et toute sa cavalerie. Cet ordre était motivé par la présence soudaine de cent voiles turques, qui venaient

de mouiller dans la rade d'Aboukir, dont la redoute palissadée capitula. La droite de l'armée turque s'appuyait à la mer, la gauche au lac Madieh, sur de hautes collines de sable. Le jour même du débarquement (16 juillet), Bonaparte levait son camp des Pyramides; le 1er thermidor (20 juillet) il arrivait à Rahmanieh, qu'occupait Murat depuis deux jours; et choisissant Birket pour centre de ses opérations, il y dirigeait Murat avec trois cents dromadaires montés chacun par deux soldats, avec les grenadiers, le 1er bataillon de la 69e demi-brigade et la cavalerie. Le 7 thermidor, à sept heures du matin, nous nous trouvions en présence de Mustapha-Pacha, retranché le long d'un terrain mamelonné, dont il avait délogé nos troupes.

Après avoir jeté un coup d'œil sur Alexandrie et sur les beaux travaux exécutés par le colonel Cretin; après avoir réprimandé Marmont, qui n'avait pas osé attaquer les Turcs au moment du débarquement, Bonaparte, dit M. Thiers, vint se placer à l'entrée de la presqu'île. Son projet était d'abord d'enfermer l'armée turque par des retranchements, et d'attendre l'arrivée de toutes ses divisions, car il n'avait sous la main que les corps de Lannes, de Bon et de Murat, environ six mille hommes. Mais, à la vue des dispositions faites par les Turcs, il change d'avis et se résout à les attaquer sur-le-champ, espérant les renfermer dans le village d'Aboukir et les y accabler de bombes et d'obus. Voici de quelle manière se trouvaient établis les Turcs : couverts par deux lignes de retranchements, ils occupaient le fond d'une presqu'île fort étroite, que flanquaient trente chaloupes canonnières. A une demi-lieue en avant du village d'Aboukir, ils couvraient deux mamelons de sable, appuyés l'un à la mer, l'autre au lac de Madieh, formant ainsi leur droite

et leur gauche. Au centre des deux mamelons existait un village crénelé, barricadé, qu'ils tenaient également. Mille hommes défendaient le mamelon de droite, deux mille celui de gauche, et trois à quatre mille hommes le village. La seconde ligne, située au village même d'Aboukir, se composait de la redoute construite par les Français, et joignait la mer par deux boyaux. Les Turcs avaient placé là leur camp principal et le gros de leurs forces. Une belle plaine d'environ 800 mètres séparait les ailes de cette armée. Bonaparte fait ses dispositions avec sa promptitude et sa précision accoutumées : Il ordonne au général Destaing de marcher, avec quelques bataillons, sur le mamelon de droite ; à Lannes, de marcher sur le mamelon de gauche en suivant le lac, et à Murat, placé au centre, de faire filer la cavalerie sur les derrières des deux mamelons. Ces dispositions sont exécutées avec une grande précision. Destaing gravit hardiment le mamelon qu'il a devant lui, Lannes fait de même : à cette vue, l'ennemi abandonne ses postes, rencontre la cavalerie qui le sabre et le pousse dans la mer, où il aime mieux se jeter que de se rendre. Destaing et Lannes se portent alors au centre, formé par le village d'Aboukir, et l'attaquent de front. Les Turcs s'y défendent bravement ; ils comptaient sur un secours de la seconde ligne, d'où se détache, en effet, une colonne ; mais Murat, qui a déjà gagné le derrière du village, sabre cette colonne et la rejette dans Aboukir. L'infanterie de Destaing et celle de Lannes, entrées au pas de charge dans le village, chassent les Turcs, qu'ils poussent dans toutes les directions, et qui, s'obstinant à ne pas se rendre, n'ont pour retraite que la mer, où ils se noient. « Pas un n'échappe, écrivait Bonaparte. Si c'eût été une armée européenne,

nous eussions fait trois mille prisonniers; ici, ce furent trois mille morts. » Déjà, continue M. Thiers, quatre à cinq mille Turcs avaient péri; la première ligne était emportée; le but de Bonaparte était rempli, et il pouvait, resserrant l'ennemi dans Aboukir, l'y bombarder en attendant l'arrivée de Kléber et de Reynier; mais il veut profiter de son succès, et achever sa victoire à l'instant même. Après avoir laissé reprendre haleine à ses troupes, il marche sur la seconde ligne. La division Lanusse, restée en réserve, appuie Lannes et Destaing. La redoute qui couvrait Aboukir était difficile à emporter, car elle renfermait neuf à dix mille Turcs; vers la droite, un boyau la joignait à la mer; vers la gauche, un autre boyau la prolongeait, mais sans joindre tout à fait le lac Madieh. L'espace ouvert était occupé par l'ennemi et balayé par le feu de nombreuses canonnières. Bonaparte, habitué à porter ses soldats sur les plus formidables obstacles, les dirige vers la position ennemie. Ses divisions d'infanterie marchent sur le front et la droite de la redoute. La cavalerie, aux ordres de Murat, cachée dans un bois de palmiers, va l'attaquer par la gauche, et traverser, sous le feu des canonnières, l'espace laissé ouvert entre la redoute et le lac Madieh. La charge s'exécute; Lannes et Destaing poussent en avant leur brave infanterie; la 32e marche l'arme au bras sur les retranchements, la 18e les tourne par l'extrême droite; l'ennemi, sans les attendre, s'avance à leur rencontre. On se joint corps à corps; les soldats turcs, après avoir tiré leur coup de fusil et leurs deux coups de pistolet, font étinceler leur sabre. En voulant saisir les baïonnettes avec leurs mains, ils les reçoivent dans les flancs. Déjà la 18e est près d'arriver dans la redoute, mais un feu terrible d'artillerie la repousse et la ramène au pied des ouvrages. Le

brave Leturcq est tué glorieusement, Fugières perd un bras; Murat, de son côté, déjà fort avancé avec sa cavalerie pour franchir l'espace entre la redoute et le lac Madieh, refoule itérativement l'ennemi; mais, pris entre les feux de la redoute et des canonnières, il reçoit une blessure et se replie en arrière. Les efforts de tant de braves paraissaient devoir être impuissants; Bonaparte contemplait ce carnage, attendant le moment favorable de revenir à la charge. Heureusement les Turcs, suivant leur usage, sortent des retranchements pour venir couper les têtes des morts. Bonaparte aussitôt lance deux bataillons, l'un de la 22ᵉ, l'autre de la 69ᵉ, qui marchent sur les retranchements et s'en emparent. A la droite, la 18ᵉ profite de l'occasion, et pénètre dans la redoute. Murat, de son côté, ordonne une nouvelle charge ; l'un de ses escadrons traverse avec autant de précision que de rapidité l'espace si redoutable qui règne entre les retranchements et le lac, et pénètre dans le village d'Aboukir. Alors les Turcs effrayés fuient de toutes parts; on en fait un carnage épouvantable, on les pousse la baïonnette dans les reins, on les précipite dans la mer. Murat, à la tête de ses cavaliers, pénètre dans le camp de Mustapha-Pacha. Celui-ci, saisi de désespoir, prend un pistolet et le tire sur Murat, qu'il blesse légèrement au-dessous de la mâchoire inférieure. Murat lui coupe deux doigts d'un coup de sabre, le fait saisir par deux grenadiers, et l'envoie prisonnier à Bonaparte. Les Turcs qui ne sont ni tués ni noyés se retirent dans le fort d'Aboukir. »

Plus de douze mille cadavres flottaient sur la mer d'Aboukir, qui naguère avait été couverte des corps de nos marins. Trois mille hommes avaient péri par le fer ou le feu; les autres, enfermés dans le fort, n'avaient

pour dernière ressource que la clémence du vainqueur. Telle est cette bataille extraordinaire, où, pour la première fois peut-être dans l'histoire, l'armée ennemie fut complétement détruite. Jamais triomphe plus beau n'avait couronné les efforts de Bonaparte; jamais dispositions n'avaient été mieux prises, ni mieux exécutées. « Général! s'écria Kléber en pressant Bonaparte dans ses bras, vous êtes grand comme le monde! »

Après avoir, dans son style rapide, rendu compte de la journée d'Aboukir, Bonaparte ajoutait : « Le pacha de Romélie est prisonnier avec tous ses officiers : je vous envoie ses trois queues. Nous avons eu cent hommes tués et cinq cents blessés. Parmi les premiers, l'adjudant général Leturcq, le chef de brigade Duvivier, le chef de brigade Cretin et mon aide de camp Guibert. Les deux premiers étaient d'excellents officiers de cavalerie, d'une bravoure à toute épreuve, que le sort de la guerre avait longtemps respectés; le troisième était de tous les officiers du génie que j'ai connus celui qui possédait le mieux cette science difficile et dans laquelle les moindres bévues ont tant d'influence sur le résultat des campagnes et les destinées des États ; j'avais beaucoup d'amitié pour le quatrième. Les généraux Murat et Fugières et le général de brigade Morangié ont été blessés. Le général Fugières a eu le bras gauche emporté d'un coup de canon; il crut mourir : *Général*, me dit-il, *vous envierez un jour mon sort : je meurs sur le champ d'honneur*. Mais le calme et le sang-froid, premières qualités d'un véritable soldat, l'ont déjà mis hors de danger, et quoiqu'il ait été amputé à l'épaule, il sera rétabli avant quinze jours. Le chef de brigade Bessières, à la tête des guides, a soutenu la réputation de son corps; l'adjudant général de cavalerie Roize a manœuvré avec

le plus grand sang-froid; le général Junot a eu son habit criblé de balles. Le gain de cette bataille est dû principalement au général Murat : je vous demande pour lui le grade de général de division; sa brigade de cavalerie a fait l'impossible. »

Dans peu de jours Murat allait quitter un rivage où son nom retentit peut-être encore, où Mourad-Bey, l'un des guerriers d'Orient les plus célèbres, restait admirateur de ses exploits, envieux de sa fortune. Souvent il l'avait rencontré sur les champs de bataille, et jamais il ne lui arriva d'en parler qu'avec la plus grande considération, s'honorant de la ressemblance qui existait entre le nom de Mourad et celui de Murat.

Le grade de général de division, devenu la juste récompense de ses éminents services, plaçait Murat, à trente ans, dans la position glorieuse de ces jeunes favoris de la victoire dont la renommée devançait l'âge. Désormais Bonaparte pouvait compter sur lui, non pas seulement pour exécuter un ordre, rompre un carré, enlever une redoute, disperser des colonnes, mais pour recevoir ses confidences et préparer l'accomplissement de ses destinées personnelles.

Bonaparte, du camp d'Alexandrie, tourna ses regards vers la France. Sa tâche était accomplie; l'Égypte était soumise. Remettant l'épée dans le fourreau, le grand capitaine relut les dépêches qu'à différentes époques on lui avait expédiées de Paris, et qu'il tenait secrètes. Autant il avait cru de son devoir d'abandonner la France pour laisser au gouvernement sa liberté d'agir, aux partis le temps d'opérer une fusion, à la République les moyens de conjurer seule sa perte ou d'achever sa propre ruine; autant il jugeait opportun de laisser l'Égypte sous le prestige des dernières victoires, et d'aller ouvrir au

peuple français une voie de salut, de gloire et de bonheur. La lettre suivante, datée du 7 prairial an VII (26 mai 1799), autorisait son retour de la manière la plus formelle :

« *Au général Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Orient.*

» CITOYEN GÉNÉRAL,

» Les efforts extraordinaires que l'Autriche et la Russie viennent de déployer, la tournure sérieuse et presque alarmante que la guerre a prise exigent que la République concentre ses forces. Le Directoire vient, en conséquence, d'ordonner à l'amiral Bruix d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour se rendre maître de la Méditerranée et pour se porter en Égypte, à l'effet d'en ramener l'armée que vous commandez. Il est chargé de se concerter avec vous sur les moyens à prendre pour l'embarquement et le transport. Vous jugerez, citoyen général, si vous pouvez avec sécurité laisser en Égypte une partie de vos forces, et le Directoire vous autorise, dans ce cas, à en confier le commandement à qui vous jugerez convenable. Le Directoire vous verrait avec plaisir ramené à la tête des armées républicaines, que vous avez jusqu'à présent si glorieusement commandées.

» TREILHARD, LA RÉVEILLÈRE-LEPEAUX, BARRAS. »

Bonaparte avait reçu des lettres de famille beaucoup plus détaillées, mais toutes étaient d'une date déjà vieille ; et l'escadre de Bruix, bien qu'ayant mis à la voile depuis un mois, ne se montrait nulle part. Pour agir en connaissance de cause, Bonaparte, sous prétexte

de l'échange des prisonniers, ouvre avec le commodore Sidney Smith des communications, et se procure les feuilles publiques anglaises, qui lui révèlent notre situation critique à la fin du mois de juin. Sa résolution est aussitôt prise; sans la révéler à personne, il commande à Gantheaume et au chef de division Dumanoir-Lepeley d'approvisionner une flottille, et de surveiller les mouvements de la croisière anglaise. Ayant quitté le 5 août Alexandrie, il coucha le 6 à Rahmanieh, et, le 10, il rentra solennellement dans la ville du Kaire, au milieu d'un peuple rassuré par sa présence, d'une armée confiante en sa fortune autant qu'émerveillée de son génie.

L'Égypte était devenue tranquille et florissante, dit le baron Juchereau de Saint-Denys, historien judicieux, sur le témoignage duquel nous nous appuyons; on y avait essayé de nouvelles cultures. Les arts de l'Europe commençaient à s'y introduire. Possesseurs des fiefs, des timars et de toutes les propriétés rurales des mameluks, ayant le droit de lever sur les produits agricoles et manufacturiers la dîme autorisée par l'Alcoran, les Français jouissaient d'un revenu plus que suffisant pour couvrir toutes les dépenses de l'entretien et de la solde des troupes, toutes celles de l'administration civile. La perception des impôts s'opérait, d'une manière conforme aux anciens usages, sous le contrôle de quelques agents français; la direction des affaires de commune restait, comme auparavant, sous la surveillance des corporations municipales; les chefs des districts avaient été choisis parmi les indigènes; on traitait les cultivateurs ou fellahs avec une douceur, une impartialité qu'ils ne connaissaient pas sous leurs anciens maîtres; l'exercice de la religion mahométane restait libre; les lois du pays recevaient leur application par

l'entremise des cadis [1]. Quant à l'armée française, jamais sa situation n'avait été meilleure; rien ne lui manquait : équipement, vivres, casernement, soins hygiéniques, tout ce qui ressort d'un régime tutélaire offrait la plus satisfaisante organisation. Nos officiers d'artillerie et du génie fortifiaient à l'européenne quelques places de l'intérieur, établissaient des batteries sur les points abordables des côtes, et, pour ne laisser languir aucune partie du service public, chacun redoublait de zèle, sous l'active impulsion de Bonaparte.

Devinant ce qu'enseignait l'expérience aux anciens, et sachant opposer à chaque obstacle un procédé convenable, il avait, d'inspiration, créé le corps des dromadaires, et renouvelé pour eux la tactique de Cyrus. Montés par deux cavaliers, les dromadaires faisaient une chasse rapide aux Bédouins, qui n'osaient plus se montrer dans la vallée du Nil. On les voyait se former en carré, se développer en colonnes, couvrir le front ou les ailes de l'armée et rendre les plus grands services. Maintes fois nos troupes durent au corps des dromadaires leur salut et les indigènes leur sécurité.

L'épuisement des provinces syriennes, le manque de munitions retenaient l'armée turque vers Damas; le désastre d'Aboukir garantissait pour un certain temps l'Égypte d'une invasion nouvelle; la flotte anglaise ne pouvait guère jeter sur le rivage que des troupes faciles à vaincre par des hommes qui s'appelaient Desaix, Kléber et Belliard. Ainsi le retour de Bonaparte en France ne compromettait ni les intérêts de sa conquête, ni ceux de son armée; et ce qu'on avait fait en Égypte pendant qu'il opérait en Syrie donnait la mesure de ce

[1] Voyez l'excellente *Histoire de l'empire ottoman*, par le baron Juchereau de Saint-Denys. — Paris, 1844. Tome II, pages 86, 87.

qu'on pourrait effectuer pendant son absence. Quant à sa renommée et à l'influence personnelle qu'il exercera dans les affaires européennes, un séjour plus prolongé sur la terre des Pharaons n'y eût rien ajouté. Celui qui va faire le 18 brumaire et réorganiser la France, légitimer le consulat par la bataille de Marengo et l'empire par la bataille d'Austerlitz, la Providence le ramène de l'Orient et le produit aux regards du monde pour commencer l'ère nouvelle, l'ère du dix-neuvième siècle.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



